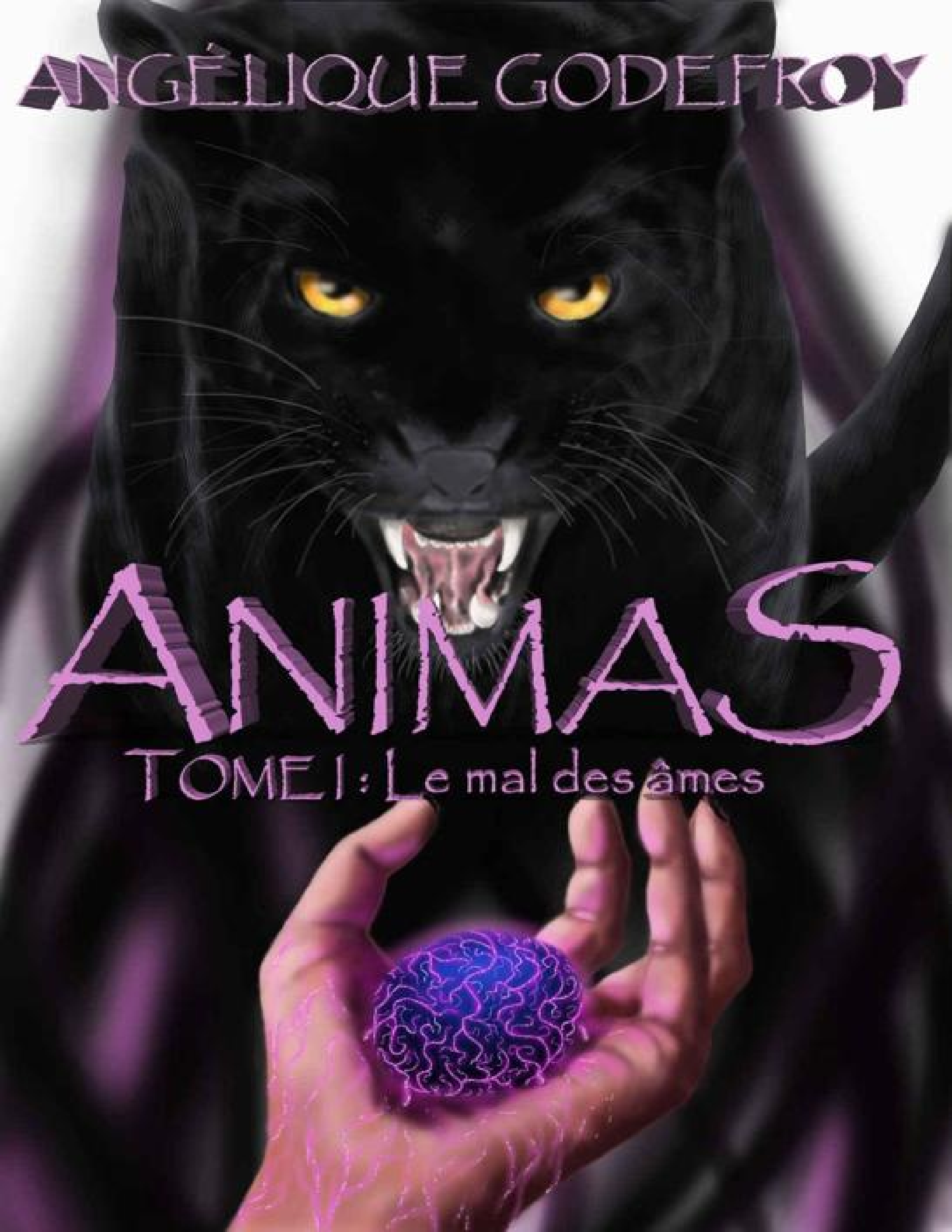
ANGÉLIQUE GODEFROY



ANIMAS

TOME I : Le mal des âmes

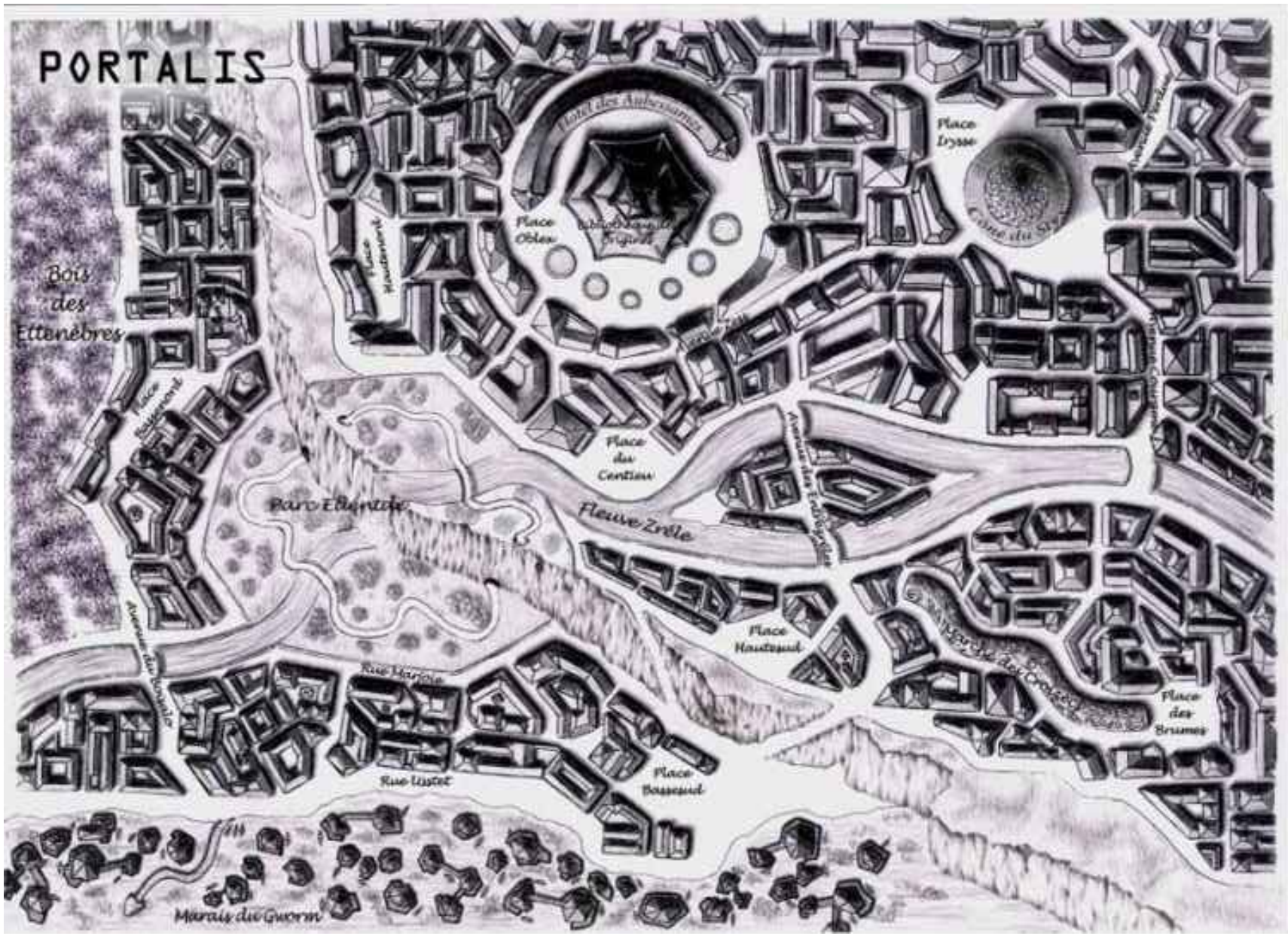
Angélique GODEFROY

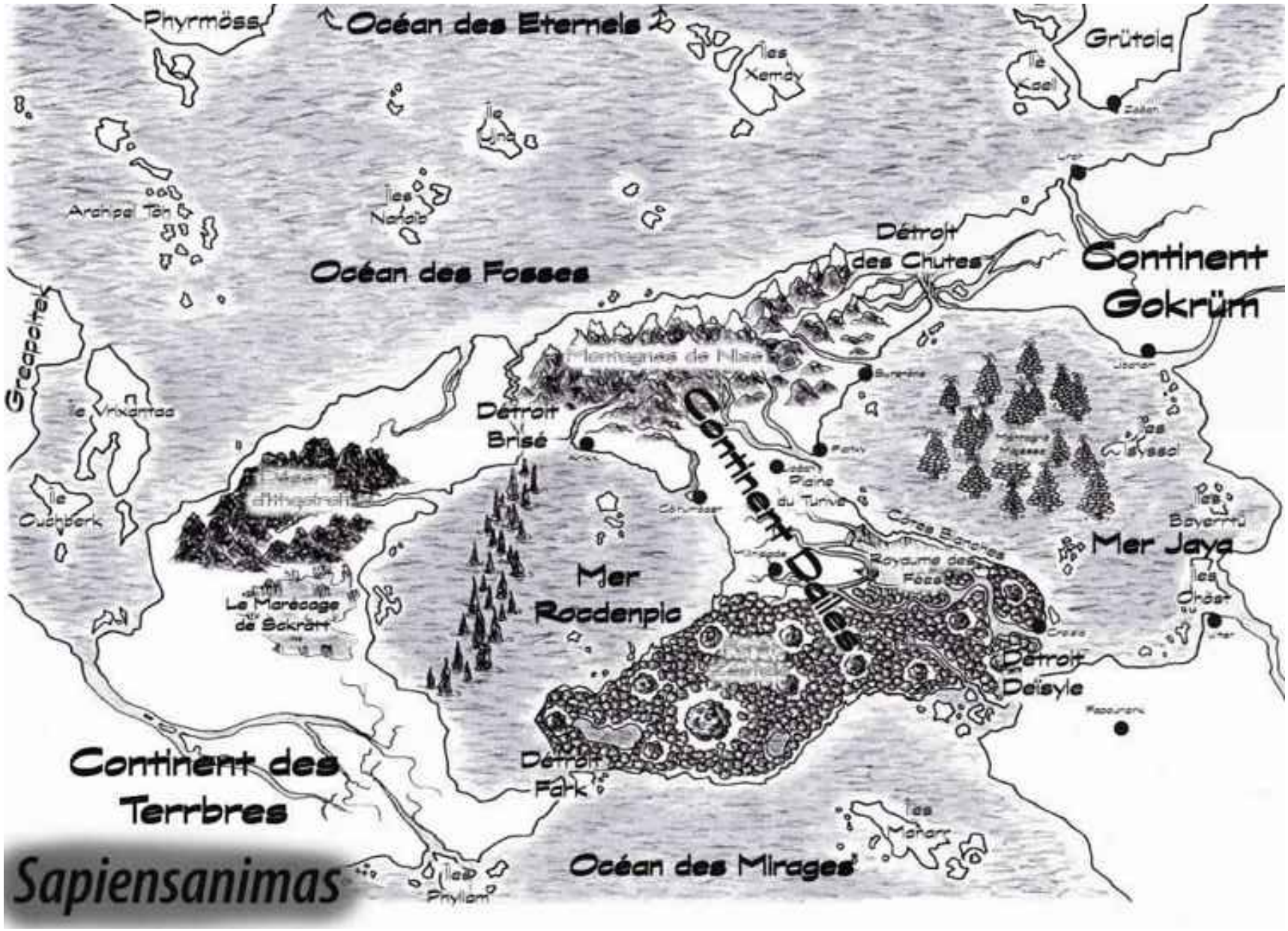
A NIMA S

Tome 1 :
L e mal des âmes

OceanofPDF.com

PALAIS JEZKEZIALK
Salle du personnel
Salle de Réception
Appartements du Roi Akatoro
Appartements Royaux
Appartements de la Reine Agla
Appartements Fénicié
Appartements Acolin
Appartements Sisola
Appartements Gaulis
Appartements Pico
Salle des Stèles
Salle de spectacle
Bibliothèque
Salle du Trône
Salle de Recueillement
Hall
Classes d'écriture
Classes basques
Classes maîtrises
Classes Confirmées


PORTALIS
Bois des Ettenèbres
Place Oblex
Place Lysse
Place du Centieu
Parc Ellentde
Fleuve Zrèle
Place Hautesud
Place des Brumes
Rue Lisstet
Place Bassesud
Marais du Gworm


Phyrmöss
Océan des Eternels
Grütolq
Archipel Tön
Océan des Fosses
Continent Gokrüm
Détroit des Chutes
Détroit Brisé
Continent Dalles
Mer Rocdenpic
Mer Jaya
Le Marécage de Sokrärt
Détroit Daisyle
Détroit Fark
Continent des Terrbres
Océan des Mirages
Sapiensanimas

OceanofPDF.com

PROLOGUE

À quelques mètres au-dessus de la cime des arbres de la forêt domaniale de Brotonne, au cœur de la Haute-Normandie, une feuille de hêtre d'un vert bouteille postillonnée de petites touches orangées, les tons dont s'habille la végétation à la fin de la saison d'été, virevoltait au gré des courants d'air tièdes. Telle une plume, elle voguait de droite à gauche puis, s'engouffrait dans un petit tourbillon, descendant d'un à deux mètres, frôlant ses semblables encore accrochées à leur mère nourricière. Puis, une rafale de vent venait lécher cette feuille, la poussant plus loin, plus haut, lui offrant l'ambition de la liberté, mais aussi une vision tellement plus grande du monde qu'elle avait connu jusque-là.

Continuant ainsi sa course, elle dansait au gré des notes du vent, allant de découverte en découverte. Grâce à ses sens, elle pouvait profiter de la lumière et de la douce chaleur du soleil, ainsi que des couleurs qui peignaient cet océan de verdure, mais aussi des odeurs fleurissantes et alléchantes, sans oublier tous ces bruits qui appartenaient à cette forêt. Son vol, elle le savait, allait bientôt prendre fin. Après une dernière escapade dans les bras si puissant et si doux du vent, elle se rapprocha doucement, toujours dans une danse élégante et rythmée, de la terre.

Les rayons du soleil commençaient à sommeiller à l'instar des rafales de vent. Les couleurs devenaient plus

chaudes, donnant à l’herbe d’une petite clairière un vert illuminé de dorure. Au cœur de celle-ci, entourée principalement de hêtres et de quelques chênes, allongés sur une couverture bleu ciel, un couple de jeune gens dégustait un pique-nique composé principalement de fruits, ainsi que d’une bouteille de cidre. Le jeune homme ne cessait de remplir les deux gobelets, qui avant chaque gorgée, venaient se rencontrer dans un choc. Les jeunes amoureux savouraient, par cette très belle journée, le bonheur d’une nouvelle réjouissante.

La jeune femme, aux formes rondes, se prénommait Cécile. Ses cheveux châtains, longs, étaient remontés par une pince au milieu de son crâne. Ses yeux noisette eux, étaient encadrés par des lunettes rouges, quand à ses lèvres pulpeuses, elles étaient habillées d’un rose brillant. Elle portait une petite robe d’été couleur chocolat, arborant un décolleté profond mettant en valeur sa jeune poitrine généreuse, au plus grand plaisir de son partenaire. L’amoureux quant à lui s’appelait Mathias. Il portait un simple jean délavé et un tee-shirt rouge. Ses yeux étaient inondés d’un bleu aussi clair que l’étaient ses cheveux blonds, coiffés de façon désinvolte, entourant un visage long et musclé. Tous deux échangeaient entre fruits et alcool, des baisers brûlants de désir.

Cécile posa sa main sur la joue de Mathias et fit glisser le bout de ses doigts dans le cou de son amant, frôlant l’aigle tatoué au creux de celui-ci. Elle ne s’était jamais sentie aussi heureuse et légère. A cet instant, le vœu que le temps cesse de couler avait investi tout son cœur, afin qu’elle puisse

s’imprégner à jamais de ce moment. Mathias saisit sa main et la porta à ses lèvres tout en plongeant son regard dans le sien, s’inondant de tendresse, d’amour et de désir. Cette femme représentait son avenir, il n’en doutait plus. Il se pencha un peu plus vers elle, sentant le souffle de sa respiration dans son cou.

- Je me sens tellement bien avec toi, chuchota le jeune homme au creux de son oreille.

Les yeux de celle-ci se mirent à briller. Elle souriait. Elle rayonnait.

- Mathias… je t’aime, souffla-t-elle à son tour.
- Moi aussi je t’aime ma belle, dit-il avec tendresse et langueur.

Absorbé par leur étreinte amoureuse, mélangée à l’étourdissement de l’alcool et du bonheur, aucun d’eux ne constata les brusques changements qui animaient habituellement la forêt.

Tout d’abord, ce sont tous les sons, tels que le chant des oiseaux, le battement de leurs ailes, le craquement des feuilles mortes sur le sol, le frôlement de celles-ci encore soudées aux branches, le grincement des bois, le bourdonnement des insectes volants… tous s’étaient tus brutalement. Tout semblait s’être éteint en l’espace d’un battement de cœur. La lumière aussi avait changé. Elle était devenue plus froide, alors que le soleil était toujours à sa place, et qu’aucun nuage n’était venu perturber son éclat. Le temps venait de se figer. Seul, le jeune

couple continuait de vivre des instants intimement magiques. Des moments qui à leurs dépens allaient être les derniers.

Autour d'eux, les arbres s'étaient vêtus de centaines de paires d'yeux aussi sombres que pouvaient l'être les ténèbres. Tous avaient le regard fixé vers cette clairière, se délectant, salivant d'avance à l'assaut qu'ils allaient donner. Mais ils devaient attendre le signal de leur maître, il ne s'agissait que de quelques secondes d'attente. Leurs pattes armées de griffes dansaient sur les branches des arbres avec impatience, passant d'une patte à l'autre tandis que leur bec claquait frénétiquement dans l'air.

Alors que l'atmosphère s'était revêtue de cette froideur malsaine, une chose à l'essence délétère était sur le point de s'arracher des entrailles de la terre.

L'étendue parsemée de hautes herbes, se mit sensiblement en mouvement, tel un océan avant l'arrivée d'une tempête. Ces soulèvements houleux se firent de plus en plus denses, épargnant et encerclant le couple, n'alertant toujours pas celui-ci. Tout-à-coup, la terre se mit à craquer par endroit, ouvrant des brèches dans le sol et libérant de fines racines transparentes, parcourues par des veinures noirâtres. Celles-ci s'accrochèrent aux herbes, se hissant des profondeurs avant de se mettre à ramper tels des serpents. Leur corps s'allongeait et grossissait au fur et à mesure qu'elles sortaient de terre. Elles prirent la direction des deux jeunes gens pour s'arrêter à une dizaine de mètres d'eux, plongeant de nouveau les environs dans un gouffre silencieux et angoissant.

Ce fut alors, qu'un sifflement strident perça ce silence, s'étendant sur plusieurs centaines de mètres autour de la clairière. Cécile et Mathias sursautèrent, chutant durement de leur petit nuage édénique. Le son aigu hurlait tout autour d'eux. Leur visage afficha la surprise et la curiosité durant les premières secondes, jusqu'à ce qu'une peur insidieuse commence à les submerger. Ils se regardèrent, ne sachant que dire, ni penser. Jamais ils n'avaient entendu une telle chose.

Le sifflement s'intensifia.

Ils se mirent à scruter du regard tous les recoins de la forêt, cherchant l'origine du sifflement, en vain. Leurs sens en alertes, ils pressentirent finalement le danger. Promptement, ils se levèrent, la panique les envahissant, balayant toute légèreté ressentie quelques secondes plus tôt. Cécile voulut ramasser au plus vite leurs affaires, mais vit que Mathias ne bougeait plus. Il était tétanisé. Elle lui attrapa le bras pour le secouer.

- Mathias j'ai peur, il faut partir d'ici ! Maintenant !

Le jeune homme tourna la tête vers elle, sortant de sa torpeur.

- On file d'ici tout de suite, laisse ça, dépêche !! pressa le jeune homme, au moment où le sifflement gonfla, prenant une ampleur presque insoutenable.

Malheureusement, le couple eut à peine le temps de bouger.

Sous leurs yeux écarquillés, la cime des arbres se mit à s'animer de clappements assourdissant entraînant la brusque

apparition d’une horde d’oiseaux. S’éleva alors une véritable vague déferlante et circulaire de différentes espèces de volatiles, s’apprêtant à s’abattre sur eux. De plusieurs battements d’ailes, ils montèrent à une vingtaine de mètres au-dessus des arbres puis obliquèrent en piqué, formant une cascade.

Il était déjà trop tard pour leurs proies, prisent au piège.

Sans plus attendre, et sous leurs hurlements, ils plongèrent pour planter violemment leur bec dans leurs chairs, arrachant peau, muscles, artères, organes sur leur passage.

Le carnage ne dura qu’un bref instant. Le gosier rassasié, ils s’enfuirent à vive allure, rasant les hautes herbes pour s’enfoncer rapidement à travers la forêt.

Alors que les deux victimes haletaient leurs derniers souffles de vie, le sifflement se déploya en une nouvelle onde abominable. Les racines restées jusqu’alors inertes, s’agitèrent, zigzaguant doucement droit devant elles, quand une détonation suivie par un souffle violent parcourut toute la clairière. Les racines s’élevèrent alors dans les airs, montant au-dessus des deux corps, avant de s’y s’engouffrer goulument dans les orifices qui s’offraient à elles. Une lueur se mit à jaillir depuis le cœur et la tête des victimes, dont l’intensité se mit à grossir jusqu’à en devenir aveuglante avant d’être soudainement comme siphonnée par les racines. Tel un organisme vivant, la lumière se faufila dans les veinures, remontant le long du bras de chaque racine. Finalement, elle

disparue, tandis que les racines replongèrent dans la terre dont les brèches se résorbèrent aussi sec.

Le silence s'installa de nouveau, mais comme un apaisement cette fois.

La feuille de hêtre avait fini sa course depuis plusieurs minutes dans une toile d'araignée accrochée à un buisson au bord de la clairière. La vie devait reprendre son cours, le soleil était sur le point de se coucher, la fraîcheur de la soirée se répandait peu à peu, les différentes sonorités forestières se mirent de nouveau à jouer leur partition.

Cette petite feuille ovale perdait de sa fraîcheur, depuis que la mort guettait le hêtre sur lequel elle avait vécu. Elle sentait que celui-ci perdait de sa vie, même à une telle distance de lui. Les dernières secondes de sa vie étaient arrivées, car indéniablement, elle était une partie de ce hêtre qui mourait.

En cette dernière journée d'été, la forêt de Brotonne venait d'être témoin de la mort. Cela n'avait rien d'extraordinaire, tout naissait, vivait et mourait, mais cette fois-ci quelque chose d'épouvantable et de très inquiétant venait de se produire. Le destin de deux âmes venait d'être interrompu, corrompu. Elles avaient été happées avant de sombrer et d'être broyées par quelque chose qui s'en était repu.

Elles n'existaient plus.

Elles étaient mortes.

OceanofPDF.com

Chapitre 1 : Inquiétudes

Engouffré dans sa vieille Renault 5 blanche à la carcasse rouillée, l'homme à l'allure rustre, dont la carrure paraissait avoir été taillée à même la pierre, avec de larges épaules, un torse musclé, des bras imposants qui n'en finissaient pas de s'allonger, portait fièrement une bedaine généreuse qui en disait long sur sa capacité d'engloutissement de nourriture. Sa grande taille laissait imaginer qu'il avait fallu un chausse-pied pour le faire rentrer dans cette voiture, tant ses membres semblaient repliés. En somme, une sorte de rugbyman à la retraite, coincé dans une Mini.

Il roulait sur la départementale 131 en direction de Bourneville, en pleine forêt domaniale de Brotonne avec beaucoup de difficulté. En effet, en cette matinée de début d'automne, le soleil venait à peine de se lever, et des nappes de brouillard telles des îles flottantes, s'étalaient sur le sol moite, ignorant le relief des arbres, se moquant de tout obstacle, traversant la route sans aucune gêne, et rendant ainsi la visibilité quasiment nulle.

Les mains musclées, calleuses à force de coupures, de cloques, voir même de brûlures, liés certainement à un travail manuel et physiquement usant, étaient crispées sur le volant. Volant, qui par la taille démesurée des paluches qui l'étreignaient, avait l'air ridiculement petit. Le conducteur ne

cessait de faire surgir de sa puissante gorge des sons gutturaux, à chaque fois que le tas de ferraille à quatre roues pénétrait péniblement dans une nouvelle couche de purée de pois. C'était si humide, qu'en quelques secondes, le pare-brise se recouvrait d'une mince pellicule de gouttelettes, qui ne faisait que masquer un peu plus le champ de vision du pauvre homme.

Les essuie-glaces, tout comme le reste de la voiture, étaient à bout de force. En effet, à chacun de leurs passages, un grincement pénible venait titiller les oreilles tombantes et décollées de l'automobiliste, lui arrachant une grimace qui avait le souci de révéler toutes les ridules, marque du temps passé, sur son visage hâlé. Ce bruit, aussi insupportable fut-il, n'avait pour but de dégager qu'une seule partie de la pluie fine venue se coller sur la vitre, côté conducteur, laissant une traînée de la forme d'un arc-en-ciel, aux tons affreusement âpres. Il s'agissait d'un mélange de poussière, de chiures d'oiseaux, et autres matières non identifiables, et pour le moins peu ragoûtantes.

Ne dépassant pas les 30km/h, dans une humeur nerveuse et maussade, le bonhomme chercha une distraction en tentant d'allumer le poste de radio, plus ou moins pendu au bout de plusieurs fils, tenu par une ribambelle de scotch, comme si l'emplacement lui étant destiné, avait fini par recracher cette chose de mauvais goût. Sa main se promena un moment sur la façade du poste, appuyant au hasard sur les touches, et fixant continuellement devant lui une route fantôme. Son index finit

par appuyer sur la bonne touche. Ce fut alors un crachat de grésillement affolant qui explosa du fin fond des haut-parleurs, le faisant sursauter, avant de donner, par pur réflexe, un coup de frein brutal. Le véhicule surpris, toussa bruyamment puis cala.

Le rustre qu'il était, marmonna, et ronchonna des mots que seules ses oreilles pouvaient entendre puis, de nouveau sa main se tendit vers la façade du poste et tourna le bouton du volume afin de baisser le son. Il finit par tourner, délicatement, la clé avant de taper du flanc de son autre main, le tableau de bord. La carcasse donna quelques soubresauts poussifs avant de redémarrer. L'homme reprit son allure en quelques secondes, tentant de nouveau du bout de ses doigts d'atteindre la touche permettant de trouver une station de radio.

Miraculeusement, après quelques gouttes de sueurs et un virage qui avait failli être manqué, une voix se fit entendre parmi les grésillements. Satisfait de lui-même, malgré une audibilité que très partielle des voix, un large sourire venait de se plaquer sur ce visage rubicond. Il tentait maintenant de capter le sens des phrases :

« *sccrrrcchhhh*… sur France …*scrch*… Normandie … *scrch*… Information d'aujourd'hui …*scrch*… un jeune couple …*scrch*… mort dans des circonstances … *scrch*… Brotonne … *scrch*.. la police ne privilégie aucune piste mais …*scrchhh* … des rumeurs concernant des animaux … *scrchhh*… veulent éviter toute panique …*scrch*… »

À cet instant, le vieux rustre vit une ombre noire surgir sur sa droite se jetant littéralement sous ses roues. Instinctivement, il freina de toutes ses forces, fermant les yeux, contractant tous ses muscles. Ayant pris un peu de vitesse, les pneus crissèrent légèrement, le train-arrière glissa emportant le véhicule en dehors de la route, puis s'encastra dans un panneau signalant le passage fréquent d'animaux sauvages. La vieille Renault 5 hoqueta de nouveau laissant, cette fois, échapper de la fumée du capot. Pendant plusieurs secondes, il n'osa pas ouvrir les yeux, terrorisé à l'idée d'avoir percuté quelqu'un, ou même une bête.

Des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes, quand il ouvrit enfin les yeux et comprit que le choc qu'il avait ressenti était celui du panneau de signalisation. Son visage se détendit pendant que son esprit reconstituait les évènements. Certain de ne pas avoir rêvé, il descendit de sa voiture et se posta devant le capot, face à la forêt, scrutant parmi cette mélasse de brume un mouvement, une ombre.

De nouveau, celle-ci apparut ! À seulement quelques mètres de lui. Elle se fixa environ dix secondes pendant lesquels le bonhomme retint sa respiration, puis dans une impulsion rapide, elle disparut.

Stéphane Rouxon, soixante deux ans tout juste, et à la retraite depuis moins d'un an. De corpulence robuste et athlétique pour son âge, de taille moyenne atteignant à peine le

un mètre soixante dix, ses cheveux épais avaient une teinte blanche uniforme, dont la longueur s'approchait de la largeur d'une paume de main d'homme. Il arborait une barbe de trois jours environ, et malgré sa forme physique apparente, sa peau était quant à elle usée et ridée. Son visage carré, était en parfaite harmonie avec le reste de son corps, reposant sur un cou puissant. Ses yeux ronds, de couleur presque noire, voir noisette au soleil, étaient entourés par des poches sombres, et surplombés par des sourcils épais, tout aussi blancs que l'étaient ses cheveux. D'un premier abord difficile, il cachait bien des qualités humaines. Ses sourcils impressionnants ne cessaient de se froncer, faisant apparaître sa ride du lion au fur et à mesure que son regard, agité, inspectait d'un peu plus près le sol. Humide, odorant, celui-ci était fourni d'une multitude de feuilles, certaines venant de tomber, d'autres en état de décomposition avancée, mais aussi de branches, de mousse, de champignons, les premiers de la saison, et également toutes sortes d'insectes grouillants.

Ces investigations mystérieuses et matinales étaient une idée née dans l'esprit de Stéphane la veille au soir…

Comme à chaque fin de dîner, assis seul devant sa table normande, dix fois trop grande pour lui, devant son poste de télévision, il s'était préparé une bonne tranche de pain, surmontée de son fidèle morceau de camembert coulant, dont les émanations incrustaient toute la pièce, sans oublier son fidèle verre de vin rouge, un petit beaujolais sans prétention.

Alors qu’il venait d’enfourner le tout dans sa bouche, la présentatrice du journal de vingt heures, dont le nom lui échappait, retint toute son intention quand elle aborda un fait divers à propos de deux jeunes gens sauvagement tués dans la forêt de Brotonne.

Le reportage qui suivit présenta différents témoignages. Ceux de la police ainsi que les premières constatations des médecins légistes, qui affirmaient n’avoir jamais vu une telle chose de toute leur carrière, tant l’acharnement de violence qu’avait subi le jeune couple semblait tout aussi inconcevable qu’atterrant. Puis ce fut au tour du préfet, entouré et accablé de flashes, caméras, micros auxquels les journalistes ajoutaient des questions toutes plus farfelues les unes que les autres. Celui-ci, avant même les résultats de l’autopsie, annonça parmi le brouhaha, qu’ils s’agissaient de meurtres abominables, cruels et que le ou les coupables seraient pourchassés sans relâche. Après quoi, la journaliste glissa subtilement un sujet à propos d’attaques d’animaux, dont certains affirmaient être l’objet de manipulation immonde afin de commettre ces horreurs.

Attentif du début à la fin, Stéphane avait arrêté de mâcher ce que sa bouche contenait, laissant sa mâchoire suspendue et ses poumons sans oxygène. Ce ne fut qu’à l’annonce d’un autre fait divers qu’il reprit sa respiration. Seulement son inspiration fut tellement profonde que le morceau de pain et de fromage vinrent se coller dans le fond de sa gorge, empêchant toute source d’air de passer. Par

réflexe, Stéphane s'était penché en avant et s'était mis à tousser violemment, expulsant l'objet obstruant sa trachée, lui permettant de reprendre sa respiration, et par la même occasion de faire revivre son visage qui avait blêmi, tout autant que ses lèvres qui avaient viré au violet.

Le morceau de nourriture, qui était à cet instant devenu le présumé coupable d'une tentative d'homicide aux yeux de Stéphane, gisait sur le plancher en lattes de bois poussiéreux, tandis que sa chaise s'était retrouvée, pendant l'agression, bousculée et renversée en arrière. Constatant les dégâts, pendant quelques minutes, l'esprit du vieil homme avait vagabondé entre l'information qu'il venait d'entendre, une nouvelle de grande importance pour lui, tandis que dans un laps de temps très court, il avait failli s'étrangler et se retrouver six pieds sous terre d'une manière des plus bête et ridicule qui soit. Étrangement, c'était seulement au moment où il avait réalisé qu'il avait frôlé la mort, qu'une angoisse était montée en lui. Une peur qu'il n'avait plus ressentie depuis longtemps, sûrement fallait-il remonter à son enfance et à son lot de peurs irrationnelles. L'émotion qui avait gagné tous ses membres, l'avait poussé à tendre son bras vers le verre de vin posé sur la table. D'un geste maladroit et tremblant, il l'avait amené à sa bouche pour le verser dans son gosier, avalant le tout d'un seul trait. Il avait refait ce geste pas moins de cinq fois, juste le nécessaire pour l'étourdir et engourdir cette foutue angoisse.

C’était, seulement, à la suite d’une dizaine de minutes, et après avoir repris place sur sa chaise, les coudes et les avant-bras appuyés sur la table, qu’enfin il avait pris le temps d’analyser le fait divers annoncé aux informations. Tout était là, devant lui ou plutôt à côté de chez lui. Presque toute sa vie durant, il avait fait des recherches qui avaient presque toutes abouties aux mêmes théories, toutes plus bouleversantes les unes que les autres. Depuis plus de trente ans, on le surnommait « l’illuminé » au sein de l’Assemblée, et cette fois il allait enfin avoir la preuve de ce qu’il avançait. Il lui suffisait d’aller la chercher. Ses théories allaient enfin s’avérer justes aux yeux de ses « collègues »… *bien qu’en y réfléchissant d’un peu plus près, cela serait une véritable catastrophe*, s’était-il fait la réflexion. Son emportement et son excitation étaient retombés brutalement. Un frisson lui avait parcouru la colonne vertébrale, accompagné d’un poids soudain dans l’estomac.

- Ce serait la fin… réalisa-t-il, épouvanté.

Il lui fallait dans tous les cas, vérifier par lui-même si son intuition ainsi que les conclusions de son travail accompli depuis des lustres, s’avéraient exacts. Dans un soupir qui s’était expulsé bruyamment de ses lèvres, il avait dû s’avouer que pour le soir même, l’affaire aurait été trop ardue. Il faisait déjà trop sombre, rendant l’éventuelle chance de trouver ne serait-ce que l’ombre d’une petite preuve quasiment caduque. Il lui avait donc fallu, à contre cœur, attendre le lendemain matin…

Ainsi, très tôt le matin, avant même que l'on entende les notes musicales sortir du gosier des volatiles, avant même les premiers rayons du soleil, à l'heure où la vie semblait s'être arrêtée dans le temps, Stéphane était fin prêt. Il était habillé d'un sweet beige, d'un treillis en velours côtelé vert, et de chaussures marron de randonnée. Le décor avait revêtu des nuances de bleu, simple et magnifique reflet du ciel sur la nature, et en particulier sur les nappes de brume. Déterminé, se tenant sur le palier de sa porte, il prit une grande inspiration, engouffrant l'air frais dans ses poumons lui apportant un regain d'énergie. S'offrant pleinement à cette vitalité, il claqua la porte de sa maison, se laissa guider par ses connaissances géographiques et partit d'un pas décidé et endurant en direction du lieu du crime.

Cette forêt, il la connaissait sur le bout des doigts. Comme il avait souvent coutume de dire, même aveugle, il pourrait retrouver son chemin. Ses premiers pas étaient inscrits dans cette forêt, son enfance, son adolescence, tant de souvenirs qu'il pouvait évoquer par le biais d'une odeur, d'un sentier, d'un arbre, d'une pierre… Cette forêt était son album souvenir. Et le moment le plus important qui ait eu lieu dans ce petit poumon de Normandie, s'était produit lors de ses vingt et un ans. Ce jour-là on lui avait révélé qui il était et ce que serait sa vie s'il acceptait l'engagement qu'on lui proposait. Il avait dû faire un choix rapidement… il s'était résigné à suivre la voie de son destin.

Arrivé sur le lieu des meurtres, les premières lueurs du jour semblaient naître prudemment. Sur son chemin, il avait ramassé un bâton de fortune, une branche de hêtre d'une bonne épaisseur. Elle lui arrivait à hauteur de hanche, solide et parfaitement droite, elle était parfaite pour ce qu'il voulait en faire. Il commença par les hautes-herbes, les dégageant en les inclinant, vérifiant scrupuleusement le sol, cherchant d'éventuelles traces. Malheureusement la brume ne facilitait pas la tâche, s'amusant à assombrir le peu de luminosité. Dans ses conditions, ses yeux pouvaient à peine différencier l'empreinte d'un sanglier de celle d'un lièvre. Son visage d'humeur boudeuse, se fendit subitement d'un demi-sourire. Accroché en bandoulière sur son épaule droite, une petite sacoche marron contenait quelques fournitures indispensables en cas d'expédition de ce genre. Il plongea sa main à l'intérieur, puis en sortit une petite lampe de poche à led. *Voilà qui fera l'affaire,* pensa-t-il, satisfait.

La lumière jaillit instantanément, après le petit « clic » prononcé franchement par le bouton sur lequel avait poussé l'index de Stéphane. Enfin, il put reprendre ses minutieuses recherches, poussant toujours les hautes herbes du bout de son bâton, et passant la lumière sur le sol, tel un peintre portant son coup de pinceau sur sa toile. Il lui fallut encore quelques instants avant de trouver des traînées de nature énigmatique. Creusés dans la terre humide, des sillons d'une profondeur de trois pouces et d'une largeur de quatre pouces s'étendaient sur plusieurs mètres. Ils laissaient

imaginer qu'à leur emplacement, il y avait eu soit de très grosses racines, soit un serpent dont l'espèce n'avait pas encore été répertoriée dans la région. Stéphane avait là quelque chose d'étrange, mais néanmoins cela n'était en rien une preuve, et finalement n'importe qui, même un enfant à l'imagination débordante, pouvait trouver une explication tout à fait rationnelle.

Sans plus attendre, il continua ses investigations en direction de la forêt, car si c'était ce qu'il soupçonnait, les preuves se trouveraient un peu plus loin. Au bout d'une trentaine de minutes, à force de soulever fougères, buissons, ronces, feuilles, tous les cinq à dix mètres, le vieil homme commença à douter, se serait-il trompé ? De nouveau, il prit une grande inspiration et souffla autant qu'il pût, cherchant à retrouver sa détermination et son énergie.

Il se tenait près d'un gros chêne. Machinalement, sa main se posa sur l'écorce derrière laquelle la sève circulait, remontant jusque dans les feuilles. Ainsi, se tenant debout, le visage tourné vers la cime des arbres l'entourant, Stéphane huma avec beaucoup de respect ce moment de calme. Il avait tant d'admiration pour cet environnement dont le cycle et l'équilibre de vie étaient si minutieusement orchestrées. Il se déployait ainsi autour de lui, telle une précieuse offrande, bien qu'à cet instant, il fallut faire preuve d'imagination pour visualiser ce qui se trouvait derrière ces nuages blanchâtres.

Si seulement le temps avait pu se montrer plus clément. Une meilleure clarté, une vue plus dégagée lui aurait

permis d’obtenir de meilleurs résultats et ce rapidement.

Toujours en état de symbiose avec la nature, il goûta aux différentes essences comme si elles étaient d’une valeur inestimable, allant de la terre, au bois, aux feuilles, aux fruits des arbres, tel que les faines des hêtres, mais également les effluves de moisissures, de champignons et de décomposition. Le robuste sexagénaire qu’il était, les yeux clos, tendit les oreilles, attrapant au vol les diverses sonorités de cette brousse. Le froissement des feuilles jaunissantes, les oiseaux sur les branches, dans les airs et sur le sol, ou encore les petites perles d’eau s’écoulant dans un goutte à goutte à peine perceptible…

La nature s’imposa à tous les sens de Stéphane, comme un ensemble vivant, fort, puissant, où tout était en parfaite harmonie. Il finit par soulever ses paupières. Ses iris se rétrécirent devant une percée de rayons lumineux. Son souhait venait d’être exhaussé, la brume se dissipait enfin, laissant place doucement aux couleurs chaleureuses de l’automne.

Droit devant lui, sur un lit de feuilles mortes, il perçut quelque chose. Cela ressemblait à des petits tas sombres et immobiles, disposés de façon plus ou moins alignés. Ses jambes réagirent plus vite que son esprit, se dirigeant d’un pas pressé, vers ces petites curiosités. Alors qu’il était sur le point d’identifier ces choses aux caractères douteux, tout son corps fut pris d’un soubresaut quand un bruit de crissement et de choc métallique parvint jusqu’à lui. Le vacarme provenait de

sa droite et, instinctivement, il pivota dans cette direction, plissant les yeux afin de distinguer quelque chose. Il s'agissait sûrement d'un véhicule qui venait d'être accidenté, avec ce brouillard cela n'avait rien d'étonnant.

Environ deux minutes plus tard, il entendit une porte claquer. *Au moins il y avait un survivant*, en déduit-il partiellement soulagé. Expirant par le nez en émettant un grognement de vieil ours mal léché, il finit, sans réelle motivation, par se diriger vers la route qui se situait à environ deux cent mètres devant lui, où vraisemblablement, il venait d'y avoir un accroc. Il ne pouvait décemment pas se comporter comme s'il n'avait rien entendu, et devait donc, si besoin, apporter son aide.

Balayant une vague de fougère à l'aide de son bout de bois, ses yeux se portèrent sans cesse entre l'horizon et le sol afin d'éviter tout obstacle qui aurait pu le faire trébucher. Soudain, alors qu'il levait la tête pour l'énième fois, il distingua quelqu'un, ou plutôt quelque chose. La silhouette était difficilement discernable à cause de cette brume qui ne s'était pas encore totalement dispersée. La silhouette se rapprocha à toute vitesse. Saisi, Stéphane stoppa sa marche, tous ses sens en alerte. La chose sembla fondre sur lui, lorsqu'elle disparut subitement. Surpris et apeuré, il se figea. Tous ses muscles se mirent sous tension lorsqu'un léger courant d'air frais vint lui lécher la nuque, lui hérissant les cheveux. À cet instant, il sentit une présence juste derrière lui,

alourdissant ses jambes de plomb et, bétonnant ses pieds dans le sol.

Tétanisé, ses poumons refusèrent de se déployer.

Ses pensées fusèrent, mais la seule chose qui s'extirpa de son esprit fut un vieux souvenir d'enfance lié à ce même sentiment de peur. Il s'était retrouvé enfermé par mégarde dans une cave sans lumière, où il s'était persuadé qu'un monstre y logeait, n'attendant qu'un seul mouvement de sa part pour le dévorer d'un seul tenant. Là encore, cette même paralysie. Elle venait de s'insinuer dans tous ses organes, les contractants à leur maximum. Son cœur battait à tout rompre, tandis que sa gorge serrée n'attendait qu'un déclic pour exploser dans un hurlement. Tout à coup, le craquement d'une branche à même pas un mètre derrière lui, lui fit reprendre contact avec la réalité. Sortant de sa léthargie, il s'arma de tout son courage, les poings serrés jusqu'à s'en couper la circulation du sang, il balança sa jambe gauche en arrière, dessinant un demi-cercle, laquelle fût suivie par ses épaules, ses avant-bras et ses mains. Se retrouvant nez à nez avec le coupable de sa terreur, il hoqueta à la fois de stupéfaction et de soulagement.

- Orion !? s'égosilla-t-il, avant de laisser s'évanouir sa tension.

Son pseudo-agresseur ferma les yeux avec approbation puis, acquiesça d'un mouvement de tête. Stéphane qui recouvrait peu à peu ses esprits, et dont la respiration reprenait un rythme plus stable, fut envahi par un sentiment de frustration.

- Bon sang ! Tu viens de me flanquer une de ces peurs, se renfrogna-t-il. Ne refais jamais ça !

Pour toute réponse, Orion pencha la tête sur le côté, exprimant d'une façon attendrissante toutes ses excuses, suivies d'un nouvel acquiescement.

- Bien, reprit Stéphane qui ne voulait pas perdre de temps. J'imagine que tu es en partie responsable de l'accident ?

Acquiescement.

- Il n'y a pas eu de blessé au moins ?

Mouvement négatif de la tête. Stéphane soupira de soulagement avant d'adopter une posture plus fière. Le buste bien droit, les mains sur les hanches, ses lèvres esquissèrent, finalement, un sourire.

- Et bien, ça faisait des lustres qu'on ne s'était pas vu, n'est-ce pas ?

Acquiescement. Le sourire de Stéphane s'envola.

- Laisse-moi deviner… Tu es ici à cause du meurtre des deux jeunes gens ?

Acquiescement.

- Dans ce cas, ne perdons pas de temps. Comme tu dois t'en douter, je suis ici pour les mêmes raisons. Suis-moi, je pense avoir trouvé quelque chose.

Sur ces paroles, Stéphane ouvrit la marche, suivit de près par Orion, qui avançait d'un pas tellement céleste et habile, que le sexagénaire n'aurait jamais pu soupçonner sa présence. Cette fois-ci, après quelques buissons piquants, de

fougères vêtues de toiles d'araignée, et d'un talus gorgé de racines, Stéphane pu enfin constater que les petits tas sombres étaient des oiseaux de plusieurs espèces, indéniablement morts. Il y avait surtout des corneilles, mais aussi quelques pigeons, merles et moineaux. Il y en avait approximativement une vingtaine à cet endroit, mais en suivant le prolongement de leur alignement, les deux enquêteurs improvisés constatèrent qu'il y en avait d'autres plus loin.

Orion poussa un grognement d'écœurement.

- Je suis entièrement d'accord, c'est abominable, bien plus que je ne le pensais, constata Stéphane. Voyons voir… poursuivit-il en s'accroupissant au milieu de cinq des cadavres.

Les yeux du vieil homme opéraient de manière tellement rigoureuse, qu'ils semblaient faire office de scalpel, analysant attentivement chaque partie des petits corps inertes.

- C'est vraiment très inquiétant, conclut-il.

Son compagnon d'investigation approuva en poussant un soupir de désespoir.

- Regarde-ça ! Leurs yeux ont comme implosé de l'intérieur, et le sang qui s'en est échappé… est noir ?! Et puis il y a cette odeur… dit-il sur le ton de la réflexion, tout en passant son doigt sur le coin de l'œil d'un pigeon avant de le renifler. Ce n'est pas celle du sang, et il n'y a même pas d'odeur de décomposition. On dirait… un mélange d'huile de moteur et de violette.

Orion s’était à son tour penché au-dessus du petit cadavre, puis le renifla. Il leva la tête subitement, plantant son regard dans celui de Stéphane, exprimant sa perplexité et son inquiétude.

- Tu as raison mon ami. En fait, il n’y a vraiment aucune décomposition, aussi étrange que cela puisse paraître les corps semblent être comme embaumés, sauf qu’ils ne le sont pas. Il fit une pause, fermant les yeux et pinçant les lèvres. Cette fois, reprit-il, j’en ai la certitude, notre monde va au devant d’un grand danger, l’équilibre a été rompu.

Derechef, Orion émis un grondement, mais de colère cette fois.

- Nous allons devoir agir très vite, poursuivit avec hâte le vieil homme, avant qu’il ne soit trop tard. Je dois encore recueillir quelques informations. Toi, s’adressant à Orion, pourrais-tu de ton côté vérifier quelle est l’ampleur du phénomène et s’il y a eu d’autres cas ?

Orion adhéra vivement, impatient de remplir sa tâche.

- Bien, dès que tu as du nouveau, prend contact avec moi, et si tu as besoin je t’ouvrirai un…

Stéphane fut coupé dans son élan quand Orion changea de comportement, il regardait dans une toute autre direction, se dandinant comme s’il s’apprêtait à attaquer. Stéphane comprit et sentit également cette présence non loin d’eux, quelqu’un les épiait. Alors qu’il se relevait, se mettant de

nouveau en position de défense, la présence disparut mystérieusement.

- Étrange, pensa tout haut Stéphane. Ne perdons pas une seconde, pressa-t-il.

Sur ces mots, Orion fila comme une flèche, laissant Stéphane qui se torturait déjà l'esprit entre ce qu'il devait entreprendre, ce qu'il avait découvert, et toutes les questions que cela engendrait.

Tapis dans l'ombre, derrière un chêne centenaire, un être aux mains osseuses, poisseuses, dont les ongles longs effrités et parsemés de tâches noirâtres, se contractèrent de crainte et de hargne, s'enfonçant dans l'écorce de l'arbre. Il s'en était fallu de peu pour qu'il soit découvert par ceux qui n'étaient pas des leurs, des vermines, des mouches à merde. Un flagrant délit qu'il ne pouvait pas se permettre. Il avait déjà, à son grand regret, commis l'erreur de ne pas nettoyer les petits inconvénients de la dernière conversion.

Après une remontrance violente, son maître lui avait ordonné de retourner sur les lieux et de faire ce qui aurait dû être fait. Il devait maintenant réparer sa bévue, s'il ne voulait pas connaître le risque d'être le sujet de sanctions exemplaires. Son maître lui avait implicitement fait comprendre au son de sa voix âpre et haineuse : « Sais-tu ce qui arrive aux incapables ? ». L'avertissement était sérieux, et le simple fait d'y penser, d'imaginer tous les sévices qu'il

avait vu et pratiqué lui-même, il crut un instant que son intestin allait se vider.

Se reprenant en secouant la tête, il reprit le cours de ses observations. Le sexagénaire dont-il connaissait le nom, Stéphane Rouxon, connu pour ses extravagantes théories d'un mal qui guettait le monde, avait sorti de son sac un sachet en plastique dans lequel il glissa délicatement le cadavre d'un merle et d'un pigeon. *Stéphane, toujours là où il ne faut pas*, pensa-t-il, lui, dont les intentions n'étaient pas heureuses, lui dont l'allure était facilement qualifiable de macabre, ou encore la description « d'un reste d'humain » semblait la plus appropriée. D'une maigreur presque anorexique, il était enveloppé d'une peau - s'il s'agissait bien d'une peau - grisâtre, violacée et diaphane par endroit, laissant entrevoir l'enlacement de ses veines et artères sur les parties visibles de son corps. Son nez était peut-être la seule partie non repoussante, droit et fin. Ses lèvres, elles, étaient maquillées de croutes de sang séché. Quant à ses yeux, il s'agissait de deux monstrueux puits de pétrole, dont les pupilles, les iris d'ordinaire colorés, ainsi que le blanc de l'œil s'y étaient entièrement noyés. Il portait un pull en coton noir, et un jean bleu marine délavé pour seul vêtement, et n'ayant mystérieusement pas de chaussures.

Continuant d'espionner l'objet de son inquiétude, des images lui revinrent vaguement à l'esprit, à propos de Stéphane. Il fut un temps où il avait fait partie de son monde. La première fois qu'il avait vu Stéphane et qu'il l'avait pu

l’écouté, c’était à l’Assemblée. Il se tenait à la place du Parleur, où il s’évertuait pour la millième fois de convaincre ses collègues du danger qui les menaçait. A cette époque, lui, l’être malfaisant qu’il était aujourd’hui, étant novice, n’avait pas vraiment su quoi penser de tout ça. Puis, il y avait eu cet homme assis à sa droite, il s’était penché vers lui pour lui glisser à l’oreille « Entre nous, nous l’appelons l’Illuminé » avant de s’esclaffer dans un rire gras et méprisable. Son souvenir s’arrêtait là.

- L’Illuminé, chuchota-t-il dans un souffle, son visage fendu d’un abominable rictus. Tous ses idiots qui ne t’ont jamais cru… ils vont avoir une sacrée surprise, siffla-t-il à l’intention de Stéphane qui ne pouvait pas l’entendre.

Se rappelant des ordres de son maître, il ravala ses pensées et ses ambitions. Pour l’instant, il était trop tôt pour dévoiler quoi que ce soit. Mais le problème était que ce foutu Stéphane avait mis la main dans le mille. Pire encore, il allait devoir l’annoncer à son maître et signaler la présence d’Orion ce qui finirait par le mettre dans une rage folle. Prenant conscience à quel point l’homme devant lui allait lui apporter des ennuis comme il n'en avait jamais eu, tout le haut de son visage se plissa dans une haine profonde. Il pourrait très bien prendre l’initiative de le supprimer à l’instant. Ce serait si facile, si palpitant. Il le surprendrait par derrière, se jetterait sur son coup, le tordant jusqu’à entendre les vertèbres craquer sous l’exercice de la torsion. Cette seule pensée l’excita.

Mais pour le moment, il lui fallait rattraper au mieux les fautes commises. Pour cela, il devait attendre que le vieillard décampe. Et puis, on devait toujours obéir scrupuleusement aux ordres, aux règles, et ne jamais se hâter dans une action sans l'autorisation du maître. Il allait donc, à contrecœur, se tenir aux directives, et attendre la suite des évènements. De toute façon, il avait un peu de temps devant lui pour les arrêter. Stéphane et Orion n'avaient pas l'intention de donner l'alerte sans avoir au préalable toutes les preuves, il pourrait donc agir en conséquence le moment venu.

Les yeux toujours rivés sur son rival, il vit celui-ci s'éloigner d'un pas rapide, et ce fut seulement quand il eut la certitude qu'il se trouvait à une distance correcte qu'il s'écarta du tronc lui ayant servi de planque. Il tourna la tête en arrière, et de la main fit un signe en direction du talus.

- Dépêchez-vous de nettoyer tout ça, tonna-t-il.

Ses sbires s'exécutèrent sans broncher, dans un silence oppressant.

OceanofPDF.com

Chapitre 2 : Héritage

Tac tac tac tac, tac tac tac tac, tac tac tac tac…

Ce rythme galopant et particulièrement irritable des ongles longs et parfaitement manucurés qui claquaient sur le comptoir encombré de papiers, classeurs, livres, stylos et toutes sortes de babioles invendables, sans oublier l'éternelle caisse enregistreuse, d'une petite librairie et papeterie de Rouen « Au plaisir des mots ». L'enseigne du magasin, restée propre et amusante, aux couleurs orange, fuchsia et violet, était bien le seul endroit où le mot « plaisir » avait encore un sens.

En effet, à peine avait-on baissé les yeux sur la devanture vitrée du commerce, que l'on pouvait être pris d'hésitation à y entrer. Seule la lumière à l'intérieur et la présence de quelques personnes, employés et clients, permettaient de se convaincre que l'endroit vivait encore. L'accueil extérieur présentait un encadrement en bois peint dans les tons chocolat - du moins ce qu'il en restait - qui n'avait sans doute pas été refaite depuis une vingtaine d'année. Elle s'écaillait, tombait en lambeau, laissant à vue la moisissure, ainsi que les attaques quotidiennes des mites. Les vitres, datant certainement d'une époque aussi lointaine, étaient parsemées de fissures qui avaient été rafistolées avec un scotch marron, faisant office de soudure, assurément dans l'espoir d'une meilleure étanchéité et isolation lors de temps

pluvieux et froid. La vitrine, à gauche de la porte, exhibait quelques ouvrages placés debout sur une caisse en bois allant d'un bout à l'autre de la vitre. A droite, toujours sur le même type de support, des fournitures de papeterie. Juste au-dessus des deux étalages, accrochées à l'aide de ficelle blanche, des vieilles photos du magasin, dans un grand format, différenciées les unes des autres par l'année à laquelle elles avaient été prises, la plus ancienne remontant à 1892.

Une fois la porte franchie, dans un tintement de clochette, l'on pouvait constater que le reste du magasin n'avait pas meilleure mine, restant fidèle à sa devanture. Entre les étagères brinquebalantes, supportant une masse de livres poussiéreux, le parquet souillé de toutes sortes de tâches, traînées et rayures, les murs qui à l'origine devaient être blancs mais que le temps avait jauni, sans compter les ampoules suspendues au bout des fils électriques, il y avait là matière à faire du tout une antiquité. Le commerce était divisé en deux, la première partie concernait les livres en tout genre. Romans à l'eau de rose, biographies, polards, thrillers, science-fiction, bandes-dessinées, etc. Mais également, des éditions allant du 19ème siècle jusqu'à aujourd'hui, les ouvrages recouvrant la période de vie du magasin. La librairie était agencée de la même façon qu'aurait pu l'être un labyrinthe, grâce aux étagères placées toujours de façon perpendiculaire ou parallèles les unes par rapport aux autres, sur une surface d'environ soixante mètres carrés. Au fond, dans une pièce plus petite se trouvait la partie papeterie, dont

tous les articles s’étalaient sur des étagères moins hautes et étonnamment plus modernes, dénotant du reste du magasin.

En première loge se trouvait la caisse, dont le comptoir était placé de façon perpendiculaire à la vitrine. Piquée derrière, la propriétaire Mme Ratigni, continuait de faire galoper ses ongles inlassablement, au grand désarroi de Marielle, de plus en plus agacée. Cette vieille mégère, c’est ainsi que la surnommait Marielle, passait son temps à épier ses deux employés, afin de détecter la moindre erreur de leur part. Et quand cela se produisait, son faciès affichait alors un plaisir inconsidéré à les réprimander. Son allure était égale à son commerce, vieux et repoussant. Elle était le cliché incarné de la vieille fille aigrie, aux mille et un principes de rigueur et d’obéissance aux bonnes mœurs. C’était une femme dans la soixantaine, aux formes rondes toujours enrobées dans un tailleur tiré à quatre épingles, à la coupe et au tissu strict et fade. Ce jour-là, il était de couleur bleu marine, taillé dans un textile épais. En dessous un chemisier blanc boutonné jusqu’au col, égosillant son cou flétri, arborant une petite dentelle, le tout ficelé par un ruban en velours noir qui, lui, était tenu par un camée. Son visage affichait une dureté permanente, arrangé par deux abajoues, des lèvres fines, pincées, maquillées d’un rouge fuyant. Ses cheveux grisonnants étaient retenus par un chignon parfaitement épinglé tandis que ses petits yeux d’un bleu translucide, étaient encadrés par des lunettes rouges, dont la monture se terminait en des pointes agressives de chaque côté.

Au grand étonnement de Marielle, la boutique et la patronne au caractère rebutant, avait une clientèle non seulement fidèle, mais aussi abondante. Il n'y avait pas de temps mort dans ce travail, c'est d'ailleurs ce qui retenait la jeune employée qui détestait, par-dessus tout, l'ennui. Si elle trouvait toujours une occupation, c'était aussi dans la crainte de se retrouver en tête-à-tête avec la vieille mégère. Cette seule pensée la faisait frissonner. Elle redoutait souvent que celle-ci lui fasse un sermon sur les péchés à ne pas commettre et les bonnes manières à appliquer en toutes circonstances. Déjà un an qu'elle venait en ces lieux, gagner son misérable salaire lui permettant de régler toutes ses factures du mois, six jours par semaine, avec des horaires néanmoins flexibles, s'arrangeant avec son collègue, Justin, pour qu'il y ait toujours quelqu'un au magasin.

Ce jour-là, elle était arrivée à dix heures. Une demi-heure après Justin qui avait fait l'ouverture, et une demi-heure avant l'arrivée de la propriétaire. Il n'était pas loin de midi, quand elle s'employait à refaire la vitrine côté papeterie. Des nouveaux produits et prix à étaler sur le présentoir, et cela n'avait rien d'évident avec le manque de place et d'appuis. À plusieurs reprise, Marielle avait tenté de convaincre Mme Ratigni de moderniser sa vitrine, mais rien n'y faisait, ne démordant pas, elle lui répondait toujours « Pourquoi changer ce qui fonctionne déjà ? Et puis ce serait des frais bien inutiles… ». Découragée, elle avait fini par abandonner, surtout depuis que la vieille mégère lui avait donné la

responsabilité de la présentation des produits, contraignant Marielle à suivre les vieilles traditions d'exposition, lui faisant admettre que la patronne ici n'était pas l'employée.

Ainsi, la jeune femme se bataillait pour faire tenir des tubes de peinture, à l'aide de petit bout de carton plié, selon le bon vouloir de Mme Ratigni, qui la scrutait du regard, prête à bondir à la moindre faute. Marielle, se sentant observée, savait qu'une maladresse était à l'horizon. C'était le cas à chaque fois qu'elle était mise sous pression, et à cet instant, elle était particulièrement tendue. Alors qu'elle était à genoux, penchée en avant, le bras tendu pour y déposer le bout de papier qui indiquait le prix de la marchandise, la latte de bois supportant son genou se plia juste assez pour surprendre Marielle, lui faisant perdre l'équilibre, emportant tout son poids, écrasant, et détruisant tout son labeur. Mme Ratigni avait à peine émit un sursaut, restant de marbre dans un premier temps puis, après que Marielle se soit péniblement relevée, affichant un air à la fois désespéré et contrarié, elle la toisa un moment. Ce fut seulement quand elle revint à sa comptabilité étalée devant elle, qu'elle prit la peine de s'adresser à elle.

- Et bien ne restez pas ainsi, réparez les dégâts ! pesta-t-elle sèchement.

Sur ces paroles, Marielle se sentit littéralement bouillir. Son sang grimpa jusque dans ses joues, tandis que ses épaules remontèrent et que ses poings se serrèrent. Afin d'éviter tout conflit inutile et regrettable en conséquence, elle se retourna vivement, se mettant face à la vitrine. Alors qu'elle songeait à

se calmer, en inspirant et expirant profondément, sa colère fusa de plus belle lorsqu'elle perçut sur le trottoir, quatre adolescents mal fagotés se bidonnant, pliés en deux, en la montrant explicitement du doigt. Là s'en était trop ! Sur le point d'exploser, la voix de Justin lui parvint, la freinant dans son élan.

- Marielle, peux-tu venir un instant s'il te plaît ?

N'ayant absolument pas l'intention de demander l'autorisation à la vieille mégère, elle pivota sur ses talons, et se faufila à toute vitesse entre les étagères de livres, se dirigeant dans la pièce du fond. Justin se tenait à droite de l'entrée, parmi le rayon des stylos, crayons à papier, gommes, taille-crayons, feutres, ciseaux, règles et tubes de colle dont l'un d'eux se trouvait dans la main du jeune homme. Le bouchon semblait s'être fait la malle tandis que la colle liquide dégoulinait abondamment de son contenant.

Justin, vingt quatre ans, grand et sec, avait beaucoup de charme, des cheveux blonds, des yeux noisette, toujours apprêté dans des vêtements à la dernière mode. Il possédait néanmoins une petite touche de féminité dans sa gestuelle et sa façon de s'exprimer, ce qui avait conduit Marielle à émettre l'hypothèse d'un penchant pour les hommes, hypothèse qui s'était révélée juste lors d'une soirée bien arrosée. Elle avait beaucoup d'affection pour lui, d'une nature gentille et serviable, il s'était toujours montré attentif et bienveillant à son égard.

Voyant la jeune femme avancer d'un pas nonchalant, et le corps tendu comme un arc, il comprit qu'elle n'était certainement pas étrangère au vacarme qu'il avait entendu deux minutes plus tôt.

- Que s'est-il passé ? voulut-il savoir.
- Devine !? répondit-elle, irritée. Il a fallu qu'elle me fasse faire cette foutue vitrine ! Et bien sûr sous son œil attentif ! Vieille bique, lâcha-t-elle en direction de la librairie, certaine qu'elle n'entendait pas.
- Et ce vacarme ? demanda-t-il prudemment.

Marielle se tourna d'un quart sur elle-même puis, croisa les bras tout en soufflant bruyamment par les narines.

- Je me suis vautrée sur le présentoir, avoua-t-elle d'une moue boudeuse.

Justin fit un effort énorme pour ne pas laisser échapper un gloussement.

- Et le pire, reprit-elle se tournant face à son interlocuteur en agitant les bras comme un pantin désarticulé, c'est que je me suis fait passer pour un animal de cirque devant quatre gamins complètement immatures !! explosa la jeune femme.
- Je vois, répondit Justin, se contenant de nouveau. C'est vraiment un mauvais jour pour toi.
- Un cauchemar tu veux dire !
- Tu ne crois pas que tu exagères un petit peu…
- Moi exagérer ! s'offensa-t-elle. Parce que je suis le genre de personne à exagérer peut-être ?! Tu sais que

j’aurais pu me blesser et peut-être même pire !

Voyant l’air pantois de son collègue, Marielle prit conscience de la situation burlesque, ainsi que de sa réaction excessive. Se sentant soudainement ridicule, elle baissa les yeux, ses bras et ses épaules retombèrent, affichant une mine de petite fille coupable.

- Excuse-moi Justin, finit-elle par dire.

Celui-ci inclina la tête sur le côté, pinçant les lèvres avant de les étirer en un sourire lumineux.

- Excuses acceptées.

Ce fut dans une complicité retrouvée qu’ils pouffèrent de rire, sans pour autant négliger le volume qu’ils y mettaient, car Mme Ratigni n’approuvait pas les moments récréatifs, et en particulier les fous rires qu’elle qualifiait de puérils. Ce fut seulement à cet instant que Marielle remarqua l’embarras de son collègue.

- Et toi que t’est-il arrivé ? pointant du doigt l’objet de sa question.
- Ah oui… en fait c’est pour cette raison que je t’ai appelée, se souvint-il, lui montrant également l’autre main tout aussi badigeonnée de colle. Apparemment le bouchon n’a rien trouvé de mieux que de s’évader, et voilà le résultat. Si tu pouvais me retirer ce maudit tube de colle et le mettre discrètement à la poubelle, tu sais à quel point notre chère patronne est à cheval sur la marchandise détériorée. Elle a déjà déduit de mon

salaire un carton de papier à dessin la semaine dernière, celui qui a pris l'eau…

- D'accord, mais tu ne peux pas le faire tout seul… discrètement ?

- Et bien… il semblerait que la colle soit à prise rapide et le tube a un peu collé à ma main. Comme tu peux le voir l'autre n'est pas mieux, chuchota-t-il.

Marielle ne put s'empêcher de rire, mais se ravisa quand elle remarqua l'air penaud de Justin.

- On dirait qu'il n'y a pas qu'à moi à qui on a jeté le mauvais sort !

- On dirait bien, oui, admit l'employé dans une grimace exprimant son malaise.

La jeune femme se mit à la recherche du paquet de mouchoir se trouvant dans l'une des poches de son jean. Elle finit par se saisir de l'un de ces petits papiers blancs, et le déplia. Celui-ci allait lui permettre d'attraper le tube sans s'en mettre sur les mains, ne voulant pas être à son tour soudée à cet objet. Elle déposa le mouchoir dans le creux de sa main, prit de l'autre le poignet de Justin et commença l'opération délicate d'enlever le tube de colle. Le jeune homme se mit à pousser des gémissements plaintifs.

- Aïe, aïe !! Ouïe, ouïe !!

- Arrête un peu de geindre, soit un homme bon sang ! s'amusa-t-elle.

- On voit bien que ce n'est pas toi qui se fais arracher la peau ! répliqua Justin.

- Cette fois-ci ce n’est pas moi qui fais dans le dramatique, renchérit Marielle.

Quelques lamentations plus tard, le tube de colle accroché telle une sangsue avait fini par céder sous la dextérité et délicatesse de Marielle, qui avait pris soin de ne pas écorcher la main de Justin. Fière de son œuvre, la jeune femme exhiba le trouble-fête sous le nez de son collègue soulagé du résultat, après quoi elle l’enroula dans le mouchoir laissant par inadvertance dépasser l’embout.

- Alors, est-ce que ta main est entière ? Il ne te manque pas un morceau de peau ? plaisanta-t-elle.
- Y’a pas à dire… tu as des doigts de fée ! Merci beaucoup.
- Bien, il me faut encore effacer les preuves du délit.
- Tu es sans doute la meilleure dans ce domaine chère Bonny.
- C’est certain Clyde.
- Quant à moi je vais m’évertuer à faire disparaître les dernières traces, dit-il en brandissant ses deux mains imprégnées de cette substance gluante et collante.

Au même instant, côté librairie, une cliente venait de pousser la porte du magasin, une habituée âgée d’environ soixante-dix ans qui avait pour coutume de passer tous les jeudis vers midi, ce qui lui avait valu le surnom de « La Dame du Jeudi Midi ». Immanquablement elle répétait le même

scénario, elle commençait par déambuler entre les étagères de livres en direction du rayon poésie, devant lequel, étrangement, elle s'arrêtait et marmonnait quelque chose d'inaudible ; malgré tout, l'intonation qu'elle employait était reconnaissable, c'était celui de la tristesse et de la mélancolie. Puis, elle se dirigeait vers la caisse, où Mme Ratigni et le personnel du magasin avait pris l'habitude de lui demander : « Que peut-on faire pour vous Mme Rousset ? ». Celle-ci paraissait toujours désorientée, comme si elle cherchait une réponse précise puis, citait cette phrase qu'elle semblait avoir apprise par cœur : « J'aimerais lire un livre de poésie, peu importe l'auteur ou le titre, juste un livre de poésie, ça m'ira très bien, merci ». Mme Ratigni avait, depuis un long moment déjà, mit sur les petites planches en bois suspendues derrière le comptoir, une pile de livres du genre. Ainsi, elle saisissait le premier de la pile et le présentait à Mme Rousset qui acquiesçait d'un timide sourire et des yeux pétillants. La propriétaire n'attendait pas plus longtemps pour annoncer le prix et se faire payer son dû. Enfin la Dame du Jeudi Midi repartait avec le petit ouvrage appuyé sur sa poitrine, comme s'il s'agissait d'un trésor précieux et intime. Ce jour là, ce fut quand elle se trouvait devant le rayon qu'elle affectionnait, que le téléphone du magasin, vieux de vingt ans, se mit à sonner.

- Au Plaisir des Mots, bonjour, répondit Mme Ratigni.

- Bonjour Madame, excusez-moi de vous déranger, mais pourriez-vous me dire si une certaine Melle Alyno Marielle travaille ici ? demanda une voix féminine.
- À qui ai-je l'honneur ? bifurqua Mme Ratigni qui n'apprécia guère que l'on ne se présente pas au téléphone.
- Oh ! Pardonnez-moi, je suis l'assistante de Monsieur Piouf, Melle Hauvant, du cabinet juridique Helmont, se rattrapa-t-elle.

La propriétaire fut intriguée par cette réponse, *un cabinet juridique ?* s'interrogea-t-elle. Même si la curiosité était un vilain défaut, ce que lui avait répété sans cesse sa grand-mère durant toute son enfance, elle venait d'être piquée au vif, et l'envie irrésistible d'en savoir plus sur la raison de cet appel vint à elle comme la démangeaison d'une piqûre de moustique. Pendant une fraction de seconde, sa langue faillit fourcher et répondre qu'elle était Melle Alyno puis, le visage autoritaire et terrifiant de Sœur Marie-Annette, en train de la réprimander sévèrement, lui expliquant qu'elle finirait en enfer si elle ne changeait pas, s'imposa à son esprit. Sa curiosité fit volte-face, elle ne pouvait décemment pas faire ce genre de chose, elle n'était pas de ces gens aux comportements douteux et déplacés. Elle se décida enfin à répondre, son interlocutrice commençant à s'impatienter.

- J'ai effectivement une employée répondant à ce nom.

- Dans ce cas, auriez-vous l'obligeance de me la passer s'il vous plaît, c'est assez urgent.
- Si vous voulez bien patienter une minute, je vais voir ce que je peux faire.

Mme Ratigni posa le combiné du téléphone noir sur sa gauche, puis s'avança de quelques pas sur sa droite en direction de la papeterie, se raclant la gorge.

- Melle Alyno ? Quelqu'un vous demande au téléphone ! s'employa-t-elle à prononcer d'un verbe haut et clair.

- Eh !! Garde tes mains éloignées de moi ! Je ne tiens pas à ressembler à un pot de colle !! s'insurgea Marielle.
- Aucun sens de l'humour, se désespéra Justin. Peut-être que maintenant je peux escalader les murs de la même façon que Spiderman !! s'amusa-t-il.
- Qu'est-ce qu'il ne faut pas en…

Marielle n'eut pas le temps de finir sa phrase que la voix criarde de la vieille mégère se fit entendre de l'autre côté du magasin, lui faisant part qu'une personne tenait à lui parler au téléphone. La jeune femme regarda son collègue en arquant ses sourcils, perplexe, celui-ci lui répondu par un haussement d'épaules.

- J'arrive tout de suite, cria-t-elle, le devoir m'appelle cher camarade, en s'adressant à Justin qui la vit disparaître entre les montagnes de livres.

Marielle était une jeune femme de vingt et un ans, d'une beauté naturelle, et surtout qui possédait un charme irrésistible, même Justin sûr de son attirance pour la gente masculine, s'était surpris à la trouver attirante. De taille moyenne, de corpulence fluette mais ferme, elle avait été dessinée avec des courbes élégantes et harmonieuses. Elle arborait un joli minois au teint mat, les pommettes hautes et dorées, des traits fins, de grands yeux vert émeraude, des lèvres sensuelles, et des cheveux d'un noir de jais dont leur longueur reposait sur ses épaules. Sa particularité se trouvait dans ses origines, un père de type européen et une mère aux traits asiatiques, un mélange réussi et séduisant qui ne laissait pas les personnes qu'elle rencontrait indifférentes.

Alors que d'un pas léger et fluide elle se dirigeait vers le téléphone, Marielle essayait de deviner qui pouvait être à l'autre bout du fil. Il était vraiment curieux qu'on la contacte au numéro du magasin. En effet, l'ensemble de ses proches l'appelaient exclusivement sur son portable, quand elle n'était pas joignable chez elle. C'était ses recommandations. Elle n'avait aucune envie que l'un d'entre eux tombe sur Mme Ratigni, et que celle-ci vienne à lui reprocher son manque de professionnalisme, confondant vie privée et travail. Elle en vint à conclure, qu'il s'agissait d'une personne qu'elle ne connaissait pas.

La jeune femme venait enfin d'arriver à la caisse quand elle constata que l'accès au téléphone allait être compliqué, puisque le comptoir était pris d'assaut d'un côté par la vieille

mégère, qui l'ignora totalement, et de l'autre par la Dame du Jeudi Midi. Bien décider à tirer au clair cet appel mystérieux, Marielle tendit le bras droit pour atteindre le combiné et prit appui en posant sa main gauche sur le comptoir, celle qui tenait le tube de colle encore enroulée dans le mouchoir blanc en papier. Au même moment, la propriétaire se tournait pour se pencher en avant afin d'atteindre la petite pile de livres de poésie, pour en saisir un. Ce fut alors que le contenu visqueux du tube de colle, pris entre le dessus du comptoir et la main de Marielle, s'éjecta sur le séant de Mme Ratigni, compressé par le poids de la jeune femme. Quand Marielle constata les dégâts sur le derrière de la vieille mégère, son visage se tordit d'une grimace horrifiée. Paniquée, elle ravala un hoquet, imaginant déjà la scène de colère qu'elle allait devoir affronter. Finalement, elle opta pour une autre solution et d'un geste vif elle balança le tube dans la poubelle sur sa gauche avant de se saisir d'une feuille blanche, prise au hasard sur le comptoir, qu'elle posa au-dessus de ce maudit tube afin de le camoufler. Elle jeta un regard sur la cliente qui apparemment n'avait rien remarqué, s'apprêtant à régler le livre que venait de lui tendre Mme Ratigni. Reprenant son sang froid, elle prit enfin le téléphone, pensant qu'il valait mieux pour elle jouer la carte de l'innocence.

- Allo, c'est Marielle Alyno…

- Ah ! Melle Alyno ! Excusez-moi de vous déranger pendant votre travail, mais il s'agit d'une urgence. Voilà, je travaille pour Monsieur Piouf Alain, Notaire

du cabinet Helmont à Rouen. Je vous appelle à propos de la lecture du testament de votre tante Mme Alyno Marguerite, qui requiert votre présence.

Silence.

- Melle, vous êtes toujours là ?
- Euh oui… vous devez faire erreur, je n'ai pas de tante à ce nom. En fait, je n'ai pas de tante du tout.
- Ah? s'étonna la voix féminine à l'autre bout du téléphone. Vous êtes bien Melle Alyno Marielle, fille de M. Alyno Matias et Mme Sing Lise épouse Alyno ?
- Oui, effectivement, hésita-t-elle perplexe.
- Vous êtes née le 15 août 1994 ?
- Oui.
- Et vous vivez à Rouen, 45 rue de Joyeuse ?
- C'est exact.
- Alors, il ne fait aucun doute que vous êtes la bonne personne.
- Pourtant je vous assure que je ne connais pas cette personne.

Silence.

- Écoutez, malheureusement ce genre de situation n'est pas rare. Il y a parfois des membres de notre famille dont-on ignore complètement l'existence pour tout un tas de raison.
- Eh bien… réfléchit Marielle déboussolée. C'est tout de même étrange. Suis-je la seule à être convoquée ?
- Il semblerait, oui.

Marielle était complètement décontenancée par cette nouvelle, tout cela lui paraissait irréel. Comment ses parents avaient-ils pu lui cacher l'existence d'une parente, c'était vraiment invraisemblable. Ou peut-être qu'il s'agissait d'une blague…

- Ah je sais ! Vous me faites marcher, c'est un canular pour une radio ?

Melle Hauvant soupira, l'affaire allait être plus compliquée que prévu.

- Non Melle Alyno, cela n'a rien d'un canular, je vous assure. Il vous suffit de regarder le numéro d'appel, vous verrez qu'il correspond au cabinet juridique Helmont dans les pages jaunes.
- Sauf que le téléphone que je tiens dans la main à au moins une bonne vingtaine d'année !
- Aïe. Bon, que puis-je faire que vous me preniez au sérieux ?

La jeune femme réfléchit un instant aux possibilités qui pouvaient s'offrir à elle.

- Disons que finalement je vous laisse le bénéfice du doute. Je suppose que je dois venir au cabinet.
- Oui effectivement. Quand seriez-vous libre ?
- Maintenant, le temps de faire la route.
- Attendez un instant.

L'air d'une musique classique se mit à résonner dans le combiné. Marielle patienta à peine une minute.

- Melle Alyno ?

- Oui.
- M. Piouf va vous recevoir dans une vingtaine de minute, est-ce que cela vous convient ?
- C’est parfait.

Marielle voulait absolument savoir de quoi il retournait, et le plus tôt serait le mieux. Elle prit un post-it jaune situé à côté du téléphone et griffonna l’adresse que lui dictait l’assistante.

Vingt minutes, exactement le temps qu’il lui avait fallu pour rejoindre le cabinet juridique Helmont et de languir pensivement dans la salle d’attente. Elle était partie précipitamment de la boutique, expliquant à Mme Ratigni qu’elle prenait sa pause déjeuner plus tôt car elle avait une urgence personnelle. La jeune femme se souvint soudainement de la colle qu’elle avait accidentellement étalée sur le tailleur de sa patronne, qui s’en était sûrement aperçu depuis, et de ce pauvre Justin, à qui elle avait volé son temps de pause et qui devait être en train d’essuyer la colère de la vieille mégère à sa place. La culpabilité la submergeant, elle fouilla dans son sac noir, afin de trouver son portable pour lui envoyer un message. Malheureusement, sa batterie s’était complètement déchargée, faisant s’envoler le seul moyen d’éloigner le poids de sa mauvaise conscience. Il ne lui restait plus qu’à trouver un moyen de se faire pardonner, et pour cela elle allait devoir se montrer imaginative. Désespérée, elle marmonna un « Oh

mon Dieu » en plongeant son visage dans ses mains, les coudes en appui sur ses genoux.

- Il ne pourra jamais me pardonner ce coup là… dit-elle enfouit dans ses mains.
- Euh… Melle Alyno ?

Celle-ci se redressa subitement, honteuse d'être surprise dans l'étalage de ses remords par l'assistante. Celle-ci devait avoir la quarantaine, les cheveux méchés de blond, des traits affables et une tenue des plus élégantes.

- M. Piouf va vous recevoir d'ici une dizaine de minutes, lui indiqua celle-ci ne relevant pas ce dont-elle venait d'être témoin.
- Très bien.

Elle ressortit aussitôt de la pièce pour se diriger vers son bureau où le téléphone ne cessait pas de sonner. Marielle se retrouva, de nouveau, seule. Cette fois-ci, ne voulant plus penser à cette histoire de tube de colle, elle se concentra plutôt sur ce qui l'entourait. La salle d'attente avait de toute évidence subi des rénovations, tout semblait neuf, et la décoration était moderne. Les murs étaient d'un blanc éclatant, cassés par une bande horizontale de couleur vert anis et une plus mince, juste au-dessus, dans les tons gris clair. L'unique fenêtre était encadrée par des voilages, du même vert que celui sur les murs. La table basse, où l'on pouvait trouver toutes sortes de magazine, était en verre noir trempé, dont la forme rappelait celle d'un nuage. Les chaises, noires elles aussi, avaient été conçues dans des lignes étranges, rondes et

difformes. Leur aspect visuel laissait supposer qu'elles étaient inconfortables, pourtant chaque personne ayant eu l'occasion de s'y assoir, avait dû être surprise d'y constater le contraire. Cette décoration, aussi harmonieuse soit-elle, mettait Marielle mal à l'aise, il y avait quelque chose de froid, de vide, voir d'impersonnelle dans toutes ces formes et couleurs. C'était tout simplement le contraire de ce qu'elle aimait ; ce qu'elle affectionnait était les lieux imprégnés d'histoire, de passé, de couleurs chaudes, ou encore surchargés de fioritures, ils lui apportaient un sentiment de cocon douillet.

Ses pensées se tournèrent vers la raison de sa présence ici. Mille et une questions lui fourmillaient la langue. Son impatiente commençait à être trahie par le trépignement incessant de sa jambe droite. Qui était cette tante qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam ? Pourquoi ses parents ne lui en avaient jamais parlé ? D'ailleurs à ce sujet, elle n'allait sans doute pas obtenir de réponse dans l'immédiat puisque ses parents à la retraite depuis six mois, avaient entamé un tour du monde, et étaient quasiment injoignable. Et puis, que contenait le testament ? Quel genre de legs était-ce, des dettes ? De l'argent ? Un commerce ? Un objet ? Et surtout, pourquoi elle ? Fusant ainsi d'interrogations sans réponses, Marielle ne vit pas et n'entendit pas l'assistante l'appeler dans l'encadrement de la porte.

- Melle Alyno ? insista-t-elle en haussant la voix.

Cette fois Marielle tourna la tête.

- Pardon ? lâcha-t-elle, surprise.

- Monsieur Piouf vous attend, si vous voulez bien me suivre.
- Oui, bien sûr.

La jeune femme se leva précipitamment pour emboîter le pas de l'assistante dans un long couloir au parquet saillant et aux murs blancs parsemés de photos au style contemporain. Melle Hauvant finit par s'arrêter devant la troisième porte avant de frapper deux coups successifs et d'entrer sans attendre l'invitation.

- Monsieur Piouf, Melle Alyno Marielle, présenta-t-elle faisant signe à la jeune femme d'entrer dans la pièce.

Le notaire se leva de son siège, contourna le bureau en verre transparent, afin de saluer Marielle dans une poignée de main franche. Il portait un élégant costume gris anthracite sous lequel tranchait le fuchsia de sa chemise dont les deux derniers boutons du col n'étaient pas fermés. C'était un homme d'âge mûr, les cheveux courts, grisonnants sur les tempes, un grand sourire et des yeux bleus, dégageant un charme certain. Ce n'était pas du tout l'homme que l'esprit de Marielle s'était imaginé, induite en erreur par le nom « M. Piouf » et la profession de notaire. Elle avait eu en tête un tout autre personnage, petit homme rabougri, portant des lunettes à double foyer, chauve, éventuellement une verrue plantée quelque part sur le visage, et portant un vieux costume trois pièces, dans les tons marron et kaki en velours côtelé. Béat d'étonnement devant le séduisant notaire, il lui fallut quelques

instants pour revenir à la réalité. Quant à l'humeur de la pièce, elle ne dénotait pas de la salle d'attente, mis à part les teintes plus portées sur le beige, gris, noir et des meubles transparents.

- Euh… oui, enchantée Monsieur Pouf, euh non, pardonnez-moi, Mr Piouf, se rattrapa Marielle qui sentit ses joues en feu, totalement intimidée.
- Moi de même Melle Alyno, lui sourit-il amusé. Vous pouvez nous laisser Sarah, dit-t-il en s'adressant à l'assistante. Oh ! Et prévenez l'huissier, merci. Veuillez-vous asseoir, indiqua-t-il à Marielle en désignant d'un geste de la main la chaise faisant face à son bureau.
- Merci.

Marielle s'installa dans le fond du siège, retira sa veste trois quart beige, plaça son sac à main à ses pieds, puis croisa les jambes avant d'observer le bel homme installé derrière son ordinateur portable. Il cliqua plusieurs fois sur la souris, glissa le portable sur sa gauche, et prit le premier dossier d'une pile interminable sur sa droite qu'il ouvrit consciencieusement.

- Nous allons devoir attendre l'huissier, qui ne devrait pas tarder d'ailleurs, dit-il en regardant sa montre. Je suppose que Melle Hauvant vous a expliqué de quoi il retournait ?
- Oui, justement, il y a quelque chose d'étrange, pour tout vous dire, je ne connais absolument pas cette

tante, Mme Alyno M… heu, j'ai déjà oublié son prénom, désolée.

- Ce n'est rien. Son prénom est Marguerite. J'imagine donc que vous ne savez rien d'elle.

- Effectivement, et j'avoue que cette situation me semble complètement tout aussi irréaliste que gênante.

La jeune femme posa son regard sur les mains du notaire, dont les doigts étaient enlacés, installées sur le dossier ouvert. Elle ne put s'empêcher d'observer l'alliance en or blanc, *dommage* pensa-t-elle. Quand elle comprit que les yeux océan de M. Piouf la dévisageaient, derechef ses joues rougirent de gêne, comme s'il avait pu lire dans ses pensées. D'ailleurs à quoi pensait-elle ? Elle se trouvait avec un notaire, qui s'apprêtait à lui lire le testament d'une femme, qui avait fait d'elle sa seule bénéficiaire, alors qu'elles ne se connaissaient pas, et elle avait trouvé le moyen de divaguer sur un homme qui devait être d'environ trente ans son aîné. *La honte*, songea-t-elle.

- Peut-être pourriez-vous m'en dire plus sur elle ? se reprit Marielle.

- Bien sûr, en attendant mon collègue… Pour tout vous dire, je ne la connaissais pas personnellement, mais j'ai quelques renseignements qui pourraient vous intéresser.

M. Piouf se mit à tourner quelques pages du dossier jusqu'à ce qu'il trouve la feuille qui l'intéressait, puis il attrapa les lunettes posées devant lui qu'il plaça sur son nez.

- Mme Alyno Margueritte est née le 8 décembre 1942 à Yvetot, son nom de jeune fille était Routant Marguerite. Elle a fait des études à Rouen pour devenir sage femme, puis en 1950 elle a rencontré votre oncle, le frère de votre père, Jean Alyno. Ils se sont mariés en juin 1951, malheureusement votre oncle est décédé en 1959 en Algérie. Depuis elle ne s'est jamais remarié, et n'a jamais eu d'enfant. Elle a exercé son métier dans une clinique à Lillebonne, jusqu'en 1995.

L'homme en costume s'arrêta un instant, reprenant son souffle tout en jetant un œil sur la jeune femme, estimant vaguement sa réaction. Il ne vit rien d'alertant, et décida donc de finir sa lecture.

- Elle est décédée d'un arrêt cardiaque le 30 août 2015, et fut enterrée le 2 septembre suivant à Sainte Croix-sur-Aizier, il y a un peu plus d'un mois, maintenant. J'avoue que c'est peu comme information, pinça-t-il des lèvres, désolé.

Le notaire s'arrêta un moment pour sonder la réaction de Marielle, qui s'était perdue dans ses pensées. Elle tentait d'ingurgiter et d'analyser ce qu'il venait de lui apprendre, mais rien n'y faisait, tout cela lui semblait irrationnel. Au fur et à mesure que les secondes passaient et qu'elle réalisait les faits, un gouffre s'ouvrit sous ses pieds. Ses parents lui avaient menti ! Eux qui prônaient l'honnêteté comme moteur de savoir vivre et qui lui avait inculqué avec tant de ferveur ! Comment avaient-ils pu ?

- Donc mon père avait un frère… réfléchissait-elle à voix haute.
- Il semblerait oui, affirma M. Piouf, quand deux coups retentirent à la porte. Entrez.

L'assistante fit entrer l'huissier qu'elle présenta à Marielle sous le nom de M. Dantal Hervé, ils se serrèrent la main, après quoi celui-ci fit de même avec le notaire, mais de façon plus amicale puis, s'assit sur la chaise que venait de lui apporter Melle Hauvant. Il était beaucoup moins séduisant que M. Piouf, moins beau, moins de charme, moins de prestance, moins d'allure, moins de tout en somme, sauf son âge qui était déjà bien avancé.

- Nous allons pouvoir commencer, annonça M. Piouf.

Marielle se contenta de sourire et d'incliner la tête. Elle n'avait qu'une envie, que la lecture soit brève, afin qu'elle puisse sortir de ce cabinet dans le lequel elle commençait à suffoquer. Le notaire prit l'enveloppe se trouvant dans le dossier, se munit d'un coupe-papier couleur or, et découpa celle-ci. Il en sortit un petit bout de feuille blanche de format A5 plié en deux avant de se racler discrètement la gorge.

- « Je soussignée Routant Marguerite, épouse Alyno, née le 8 décembre 1942 à Yvetot, en ce 5 juin 2015, lègue l'ensemble de mes biens mobiliers et immobiliers, comprenant ma maison situé à Sainte Croix-sur-Aizier d'une valeur estimée à deux cent quinze mille euros, ainsi que tout ce qui s'y trouve, et enfin une somme de dix mille euros se trouvant sur

mon compte épargne, à ma nièce Melle Alyno Marielle née le 15 août 1989 des parents M. et Mme Alyno Matias et Lise. Je n'ai qu'une seule condition, il y a une partie de la maison qui est actuellement sous contrat de location, je souhaite que le locataire M….

Marielle n'écoutait plus, tout s'était arrêté autour d'elle, même sa respiration, elle n'avait aucune idée de la réaction qu'elle était censée avoir, devait-elle pleurer la mort de sa tante, ou se réjouir de cet héritage inattendu et conséquent. Les émotions se bousculaient, mais restaient coincées dans sa gorge qui se serrait de plus en plus.

- Melle Alyno ? Est-ce que vous vous sentez bien ? demanda l'huissier inquiet du teint soudain pâle de la jeune femme.

L'héritière reprit sa respiration, retrouvant peu à peu ses couleurs.

- Oui tout va bien, vous pouvez continuer.
- Et bien, reprit le notaire, votre tante exprime une condition dans cette lettre, si vous voulez toucher ce legs.
- Ah oui ? fit-elle, sonnée.
- Il est question d'un locataire, qui loue une partie de la maison, votre tante demande à ce qu'il y reste autant de temps qu'il le voudra. Autrement dit de ne pas mettre un terme au bail.
- Oh… Très bien… est-ce qu'il y a des dettes ? voulut-elle savoir, se rappelant que tout cela était trop

beau pour qu’il n’y ait pas une faille quelque part.

- Aucune, répondirent en cœur le notaire et l’huissier.

Elle baissa les yeux, et prit son menton dans sa main, le temps de méditer sur ce flot de nouvelles.

- Comment s’appelle le locataire ? questionna-t-elle, réalisant soudain ne pas avoir entendu son nom.
- Il s’agit d’un certain M. Rouxon Stéphane.
- M. Rouxon Stéphane, murmura-t-elle, le regard perdu en pleine réflexion avant de revenir soudainement vers le notaire. Où dois-je signer ?

Assise sur un banc, dans un petit parc semé d’arbres et de buissons, en face du Théâtre des Arts, celui longeant la rue Jean Lecanuet et la rue Thiers, Marielle dégustait un éclair au chocolat. Toute cette histoire lui avait creusé l’estomac, et le parfum d’une boulangerie qu’elle avait rencontré sur sa route, c’était révélé plus irrésistible qu’a l’accoutumée. Elle profita de ce moment, au milieu d’un peu de verdure, pour rassembler les derniers évènements insolites qui venaient de secouer sa petite vie dont le cours n’avait jamais réellement connu de remous jusqu’ici. Fermant les yeux, savourant l’air frais et le bruissement des feuilles aux teintes enflammées de l’automne, elle contempla tout d’abord les aspects positifs. Elle était l’heureuse héritière d’une maison dont les photos qu’on lui avait remises, laissaient deviner qu’elle était spacieuse et bien entretenue, malgré une construction qui ne datait pas d’hier. Il

s’agissait d’un ensemble de brique rouge et de grès. Elle comprenait un rez-de-chaussée et deux étages, ainsi qu’un jardin de plus de deux mille mètres carrés. Autre point positif, elle était meublée, même s’il restait à savoir de quel genre de mobilier il s’agissait. Enfin dernier point, lui revenait également, une somme coquette de dix mille euros, ce qui pour Marielle n’était pas négligeable.

La jeune femme ouvrit les yeux pour observer les pigeons, à la quête de quelques miettes, laissées volontairement ou non par les passants. Ils sautillaient rapidement d’un endroit à un autre, et picoraient tout en scrutant scrupuleusement autour d’eux, s’assurant qu’aucun prédateur ne les guettait. L’esprit de Marielle vagabonda au gré des gazouillis de pigeon et d’hirondelle, s’imaginant dans un magnifique jardin fleuri, allongé sur un transat, bouquinant un de ses romans préférés, accompagné de la douce caresse du soleil sur sa peau lorsque soudainement, elle tressauta. Elle venait d’être arrachée brutalement de son songe par un chien courant et aboyant après les volatiles, qui prirent la fuite dans un claquement d’aile.

Assommée, elle secoua la tête revenant à une réalité plus pénible, car parmi ces bonnes nouvelles, il y avait des points gênants, voir déconcertants. En premier lieu ses parents, qui avaient toujours été à ses yeux des gens honnêtes, respectueux, mais certainement pas des cachotiers et des menteurs. À cette seule pensée, sa gorge s’enserra de frustration et de colère.

Au loin, elle entendit les cloches d'une église sonner la demi-heure. Quelle heure était-il exactement ? Son portable n'ayant plus de batterie, elle attrapa sa montre dont le bracelet cassé n'avait jamais été réparé depuis, dans la poche de son manteau, puis, voyant les aiguilles afficher 13h30, elle poussa un gémissement de contrariété. En effet, l'heure de pause touchait à sa fin, elle allait devoir reprendre le chemin du travail et ce malgré sa démotivation la plus totale.

Elle n'avait qu'une idée en tête, se rendre immédiatement à Sainte Croix-sur-Aizier, découvrir son héritage. Mais elle allait devoir patienter jusqu'au lendemain et ce à la seule condition que Justin accepte de lui laisser sa journée de congé, ce qui n'était pas gagné. Il devait certainement fulminer après le mauvais plan qu'elle venait de lui faire ! Sans oublier, la redoutable fureur de la vieille mégère au derrière badigeonné de colle par ses soins !

- Bienvenue en enfer ! souffla-t-elle tout haut.

Après s'être lamentée durant les quelques minutes qui lui restaient, elle se leva enfin, tournant les talons en direction de l'Hôtel de Ville lorsque tout-à-coup, elle fut prise d'un malaise. Tout se mit à vaciller autour d'elle. L'atmosphère devint lourde, écrasante, faisant écho à une luminosité brusquement maladive.

Que lui arrivait-il ? Pourquoi peinait-elle à respirer ?

Paniquée, elle tituba jusqu'à un arbre où elle prit appui de ses mains, avant de s'y adosser. Ses vertiges commençaient enfin à s'atténuer quand elle perçut deux petites filles à

quelques mètres d’elles. Âgées d’une dizaine d’années, elles étaient assises dans l’herbe jouant avec des poupées. L’une d’elle attira plus particulièrement son attention. Elle était vêtue entièrement de blanc, de la robe au gilet, en passant par les collants et même les bottines. Des cheveux blonds qui s’étalaient sur ses épaules dans de parfaites boucles entourant élégamment un minois dont les traits rappelaient étrangement ceux de la poupée de porcelaine qu’elle tenait entre les mains. Soudain, la fillette leva la tête en direction de Marielle plongeant ses yeux dans les siens.

La jeune femme frissonna.

Son regard était sombre, intense, transportant des émotions effrayantes, totalement inhabituelles, voire insensées chez une enfant. Marielle se sentit mal à l’aise et se demanda si tout cela n’était pas un mauvais rêve. Par réflexe, elle se frotta les yeux espérant faire fuir cette vision dérangeante. Lorsqu’elle les rouvrit, la petite fille aux allures de poupée avait disparu de son champ de vision, mais elle n’eut pas le temps de reprendre ses esprits puisque aussitôt, une main glaciale vint se saisir brusquement de son avant-bras lui arrachant un cri de frayeur. Elle fut brutalement tirée les genoux au sol, son visage se retrouvant à quelques centimètres de celui de la fillette à la peau diaphane. D’abord le souffle coupé, la jeune femme se tétanisa puis, poussée par son instinct, elle tenta de se dégager, en vain. La fillette semblait posséder une force surhumaine.

Ses yeux…

Impossible pour Marielle de se détacher de ce regard où il n'y avait plus rien, sinon le vide. Ce n'était pas elle qu'elle regardait, mais quelque chose d'autre. Quelque chose au-delà du visible, au-delà d'elle-même.

Elle voulait crier.

Elle voulait s'enfuir.

Mais son cri resta coincé dans le fond de sa gorge, formant une boule douloureuse, obstruant sa trachée tandis que ses membres se paralysèrent d'effroi.

Qui était cette fillette ? Que lui voulait-elle ? Ou était ses parents ? Et pourquoi personne ne réagissait ?

Elle devait absolument faire quelque chose, appelé à l'aide. Instinctivement, elle ferma les yeux dans l'espoir de se défaire de cette boule d'angoisse pour retrouver sa voix mais la fillette la devança en se mettant à hurler.

- Par toi arrivera la fin ! Tu violeras la loi et de tes entrailles il naîtra ! Par toi arrivera la fin ! Par toi arrivera la fin ! Maudite soit cette chose !

OceanofPDF.com

Chapitre 3 : Le Prophète

Azla se tenait debout, les mains posées sur le rebord du balcon, fixant le point d'eau en contrebas. Jamais elle ne s'était lassée de ce décor paisible, harmonieux, et dont la beauté lui apparaissait toujours aussi surprenante.

Toute l'architecture du palais avait été construite à même un minéral que l'on appelait écumère. Il s'agissait d'une sorte de granit blanc incrusté d'éclats scintillants qui s'amusaient à renvoyer les différentes teintes de lumière qu'ils côtoyaient. Évidemment, le bleu prédominait, mais selon les heures du jour ou de la nuit, l'on pouvait observer des miroitements de jaune, orange, rouge et même quelquefois violet. L'écumère s'élevait de la mer Jaya sous forme de gigantesques tubes soudés les uns aux autres, culminant à une altitude qui pouvait atteindre deux à quatre mille mètres. À leur sommet jaillissait l'eau puisée dans les profondeurs de la mer. Au fil du temps, ces gerbes d'eau salées avaient formé des cuvettes qui à leur tour accueillaient cette même eau, pour ensuite la laisser s'écouler en cascade. Les coupoles s'empilaient les unes sur les autres, formant des pyramides, édifiant ainsi des montagnes, où avait élu domicile le peuple d'Azla. Cette pierre très particulière, extrêmement riche, avait donné naissance à une flore originale. Des plantes et des arbres aux formes et aux couleurs singulières qui

bourgeonnaient de fleurs et de fruits dont les habitants raffolaient.

Le bout des doigts graciles d'Azla, clapotait à la surface de l'eau qui filait à toute allure dans la rigole du muret. L'élément de l'eau était prédominant dans la vie des êtres vivant sur ses montagnes, et particulièrement pour Azla, puisque c'était l'élément qu'elle contrôlait.

Azla était de corpulence grande et mince, comme tous ceux de son espèce. Elle avait un visage long et fin, des yeux couleur lilas, une peau blanche parfumée de saveurs florales délicates. Ce jour-là, elle portait une robe longue confectionnée dans un tissu léger, arborant des tons qui rappelaient ceux de ses yeux, ceinturée à la taille par une tresse faite de centaine de fils blancs. Elle s'ouvrait en un décolleté carré brodé de filament couleur argent, et possédait des manches ajustées jusqu'aux coudes avant de s'élargir dans un voile blanc pigmenté de particules violettes. Ses cheveux d'un blanc aussi pur que la neige, étaient remontés jusqu'en haut de son crâne en un nœud parfaitement lisse. Ils étaient fins, mais d'une longueur qui n'en finissait pas. Même attachés ainsi, ils lui descendaient jusqu'aux creux des reins où le bout de cette crinière se dégradait dans une couleur argentée, signe de l'état de son pouvoir alors inactif.

Son visage d'ordinaire si affable et maternel était, en cet instant, envahi par une profonde tristesse, mais aussi par quelque chose de nouveau. Quelque chose qui ressemblait à une dureté, ténue mais belle et bien présente. Sa tristesse avait

pour origine l’état de l’être qui se trouvait alité dans la chambre, située derrière elle. En effet, depuis quelque temps, la santé de cette personne, si cher à son cœur, n’avait cessé de se dégrader, emportant peu à peu la vie qui avait régné si longtemps dans ce corps.

Les sourcils d’Azla s’arquèrent soudainement, quand elle réalisa qu’elle ne connaissait même pas son prénom. Il était vrai que tout le monde l’avait toujours appelé le Prophète, d’aussi loin qu’elle pouvait s’en souvenir. Il n’était pas de la même espèce qu’elle, c’était un omnisciole, un être aux capacités extraordinaires. Ses aptitudes si précieuses, si convoitées, lui permettaient de lire les âmes, parfois certaines pensées, souvenirs, mais aussi d’entrevoir le futur. Par ailleurs, son pouvoir lui donnait également accès, par l’esprit, à n’importe quel endroit qu’il connaissait lui-même, ou par l’intermédiaire d’un souvenir d’une autre personne. Il pouvait s’y projeter tout simplement. À cause de tous ces pouvoirs, les omniscioles vivaient dans un lieu tenu secret, où seul l’un d’entre eux était choisi pour venir vivre parmi toutes les autres espèces.

À chaque fois que le Prophète semblait ne plus respirer les épaules d’Azla se crispaient. Puis, quand enfin il reprenait sa douloureuse respiration, elle fermait les yeux et relâchait ses muscles, remerciant le destin de ne pas l’avoir repris avant que ne soit accompli sa dernière volonté.

En effet, celui-ci avait émis le vœu de voir Gaëlis, le fils d’Azla et d’Aratero, pour lui faire part d’une des dernières

visions qu'il avait eue. Azla, malgré le profond respect et toute l'affection qu'elle lui portait, pensait que le Prophète avait soit perdu la raison, soit une partie de ses pouvoirs lors du *drame*, il y avait de cela longtemps déjà. Dès lors, il avait commencé à divaguer sur un malheur à venir. Il affirmait que leur monde, épuré du mal grâce à la bienveillance du Grand Destin, abritait un être rempli de haine, de perversité qui allait semer la terreur, la mort et le désespoir. Toutes ces prédictions ne pouvaient être que divagation. Le mal, tel qu'il fut, ne pouvait exister dans leur monde, il n'y avait pas sa place, et ne l'aurait jamais. L'équilibre des mondes n'était-il pas inaltérable ? Toutefois, la dernière volonté d'un mourant devait être respectée et ce même s'il celle-ci semblait partiellement aberrante.

La respiration du Prophète était entrecoupée par des apnées de plus en plus longues. Inquiète, Azla se retourna pour faire face à la chambre. Depuis le balcon où elle se tenait, elle pouvait percevoir l'ensemble de la pièce grâce à la grande ouverture arquée et décorée minutieusement d'une multitude de sculptures représentant fleurs, fées, et nymphes. Le plafond de la chambre formait un dôme auquel était suspendu un certain nombre de voilage soyeux aux diverses teintes de bleu. Ceux qui se situaient juste au-dessus du lit retombaient jusqu'au sol, l'encerclant afin d'offrir une délicate intimité à l'occupant. Le lit fait d'un simple matelas d'une bonne épaisseur n'était néanmoins pas dépourvu de confort puisque fabriqué avec soin par les artisans du peuple d'Azla.

Derechef, le souffle du Prophète semblait s'éterniser à reprendre sa cadence erratique.

Azla porta alors sa main sur sa poitrine, le cœur battant. Elle cru, un instant, le Prophète partit définitivement lorsque celui-ci émit un râle, suivit d'une quinte de toux terrible. Alors qu'elle s'apprêtait à venir en aide au mourant, il lui signala d'un geste de la main qu'elle n'avait pas besoin de se déranger jusqu'à lui.

- Ce n'est pas… encore mon heure, soyez… tranquille, prononça-t-il péniblement, inspirant fortement entre les mots.

Le regard d'Azla sonda l'omnisciole avec admiration. Une admiration pour l'être qu'il avait été jadis, alors ses lèvres s'étendirent en un timide sourire de compassion et de tendresse. Puis, ses yeux glissèrent un moment vers le miroir fixé au mur, à gauche du lit. Son reflet et l'éclat produit par sa tiare en métal blanc la ramenèrent à son identité, à qui elle était. Aussitôt, ses traits s'assombrirent. Épouse d'Aratero Byakouhiel, reine du peuple des elfes, mère de quatre merveilleux enfants, elle était la représentante de la sagesse et de l'accomplissement. Elle était un guide pour son peuple. Elle qui s'était volontiers dévouée à ses responsabilités, à son rang, elle qui avait toujours une grande maîtrise de son pouvoir, se sentait, en ce jour, plus impuissante que jamais. *Pourvu qu'Aratero revienne vite accompagné de Gaëlis*, espéra la reine, ne sentant pas la larme qui venait de couler sur sa joue.

- Il ne viendra pas… ma Reine, intervint le Prophète qui avait lu en elle.
- Pardon ? sursauta-t-elle, surprise dans ses pensées.
- Gaëlis… il ne viendra pas. Je le… sais.
- Prophète… murmura-t-elle au bord des larmes. Mais pourquoi en avoir émis le souhait ?
- La mort… réfléchit-il, elle m'apporte… l'espoir. Malgré mon savoir, il me vint à penser que peut-être…

Il ne put finir sa phrase, emporté par une nouvelle série de toux.

Encore une fois, la reine voulut intervenir, mais le prophète ne lui en laissa pas l'occasion.

- J'ai si souvent souhaité… que vous ayez vu juste… à mon propos, reprit-il.
- Que voulez-vous dire ? s'étonna Azla.
- Que mes dons… soient défaillants, alors… peut-être que mes visions… ne seraient que de simples… cauchemars.

Azla ne put se résoudre à répondre à cet aveu. Elle ne pouvait décemment pas lui affirmer qu'elle avait la certitude qu'il s'agissait de mauvais songes. Cela ne réduirait-il pas à néant l'être qu'il avait été tout au long de sa vie ? Ses pouvoirs faisaient de lui ce qu'il était, et ils étaient aussi la raison de sa présence parmi eux. Elle se contenta de soupirer, las des malheurs soi-disant à venir, et surtout fatiguée d'essayer de convaincre le roi, qui contrairement à elle, croyait docilement à tous ces présages. Le vrai malheur, était

la mort prochaine du Prophète, cet être d'une bonté insaisissable.

Les paupières du mourant étaient de nouveau closes. Il s'épuisait très vite et avait besoin de force pendant encore quelque temps. Azla pivota de nouveau vers la cour, submergée par un flot de larmes insoutenables. Sa gorge et sa poitrine se comprimèrent tandis qu'un poids terrible s'écrasa sur ses épaules.

Ce fut alors que des picotements familiers s'infiltrèrent dans le bout de ses doigts. Une familiarité associée à son pouvoir, à la magie. Mais à cet instant et pour la première fois de sa vie, l'émotion qu'elle usait pour faire naître la magie en elle n'était pas celle de l'amour. À sa grande stupeur, elle venait de puiser dans des sentiments de tourmente et de tristesse. Plus effrayant encore, elle n'eut aucune volonté à stopper le processus…

Le bout de ses cheveux, échangèrent leur couleur argent contre celle du bleu royal, qui symbolisait la faculté de contrôler l'eau. La sensation de fourmillement dans ses mains s'effaça pour laisser place à une douce chaleur, celle de la magie en train de naître, circulant dans ses veines grâce aux battements de son cœur. Elle pouvait sentir toute cette énergie naviguer en elle, lui permettant d'explorer chaque particule qui la composait. Son cœur cognait, sa magie s'amplifiait. Ainsi, celle-ci s'offrit à Azla, comme l'amour inconditionnel d'un enfant, un sentiment de plénitude et d'harmonie.

Ses mains…

Sa magie commençait toujours à se matérialiser par ses mains. Chacune de ses cellules se métamorphosèrent, se propageant du bout de ses doigts jusqu'à ses poignées, transformant toute sa structure biologique faites de muscle, veine et os en molécule d'eau. La reine était en mesure de répandre cette magie sur l'ensemble de son corps mais elle se limitait généralement à ses mains.

Déconcertée par le fait que son pouvoir puisse ainsi puiser dans des émotions si négatives, Azla ressentit l'ombre d'un sentiment de culpabilité, comme si elle venait de commettre une faute. Les yeux écarquillés, elle observait ses mains de la même manière qu'elle l'avait fait la première fois que sa magie s'était réveillée. Ce souvenir en appela un autre…

En classe de maîtrise, son maître lui avait relaté les différentes façons de faire appel à son pouvoir. Elle fouilla un petit moment dans sa mémoire avant de se souvenir de ses paroles : « … la magie répond toujours à notre humeur, à nos émotions du moment. Nous vivons dans un monde d'harmonie, mais cela ne veut pas dire que nous serons en paix avec nous même tout au long de notre vie. Il peut arriver que nous soyons submergés par des émotions plus sombres, plus instables, et que celles-ci soient aussi une source pour nos pouvoirs… ». Le souvenir de ces paroles dissipa la culpabilité d'Azla. Elle avait besoin de lâcher prise, de se donner entièrement au chagrin. Elle laissa donc œuvrer cette toile d'énergie qui se regonfla instantanément de son désarroi.

Assoupi, les traits du Prophète semblaient plus sereins ce qui rassura Azla, bien qu'elle resta à l'affut de ses râles respiratoires qui peinaient à suivre un rythme constant.

Elle devait patienter jusqu'au retour du roi.

Un léger souffle s'évada entre ses lèvres tandis que ses paupières se fermèrent.

Elle revint sur sa magie qu'elle laissa sans mal remonter jusqu'à ses bras. Son pouvoir s'étendit autour d'elle, créant une apesanteur qui la souleva de quelques centimètres du sol à l'instar de sa robe et de ses cheveux qui se mirent à flotter avec voluptés.

Elle rouvrit les yeux afin de visualiser le point d'eau en contrebas. Ses facultés se canalisèrent dans la paume de ses mains, ses bras tendus se levèrent délicatement jusqu'à s'arrêter en direction du bassin. Elle libéra alors sa magie, soulevant la masse d'eau dans les airs, celle-ci se tordit dans tous les sens telle une pâte modelable. Peu à peu des formes se dessinèrent jusqu'à ce que deux petites piscines apparaissent. L'une se trouvant au-dessus de l'autre laissait s'échapper un écoulement d'eau. A l'intérieur du bassin le plus bas, deux personnes se modelèrent. L'un était plus grand et plus mince que l'autre. Ils étaient assis, les coudes posés sur le rebord du bassin, de l'eau jusqu'en dessous de la poitrine. Rapidement leur corpulence et leur visage s'affinèrent, se sculptèrent dans les moindres détails jusqu'à leur parfaite représentation. Il s'agissait du Prophète, et d'Aratero lorsqu'il était encore prince.

Cette scène du passé était d'une grande importance pour Azla, puisqu'il s'agissait du jour, où pour la première fois, elle les avait rencontrés tous les deux. C'était également la première fois qu'elle venait au palais, ses parents lui en avaient fait la surprise pour son anniversaire. Elle était encore jeune, tout juste une adolescente, mais assez âgée pour que son cœur s'emballe à la vue du somptueux Aratero. Quant au Prophète, elle en fut tout de suite émerveillée, c'était un être si prodigieux, si respecté de tous, doté de cette sagesse dont l'écho se propageait au-delà de toutes les frontières. Il va sans dire qu'il savait déjà qu'elle épouserait le prince, puisque peu de temps avant qu'elle ne quitte le palais, il était venu à sa rencontre. Azla ne s'était jamais sentie aussi intimidée, autant que par sa prestance, son allure, que par sa taille gigantesque. Il avait presque dû se plier en deux pour lui glisser à l'oreille : « Tu aimeras cet endroit presque autant que tu aimeras ton mari », lui avait-il affirmé le visage souriant.

Toc, toc, toc…

Quelqu'un venait de frapper à la porte de la chambre. Azla émargea aussitôt de son souvenir. Surprise, son cœur fit un bond dans sa poitrine, emportant instantanément toute sa magie. La masse d'eau alla s'écraser dans le fond du bassin dans un vacarme vrombissant, réveillant le Prophète.

Aratero piétinait en long et en large dans le hall du palais depuis un bon moment. Ses pas raides traduisaient une humeur nerveuse. Se tenant le menton du bout des doigts, il

réfléchissait à tous les endroits où Gaëlis avait pu aller se réfugier et auxquels il n'avait pas encore pensé.

- Mais où t'es-tu donc enfui mon fils ? se désespéra-t-il.

Le son de sa voix alla se perdre dans l'immensité du hall. Un hall totalement vide…

Il stoppa net son allure, balayant du regard les lieux, se souvenant subitement qu'il était seul. D'ordinaire, le hall grouillait d'habitants de la montagne Majesse, de marchands, d'artisans, ainsi que des employés vivant ici même, au palais Jezkezialk. Il pivota plusieurs fois sur lui-même pour s'assurer qu'il ne rêvait pas lorsqu'il se souvint avoir invité tous ceux qui en avaient le souhait, à se recueillir dans la salle de Deuil, puisque le Prophète était sur le point de les quitter. La nouvelle fut accueillie comme un grand malheur, il y avait eu quelques malaises, des pleurs. Rapidement, ce fut toute la montagne Majesse qui s'était enveloppée dans le chagrin. Quelques minutes après la déclaration du roi, Vilo un des employés du palais était venu l'informer que le Prophète désirait voir au plus vite le prince Gaëlis. Ainsi, le roi avait ordonné à ce que l'on fouille de fond en comble le palais, ainsi que la montagne Majesse, si nécessaire, afin d'informer le prince qu'il devait impérativement le retrouver dans le hall.

Depuis, Aratero l'attendait, anxieux, tournant en rond comme un fauve en cage. Ses tourments n'avaient cessé de croître ces dernières années à cause des mises en garde du Prophète à propos d'un danger imminent. Et depuis quelque

temps, ses visions annonçaient des évènements bien sombres. Si seulement Azla avait raison et que tout cela n'était que de mauvais cauchemars. Malheureusement, la véracité des visions de l'omnisciole ne faisait aucun doute. Il y avait bel et bien quelque part, quelque chose de malsain qui progressait telle une gangrène, tapi dans l'ombre, qui attendait patiemment pour anéantir le monde tel qu'il l'avait toujours connu. Au plus profond de son être, il le savait.

Le roi secoua la tête, cherchant à chasser ces pensées de son esprit. Il devait se ressaisir, faire face à la situation, quel autre choix avait-il en tant que roi ?

Son regard se mit à glisser sur l'ensemble du hall. Il réalisa que c'était l'une des rares fois où il avait la possibilité d'admirer plus en détail ces lieux. Cette fois, son attention ne pouvait être déviée par les conversations des uns et des autres qui recherchaient toujours son approbation ou non, sans oublier les éternelles salutations, ainsi que les interminables doléances.

De forme circulaire à la circonférence pour le moins impressionnante, les lieux possédaient des hauteurs qui pouvaient aisément donner quelques vertiges. Le hall faisait partie des pièces les plus majestueuses du palais, si démesurément grandes que les occupants avaient l'air de simples insectes perdues au milieu d'un gigantesque labyrinthe. Sculpté dans ce minéral si particulier qu'était l'écumère, le hall était l'intersection de huit monumentaux couloirs qui s'allongeaient en étoile, où l'un d'eux reliait la

ville au palais. Ces couloirs s'ouvraient sous des arcs voutés, soutenus par de puissantes colonnes façonnées de manière à ce qu'elles s'engloutissent, de moitié, dans les murs. Elles remontaient les parois voutées pour atteindre le centre de la coupole qui surplombait tout le hall. Autour d'elles, s'enroulaient des plantes dont les feuilles bleu turquoise formaient des petites spirales, au milieu desquelles se mélangeaient des fleurs roses aux pétales ronds et sphériques. Ces fleurs, au parfum sucré agrémenté de quelques saveurs épicées, enivraient les lieux d'une délectable douceur exotique.

Au centre du hall s'enracinait un arbre appelé soclore. Son tronc était un ensemble de tresses fondues les unes aux autres qui s'étiraient quasiment jusqu'à la limite du plafond avant d'exploser en une myriade de branches distordues s'étendant horizontalement. Les feuilles, de fines et délicates coupes violettes, se pavanaient le long de longues tiges blanches au bout desquelles étaient suspendues des fruits aux couleurs jaune-orangé, dont les courbes faisaient penser à une énorme goutte d'eau.

Cet endroit était un hommage à la beauté de leur monde, une beauté qui s'offrait à eux de façon si inconditionnelle qu'il était impensable qu'elle soit exposée aux affres du mal qui les guettait.

Pourtant…

En tant que roi respecté par les siens, mais aussi par-delà les frontières de la mer Jaya, Aratero savait que son rôle

serait prédéterminant dans les évènements à venir. Il lui faudra prendre des décisions difficiles, délicates qui, allaient sans dire, heurter un bon nombre de personnes. Malgré tout, il tiendrait bon… c'était une promesse.

Émotionnellement fatigué, il se passa la main sur le visage comme si, celle-ci pouvait laver tout cet amas de troubles qui s'agitait en lui.

Malgré son humeur assombris et le passage inéluctable du temps, ses traits avaient gardé une grande beauté, tout comme Azla. Ses yeux d'un gris métal s'harmonisaient parfaitement avec ses longs cheveux blancs aux bouts argentés. Tenus par une couronne confectionnée dans un métal blanc scintillant, celle-ci possédait en son centre un symbole dessiné avec une rare minutie qui ne représentait autre que le pouvoir du détenteur. En effet, le métal se courbait en un « V » de plumes signifiant que le roi contrôlait le vent. Le reste de son apparat reposait sur une tenue des plus royales, blanche, soyeuse, parsemée au col par des broderies, cousu par des mains au savoir ancestrale, le tout irradiant sous les éclats de métaux et pierres précieux qui incrustaient sa ceinture et ses bottes.

Le martellement lointain d'un pas de course vint rebondir subitement sur les murs du hall, alertant le roi que quelqu'un approchait.

Il se mit à pivoter sur lui-même, scrutant chaque couloir à portée de vue, en vain. L'écho des pas semblait provenir de partout à la fois ce qui accentua la nervosité d'Aratero. Qui

était-ce ? Son fils ? Il redoutait que non. Pire, il avait l'intime conviction que celui-ci resterait introuvable. Il devait bien avouer que leur relation n'était pas au beau fixe, et plus le temps filait, plus celle-ci s'envenimait sur un terrain de « non-dit » et d'incompréhension. Pourquoi fuyait-il ainsi ces responsabilités ?

Dépité et attristé, le roi soupira lorsque soudain une voix familière résonna derrière lui.

- Sire ! Sire ! s'époumona la voix.
- Ah ! Vilo, reconnut le roi, déçu malgré tout qu'il ne s'agisse pas de Gaëlis. Quelles sont les nouvelles ? pressa-t-il.

Vilo, à bout de souffle, se mit à faire des grands gestes dans tous les sens, incapable de prononcer un mot.

- Vilo, tous ses signes sont confus. Inspire et parle je t'en prie, s'impatienta-t-il.

Vilo appuya alors ses mains sur ses genoux et inspira tout l'air qu'il put avant de se redresser tout en défroissant ses vêtements.

- Majesté, commença-t-il enfin, désireux de répondre à la requête du roi, plusieurs personnes ont aperçu votre fils, seulement… hésita-t-il.
- Seulement ? voulu savoir le roi, désespéré d'obtenir une réponse.
- Je suis désolé votre Majesté, mais tous ceux qui l'ont vu, affirme qu'il se rendait aux embarcations. Je

m’y suis donc rendu en personne afin d’en avoir la certitude.

- Et alors, qu’en est-il ?

- J’ai interrogé le gardien Ziz, il m’a confirmé que le prince était monté à bord d’un navire de marchandises en partance pour le continent Dailes.

Aratero s’enferma dans un silence avant d’envelopper son menton dans sa main ; un geste qu’il faisait instinctivement à chaque fois qu’il avait besoin de réfléchir. Ses pupilles s’agitèrent de mouvements saccadés, apportant l’illusion qu’il étudiait un texte avec beaucoup d’intérêt.

- Connait-on la destination exacte de ce navire ?

- Navré Sire, secoua-t-il la tête.

- Voyons voir, il existe trois ports possibles où un marchand pourrait aller… songeait tout haut Aratero.

Vilo se tenait désormais bien droit, attendant patiemment les directives du roi.

- Bien, voilà comment nous allons procéder. Va à Encryle et trouve trois capitaines volontaires pour une expédition immédiate vers les ports de Flanxy, Croizia, et Suretone. Emmène-les voir Ziz, qu’il leur fasse une description du navire et du marchand avec qui est parti le prince. Ils doivent impérativement le prévenir de la situation et que sa présence est requise de toute urgence.

- Bien Votre Majesté, acquiesça Vilo, j’y vais de ce pas.

Alors que le jeune elfe tournait les talons, Aratero posa la main sur son épaule.

- Vilo ?
- Oui Sire, répondit-il aussitôt en lui faisant face.
- Merci, lui sourit-il chaleureusement avant d'ajouter plus bas, se sont les personnes pourvues de cette bienveillance et de ce dévouement, tel que toi, qui feront toute la différence… du moins je l'espère.

L'employé dévisagea Aratero d'un air interrogatif. Évidemment, celui-ci ne comprenait pas ces paroles mais n'osa pas demander plus d'explication. Sage et assidu, Vilo se contenta de baisser légèrement la tête en signe de révérence, laissant ses cheveux noirs aux bouts argentés masquer son visage.

- Une dernière chose, ajouta le roi, que ces expéditions restent discrètes et respectueuses de la volonté du prince.
- C'est comme cela que je l'entendais Sire.
- Bien.

Vilo salua une dernière fois le roi d'un signe de tête avant de disparaître aussi rapidement qu'il était arrivé. Aratero se retrouva de nouveau seul. Seul avec ses pensées, avec ses tourments, un magma de tristesse, de frustration et de cette peur à propos du fléau dont-il ne savait rien, finalement. Sa poitrine fut tout à coup trop étroite pour ses poumons, l'empêchant de respirer pleinement.

- Mon fils, pourquoi t’es tu enfui ainsi ? murmura-t-il désespéré.

Il était peu probable que Gaëlis puisse être retrouvé à temps et même si cela était le cas, Aratero savait qu’il refuserait d’accéder à sa demande.

Présent lorsqu’il avait annoncé que le Prophète était sur le point de les quitter, perdu au milieu de la foule, le roi l’avait aperçu qu’un court instant mais juste assez pour voir cette émotion qui s’était emparée de son visage. Leur regard s’était croisé, laissant à Aratero cette sensation que l’âme de son fils avait été brutalement arrachée.

Gaëlis était dévasté.

Mais la foule avait fini par l’avaler ne lui laissant aucune chance de le rejoindre afin de lui apporter son soutien. L’aurait-il même accepté ? Le roi secoua vaguement la tête, peiné par le chagrin de son fils et de leur relation conflictuelle qu’ils entretenaient depuis le *drame*. Seul le Prophète avait su l’atteindre, le comprendre malgré cette chose qui semblait s’être brisée en lui. Aratero, lui, s’était toujours senti démuni et impuissant face à ses blessures. Les non-dits et les malentendus s’étaient empilés au fil des années sans qu’ils puissent y remédier. Maintenant que la fin du Prophète était proche, le prince devait se sentir terriblement seul, abandonné peut-être. Aratero n’avait pas perdu espoir de renouer un jour avec son fils, seulement la situation s’envenimait dangereusement et face à ce qui les attendait, le temps pressait. Gaëlis allait devoir se résigner à faire face, en tant

que prince des elfes, il avait des obligations envers son peuple et sa famille.

Aratero devait maintenant se rendre au chevet du Prophète pour lui expliquer à son grand regret, la fuite du prince. Affronter les souffrances de son ami au bord de la mort lui brisait le cœur. Sa disparition allait laisser une béance irrémédiable en lui, il le savait. Un vide qu'il craignait plus que tout, un vide que personne, jamais, ne sera combler. Pourtant, s'écrouler était un sort qui ne lui était pas réservé. Il était de son devoir de rester debout sans flancher, d'être digne de sa fonction et de son rang en toute circonstance, simplement parce qu'un roi était celui à qui s'en remettait tout un peuple. S'il venait à vaciller, à ne plus être ce pilier sur lequel l'on pouvait s'appuyer, combien de temps faudrait-il avant que tout s'écroule lorsque le mal frapperait ?

D'un pas las, il se dirigea vers le couloir que l'on nommait l'Allée des Rêves. Ses murs blancs scintillants étaient incrustés de toute une panoplie de miroirs aux formes toutes plus surprenantes les unes que les autres. Incurvés, bombés ou les deux à la fois, ils s'amusaient à se renvoyer les rayons de lumière dont les nuances variaient selon l'heure du jour ou de la nuit. Mais leur véritable particularité était ce pouvoir dont ils recelaient. En effet, quiconque les effleurait se retrouvait projeté au cœur de ses songes les plus enfouis jusqu'à atteindre l'inconscience ; une expérience qui chez certains pouvaient s'avérer plaisante et chez d'autres très déstabilisante. Toutefois, rare étaient ceux qui s'y risquaient.

Aratero ne prêta pas attention à ce qui l'entourait. Ailleurs, plongé dans les méandres de son esprit, il laissa ses jambes le conduire jusqu'aux appartements de l'omnisciole. Ainsi, il finit par se retrouver planté devant la porte et durant un bref instant, il hésita. Sa volonté, son courage semblèrent soudainement se dérober le poussant à cette envie irrépressible de fuir.

- Gaëlis… souffla-t-il, comprenant à quel point il était facile de céder à cette envie.

Malgré tout, il tint bon, ferma les yeux pour inspirer calmement et guida son poing à frapper trois coups sur la porte en bois. Aussitôt s'en suivit un bruit fracassant, comme si une masse d'eau importante venait de s'écraser brutalement. Sa nuque s'était alors raidit, imaginant le pire, jusqu'à ce qu'il perçoive la présence de sa femme et de son désarroi. Il comprit que ce qu'il venait d'entendre, ne pouvait être que son œuvre.

- Entre… mon ami, s'époumona le mourant de l'autre côté de la porte.

Cette fois, il ne pouvait plus faire marche arrière, il était temps d'accepter l'inévitable. Aratero glissa sa main dans la petite cavité ovale, forgée dans un métal noir. Ses doigts se placèrent sur la droite pour remonter le mécanisme sourd, qui ouvrit la porte. Il se faufila aussi légèrement qu'une plume dans l'ouverture de la porte qui se referma automatiquement derrière lui.

Aussitôt se yeux se posèrent sur son ami alité qui avait l'air bien plus faible encore qu'il ne l'avait craint. Lui qui

était d’une nature très mince, semblait maintenant rachitique comme si la mort grignotait peu à peu son corps.

Les omniscioles avaient un physique particulier avec deux têtes de plus que les elfes, ils avaient de longs membres secs sur lesquels reposait cette peau bleu nuit. Leurs mains comptaient six doigts chacune. Leur visage allongé n’avait pas d’oreilles, juste des orifices, un nez quasi inexistant, et des grands yeux noirs. Mais le plus étonnant était cette lumière qui irradiait sous leur fine peau aux endroits du cœur et du crâne. La plupart du temps, celle-ci était cachée par sa tunique et son couvre-chef en tissu argent, cousus de fils noirs épais, piquée en croix.

Malgré le voile suspendu tout autour du mourant, Aratero discerna parfaitement ses traits imprimés d’inquiétudes et de douleurs.

- Approche-toi donc, lui dit-il d’un geste épuisé de la main.
- Prophète…, s’étrangla le roi, prit au dépourvu par son émotion.
- Je sais… ta frustration mon ami, tout comme le désarroi… de Gaëlis. Ne t’en fais pas, tu sais… que je le comprends, voulu le rassurer l’omnisciole.

Aratero baissa la tête, prit de honte de ne pas avoir su exaucer le dernier souhait de son ami. Finalement, il s’avança lentement vers le lit, tout en jetant un bref regard vers le balcon où se tenait Azla dont il devina les larmes roulant sur ses joues. D’un mouvement délicat, il poussa les voilages afin

d’atteindre le cocon du Prophète puis, s’assit sur le bord du lit avant de tendre la main vers celle de son ami qui s’y accrocha aussitôt dans un tremblement.

- Je… connais ton cœur, commença le Prophète, mais tu ne dois pas… te sentir… coupable ou en… colère. Souviens-toi… la colère n’apporte jamais… rien de bon.
- Je sais, admit le roi, tes paroles ne cesseront jamais d’être pleines de sagesse et de raison. Mais nous savons tous les deux que je suis en parti responsable de la réaction de Gaëlis.
- Tu te trompes, il ne serait… jamais venu, et tu devrais savoir… que je le savais… avant même d’émettre… cette volonté.

Aratero soupira d’un hochement de tête. Évidemment qu’il le savait… Comment avait-il pu oublier ses dons ? Le Prophète lui répondit par un sourire chargé de tendresse avant de reprendre.

- Le temps… m’est compté. C’est donc à toi… que je vais confier… ma dernière vision. Tu devras… la transmettre à Gaëlis… en temps voulu.
- Je t’écoute mon ami.

Avec beaucoup de peine, l’omnisciole prit appui sur ses bras frêles pour se hisser hors des couvertures, et se mettre en position assise.

- Comme tu le sais déjà… très prochainement un mal… comme on en… a jamais vu… va s’abattre sur

notre… monde.

- Oui, et je crains chaque jour qui passe, admit le roi.
- Je… ne t'ai pas… tout dit, avoua le Prophète.

Le front d'Aratero se plissa brièvement, plus inquiet que jamais face à cet aveu qu'il n'avait pas soupçonné.

- Sapiensanimas, continua le mourant, notre monde… est le dernier… voyage des âmes… et avant d'y venir… elles progressent dans… d'autres mondes.
- Oui, je me souviens, il y a Tenereanimas, le premier, puis Interanimas.
- Exactement, le félicita le Prophète, heureux de constater qu'il n'avait rien oublié. Et te souviens-tu… de la première… des lois, celle concernant ces… trois mondes ? questionna-t-il.

Aratero se toucha le menton, le temps de remonter dans ses souvenirs.

- Et bien… il me semble que cette loi interdit formellement toute rencontre physique ou spirituelle entre les trois mondes.
- Plus… exactement, un sapiensien ne… peut entrer en contact… avec un tenerien… ou un interien. Entre les interiens… et les teneriens c'est… un peu plus compliqué. Quoi qu'il en soit, cela n'interdit… pas de se rendre… dans les autres… mondes, à titre exceptionnel, bien… entendu.
- Où veux-tu en venir ?

L'omnisciole fut pris d'une nouvelle quinte de toux.

- J’y viens. Le danger… qui plane… ne concerne pas… seulement Sapiensanimas…, mais les trois… mondes Aratero, révéla-t-il.

Le roi cessa un moment de respirer, déconcerté par la signification des paroles du Prophète.

- Les trois…, il ne put terminer sa phrase.

Cette fois ce fut l’omnisciole qui, avec peine, prit la main du roi.

- Maintenant, reprit-il, tu sais… comme moi… que si les étapes… de vies des âmes… sont bouleversées… les conséquences seraient… sans précédent. Imagine… qu’une âme qui vient de… naître s’intègre dans le corps d’une des… espèces de notre… monde…

- …alors les pouvoirs qu’elle détiendrait lui feraient perdre la raison, la folie s’emparerait d’elle, et qui sait de quoi elle serait capable, finit-il la réflexion de l’omnisciole.

Le Prophète chercha à transmettre son soutien et sa compassion en serrant aussi fort qu’il le put, la main de son ami.

- Je suis… tellement désolé Aratero, tellement… désolé… de vous aban…

Une terrible toux l’emporta l’obligeant à se plier en deux. Aussitôt, Aratero se pencha afin de le soutenir en lui maintenant les épaules. Tant bien que mal, il reprit sa respiration erratique et sifflante tout en dégageant le mouchoir collé contre sa bouche désormais immaculé de son sang bleu.

Finalement, il se redressa avant de tapoter le bras du roi de sa main prise de tressaillements.

- Tout va… bien, merci Aratero.

Celui-ci étira un sourire que ses yeux furent bien incapable d'imiter.

- Prophète, reprit le roi sachant que leur temps était compté, est-ce cela ta dernière vision ? L'évolution des âmes seraient-elles en danger ? Comment peut-on l'empêcher ?

L'omnisciole le fixa dans les yeux, son regard trahissait toute l'horreur de ce qu'il savait.

- Prophète ? s'inquiéta le Roi.
- Tu ne comprends… donc pas ? Le bouleversement… a déjà commencé… depuis bien longtemps, et… le mal grossit… dans notre monde, à notre…insu. Il subtilise les âmes… et il a de plus en plus faim.
- Arrêtez donc cette folie !! s'insurgea subitement Azla depuis le balcon. Vous savez très bien que tout ceci est impossible !

Ni Aratero, dérouté par ce qu'il venait d'apprendre, ni le Prophète à bout de force, n'eurent le courage de répondre à la colère de la reine. Celle-ci s'aveuglait à croire à l'idéal de leur monde, à cette paix qui régnait depuis des millénaires, se refusant à toute idée qu'il puisse y exister quelque chose de malsain, de dangereux. Aratero avait déjà usé de tant d'arguments, de discussions, souvent houleuses, pour la convaincre, la raisonner à voir la réalité qu'il s'était résigné,

depuis quelques temps, à la laisser croire ce qui la rassurait tant.

Visiblement affligée par ce qu'elle venait d'entendre, elle se dirigea vers la sortie, les yeux rouges de chagrin et les membres tremblants de colère. Le roi resta un moment, le regard perdu et pointé sur la porte qui s'était refermée violemment, se demandant s'il devait se précipiter auprès de sa femme pour la réconforter ou la laisser se reprendre elle-même. Dans un soupir discret, il tenta de se convaincre qu'elle avait probablement besoin d'être seule et qu'il…

- Azla aura beaucoup de mal à… accepter la réalité, intervint le Prophète rompant le cours de ses pensées, son cœur sera mis à l'épreuve, lorsque… la vérité lui fera face… se sera un déchirement pour elle. Il te faudra… la soutenir, ou elle s'y… perdra.

Aratero se contenta d'approuver d'un signe de tête, ne voulant pas s'attarder sur le sujet. Il y avait plus urgent.

- Te souviens-tu… de cette prophétie concernant… la première des lois ? l'interrogea l'omnisciole.
- Celle écrite par ton peuple ?
- Par l'un d'entre nous, plus… exactement, bien que… son identité reste un… mystère.

Le roi fouilla une nouvelle fois dans sa mémoire, jusqu'à ce que quelques bribes de phrases remontent à la surface.

- « … viendra un jour où la première des lois sera brisée… », cita-t-il tout haut lorsque le son de sa voix

s’éteignit.

Les propos du Prophète prirent tout à coup un sens.

- Je vois… que tu commences à… comprendre, constata le mourant.

- La première des… La première des lois va être violée ? bafouilla-t-il déconcerté.

- Oui, ça ne… saurait tarder.

- Mais… chercha-t-il ses mots, qui commettrait un tel acte ? Et pourquoi souhaitais-tu confier tout cela à Gaëlis ?

- Patience mon ami, je vais répondre… à tes questions, mais… il va te falloir être… très attentif, je n’aurai… pas la force… de me répéter, avoua-t-il.

Le roi comprit que le temps qui lui restait avec le Prophète se comptait désormais en minutes, enserrant sa gorge dans un étau douloureux.

- Tout d’abord… je te laisse le…soin de retrouver… la prophétie dans… son intégralité, elle t’aidera à comprendre… ce que je vais… maintenant te dire. Dans… les prochains jours, deux êtres de… deux mondes différents vont se rencontrer. Un lien très fort… va se tisser entre eux, à cet instant… la loi sera brisée. On ne peut pas… empêcher cette rencontre, car elle est… l’infime et unique chance… de mettre fin au mal… qui ronge… nos mondes.

Le Prophète s’interrompit essayant, autant qu’il put, à regonfler ses poumons très certainement engorgés de sang.

Aratero resta silencieux et ce malgré le nombre incalculable de questions qui se bousculèrent dans sa tête.

- Regarde dans… la commode derrière… toi, dans le tiroir… en haut à gauche.

Aussitôt, le roi s'exécuta et alla vers le petit meuble en bois clair. Il poussa du bout de l'index, la pièce de métal noir en forme de soleil, emboitée dans le tiroir. Après un cliquetis le compartiment glissa vers l'extérieur. À l'intérieur, posé sur un coussin en tissu blanc, orné de bordure dorée, une pierre rouge sanguine, de la taille d'un œuf dont les contours bruts soulignés par ses arrêtes laissaient penser qu'elle provenait d'un morceau plus conséquent.

- Prends-la et reviens… donc ici.

Délicatement, Aratero se saisit de la pierre qui semblait receler un certain magnétisme.

- Il s'agit… d'une Pierre de Loi, expliqua l'omnisciole, plus… précisément… elle s'éveille lorsque… la première des lois est violée. Ainsi… tu seras précisément… quand il faudra agir.
- Agir ? s'étonna le roi, vous venez de me dire qu'on ne pouvait pas intervenir.
- J'ai dit… qu'on ne pouvait… pas empêcher… cette rencontre, rectifia le mourant dont la voix se faisait de plus en plus lointaine. Maintenant… ce que je vais… te demander… va te paraître invraisemblable, mais… tu dois me… promettre de t'y tenir, il en va… de l'avenir des mondes.

- Je t’en fais la promesse, s’engagea sincèrement Aratero.

- Quand la Pierre de Loi… se réveillera, tu… devras trouver… Gaëlis et le convaincre… de se rendre… dans le monde des Interiens où… il devra rejoindre les deux êtres qui auront violé la loi. Il devra… les accompagner et les protéger… quoi qu’il arrive. Il serait préférable… que Pico le suive. Ne me pose… pas de question Aratero, tout ce que je peux… t’affirmer… c’est que le destin de ton fils, Pico, et de ces… êtres sont indéniablement… liés.

Le roi était sous le choc, à tel point qu’il se demanda si finalement, Azla n’avait pas raison depuis le début. Mais cette idée mourut immédiatement dans son esprit. Il analysa, et intégra toutes les informations que le Prophète venait de lui confier. Il sentait qu’il manquait quelque chose, une chose capitale. Soudain, il percuta :

- Comment Gaëlis et Pico feront-ils pour se rendre dans l’autre monde ?

Aratero perdu dans le flot ses réflexions, ne s’était pas rendu compte que son ami était en train de sombrer vers la mort.

- Oh non ! Prophète !

La douleur fut trop forte, trop vive, il céda, plongeant tendrement sa tête dans le creux de l’épaule de son ami, laissant ses larmes s’évader. Il avait toujours été présent pour Aratero, il était son mentor, son appui, et plus encore, il avait

été comme un frère. En partant, le Prophète emportait une partie de lui-même, laissant à la place une souffrance intolérable.

- Vasque, réussit à prononcer le Prophète en rendant son dernier souffle.

Aratero cessa de respirer, comprenant avec horreur, qu'il venait de partir à tout jamais.

- Quoi ? Prophète ? demanda désespérément le roi, sachant pertinemment qu'il n'obtiendrait plus de réponse.

Il éclata en sanglots, prenant le corps de l'omnisciole par les épaules, il le souleva légèrement vers lui et l'enlaça pour le bercer délicatement. Un trou béant venait d'éclore dans le cœur du roi, une douleur si grande qu'il crut qu'elle l'entraînerait avec elle, au fond du gouffre et que plus jamais il ne pourrait en revenir.

Subitement, le bout de ses cheveux argentés devint blanc. Tous les voilages de la pièce se mirent à se soulever et un tourbillon d'air se forma autour d'Aratero et du corps qu'il tenait précieusement dans ses bras. Ses pouvoirs venaient de se nourrir de sa peine, explosant hors de lui.

Le Prophète était mort.

OceanofPDF.com

Chapitre 4 : Un mystérieux personnage

Noir, tout était d'un noir opaque, aucune distinction de forme, aucune couleur, ni aucune lumière, elle errait telle une aveugle dans un espace à la fois clos et infini, où il n'y avait ni mur, ni sol, juste un trou noir, lugubre et effrayant.

Marielle commençait à agiter ses bras et ses jambes, cherchant désespérément à s'accrocher à quelque chose. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était là, peut-être quelques secondes, ou peut-être une éternité, comme si le temps avait disparu dans cette gorge sans fond. Il y avait quelque chose ici. Une chose qu'elle n'arrivait pas à définir mais qu'elle pressentait comme malsaine, menaçante. Et malgré toute sa volonté à vouloir s'en échapper, celle-ci l'attirait tel un aimant, se jouant sadiquement de sa peur grandissante.

Jamais elle ne s'était sentie aussi seule et désemparée. Elle pleurait sans pouvoir s'arrêter sans qu'aucun de ses sanglots ne produisent un seul son. Peu à peu, elle eut la sensation qu'elle allait se noyer dans sa peur, alors elle se mit à hurler jusqu'à s'en déchirer la gorge. Mais là aussi, son cri resta totalement muet. L'endroit semblait imperméable au bruit, à la lumière, à la vie. Il n'y avait rien sinon le vide.

Puis, avant que la folie ne l’arrache à la raison, elle se mit à percevoir comme des susurrements. Ils résonnaient au loin, puis plus près, devant elle, derrière elle, à sa droite, à sa gauche, avant de s’éloigner de nouveau. Rapidement, ils se mirent à proliférer, devenant de plus en plus vifs, de plus en plus forts et de plus en plus audibles. Alors qu’ils lui avaient paru rassurants, ils étaient maintenant inquiétants. Leur voix aux notes nocives se répercuta comme des aiguilles sur ses tympans.

La frayeur s’infiltra dans ses veines jusqu’à la paralyser, faisant d’elle sa prisonnière. Les voix s’accompagnèrent tout-à-coup de mouvements furtifs. Marielle ne les voyait pas mais sa peau sentit leurs frôlements. Des frôlements piquants qui se transformèrent subitement en des coups de lames déchirants. La jeune femme, par une décharge d’adrénaline, se débattit, cria, alors que des ricanements vicieux s’insinuaient dans son crâne. Cette fois la démence était aux portes de son esprit. Tout ce qui avait été, perdait son sens. Ses souvenirs, ses émotions, sa personnalité furent comme déchiquetés. La raison continua de la fuir quand soudain une main solide lui attrapa le bras. Instinctivement, elle comprit que celle-ci cherchait à la hisser hors de ce trou noir.

Les tenailles de ce vide opaque semblèrent enfin céder, accordant à ses yeux la vision d’un petit point lumineux. Une voix lointaine et brumeuse essayait de lui dire quelque chose, mais les paroles lui parvinrent en des fragments sonores qu’elle était incapable de déchiffrer.

Alors qu’on la déracinait de cette bouche de l’enfer, le noir devint ombre, lui permettant enfin de distinguer son bras que l’on tirait ; il était marqué par de multiples contusions. La silhouette, devant elle, commençait à se dessiner dans le contre-jour de la lumière qui s’étendait, tel un miracle, faisant vibrer les cordes d’un espoir auquel Marielle s’accrocha vivement.

Un son lui parvint. Des sanglots. Ses sanglots !

La luminosité s’amplifia, attirante, belle, pure et tellement plus rassurante que le gouffre noir, tapie derrière elle. Mais bientôt, les rayons devinrent éblouissants, obligeant la jeune femme à plisser les yeux sans que toutefois cela fût suffisant. En effet, la lumière devint trop aveuglante, seulement à la seule pensée de se retrouver de nouveau dans le noir, ne serait-ce qu’une fraction de seconde, la terrorisait. Elle lutta donc pour les garder ouvert. Elle n’aurait pas dû. Un flash violent et brûlant vint se plaquer dans le fond de ses rétines, lui arrachant un cri de douleur terrible…

Ses paupières se soulevèrent brutalement.

La lumière avait disparu. Autour d’elle les ténèbres, pas celles qui avaient cherché à la broyer mais celles de la nuit.

Il lui fallut quelques instants pour reprendre ses esprits et reconnaître l’endroit où elle se trouvait. Elle balaya la pièce d’un mouvement circulaire de la tête et peu à peu chaque élément reprit sa place. Tout d’abords les murs blancs, tapissés de photos et de quelques posters représentant des peintures

d’artistes impressionnistes paysagistes. Sur sa gauche, une table de chevet en acajou, munie d’un tiroir et d’une petite lampe surmontée d’un abat-jour en tissu orange. Ensuite, cette commode posée en dessous de la fenêtre et en face d’elle, une armoire sur laquelle avaient été plaquée deux miroirs, un sur chacune des portes. Et enfin, ce vieux parquet en lattes qui craquait à la moindre occasion.

Elle était dans sa chambre, dans son lit.

- Un cauchemar… murmura-t-elle tremblante de la tête aux pieds.

Un abominable cauchemar ! Ses draps, son débardeur et son short étaient complètement trempés. Son front dégoulinait de sueur, ses cheveux étaient à tordre et sa gorge brûlante. Et bien qu’elle fût pleinement réveillée, la terreur et le désespoir qu’elle avait ressenti, quelques secondes plus tôt, ne voulaient pas la quitter, l’écrasant sans compassion dans le creux de son matelas humide. Son cœur continua un long moment à marteler dans sa poitrine, le temps de reprendre son souffle et ses repères.

Elle finit par se redresser et s’adossa aussi confortablement que possible à l’aide de plusieurs oreillers. C’était la première fois, de mémoire, qu’elle faisait un cauchemar aussi intense, aussi… réel. Ses tempes continuèrent de cogner à l’instar de son cœur, encore affolé. Après s’être passées les mains sur le visage et prit une profonde inspiration, elle jeta un coup d’œil à son réveil, posé sur la table de nuit. Il affichait 5h23.

Un frisson lui hérissa soudainement la nuque perlée de sueur. En effet, la fenêtre de sa chambre était entrouverte laissant pénétrer un filet d'air frais.

- Il me faut une bonne douche… soupira-t-elle.

Marielle jeta ses jambes par-dessus les draps et fila directement dans la salle de bain qui se situait en face de sa chambre. Elle ouvrit le robinet de la douche et patienta un instant, jusqu'à ce que l'eau soit à la bonne température. Très vite, de la vapeur s'accumula dans cette pièce bien trop exiguë lorsqu'elle se glissa sous le jet d'eau brulant. Humant ce moment où tous ses muscles se décontractèrent à la caresse de l'eau et qu'elle eut l'agréable sensation d'être purifiée de ce rêve horrible qui décidément n'avait ni queue ni tête, une grimace se dessina sur son visage.

Ses yeux se posèrent aussitôt sur son avant-bras. Les marques de doigts laissées par l'enfant, la veille, continuait d'être douloureux.

Encore déboussolée, elle posa son front contre le carrelage en faïence bleu tout en fermant les yeux. Puis, ses lèvres expulsèrent une longue expiration tandis que son esprit se mit à ressasser les évènements…

Elle avait hérité d'une parente totalement inconnue, une tante… Bon sang ! Pourquoi son père lui avait-il caché l'existence de sa belle-sœur ? Et pourquoi cette tante l'avait-elle choisi comme seule héritière ? Évidemment, celui-ci était plus que la bienvenue, mais quelle signification avait-il ?

Quelles raisons avaient poussé sa tante à ignorer son propre beau-frère sur son testament ?

Ses pensées bifurquèrent…

L'image de la fillette au minois de poupée portant ce regard si effrayant vint se plaquer brusquement dans son esprit. Cette sensation… la même que son cauchemar, comme une mise en garde. Etait-ce le sens des paroles qu'elle avait prononcées, cette sorte de transe dans laquelle elle était entrée, ou encore cette force physique parfaitement inconcevable pour une enfant ? Marielle était certaine d'une seule chose, la fillette n'avait pas fait semblant. En revanche, concernant la signification de tout cela, elle nageait irrémédiablement en eau trouble. Y avait-il seulement quelque chose à comprendre ? Une personne sensée rétorquerait que non et Marielle était une personne sensée… Non ? Alors pourquoi pressentait-elle que tout cela était non seulement réelle, mais aussi le début de quelque chose de plus grand, quelque chose qui la dépassait. Son intuition lui disait qu'elle allait bientôt comprendre, mais que pour l'instant, il s'agissait uniquement des premières pièces d'un puzzle.

- Par toi arrivera la fin… songea-t-elle tout haut, en s'enveloppant dans une serviette de bain.

Elle passa sa main sur le miroir embué, son reflet lui apparut, provoquant un électrochoc, la ramenant dans le monde rationnel, qui était le sien.

- Il faut vraiment que tu te reprennes ma pauvre fille, tu divagues complètement, reprocha-t-elle à son image

dans la glace.

Mais de nouveau, elle replongea dans ses souvenirs de la veille, sur ce qui s'était produit par la suite. Les parents de la petite fille étaient intervenus rapidement et ils s'étaient montrés terriblement confus et inquiets. Tous deux avaient affirmé qu'ils ne pouvaient pas expliquer le comportement de leur fille, que cela ne s'était jamais produit auparavant. Quant à la fillette, aussitôt le contact physique avec Marielle rompu, elle était redevenue normale et ne se souvenait de rien. Marielle avait fini par faire un malaise sous le coup de l'émotion combiné à un estomac quasiment vide. Les parents de la petite fille qui s'étaient confondus en excuse, avaient proposé de l'emmener chez un médecin. Ils avaient dû insister ; perturbée, la jeune femme avait fini par accepter.

Finalement, elle était repartie du cabinet médical avec un arrêt maladie en main pour une durée de dix jours. *Étrange*, avait-elle pensée, d'ordinaire les médecins sont plutôt retissant à délivrer des arrêts, en particulier pour un simple malaise. Avait-elle si mauvaise mine que ça ? Toutefois et bien qu'elle ne fût pas une grande « fan » des congés forcés, elle n'avait émis aucune objection puisque tout ceci était tombé à point nommé.

En effet, tout d'abord parce que cela lui laissait tout le loisir de se rendre dans la maison dont elle venait d'hériter. Elle allait pouvoir y faire un inventaire du mobilier, elle imaginait y trouver tout un tas de vieilles choses poussiéreuses, curieuses et peut-être même insolites. Elle

voulait également connaître la salubrité de l'endroit et prévoir, si nécessaire, des travaux. Sans oublier les éventuelles démarches administratives que cela risquait d'engendrer. Il y avait aussi le locataire, Stéphane Rouxon, dont elle se faisait une joie de rencontrer. Sans doute, pourra-t-il lui en apprendre davantage sur sa tante ?

Secundo, avec cet arrêt maladie, elle évitait de justesse les réprimandes de Mme Ratigni, qui lui demanderait tôt ou tard des comptes concernant la colle qu'elle avait étalée par maladresse sur son tailleur. Peut-être lui déduira-t-elle la note du pressing de son salaire ?

Tertio, cela lui avait permis d'attendrir Justin lorsqu'elle s'était enfin décidée à l'appeler pour lui donner quelques explications. Il l'avait excusée et s'était même montré inquiet à son égard.

Elle soupira.

Aucune envie de se replonger sous la couette ! En premier lieu parce qu'elle craignait de plonger de nouveau dans cet horrible cauchemar et en second lieu parce qu'elle se sentait trop excitée et impatiente de se rendre à Sainte Croix-sur-Aizier.

De retour dans sa chambre, elle enfila un jean bleu clair délavé, un chemisier orange ainsi qu'un petit gilet noir en cache cœur. Bien décidée à effacer cette mauvaise nuit, elle s'affaira à se préparer un copieux petit-déjeuner afin d'inaugurer cette nouvelle journée sous de meilleurs augures. Derrière le comptoir qui séparait la cuisine de la salle de

séjour, elle disposa dans un plateau un grand bol de café, deux tranches de pain grillé, beurrées avec une pointe de confiture. Elle pressa deux oranges qui suffirent à remplir un grand verre, puis finit par un yaourt au fromage blanc saupoudré de sucre brun. La jeune femme apporta avec beaucoup de précaution le plateau délicieusement garni sur la table de salon avant de s'installer confortablement dans son canapé. Elle se saisit de la télécommande pour allumer la télévision et pianota sur les touches jusqu'à ce qu'elle trouve une chaîne diffusant des clips en continu.

- Bon appétit ! s'encouragea-t-elle.

Après qu'elle eût englouti son menu très matinal, elle s'allongea sur son vieux canapé en s'enveloppant dans un plaid, le temps de digérer son festin. Bercée par la musique, elle avait fini par succomber à un sommeil réparateur et presque sans rêve. Presque, en effet, car quelques secondes avant qu'elle ne se réveille d'un seul bond, son esprit l'avait transportée dans une parfumerie dans laquelle était venu s'encastrer un engin de chantier, produisant un vacarme de tous les diables.

Ce tapage matinal provenait en réalité de son immeuble, plus exactement de l'appartement au-dessus du sien. Elle comprit rapidement qu'il s'agissait de l'emménagement d'un nouveau voisin. Elle marmonna quelques insultes à l'égard des déménageurs, les jugeant peu scrupuleux du sommeil d'autrui, quand elle réalisa que le jour s'était levé. Elle jeta un coup

d’œil à la pendule suspendue au-dessus de la télévision, il était presque dix heures.

Furibonde, elle bondit du canapé. *Décidément tout va de travers*, fusa-t-elle intérieurement, tout en se précipitant vers le placard dans l’entrée. Elle y attrapa sa veste en cuir noir trois quarts, cintrée par une large ceinture, un cadeau de ses parents. Puis, elle enfila ses bottes également en cuir noir. Tout de suite après, elle fila dans sa chambre pour y prendre le dossier du testament avec l’adresse et les clés de la demeure, ainsi que son sac à main. Celui-ci était posé sur son bureau qui était parsemé de courrier, papier et stylo. Pressée, elle l’attrapa par la lanière le faisant glisser vers elle, sans regarder au préalable ce sur quoi il reposait, entraînant dans son trajet tout l’étalage qui alla s’écraser sur le parquet.

- Oh non ! C’est pas vrai ! lâcha-t-elle, exacerbée.

Contrariée, elle ne prit pas le temps de ramasser le désordre qu’elle venait de semer, mais attrapa dans son élan le sac de voyage qu’elle avait soigneusement préparé la veille et mis au pied de son lit. Elle était tellement pressée qu’elle n’avait même pas remarqué le temps exécrable qui sévissait dehors et se retrouva, après avoir dévalé les marches de l’immeuble tout en bousculant sans le savoir son nouveau voisin, sur le parking gravillonné et boueux sous une pluie battante. En l’espace de quelques secondes, elle fut totalement trempée. Voulant rapidement se mettre à l’abri dans sa voiture, elle courut dans sa direction, oubliant l’existence d’une crevasse dans laquelle l’une de ses bottes alla s’y engouffrer,

manquant de peu de la faire basculer la tête la première dans une grande flaque d'eau boueuse.

- Et merde ! jura-t-elle.

Par chance, sa botte était assez imperméable pour ne pas laisser passer l'eau croupie, mais elle n'en fut pas moins recouverte d'une pellicule de boue.

Une fois installée dans son véhicule, faisant office de « fourre-tout » tellement il débordait d'un tas de prospectus, courriers, tickets de parking, tickets de caisse, bouteilles en plastique vide destinées au conteneur de recyclage, mais aussi quelques vêtements et paires de chaussures, Marielle fouilla dans son sac de voyage pour en sortir une serviette afin de se sécher.

La pluie venait de cesser.

- Évidemment… grogna-t-elle dépitée.

Alors qu'elle allait démarrer la voiture, elle réalisa qu'elle n'avait pas prévenu le locataire, Stéphane Rouxon, de son arrivée. Finalement, après une brève réflexion, elle décida de faire de sa visite une surprise. Après tout, elle pouvait venir quand elle le souhaitait puisque non seulement elle était la propriétaire, mais de plus, une partie de la maison pouvait être habitée par elle et ce quand elle le voulait. Le moteur en route, elle sortit de Rouen sans trop de difficulté.

Une pluie fine brouillait le pare-brise de la Twingo noire depuis presque une demi-heure. Marielle avait franchi le pont de Brotonne et prit la direction de Sainte Croix-sur-Aizier,

suivant enfin les consignes de son GPS qu'elle avait omis de programmer dans sa précipitation, ce qui lui avait valu une grande perte de temps puisqu'elle s'était égarée à deux reprises. Il était déjà plus de onze heure et chaque minute qui passait faisait jurer un peu plus la conductrice, furieuse de ne pas être partie plus tôt, comme elle l'avait prévu.

Marielle se trouvait maintenant à quelques minutes de son héritage, et le ciel semblait vouloir se montrer plus clément, laissant les rayons du soleil transpercer le plafond gris béton. Cette lumière vive et soudaine vint frapper la route trempée qui renvoya, tel un miroir, des rayons aveuglants, inondant la vision de la jeune femme. Elle porta aussitôt sa main droite dans son sac qui y explora le bric-à-brac jusqu'à en sortir une boîte à lunettes. Ce fut avec soulagement qu'elle installa ses lunettes de soleil sur son nez. Ces flashes lumineux avaient fait remonter l'angoisse de son cauchemar comprimant, un instant, sa poitrine.

Elle vida ses poumons d'un souffle long et fort. Il fallait qu'elle se calme, qu'elle fasse le vide dans son esprit. Jamais elle ne s'était sentie aussi nerveuse que depuis ces deux derniers jours et cela lui faisait accumuler un bon nombre de maladresses. Si elle ne voulait pas que l'une d'entre elles se transforme en accident grave, où pire lui soit fatale, elle devait absolument reprendre ses esprits, oublier ses peurs, sommes toutes irrationnelles. Mais l'étrange sentiment que sa vie prenait un virage bouleversant s'agrippait à elle telle une sangsue. Son humeur depuis la veille était à fleur de peau, elle

qui d’ordinaire relativisait facilement, se sentait oppressée par les évènements mais aussi comme dépecée de ses certitudes, sans toutefois en comprendre la raison.

Marielle était toujours derrière son volant bien que sa voiture soit à l’arrêt depuis plus de cinq minutes. Sans même s’en rendre compte, elle s’était garée dans une allée qui cheminait jusqu’à une magnifique maison faite de grès et de brique rouge. Elle l’identifia tout de suite, il s’agissait bien de la demeure qui se trouvait sur la photo que lui avait fournie le notaire avec l’ensemble du dossier.

Elle y était, devant elle s’érigeait son héritage.

Ses yeux prospectèrent rapidement les alentours. Le jardin paraissait grand, néanmoins et contrairement à la photo celui-ci n’était plus entretenu depuis des lustres, les hautes herbes en témoignaient d’elles-mêmes.

Elle sortit finalement de sa Twingo et s’engagea vers la maison qui lui parut de plus en plus grande au fur et à mesure qu’elle s’en approcha. Pas étonnant que sa tante en ait loué une partie, la seule idée d’y passer, ne serait-ce, qu’une nuit totalement seule, la fit frissonner.

Des gravillons tapissaient généreusement l’allée et le devant de la maison. A une dizaine de mètres de l’entrée, au centre du parterre de gravier se trouvait un cercle de verdure et de ferraille qui ne faisaient qu’ajouter une note plus ou moins lugubre à l’ensemble. Si l’on se fiait à la photo, il fut un temps où il s’agissait d’une arche en fer forgé autour duquel s’épanouissait de magnifiques rosiers. La façade de la maison

présentait, au rez-de-chaussée, quatre baies vitrées à l'encadrement blanc, de part en part de la porte d'entrée. Le premier étage exposait une réplique du rez-de-chaussée, quant au deuxième étage, il était situé dans les combles, un toit haut dont la surface impressionnante était recouverte d'ardoise noire et parsemée de petites fenêtres rectangulaires ou circulaires. Pour finir, beaucoup plus bas dans les entrailles du terrain, là où l'on trouvait les fondations de cette demeure, un sous-sol dont on devinait l'existence à cause des petites ouvertures au ras du sol, grillagées et vitrées.

La jeune femme était sous le charme. Les traits de son visage se ragaillardirent d'étonnement et d'enthousiasme.

- Alors cette maison est vraiment à moi… chuchota-t-elle bouche bée.

D'un pas timide, tel un enfant entrant pour la première fois dans une boulangerie pour s'acheter des friandises, Marielle monta les cinq marches en grès du perron. Elle ne voulait pas effrayer le locataire en entrant de façon inopinée, alors elle se saisit du heurtoir en laiton pour frapper à la porte lorsque celle-ci s'ouvrit tout à coup, lui arrachant un hoquet de surprise. Planté dans l'encadrement, les yeux plissés à cause la luminosité des rayons qui dardaient dans sa direction, un homme d'un certain âge aux airs peu accueillants la fixait sévèrement.

- Personne n'a besoin de rien ici ! Passez votre chemin ! la somma-t-il d'une voix rocailleuse.

- Mais… voulut intervenir Marielle outragée par cet accueil d’acariâtre.

Seulement le vieil homme ne lui donna pas le temps de répliquer et lui claqua littéralement la porte au nez. Elle resta immobile sur le seuil de l’entrée, estomaquée et indignée d’avoir été victime d’un tel manque de civilité.

Ses joues s’enflammèrent.

- Alors ça !

Dans un geste vif et brusque, elle enclencha la poignée de la porte et l’ouvrit brutalement pour s’y engouffrer. Tenant toujours la clenche, elle se retrouva dans un espace sombre et clos. Les rayons du soleil qui atteignaient les premiers pavés noirs et blancs du sol, permettaient d’observer toutes les particules de poussière que Marielle avait remuées en ouvrant la porte. Elle ne put résister à contempler chaque détail, dissipant sa colère. Le carrelage avait une allure ondulante tant le temps l’avait usé et poli. Les murs étaient recouverts d’un papier peint d’un ton proche du vieux rose dont la texture rappelait celle d’une moquette. Sur sa gauche, taillé dans du chêne, un escalier sur lequel, étrangement, trônaient des bougies de toutes les couleurs, une sur chaque marche. La pièce était quasiment vide, mis à part un vieux porte manteau et quelques babioles accrochées aux murs.

Toute l’attention de la jeune héritière s’était de nouveau focalisée sur cette maison qui désormais lui appartenait. Son esprit se mit à divaguer sur le potentiel de cette demeure et ce qu’elle pourrait en faire. L’entrée de celle-ci était pour le

moins rustique, il lui faudrait un bon coup de plumeau ainsi qu'un peu de fraicheur... Malheureusement sa rêverie fut vite interrompue.

Derechef le vieil homme, surgissant d'une porte se situant sur sa gauche, la fit sursauter. Il arborait toujours un air courroucé et tenait cette fois un bâton dans la main droite qui eut pour effet d'emballer l'imagination de la jeune femme, voyant déjà le bâton s'abattre sur elle.

- Je vous ai dit de déguerpir, à moins que vous ne compreniez pas le français ! se fâcha-t-il.

Serrant les poings, elle résista à cette envie de prendre la fuite. Il était hors de question pour elle de se laisser faire.

- On vous a résilié votre abonnement à la politesse et aux bonnes manières ou vous n'y avez jamais souscrit ?! répliqua-t-elle les joues en feu.

Le vieil homme parut interloqué. Sûrement ne s'attendait-il pas à ce genre de remarque.

- Et bien... bougonna-t-il.

- Et bien quoi ? C'est comme ça que vous accueillez les gens ?

Elle fit une pose pour observer la réaction du vieil homme qui semblait déstabilisé.

- Êtes-vous M. Rouxon Stéphane ? interrogea Marielle sur un ton ferme.

- Je ne pense pas qu'il y d'autre personne qui vive ici à part moi, donc oui je suis Stéphane Rouxon. Mais ce n'est pas difficile à deviner, mon nom est écrit sur la

boîte aux lettres. Et vous qui êtes-vous ? demanda-t-il sur la défensive.

- Je suis Marielle Alyno, la nièce de Marguerite Alyno, sa seule et unique héritière, affirma-t-elle sur un ton légèrement dédaigneux, encore irritée par l'accueil de Stéphane qu'elle baptisa rapidement « le vieil ours ».
- Oh ! Alors Marguerite avait une nièce. Heureux de l'apprendre, dit-il sur un ton chagriné.
- Vous ne le saviez pas non plus, en conclut Marielle plus pour elle-même que pour Stéphane. Au moins cela nous fait un point commun. Il semblerait que mes parents n'aient pas jugé bon de m'informer de l'existence de ma tante. Pour tout vous dire, je le sais que depuis hier.
- Je vois. Dans ce cas vous n'avez pas besoin de mon invitation pour entrer, maintenant que cette maison vous appartient.
- Effectivement oui.

Marielle sentit que le vieil ours s'était renfermé sous un masque d'inquiétudes. Elle l'observa un peu plus attentivement. Il était certes d'un certain âge mais sa stature exposait une allure vigoureuse laissant deviner qu'il était endurant. Les traits de son visage marqués par la vie cachaient un charme certain. *Il avait dû être un très bel homme*, se fit-elle la réflexion. Il arborait un style vestimentaire de randonneur qui ne faisait qu'accentuer sa carrure sportive.

Néanmoins, l'entretien de sa personne semblait s'arrêter là, sa barbe naissante, mal taillée, et ses cheveux ébouriffés trahissaient son manque d'intérêt de l'image qu'il laissait aux gens. Toutefois, Marielle perçut autre chose chez cet homme, quelque chose qui s'apparentait à de la lassitude.

Mais à cet instant, la préoccupation qui se lisait sur son visage avait assurément un lien avec sa présence et ce qu'elle venait de lui apprendre.

- Euh… hésita Marielle, pour information, vous concernant…
- Laissez-moi deviner, coupa le vieil ours sur un ton bourru, vous allez…
- Non, intervint Marielle, avant de faire vos propres conclusions, laissez-moi vous expliquer.
- Bien, fit Stéphane tendant sa main droite ouverte vers l'héritière, signe qu'il attendait ces explications.
- Voilà, reprit-elle, je ne mettrai pas fin à votre bail, si c'est ce que vous craignez, sauf si c'est vous qui en décidiez autrement. Disons que vous faites partie de l'héritage, expliqua Marielle tout en lui offrant un sourire de bienveillance.
- Marguerite… souffla Stéphane avec beaucoup de tendresse et de mélancolie.
- Oui Marguerite, c'était sa seule condition.
- Ça ne m'étonne pas vraiment d'elle, je dois l'avouer, dit-il en posant son regard sur Marielle afin

l’observer pendant de longues secondes avant d’ajouter : vous lui ressemblez.

- Vraiment ? s’intéressa-t-elle.

- Peut-être pourriez-vous entrer, je veux dire chez moi, dans la partie que vous me louez, désormais. Laissez-moi vous offrir quelque chose à boire, nous pourrions discuter de tout ça plus calmement, proposa-t-il lui indiquant du bout de son bâton la porte encore entrouverte par laquelle il avait surgi.

Marielle, surprise par ce retournement de situation, approuva d’un hochement de tête et pénétra dans l’appartement du vieil ours. Toujours derrière elle, Stéphane ferma la porte d’entrée avant de la suivre dans ce qui devait être la salle de séjour, du moins c’était ce qu’en avait déduit la jeune femme malgré le désordre qui y régnait.

L’endroit n’était pas sale mais incroyablement surchargé. En effet, tous les meubles étaient recouverts de monticules de livres ouverts ou fermés, de blocs-papier, de feuilles solitaires gribouillées, ainsi que de crayons et stylos en tout genre. Sous l’un de cet amas de pages débordant se tenait une table basse posée sur un vieux tapis aux couleurs passées, encerclé par deux fauteuils et un canapé en velours vert fané, dont l’ensemble était exposé devant la seule fenêtre de cette pièce. En retrait, dans la partie la plus sombre de la pièce, il y avait une très grande table de type normand, ce qui étonna Marielle puisque Stéphane vivait seul et qu’apparemment recevoir des convives n’était pas d’usage

chez lui. Cette table était prise en étau entre deux buffets, l'un était imposant tandis que l'autre paraissait presque insolite par sa petite taille. La teinte foncée des meubles assombrissait plus encore l'humeur pesante de la pièce. Incrustée dans le petit buffet, une télévision qui devait dater des années 90. Quant au carrelage, il s'agissait du même modèle que celui de l'entrée de la maison, un damier noir et blanc. Pour finir, les murs étaient nappés d'un papier peint de couleur vert anis saupoudré de poussière qui accentuait le caractère vieux et grisonnant de cette salle de séjour.

Stéphane parut ennuyé, non pas par le désordre, mais par ce qu'il contenait puisque rapidement, il retourna quelques blocs-papier, livres et feuilles de façon à cacher ce qu'ils recelaient. Puis, toujours dans la précipitation, il dégagea un coin de la table basse, ainsi qu'une partie du canapé, avant d'inviter Marielle à s'y assoir. Celle-ci constata que tout ce bric-à-brac n'était absolument pas poussiéreux, il y avait donc peu de temps qu'il devait s'être attelé à un travail acharné et pour le moins mystérieux.

- Vous vivez ici depuis combien de temps ? demanda-t-elle.
- Hum… réfléchit le vieil ours, je dois dire que j'ai arrêté de compter depuis un moment. Disons un sacré paquet d'année.
- Donc vous connaissiez bien ma tante ? questionna-t-elle voulant en venir au sujet qui l'intéressait.

- C’était une amie précieuse, dit-il d’un air songeur et triste, elle me manque. Je n’ai que du thé, vous aimez ?
- Ça sera très bien, merci.
- Je vais vous préparer ça tout de suite.

Le locataire disparut dans la pièce du fond qui devait être la cuisine, coupant court à la conversation. La jeune femme éprouvait une certaine inquiétude vis-à-vis de cet homme, il y avait quelque chose de sauvage en lui et elle n’était pas certaine qu’il se prête volontiers à répondre à ses interrogations, même avec la subtilité d’un dompteur de serpent. Elle décida donc, dans un premier temps, d’attendre sagement le vieil ours. Seulement « patience » ne faisait pas partie des qualités de Marielle et très vite ses yeux se dérobèrent de ce qui était autorisé à regarder vers ce qui ne l’était pas. Il faut dire que son comportement avait piqué sa curiosité.

Sur la table basse se trouvait un bloc-papier que Stéphane avait négligé de retourner, elle y jeta un bref coup d’œil avant de s’assurer qu’elle n’était pas observée. Discrètement, elle attrapa le bloc-papier posé sur le dessus de la pile de livres. Il y avait une série de mots griffonnés, entourés, barrés, reliés les uns aux autres. Le premier à retenir son attention était écrit en lettres capitales, il s’agissait de « PROPHETIE ». Puis noté à côté de celui-ci, reliés par des flèches, il y avait les mots « ombre » et « lumière » suivis de plusieurs points d’interrogation. Ces deux mots, aussi

innocents furent-ils, agirent comme un fil conducteur. Marielle sentit comme une onde électrique parcourir sa mémoire la soumettant en un éclair aux images et sensations terribles de son cauchemar. Elle, dans le néant, le vide, le noir puis, elle, aveuglée par une puissante lumière blanche. Sa nuque se raidit immédiatement tirant sur ses épaules allant jusqu'à lui provoquant un léger vertige. Elle passa sa main derrière son coup pour se masser, espérant atténuer cette soudaine raideur.

- Vous préférez nature ou menthe mademoiselle Alyno ? demanda Stéphane depuis la cuisine, faisant sursauter Marielle qui crut être prise en flagrant délit le bloc de papier à la main.
- Euh… nature s'il vous plaît, merci, lui répondit-elle rapidement. Il était moins une, ajouta-t-elle à voix basse.

Malgré son curieux malaise ainsi que le sérieux risque d'offenser le vieil ours, à juste titre, Marielle ne put se résoudre à cesser son « investigation » peu respectueuse de l'intimité du locataire.

C'était une seconde nature chez elle. Très vite, enfant, elle avait prouvé à mainte reprise, au grand désespoir de ses parents, à quel point sa curiosité pouvait l'emmener dans des situations gênantes voir outrancières. Mais pour elle, il ne s'agissait pas d'un défaut, d'une impolitesse, ce que tout le monde s'acharnait à lui faire comprendre, mais d'une sorte de don et de passe-temps. C'était plus fort qu'elle, elle avait besoin de chercher, de décortiquer les secrets. Souvent, elle

s’était imaginée dans la peau d’une enquêtrice apportant la vérité au monde. Ce n’était évidemment qu’un rêve, bien loin de la réalité, mais pourquoi se priver de cette capacité extraordinaire qu’est l’imagination, sinon à rêver de ce qu’on n’a pas ou de ce qu’on n’est pas ?

Et à cet instant, l’occasion était trop belle et le sujet bien trop intrigant. Elle devait rassasier sa curiosité. Elle ne résista pas à regarder de nouveau la première page du bloc de papier. Les mots « ombre » et « lumière » étaient suivis d’un morceau de phrase curieux : « par sa naissance arrivera la fin ». Cette fois le cœur de la jeune femme s’emballa, la similitude avec les élucubrations de la fillette de la veille était vraiment effrayante.

- Ou bien… tu es complètement parano ma pauvre fille, chuchota Marielle pour elle-même.

Pourtant les coïncidences ne cessaient de s’accumuler, beaucoup trop pour que ce soit le simple fruit du hasard, même pour elle dont l’esprit était sensé. Seulement, ces faits aussi étranges et inquiétants furent-ils, gardaient bien scrupuleusement sous un voile épais et énigmatique leur finalité. Elle en vint, finalement, à se demander si tout cela n’était pas une mauvaise farce. Quelqu’un cherchait-il à lui faire peur ? Se pouvait-il que quelqu’un convoite son héritage ? Et pourquoi pas ce Stéphane Rouxon ? Après tout, il avait un mobile parfaitement concevable. Marielle se sentit de moins en moins en sécurité dans cette maison, seule avec cet homme qu’elle ne connaissait pas.

Alors que ce bouillonnement de réflexion avait fini par lui donner des sueurs froides, elle fut contrainte de sortir de ses pensées lorsque le vieil ours revint de la cuisine brandissant un plateau soigneusement garni de quelques friandises, ainsi que de deux tasses de thé, encore vides, qui devaient être en porcelaine.

- Il s'agit d'un présent de votre tante, elle m'a longtemps reproché de ne pas avoir la vaisselle adéquate pour recevoir des invités, voulut-il expliquer remarquant l'insistance de Marielle à regarder les tasses.
- Elle aimait donc les bonnes manières, en conclut Marielle feintant un sourire néanmoins crispé, tout en glissant subtilement le bloc-papier sous la table basse.
- C'était même son mot d'ordre : politesse et bonne manière, avoua le vieil ours.

Un mot d'ordre qu'il n'a jamais fait sien, se fit-t-elle la remarque en silence.

- Que pouvez-vous me dire d'autre sur ma tante ? demanda-t-elle un peu plus détendue par la tournure que prenait la discussion.
- Et bien votre…

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone situé dans la pièce à côté de la cuisine.

- Veuillez m'excuser, dit-il en échappant une nouvelle fois aux questions de l'héritière.

De nouveau déçue et seule, Marielle porta son attention sur le mur qui se trouvait à côté de la porte par laquelle elle était entrée. Il y avait quelque chose de suspendu sur ce mur, caché par un bout de tissu rouge. Se laissant guider par son instinct, la jeune femme se leva du canapé en catimini pour aller voir d'un peu plus près cette chose qui méritait tant d'être dissimulée. Du bout des doigts elle souleva délicatement le tissu pour y glisser ses yeux brillants de curiosité lorsque celui-ci se décrocha partiellement du coin droit du cadre. Elle se contenta de hausser les épaules, se concentrant sur ce qu'il cachait. Elle y découvrit un tableau en liège au centre duquel était épinglée une carte du monde. Tout autour et dessus était punaisée une ribambelle d'articles de journaux, ainsi que des photos de personnes sur lesquelles étaient inscrits des numéros. Elle s'attarda sur les articles. Tous tournaient autour de morts étranges liées à des attaques inexpliquées d'animaux.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? chuchota-t-elle.

Le bruit du combiné téléphonique que l'on raccrochait et le grincement du parquet dans l'autre pièce, mit en alerte Marielle. Elle rabattit précipitamment le tissu rouge et bondit en direction du salon avant de se positionner debout face à la fenêtre faisant mine d'observer le jardin. D'un coup d'œil oblique, elle vit que le tissu ne camouflait plus que les trois quarts du tableau et croisa les doigts pour que le vieil ours ne le remarque pas. Alors que le frottement des semelles de celui-ci était assez proche pour que Marielle se retourne afin de simuler, avec toute sa candeur, qu'elle venait tout juste de

l’entendre arriver, le sifflement strident de la bouilloire retentit depuis la cuisine.

- Je reviens dans un instant, avec le thé cette fois, lui sourit Stéphane.

Marielle se contenta de hocher la tête et d’étendre les lèvres en un timide sourire. Mal à l’aise, elle se rassit sur le canapé avant de se saisir du bloc-papier qu’elle avait glissé sous la table afin de le remettre à sa place. Au moment où elle allait le reposer sur l’amoncellement de livres, la couverture du premier ouvrage de la pile l’interpella.

Sans même réfléchir, ses doigts se mirent à glisser sur la couverture dont la matière, peu ordinaire d’un cuir non tanné, resplendissait d’une teinte parfaitement blanche. La pulpe de ses doigts rencontra au centre de la couverture, une texture plus sèche, rêche et de couleur noire qui dans ses courbes formaient un dessin assez insolite qu’elle soupçonna avoir été fait à l’aide d’un tison. L’ensemble lui fit penser à un symbole, peut-être celui d’une société secrète, ou d’une civilisation perdue ?

Craignant d’être prise en flagrant délit par le locataire, elle n’osa pas prendre l’ouvrage entre ses mains et se contenta de se pencher au-dessus de la table basse.

Le symbole était composé de trois grands cercles accolés les uns aux autres formant un triangle, au centre duquel apparaissait un petit anneau où trônait la lettre « P » et dont les contours s’entrelaçaient aux autres. Le cercle se situant au sommet possédait un dégradé de noir allant vers le blanc et où

y était inscrit l’étrange mot « Tenereanimas ». Le cercle en bas à droite était, quant à lui, scindé par un côté noir et un côté blanc dont la ligne qui les séparait était édentée. Celui-ci portait l’inscription « Interanimas ». Enfin, le dernier, en bas à gauche, resplendissait par son absence de noir, ou presque car celui-ci formait un croissant de lune extrêmement fin sur la droite du cercle. Quant à son inscription, il s’agissait de « Sapiensanimas ».

- Ces noms sont vraiment étranges, s’étonna Marielle à voix basse.
- Hum ! se racla subitement une gorge derrière elle.

Prise sur le fait, Marielle tressaillit tout en laissant échapper le bloc de papier qu’elle tenait, encore, entre les mains.

- Je… heu…c’est que… enfin, tenta-t-elle de justifier, maladroitement, son indiscrétion.

Le vieil ours la toisait sévèrement, visiblement offensé.

- Écoutez, se ressaisit-elle, je suis désolée, je ne voulais pas me montrer intrusive… mais je ne pense pas avoir fait quoi que ce soit de répréhensible, après tout je n’ai fait que regarder ce qui est étalé sous mes yeux, se défendit-elle.

Inerte, il semblait réfléchir à ce qu’il allait lui répondre, ce qui ne rassura en rien Marielle qui n’avait qu’une envie, prendre ses jambes à son cou. Tout ce qu’elle venait de voir avait quelque chose d’inquiétant.

- Rien de répréhensible, peut-être, commença Stéphane, irrité mais calme, mais je vous prierai de ne plus mettre votre nez dans mes affaires, même si vous êtes la propriétaire de cette maison, cela ne vous donne en aucune façon le droit de fouiner où bon vous semble. Et pour votre gouverne, cet ouvrage n'est qu'un roman qui n'a jamais connu de succès, fort heureusement, cela explique que vous ne connaissez pas ces noms.
- Oh ! se contenta-t-elle de répondre déconcertée.
- Bien. Vous pouvez vous rassoir.
- Oui, merci.

Marielle s'installa de nouveau dans le canapé avec un sentiment de honte et de crainte. N'osant pas reprendre la parole la première, elle observa Stéphane verser le thé dans les fameuses tasses en porcelaine si délicate et si fine qu'elles semblaient n'être qu'une dinette entre ses mains solides et épaisses.

- Prenez vous du sucre ? demanda-t-il en relevant la tête.
- Euh, oui, deux s'il vous plait.
- Va pour deux.

Après avoir tendu la tasse posée sur sa soucoupe à Marielle, le locataire qui avait retrouvé un visage plus accueillant, se posa dans le fauteuil en face d'elle. Marielle crut distinguer quelques volutes de poussière s'échapper du

velours qui enveloppait le fauteuil lorsqu'il vint s'y engouffrer.

- Puis-je vous poser quelques questions ? osa-t-elle.
- Vous êtes décidément bien curieuse. Mais… je vous écoute.
- Il s'agit tout simplement des questions concernant ma tante, voulut-elle le rassurer. Je ne la connaissais pas et comme je vous l'ai déjà expliqué, mes parents ne m'ont jamais parlé d'elle. Ce n'est qu'hier en me rendant chez le notaire M. Piouf, celui auquel a fait appel Marguerite pour la succession de ses biens, que j'ai appris son existence. Et je me demandais si vous pouviez m'en dire plus sur elle ? Si elle vous a déjà parlé de sa famille et de son défunt mari ?
- Je vois, soupira Stéphane affichant un air nostalgique. Ce que je peux vous dire Melle Alyno…
- Vous pouvez m'appeler Marielle, coupa-t-elle, s'il vous plait.
- Très bien, Marielle. Ce que vous devez savoir sur Marguerite, votre tante inconnue, c'est que c'était une personne très discrète et pudique sur sa vie. La vérité c'est que je ne connaissais rien de son passé, ni de sa famille. J'ai su, évidemment, qu'elle avait été mariée et qu'elle était veuve, mais ça s'arrêtait là.

Stéphane s'arrêta un instant lisant la déception sur le visage de la jeune femme.

- Je suis désolé si je ne peux vous venir en aide, j'imagine que vous attendiez de moi que je vous révèle pourquoi elle avait « disparu » de la vie de vos parents, et donc de la vôtre ?
- Oui, je dois avouer que je m'étais accroché à cette idée, admit Marielle penaude.
- Si je peux me permettre, pourquoi ne pas poser la question directement à vos parents ?

Marielle se mit à rire.

- Ai-je dit quelque chose de drôle ? s'étonna Stéphane.
- Oui et non. Ai-je l'air si idiote que ça ?
- Et bien… non.
- Vous me rassurez. Vous vous doutez bien que si je pouvais, je leur poserais la question. Seulement voyez-vous, depuis qu'ils sont à la retraite, ils ont cette nouvelle lubie : voyager à travers le monde. Ils sont donc, le plus souvent, injoignables, expliqua-t-elle.
- Ceci explique cela. J'aurais vraiment aimé vous aider, mais votre tante était très secrète. Pourtant, croyez-moi ce n'est pas faute d'avoir essayé, du moins, au début. Mais à chaque fois que j'abordais un sujet plus personnel, ou lui posais une question, elle avait cette façon habile de changer de sujet de conversation, ou encore de répondre à ma question par une autre question. Au fil du temps, j'ai fini par ne plus lui poser de questions sur sa vie, son passé.

- Vous et ma tante, étiez-vous… hésita Marielle.
- Non, absolument pas.
- Pourtant quand vous parlez d'elle… insista la jeune femme.
- Savez-vous ce que j'aimais chez votre tante ? questionna-t-il d'un air renfrogné.

Marielle fit non de la tête.

- Sa discrétion et sa pudeur ne s'arrêtaient pas à sa propre personne, mais aussi aux personnes qu'elle côtoyait, dit-il durement. Une qualité dont vous êtes apparemment dépourvue.

La jeune femme resta un instant outrée face à cette réflexion.

- Je ne vous permets pas de me juger, répliqua-t-elle contrariée. Et puisque vous le prenez comme ça, je me contenterai de découvrir cette maison par moi-même, affirma-t-elle sèchement, le feu aux joues.

Marielle, vexée, reposa sa tasse de thé à moitié vide sur la table basse. Le vieil ours ne la regardait pas, son visage était fermé, sévère, ce qui confirma les doutes qu'avait eu la jeune femme. Elle n'obtiendrait rien de cet homme, pire encore leur relation de voisinage démarrait vraiment très mal. Elle attrapa donc son sac à main et se leva pour tourner précipitamment les talons vers la sortie. Seulement voilà, cette sortie qu'elle entendait faire dans les règles de l'art, n'arriva jamais. En effet, ses pieds se prirent dans le bloc-papier qu'elle avait – mal – glissé sous la table, quelques instants

plutôt, le faisant tituber avant de l'entraîner dans une chute spectaculaire entre la table de salon et le canapé. Elle tenta, bon gré mal gré, de se rattraper aux montagnes de livres et papiers, que fatalement elle emporta avec elle. Le nez planté dans le tapis, elle inspira bien malgré elle ce qu'il contenait, c'est-à-dire un amas de poussière et d'acariens, lui arrachant une quinte de toux piquante.

Stéphane était déjà penché au-dessus d'elle pour lui venir en aide.

- Marielle vous m'entendez ? s'inquiéta-t-il, tout déblayant les feuilles et ouvrages qui la recouvraient.
- Oui, fit-elle d'une voix étouffée.
- Est-ce que tout va bien ? Vous avez mal quelque part ?
- Non.
- Non vous n'avez pas mal, ou non tout ne va pas bien ?
- Oui.
- Oui quoi ? insista Stéphane qui avait enfin réussi à la dégager afin qu'elle puisse s'assoir par terre, adossée au canapé.
- Oui, je n'ai mal nulle part ! Et non, tout ne va pas bien ! Vous m'accueillez en me claquant la porte au nez. Vous devenez soudainement sympathique puis, de nouveau vous êtes désagréable, voir même inquiétant. Mes parents m'ont caché des choses. Sans compter qu'hier je me suis fait agresser par une petite fille, qui

s’est mise à déblatérer des choses du genre « par toi arrivera la fin », ou « il naîtra de tes entrailles » avec une force surhumaine pour son âge, explosa Marielle montrant son bras sur lequel il y avait la marque de la main de la fillette. Ah oui ! Et j’oubliais ce cauchemar horrible que j’ai fait cette nuit qui m’a complètement retournée. Et toutes ces maladresses que j’accumule. Tout va de travers ! Donc non, tout ne va pas bien !!

Marielle ne regardait plus le vieil ours, elle avait enfoui sa tête dans le creux de ses genoux, tentant de se calmer et d’éviter toute effusion de larmes inutiles.

- Que vous a dit cette petite fille ? demanda calmement Stéphane.

La jeune femme releva la tête et vit dans le regard de son interlocuteur un intérêt sincère et curieux.

- Écoutez, je suis désolée de vous avoir imposé cette scène, je crois que je suis fatiguée, j’aimerais aller m’installer dans une des chambres de la maison et dormir un peu, expliqua-t-elle afin de détourner la conversation.

En effet, il fallait qu’elle se ressaisisse. Il était hors de question qu’elle se fasse passer pour une folle en plus du reste. De plus, elle se ne sentait vraiment pas dans son assiette, elle était fébrile, nauséeuse et tout à coup très fatiguée.

Elle ne put s’empêcher de lui demander :

- Vous n’avez rien mis de particulier dans votre thé ?

- Quelle idée vous avez là. Je vais vous installer dans ma chambre. Je crains qu'il n'y ait un sacré brin de ménage à faire avant que vous puissiez dormir dans une des chambres de la maison.

Stéphane aida Marielle à se lever, puis l'invita dans la pièce où il s'était rendu pour répondre à l'appel téléphonique.

- Vous n'avez pas la discrétion de votre tante. Mais vous avez au moins la même façon d'esquiver une question, dit-il en lui offrant un sourire chaleureux.

OceanofPDF.com

Chapitre 5 : Meurtre et Violation

Ses ongles édentés, noirâtres et crasseux, posés sur des doigts noueux, s'enfonçaient dans les fibres de son pull gris anthracite, afin d'atteindre cette plaie pullulante et soulager les démangeaisons lancinantes qu'elle provoquait. L'entaille en question partait de son épaule droite, pour s'allonger en diagonale jusqu'à hauteur de son nombril. Il s'agissait de quatre balafres rectilignes comme l'empreinte de quatre lames qui se seraient plantées dans sa chair, dessinant de profonds sillons. Sillons, qui après avoir saigné pendant des heures, étaient maintenant en train de suinter une substance verdâtre qui se frayait un chemin à travers les croutes de sang à peine formées. Cette meurtrissure était la marque de la colère noire de son maître, lorsqu'il l'avait informé de la présence du passeur d'âmes et du tenerien sur les lieux de la dernière conversion. Ces fouines s'étaient intéressées d'un peu trop près aux cadavres des volatiles. Mais ce qui avait littéralement fait exploser de rage son maître, était lorsqu'il avait prononcé le nom d'Orion. En un instant, il s'était retrouvé projeté violemment à plusieurs mètres d'où il se tenait, le torse enflammé par la déchirure de sa chaire mis à vif.

Si seulement il avait pu soigner cette blessure ! Mais les ordres de son maître étaient tombés sans attendre.

Une nouvelle conversion.

Différente des autres cette fois. Les âmes d'ordinaire visées pour la conversion devaient posséder certains critères, le plus souvent une faille, un vice, une fragilité qui font d'elles des cibles potentiellement plus enclines à être corrompues. Ces âmes, c'était lui qui les choisissait, selon la quantité demandée par son maître, une marge de manœuvre qui n'était pas sans lui déplaire. Mais là, étrangement, il n'avait pas eu le choix.

Le maître exigeait une âme bien particulière.

- Bien maître, ce sera fait selon vos désirs.
- Je l'espère pour toi, et cette fois je n'admettrai aucune bévue de ta part. Sinon tu sais ce qui t'attend, avait-il lâché de sa voix rauque empreinte de cruauté.
- Maître ? Puis-je… avait-il voulu l'interroger.

Mais le maître s'était aussitôt retiré, l'abandonnant à son sort, accroupi sur le sol froid, humide et crasseux des lieux, les mains ensanglantées, les membres tremblants de crainte et de douleur, sans avoir pu lui demander la raison de cette conversion.

Il avait pour seuls indices, un prénom et un nom, ainsi qu'une zone géographique. Plusieurs jours d'investigation avaient été nécessaires avant d'harponner sa proie. En temps normal, il aurait trouvé très facilement et en très peu de temps, mais la tâche s'était avérée plus compliquée à cause de la zone géographique qui représentait plusieurs départements de France. Et puis, il y avait eu aussi le nom qui

répondait à un nombre impressionnant de personnes mais dont aucune d'elle ne portait ce fichu prénom.

Quand enfin, il l'avait trouvée et qu'il la vit pour la première fois, durant quelques instants, il avait été envahi par un sentiment qu'il n'avait pas ressenti depuis des lustres : la culpabilité. Mais très vite cette faiblesse sentimentale se fracassa sur la personne qu'il était aujourd'hui car depuis longtemps, il était profondément conditionné aux ténèbres, au mépris, à la haine et à toutes les « qualités » qui faisaient de lui un être répugnant.

Cette conversion était destinée à une enfant.

Une petite fille âgée d'environ une dizaine d'années. Une âme contenue dans le sommeil de l'âge innocent, de la pureté, c'est ce qu'aimait tant penser les adultes humains. Mais lui, il savait. Oui, il savait que tout cela n'était qu'un leurre, que dans peu de temps la véritable nature de cette âme s'éveillerait arpentant toutes les failles de son entité, faisant fi et blasphémant cette innocence enfantine qui serait alors perdue à jamais. Même si pendant quelques secondes, il avait cru faillir à son devoir en apercevant ce joli minois, blanc et fragile comme de la porcelaine, entouré par des cheveux or qui s'enroulaient dans de parfaites boucles, des lèvres roses et des yeux d'un vert étourdissant, le tout rappelant ces ravissantes poupées d'antan, il était désormais prêt à accomplir son méfait, parce qu'il savait. Mais aussi, parce que c'était là son devoir.

Malheureusement la tâche s'annonçait plus ardue qu'il ne l'avait imaginé. En effet, la petite Adélaïde Gontran était une enfant et par conséquent rarement seule. L'autre complication était que la famille Gontran vivait dans la ville de Rouen, encerclée par une multitude de voisins. Et la première exigence d'une conversion était la discrétion, ce qui l'avait toujours amené à choisir des âmes plutôt isolées et des lieux pour ainsi dire désertiques.

L'opération allait être délicate.

Perdu dans les méandres de son plan quelque peu alambiqué, il ne prit pas conscience que ses ongles qui continuaient de gratter ses balafres à la démangeaison insupportable, avaient finie par rouvrir une de ses plaies qui s'était aussitôt mis à saigner. Ce ne fut que lorsque l'odeur du sang atteignit ses narines qu'il jeta un œil sur ses doigts et constata qu'ils en étaient maculés. Un son guttural, hargneux émergea des profondeurs de sa gorge. Il devait se hâter au plus vite et en finir avec cette conversion. Après quoi, il pourrait prendre le temps de soigner cette blessure. Cela ne serait pas très compliqué, il existait dans le monde des sapiensiens une espèce particulière... *les fibrins*, se souvint-il. Il s'agissait de petits êtres qui avaient l'allure de bout de racine déambulante, dont les facultés de guérisseur résidaient dans leur sang ou plutôt dans leur sève. Il avait même entendu dire que leur chair était un met succulent, fondant ; à cette seule pensée son estomac vide se mit à rugir. Il était vraiment temps d'agir.

Depuis plusieurs heures, il patientait dans le fond du jardin des Gontran, attendant le moment propice pour passer à l'acte. La nuit était noire, le ciel obscurci par une couche de nuages qui ne laissait filtrer aucune luminosité lunaire.

Enfin le moment se présenta, tout le monde dans cette maison, ainsi que dans les propriétés les plus proches, dormait profondément. Un rictus méprisable se dessina sur le faciès de l'être malfaisant.

C'est parfait, se réjouit-il.

Accroché à sa ceinture, il y avait une petite sacoche en cuir noir. Rapidement, il l'ouvrit pour en extraire un objet qu'il déposa dans la paume de sa main. Ce n'était pas une pierre ordinaire. En effet, quiconque était destiné à la posséder était détenteur d'un certain nombre de pouvoirs. De forme ronde et d'une couleur bleu obscur, elle était parfaitement polie. Seules les veinures fuchsias qui parcouraient la pierre étaient visibles à cause de leur luminescence. Cette pierre, si étrange, si précieuse et par conséquent si convoitée, portait le nom de pierre de nuit.

Doucement, les veines fuchsias s'extirpèrent de la pierre avant de se mettre à danser tels des serpents. Elles s'allongèrent ainsi de quelques centimètres avant de plonger soudainement, sans difficulté ni douleur, dans la main de son propriétaire. Ce que contenaient ces petits serpentins phosphorescents se déversa sans plus attendre dans ses veines, marbrant sa main et son avant-bras de cette lumière fuchsia.

Son visage afficha une jouissance excessive, liée indéniablement à cette sensation de puissance et de contrôle que lui attribuait la pierre de nuit. Ce pouvoir, il l'avait aimé dès la première fois qu'il l'avait utilisé et très vite, il en était devenu avide, dépendant, tel l'effet d'une drogue.

Piqué dans la broussaille au fond du jardin, il vérifia pour la énième fois les alentours, s'assurant de sa seule présence. Furtivement, il se dégagea des buissons et s'avança sur la surface plane du jardin, dont la pelouse était parfaitement taillée. L'endroit semblait idéal pour ce qu'il s'apprêtait à faire apparaître. N'étant jamais trop prudent et ne voulant pas devenir un des suppliciés du maître à cause d'une erreur, de nouveau, il balaya les environs du regard. Rassuré, il prit une grande inspiration et fit le vide dans son esprit tortueux.

Il tendit devant lui sa main droite, à laquelle s'était fixée la pierre de nuit.

Il se laissa alors envahir par sa magie, sa puissance électrisante puis, doucement, engouffra ce qui restait de son âme dans cette intense chaleur dont elle exhalait. Rapidement, son esprit fut transporté à l'endroit exact où la pierre de nuit avait senti l'appel. Le fluide de la pierre s'accéléra dans ses cavités veineuses, trouant l'obscurité de sa luminosité fuchsia telle une veilleuse de nuit. Des filaments se mirent à jaillir de sa main et à gesticuler frénétiquement, grossissant, s'allongeant, s'imposant dans des craquements sonores électriques avant de plonger subrepticement dans le sol comme

des vers affamés. Graduellement, la terre se mit à onduler tel un lac remué par des rafales de vent.

Peu à peu, sur un diamètre d'environ trois mètres, une demi-sphère se matérialisa dans le jardin de la famille Gontran. Sa composition physique semblait liquide, animée dans une mouvance lente et rythmée. De façon très étrange, il émanait de cette demi-lune une légère lumière blanche. Étrange, car celle-ci restait parfaitement confinée à l'intérieur du liquide, aucun rayon ne le traversait. L'ignoble humain baissa enfin sa main, coupant le contact entre lui et la demi-sphère lorsque son visage satisfait, afficha un sourire arrogant.

- Il est temps, chuchota-t-il.

Au même instant, une ombre se dessina à l'intérieur de la demi-sphère, s'élevant par à-coup, comme si elle montait un escalier. L'ombre devint de plus en plus nette, les contours s'affinèrent décrivant les formes d'un humain. Ou plutôt d'une humaine. Puis, une main traversa la membrane de la demi-sphère, suivie de près par le bras, l'épaule et finalement toute l'ombre passa de l'espace liquide, au jardin des Gontran. Bien que cet être ressemblât à un être humain, il n'en était rien puisqu'il s'agissait, en réalité, d'une nymphe. De petite taille, pas plus d'un mètre cinquante, elle arborait des cheveux noirs bouclés, parsemés de mèches argentées. Ses yeux étaient inondés d'un noir pétrole. Un visage triangulaire, des oreilles finissant en pointes, des lèvres pulpeuses, le tout reposant sur un corps pulpeux et musclé. Mais, le plus déconcertant était sa peau, tachetée de différentes nuances, allant du noir au blanc

en passant par le gris, qui semblaient être en mouvement permanent, se bousculant, se mélangeant, comme une peinture pas encore sèche que l'on aurait immergée dans l'eau. Elle avait pour seul vêtement un short et ce qui s'apparentait le plus à un soutien-gorge, le tout était fait dans un tissu épais, luisant et grossièrement cousu. Elle dégageait une noirceur agressive, grinçante, qui pourtant n'annihilait en rien sa beauté. Beauté, à laquelle l'humain n'était pas indifférent. Néanmoins, cette attirance n'était pas comme la plupart des humains de ce monde l'entendraient, celle-ci était invariablement viciée.

Sur ses talons, un autre être transperça à son tour la demi-sphère. Mi-homme, mi-animal, il s'agissait d'un mélyodare. Il avait à peu près la même stature que la nymphe, pas très grand, musclé, charpenté mais complètement recouvert d'une fourrure aux poils courts, lisses et brillants dont les teintes variaient du noir au turquoise. Son regard, quant à lui était d'un blanc glacial. Son visage faisait penser à celui d'une loutre, des traits pleins de rondeurs et de douceurs, des traits aux antipodes de son âme broyée et avalée par les ténèbres. Il possédait d'autres particularités comme des mains puissantes et boudinées constituées de quatre doigts griffus ainsi que des oreilles posées sur le dessus de son crâne, deux clairons que l'on aurait entortillés pour former des tire-bouchons. En dessous de son menton, constitué de cartilage, de peau et de poils, huit tubes étaient suspendus en partant du plus grand au plus petit, l'exacte réplique d'une flûte de pan. Pour finir, il

avait une longue queue plate, identique, bien que beaucoup plus grande, à celle des castors, à la seule différence qu'au bout de celle-ci, à l'endroit le plus large, rebondissait de chaque côté une membrane, qui vue de profil formait un ballon. A cette étrange queue, s'ajoutaient six fins et longs appendices ductiles qui se terminaient en formant des petites boules osseuses de la taille d'une noix.

L'atmosphère se chargea soudainement de quelque chose de glauque, sombre, comme une ombre gloutonne salivant avidement à l'idée de s'empiffrer de l'essence même de la vie.

Cette ombre menaçante émanait des trois êtres postés devant la maison de leur prochaine victime. Le mal à l'état brut les habitait, un mal qui les avait marqués de son signe, celui de la perversion. Il s'était logé dans leur cou, six branches reliées en un centre et dont la taille s'étirait un peu plus à chaque branche qui se suivait. Elles se pliaient puis se courbaient à deux endroits pour se terminer en pointes.

Les deux sbires se tenaient fin prêt à recevoir les ordres de l'humain.

- Vous savez ce que vous avez à faire, siffla-t-il avec impatience.

Les deux créatures venues d'un autre monde se contentèrent d'un hochement de tête avant de s'exécuter docilement. La nymphe, Chrisiantelle, s'approcha un peu plus de la maison puis, fit un signe de tête à son complice qui se concentra immédiatement. Elle ne tarda pas à s'accroupir avant de poser ses mains sur le sol, tandis que le mélyodare, Herko,

émit subitement un sifflement irritant, tout juste perceptible, à l'aide de son instrument musical pendu sous son menton. Les notes sinistres accompagnèrent la créature féminine dans l'accomplissement de son acte. Les nuances de sa peau s'agitèrent en même temps que l'argenté contenu dans ses mèches qui se mit à dégouliner sur son visage, s'infiltrant sous sa peau, traçant des ridules boursoufflées. Très rapidement, tout son corps fut enlacé par des fils d'argent qui continuèrent leur chemin dans le sol en s'échappant par le bout de ses membres. Elle leva enfin les yeux vers l'humain qui se tenait maintenant près d'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

- Où est-elle ?
- Ici, répondit l'humain en pointant du doigt la fenêtre entrouverte.

Ce fut alors que des dizaines, des centaines, des milliers de fourmis rouges sortirent de terre comme si celle-ci les vomissait littéralement. Ce grouillement impressionnant et improbable bifurqua aussitôt vers la chambre de la petite Adélaïde. Le sifflement produit par le mélyodare s'intensifia animant de plus belle le pouvoir de la créature femelle, qui à son tour fit appel à de menaçantes racines transparentes zébrées de veines noires, qui n'étaient autre que le Clépsiocre. Les racines se faufilèrent hors de la membrane de la demi-sphère, rampant sur le sol, ondulant de gauche à droite se dirigeant dans la même direction que les fourmis.

- Il est impératif que la conversion soit rapide, rappela l'humain dont le visage exprimait une certaine

inquiétude.

Les fourmis grimpaient déjà sur le mur pour se faufiler dans l'entrebâillement de la fenêtre. Elles avançaient comme un seul corps, tel un boa affamé prêt à s'enrouler autour de sa proie. Cette forme lombric n'était, désormais, plus très loin de sa victime. Arrivé au pied du lit, elles se frayèrent un chemin sous la couette aux motifs de fées et d'étoiles, la soulevant telle une houle de mer. L'innocente petite fille avait déjà le corps recouvert de fourmis lorsqu'elle se réveilla en poussant un cri étouffé d'horreur et de douleur. Son hurlement de détresse ne dura que l'espace de deux secondes mais fut suffisant pour réveiller les parents.

- Vite !! Et n'oubliez pas d'effacer les preuves ! s'énerva l'humain.

Furtivement, les insectes s'engouffrèrent dans la gorge de l'enfant, dont le corps était déjà meurtri par les morsures venimeuses.

Elle cessa de respirer.

Au même instant, les racines qui s'étaient glissées silencieusement dans la pièce, plongèrent sur le petit cadavre pour se rassasier de son âme. Puis, il y eut une détonation et un souffle provoqué par l'abondance d'énergie magique et d'un mouvement brusque, les racines se retirèrent, alors que les fourmis déjà en fuite dans le jardin, se mouraient.

- Maintenant ! somma l'humain qui se dirigeait déjà vers la demi-sphère.

Le mélyodare inspira avant d'utiliser ce nouveau souffle pour émettre quelques notes lugubres insufflant à sa partenaire l'énergie d'encercler avec l'aide de ses fils argentés, la masse d'insectes. Une chaleur intense emprisonna les fourmis, jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en cendres. Les deux compères bondirent aussitôt dans la demi-sphère, qui s'évanouit l'instant d'après.

Silence. Les pièces de la maison de la famille Gontran s'illuminèrent les unes derrière les autres. Quand ce fut au tour de la chambre de la petite Adélaïde, des hurlements d'horreur déchirèrent la nuit rouennaise.

Stéphane tournait en rond dans sa chambre depuis plus d'une demi-heure. La situation était critique, préoccupante selon lui. Mais les preuves manquaient, et il n'avait aucune nouvelle d'Orion. Dix jours s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus. En attendant, le danger grossissait, une tumeur vicieuse, maligne, et sans vergogne, rongeant peu à peu les mondes et toutes les âmes y vivant, sans que personne ne s'en doute ! Sans que personne ne tire la sonnette d'alarme !

Le parquet craquait continuellement sous ses allées et venues, d'un bout-à l'autre de la pièce. Tout comme le reste de son logement, il s'agissait d'une chambre modeste. Meublé d'un lit modeste, d'une armoire modeste, ainsi que d'un bureau modeste installé juste en dessous de la seule fenêtre de la pièce, offrant une maigre vue sur la forêt Domaniale de

Brotonne. Sur ce vieux bureau, tout comme sur les meubles de la salle de séjour, trônait un certain nombre d'ouvrages. Des ouvrages d'une nature bien plus précieuse que les autres. Heureusement pour le sexagénaire, la jeune propriétaire n'avait pas pu y fourrer son nez lorsqu'il l'avait couché dans sa chambre ; trop épuisée, elle s'était assoupie aussitôt.

Voilà un autre problème, songea-t-il. Bien moins inquiétant certes, mais néanmoins gênant, un problème qu'il ne pouvait pas complètement ignorer. La jeune Marielle Alyno s'était installée dans la maison de Sainte Croix-sur-Aizier depuis plus d'une semaine déjà et la curiosité semblait être une deuxième nature chez elle, au point qu'il se demandait si elle n'était pas de ces gens qui vont jusqu'à laisser traîner un œil ou une oreille dans les moindres recoins pour se sustenter de la vie et des secrets des autres. Sans compter ses sempiternelles questions, qui allaient des plus farfelues aux plus indiscrètes. Pourtant, une part de Stéphane était ravie de faire la connaissance de la nièce de Marguerite, cette femme pour qui il avait eu tant de tendresse. Malheureusement, tout cela arrivait sous de mauvais augures, et le sexagénaire ne pouvait pas se permettre d'être envahi par qui que ce soit, et surtout pas par une jeune femme en mal de vie plus palpitante.

L'ennui, c'était qu'il devait redoubler d'effort pour cacher son identité. D'autre part, les lois sur le sujet étaient claires, aucun humain ne devait ni découvrir l'existence des trois mondes, ni l'évolution des âmes à travers ces mondes, ni le fonctionnement de cet ensemble. Stéphane savait qu'il

s’était montré imprudent en invitant la jeune femme chez lui, avec tout l’étalage qui révélait exactement tout ce qu’elle devait ignorer. Mais dès qu’il avait su qui elle était, les mots avaient franchi sa bouche sans qu’il puisse y faire quoi que ce soit, ils étaient sortis tout simplement, naturellement, une chute incontrôlable qui devait à un moment ou à un autre avoir des conséquences quand aurait lieu l’impact. Et l’impact avait été rapide. Il avait fallu qu’elle tombe sur le livre des mondes ! De justesse, le pire avait été évité.

Voilà comment il en avait été réduit à se confiner chez lui, utilisant tous les prétextes qui lui venaient à l’esprit pour l’éviter mais surtout pour qu’elle ne franchisse plus le seuil de sa porte. Malgré tout, il lui avait fourni son aide pour le gros du ménage, les deux premiers jours. Une aide qui en soit était une excuse, il avait été très intrigué par cette prétendue petite fille qui l’avait agressée. Ces paroles qu’elle aurait dites « … par toi arrivera la fin… il naîtra de tes entrailles », il les avait lues quelque part, et cela avait un rapport avec le danger qui approchait. Mais sa mémoire lui fit défaut et Marielle se dérobait à chaque fois qu’il tentait d’en savoir plus. Il abandonna ses soupçons, simple hasard, ou simples balivernes en conclut-il, peu importait, il avait d’autres préoccupations. Après quoi s’était instauré un jeu stupide, celui du chat et de la souris. Par chance, le temps était devenu plus clément, une nouvelle opportunité de fuir dès que les pas de Marielle étaient en approche. Il filait à l’anglaise en se faufilant par la porte de sa cuisine qui se situait derrière la maison. Il ne lui fallait que

quelques minutes pour disparaître derrière les troncs, fougères et buissons de la forêt.

Stéphane n'en finissait plus de sillonner sa chambre de long en large. Sa main gauche passait continuellement sur sa joue et son menton saupoudrés d'une barbe grisonnante, produisant un son râpeux. Il stoppa enfin sa marche étourdissante pour se poster devant la fenêtre, laquelle était marquée par les ruissellements des dernières pluies. Son visage, saisi d'inquiétudes, aux traits tirés par la fatigue accumulée, se refléta dans la vitre. Son regard s'accrocha à cette image qui l'attrista tant elle révélait cette vieillesse soudaine, apparue lors de ces dernières semaines. Il émit un soupir de résignation tout en glissant ses mains dans les poches de son treillis noir.

Sa vie était passée si vite, une vie de dévouement à toutes celles qui ont évolué d'un monde à l'autre. Des années à se faire ridiculiser, à être pris pour un fou, un illuminé ! Parce que personne n'avait jamais pris au sérieux ses avertissements. Aujourd'hui il était là, face à lui-même, face à sa conscience, face à cette menace imminente, une menace qui terrasserait toutes les convictions de ses congénères quand il leur apportera les preuves et qu'enfin l'alarme retentira pour, espérait-il tant, éviter le pire. Pourtant, au fond de lui rôdait un sentiment étrange, comme un découragement, une épée de Damoclès qui fatalement allait s'abattre sur lui. Ce sentiment qui se plante devant nous comme une évidence. Une évidence

sans espoir. Stéphane sentait que sa vie allait lui échapper. Bientôt.

Alors que ses pensées s'enfonçaient peu à peu dans les sables mouvants du désespoir, une luminosité curieuse apparut dans la petite sacoche en cuir marron, accrochée à sa ceinture. Après une fraction de seconde, l'image d'Orion planté au milieu d'un décor atypique, vint se figer dans son esprit, l'obligeant à reprendre le pas sur la réalité. Ses yeux se baissèrent sur l'objet en question. Pas de doute, sa pierre de nuit venait d'être actionnée par l'appel d'Orion.

- Enfin, dit-il avec soulagement.

Avec beaucoup d'empressement, il attrapa sa veste posée sur le lit pour l'enfiler aussitôt. Il allait se précipiter vers la porte d'entrée en traversant son salon, quand il entendit les pas de Marielle dégringoler les escaliers à vive allure. Il se souvint, tout d'un coup, de sa promesse faite la veille. Un déjeuner et son aide pour déblayer une des pièces qui servait de débarras au second étage. Stéphane grogna de colère contre lui-même, il ne pouvait pas tenir sa promesse. Il fit donc demi-tour pour s'enfuir, encore une fois, par la porte de la cuisine.

Allongée sur le lit de la chambre qu'elle avait choisie et dépoussiérée avec l'aide du vieil ours, Marielle lisait un livre qu'elle avait trouvé dans l'abondante bibliothèque du rez-de-chaussée. Il s'agissait d'une vieille édition d'un des célèbres romans de Jules Verne « Vingt mille lieues sous les mers ».

Lors du quatrième jour de son inventaire fastidieux, entrepris afin d'évaluer l'étendue de ses biens et surtout de leur valeur, elle avait découvert une magnifique bibliothèque. Armée d'un appareil photo numérique et d'un cahier, Marielle avait noté un par un les meubles et tous les objets qu'elle trouvait, en leur associant un numéro correspondant à celle de la photo. En l'espace d'une semaine, seules les trois pièces du rez-de-chaussée avaient fait l'objet de son inventaire improvisé. La fameuse bibliothèque avait été dissimulée derrière plusieurs draps blancs, sans doute par soin de protéger ce qu'elle contenait. En effet, celle-ci recouvrait tout un pan de mur, du sol au plafond, et devait compter pas moins de mille ouvrages, dont la plupart étaient d'auteurs réputés, célèbres et aux éditions plus qu'anciennes, tous dans un état de conservation qui allait de bon à excellent. Pour la jeune femme, il n'y avait pas de doute, c'était le trésor de cette maison.

Elle avait donc fini par choisir l'un des livres qu'offrait la généreuse bibliothèque. Étonnamment, elle ne l'avait jamais lu, mais connaissait déjà plus ou moins l'histoire grâce à un vieux film, celui de Richard Fleischer, inspiré du roman.

Alors qu'elle s'était immergée dans les aventures périlleuses du Capitaine Nemo, son attention fut, tout-à-coup, attiré par la télévision qu'elle avait allumée en laissant le son au plus bas, une manie qu'elle avait prise depuis quelque temps, depuis que le silence était devenu synonyme d'oppression. Elle posa le livre sur l'oreiller pour se saisir de

la télécommande posée sur la table de nuit afin d'augmenter le volume.

Il s'agissait du journal télévisé de 13h00 qui rappela, soudainement, qu'elle devait déjeuner avec Stéphane. La matinée avait filé si vite !

Mais, alors qu'elle sautait du lit pour éteindre le petit écran, la journaliste dont le ton devint grave, annonça un fait divers absolument abominable, qui avait eu lieu à Rouen même, cette nuit là. Interpellée, Marielle tendit l'oreille un instant : « ...les parents de la petite Adelaïde Gontran qui ont découvert son corps en pleine nuit, sont en état de choc face à l'atrocité de ce qu'a subi leur fille. D'après les gendarmes, aucun cas comme celui-ci n'a déjà été répertorié. Il faudra attendre les résultats de l'autopsie pour connaître... ». Sur l'écran de télévision défila les images des différents témoignages lorsque Marielle crut reconnaître un couple en arrière-plan.

Une sueur froide lui parcourut l'échine.

Puis, ses yeux s'écarquillèrent d'effroi quand cette fois, ce fut la photo de la petite Adélaïde qui s'afficha dans le coin de l'écran.

- Oh mon dieu... quelle horreur ! s'étrangla la jeune femme en se plaquant la main contre la bouche.

Pourtant, il n'y avait pas de doute possible, il s'agissait de cette petite fille au visage de porcelaine qui l'avait agressée quelques jours plus tôt ! Abasourdi, Marielle se sentit vertigineuse tandis que sa boîte crânienne se mit à résonner

sous les vagues de mots qui dévalaient de la bouche de la journaliste.

Peu à peu, ses derniers souvenirs, ses doutes, ses réflexions se mirent à défiler comme une bobine de film. Était-ce un cruel hasard ? Y avait-il un quelconque rapport avec ce qui s'était produit dans le parc ? Un détail lui revint en mémoire, le soudain et incompréhensible intérêt que le vieil ours avait eu au sujet de ce que lui avait dit la petite fille. Il avait dû lui poser la question trois ou quatre fois, c'était peu, mais assez pour être suspect. Jusque-là, elle l'avait soupçonné de vouloir s'assurer de son état d'esprit, si son état mental était sain. Elle s'était donc contentée contourné avec soin la question. En y repensant, il y avait aussi toutes ces photos et articles de journaux morbides accrochés sur le fameux tableau en liège. Sans oublier ce qu'elle avait lu sur le bloc-papier « par sa naissance arrivera la fin », une drôle de coïncidence…

- Et si…, songea-t-elle à voix haute. Non, ça ne se peut pas, se ravisa-t-elle.

Pendant un bref instant, l'image du vieil ours en meurtrier d'enfant était venue se plaquer dans son esprit.

Elle secoua la tête, autant pour extraire cette idée de son imagination que pour s'en dissuader.

Ce n'était pas crédible. Très vite, elle avait remarqué qu'il passait le plus clair de son temps en forêt, même s'il pensait la berner en passant par la porte se trouvant à l'arrière de la maison. Elle n'était pas dupe de son manège !

Le jour même de son arrivée, en fin d'après midi, elle avait fait le tour de la propriété et constaté l'existence de cette deuxième entrée, ou sortie, depuis la cuisine du locataire. De plus, les seules fois où il avait utilisé sa voiture, une petite Peugeot 207 rouge sans prétention, il ne partait jamais plus d'une demi-heure. Enfin, Marielle qui avait le sommeil léger depuis quelque temps, s'extirpait en sursaut de son lit au moindre hululement de chouette vagabonde. Alors, une voiture qui démarre en pleine nuit, elle l'aurait entendue, c'est certain. Ce raisonnement la soulagea. Seulement, cette question répétitive, étrange, et maintenant cette mort atroce, établissait selon elle, un lien indéniable. Le vieil ours savait et cachait quelque chose, elle en avait maintenant la certitude.

Elle voulait en avoir le cœur net. Se précipitant dans le couloir, elle courut vers l'escalier qu'elle dévala comme si une meute de chiens était à ses trousses. Freinant son allure en s'agrippant du bout des doigts au chambranle de la porte, elle stoppa net. Alors qu'elle s'apprêtait à frapper à la porte, elle entendit celle de la cuisine claquer.

- Ah non ! Cette fois tu ne m'échapperas pas ! pesta-t-elle les joues en feu.

Aussitôt dit, elle se jeta sur le portemanteau pour y attraper son blouson en cuir, qu'elle enfila tout en sortant de la maison au pas de course. Elle bifurqua sur sa droite arrivée en bas du perron, manquant de peu de s'étaler dans la gravelle. Très rapidement, elle atteignit les hautes herbes du jardin, l'obligeant à faire de grandes enjambées afin d'éviter de s'y

prendre les pieds. Contournant la maison dans une allure folle et désarticulée, elle aperçut Stéphane, au loin, qui s'engouffrait dans les bois d'un pas vif. Si vif, qu'en quelques secondes Marielle le perdit de vue, les ombres des arbres l'avaient déjà englouti.

La jeune femme était plus que jamais déterminée à le rattraper, tout d'abord parce qu'elle en avait assez de sentir comme une pestiférée, et enfin parce qu'elle voulait avoir des réponses à ses questions.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'elle arriva à l'orée de la forêt.

Elle dut ralentir son rythme avant d'y pénétrer pour que ses yeux s'habituent à la pénombre des lieux. Quand enfin les contours et les couleurs se firent plus nets, elle scruta les alentours avec insistance, jusqu'à ce qu'elle distingue la silhouette de Stéphane à quelques dizaines de mètres devant-elle. Elle reprit enfin sa marche sur une cadence plus lente, ajustant ses pas à ceux du fuyard. Fuyard, peut-être pas cette fois... En effet, Marielle observa dans sa démarche un empressement certain, mais peut-être ne cherchait-il pas fuir, puisqu'il n'eut pas cet instinct de jeter quelques regards par-dessus son épaule. Avait-il rendez-vous avec quelqu'un ? Mais pourquoi dans les bois ? Décidément cet homme s'entourait de beaucoup de mystère, de quoi raviver la curiosité de la jeune femme qui se mit en tête de découvrir le fin mot de l'histoire.

Alors qu'elle continuait de s'enfoncer dans la forêt, contournant toutes sortes de buissons, fougères, houx, se

faufilant entre les hêtres, chênes, charmes, et résineux qui habillaient ces bois, elle ne prit pas conscience dans l'immédiat, que si par mégarde elle perdait de vue Stéphane, elle serait dans la plus totale incapacité de retrouver son chemin. Absorbée par sa filature, concentrée sur le comportement et l'escapade du sexagénaire, elle ne vit pas non plus le temps passer. Cela devait faire trois quarts d'heure qu'elle lui filait le train, quand son portable vibra.

C'était un message de ses parents. Ils lui annonçaient tout bonnement leur prochaine escale en Inde pour une durée de deux semaines, ils l'embrassaient très fort et pensaient à elle tous les jours.

- Bah tiens… soupira-t-elle encore furieuse de leur cachoterie.

Continuant d'avancer le portable en main, elle ne prit pas garde où elle mettait les pieds, lorsqu'une famille de racine la rappela à l'ordre en agrippant son pied gauche. Elle lâcha un cri de surprise tout en basculant en avant. De justesse, elle se rattrapa en enlaçant de toute la longueur de ses bras le tronc d'un jeune chêne. Retenant son souffle, elle vérifia immédiatement si l'objet de sa filature venait de repérer sa présence, trahit pas son cri.

Le sexagénaire venait, effectivement, de stopper net sa marche effrénée.

Comprenant qu'elle était sur le point d'être découverte, elle plongea sans réfléchir, les deux mains en avant, sous la nappe de fougère qui par chance se trouvait juste sur sa

gauche. À plat ventre, dans une terre humide piquée d'une multitude de champignons, grouillant d'insectes en tout genre, le visage empêtré dans des toiles d'araignées, elle resta immobile n'osant pas reprendre sa respiration tandis que les battements de son cœur martelaient sa poitrine sous l'effet de l'adrénaline. Elle demeura ainsi pendant ce qui lui sembla une éternité puis, estimant qu'elle avait assez attendu, elle releva la tête pour jeter un œil par-dessus les fougères. Ce fut avec soulagement qu'elle constata qu'il avait repris sa marche.

- Il était moins une, marmonna-t-elle.

Elle entreprit de se dégager du parterre de fougère, tout en vérifiant l'étendue des dégâts. Son jean, son pull, son blouson et ses mains étaient dignes d'un camouflage militaire, tant ils étaient parsemés et éclaboussés de terre plus ou moins boueuse, ainsi que de toutes sortes de résidus végétaux. Ses lèvres se tordirent de dégoût. Mais, n'ayant pas le temps de s'épancher d'avantage, au risque que le vieil ours lui file entre les doigts, elle reprit aussi sec sa filature en accélérant le pas.

Cela lui prit encore dix minutes avant qu'il ne s'arrête au pied d'un vieux chêne. Marielle se rapprocha autant que possible, faisant attention de n'être ni vue, ni entendue. Il s'agissait d'une opération délicate à cause du tapis de feuilles mortes et de branches craquantes qui s'étalaient sous ses pieds. Par chance, elle put se positionner derrière quelques buissons, herbes hautes et jeunes arbres. C'était une planque idéale de par sa proximité et la vue qu'elle offrait. S'il devait y avoir une quelconque conversation, elle pourrait sûrement

l’entendre. Si toutefois, Stéphane avait bel et bien un rendez-vous. Un rendez-vous, semblait-il clandestin, car elle avait remarqué la nervosité du sexagénaire, ainsi que son insistance à promener son regard tout autour de lui, comme s’il voulait être certain de ne pas être vu. *Que caches-tu donc ?* s’enquit pensivement la jeune femme, qui n’était alors absolument pas en mesure d’imaginer, ce dont-elle allait être témoin.

Le temps s’était couvert, promenant un plafond plus sombre, l’humidité n’avait cessé d’augmenter, saturant l’atmosphère, tandis que la température dégringolait engourdissant tous les membres de Marielle. Ses pieds qui n’étaient protégés que d’une fine semelle, absorbaient peu à peu le froid qui irradiait du sol, devenant de plus en plus douloureux. À plusieurs reprises, elle souffla dans ses mains, pour les réchauffer tant bien que mal. Pourtant, sa concentration sur Stéphane était à son comble.

Il avait posé son bâton de fortune contre le tronc du vieux chêne, pour ensuite se placer quelques mètres plus loin. Il se tenait maintenant de profil. De sa petite sacoche accrochée à sa ceinture, qu’elle n’avait jamais remarquée jusqu’ici, il sortit un objet rond. Cet objet était enrobé d’une teinte bleu nuit, ainsi que de petits et fins sillons fuchsias très lumineux.

Il fait peut-être parti d’une secte… le soupçonna-t-elle de plus en plus inquiète et intriguée. Son comportement était vraiment anormal. Et puis, cet objet, c’était vraiment très curieux. Qu’allait-il en faire ? A quoi pouvait-il servir ?

Derechef, Stéphane balaya l'endroit du regard. Il parut satisfait, et plaça l'objet dans sa main droite. Incroyablement concentré, le visage fermé, les muscles tendus, il tendit son bras droit devant lui, paume ouverte. À la grande stupéfaction de Marielle, l'objet redoubla d'intensité, lorsque soudainement, des filaments fuchsias s'en échappèrent en se dandinant avant de s'enfoncer dans la chair du sexagénaire. La jeune femme dut mettre précipitamment ses mains devant sa bouche, afin d'étouffer un cri d'effroi. Le cri contenu, ce furent ses yeux qui s'écarquillèrent quand elle vit toutes les veines de la main et de l'avant-bras du vieil ours littéralement irradier.

Un rêve ! Oui, cela ne pouvait-être qu'un rêve.

Comment une telle chose pouvait exister ? Était-ce réel ? Ses pensées s'embrouillèrent sous un déluge de supposition tandis que ses émotions la tiraillèrent entre l'excitation et la peur. S'agissait-il d'un tour de magie ? D'une nouvelle biotechnologie ? Le vieil ours était-il seulement humain ? Un extraterrestre ? Ou était-il la victime d'expériences scientifiques sur une quelconque modification génétique ? Alors qu'elle cherchait une explication rationnelle, l'impensable se produisit. Les veinures luminescentes rampant sous sa peau, émergèrent de sa main en se tortillant, s'allongeant dans un rythme élégant, tout en produisant des craquements sonores électriques. Le sexagénaire était vraisemblablement dans une sorte de transe quand tout-à-coup, les filaments s'élancèrent en un clin d'œil vers le sol, où ils

s’enfoncèrent sans difficulté, telles des aiguilles dans du beurre.

- Mais qu’est-ce que c’est que ce truc ?! siffla tout bas Marielle à la fois subjuguée et affolée.

Derrière son camouflage de fortune, paralysée par le froid et la crainte, les yeux exorbités, la bouche entrouverte, elle se demanda si elle devait fuir, ou rassembler son courage pour rester jusqu’au bout. Bien que finalement, la question ne se posait pas, puisqu’elle était dans l’incapacité de faire bouger le moindre de ses muscles. Et puis, au point où elle en était, soit elle en savait trop, soit pas assez. Et si tout cela n’était qu’un rêve, au fond que risquait-elle ?

Ses sourcils se froncèrent, quand elle crut apercevoir une oscillation au niveau du sol feuillu. Ce mouvement fut confirmé dans la seconde qui suivit. En effet, le sol se mit à se soulever, telle une bulle de gaz qui cherchait à remonter à la surface d’un magma en fusion. Une demi-sphère se forma, dont la matière semblait être liquide. À l’intérieur de cette goutte géante à la surface agitée par des petites ondulations, il y avait une lumière blanche. Marielle mit un certain temps avant de comprendre pourquoi elle trouvait cette lumière si curieuse. Elle n’éclairait pas. C’était comme une ampoule dont la lumière restait prisonnière à l’intérieur.

- Cette fois c’est sûr, soit je suis en plein rêve, soit je suis complètement folle, murmura-t-elle.

Alors qu’elle se demandait à quoi pouvait servir cette énorme goutte d’eau, une ombre ne tarda pas à se dessiner à

l’intérieur. Très vite, la silhouette aux contours indistincts s’approcha de la membrane. Marielle plissa les yeux afin de percevoir au mieux ce qui allait sortir tôt ou tard de la demi-sphère, elle voulait être sûre de pouvoir l’identifier.

En premier lieu, elle distingua quelque chose de rond et de légèrement allongé pénétrer dans l’atmosphère de la Forêt de Brotonne. Cette chose était noire. Mais, peu à peu, elle comprit qu’il s’agissait d’une tête… plus précisément d’un museau. Les quelques brins de luminosité que le jour offrait encore à cette heure de la journée, fit scintiller ses yeux or, sublimant un regard incroyablement pénétrant et hypnotisant. Le corps musclé de l’animal apparut au fur et à mesure, sous les yeux éberlués de Marielle, dévoilant, cette fois elle en était certaine, une panthère noire d’une beauté insaisissable. Ce félin absolument magnifique n’était pas exactement comme ses congénères. La jeune femme le remarqua tout de suite, ayant déjà approché des panthères dans un parc zoologique. Celle-ci était indéniablement plus grande, enrobée d’une musculature plus épaisse et plus solide. Elle dégageait une puissance fascinante, un condensé de force qui devait dépasser l’entendement, le tout porté dans une allure propre au félin, tous ses mouvements laissaient paraître son incroyable agilité. Quant à sa beauté, elle n’avait d’égale que sa force, une robe d’un noir luisant où chaque rayon de lumière pouvait se refléter, dévoilant chacune de ses courbes.

- Incroyable, lâcha Marielle.

La panthère se dirigea vers Stéphane, qui de toute évidence n'était pas effrayé par l'animal, au contraire ses lèvres affichèrent un sourire sincère et chaleureux. Pendant ce temps, l'étrange goutte d'eau géante s'était mise à dégonfler pour disparaître.

Subitement, le félin se tourna vivement en direction de la jeune femme, plantant ses iris dans les siens tout en émettant un feulement grave et puissant.

Paralysée, Marielle sentit sa nuque se raidir instantanément lorsqu'un frisson d'effroi la parcourut de la tête aux pieds. L'animal allait-il lui sauter à la gorge ? Cette seule idée fit redoubler sa peur. Son esprit lui dictait de prendre la fuite mais ses pieds refusèrent de se déraciner.

La panthère l'avait flairée. Marielle sut instinctivement qu'elle n'avait aucun moyen de lui échapper. Incapable de décrocher son regard de celui de l'animal, prise au piège, elle crut entendre subitement une voix s'insinuer dans son crâne. Elle semblait si proche et lointaine à la fois, un peu comme un écho étouffé. Puis, des mots se formèrent dont elle ne comprit pas le sens immédiatement. La voix était à la fois douce, chaude et grave. Enfin, elle put saisir quelques mots, le bout d'une phrase : « …quelqu'un nous épie… ».

Ce fut alors que brusquement, une chaleur intense s'engouffra dans toutes les particules de son corps. Tous ses membres s'ankylosèrent, son esprit s'embrouilla, prit de vertiges, sa vue diminua, devint floue, noire… plus rien.

Marielle avait perdu connaissance.

- Orion ? Que se passe-t-il ? s'inquiéta Stéphane.
- *Je viens de te le dire, quelqu'un était en train de nous espionner*, répondit l'animal en pénétrant dans l'esprit de son ami.
- Était ?
- *Oui, disons que notre espion vient de se faire offrir un voyage aux pays des songes.*

Stéphane lâcha un grognement de frustration.

- Comment ai-je fait pour ne pas le voir ? Ce n'est vraiment pas le moment ! s'insurgea-t-il contre lui-même tout en emboîtant les pas au félin.

L'animal qui le devançait fit un bond en direction des buissons avec toute la volupté d'un félin. Stéphane admirait plus que tout la carrure de cet animal, imposante mais néanmoins gracieuse. Chacun de ses pas valorisait son élégance, sa finesse, sa précision, sa vigueur, en somme tous les attributs d'un redoutable prédateur. Sa taille imposait crainte et respect. En effet, son museau lui arrivait presque à hauteur de poitrine, une particularité que le sexagénaire avait eue beaucoup de mal à s'habituer. Ce museau était long et épais, armé de crocs acérés, finissant par une truffe noire entourée de longue moustache. Et enfin, cette masse de muscle, se terminait par l'équilibre d'une queue, dont la longueur équivalait à la distance qu'il y avait entre la pointe de son dos et sa nuque.

Stéphane se rapprocha d'Orion pour se pencher au-dessus des hautes herbes découvrant, à moitié surpris, le corps endormi de la jeune Marielle Alyno.

- Hum… pourquoi cela ne m'étonne pas ? ronchonna-t-il.
- *Tu la connais ? C'est une humaine ?*
- Effectivement, elle est tout ce qu'il y a de plus humain et malheureusement oui, je la connais.

Le sexagénaire se passa la main dans sa barbe naissante, réfléchissant à la façon dont ils allaient résoudre ce problème. La contrariété et la réflexion vinrent, un instant, accentuer toutes les ridules de son visage, tant il grimaçait.

- Finalement… ce n'est pas plus mal que je la connaisse, se ravisa-t-il. Cela va sans doute m'aider à lui faire croire que tout ceci n'était qu'un rêve, dit-il en se tournant vers l'animal.

Orion eut, soudainement, le regard empreint d'inquiétude.

- Que se passe-t-il ? voulut savoir Stéphane.
- *Si elle m'a vu sortant du portail…* soupira-t-il, *tu sais ce que dit la première des lois Stéphane, il s'agit d'une humaine,* dit-il en pointant du museau la jeune femme.
- Je sais. Je pense que tu t'inquiètes trop vite. Elle a certainement vu « une panthère », et avec un peu de chance elle n'a pas eu le temps de voir le portail que j'ai ouvert. Ce qu'il ne faut pas qu'elle sache, c'est que

tu viens d’un autre monde. Un monde qui côtoie celui des humains sans qu’ils n’en sachent rien. Sans oublier qu’elle ne doit pas savoir qui je suis…

- *Un passeur d’âmes qui ouvre les portails entre les mondes… je sais. J’espère que tu dis vrai Stéphane, sinon…*

Orion ne termina pas sa phrase, laissant planer un silence où chacun d’eux se perdit dans sa propre réflexion. Finalement Stéphane fut le premier à rompre le silence.

- Combien de temps avant qu’elle se réveille ?
- *Plusieurs heures.*
- C’est parfait.

Stéphane savait que malgré son endurance, il ne pourrait pas la transporter à bout de bras pendant près d’une heure de marche.

- Tu vas m’aider à la transporter chez moi.

Orion pencha la tête sur le côté, traduisant son étonnement.

- Oui je sais, c’est contraire aux lois, mais au point où en en est. Il faut surtout éviter le pire. Et je crains que le pire soit à nos pieds, expliqua-t-il avec une pointe d’agacement dans la voix. Elle n’avait pas pu s’en empêcher… soupira-t-il en levant les yeux au ciel.
- *Très bien.*

Le sexagénaire se rapprocha de Marielle avant de se pencher pour glisser son bras droit sous les genoux de la jeune femme et son bras gauche sous les épaules. Délicatement, il la

plaça en position de cavalière sur le dos du félin puis, toujours avec beaucoup de précaution, il laissa le corps de Marielle s'allonger, jusqu'à ce que sa tête vienne se blottir entre les omoplates d'Orion. Ses bras et ses jambes flottaient de chaque côté de l'animal.

- Allons-y.

Orion approuva d'un hochement de tête, et sans plus attendre se mit en marche.

- As-tu réussi à avoir des renseignements, à propos de notre affaire ? demanda Stéphane, revenant sur la raison de la présence d'Orion.
- *Je crains que cela te déplaise…*

OceanofPDF.com

Chapitre 6 : L’appel de la Pierre de Loi

D’infimes scintillements, tout justes visibles à l’œil nu, miroitaient les derniers rayons de lumière qu’accordait l’astre suspendu à l’horizon. Ces petits éclats pétillants, se mouvaient légèrement pour se joindre à la respiration somnolente de Maha Iouhi.

Comme toutes les fées, dès lors qu’elle s’assoupissait et que son esprit s’invitait au repos et aux rêves, tout son métabolisme s’appropriait à la fois la lumière, les formes et les couleurs qui l’environnaient pour rendre chaque particule de son corps invisible. Invisible presque, puisque seules ses ailes scintillantes permettaient de la distinguer, si l’on y prêtait attention.

L’invisibilité était l’une des caractéristiques majeures de ces petits êtres d’ordinaires discrets, subtils, au caractère chatoyant, romantique et dont l’optimisme pouvait pour certain s’avérer déconcertant. Cependant, il arrivait que certains d’entre eux soient différents, ce qui était le cas de Maha. Elle avait l’esprit vif, curieux, aventureux et quelque peu libertin, ce qui l’avait entraîné dès son plus jeune âge à vagabonder en dehors du royaume des fées. Elle s’était accordée des escapades sur le continent Dailes qui au fil du temps devinrent de plus en plus nombreuses, longues et éloignées. Elle n’avait

eu de cesse de découvrir de nouveaux paysages, de nouveaux royaumes, de nouvelles cultures et espèces toujours plus surprenantes les unes que les autres. Elle affirmait être en quête d'elle-même, ce que peu de fées comprenaient. Puis, un jour, ce fut la Mer Jaya qui devint irrémédiablement attirante, tel un aimant ; ce qu'elle avait ressenti à cet instant, lui avait semblé inénarrable. Sans vraiment savoir ce qu'elle faisait, ni pourquoi, elle s'invita sur un navire depuis le port de Suretone. Ballotée par les remous, elle avait vogué au gré du vent et au bon vouloir des pêcheurs jusqu'à ce qu'elle découvre pour la première fois les montagnes d'écumères. Son cœur s'était épris aussitôt de celle que l'on nommait Majesse, la plus grande, la plus majestueuse et surtout celle qui abritait le palais Jezkezialk.

Très vite, elle avait déambulé dans tous les recoins de cette interminable demeure, se montrant curieuse et volubile. Ainsi, elle fut très vite remarquée par ses habitants et en particulier par le roi lui-même, Aratero. Il avait fini par lui avouer, au cours d'une de leur conversation, qu'il était subjugué par son audace, son intelligence et sa pertinence. Des qualités dont elle était fière, des qualités qui lui avaient valu l'honneur d'être érigé au rang de sentinelle royale. Jamais Maha ne s'était sentie autant à sa place depuis son arrivée sur la montagne Majesse, elle avait trouvé sa voie, sa destiné, aux côtés du roi des elfes. Une nouvelle vie avait commencé pour la jeune fée au grand désarroi de sa famille qui avait secrètement espéré qu'au travers ces voyages à l'extérieur du

royaume des fées, elle finirait par se lasser, s'ennuyer de ses proches et qu'elle reviendrait parmi les siens. Néanmoins, elle devait l'avouer, malgré la grande satisfaction qu'elle éprouvait vis à vis de cette vie qu'elle avait choisie, il subsistait ce vide laissé par l'absence de sa famille.

Ses journées étaient bien remplies, en tant que sentinelle elle devait informer le roi des évènements, des rumeurs, des plaintes, tout ce qui pouvait s'avérer important, étrange, et depuis quelque temps inquiétant. Elle était un peu comme cette lanterne que l'on tend devant soi, afin d'éclairer le chemin qui s'étend au-delà de l'obscurité. En effet, le roi avait pour devoir de tout savoir, un fait primordial qui devait l'aider à prendre les bonnes décisions. Maha s'était montrée très efficace dans son rôle de sentinelle, finalement fait sur mesure. Elle était comme prédisposée pour cette fonction, avec sa petite taille, haute d'un pied qui lui conférait la discrétion nécessaire ; ses ailes qui lui permettaient d'accéder à des endroits ou des lieux normalement inaccessibles, sans oublier ses facultés magiques tels que son invisibilité, ses sens aiguisés, et son maniement de l'illusion. L'ensemble faisait d'elle une sentinelle hors pair. Mais finalement, toutes ces missions qu'on lui avait confiées s'étaient réduites à une seule, quelques heures après l'annonce la mort du Prophète.

Huit longs et interminables jours que Maha avait reçu l'ordre de surveiller un objet que le roi Aratero avait fait mettre dans ses propres appartements et qu'il appelait pierre de loi. Il avait fortement insisté sur l'importance et la

confidentialité de cette responsabilité qu'il lui confiait, cette pierre était selon ses propres termes « capitale ». Sa mission s'était réduite à veiller la pierre de loi, jusqu'à ce que celle-ci s'éveille. Quand cela se produirait, elle devrait prévenir immédiatement le roi, et ce à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, dans n'importe quelle circonstance. Aussitôt, Maha l'avait questionné sur la façon dont celle-ci devait « s'éveiller ». Il avait tout d'abord marqué un long moment de silence avant de lui répondre: « Tu le sauras quand elle le fera ». La jeune fée avait compris que derrière cette réponse ambiguë et sous ses traits tendus, il n'en n'avait pas la moindre idée.

Curieux, s'était-elle fait la réflexion.

Quoiqu'il en soit, patiemment, Maha attendit des jours durant que, cette si précieuse, si secrète et si mystérieuse pierre sanguine daigne lui faire le moindre signe. Après deux jours qui lui parurent sans fin, elle avait fini par s'occuper l'esprit en listant toutes les hypothèses qu'elle était en mesure d'imaginer sur la manière dont celle-ci s'éveillerait. Lui était venu à l'idée qu'elle se briserait en mille éclats, qu'elle se transformerait en fleur, qu'elle changerait de couleur, qu'elle produirait un son, une note, ou même une chanson, ou encore qu'elle bâillerait avant de s'étirer depuis toutes ses surfaces, puisqu'elle était sensée « s'éveiller ». Malheureusement, toute cette agitation cérébrale, n'avait pas suffi à faire fuir son ennui. Jamais le temps ne lui avait paru aussi long et pesant, le sablier du temps semblait avoir été freiné, ne laissant s'écouler

le sable que grain par grain où chacun d'eux s'écrasait lourdement. Pour la première fois depuis son arrivée au palais Jezkezialk, elle s'était mise à douter de son utilité. Finalement, pour parer à toutes pensées négatives ainsi qu'à son ennui, elle avait décidé d'ajouter quelques rondes de surveillance dans les appartements du roi Aratero. D'ailleurs, celui-ci n'y vivait pas puisqu'il logeait dans les appartements qu'il avait en commun avec la reine Azla. Maha passait donc au crible toutes les pièces dans leur moindre recoin, profitant de l'occasion pour jeter un œil de ci de là. Il fallait avouer que le roi ne manquait pas d'objets surprenants. Malgré toutes ces initiatives désespérées, la sentinelle finissait par s'assoupir au milieu de cette solitude et de silence plombant.

Pour ne pas déroger à ces nouvelles habitudes en ce huitième jour d'attente, Maha s'était assise sur le petit meuble en bois noir, sculpté et lustré, posé dans la pièce faisant office de salon, sur lequel reposait le coussin blanc soyeux orné de fines dorures, au creux duquel avait été nichée la pierre de loi. Et pour l'énième fois, elle avait fini par sombrer dans un sommeil fleurissant de songes.

Ce fut un grelotement, dût à la légère baisse de température de cette fin de journée, qui la réveilla. Instantanément, elle se désarma de son invisibilité, révélant sa petite frimousse à la peau rosée. Les contours de son visage pétillant de fraîcheur avaient une forme subtilement triangulaire. Au cœur de ce minois candide aux pommettes rehaussées, brillaient deux grands yeux bleu océan recelant,

tout à la fois, de la bienveillance ainsi que d'une pointe d'espièglerie. Son nez droit et fin se terminait légèrement en trompette et ses lèvres, finement dessinées, étaient d'un rose gourmand. Ce joli visage était enveloppé par une délicate chevelure pour le moins atypique. En effet, celle-ci était composée, ni plus ni moins, d'une multitude de petites fleurs aux pétales fuchsias et blancs, accrochées à de discrètes tiges vert pâle, dispersant dans leur sillon un arôme frais et sucré. Son corps arborait des courbes élégantes et menues. Quant à ses ailes, elles étaient au nombre de quatre, deux s'élevant de moitié au-dessus de sa tête, et deux descendant jusqu'à ses mollets. Elles étaient d'une bonne largeur, proportionnellement à sa taille, faites d'une fine membrane veinée telles les branches nues d'un arbre. Ces quatre resplendissants membres étaient aussi luisants, transparents et colorés que des bulles de savon. Pour finir, Maha portait un bustier tenu par une seule bretelle passant derrière son cou, un pantalon très ajusté, ainsi que des bottes montant jusqu'à mi-mollet, le tout dans un aspect velours à la teinte chocolat, cousu et brodé délicatement de fil doré.

Maha, dont les pupilles encore dilatées par l'obscurité de ses paupières récemment closes, se mit à bâiller et à étirer tous ses membres tout en faisant claquer ses ailes de quelques battements afin de les dégourdir. La nuit était sur le point d'envelopper les montagnes d'écumère de la mer Jaya et la fameuse pierre rouge n'avait toujours pas émis le moindre signe. La jeune sentinelle poussa un long soupir de frustration

avant de poser son regard sur l'objet de sa mission. La teinte vermeille de la pierre alla se refléter dans les iris de la fée, au moment où elle se pencha au-dessus d'elle. En retour, le minois de Maha miroita sur toutes les surfaces de la pierre de loi qu'elle se mit à scruter avec insistance, espérant pénétrer au cœur de ce morceau écarlate afin d'y trouver au moins une once de réponse.

- A quoi peux-tu bien servir ? chuchota-t-elle.

En effet, Maha savait l'importance de cette pierre, le roi Aratero avait été très clair sur ce point, seulement à aucun moment il ne l'avait informé de sa fonction. Bien sûr, elle se doutait qu'il y avait un lien avec une loi, voire plusieurs lois, mais laquelle et pourquoi ? Seulement, le roi semblait tellement accablé par le chagrin au moment où il lui avait confié cette mission, qu'elle avait pensé préférable de s'abstenir de lui poser toutes sortes de questions. Et, il était évident que la pierre écarlate n'allait pas lui dévoiler son secret. Derechef, elle expira l'air contenu dans ses poumons accompagné d'un petit son de découragement puis, elle se leva de toute sa hauteur lilliputienne pour finir de s'étirer en se courbant dans tous les sens. Elle finit par jeter un bref coup d'œil sur les lieux depuis le petit meuble en bois d'où elle se tenait.

- Il commence à faire drôlement sombre ici, en conclut-elle de sa petite voix cristalline.

Aussitôt dit, ses ailes se mirent à frémirent de battements incroyablement rapides. Si rapides, qu'il en

devenait difficile de soupçonner leur existence, seul leur scintillement et leurs couleurs iridescentes trahissaient leur présence. En y regardant plus attentivement, l'on discernait de petits arcs luminescents, empreinte laissée par la vélocité de leurs battements. En quelques secondes, elle traversa le salon au plafond courbé, survolant l'amoncellement de coussins de plumes disposés au milieu de la pièce dans une sorte de coupelle géante creusée à même le sol - c'était ici que le roi recevait ses intimes. Alors qu'elle s'approchait du vestibule où se trouvaient les veilleurs - interrupteurs en forme de spirale où l'on plaçait sa main afin qu'ils y puisent un peu d'essence de magie qu'ils retransmettaient vers toutes les lampes qui à leur tour s'illuminaient d'une flamme blanche - ses sens aiguisés lui indiquèrent une présence. Même, si elle lui tournait le dos, elle discerna immédiatement son emplacement sous l'arc de la fenêtre qui menait au balcon, juste à droite de la petite table où se trouvait la pierre de loi. Maha fit volte-face, et allongea sa vue afin de percevoir les contours de la présence malgré la pénombre. Malheureusement la présence avait déjà disparu, et Maha eut seulement le temps d'identifier son espèce.

- Une fée ! siffla-t-elle complètement incrédule, mais… je croyais être la seule au palais.

Aucun doute, Maha était une véritable exception puisqu'elle était la première fée à vivre en dehors de son royaume depuis des siècles. Mais ce qui l'interpella réellement, c'était ce qui avait émané de cette fée, comme

quelque chose de sombre et de nauséabond. Plus inquiétant encore, la proximité qu'elle avait eue avec la pierre de loi !

La sentinelle se mit à réfléchir à toute allure, qu'était-elle sensée faire ? Prévenir le roi ? Ou prendre en chasse la visiteuse ? Dans les deux cas elle allait devoir se soustraire de sa mission pendant un moment. Maha devait se montrer judicieuse, seulement le temps filait et les traces laissées pas la fée allaient s'atténuer très vite, elle devait impérativement prendre une décision maintenant. Finalement, elle se laissa guider par son intuition et ses ailes se mirent à frétiller de plus belle la propulsant en direction de cette mystérieuse fée quand soudainement, une lumière sanguine éclaboussa tous les murs de la pièce la figeant de surprise dans les airs.

Elle resta ainsi, statufiée au milieu du salon, cherchant du coin de l'œil d'où pouvait provenir cette étrange lumière. Puis, sous ses yeux effarés, les rayons qui dardaient dans tous les recoins avec une densité quasi aveuglante se matérialisèrent en grains de sable noirs s'écoulant tel un sablier sur le sol. La jeune sentinelle sentit son cœur s'emballer, entortillé et comprimé par une peur grandissante, au fur et à mesure qu'elle s'interrogea sur ce qui était en train de se dérouler devant-elle. Jamais elle n'avait vu une telle magie, et en tant que sentinelle du roi, elle connaissait les rumeurs qui couraient au travers des conversations qu'elle épiait pour son compte. Beaucoup chuchotait, s'interrogeait, s'inquiétait à propos de cette chose qui mûrissait, envahissant le cœur des différents royaumes.

Les rumeurs parlaient d’un mal terrifiant, d’une noirceur comme jamais leur monde n’avait connu. On disait qu’il approchait patiemment, les observant pour, quand le moment sera venu, avaler tout le bien qui existait en ce monde, et qu’il n’hésiterait pas à étendre la mort, partout où l’on se mettrait en travers de son chemin. Maha n’avait pas réellement pris conscience de cette menace jusqu’à cet instant où la peur la mordit de plein fouet à la gorge. Un tel sentiment était une première pour la fée.

La peur… La peur de quelque chose de profondément sombre, de quelque chose de terriblement avide de souffrance et de mort. C’était cela qui se murmurait chez les sapiensiens. Un murmure devenant, pour la première fois, réelle pour la fée qui à ce moment précis, redouta plus que tout que l’œuvre qui se déroulait sous ses yeux fut orchestrée par ce mal.

La pièce était maintenant tapissée d’une couche noir ébène. Les grains de sable se mirent à s’emboîter les uns dans les autres à une vitesse folle, comme si le temps s’était inversé. En effet, celui-ci grimpait dans un crépitement matérialisant peu à peu des formes que Maha commença à identifier. Elle reconnut un arbre au centre, puis un peu en retrait, trois créatures dont deux semblaient être de type hominien, se tenant sur deux jambes, alors que le dernier marchait sur ses quatre membres à la fois dont la colonne se prolongeait par une longue queue. L’un des deux hominiens était allongé, les deux autres semblèrent s’avancer dans sa direction dans un mouvement craquant produit par l’effet du

sable noir. Maha, incrédule observa avec minutie la scène réalisée par cette étrange magie. La peur s'était doucement dissipée de ses muscles, elle se fia finalement à son intuition qui lui soufflait que ce phénomène n'avait pas de lien, du moins direct, avec le mal. Subitement, les montagnes de sable mouvant s'effondrèrent laissant seules la créature allongée et celle reposant sur quatre pattes. Les grains noirs qui les composaient se solidifièrent puis, une lumière rouge aveuglante transperça les deux sculptures avant que celles-ci craquèlent de part en part et qu'un souffle puissant n'avale à la fois le sable et la lumière en se rétractant en un seul point d'impact.

- La pierre de loi ! Elle s'est réveillée ! réalisa Maha.

Des myriades de particules d'eau formaient une brume rafraîchissante et délicate. Un certain nombre d'entre elles venaient sustenter les fibres du tissu soyeux que portait Aratero, tandis que d'autres perlaient sa peau raffinée. La douceur des gouttelettes contrastait avec la force phénoménale de la chute d'eau qui s'étendait derrière le palais, et ce d'un bout à l'autre. Un grand mur avait été construit longeant le vide dans lequel s'engouffrait les trombes d'eau afin d'éviter les accidents. Néanmoins, à deux endroits avaient été érigées deux passerelles taillées dans l'écumère, surplombées chacune d'un dôme reposant sur dix piliers torsadés, cinq de chaque côté. La coupole d'une bonne épaisseur permettait de dévier la chute d'eau pour arriver de l'autre côté sans encombre. À

l’intérieur de celle-ci s’extasiaient toutes sortes de petites créatures marines sculptées dans une pierre translucide d’une teinte vert d’eau. C’était en traversant ces somptueuses constructions que les habitants du palais pouvaient se rendre aux embarcations.

Aratero se trouvait sur la passerelle qui se situait derrière la colossale salle de réception, la plus proche de ses appartements. Depuis la mort du Prophète, cet endroit était devenu pour lui un lieu de recueil, de tranquillité, il s’en dégageait une atmosphère humide et chantante qui avait le don d’apaiser, en partie, sa tristesse.

La disparition de ce guide spirituel, sans faille, avait eu beaucoup de répercutions. Sur les plus proches, évidemment, mais aussi sur un grand nombre de peuples. Beaucoup d’entre eux étaient venus lui rendre visite de son vivant, pour l’honneur de le rencontrer, dans l’espoir de recevoir ses précieux conseils, s’imprégner de sa sagesse, et d’embrasser son amour. Il n’était donc pas surprenant qu’à l’annonce de sa mort une onde de tristesse se soit propagée telle une vague qui n’en finissait plus de s’abattre.

Aratero était déchiré par tout ce chagrin, et ce sentiment s’alourdissait de jour en jour par le poids de l’inquiétude et de la crainte concernant leur avenir à tous. Il n’était pas convaincu qu’ils seraient tous à la hauteur de ce qui rampait sournoisement dans leur direction, déposant sur son passage l’immondice de la perversion et du mal. Les dernières nouvelles étaient préoccupantes, les disparitions s’étaient

accrues depuis la mort de l'omnisciole. Le roi craignait que la peine causée par sa disparition n'ait rendu les sapiensiens plus vulnérables encore. Bientôt, tout cela aurait des conséquences, les différents peuples commenceraient à exiger que les dirigeants réagissent, et ce qu'il redoutait, arriverait comme une massue dont l'impact produirait une déflagration de violence sur tous les continents. Ils allaient devoir se battre, dresser des armées et des lignes de défenses, ce qui de mémoire n'était plus arrivé, dans une telle ampleur, depuis des millénaires.

Les doigts délicats de l'elfe s'étaient serrés en des points compacts et fermes, sa tête semblait s'être enterrée entre ses épaules, tandis que tous ses muscles se contractèrent de frustration. Une frustration qui avait pris naissance dans ce puits de tristesse, de crainte et de colère.

Sa chevelure blanche, alourdie sous le poids de l'humidité, vint se coller sur son visage. Sa tunique également, d'un bleu turquoise cintré par une large bande de tissu blanc, n'en pouvait plus d'absorber toute cette eau, une pesanteur supplémentaire en écho à celle de son cœur. Alors que l'esprit d'Aratero s'enfonçait un peu plus dans de sombres émotions, quelque chose fendit subitement l'air, effleurant sa joue droite. Interloqué, il se redressa et pivota sur lui-même.

- Maha ! s'exclama-t-il à la fois soulagé et étonné par sa présence si soudaine.
- Sire, pardonnez mon intrusion si brutale, mais vous m'aviez dit « à n'importe heure et dans n'importe

qu’elle circonstance » ! dit-elle le souffle court et le teint pâle tout en continuant de virevolter à la hauteur du visage du roi.

Une fois l’effet de surprise dissipé, Aratero percuta où voulait en venir la sentinelle. Immédiatement les traits de son visage se durcirent.

- La pierre de loi ? réalisa-t-il.
- Oui Majesté, c’était incroyable, je n’avais jamais vu une telle magie, expliqua-t-elle en enjoignant de grands gestes à la parole. J’ai même cru à une magie noire ! Tout à d’abord, il y a eu cette lumière rouge, vive, puis cette sorte de sable noir, sorti de nulle part, quand tout à coup, tout a disparu, débita-t-elle à toute vitesse.
- Elle s’est donc réveillée, se contenta de dire le roi d’un air songeur et préoccupé.

Aussitôt, il plaça sa main sous son menton réfléchissant déjà à la manière dont il allait pouvoir convaincre son fils Gaëlis de suivre les derniers vœux du Prophète. Soudain, son visage s’éclaira tandis qu’il pointa son index vers le haut, signifiant qu’il venait d’avoir une idée. Alors qu’il s’apprêtait à interroger plus précisément la jeune sentinelle, Aratero remarqua l’expression curieuse sur le minois de celle-ci.

- Qui y’a-t-il Maha ?
- Euh… c’est que…, si je puis me permettre Sire, vous avez l’air d’une plante défraîchie venant d’essuyer une averse, osa-t-elle.

Aratero ne put s’empêcher d’esquisser un petit rire. Le premier depuis la disparition du Prophète. L’audace et la franchise de Maha était une véritable bouffée d’oxygène. Toutefois, il revint très vite à ses préoccupations.

- Pourrais-tu m’exposer avec exactitude ce que tu as vu Maha ? C’est très important.
- Bien entendu Majesté…

Maha s’exécuta et relata en détail tout ce qui c’était produit à partir du moment où la pierre de loi avait fait exploser la lumière écarlate dans tout le salon. Consciencieusement, elle décrivit l’étrange scène à laquelle elle avait assistée, énumérant les trois créatures. Aratero ne manqua aucune de ses descriptions. Il lui était indispensable d’enregistrer toutes ses informations pour la suite des évènements. Son récit terminé, il allait s’apprêter à la remercier lorsque celle-ci ajouta :

- Sire, il s’est produit autre chose, juste avant le réveil de la pierre.
- Je t’écoute, l’encouragea-t-il intrigué.
- Voilà, comme je viens de vous le dire, quelques instants avant qu’elle s’éveille, j’ai vu quelque chose… ou plutôt quelqu’un, dit-elle hésitante.
- Qui donc ?
- Une fée.
- Une fée ? C’est étrange effectivement, je te croyais la seule à Jezkezialk.
- C’est aussi ce que je me suis dit.

- Peut-être vient-elle seulement d’arriver. Est-ce cela qui t’inquiète tant ?

- C’est que… quand je l’ai aperçue, elle n’était pas très loin de la pierre de loi, mais surtout, mes sens m’ont indiqué qu’elle n’était pas comme les fées de mon royaume.

- Où veux-tu en venir ?

Pendant quelques secondes, Maha sembla chercher les mots qu’elle allait utiliser.

- C’était comme si elle libérait une énergie étrange, finit-elle par se lancer, le regard perdu dans ses souvenirs, quelque chose de funeste émanait de son empreinte florale. Elle releva subitement la tête, vous savez que chaque fée dégage un arôme spécifique ?

- Oui.

- Et bien la sienne était très inhabituelle, avoua-t-elle, frissonnante.

- Qu’entends-tu par « inhabituelle » ? voulut savoir Aratero de plus en plus intéressé.

De nouveau la sentinelle eut l’air de plonger dans sa mémoire afin de trouver les mots justes.

- Son arôme était écœurant comme… de la pourriture, oui c’est ça ! De la pourriture !

Au moment même où Maha prononça le mot « pourriture », Aratero fut pris d’un vertige. Un sentiment d’insécurité s’insinua sous sa peau lui glaçant le sang. Jusqu’à ce jour, malgré tout ce qu’il savait, il n’avait jamais vraiment

ressenti cela à Jezkezialk, du moins pas de façon aussi prononcée et réelle.

- Serait-ce possible que… songea-t-il tout haut.

Ses pensées s’agitèrent sous son crâne et il finit par réaliser avec horreur que cette fée était peut-être l’une d’eux, les « pervertis ».

Tant de rumeurs circulaient à propos des sapiensiens qui disparaissaient, de ce qu’il advenait d’eux. L’une d’elles revenait assez souvent, ce qui l’avait plus ou moins convaincu de sa véracité. Ces disparus seraient voués à être contaminés par un mal à la base même de leur existence, c'est-à-dire de leur âme. On disait que celle-ci était infectée si profondément et si violement qu’il n’y avait pas de retour possible. Conditionnée aux plus vils instincts, ces âmes étaient asservies à tout jamais à « cette chose » qui les avait créées. Leur visage était celui des disparus, mais il ne s’agissait plus que de carcasses servant de réceptacle à cette défection d’âmes que l’on avait broyé, des abominations en sommes.

Mais pour l’heure, ni lui ni Maha n’avaient de preuves formelles qu’il s’agissait bel et bien d’une « pervertie ». Seulement, en tant que roi, il ne pouvait pas ignorer cette présence suspecte, car cela impliquait, l’éventualité, que ces êtres était capable de s’infiltrer parmi eux, sans qu’aucun d’eux ne l’aient jusqu’alors ni remarqué, ni même soupçonné. De toute évidence, il avait bien trop minimisé les risques et il allait devoir revoir la sécurité du palais au plus vite.

Maha s’était posée sur le muret de la passerelle pour s’adosser contre l’un des piliers, laissant tout le loisir aux perles d’eau de glisser sur sa peau ainsi que sur les pétales de sa chevelure. Aratero lut dans ses yeux un grand respect à son égard, il lui répondit aussitôt par un sourire plein de tendresse. Il émanait de cette fée quelque chose de particulier que le roi n’arrivait toujours pas à saisir.

Ce bref instant silencieusement délicat et riche s’évada au moment où Aratero afficha un air résolu avant de se pencher vers Maha.

- Je vais avoir une autre mission à te confier, Maha Iouhi.
- Oui Sire, lui répondit-elle d’une mine enjouée à l’annonce de cette nouvelle.
- Cette fois encore, il ne faudra pas sous-estimer son importance.
- Bien entendu Sire, mais puis-je me permettre une question ?

Aratero se contenta d’un signe de tête.

- Est-ce que tout ceci est lié aux rumeurs à propos de ce danger qui nous menace ? Et que signifiaient ces trois êtres que la pierre de loi a matérialisés ? Qui sont-ils ? Pourquoi est-ce si important ? débita-t-elle rapidement sans prendre le temps de reprendre sa respiration.
- Hmmph… il me semble que cela dépasse largement « une question », lui sourit-il.

Accrochée aux lèvres d'Aratero, Maha se tut, espérant une explication.

- Je comprends ta curiosité, mais pour l'instant je ne puis t'en dire plus. Crois-moi tu sauras tout cela bien assez tôt.

Il était primordial pour Aratero de garder secrètement certaines informations pour le moment, celles-ci ne pouvaient être divulguées sans preuves solides, ni même sans que les dispositions nécessaires aient été prises au préalable. Et bien qu'il avait toute confiance en Maha, celle-ci pourrait vouloir prévenir les siens, ce qui serait, il devait l'avouer, parfaitement légitime. Seulement, cela risquerait de provoquer une vague d'affolement et de chaos qu'ils ne pouvaient pas se permettre en ces temps déjà très troubles. Évidemment, il allait de soi que tous les dirigeants des différents royaumes devraient être informés de l'état réel de la situation et réunis afin de prendre toutes les décisions et toutes les mesures que cela engendraient.

Mais parmi toutes ces informations, il en était une qui ne devait absolument pas s'ébruiter : la violation de la première des lois. En effet, sa connaissance serait une condamnation certaine à tous ceux qui y étaient liés de près ou de loin.

- J'en viens au fait, reprit-il. Dans environ une heure, tu devras te trouver ici-même où tu attendras la princesse Acalia. Tu devras l'accompagner sur le

continent Dailes, mais aussi la guider et la protéger. Te sens-tu en mesure d'accomplir cela ?

- Bien entendu Sire, affirma-t-elle avec une once de contrariété dans la voix.
- Je n'en ai jamais douté Maha, la rassura-t-il, mais je me devais de te poser la question.
- Vous pouvez compter sur moi Sire, dit-elle fièrement.
- Merci pour ton dévouement Maha.

Le roi des elfes se releva de toute sa hauteur longiligne tandis que la sentinelle effectua une légère révérence à son intention avant de s'envoler aussi soudainement qu'elle était arrivée. Aratero aspira une grande quantité d'air humide comme si celle-ci possédait des vertus qui l'encourageraient à poursuivre son devoir. En quelques pas, il s'esquiva de la passerelle et bifurqua sur sa gauche pour longer l'allée parallèle à la chute d'eau qui menait jusqu'aux appartements royaux où il y retrouvait la princesse Acalia, sa fille.

- Cette fois-ci c'est décidé ! Je pars pour le voyage d'initiation ! s'écria d'une voix ferme Siusla.

Celle-ci venait d'entrer en trombe dans les appartements de sa sœur Acalia, faisant claquer la porte derrière elle et virevolter les voilages dans l'entrée du salon. Acalia saisit par cette entrée fracassante, renversa tout le contenu de son verre sur la table basse au bois orangé et aux contours volontairement irréguliers.

- Siusla ! réprimanda Acalia.

Mais sa petite sœur ne semblait pas l'entendre, continuant à soliloquer tout en faisant de grandes enjambées d'un bout à l'autre de la pièce.

- Personne ne pourra m'empêcher de partir ! continua-t-elle survoltée. Je sens que cette fois c'est le bon moment pour moi !
- SIU-SLA ! l'interpella-t-elle.

Cette fois sa sœur fut réceptive et stoppa sa marche effrénée, ainsi que son monologue.

- Oui ? fit-elle d'un air candide se tournant finalement vers son interlocutrice qui était en train d'éponger les dégâts avec délicatesse.

Acalia Byakouhiel était la deuxième née du couple royal. Douce, empathique, reconnu pour son sens maternel inné, elle possédait un caractère d'ordinaire placide et élégant, tout comme l'était d'ailleurs sa prestance. Pourtant, sa petite sœur dont la personnalité flamboyante en avait usé plus d'un, avait le don de la faire sortir de ses gonds. Personne encore n'avait su rester atone face à ses humeurs explosives, excentriques et bien trop souvent juvéniles.

La princesse tenta de prendre sur elle, une fois de plus, afin de retrouver sa sérénité légendaire. Aussitôt ses yeux roses pastel aux éclats pétillant de fuchsia, revinrent à cette infinie tendresse dont-ils exhalaient la plupart du temps, à l'instar de ses traits qui reprirent leur douceur habituelle. Comme tous les elfes, elle portait des cheveux longs, noirs,

aux bouts argentés. Les siens étaient attachés en une queue par une bande de tissu blanc qui s'enroulait sur presque toute la longueur. Ce tissu était brodé de fils scintillants aux diverses couleurs, dessinant de délicates petites fleurs. Elle portait une longue robe cintrée, confectionnée dans la même étoffe, aux manches tombantes et au décolleté ravissant.

Acalia ne put s'empêcher, au moins pour la forme, de fixer sa sœur avec sévérité.

- Ce n'est tout de même pas ma faute si tu es maladroite ! Et puis ce n'est que de l'eau, se défendit celle-ci en portant ses mains sur ses hanches affichant sa fierté.

Acalia leva les yeux au plafond avant de laisser échapper de ses lèvres un soupir. *Siusla ne changera donc jamais*, se désespéra-t-elle.

Elle était la troisième née et la dernière des filles. Et bien qu'elle n'ait pas hérité de la féminité de sa mère comme les deux aînées, elle avait reçu son entêtement. Elle arborait une allure plus atypique qu'Acalia et Fénicié, de nature endurante, elle s'était accoutumée aux pantalons ajustés qui dévoilaient ses courbes légèrement plus rondes et musclées que celles des femmes elfes. Ses chemisiers, foisonnant de broderies au col et au bout des manches, rentrés dans ses pantalons, rayonnaient par l'éclat de leur teinte vive. La finesse de sa taille était toujours accentuée par une large ceinture, dont la forme, la couleur et les fioritures l'accompagnant variaient selon le style du jour. Ce jour-là, le

pantalon était bordeaux, le chemisier rouge et la ceinture dorée. Son minois, quant à lui, se révélait par ses yeux aux coloris ensoleillés, ses pommettes étaient aussi rondes que ses lèvres étaient pulpeuses et ses cheveux étaient toujours tressés en arrière. Au final, Siusla était le parfait antonyme d'Acalia, comme l'étaient l'eau et le feu. D'ailleurs, elle avait toujours trouvé étrange, même si cela ne s'était jamais vu, que le pouvoir de sa petite sœur ne soit pas apparenté au feu, au lieu de la terre. Acalia quant à elle possédait celui de l'eau, tout comme la reine Azla, sa mère.

Sachant parfaitement ce que Siusla avait en tête, et ne voulant pas jeter de l'huile sur le feu, Acalia prit soin de choisir ses mots.

- Une initiation dis-tu ? C'est donc que tu as été choisie par un phénix ? demanda-t-elle, connaissant déjà la réponse.

Cette fois, Siusla croisa les bras sur sa poitrine, signe qu'elle tentait de réprimer sa contrariété.

- Ce que tu peux être… voulut-elle répliquer sans y trouver de suite.
- Oui, qu'est-ce que je suis ? se moqua Acalia.
- Oh ! Comme tu y vas ! Tu sais très bien qu'aucun phénix ne m'a choisie. Mais ce n'est en vérité qu'un détail. Un détail que l'on peut facilement contourner !
- Ah oui. Je serais curieuse de savoir de quelle façon ?

- Xila !! s’exclama-t-elle telle une évidence en détachant ses bras pour les écarter de chaque côté de son bassin.
- Xila ?! Mais voyons Siusla soit raisonnable…

Acalia n’eut pas le temps de terminer sa phrase que déjà sa sœur lui tournait le dos pour se faufiler derrière le rideau de plantes entremêlées aux voilages blancs suspendus pour faire face à la fenêtre. Celle-ci s’accouda au rebord, plongeant pensivement son regard par-dessus le balcon vers les jardins foisonnant du palais.

Acalia savait que depuis quelque temps elle s’était mise en tête de faire le voyage d’initiation, elle voulait prouver quelque chose, en particulier à leur père. Seulement, pour atteindre ce voyage, il fallait, en tout premier lieu, être choisit par un phénix, cette créature majestueuse dont les origines restaient un mystère complet, cette créature qui était vénérée de tous.

Les « Akehirks », c’était ainsi que l’on nommait ceux qui était choisi. Un mot ancien, de la langue des omniscioles et dont Acalia ignorait la signification. Cet évènement était extrêmement rare et très envié. En effet, dès leur plus jeune âge, les elfes rêvaient d’obtenir ce titre. Mais seule une petite dizaine d’entre eux par génération pouvait espérer avoir cet honneur. Quand cela se produisait, se créait alors entre l’elfe et la créature un lien indéfinissable qui devait être confirmé par un voyage d’initiation, où la monture et son cavalier

s’envolaient pour un périple de plusieurs années à travers le monde, les continents, les océans et les peuples.

Siusla cherchait sa place dans une quête qui pourrait la rendre spéciale, en particulier aux yeux du roi Aratero, leur père.

Acalia, assise en tailleur, se releva pour rejoindre sa sœur qui de toute évidence naviguait en pleine frustration.

- Siusla, commença-t-elle d’une voix douce, Xila a choisi Gaëlis depuis longtemps déjà. Et tu sais comme moi qu’elle est liée à lui pour la vie.
- Mais notre frère ne s’occupe jamais d’elle et il n’a jamais fait le voyage d’initiation ! Alors pourquoi ne pourrais-je pas le faire à sa place ?
- Parce qu’elle l’a choisi lui Siusla, pas toi.
- C’est tout de même injuste ! Et pourquoi as-tu toujours ce don de réduire mes espoirs à néant, bouda-t-elle.

Acalia se pencha vers sa sœur puis, du revers de la main lui caressa la joue avec une infinie tendresse, compatissant à son chagrin.

- Ma sœur, tu n’as aucunement besoin d’un quelconque défi pour devenir un être hors de commun, lui souffla-t-elle dans un murmure avant de plonger dans ses yeux en fusion, tu l’es déjà.

Ces mots apaisèrent la jeune elfe. Malgré tout, Acalia ne pouvait s’empêcher de penser que Siusla n’avait pas complètement tort. Il était injuste que Gaëlis ait reçu un tel

honneur dont il faisait fi, alors que sa sœur y aspirait tant. Seule Fénicié, leur aînée, avait fait l'initiation.

Acalia et Siusla restèrent silencieuses, observant les premières étoiles scintillantes exposées sur la toile de nuit qui miroitait dans les bassins d'eau en contrebas. Les pensées d'Acalia se fixèrent sur son frère Gaëlis, il s'était enfui peu de temps avant la mort du prophète sans doute submergé par le chagrin. Personne ne savait où il se trouvait, sauf peut-être elle. Il était si introverti, si taciturne parmi eux, il esquivait toutes les obligations que lui conférait son rang. Pourtant, il était aimé, et de tous, mais elle avait la sensation qu'il n'acceptait pas cet amour, comme s'il se flagellait d'une faute commise.

Perdues toutes deux dans leurs pensées, elles sursautèrent quand une voix familière résonna derrière elle.

- Bonsoir mes princesses, fit la voix chaleureuse.
- Père ! reconnurent-elles.
- Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous effrayer, dit-il l'air amusé par leur réaction.

Acalia se contenta d'un sourire discret, elle savait que derrière cette bonne humeur se cachait le cœur d'un roi bouleversé. Il faisait bonne figure depuis la mort du prophète, mais ces moments de solitude qu'il s'accordait plusieurs fois par jour dévoilaient une grande détresse, et Acalia ne savait comment soulager sa douleur. Elle remarqua qu'il pinçait très légèrement le coin de ses lèvres, signe qu'il était préoccupé et

tendu. Elle devina que sa présence n'était pas une simple visite, mais qu'il avait probablement une requête à lui confier.

- Père, vous êtes encore allez-vous réfugier près de la chute, dit-elle en l'observant de la tête au pied.
- Comment… commença-t-il, oh, oui effectivement, je suis trempée jusqu'aux os, reprit-il en jetant un œil sur sa tunique. L'on m'a même fait remarquer que je ressemblais à « une plante défraîchie venant d'essuyer une averse ».

Alors que Siusla s'esclaffa de bon cœur, Aratero fit appel à son pouvoir. Un tourbillon d'air tiède s'enroula autour de lui, soulevant ses cheveux, faisant valser sa tunique ainsi que les quelques plantes et tissus suspendus se trouvant près de lui. En un instant, l'humidité qu'il transportait disparue.

- Me voilà plus présentable ainsi.

Puis, Aratero prit un air sérieux en regardant ses filles.

- Ma Siusla, je dois m'entretenir avec ta sœur, pourrais-tu nous laisser, s'il te plaît ?
- Mais père ?! regimba-t-elle aussitôt.
- Siusla, c'est important, insista-t-il sur un ton plus autoritaire.

Acalia craignait la révolte de sa sœur qui serra ses poings et se tendit comme arc.

- Très bien ! De toute façon j'ai des préparatifs qui m'attendent ! tonna-t-elle espérant provoquer sa sœur en la fixant droit dans les yeux.

Acalia comprit tout de suite qu'elle avait l'intention de monter Xila, elle voulut la rattraper pour la raisonner, mais Aratero la retint en posant sa main sur son épaule.

- Siusla ! l'interpella-t-elle, mais elle avait déjà filé en claquant une nouvelle fois la porte.
- Ne t'en fais pas Acalia, je m'en chargerai. Pour le moment, il est urgent que je te parle.

Il était peu probable que leur père soupçonne les intentions chevronnées de Siusla mais devant son insistance à lui parler seul, Acalia n'insista pas. Elle dut se consoler dans l'idée que sa sœur n'arriverait pas à ses fins puisque Xila ne se laisserait sûrement pas monter aussi docilement, sans compter qu'elle n'était probablement pas sur la montagne Majesse.

Elle finit par emboîter sagement le pas à Aratero qui s'en allait s'asseoir sur le parterre de coussins aussi moelleux que confortables disposé autour de la table basse - coussins qu'affectionnaient particulièrement le peuple des elfes. Positionnés en tailleur, l'un en face de l'autre, le roi prit le temps de leur servir un verre de Cromel, un nectar rafraîchissant à base de fruit et de fleur dont l'arôme était à la fois sucré et épicé. Acalia continua de jauger son père, essayant de traduire les émotions qui le traversaient tandis qu'il se désaltéra d'une gorgée de Cromel. Reposant délicatement le verre sans toutefois s'en dessaisir, il fit une pause pendant laquelle il inspira profondément. Quand enfin il relâcha le verre, son visage s'empara d'un air si grave qu'il fit naître une tension dans la nuque d'Acalia.

- Je n’ai malheureusement pas beaucoup de temps pour t’expliquer tous les détails, se lança-t-il. Je vais donc aller à l’essentiel.

À la tension, s’ajouta une pression qui s’étala sur ses épaules. Elle prit conscience de la gravité du sujet que son père s’apprêtait à aborder.

- Je vous écoute père.
- Bien. Il faut que tu saches que peu de temps avant de rendre son dernier soupir, le Prophète m’a confié ses dernières volontés. Celles-ci sont liées à l’avenir de notre monde…

Son regard se perdit un instant.

- …et bien plus encore, d’où l’importance de les accomplir. Il faut que tu comprennes à quel point elles sont cruciales.

Le regard gris de son père se planta dans le sien, cherchant, elle devina, une approbation.

Acalia opina.

Bien sûr, elle connaissait les avertissements du Prophète à propos de cet avenir qu’il annonçait sans lumière, mais jusqu’à ce jour on l’avait toujours épargné, elle, ses sœurs et son frère de la réalité. Il était maintenant temps qu’ils l’affrontent. Quelque part, au fond d’elle venait de naître une brindille de fierté, Aratero avait choisi de la mettre dans la confidence, elle. Cependant, la crainte de devoir faire face à tous ces maux et écueils qu’on lui avait soigneusement cachés fut trahie par son estomac qui se contracta douloureusement.

Aratero parut toutefois satisfait de sa réaction.

- Connaissant ton assiduité pendant tes études, je pense que tu te souviens qu'il existe en réalité trois mondes ?
- Oui.
- Ces mondes accueillent les âmes selon leur stade d'évolution. Il existe des lois qui régissent ses mondes, faisant en sorte que cet acheminement ne soit pas perturbé. L'une d'elle prime sur toutes les autres, il s'agit de la première des lois. T'en souviens-tu ?
- Parfaitement, je m'en souviens, affirma-t-elle se remémorant ses cours en classe de maîtrise.
- Cette loi a été brisée, il y a peu de temps…
- Comment !? Que dîtes-vous ? Mais, qui a pu commettre un tel crime ? Et dans quel but ? s'affola Acalia.
- Détrompe-toi Acalia. Je sais que cela peut sembler très difficile à concevoir, mais cette violation est probablement le seul espoir que nous ayons, le seul qui puisse sauver le monde d'Animas des ténèbres.
- Mais… voulut-elle contester lorsque son père leva la main pour l'interrompre.
- Je sais que cela va à l'encontre de nos principes, de notre éducation, de nos lois et de la façon dont Sapiensanimas fonctionne, mais ce qui rôde, ce mal dont tu as entendu parler, est déjà parmi nous…

La princesse vit ses mains s’agiter pour couvrir un léger tremblement.

- Il nous reste très peu de temps pour nous préparer et je ne peux garantir que tout le monde y survive, avoua-t-il.

Les yeux roses d’Acalia s’arrondir d’effroi. Comment son père en était-il arrivé à cette horrible conclusion ? Pourtant, sur le visage du roi, il y avait cette expression qu’elle ne lui avait vu que si rarement, celle qui disait « pardon de t’infliger cela ». Il n’affabulait pas.

Des personnes vont mourir… comprit-elle, la gorge soudainement sèche.

- Continuez père, s’entendit-elle lui dire malgré son envie de fuir.
- Il existe une prophétie qui annonce cette violation, poursuivit-il d’une voix presque absente. Celle-ci affirme que cet acte a été commis par des êtres dont le dessein est de nous sauver. Il s’éclaircit la voix avant de reprendre, le Prophète m’a fait promettre ceci : Gaëlis ainsi que Pico doivent impérativement rejoindre les deux êtres en question dans le monde des interiens, afin de les accompagner dans leur quête. D’après…, il hésita, d’après le Prophète, ils font eux aussi partis de ce dessein.
- Gaëlis et Pico dîtes-vous… souffla-t-elle atterrée.
- Je sais que tout cela doit te paraître invraisemblable mais…, il ne put terminer sa phrase, se contentant d’un

regard navré.

Doucement, Acalia commençait à comprendre pourquoi son père avait fait appel à elle.

- Et Gaëlis est introuvable..., dit-elle tout bas.
- Oui, c'est ce pourquoi je m'adresse à toi ma fille. Tu es la plus proche de Gaëlis, sûrement la seule à savoir où il se cache et la seule, semblerait-il, à pouvoir le convaincre. Du moins je l'espère, chuchota-t-il pour lui-même.
- Je comprends père, le rassura-t-elle bien qu'elle était totalement secouée.

Les révélations de son père eurent l'effet d'une lame d'eau se fracassant lourdement sur ses épaules, pourtant elle se surprit à prendre sur elle-même et d'ingérer ce flot d'informations déboussolant. Compatissant au poids que portait son père qu'elle chérissait tant, elle lui prit la main dans un élan de tendresse pour l'apporter jusqu'à l'une de ses joues.

- Vous pouvez compter sur moi père.
- Je n'en ai jamais douté ma princesse, lui avoua-t-il s'habillant d'un sourire ému. Je dois encore te donner la description des deux êtres que tu retransmettras à Gaëlis.

Elle acquiesça dans un mouvement du menton et écouta attentivement les informations qu'Aratero put lui fournir avant qu'il ne lui demanda si elle avait une idée de l'endroit où avait pu se réfugier son frère.

- N’ayez crainte père, je crois savoir où il se trouve.
- C’est ce que j’espérais, se rassura-t-il. Autre chose, Maha t’accompagnera, elle t’attend sur la passerelle située derrière la salle de réception.
- Dans ce cas, il me faut me presser, dit-elle en se levant promptement.

Elle tournait déjà les talons dans la direction de sa chambre quand la main de son père s’enroula doucement autour de son poignet. Acalia lui fit face. Elle ne voulait pas qu’il puisse lire la peur qui venait de s’engouffrer dans le creux de son ventre, elle voulait se montrer digne de confiance. Mais finalement, elle se laissa tomber dans ses bras si réconfortant.

Il lui glissa à l’oreille :

- Je t’aime ma fille.
- Moi aussi je vous aime, plus que tout.

Acalia s’écarta délicatement de son père et plongea encore une fois son regard dans le sien, elle y puisa la détermination et la confiance dont-elle avait besoin. Elle ne le décevrait pas.

- Une dernière chose, se souvint-il soudainement, quand j’ai demandé au Prophète de quelle façon ils devraient se rendre dans l’autre monde, il n’a malheureusement eu le temps que de prononcer le mot « vasque », le roi secoua la tête, je n’ai malheureusement pas d’autre information.

- « Vasque », je m’en souviendrai. Je suis sûre que Gaëlis et Pico trouveront.

Cette fois, elle se dirigea rapidement vers sa chambre, plus décidée que jamais.

À la nuit tombée, Jezkezialk était éclairé par des boules lumineuses, appelées luflotes. De différentes tailles, elles étaient suspendues dans les airs, flottant un peu partout à l’extérieur du palais pour offrir une luminosité blanche auréolée d’un bleu électrique. Malgré cet éclairage magique, Maha n’arrivait pas à distinguer l’allée par laquelle devait arriver la princesse. La nuit était noire et la chute d’eau disséminait une bruine épaisse s’étalant et avalant l’horizon, même le plus proche.

La sentinelle, située près de l’un des piliers torsadés de la passerelle, se dandinait tout en se tordant le cou dans l’espoir d’apercevoir une silhouette derrière se rideau d’humidité. Elle était si impatiente de connaître sa prochaine destination que chaque seconde qui s’écoulait semblait s’étendre inlassablement, se moquant éperdument de l’invariabilité du temps. Dix jours qu’elle n’était pas sortie du palais ! À ce stade, sa soif d’escapade était à son comble.

Soudain, elle se figea. Ses sens en alerte, elle venait de percevoir un mouvement furtif juste derrière elle. Brusquement, elle fit volteface, portant son regard de l’autre côté de la passerelle, en direction de ce puits noir qui s’enfonçait au cœur de la montagne. Mais, il n’y avait rien

sinon cette gueule béante, opaque qui semblait attendre patiemment qu'elle vienne se glisser dans sa gorge.

- J'aurais juré avoir senti une présence, chuchota-t-elle.

Un frisson de crainte lui hérissa la nuque. Le souvenir de la fée qu'elle avait surprise dans les appartements du roi refit immédiatement surface lorsque ces narines détectèrent cette fragrance mortifère, ténue mais incontestablement reconnaissable. Le même pressentiment de danger, ressenti plus tôt dans la journée, vint se glisser sous sa peau. Cette fée l'avait sûrement suivi, observé. Elle s'était tenue là, dans l'ombre à une si maigre distance d'elle, la scrutant… Que cherchait-elle ? Qui était-elle ?

Même si le roi Aratero était resté muet à propos de cette présence douteuse, Maha n'était pas dupe des pensées qui l'avaient traversé. Il s'agissait d'un être « perverti » ! Une âme pervertie ! Une fée… qu'elle connaissait peut-être.

- Maha ? fit une voix diaphane dans son dos.

La jeune fée fit un bond avant de porter sa main contre sa poitrine comme pour retenir son cœur. Doucement, elle pivota, le visage blême de la frayeur qu'elle venait de subir pour se retrouver nez à nez avec la princesse Acalia qui s'était accroupie pour se mettre à sa hauteur. Elle souriait.

- Princesse Acalia ! Savez-vous la peur que vous venez de me faire ?

Maha n'avait pas reconnu la voix de la princesse à cause du bruit incessant des trombes d'eau qui s'écrasaient sur le

dôme de la passerelle.

- Je suis désolée Maha, ce n'était pas mon intention, dit-elle en haussant les épaules, amusée. Je crains qu'il ne s'agisse d'une nouvelle coutume à Jezkezialk que de se faire peur ainsi, bouda-t-elle des lèvres. Mais dis-moi, qu'est-ce qui te rend si nerveuse ?
- Oh non, je ne suis pas nerveuse princesse, juste un peu fatiguée et perdue dans mes pensées, mentit-elle ne voulant pas inquiéter la princesse Acalia à propos de cette fée malsaine. Où allons-nous ? s'empressa-t-elle de changer de sujet.
- Nous devons retrouver mon frère Gaëlis. Et je suis certaine que tu sais comme moi où il se cache.

Maha sentit ses jambes flageolées tant l'émotion fut vive.

- Nous…nous allons au royaume des fées ! balbutia-t-elle.

Une vague de chaleur la submergea tandis que les visages de ses proches se mirent à défiler devant ses yeux. Il y avait si longtemps qu'elle ne les avait pas vus, et elle avait tant de chose à leur raconter. Sa famille lui manquait plus qu'elle ne voulait l'admettre.

- Je suis certaine qu'ils seront ravis de ta visite, lui assura Acalia qui avait dû percevoir le flot d'émotion qui venait de secouer Maha.

La fée opina les yeux larmoyant. La princesse Acalia semblait partager son émotion ce qui raviva sa joie débordante.

Alors que son cœur chantait, son esprit la fit revenir dans l'instant présent lui rappelant la raison sa présence. Très vite, elle recentra sa vigilance.

- Il est temps de nous mettre en route, proposa la princesse.
- Oui Princesse, il est temps.

Le princesse Acalia se leva pour s'orienter, sans hésitation, vers le gouffre noir de l'autre côté de la passerelle. Immédiatement l'une des luflotes suspendues à l'intérieur du dôme se mit à la suivre comme reliée par un fil invisible. Maha l'imita qui elle aussi fut rattrapée par l'une des lampes magiques.

Bientôt, elles furent happées par la gorge profonde et sombre du passage qui les menait vers le cœur de la montagne. Peu à peu la noirceur qui apparaissait opaque se colora des rayons blancs et bleus des luflotes. Le faible éclairage révéla une immense grotte dont le fond était garni d'une multitude de galeries naturellement formées au fil des millénaires par l'écoulement de l'eau. L'écumère apparut sous des éclats teintés de bleu, donnant aux lieux un aspect de glace, comme si elles traversaient un iceberg.

Maha contempla la princesse Acalia. Elle semblait calme, sure d'elle. L'était-elle véritablement ? Ses pas étaient si légers que leurs claquements peinaient à se répercuter sur les parois qui les entouraient. Son visage serein, ses mouvements gracieux parèrent à son élégance innée. Cette humeur et cette énergie eurent pour effet de faire fuir la

nervosité de Maha. Voilà qui était le comble, alors qu'elle devait être celle qui accompagnait, guidait et protégeait, les rôles venaient d'être inversés.

- Nous pourrions prendre une embarcation marchande, elles longent la côte Blanche. Nous débarquerons sur l'une des plages plus discrètement. Qu'en penses-tu Maha ? interrogea Acalia extirpant la jeune fée de ses pensées.
- Oui, c'est une excellente idée Princesse, approuva Maha. Il est préférable de ne pas voyager seules, surtout en pleine nuit, ajouta-t-elle tout en réalisant que de toute façon ni l'une ni l'autre ne savait naviguer.

Depuis quelque temps, parmi toutes les rumeurs plus ou moins effrayantes qui se murmuraient de bouches à oreilles, l'une d'elles concernait la mer Jaya et les navires qui la traversaient. L'on racontait que des créatures inconnues, sournoises et monstrueuses attendaient, tapies dans les profondeurs de la mer, qu'une brume épaisse enveloppe les bateaux avant de donner un assaut mortel emportant avec eux les âmes se trouvant à leur bord. La plupart des habitants de la montagne Majesse n'y croyaient pas, mais Maha soupçonnait une part de vérité.

Elles arrivèrent enfin devant l'une des galeries. Le princesse Acalia s'y engagea sans attendre. Maha virevoltait à ses côtés tandis que les luflotes les auréolaient de leur luminosité, créant autour d'elles une bulle les protégeant de

l’obscurité qui noyait ce boyau. Peu à peu celui-ci devint étroit et parcouru de sinuosités rendant la marche plus périlleuse pour la princesse. Elles marchèrent ainsi pendant plusieurs minutes avant d’atteindre la sortie du tunnel qui s’ouvrit sur une telle immensité qu’elles furent en un instant projetées de géantes compressées à l’état d’insectes.

Aussitôt, les deux lampes magiques les quittèrent pour rejoindre leurs congénères éparpillées par centaines, flottant d’ici de là, au cœur de la montagne. Cette structure, gigantesque, abritait en son centre un entrelacs de tubes qui avaient pour fonction d’aspirer l’eau de mer depuis les profondeurs pour la faire jaillir à leur sommet. La circonférence de ce tronc imposant devait avoisiner les huit cents mètres où chacun des tubes resplendissait d’une luminescence bleu électrique.

Lorsque Maha était arrivée pour la première fois sur la montagne Majesse, elle avait été subjuguée par cette étrange lumière sans comprendre d’où elle provenait. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu’elle découvrit les échozes, des petits insectes de la taille d’un pouce ressemblant à des lombrics dont les minuscules écailles qui les composaient, possédaient cette phosphorescence. Les échozes s’amassaient à l’intérieur des tubes, creusant dans l’écumère des galeries affinant les parois qui laissaient transparaître leur luminosité. Si Maha ne l’avait pas découvert immédiatement après son arrivée, c’était parce qu’elle utilisait ses ailes pour aller d’un point à un autre

et non les coquilles comme tous les habitants des montagnes d’écumère.

Tout autour du tronc, par intermittence sur presque toute sa hauteur, s’était formé des plateaux circulaires d’un rayon d’une vingtaine de mètres. Partant depuis le rebord de ces disques, telles des toiles d’araignées, s’étiraient de fines branches d’écumère qui s’entrecroisaient, se joignaient, se séparaient, pour finir leur course jusqu’aux différents accôtements situés à la sortie des galeries. Ainsi, le cœur des montagnes d’écumère exhibaient un spectacle à la fois renversant et éblouissant.

La princesse Acalia s’engagea sur l’une des branches qui se trouvaient devant elle, toujours suivie de près par le frétillement des ailes de Maha. Habillement, la princesse avança pas à pas sur ces ponts suspendus sens perdre une seule fois l’équilibre malgré la dangerosité évidente dut à leur irrégularité et leur manque d’épaisseur.

Arrivée à mi-chemin, Maha ne put résister à l’envie de contempler, pour la énième fois, le cœur de cette montagne. Elle tourna lentement sur elle-même, appréciant l’heure tardive qui imposait un silence d’une rare pureté aux lieux, un peu comme si elle et la princesse Acalia étaient les premières à pouvoir y poser leur regard. Les parois de l’écumère qui formaient un cône, étaient mouchetées par une multitude de pastilles noires qui n’étaient autre que les entrées – ou sorties – des tunnels. Les luflotes naviguaient avec une infinie lenteur entre les ponts filandreux, tandis que les tubes entrelacés

exsudaient d’un bleu électrique rayonnant, frappant toute la structure de sa teinte. Ces lieux avaient quelques choses de chimérique, en particulier en cet instant.

La traversée fut plus longue que ne l’avait imaginé Maha qui était habituée à faire cet itinéraire par les airs. Les mouvements et déplacements d’Acalia étaient pourtant plus aisés que d’ordinaire puisqu’elle s’était habillée d’une tunique et d’un pantalon bleu nuit tenue par une large ceinture argentée.

Une fois sur le plateau circulaire, la princesse s’avança machinalement jusqu’au tronc dont la lumière se peignit sur sa peau et sur ses vêtements. Sa main élancée par de longs doigts graciles vint effleurer la matière de l’un des tubes. À son contact, la fluorescence lumineuse s’accrut. Puis, tout en fermant les yeux, la princesse Acalia fit vibrer ses cordes vocales d’une note continue, légère et haute à l’intention des échozes. Maha étudia le phénomène avec attention ainsi qu’une certaine excitation ; c’était, en effet, la première fois qu’elle voyait le phénomène de si près. Les insectes absorbèrent aussitôt la note, la transformant en une pulsion électrique visible sous forme de rayons plus intenses, avant de se la transmettre à une vitesse fulgurante, filant tel un éclair le long du tube jusqu’aux profondeurs marines.

Maha se contenta de suivre la princesse qui de toute évidence savait avec précision ce qu’elle devait faire. Son assurance fit douter la fée de l’utilité de sa présence auprès

d’elle, peut-être n’était-elle pas aussi indispensable que l’avait préconisé le roi.

Debout, à quelques pas du bord du disque d’écumère, la princesse Acalia tendait le cou au-dessus du précipice cherchant du regard la coquille ; le fameux moyen de transport qu’utilisaient les personnes dépourvues d’ailes pour descendre et monter le long de la montagne Majesse. Lorsqu’elle apparut enfin, la coquille finissait de s’égoutter de l’eau de mer, formant des petits ruissellements qui se faufilaient par une petite ouverture située dans le fond. Les coquilles étaient tel un énorme coquillage de l’allure d’un cône spiralé et dont la couleur blanche scintillante était arrosée de ci de là de teintes rose saumon. À l’intérieur, le premier tour de la spirale se moulait en un renfoncement assez grand et profond pour servir de siège. La princesse s’y installa, et Maha l’imita sans un mot. Aussitôt, la coquille débuta sa descente arrachant un petit hoquet de surprise à la jeune fée. Ce n’était pas tant la sensation de vide qui l’avait pris au dépourvu, mais plutôt le fait qu’elle n’avait aucun contrôle sur ce vol peu ordinaire. L’ascenseur magique longea le tronc, slalomant entre les branches filandreuses d’écumère, secouant de temps à autre les deux passagères. Plusieurs centaines de mètres plus bas, la coquille freina enfin sa course et se figea au niveau du dernier – ou premier – disque qu’offrait la structure du cœur de la montagne.

Tandis que Maha et la princesse accostaient sur le plateau, la coquille disparut dans l’eau en un instant, comme

aspirée par puissance invisible.

Suspendu à environ une soixantaine de mètres au-dessus de la mer, une grande partie du plateau s'élargissait pour s'étendre jusqu'aux parois de la montagne. À cet endroit s'érigeait un village nommé Encryle. Il était principalement occupé par les marins, les pêcheurs ainsi que des voyageurs et des marchands en escales.

En dessous, s'étalait une mer qui à cette heure était d'huile, seules quelques ondulations produites par les navires amarrés étaient perceptibles. Les embarcations formaient un anneau autour du tronc où flottait un amoncellement quadrillé de pontons et de quais en bois. Les bateaux, des plus petits aux plus grands, des plus rudimentaires aux plus luxueux accostaient jours et nuits, entrant par le seul endroit où les chutes d'eau accordaient un passage d'une largeur suffisante. Ainsi, les embarcations étaient constamment protégées par la montagne, tout comme un arbre dont les branches et le feuillage servaient d'abris lors des grandes pluies ou encore lorsque le soleil devenait trop ardent.

La princesse dont le pas assuré venait de céder la place à un pas hésitant, semblait en pleine réflexion, le doigt posé sur ses lèvres. Elle pivota soudainement vers Maha tout en balançant son bras qui manqua de peu de la percuter.

- Qui pourrait nous renseigner sur les départs des navires ?
- Et bien, il me semble que Ziz est le mieux placé pour nous renseigner, seulement…

- Mais oui Ziz ! coupa la princesse Acalia. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt. J'imagine qu'on le trouvera à Encryle, alors allons-y, pressa-t-elle.

Maha grimaça devant l'enthousiasme de la princesse, car Ziz, aussi bon informateur fut-il, était un vieil elfe très bavard. La jeune fée craignait qu'il ne les embarque dans l'un de ses récits interminables d'ancien capitaine du célèbre navire Feuziaz, récit qui pouvait durer des heures. Plus inquiétant, à cette heure de la nuit, il était certainement à la Taverne des Marins en train de siroter son énième verre d'ostref, ce qui le rendait certes jovial, mais aussi très entreprenant. Finalement, la princesse Acalia allait peut-être avoir besoin d'elle afin d'éviter une noyade d'histoires rocambolesques.

La princesse qui ne tarissait pas en détermination, contourna à plusieurs reprises les quelques crevasses qui jalonnaient le chemin menant à Encryle. Le village avait été érigé près de la paroi de la montagne. Les maisons avaient été bâties en longueur, ne possédant rarement plus d'un étage. Leur architecture pouvait variée, mais on retrouvait toujours les matières telles que les bois sombres ou orangés, ainsi que l'écumère. Certaines présentaient un toit en forme de dôme, d'autres s'étaient contentées d'un toit plat, sans compter celles qui avaient été construites ingénieusement au-dessus du vide, soutenues par des poutres posées d'un bout à l'autre des crevasses. L'endroit était éclairé de la même façon qu'à Jezkezialk, des luflotes étaient éparpillées dans l'espace comme des étoiles que l'on aurait piquées dans un ciel noir.

Alors que l’eau s’échappait des dernières cuves de la montagne pour s’effondrer dans un bruit sourd dans la mer Jaya, des éclats de rires entremêlés de musique et de tintements de verres arrivèrent jusqu’aux oreilles de Maha et la princesse au fur et à mesure qu’elles approchaient du village. Remarquant l’interrogation se peindre sur le visage de la princesse, Maha voulut lui expliquer.

- Le brouhaha, il provient de la Taverne des Marins.
- Oui, je connais cet endroit, seulement je ne m’y suis jamais rendue en pleine nuit, avoua-t-elle.
- Il y a une première fois à tout, princesse, lui sourit Maha en lui indiquant du doigt la Taverne qui se situait à l’entrée du village.

Il s’agissait d’un long bâtiment comprenant un étage et surmonté d’un dôme joliment décoré de sculptures en bois représentant principalement des navires. L’une des façades de la Taverne flirtait avec le précipice qui longeait une bonne partie de l’entrée du village. Au-dessus de ce vide, accolé à l’habitation, il y avait un grand balcon où venaient s’aérer les clients.

- Maha, cet endroit a l’air très amusant, mais je crains que nous n’ayons guère le temps pour cela.
- Moi je crains que nous n’ayons le guère choix. Si vous voulez voir Ziz, c’est ici que vous le trouverez princesse, informa Maha.
- Oh, très bien, dans ce cas, allons-y, dit-elle en précipitant le pas.

Pour entrer dans Encryle, il leur fallait traverser le pont dressé à cet effet. Rapidement, elles contournèrent les premières habitations pour bifurquer sur la gauche puis, longèrent la petite rue, parallèle au précipice et séparée par les bâtiments, sur quelques dizaines de mètres. L'entrée de la Taverne des Marins était grande ouverte, laissant filtrer les odeurs, le vacarme et la lumière jusque dans la venelle. Maha s'apprêtait à franchir le seuil de la porte quand elle perçut l'hésitation d'Acalia.

- Préférez-vous que j'y aille seule Princesse ? proposa-t-elle ne voulant pas la mettre mal à l'aise.
- Non ça ira merci Maha, je t'accompagne, se reprit-elle.

L'endroit était bondé de monde, bien plus que d'ordinaire remarqua Maha. Les propriétaires n'étaient autres qu'une famille de terrill, les Kilkelt, comprenant parents, enfants, ainsi qu'oncles et tantes. De corpulence trapue, cette espèce était de petite taille (aux alentours des un mètre dix/vingt), leurs visages n'étaient pas très harmonieux arborant des traits plutôt grossiers, leurs cheveux épais et drus présentaient des mèches rouges dans un ensemble noir. Les terrills fabriquaient eux-mêmes l'ostref, une boisson alcoolisée faite à partir d'une fleur appelé ost. Venaient s'y abreuver, danser, discuter et même chanter, en majorité des elfes, mais aussi quelques nymphes, terrills, et autres créatures des différents continents.

La taverne était divisée en plusieurs espaces. Le premier, situé à gauche de l'entrée, comprenait un bar qui longeait le mur d'un bout à l'autre de la pièce ainsi que quelques tables rondes et tabourets positionnés devant. Tous les meubles étaient taillés dans du bois noir noueux. Le deuxième espace était réservé aux danseurs chevronnés, piétinant une piste pavée de bois de différentes teintes, sur lesquels avaient été dessinés les navires les plus célèbres. Le troisième espace, se trouvant au fond à droite, était une immense estrade sur laquelle venait se produire des artistes, des musiciens la plupart du temps. Enfin, le dernier espace se trouvait l'étage où l'on y accédait par un escalier en colimaçon à droite de l'entrée de la taverne. C'était l'endroit le plus coquet et le plus prisé, avec ses tables basses, ses tapis et ses coussins. Chacun pouvait y trouver une once d'intimité grâce aux voilages qui descendaient depuis le plafond formant ainsi des alcôves. L'étage était aéré par une ouverture s'ouvrant sur la piste de danse, délimité par une rambarde découpée dans un bois rouge très noueux, dont la sculpture semblait être la réplique d'une tresse posée à l'horizontale.

Le vacarme causé par l'abondance des clients rendait difficile toute conversation. Maha dut se contenter de quelques gestes de la main pour faire comprendre à Acalia de la suivre. La sentinelle avait deviné où était allé se nicher ce vieux Ziz. Ainsi, elles zigzaguèrent péniblement entre les personnes et les poutres de la salle pour atteindre l'escalier, non loin de la piste de danse, où une quinzaine de danseurs improvisés se

dandinait et piaffait une chanson inaudible sur un air entraînant que jouaient les musiciens sur la scène. Arrivées à l'étage elles longèrent la rambarde un moment puis, après quelques bousculades et interpellations incongrues d'un ou deux boit-sans-soif, Maha finit par apercevoir Ziz.

L'elfe était vautré dans l'une des niches qu'offraient les tissus suspendus dont les teintes ensoleillées réchauffaient plus encore l'atmosphère. La jeune fée remarqua, à regret, qu'il était seul. À regret, en effet, puisqu'elles allaient lui offrir une compagnie dont il n'allait pas se séparer aussi aisément. De plus, la quantité d'ostref qu'il avait sûrement déjà ingurgité, allait sans nul doute, le rendre déraisonnable et peu à l'écoute. Maha prit le temps de lancer un regard entendu à la princesse, voulant s'assurer qu'elle était toujours déterminée à lui parler. Celle-ci répliqua immédiatement par un hochement tête puis, s'avança vers Ziz qui, à cet instant, suivait aveuglément la cadence de la musique du bout des doigts, balançant son visage d'un côté et de l'autre, tout en sifflotant allègrement l'air rythmé.

Les longs cheveux blancs aux bouts argentés du vieil elfe s'étalaient sur les coussins. Ils étaient coiffés par une multitude de babioles accrochées à quelques mèches libres et tressées. Accoutré d'un chemisier du même vert mûr que ses yeux, il portait une longue veste et un pantalon cousus dans un tissu noir très épais, luisant comme du cuir. Seule sa peau trahissait son âge déjà bien avancé par les quelques rides

sillonnant sa figure. Celle-ci était d'ailleurs assez fine par endroit pour que l'on discerne certaines de ses veines.

Probablement alerté par l'ombre de la princesse penchée au-dessus de lui, il ouvrit les yeux et afficha une mine surprise.

- Tiens ! Qu'avons-nous là ? s'époumona-t-il par-dessus le bruit tout en se redressant.

Maha s'avança à son tour pour lui signaler sa présence.

- Maha ! Quelle bonne surprise ! puis regardant de nouveau la princesse, mais ne serait-ce pas la petite Acalia ?
- C'est bel et bien moi, lui sourit-elle, ravie de vous revoir Ziz.
- Ça fait si longtemps… Mais joignez-vous donc à moi ! Allez, allez ! Asseyez-vous, je vous offre quelque chose à boire !
- Ce ne sera pas nécessaire, stoppa immédiatement Maha, si nous sommes venues à ta rencontre c'est que nous aimerions… commença-t-elle.
- Allons, allons jeunes demoiselles ! coupa l'elfe, je suis sûr que vous avez tout de même le temps de boire un verre en ma compagnie ! Mettez-vous donc à votre aise, allez-y prenez place, insista-t-il au grand désarroi de la sentinelle.

Alors qu'elle s'apprêtait à lui tenir tête, la princesse évinça sa tentative en se glissant délicatement entre la table et les voilages, avant de se positionner en tailleur sur les

coussins, juste en face de Ziz. Elle fit un signe à Maha, l'invitant à en faire autant. La jeune fée ravala sa salive et sa fierté à contre cœur, néanmoins elle comprit le stratagème de la princesse qui savait user du don de la diplomatie comme personne. En effet, sa gentillesse, sa douceur et son empathie avaient eu raison des plus récalcitrants. Même si cela n'était pas du tout la manière dont Maha traitait ce genre de situation, elle se plia à la volonté de la princesse espérant que Ziz se montrerait conciliant. Ce fut dans un long soupir qu'elle se posa sur l'un des coussins à droite de la princesse. Déjà, le vieil elfe commandait trois ostrefs qui arrivèrent sur un plateau en métal blanc servi par un des Kilkelt. Ziz le remercia gracieusement avant de s'intéresser à ses convives.

- Alors dites-moi ce que vous venez faire ici, jeunes demoiselles ?

La princesse Acalia prit aussitôt la parole.

- Nous devons nous rendre rapidement sur le continent Dailes.
- Hum, sur le continent… répéta-t-il pensif. Et quand désirez-vous vous y rendre ?
- Cette nuit même.

Immédiatement, les traits de Ziz changèrent. Maha pensa tout d'abord qu'il s'agissait de l'un des effets du breuvage alcoolisé mais sa réaction ne se fit pas attendre.

- Cette nuit ? Vous voilà bien pressées…
- Oui, nous le sommes, coupa sans hésitation la princesse, c'est pourquoi nous sommes venues vous

voir. Pourriez-vous nous indiquer si un navire marchand serait prêt à lever l'ancre ?

- Mais absolument aucun jeune Acalia ! A-bso-lu-ment au-cun ! L'ignorez-vous donc ?

- Et quelle est donc cette chose que nous ignorons ?

Le vieil elfe devint tout à coup sérieux. Il se rapprocha de la princesse et de Maha en se penchant par-dessus la table, jouxtant les trois verres.

- Il se passe des choses effrayantes sur la mer Jaya, en particulier lorsque le ciel est noir. Pourquoi croyez-vous que la Taverne des Marins est aussi peuplée ? Les marins refusent de prendre la mer, ils sont bien trop terrorisés.

Ziz marqua une pause puis, sur un ton grave, il reprit.

- Nous traversons des temps bien sombres… croyez-en un vieux loup de mer.

- Donc, si je comprends bien, aucun d'eux n'accepterait de nous escorter jusqu'aux côtes Blanches ? insista Maha, faisant fi de ses avertissements.

- Maha ! s'insurgea Ziz, par le grand Destin, serais-tu devenue sourde ?

La sentinelle considéra la situation un instant. Elle était au courant de toutes ces rumeurs terribles à propos de la mer Jaya, seulement d'une part, elle ne voulait pas exposer sa crainte à la princesse et d'autre part, la situation exigeait qu'elles se rendent au plus vite sur le continent, peu importe

les dangers, réels ou non. Tout à coup une idée lui vint à l'esprit. À son tour, elle s'avança vers Ziz.

- J'ai parfaitement entendu Ziz. Mais il s'agit d'une urgence capitale, une requête qui émane du roi lui-même, le mit-elle dans la confidence.

Maha savait que le gardien avait un profond respect et beaucoup d'amitié pour le roi Aratero. En lui confiant cette information, il était fort probable qu'il se creuse les méninges pour trouver une solution. Finalement, la diplomatie était peut-être une solution. Ce fut, dans tous les cas, une tentative approuvée d'un clin d'œil de la part de la princesse. Ziz qui parut tout d'abord hésitant, balaya la Taverne du regard avant de revenir sur Maha et Acalia. Il prit une grande gorgée d'ostref, posa le verre, et se rehaussa.

- Alors, qu'il en soit ainsi, déclara-t-il sur un ton solennel. Le seul qui puisse vous y emmener et convaincre tout un équipage, c'est moi !

À cette annonce invraisemblable, Maha faillit en tomber à la renverse. Ziz était certes de réputation un excellent navigateur, seulement il n'avait pas exercé depuis une éternité.

- Attendez-moi ici, je vais régler ma note, dit-il en se levant, ne laissant le temps ni à Maha ni à Acalia de répliquer.

La princesse parut soucieuse.

- Est-il vraiment en mesure de nous y conduire ? interrogea-t-elle dans le creux de son oreille.

- Je pense que oui Princesse. Si cela peut vous rassurer, j'ai souvent entendu dire d'un bon nombre de marins qu'ils n'hésiteraient pas à lui confier leur vie.

Alors que les propos de Maha eurent l'air d'apaiser la princesse, Ziz revint vers elles.

- Princesse Acalia, Maha, si vous voulez bien me suivre, nous levons l'ancre !

OceanofPDF.com

Chapitre 7 : Une nuit tourmentée

Des petites vagues se soulevaient au contact de la coque du navire qui glissait telle une lame sur de la glace, tranchant la mer Jaya sans ménagement. Le ciel noir tapissé de nuées d'étoiles venait se refléter dans cette vaste étendue d'eau dont la ligne d'horizon indistincte laissait planer un présage mystérieux.

Acalia était accoudée au bastingage de la proue où elle observait pensivement le remous chantant situé au niveau de la ligne de flottaison. Le navire, un trois-mâts, fait d'un bois orangé et dont la longueur avoisinait les cents pieds, n'était autre qu'un des nombreux navires royaux que Ziz avait pu affréter sans difficulté. Celui-ci portait le nom de Zariope. Ces bateaux étaient reconnaissables grâce à leur figure de proue, un phénix sculpté dans une pierre rouge, poreuse, légère et solide, appelée fusiore. L'on trouvait cette pierre, uniquement de l'autre côté du continent Dailes, dans la mer Rocdenpic. Les ailes dépliées de cette respectueuse et somptueuse créature entouraient les joues du navire, apportant cette sensation étrange qu'il pouvait décoller dans les airs à tout instant.

Tandis que les voiles blanches tendues se mirent à claquer sous une nouvelle rafale de vent tiède, l'équipage recruté par les soins de Ziz s'attelait aux tâches qui lui étaient incombées. Acalia ignorait de quelle façon exactement ce

vieux loup de mer avait réussi à convaincre cette cinquantaine de marins à faire ce voyage en pleine nuit, et ce malgré toutes ces rumeurs qui semblaient susciter tant de frayeur.

Elle et Maha s'étaient tenues à l'écart lorsque Ziz s'était approché de l'une des tables de la Taverne des Marins, autour de laquelle s'abreuvaient joyeusement quelques elfes. Bien qu'elles ne purent l'entendre prononcer sa requête, elles en avaient observé l'effet sur l'humeur qui régnait autour de cette table. En effet, promptement, leur visage s'était fermé, comme si les quelques mots formulés par Ziz avaient annihilé toute joie présente quelques instants plus tôt. L'un d'eux s'était finalement avancé vers le vieil elfe pour lui plaquer une main dans le dos tout en opinant de la tête, notoirement en signe de consentement, en avait conclu la princesse. Elle ne connaissait aucun d'eux, mais le comportement des autres elfes à l'égard de celui-ci, lui fit comprendre qu'il était à la tête de ce groupe.

Ziz n'avait pas pris la peine de faire les présentations et aucun d'eux n'était venu se présenter à Acalia et Maha, bien au contraire, ils s'étaient montrés curieusement distants. Une fois qu'ils furent tous montés à bord du Zariope, l'ensemble de l'équipage ignora totalement leur présence. Acalia, outrée, ne comprenant pas leur comportement, voulu dans un premier temps en connaître la raison, mais elle s'était rétractée aussitôt après avoir croisé le regard méprisant et arrogant de l'elfe à la tête de cet équipage. Son intuition lui avait dicté de garder ses distances en optant pour la discrétion.

Une discrétion qu'elle s'était empressée de recommander à Maha qui l'avait rassurée en se mettant légèrement à l'écart.

La jeune elfe était plongée dans les songes de son enfance, lors de ses premières escapades en mer où elle avait appris à connaitre toutes ces créatures qui occupaient les fonds marins. Ses souvenirs l'enveloppèrent d'une douce chaleur, ils étaient rassurant, effaçant un moment les enjeux de ce voyage. Ses yeux balayèrent l'horizon pour revenir sur le phénix qui se trouvait juste en dessous d'elle. Malgré les années et les nombreux voyages et expéditions, la figure de proue avait gardé son éclat écarlate, et ses formes étaient toujours aussi finement taillées. Soudain, elle remarqua qu'il manquait une partie du bec à la créature, il semblait avoir été brisé. Au même instant, Ziz vint se glisser à ses côtés, s'accoudant à son tour au bastingage.

- Vous ne jouez plus le rôle de timonier ? s'étonna la princesse.
- Il semblerait que ce bon capitaine Braxile Irgoyel sache tenir la barre au moins aussi bien que moi, expliqua-t-il sur un air étrangement mélancolique.

Curieuse, Acalia pivota sur elle-même puis, se pencha discrètement afin de mettre un visage sur l'elfe portant le nom de Braxile Irgoyel qui se trouvait à l'autre bout du navire. Elle ne fut pas réellement surprise de découvrir les traits de celui qui était à la tête de l'équipage. Ainsi, il se prénommait Braxile. Elle reprit aussitôt sa place auprès de Ziz qui affichait à son grand étonnement un regard morne. Il se montrait

différent depuis qu'il était monté à bord du Zariope, son enthousiasme l'avait fui comme une proie devant un prédateur. Peut-être était-ce les réminiscences de sa vie passée qui avaient ressurgi en montant de nouveau à bord d'un navire.

- Pourquoi ne pas nous avoir présentées à l'équipage ? finit-elle par demander.

- Ils savent déjà qui vous êtes Princesse…

- Mais nous, nous ne savons pas qui ils sont, coupa Maha qui venait de se poser sur la rambarde entre Acalia et le vieil elfe. Et fort est de constater qu'ils ne sont ravis pas de nous avoir à bord, en particulier le capitaine.

Ziz jeta brièvement un coup d'œil par-dessus son épaule puis, d'une main attrapa la petite gourde ronde et plate accrochée à sa ceinture. Celle-ci était faite d'un métal cuivré sur lequel étaient gravés toutes sortes de symboles devenus indéchiffrables par l'usure du temps. Il amena le goulot de celle-ci à sa bouche pour avaler quelques gorgées du breuvage qu'elle contenait.

- Et bien Ziz, pourquoi autant de mystère ? insista Acalia.

- La seule chose que je puisse vous affirmer, c'est que cet équipage est le seul à pouvoir assurer votre sécurité face aux créatures dont tout le monde parle.

La gorge d'Acalia se serra. Ziz paraissait tellement sérieux en évoquant ces créatures qu'elle prit conscience des

risques qu'ils encouraient tous en traversant la mer Jaya en pleine nuit.

- Pourquoi est-ce le seul équipage ? demanda Maha.
- Parce que ce sont les seuls, à ma connaissance, à avoir survécu à ce genre d'attaque, et ce à plusieurs reprises, avoua-t-il. Bien qu'en réalité, ils n'ont pas tous eu cette chance, dit-il à voix basse.
- Que voulez-vous dire ?
- Et bien… hésita le vieil elfe, Braxile n'a pas toujours été leur capitaine. Il y a encore peu de temps c'était son frère aîné, Locaz Irgoyel, qui commandait ces gaillards.
- Que lui est-il arrivé ? interrogea-t-elle, même si elle devinait la réponse, du moins en partie.
- Malheureusement celui-ci avait tendance à surestimer sa force et sa chance, ce qui a fini par lui coûter la vie lors d'une expédition pour Suretone. Ils ont subi un nouvel assaut, et l'une de ces créatures a eu raison de Locaz en l'emportant dans les profondeurs de la mer Jaya.
- Quelle horreur… souffla Acalia.

Un silence pesant s'installa. Ziz était vraiment bouleversé par cette histoire, même s'il ne le montrait pas, Acalia pouvait le sentir. Ce drame lui fit prendre toute la mesure de ce mal terrifiant que son père tentait d'endiguer, ce mal qui jusqu'alors n'avait été que rumeur pour elle. Elle

comprenait et compatissait pour l'équipage, seulement cela n'expliquait pas tout.

- La douleur doit peser lourdement dans leur cœur, seulement, je ne comprends toujours pas leur façon de nous ignorer, ni le mépris que semble me vouer ce Braxile.

Ziz avala une nouvelle gorgée de son nectar sûrement alcoolisé avant de reprendre.

- Braxile n'est pas seulement triste, il est aussi en colère. Mais si vous tenez vraiment à en connaître la raison, il serait préférable qu'il vous l'explique lui-même.

De nouveau les voix s'éteignirent laissant place au sifflement du vent et aux remous de l'eau inondant un silence particulièrement pesant. Acalia se sentit à la fois mal à l'aise vis-à-vis de cet équipage, mais aussi indignée de sentir leurs regards accusateurs qui n'avaient, pour elle, aucun sens. C'était comme s'ils la tenaient pour responsable de la mort de leur capitaine, mais pour quelles raisons ? Elle était certaine de n'avoir aucun lien avec ce qui c'était produit.

Cette atmosphère commençait à l'oppresser.

Maha brisa leur mutisme.

- « Le Sans Âme », murmura-t-elle, le regard perdu dans le lointain.
- Que dis-tu ? « le Sans Âme » ? Qu'est-ce donc ? questionna immédiatement Acalia.

- Oui, « Le sans âme », c’est ainsi que les gens l’appellent.
- Mais qui donc ?

Ziz ne semblait pas intéressé par les propos étranges de la jeune fée, se contentant de siroter sa boisson.

- Celui qui insuffle la vie à ces ignobles monstres. Celui qui enlève les nôtres pour en faire des êtres serviles dont l’ignominie est sans borne. Celui qui sème la mort et…. Maha stoppa tout-à-coup ses explications plongeant son regard bleu désolé dans celui de la princesse.

À la lumière des lanternes en forme de cône renversé, faites dans du verre blanc, au fond desquelles brûlait une mèche à moitié immergée dans une huile rougeâtre, Acalia remarqua que les joues de la sentinelle s’étaient rafraîchies à cause de l’air marin, leur procurant un teint plus rose que jamais. Une bourrasque de vent balaya sa chevelure florale, emportant l’arôme de celle-ci jusqu’aux narines d’Acalia qui en apprécia la saveur sucrée.

- Pardonnez-moi Princesse, je ne devrais pas vous inquiéter outre mesure à propos de faits que l’on ne peut considérer comme avérés.
- Je pense au contraire qu’il serait plus sage que la princesse sache réellement ce qui se passe à Sapiensanimas, reprit Ziz en s’adressant à la fée. Je sais qu’Aratero a voulu vous épargner jusqu’à maintenant, dit-il en se tournant vers Acalia cette fois,

et je sais aussi qu'il est au courant de ce qui se trame dans notre monde. Malheureusement on ne connaît vraiment la situation que lorsqu'on la voit ou la subissons nous même, dans un tel cas, il ne vous aurait jamais envoyé sur la mer Jaya en pleine nuit.

Les paroles de Ziz résonnèrent dans l'esprit d'Acalia avant de sombrer comme un poids mort emportant tout son être vers le planché du navire. Jamais son corps n'avait été un tel poids qu'à cet instant. Pourtant elle devait se maîtriser, le vieil elfe avait raison, il était temps pour elle de faire face à la réalité, aussi cruelle et angoissante fut-elle.

- Ziz à raison Maha. Il est aujourd'hui préférable de ne plus m'épargner la vérité, quelle qu'elle soit.
- Comme vous voudrez princesse, s'inclina la sentinelle.

Maha lança un regard désapprobateur à Ziz, après quoi elle fit une légère révérence à l'intention d'Acalia puis, s'envola promptement en direction d'une des vergues du grand mât d'où elle pouvait garder un œil sur l'ensemble du bateau.

- J'ai navigué à de nombreuses reprises sur ce navire, affirma Ziz changeant habillement de conversation.
- Vous voulez dire sur un navire royal comme celui-ci ?
- Non, je veux dire sur « ce » navire. Il est reconnaissable à cause de ce petit détail, dit-il en pointant du doigt le bec manquant du phénix.

- Oh, je vois. J’avais effectivement remarqué « ce petit détail », juste avant que vous veniez vous joindre à moi. Alors, je suppose que vous connaissez son histoire ? questionna-t-elle, désireuse d’oublier la précédente conversation.

Ziz pinça les lèvres et fronça les sourcils lorsque qu’une nouvelle brise souleva quelques mèches de ses cheveux blancs, entrechoquant dans un cliquetis les différents bijoux de bois et de pierres qui les coiffaient.

- Effectivement, je connais l’histoire de ce phénix. Je la connais parce que j’étais présent lorsqu’il a perdu son bec. Et j’y étais en compagnie de votre père, Aratero, dit-il en se rassasiant d’une nouvelle gorgée de son nectar alcoolisé.

Ziz avait l’air perdu dans un flot de souvenir le rendant encore plus sombre.

- Ce souvenir semble vous accabler. Que s’est-il passé ?
- Votre père ne vous a donc jamais raconté ?
- Non. Mais peut-être pourriez-vous le faire ?

Le vieil elfe se tourna vers elle, lui accordant un sourire amusé qui intrigua la princesse.

- Savez-vous demoiselle, qu’il est d’usage à Encryle de faire taire ce vieux gardien, et non l’inciter à relater l’une de ses vieilles histoires.
- Cette fois-ci, il semblerait que vous ayez un auditoire, l’encouragea-t-elle de son plus beau sourire.

- Hum, il s’agit là d’un auditoire de premier choix que je ne voudrais en aucun cas offenser en refusant de me plier à son désire. Mais je dois vous avertir, cette histoire relate un événement cruellement funeste. C’est probablement pour cette raison que votre père ne vous l’a jamais raconté.

Malgré son avertissement sur la tristesse du récit qu’il s’apprêtait à lui conter, Acalia retrouva un peu de légèreté, parce qu’elle pouvait encore, pendant un moment, s’éloigner du présent. Ziz ne se fit pas prier davantage.

- Aratero était encore un jeune prince, aspirant à connaître les moindres recoins de notre planète. Durant cette période bénie par le grand Destin, il était comme habité par une ambition que lui insufflait la passion ivre de sa jeunesse et de toutes les possibilités qu’il pouvait envisager. Cette ambition nous avait déjà emmené vers des pérégrinations toutes plus improbables les unes que les autres.
- Je n’ai jamais connu mon père ainsi, il est si raisonnable et responsable à présent, pensa tout haut la princesse.
- Le temps et les épreuves de la vie nous changent Princesse, répondit Ziz à son murmure. Cette fois-ci, reprit-il, il s’était mis en tête de découvrir un territoire dont on connaît l’existence uniquement au travers d’ouvrages très anciens et rares. Il s’agit d’une île pour être exact, qui porte le nom de Mélione. Selon ces

vieux textes, cette île abriterait des êtres encore inconnus, mais dont le savoir et la magie seraient ancestrales. Toujours selon ces livres, Mélione devait se situer au milieu de l'océan des glaces, plus connu sous le nom de l'Océan des Éternels à cause des malheureux qui s'y sont fait piéger, devenant à leur tour des statues de glaces figées à jamais dans le temps.

Ziz avala une nouvelle gorgée de son breuvage.

- Cinquante-huit jours ! C'est le temps qu'il nous a fallu, à bord des trois navires, Zariope, Exanoze et Tecloss, pour remonter la Mer Jaya jusqu'au détroit des Chutes, traverser l'Océan des Fosses en direction du nord et atteindre l'Océan des Eternels. Nous fûmes rapidement assommés par un vent glacial qui nous obligea à louvoyer, nous faisant perdre encore trois jours...

- Pourquoi ne pas avoir utilisé la magie du vent ? coupa Acalia.

- Quand nous nous aventurons dans des territoires totalement inconnus, il est toujours préférable de garder nos forces Princesse. Si un danger devait survenir, nous devons être en pleine possession de nos moyens.

- Oui, évidemment, marmonna-t-elle se sentant crédule de ne pas y avoir pensé elle-même.

- Votre père, reprit Ziz ne tenant pas compte de la gêne d'Acalia, était si excité à l'idée de découvrir Mélione qu'il n'en dormait presque plus, il scrutait sans cesse l'horizon et je dois avouer que je me trouvais dans le même état que lui. Seulement, cette expédition n'allait pas se dérouler comme nous l'avions prévu.

Le visage du vieil elfe se rembrunit tout à coup.

- La nuit suivante, l'amoncellement de petits blocs de glaces concassés se heurtant sur la coque des navires nous confirma notre entrée dans l'Océan des Eternels. Lors des préparatifs pour cette expédition sur les différents calculs de notre itinéraire, nous en étions arrivés à la conclusion qu'il était plus sage de partir pendant la saison chaude, afin de réduire les risques d'être pris au piège dans cet océan. Bien entendu, tout cela était hypothétique, puisqu'à notre connaissance personne n'était jamais allé aussi loin. Nous avions affalé quelques voiles pour réduire notre allure afin d'éviter de percuter un iceberg. Seulement, le froid devint rapidement plus intense, nous prenant tous au dépourvu. Aucun de nous n'était habitué à tel froid. Imaginez que votre peau soit piquée à vif par des milliers d'aiguilles, que le mordant de cet air glacial vous brûle les poumons réduisant au strict minimum votre respiration tant elle est douloureuse, et que peu à

peu tous vos membres s’engourdissent si profondément que le moindre de vos gestes devient un supplice.

Acalia frissonna en imaginant ce qu’ils avaient ressenti.

- La nuit devait être entamée de moitié lorsque les blocs de glace furent accompagnés par une fine couche d’eau de mer cristallisée que les trois navires pouvaient encore fendre. Ce fut à cet instant que l’Exanoze, qui se situait à bâbord du Zariope, percuta violemment quelque chose produisant un craquement sourd de bois. Votre père et moi qui étions sur le pont du Zariope comprîmes rapidement que la coque de l’Exanoze venait d’être déchirée par un récif de glace à peine discernable. Aratero ordonna immédiatement que le Zariope et le Tecloss virent de bord pour porter secours à l’Exanoze qui devait se situer à environ deux mille pieds de nous. Au moment même où l’équipage manœuvrait le navire, un vent cinglant se mit à rugir subitement, soulevant les eaux noires glaciales et apportant une tempête de neige qui réduisit à néant notre champ de vision. Mais votre père ne se laissa pas abattre, il était impensable pour lui de laisser périr un équipage d’une soixantaine de marin. Il se mit donc à la barre avec la ferme intention de retrouver l’Exanoze avant qu’il ne soit trop tard.

Ziz s’arrêta un moment pour plonger ses yeux verts dans ceux d’Acalia qui le scruta avec intérêt, attendant, pendue à ses lèvres, la suite du récit.

- La suite n’est pas heureuse Princesse, finit-il par dire. Savez-vous que cette expédition fut la dernière entreprise par Aratero ?

Acalia ne répondit pas sachant qu’il s’agissait d’une question rhétorique. Les yeux du vieil elfe se baissèrent puis, tout en lâchant un léger souffle, il secoua la tête.

- Seul votre père pouvait y croire. Il était évident que nous ne trouverions pas l’Exanoze dans une tempête de neige aussi violente en pleine nuit mais le prince avait le cœur rempli d’espoir et de courage. Un espoir et un courage qui furent mis à dure épreuve car le temps filait et nous n’avions toujours aucun signe du navire accidenté. Pire encore ! Le Tecloss venait de disparaître de notre champ de vision. Quant à notre navire, il se mit à tanguer dangereusement à cause des creux de plus en plus profonds. L’équipage était à bout de force et si terrorisé qu’aucun d’eux n’étaient en mesure d’utiliser leur pouvoir, ni même moi ou Aratero. Certains avaient tellement froid qu’ils tenaient à peine debout. Beaucoup furent ballotés d’un bout à l’autre du pont, se coupant et se cassant les os. Alors que nous nous battions férocement contre cette maudite tempête, le Zariope fut violemment stoppé, provoquant une secousse si violente que beaucoup furent projetés vers l’avant du bateau. Le regard qu’a eu votre père à cet instant, je ne l’oublierai jamais, tout l’espoir qui s’y était accroché jusqu’alors venait de s’évanouir. Il

venait de prendre conscience que l’équipage de l’Exanoze était condamné, tout comme nous allions l’être également. Nous avions bien cru que c’était la fin. Mais finalement, malgré la posture de notre navire, celui-ci se montra robuste, supportant le reste de la tempête qui s’évapora aux aurores, aussi promptement qu’elle était venue.

Ziz reprit une gorgée de ce que contenait sa petite gourde. Ses yeux étaient remplis de tristesse.

- Ce fut au lever du jour que nous avons pu constater les dégâts. Nous étions en réalité très proches de l’Exanoze. Celui-ci s’était complètement retourné, prisonnier entre plusieurs icebergs. Sur le fond de la coque, avait trouvé refuge la quasi-totalité de l’équipage qui avait fini par être recouvert d’une fine couche de glace que les premiers rayons du soleil firent apparaître comme des éclats de pierre précieuse. Ils étaient là, cristallisés sous la morsure du froid, prisonniers de l’Océan des Éternels.

Ziz se tut. Sans doute revoyait-il la scène qu’il venait de décrire car ses yeux étaient larmoyants. Acalia resta silencieuse, respectant l’émotion du vieil elfe. Quand il se tourna vers elle, son regard avait repris un peu d’éclat. Il reprit.

- En ce qui concerne le Zariope, le choc que nous avions ressenti, n’était autre que la figure de proue s’enfonçant dans un iceberg. Ce fut en voulant l’en

extirper que le bec du phénix se brisa. C'est ce même phénix que vous avez sous les yeux Princesse, dit-il en pointant l'animal de pierre.

Acalia était bouleversée par le récit de Ziz. Elle tenta de réprimer l'émotion qui emprisonnait sa gorge d'une légère pression.

- Quelle horrible tragédie… réussit-elle à dire. Je crois comprendre pourquoi mon père ne m'en a jamais parlé. J'espère ne jamais avoir à vivre une telle chose, avoua-t-elle innocemment.

Le vieil elfe afficha un air désolé qu'Acalia ne comprit pas immédiatement.

- Il va vous falloir beaucoup de courage Acalia, commença-t-il, je crains malheureusement que vous soyez confrontée à un avenir dont les évènements seront bien plus tragiques encore.

Ces paroles lui glacèrent le sang, la ramenant dans le présent, sur le navire qui faisait route pour les Côtes Blanches, sur la mer Jaya, en pleine nuit, par cette menace terrifiante tapit dans les profondeurs, sous leurs pieds.

- Il semblerait, oui. Mais, je ne peux m'empêcher d'espérer que ce mal que l'on redoute tant sera très vite réduit à néant, avant même qu'il cause la désolation promise.
- Puissiez-vous dire vraie Princesse.

Tout à coup, Ziz se releva de toute sa hauteur. Une ombre venait de passer sur son visage. Il plissa les yeux pour

mieux observer le large. Ses traits se contractèrent en une vive inquiétude.

- Que se passe-t-il ? voulu savoir Acalia.
- La brume, droit devant, expliqua-t-il sur un ton grave. C'est dans cette foutue brume que nous avons le plus de risque de nous faire attaquer par ces immondes créatures. Veuillez m'excuser Princesse, mais je dois prévenir l'équipage.
- Bien entendu Ziz.

Celui-ci tourna les talons prestement, quand Acalia percuta qu'il ne lui avait pas tout dit sur la tragique expédition.

- Ziz ? héla-t-elle.
- Oui Princesse, répondit-il en se retournant.
- Le Tecloss ? Qu'est-il arrivé au Tecloss ?

Il haussa les épaules.

- Personne n'a jamais su. Il s'est volatilisé durant la tempête, et n'est plus jamais réapparu.

Pressé, il reprit son allure quand il arriva en haut des escaliers qui menaient au pont central.

- J'allais oublier autre chose, cria-t-il. Quand nous avons repris la direction de l'Océan des Fosses ce même jour, Aratero et moi-même avons aperçu, pendant un bref instant, ce qui était, nous le croyons, l'île Mélione !

Cette fois Ziz disparut en descendant les escaliers. Acalia se mit à chercher la brume qu'il avait indiquée. Elle

finit par entrevoir un bandeau noir sans étoile, scotché sur l'horizon. Esseulée, son cou et ses épaules commençaient à lui faire mal tant ils s'étaient contractés par l'angoisse qu'avaient suscité les dernières conversations, mais aussi par ce qu'elle apercevait au loin. Ne voulant pas se laisser envahir par la peur de cette vision, elle tenta d'emmener son esprit ailleurs. Mais ce fut peine perdue, elle se sentit lester dans le présent par des tenailles puissamment scellées à ses poignets et chevilles. Ses pupilles dilatées imprimaient ce brouillard opaque qui par cette nuit paraissait être faite d'une encre noire. Cette brume, si proche et si lointaine à la fois, allait bientôt les avaler. À cette seule pensée, tout son corps se mit à tressaillir.

- Pourquoi tenez-vous tant à vous rendre aux Côtes Blanches ? demanda sèchement une voix.

Acalia sursauta d'effroi, tout en faisant face à son interlocuteur. Braxile Irgoyel explosa dans un rire homérique devant la frayeur de la jeune elfe.

- Et bien ! Si ma seule présence peut vous faire tressaillir de la sorte, quand sera-t-il lorsque nous devrons faire face aux almorves !? se moqua-t-il sur un ton dédaigneux.

Il se positionna si près de la princesse qu'elle sentit son souffle sur son visage. Décontenancée par ses paroles, le ton employé et sa proximité, elle fut tout d'abord incapable de répondre. Elle se contenta de reculer d'un pas et de l'observer.

Comme tous ceux qui passaient le plus clair de leur temps en mer, sa peau était plus tannée que d'ordinaire, sa carrure aussi était plus large que la plupart des elfes qu'elle côtoyait. Ses cheveux noirs au bout argenté étaient attachés derrière sa nuque par une large ficelle rouge et tout comme ceux de Ziz – probablement une coutume de marin – ils étaient parsemés de bijoux extravagants. Un visage légèrement carré, un nez vaguement aquilin entouré par des yeux d'un brin profond, surplombés par des sourcils arrondis assez épais. En dessous d'une longue veste noire trois quart, décorée de haut en bas par de gros boutons argent, il portait une chemise rouge dont le col était tenu par une ficelle nouée en boucle. Sa taille était enveloppée d'une large ceinture en tissu noir, tout comme son pantalon qui était rentré dans des bottes saillantes lui montant jusqu'aux genoux.

La princesse dut avouer à contre cœur qu'il avait beaucoup d'allure, et qu'il n'était certes pas dénué de charme. Seulement, tous ses atouts s'effaçaient devant son insolence et son mépris. Après s'être senti désarçonnée par une telle attitude, Acalia fut envahie peu à peu par la colère. Une colère qu'elle s'obligea à maîtriser au plus vite, afin d'aborder ce marin finement et d'obtenir la raison de son ressentiment.

- Que sont les almorves ? se risqua-t-elle réprimant son émotion.
- Que sont les almorves ?! s'estomaqua le capitaine. J'aurai dû pourtant me douter que les membres de la

famille royale Byakouhiel ne sachent même pas cela, ricana-t-il.

Cette fois, elle ne put se contenir davantage.

- Puis-je savoir ce que je vous ai fait à la fin ? s'emporta-t-elle.

Le marin s'avança dangereusement de la princesse. Ses yeux étaient sombres et remplis de colère. Ziz avait raison.

- Allez-vous vous expliquer ? exigea-t-elle, exaspérée d'être la proie de tant de rancœur.

- Mais avec plaisir Prin-cesse ! siffla-t-il sur un ton acerbe. Vous et votre famille vivez à l'abri des vrais dangers, pire encore vous ignorez volontairement ce qui se passe à l'extérieur de Jezkezialk ! Et au lieu d'intervenir comme l'exigerait votre rang, vous fermez les yeux ! Quels genres de dirigeants sont les Byakouhiel ?!

- Je ne comprends toujours pas... lâcha Acalia d'une voix mal assurée.

- Elle ne comprend pas !! s'insurgea Braxile avec véhémence en cognant son poing sur la rambarde en bois.

La princesse prit peur. Tout cela n'avait aucun sens ! Pourquoi se montrait-il si violent ? Et pourquoi elle ? Pourquoi sa famille ? Ne sachant quelle réaction adopter, ses jambes répondirent à sa place en s'élançant en direction du pont principal. Mais elle n'eut même pas le temps de pivoter que la main solide du marin s'était saisie de son frêle poignet. Il la

fit reculer brutalement jusqu'à ce qu'elle se retrouve coincée entre le bastingage et son assaillant.

- Laissez-moi vous éclairer Prin-cesse, grinça-t-il entre ses dents. La mer Jaya est infestée par ses saloperies d'almorves, ces créatures ignobles dont vous a probablement parlé Ziz. Moi, mon frère et l'équipage nous sommes déjà fait attaquer à plusieurs reprises ! À la suite de l'une de ces attaques, Locaz a demandé audience auprès du roi. C'est finalement la reine Azla qui nous a reçus. Nous lui avons exposé les faits, après quoi elle nous a gentiment fait comprendre que de telles créatures ne pouvaient exister dans notre monde. Locaz était furieux qu'on puisse l'accuser de colporter de tels mensonges. Il s'est donc mis en tête de capturer l'un de ces monstres pour prouver sa bonne foi… la suite j'imagine que Ziz vous l'a déjà expliquée.

Acalia ne sentait plus ses jambes, le sol semblait vouloir se dérober sous ses pieds tant elle était bouleversée d'être ainsi rudoyée, mais aussi par ce qu'elle venait d'apprendre. Elle savait que sa mère se braquait dès que les discussions effleuraient les différents avertissements du prophète, elle refusait de voir la réalité. Mais comment avait-elle pu mettre en doute la parole de tout un équipage ? Le récit de Braxile eut certainement l'effet escompté puisqu'elle fût envahie par un sentiment de culpabilité, bien qu'elle ne fût pas responsable de la décision de sa mère.

- Je suis sincèrement désolée que votre frère ait ainsi perdu la vie, dit-elle la voix tremblante. Mais je n'en savais rien, croyez-moi. Et je déplore la réaction incompréhensible de ma mère, s'excusa la princesse.

Braxile lâcha prise et recula de quelques pas. Il détourna rapidement son visage, cachant une émotion de profonde tristesse qu'il eût du mal à contenir. Quand il revint vers elle, elle vit qu'il était au bord des larmes.

- Moi aussi, je suis désolé, dit-il durement.

Acalia réfléchissait à la situation. Braxile méritait sans doute de connaître la raison de ce voyage, d'abord parce que lui et son équipage risquaient leur vie en l'escortant jusqu'aux Côtes Blanches, ensuite parce que sa tristesse et sa colère étaient trop grandes. Il fallait qu'il sache que le roi ne restait pas sans rien faire, contrairement à ce qu'il semblait croire.

- Capitaine Braxile, commença-t-elle sur un ton qu'elle voulut à la fois placide et ferme, croyez-vous que le roi enverrait sa propre fille sur la mer Jaya en pleine nuit sans raison valable ?

Le marin parut subitement intrigué. Sans doute ne s'était-il pas posé la question, trop aveuglé par son ressentiment à son égard.

- Pouvez-vous garder un secret ?
- Tout dépend du secret en question, naturellement.
- Vous savez certainement que ce que vous appelez des almorves sont des créatures créées par un mal bien plus grand encore.

- Plus ou moins. Continuez.

- Les enjeux vont au-delà de ce que vous pouvez imaginer Capitaine Braxile. Et si je fais ce voyage, cela n'est en aucun cas pour me divertir. Je dois retrouver mon frère, le prince Gaëlis, au plus vite afin de lui transmettre une missive émanant du prophète lui-même. Le message que je dois confier à mon frère, pourrait être notre seule chance de mettre fin à ce mal.

Braxile l'observa un moment. Acalia comprit qu'il sondait la sincérité sur ce qu'elle venait de lui dévoiler.

- Admettons que vous dites vrai. Quel est le contenu de cette missive ?

La jeune elfe ravala sa salive. Elle ne voulait pas lui donner toutes les informations avant d'être certaine de pouvoir lui faire entièrement confiance. Seulement, il lui était maintenant difficile de lui cacher la vérité d'autant qu'il semblait doué pour déceler les mensonges. Elle décida de jouer franc jeu jusqu'au bout.

- Je ne doute pas un instant de votre intelligence Capitaine Braxile. Je suis donc certaine que vous comprendrez ma volonté de garder pour moi les détails de cette missive, pour le moment.

Braxile la jaugea avec insistance plongeant son regard sombre dans le sien. Puis, de nouveau – cela semblait-être une habitude chez lui – il se rapprocha excessivement d'Acalia en posant ses mains, de part et d'autre de sa taille, sur la rambarde. Ses lèvres affichèrent un léger rictus narquois,

rappelant à lui toute son impertinence somme toute si naturelle.

- Pour le moment… susurra-t-il.

Au même instant, la proue du navire venait de s'enfoncer dans la brume ténébreuse. Bientôt, elle submergea le Zariope dans un mutisme angoissant.

Une brise légère et tiède pénétrait la chambre des appartements royaux, soulevant délicatement les fins rideaux de dentelles blancs et mauves. La pièce s'ouvrait sur le balcon qui longeait également les appartements du prince et des trois princesses. La pièce s'agrémentait d'un plafond vouté, d'un ameublement de nature épurée comprenant une commode et une armoire en bois blanc finement taillées, ornées de métal argenté représentant toutes sortes de créatures plus ou moins sacrées. Les murs d'écumère supportaient quelques miroirs dont les tailles et les formes variaient. Au centre trônait un matelas rond à l'épaisseur et à la circonférence impressionnante recouvert par des tissus soyeux, aux teintes mauves, rappelant celles des rideaux. Tout autour du lit, était suspendu quelques voilages, apportant une intimité légère et enchanteresse au couple royal.

Aratero observait, allongé sur le lit, cette danse gracieuse qu'offrait ce souffle d'air qui ne cessait de s'enrouler autour des rideaux. La plupart du temps, il s'agissait d'un phénomène qui avait le don de l'apaiser. Mais

cette nuit là, il avait beau se concentrer, son esprit refusait de s'accorder à ces sensibles et voluptueux mouvements.

Ne venait-il pas d'envoyer sa fille Acalia sur la mer Jaya ? Et si les rumeurs se révélaient être exactes ? S'il existait bel et bien des créatures qui s'attaquaient aux navires la nuit ? Ces subjections ne cessaient de torturer sa conscience. Pourtant son instinct le poussait à croire qu'il avait fait le bon choix. Ou peut-être était-ce pour se rassurer.

Azla dormait profondément, l'air serein, sa respiration était à peine audible. Ses longs et délicats cheveux blancs aux pointes argentées s'étalaient sur l'oreiller, où reposait son tendre visage, jusque sur les draps mauves qui la recouvrait. Aratero regarda ainsi sa femme avec beaucoup d'amour et de tendresse pendant un long moment. Il allait devoir trouver les bons mots pour lui expliquer le renforcement de la sécurité à Jezkezialk qu'il avait ordonné par l'intermédiaire de Vilo quelques heures plus tôt.

- Vilo ! lâcha-t-il en se redressant brusquement.

Comment avait-il pu oublier ?! Après lui avoir commandé de doubler le nombre de gardes dans le palais, il lui avait également demandé d'aller trouver le livre des prophéties dans la bibliothèque du défunt Prophète. En effet, il lui fallait retrouver cette fameuse prophétie dont lui avait fait part son ami avant de rendre l'âme. Maintenant qu'il venait de s'en souvenir, il réalisa que cela faisait des heures qu'il n'avait pas eu de nouvelles de Vilo.

- Aratero ? Que t’arrive-t-il ? fit la voix endormie d’Azla.

- Un mauvais rêve mon amour, rien de plus. Tu peux te rendormir, la rassura-t-il en lui déposant un tendre baiser sur le front. Je vais me chercher quelque chose à boire, mentit-il.

Aratero détestait ça, mentir à sa femme.

Ce qui le poussait à agir ainsi c’était cette fragilité nichée en elle. Naturellement, cette vulnérabilité l’avait toujours habité, un trait de sa personnalité qui l’avait d’ailleurs charmé, mais celle-ci semblait s’accroître depuis quelques temps, fissurant peu à peu son âme et leur couple. Le seul baume qui paraissait l’apaiser était de l’épargner de la réalité. Alors, il lui mentait.

Il se leva en silence et enfila une robe de chambre blanche satinée qu’il serra à la taille avec un cordon tout aussi rouge sang que l’était son pantalon. Pieds nus, il traversa la chambre pour se rendre dans le vestibule puis, bifurqua vers la porte d’entrée. Délicatement, il glissa ses doigts à l’intérieur du mécanisme en fer noire et ovale pour y soulever le loquet qui cliqueta à son contact. La porte s’entrouvrit sans un bruit. Prestement, il se faufila dans l’ouverture comme un courant d’air pour se retrouver dans le couloir qui longeait leurs appartements. Oblique, il était éclairé par des lampes fixées aux murs dont la forme étoilée était façonnée dans du verre transparent et bullé. À l’intérieur brûlait une flamme blanche.

Dès que la nuit tombait, tous les veilleurs raccordés aux différents couloirs du palais Jezkezialk étaient actionnés.

Aratero prit aussitôt sur sa gauche avant d'accélérer le pas. Ses pieds frôlaient le sol froid, le poussant tout droit vers la bibliothèque du Prophète qui se trouvait à l'autre bout du palais. Au fur et à mesure qu'il avançait, une tension s'insinua dans chacun de ses muscles. Pourquoi Vilo ne s'était-il pas présenté depuis ? Son intuition lui murmurait quelque chose qu'il ne voulait pas d'entendre. Pourtant, il tenta de se convaincre du contraire en se persuadant que celui-ci n'avait peut-être pas trouvé le livre en question au cours de la soirée et avait remis ces recherches au lendemain. Cette hypothèse, plausible, diminua légèrement la pression qui s'était installée dans sa poitrine. Malgré tout, il se hâta, pressant sa cadence. Il voulait s'assurer par lui-même que tout allait bien.

Au bout du couloir, se tenait une double porte grande ouverte. Aratero s'y engouffra pour s'engager dans l'Allée Étoilée qui s'étirait jusqu'au grand hall tout en donnant accès à la salle de réception ainsi qu'à celle du trône. Cette allée, se tordant plus ou moins en un « s », était particulièrement adulée à cause de cette mystérieuse magie qui y régnait. Personne n'avait jamais su d'où elle provenait, ni qui l'y avait mise.

L'allée en question était, en effet, une énigme architecturale parce qu'elle était tout simplement dépossédée de plafond. À la place, se trouvait une voute céleste, comme si tout l'univers était descendu jusque dans cette allée, telle une porte ouverte sur cet espace infini. Les étoiles semblaient à

portée de main. Plus ahurissant encore, lorsque l'on prononçait le nom d'une étoile, d'une planète ou même d'une galaxie, la voute céleste s'y matérialisait en un claquement de doigt, il n'y avait plus qu'à lever la tête et à admirer la toile vivante. Beaucoup avait cherché à atteindre le plafond en usant matériaux en tout genre, magie et stratagèmes mais jamais personne n'y était parvenu.

Le roi longea cette allée sans même y prêter attention, se contentant d'allonger le pas. Quand enfin il pénétra dans le hall, il fut surpris de constater la présence de gardes, postés par paires devant chacune des huit allées lorsque le souvenir d'en avoir lui même donné l'ordre lui revint à l'esprit. *Vilo a donc transmis les nouvelles directives*, se rassura-t-il. Furtivement, il fit un hochement de tête à l'intention des deux gardes qui surveillaient l'entrée de l'Allée Étoilée. Tous deux, lui répondirent d'une légère révérence accompagnée d'un « Sire » et de regards interrogateurs. N'ayant nullement l'intention d'expliquer sa présence dans ces lieux en pleine nuit, il tourna promptement sur sa droite, se dirigeant vers l'Allée des Arts.

La pénombre lui fit ralentir la cadence. En effet, le hall, immense, profond, n'était pas très éclairé à cette heure-ci. Seules les atiets, des insectes ailés de pas moins de dix membres au papillonnement véloce, éclairaient le soclore, l'arbre central, d'un vert incandescent. Leurs corps semblables à de fines branches, se terminaient par deux petits yeux noirs

globuleux. Les atiets avaient pour rituel de tournoyer chaque nuit autour des soclores, se nourrissant de leur sève.

Le roi réitéra ses respects silencieux envers les gardes piqués à chaque extrémité de l'entrée de l'Allée des arts.

L'allée abritait un nombre incalculable d'œuvres de provenances aussi diverses que de genres différents. Certaines étaient exposées sur les murs, d'autres sur des socles parsemant la promenade d'obstacle, tandis que quelques unes flottaient littéralement dans les airs. Toutes ces œuvres reflétaient l'essence même de Sapiensanimas.

Une fois de plus, Aratero fila à toute allure jusqu'à atteindre une double porte close, à l'autre bout de l'allée. D'un geste vif, il l'enclencha pour s'élancer dans un couloir sombre avant de bifurquer à droite de l'intersection. Enfin, devant lui se dressait la bibliothèque privée du prophète, laquelle faisait face à ses appartements.

Ces lieux évoquèrent instantanément le souvenir de son ami. Sa présence avait imprégné ces murs, il pouvait encore entendre le son de sa voix chantonner cet air qu'il avait importé de sa mystérieuse terre natale. Ce sentiment le troubla comprimant son cœur d'une douleur qu'il pensait avoir surmonté. Mais de toute évidence, celle-ci l'avait dupé, elle était là, en lui, somnolant de temps à autre lui laissant croire qu'elle l'avait quitté…

Tout à coup, un bruit sourd s'échappa de la bibliothèque le libérant instantanément de ses pensées. Aussitôt son regard se mit à couler le long de la porte. Lorsqu'il constata que

celle-ci était entrouverte, un frisson glacé s'enroula autour de sa colonne vertébrale. Quelqu'un était donc venu ici ? Puis, il percuta, le bruit ! Vilo ! Fébrilement, mais néanmoins poussé par son instinct, le roi glissa subrepticement sa main dans l'ouverture de la lourde porte sombre avant de la faire pivoter sur ses gonds.

La pièce était plongée dans le néant. *Il s'est produit quelque chose ici,* pensa-t-il avec conviction. Une peur se mit à grogner dans son abdomen, non parce qu'il craignait pour sa vie mais à cause de ce qu'il s'apprêtait à découvrir. Sa gorge sèche, il déglutit avant de se faufiler à l'intérieur de cette béance étrangement menaçante. Immédiatement, ses narines furent assaillies par une odeur écœurante, un mélange notoire de pourriture et de souffre. Cette émanation pestilentielle lui arracha un haut de cœur. Tandis qu'il enveloppa sa bouche et son nez de l'une de ses mains, l'autre se posa sur le veilleur qui se trouvait sur sa gauche allumant de flamme blanche l'éclairage suspendu au plafond.

Ce fut avec stupeur qu'Aratero découvrit la désolation des lieux. L'endroit était méconnaissable, toutes les étagères s'étaient effondrées les unes sur les autres comme un jeu de dominos, expulsant l'ensemble des ouvrages, parchemins, cahiers et divers papiers qu'elles contenaient. Le sol avait disparu sous cet amas de livres et de bois. Le roi fut paralysé par le spectacle étalé devant ses yeux. Du regard, il réussit à balayer la pièce d'un bout à l'autre, espérant ne pas y trouver Vilo. Ce fut à ce moment que les quelques livres qui tenaient

en équilibre sur l'étagère du fond, vinrent se fracasser sur les monticules de papier déjà au sol. Au moment de l'impact, il crut entendre une plainte étouffée qui l'affola. Un léger mouvement redoubla son inquiétude. Prudemment, il se dirigea vers le fond de la pièce, escaladant le fracas d'étagères, quand enfin il perçut ce qui avait provoqué ce mouvement. Sa gorge et son estomac se contractèrent. Il s'agissait d'une main ensanglantée dépassant de l'empilement d'ouvrages.

- Vilo… souffla Aratero chancelant.

L'allure du Zariope avait ralenti depuis qu'il avait été englouti par la masse compacte de brouillard étouffant, réduisant considérablement le champ de vision. Le vent, lui, avait soudainement disparu, rendant l'atmosphère plus pesante encore. Le capitaine Braxile avait dû faire appel à quelques elfes détenant le pouvoir de l'air, afin de regonfler les voiles pour continuer de faire avancer le navire. Depuis, celui-ci se dirigeait plus ou moins à l'aveugle dans cette mélasse accentuant l'humeur anxieuse qui régnait sur le Zariope où chacun semblait-être aux aguets du moindre écueil.

Acalia était restée à l'avant du bateau, adossée contre le mât de misaine. Le capitaine Braxile lui avait recommandé, sur un ton condescendant, de s'éloigner du bord : «… à moins que l'idée d'être emportée par un almorve ne vous effraies aucunement … » lui avait-il soufflé le sourire en coin. Pendant un instant, la sonorité de sa voix, ce sourire de biais et son regard provoquant, l'avaient presque convaincue qu'il l'aurait

volontiers offerte en sacrifice à ces monstres. Depuis, la princesse se tenait là, seule. Terriblement seule et inutile. Maha n'avait pas bougé, toujours positionnée sur l'une des vergues du grand mât. Seulement, Acalia ne pouvait que deviner ses courbes à travers ces ténèbres. Tout le Zariope lui offrait désormais une vision d'ombres et de silhouettes, et ce malgré les lanternes qui illuminaient quelques points du navire, mais de façon si réduite et si pâle qu'elles en étaient presque inutiles. *Tout comme moi*, pensa Acalia.

Angoissée, dépourvu de son sens visuel, son cœur ne cessait de s'emballer à chaque grincement de bois, claquement de voile, chaque déplacement soudain d'objets sur le pont qui avaient cette particularité de faire rugir le plancher, ou encore ses voix qui s'élevaient et qu'elle ne pouvait situer. Cette idée, ou plutôt cette prise de conscience qu'ils risquaient d'être pris d'assaut par les almorves, à tout instant, la terrifiait. Plus elle y pensait, plus ses jambes s'alourdissaient se cristallisant dans une paralysie qui était en train de se propager à tout son être. Elle espérait donner tort à ce capitaine Braxile en se montrant brave et courageuse, mais elle brûlait d'envie d'appeler Maha ou Ziz pour la sortir de sa torpeur. Elle était si seule…

Elle était vraiment seule !

Elle réalisa avec panique que non seulement plus aucune silhouette ne se dessinait dans la brume, mais qu'il régnait un silence alarmant. Ses mains se glacèrent. Où étaient-ils ? Que s'était-il passé ? Pourquoi ne s'était-elle rendue compte de rien ? Sa respiration s'affola sous le flot d'une nouvelle

angoisse. Bien que tétanisée comme jamais, elle réussit à faire céder ses jambes et se mit à tourner sur elle-même mécaniquement, cherchant désespérément le moindre signe de vie.

Rien, le néant.

Elle était désespérément seule sur le Zariope qui mystérieusement continuait d'avancer lorsque soudain, elle entendit un son, une voix lui sembla-t-il. Elle tendit l'oreille afin d'en déterminer la provenance. *Le pont central !* Aussitôt, elle s'y précipita dévalant les escaliers situés à bâbord. Oubliant les recommandations du capitaine Braxile, elle s'appuya contre le bastingage pour jeter un œil par-dessus bord. Elle ne vit rien, sinon le remous de l'eau. Puis, elle perçut quelque chose se dessiner dans le brouillard. Quelqu'un était accroché à la coque ! Elle crut reconnaître la personne.

- Ziz !! s'écria-t-elle, confondue entre la joie de le voir et l'inquiétude qu'il ne tombe à l'eau.

Le visage du vieil elfe l'observait avec une étrange supplication dans les yeux. Acalia comprit qu'il était en difficulté pour atteindre la rampe.

- Tenez bon, je vais vous aider ! Attrapez ma main !

La princesse se pencha plus en avant, étirant le plus loin possible son bras. Elle finit sur la pointe des pieds où seul son bassin la retenait appuyée contre le bastingage. Elle réussit enfin à atteindre la main de Ziz qui se referma aussitôt autour de son poignet. À son toucher, elle devina qu'il y avait quelque chose d'anormal. Sa peau n'avait absolument pas la

texture… d’une peau. Elle était collante, froide et comme dégoulinante. Les yeux roses d’Acalia se fixèrent sur cette main qui peu à peu changea de couleur, se métamorphosant en une espèce de pâte visqueuse noirâtre. Elle revint aussitôt sur le visage de Ziz. Ce n’était pas Ziz ! Mais deux orbes noirs portés par une créature sans peau, suintant d’une matière glaireuse noire qui sournoisement commençait à s’étaler le long de son avant-bras. Découvrant une gueule béante recrachant des filets de bave qui s’ouvrit en émettant un son guttural effroyable, Acalia s’apprêtait à faire exploser sa voix dans un hurlement de terreur, quand s’enroula autour de sa taille des bras solides, transformant son cri en un violent spasme. Au même instant, une lame acérée, façonnée dans un métal blanc, passa devant le visage de la princesse pour scinder le bras de la créature, la libérant. Promptement, elle fut brutalement projetée en arrière manquant de trébucher avant que les bras salvateurs ne la retiennent.

- Êtes-vous suicidaire ? gronda la voix du capitaine Braxile qui n’avait pas encore retiré ses mains de sa taille.
- Braxile !? se figea-t-elle complètement abasourdie, le visage livide. Mais… je… où étiez-vous ? balbutia-t-elle.

Au même moment, un autre marin venait d’intervenir en fouettant l’air de sa lame par-dessus la rambarde. S’en suivi un bruit lourd au pied de la coque. L’almorve comprit Acalia.

- Princesse ! Est-ce que tout va bien ? Êtes-vous blessée ? se précipita Ziz la mine décomposée suivi de près par Maha.

- Je… je ne comprends plus rien, reprit Acalia. Vous aviez tous disparus. Et puis, j'ai vu Ziz là… dit-elle la voix chevrotante d'émotion en pointant l'endroit où elle avait failli être emportée par l'almorve.

- Sauf que nous n'avons jamais quitté ce navire, lança Braxile sur un ton dubitatif.

- Je pense savoir ce qui s'est passé, riposta Maha en toisant le marin.

Tous se braquèrent vers elle, attendant son explication. Braxile croisa fermement les bras sur sa poitrine.

- Il s'agit probablement d'une illusion…

- Une illusion ? Faite par qui ? Et pourquoi ? coupa le marin toujours suspicieux.

La sentinelle baissa le regard vers le sol, Acalia en déduisit immédiatement qu'elle en savait plus que ce qu'elle venait de dire.

- Maha, que sais-tu ? interrogea-t-elle reprenant peu à peu ses esprits.

Alors que la fée redressait le visage pour lui répondre, la voix rocailleuse d'un terril faisant partie de l'équipage se mit à retentir à leur côté : « Dépêchez-vous ! Prenez chacun une épée dans le coffre et mettez-vous en position ! ». Aussitôt dit, tous les marins vinrent chacun leur tour plonger la main dans un grand coffre en bois noir qu'Acalia les avait vu charger à

bord du Zariope lors de leur départ. Bientôt, ils furent tous armés de longues lames incurvées en fer blanc et extrêmement tranchantes. Ils se placèrent tout autour du navire afin de prévenir l'arrivée des créatures.

- Maha !? insista Ziz, lui faisant faire un léger soubresaut.
- Euh… oui. Eh bien, vous savez que très peu d'espèces sont dotées du pouvoir de l'illusion, et que les fées ont ce don…
- Continue, encouragea Acalia.

La jeune fée parut désorientée, il y avait dans ses yeux comme du désarroi.

- Avant que nous partions de Jezkezialk, reprit-elle en s'adressant plus particulièrement à la princesse, je suis certaine d'avoir aperçue une autre fée… seulement j'ai tout de suite senti qu'il y avait quelque chose d'anormal chez elle. J'ai évidemment confié cette information au roi et je suppose qu'il en a conclu comme moi qu'il s'agissait d'une pervertie.
- Si je te suis bien, tu penses donc que c'est elle qui vient de créer l'illusion dont a été victime la princesse, conclut le marin beaucoup moins sceptique. Mais, pourquoi ?
- Ce que je pense, c'est qu'elle nous a suivis. J'ai ressenti également sa présence juste avant que la princesse ne vienne me rejoindre sous les chutes.

- Quant à savoir pourquoi, continua Acalia, il me semble que cela est plutôt évident, dit-elle calmement en regardant le capitaine Braxile.

- Peut-être, mais cela voudrait dire qu'ils en savent plus que ce que vous m'…

Le capitaine Braxile ne put terminer sa phrase. L'alerte d'une attaque imminente venait de retentir se propageant tel un écho tout autour d'eux. De nouveau, le cœur d'Acalia se mit à marteler brutalement dans sa poitrine tandis que tous ses muscles se raidirent.

- Ils sont nombreux ! cria l'un.

- Il ne faut pas qu'ils montent sur ce navire !!! s'époumona le capitaine Braxile. Tuez-les avant qu'ils n'atteignent le pont ! ordonna-t-il.

Le commandement que venait de formuler capitaine, glaça le sang d'Acalia qui n'avait jamais été confrontée à une telle violence. Très vite, trop vite, le chaos se mit à régner en maître sur le Zariope. Les bottes talonnaient le plancher et les cris résonnaient d'un bout à l'autre du bateau inondé par la nuit et la brume.

Derechef, Acalia se sentit terrorisée, inutile et frustrée, excepté que cette fois, Maha se tenait à ses côtés en alerte. Tout à coup, non loin d'elles, une forme noire boueuse passa par-dessus le bastingage. Personne ne la vit, à part Acalia et Maha puisqu'ils étaient tous occupés à repousser l'ennemi à tribord et à l'avant du navire. Peu à peu, ses membres se dessinèrent, esquissant un monstre sans âme, imposant, dont la

posture imposait toute sa puissance. La princesse hoqueta d'horreur devant ce spectacle cauchemardesque. La substance glaireuse et dégoulinante, semblait être comme vivante, presque indépendamment du reste du corps difforme. Il s'avança, avec une vivacité et une souplesse que sa carrure empêchait d'imaginer, vers celles qu'il avait choisies : elle et Maha étaient ses proies.

- Entrez dans les cabines !! hurla le capitaine Braxile qui se trouvait sur le pont avant supérieur, juste en haut des escaliers.

Acalia entendit clairement le marin, mais elle était incapable de bouger. Elle se sentit hypnotisée par l'almorve qui la regardait fixement avec des yeux qui avaient la forme de deux trous, dans lesquels il n'y avait de la place que pour les ténèbres.

- Princesse ! Princesse ! Je vous en prie, vous devez vous mettre à l'abri ! l'implora la sentinelle en agrippant son bras pour la tirer en arrière.

Mais rien n'y fit. Acalia demeurait sur place, statufiée par l'effroi, son souffle coupé. La petite voix paniquée et suppliante de Maha s'éloignait peu à peu. Tout autour d'elle se déroulait une bataille irréelle, les almorves gagnant à chaque instant du terrain. Étrangement, elle devint comme assourdie, tout était loin, les images, les sons, tout cela ne pouvait pas être réel. La petite fille qu'elle avait été, venait de se replier à l'intérieur d'elle-même, les bras enroulés autour de ses

genoux, cachée dans un endroit sombre et secret, des larmes de frayeur roulant sur son minois.

L'almorve se tenait maintenant à moins d'un mètre d'elle. La jeune fée tentait désespérément de la faire bouger, mais elle ne vacilla pas d'un pouce. Quand soudain, quelqu'un surgissant de nulle part se positionna devant elle, l'empoignant par les épaules. Puis, sans comprendre pourquoi, il s'immobilisa, les yeux exorbités et la bouche ouverte lâchant un râle de douleur.

- Ziz… souffla-t-elle sortant de sa léthargie.

Les mains du vieil elfe se crispèrent sur ses épaules, devenant de plus en plus lourdes. S'il avait cherché à la faire reculer ou à la secouer, désormais il cherchait un appui. Acalia comprit enfin ce qui venait de se passer. L'almorve avait, de son bras métamorphosé en une lame pointue, traversé le corps de Ziz, en s'enfonçant depuis le milieu de son dos pour ressortir par son abdomen. La pointe noire ensanglantée s'était arrêtée à quelques centimètres de la poitrine d'Acalia. Vélocement, celle-ci fit le chemin inverse libérant Ziz de son étreinte mortelle. Le gardien s'effondra sur la princesse qui tenta de le rattraper.

- Oh non… Ziz, s'égosilla-t-elle d'horreur.

- Je suis désolé de te poser encore cette question Vilo, mais es-tu vraiment certain qu'il s'agissait d'une fée ? demanda Aratero accroupi, le visage penché au-dessus du blessé.

Péniblement, Vilo avait raconté au roi ce qui s'était passé. Violemment agressé au moment où il avait mis la main sur le Livre des Prophéties qu'Aratero lui avait demandé, il avait été dans l'incapacité de se défendre tant l'attaque fut fulgurante. Quand le roi l'avait découvert, il avait d'abord cru qu'il était mort. Ce ne fut qu'en le dégageant de l'amoncellement de livres et d'étagères qui l'emprisonnait qu'Aratero avait constaté avec soulagement qu'il respirait encore.

- Oui Sire, je suis... certain de ce que... j'ai vu. Même si tout... s'est passé très vite, lui répondit Vilo à bout de force.

Aratero avait immédiatement fait venir l'un des médecins du palais. Dès son arrivée, Fackl, un terril, avait rapidement constaté plusieurs fractures, des hématomes à la poitrine et à l'abdomen, ainsi que de profondes entailles un peu partout, même au visage. Il avait fait part de son diagnostic au roi en ajoutant : « Si vous aviez découvert Vilo quelques heures plus tard, il n'aurait probablement pas survécu ». Le médecin l'avait fait mettre sur une civière avant de lui prodiguer en urgence les premiers soins, priorisant les hémorragies en les stoppant à l'aide d'un onguent jaune pâteux et d'incantations dans une langue spécifique à ce genre de magie.

Vilo avait perdu plusieurs fois connaissance, mais avait tenu courageusement à expliquer en détail son agression avant qu'il ne soit transféré dans les locaux du médecin. Bien que

bouleversé de voir ce jeune elfe dans un tel état, Aratero fit bonne figure. Le visage de Vilo était méconnaissable tant il était tuméfié par les écorchures et les coups, seule l'une de ses paupières pouvaient encore légèrement s'ouvrir. Ses vêtements étaient en lambeaux et si ensanglantés que leur couleur d'origine avait presque disparu.

- Je suis tellement navré Vilo, avoua-t-il.
- Vous ne pouviez… pas savoir Sire.

Ses paroles confiantes furent à la fois un réconfort et un poids douloureux qui vint s'écraser sur ses épaules. Il se fustigea intérieurement de ne pas avoir anticipé ce genre de danger, en particulier depuis que Maha avait aperçu cette fée de nature douteuse au palais.

- C'était une pervertie… n'est-ce pas ? l'arracha Vilo de ses pensées.
- Je le crains, effectivement.
- Il serait plus prudent… d'en avertir les gardes, qu'en pensez-vous Majesté ?

Le poids sembla se frayer un chemin jusqu'à son thorax le comprimant insidieusement avec sa propre culpabilité.

- Oui, je vais en donner l'ordre immédiatement, le rassura-t-il. Il serait désormais plus prudent que personne ne s'aventure seul en pleine nuit.

La paupière de Vilo approuva la suggestion du roi qui n'y trouva aucune consolation cette fois.

- Comment allez-vous… faire pour récupérer le Livre des Prophéties ?

Il s’était évidemment déjà posé la question mais n’en avait aucune idée, pour l’heure son esprit pataugeait entre peine, culpabilité et colère. Confus, il inspira profondément une goulée d’air qu’il relâcha immédiatement tant celle-ci empoisonna ses poumons. En effet, l’odeur écœurante de pourriture persistait dans la pièce. Il était temps qu’ils sortent de cet endroit dévasté.

- Ne t’en fais pas pour cela Vilo. Il est temps que Fackl s’occupe de toi et que tu te rétablisses au plus vite, finit-il par lui dire.

Soudain, des éclats de voix se firent entendre depuis le couloir. Le médecin apparut presque aussitôt dans l’embrasure de la porte. De petite taille, ses cheveux noirs méchés de rouge étaient plus hirsutes que d’habitude, quant à sa mine déconfite, sans doute liée à la fatigue et à l’inquiétude, ne faisaient qu’accentuer ses traits grossiers.

- La reine Azla Sire, annonça-t-il d’une voix rocailleuse.

Il n’eut pas le temps de terminer sa phrase que déjà Azla se faufilait dans la pièce à vive allure, le visage décomposé, pâle et tendu. Sans attendre ni explication, ni invitation de la part d’Aratero, elle s’avança dans la petite allée qui avait été dégagée à la hâte pour atteindre le blessé, rejoignant ainsi son époux.

- Azla ?
- Aratero ! Vas-tu m’expliquer ce qu’il se passe ici ?

Ne laissant pas le temps à celui-ci de répondre, elle se pencha au-dessus de Vilo, posant délicatement sa main sur son front comme l'aurait fait une mère. Aratero resta pantois quelques instants, pris de court par l'arrivée inopinée de sa femme. Qu'allait-il pouvoir lui dire ? Elle refusait toutes explications ayant un lien avec un éventuel mal. Il savait qu'il avait eu tort de lui mentir depuis le début. En voulant la protéger, il avait fait d'elle une aveugle. Il allait devoir réparer son erreur. Désormais, il ne se sentait plus la force de lui mentir, d'autant qu'il était trop tard, le mal était parmi eux.

- Fackl, vous pouvez emmener Vilo. Je vous en prie, soignez-le comme s'il s'agissait de votre propre enfant.
- Bien Sire.

Le médecin s'exécuta en faisant un signe à ses deux apprentis qui entrèrent sans un bruit, soulevèrent la civière et disparurent sans un mot. Le couple se retrouva seul au milieu de ce qui avait été, la veille encore, une bibliothèque.

- Je ne comprends pas. Aratero quand as-tu l'intention de me donner une explication ? Et qu'est-ce que c'est que cette odeur monstrueuse ? demanda-t-elle en enrobant, de sa main, son nez et sa bouche, écœurée par les effluves pestilentiels.
- Je vais t'expliquer. Mais d'abord sortons d'ici, rentrons à nos appartements.

Il lui prit la main pour l'entraîner à l'extérieur osant à peine la regarder dans les yeux. Le monde sans ombre dans

lequel elle vivait depuis toujours était sur le point de s'effondrer, et il allait en être le responsable…

Il enserra un peu plus fort sa main. Docilement, elle se laissa guider.

Quand Maha vit Ziz s'écrouler dans les bras de la princesse et qu'une auréole se forma sur le tissu vert de sa chemise, une décharge de rage et de haine se déversa dans tout son être. Jamais un sentiment aussi intense et dévastateur ne l'avait possédé, ce fut une véritable brulure acide et douloureuse qui lui transperça le cœur. Cette émotion violente qui s'engouffra jusqu'aux tréfonds de son âme, fit naître en elle quelque chose d'inédit, de terrible : une volonté, une envie irrépressible de vengeance, l'envie de faire mal, l'envie de tuer. Oui, tuer… tuer ce monstre qui se tenait toujours là, juste au-dessus de la princesse Acalia.

Sa peur ayant été engloutit par ce flot de rage incontrôlable, Maha chargea la tête la première vers l'almorve. N'écoutant que son instinct, elle s'impacta de plein fouet dans la poitrine de la créature. Le coup fut assez violent pour la faire reculer, seulement la jeune fée ne fut pas assez vive pour éviter le revers de bras de l'almorve qui la projeta à l'autre bout du pont central. Avant d'entrer en collision avec la cloison en bois, situé entre les deux escaliers qui menaient au pont supérieur arrière, elle fit frétiller ses ailes amortissant sa course. Sonnée, elle se laissa glisser jusqu'au plancher. Lorsqu'elle releva la tête, elle constata que l'almorve était

déjà revenu vers la princesse. Ce fut à cet instant qu'elle vit l'un des marins, Mevyre Stokriel qui se tenait sur l'escalier de gauche menant au pont avant.

- Mevyre !! La princesse !! hurla-t-elle de toutes ses forces.

Promptement, celui-ci dévala le reste des marches pour s'élancer vers l'almorve. Arrivé à la hauteur de la créature, il brandit sa fine lame avant de la faire siffler dans l'atmosphère brumeuse, tranchant d'un seul geste la gorge solide et épaisse du monstre. La tête se détacha du corps et tomba lourdement pour rouler sur le plancher sur plusieurs mètres. Le reste du corps fut comme suspendus en équilibre un court instant avant de basculer en arrière et de percuter bruyamment le sol. La pâte visqueuse qui enrobait le corps cessa d'onduler et de dégouliner, se solidifiant peu à peu.

Maha était de nouveau aux côtés de la princesse. Elle vit dans le regard de celle-ci une expression qui ne lui était encore jamais apparut, un mélange d'horreur et de terreur. Elle tremblait de la tête aux pieds, et son visage était si blême que Maha crut un instant qu'il allait s'effacer. Malgré tout, ses mains délicates continuaient d'appuyer maladroitement sur la blessure de Ziz, tentant d'arrêter l'hémorragie. La fée était déconcertée par ce qu'elle voyait, et les mots lui manquaient pour réconforter Acalia.

- Princesse, êtes-vous bl…
- Allez-vous mettre dans les cabines ! tonna une voix derrière eux.

- Capitaine, on doit le transporter à l'intérieur, fit Mevyre en soulevant Ziz par les épaules. Aidez-moi !

Aussitôt, Maha virevolta jusqu'au visage de la princesse.

- Levez-vous Princesse, vite !

La sentinelle et Acalia suivirent les deux marins portant à bout de bras le vieil elfe qui avait perdu connaissance. La capitaine Braxile fit un signe à la princesse pour qu'elle ouvre la porte située entre les deux escaliers qui menaient au pont supérieur avant, sur lequel les marins s'acharnaient à coup d'épée contre l'ennemi. Une fois à l'intérieur, ils traversèrent un étroit couloir éclairé d'une lanterne avant d'atteindre la dernière cabine du Zariope. Celle-ci possédait un lit assez large pour deux personnes, contrairement aux autres cabines. De chaque côté de celui-ci, des meubles de chevet en bois rouge, ainsi qu'une petite commode à droite du lit. Et en face, une large et profonde cuvette en métal cuivré qui servait pour les bains.

Ils déposèrent Ziz sur les draps verts satinés.

- Sur le côté. Il faut le mettre sur le côté, indiqua Braxile à Mevyre. Il faut stopper l'hémorragie des deux côtés.

À peine le blessé avait-il été couché que le capitaine se précipita à l'extérieur de la cabine. Mevyre, lui, s'employa de façon méthodique à retirer la veste de Ziz, puis avec l'aide de la princesse, la chemise ensanglantée. Rapidement, il prit un linge blanc dans la petite commode qu'il déchira en deux avant de tendre l'un des morceaux à Acalia.

- Tenez. Continuez d’appuyer sur la plaie.

Maha observait la scène circonspecte. Tout allait très vite, telles des images défilant à toute vitesse sans que l’on puisse les stopper. Elle ressentait la vie s’échapper du corps meurtri du pauvre Ziz, et plus que jamais elle se sentit impuissante et désemparée. Mevyre et Acalia coordonnaient leurs gestes comme deux danseurs expérimentés. La sentinelle fut surprise de la douceur et de la délicatesse qui émanaient des mouvements du marin qui, quelques instants plus tôt, s’était montré impitoyable avec l’almorve.

Le capitaine Braxile surgit dans la cabine avec un petit pot cylindrique taillé dans de l’écorce. Il le présenta aussitôt à Mevyre qui s’en saisit et en défit le couvercle. Le capitaine dut remarquer l’interrogation dans les yeux d’Acalia puisqu’il lui expliqua brièvement de quoi il s’agissait.

- C’est un baume qui permet d’arrêter le saignement des plaies et d’accélérer la cicatrisation même des organes internes. Malheureusement, il n’agit pas sur le poison.
- Le poison ?! s’affola Maha.
- Oui, le poison. Cette texture gluante dont sont composés les almorves sécrète un poison qui s’infiltre dans tout notre organisme, si celle-ci entre contact avec notre sang, débita le marin qui se trouvait déjà dans l’embrasure de la porte, épée en main. Il lui faudra un médecin, et vite. Je retourne sur le pont. Reste avec la

princesse et Maha pour veiller sur Ziz, ordonna-t-il à Mevyre.

Il fila prestement dans le couloir sans laisser le temps à la fée de décliner sa directive. En effet, pendant qu'ils prodiguaient des soins au blessé, elle avait élaboré une stratégie qui pourrait les débarrasser définitivement de ces immondes créatures. Seulement, il lui fallait exposer son idée au capitaine Braxile, et surtout le convaincre. Alors que les pas du marin s'approchaient de la porte menant au pont, ses ailes s'agitèrent avec vivacité la propulsant dans le couloir comme une flèche poussée par la corde d'un arc puissant.

- Capitaine ! héla-t-elle.

- Quoi ? Je n'ai pas le temps de bavarder ! s'insurgea-t-il aussitôt.

- Bavarder ! s'offusqua-t-elle, me prenez-vous pour une demeurée ?!

Ce capitaine était décidément insupportable, et trop sûr de lui. Elle jura intérieurement en se promettant de le remettre à sa place au moment opportun.

- Très bien. Que veux-tu ? céda-t-il le regard accroché à la poignée de la porte.

- J'ai peut-être une solution pour nous libérer des almorves.

Il prit un air dubitatif ce qui enclencha une nouvelle vague de jurons dans l'esprit de la sentinelle, excédée par son manque de confiance.

- Pensez-vous que les elfes ayant le pouvoir de maîtriser l’air auraient assez d’énergie pour provoquer un souffle qui disperserait les almorves hors du Zariope ?

Les sourcils froncés, il avança son visage vers Maha qui virevoltait à sa hauteur.

- Cette fois c’est toi qui me prends pour un demeuré, siffla-t-il en serrant la mâchoire. On y avait déjà pensé ! Seulement, même s’ils ont assez d’énergie, ça n’empêchera pas ces saloperies de revenir à la charge. Tu viens de me faire perdre mon temps !

Sa main se dirigeait déjà vers la clenche cuivrée quand Maha profita de sa proximité pour lui envoyer une pichenette du bout des doigts entre les deux yeux.

- Aïe !! Non mais ça ne va pas bien ! lâcha-t-il à la fois indigné et confondu.

- Ce que vous pouvez être exaspérant ! s’emporta Maha courroucé. Pour votre gouverne, je sais qu’ils attaqueront de nouveau, mais c’est là que j’interviens ! Il me semble que vous n’avait jamais compté une fée parmi les membres de votre équipage, Capitaine ?!

Cette fois, le marin parut perplexe.

- Explique-toi.

- Je pense être en mesure de rendre la totalité du navire, ainsi que tous ceux se trouvant à bord, invisible. Le temps qu’ils se découragent.

Le capitaine Braxile entrouvrit légèrement la mâchoire, de toute évidence il ne s'attendait pas à ce que venait de lui soumettre Maha. Il baissa les yeux pour se perdre un moment dans ses réflexions, lorsque son front et ses sourcils se contractèrent.

- Excellente idée, seulement tu as oublié un détail qui a son importance. La coque du bateau continuera de former un moule dans l'eau. Les almorves ne sont certainement pas si idiots et…
- Je sais, coupa-t-elle d'un geste de la main. Pour ce petit détail, j'ai prévu une illusion. À la place de la coque, il y aura bel et bien de l'eau.

Les traits du marin s'éclairèrent pour la première fois.

- Dans ce cas, il n'y pas une minute à perdre ! la pressa-t-il.

Le capitaine Braxile poussa violement la porte et tous deux furent absorbés par la nuit opaque et humide. Les bruits étouffés par la porte ressurgir tout à coup. Les talons s'entrechoquaient et glissaient sur les lattes en bois qui parcouraient le navire en longueur. Le Zariope était pris d'assaut de toutes parts, les almorves étaient visiblement de plus en plus nombreux puisque certains d'entre eux arrivaient à se hisser jusque sur le pont. Maha fut ahuri de constater à quel point les marins savaient manier les armes avec aisance, souplesse et force. D'ailleurs, il n'était plus question de marin, mais de véritables guerriers ! Même si elle n'en avait jamais connu, c'était ainsi qu'elle se les était imaginés. Tous

combattaient vigoureusement, cherchant en priorité à leur trancher la tête. *Pourquoi la tête ?* se demanda-t-elle. Les crânes s'effondraient les uns après les autres, dont un bon nombre ornait désormais le sol, encombrant de plus en plus les combattants qui finirent par les jeter par-dessus bord à bout de bras ou à coups de pied.

Le capitaine avait dû lire l'incrédulité sur le visage de la fée, puisqu'il lui expliqua brièvement après avoir interpellé plusieurs elfes.

- C'est la seule façon de les tuer, cria-t-il par-dessus la bataille. Ils ont la capacité de rendre leur corps solide comme du métal, ou malléable comme de l'eau. Leur cou semble être leur seule faiblesse.

Entre temps, sept elfes les avaient rejoints formant un cercle autour du capitaine Braxile.

- Écoutez-moi attentivement, dit-il le verbe haut et clair. Vous allez rassembler toute l'énergie qu'il vous reste afin de provoquer des tourbillons d'air et des bourrasques de vent violent pour éjecter en une seule fois tous les almorves dans l'eau.

Tous opinèrent du menton.

- Allez-vous mettre en position de façon stratégique et attendez mon signal, ordonna-t-il.

Il fit volte-face pour s'adresser à la sentinelle.

- On compte sur toi, l'encouragea-t-il en plantant son regard sombre dans le sien.

Maha y lut tout l'espoir qu'il mettait en elle. Elle savait que c'était leur seule chance d'échapper au pire, les créatures étaient bien trop nombreuses. Même pour cet équipage aguerri.

- Pourquoi croyez-vous que l'on m'ait érigé au rang de sentinelle du roi ! dit-elle en gonflant sa poitrine de fierté.

Les lèvres du marin esquissèrent un sourire complice que la jeune fée reçut comme une marque de confiance. *Enfin !* savoura-t-elle. Rapidement, elle prit de l'altitude pour se poser sur la vergue tenant la grand-voile. D'ici, elle pouvait aisément observer le déroulement de leur plan et ainsi agir au bon moment.

L'équipage continuait de se battre avec férocité, les lames fendaient l'air de part et d'autre du Zariope, tandis que les voix s'élevaient sans cesse prévenant des écueils ou encore invectivant l'ennemi.

L'adrénaline était à son comble. Le cœur de Maha battait à tout rompre, ses mains étaient moites. Elle n'avait pas le droit à l'erreur. Doucement, elle régula sa respiration dans une cadence longue et continue. Puis, ses paupières se baissèrent l'entraînant progressivement vers l'essence même de sa magie. Peu à peu une chaleur diffuse se mit à couler dans ses veines s'insinuant dans tous ses organes, ses muscles, ses os, jusqu'à réveiller la moindre particule de son anatomie. À la surface de sa peau, il y avait comme des milliers de petites étincelles invisibles la picotant agréablement. Au fond d'elle-même, elle avait toujours su que ses pouvoirs étaient beaucoup

plus étendus que ceux de ses semblables, c'était pour cette raison qu'elle était certaine de la réussite de cet exploit. Elle ouvrit les yeux. Tout ce qui se déroulait autour d'elle semblait désormais onirique. Elle était prête.

Les sept elfes s'étaient dispersés, deux d'entre eux s'étaient placés sur le pont avant, deux autres sur le pont arrière et les trois derniers sur le pont central. Les « soldats-marins » les entouraient afin de les protéger pendant qu'ils faisaient appel à leur magie. Certains des combattants commençaient à faiblir et l'un d'entre eux eut un mauvais réflexe, plongeant la lame de son épée sur le flanc de la cage thoracique de l'almorve qu'il affrontait. Le fer blanc y pénétra comme dans un tas de boue puis, la substance gluante se figea emprisonnant l'épée. Le marin eut tout juste le temps de faire un bond en arrière avant de se précipiter vers le coffre où il y avait encore quelques armes.

Maha venait d'attacher une cordelette à sa taille quand des tourbillons d'air se formèrent à l'endroit des sept elfes en les enlaçant comme l'aurait fait des serpents. Le vent se fit plus dense et brutal tout-à-coup. Les auteurs de cette puissante magie étaient incroyablement concentrés, leur visage était impénétrable. À cet instant, alors que le capitaine Braxile achevait son dernier assaillant dans un mouvement d'épaule puissant et vif, il s'écria à plein poumon.

- Maintenant !

Tous les marins se plaquèrent au sol en s'agrippant du mieux qu'ils le purent. Et ce fut un véritable ouragan qui se

jeta sur le Zariope. Les tourbillons devinrent d'effrayantes tornades avalant une à une les créatures noires avant de les recracher par-dessus bord comme de vulgaires petites pierres. L'opération ne dura que très peu de temps, mais le choc fut si violent que certaines des voiles se déchirèrent et quelques malheureux furent projetés, se fracassant contre différents obstacles. Maha perçut plusieurs craquements d'os lui arrachant une grimace.

Le vent tomba.

- À toi de jouer Maha ! hurla le capitaine une partie du visage ensanglanté.

- À moi de jouer, s'encouragea-t-elle dans un murmure.

La sentinelle inspira profondément et libéra toute la magie qu'elle avait réussi à contenir. Elle avait choisi de commencer cette symphonie d'invisibilité par le grand mât qui contamina à son tour, les vergues, les haubans et les voiles. Puis, au niveau de sa base sur le pont central, l'invisibilité s'étala comme une tâche d'encre emportant le Zariope et ses passagers en un clin d'œil. L'esprit de Maha resta concentré car aussitôt elle esquissa l'illusion de l'eau à l'endroit où la coque s'enfonçait dans la Mer Jaya. Une décharge la parcourue lorsqu'elle libéra finalement toute la magie nécessaire afin de garder intact l'invisibilité et l'illusion.

Maha, Braxile, Acalia, Ziz, Mevyre, tous les membres de l'équipage et le Zariope avait disparu sous les regards noirs

sans fond des créatures qui finirent par se retrancher lentement dans les profondeurs de la mer.

Debout, sur le banc situé à l'avant de la chaloupe qu'elle avait rejoint peu de temps avant l'attaque ordonnée par ses soins, Myre observa à travers les bandes de brume le navire s'effacer. Ses petites mains se contractèrent en des poings et ses ongles, sous la pression enragée, s'enfoncèrent dans la chair de ses paumes. Ses bras frémirent de colère.

- Maha, grogna-t-elle d'une voix fluette. Toujours sur mon chemin !

Elle pivota d'un demi-tour et s'assit. En face d'elle, deux sbires, des scrilitics. Elle posa un instant son regard courroucé par sa défaite sur ces deux créatures qui étaient dotés d'un don pour l'espionnage. En effet, leur épiderme pouvait adopter n'importe quelle teinte voulue, ainsi il se noyait facilement dans le décor. Beaucoup plus grands qu'elle, qui ne dépassait pas un pied de hauteur, leur taille pouvait arriver jusqu'aux épaules des elfes.

À cet instant, seules les mains squelettiques et décharnées des scrilitics dépassaient de leur large tunique noire qui engloutissait sans mal le reste de leurs os, ainsi que leur crâne largement enfoncé sous leur capuche. Cela, n'empêchait pas Myre de deviner leur expression atone. Si leur qualité d'espion était quasi inégalable, la vacuité de leur esprit en allait de même.

Myre se passa la main dans le cou, caressant et tachant de son propre sang la marque de la perversion qui y était logée. Elle était faite de six branches jointes en un centre et se courbant en forme de spirale, elles allaient en ordre croissant de taille. Le contact humide et chaud de son sang qui gouttait de la paume de sa main sur ce signe qu'elle révérait la fit frémir d'un plaisir sombre. Cette sensation lui permit de réfléchir plus rapidement à la situation. Il lui fallait trouver une alternative car même si elle ne savait pas ce que mijotait ces moins que rien sur ce navire, la présence de la princesse à bord incitait à penser que leur expédition n'était pas sans importance. Elle aurait pu les suivre elle-même en suivant les flagrances du parfum de la chevelure de Maha, qu'elle reconnaîtrait en mille, mais elle avait beaucoup plus urgent à faire.

Elle posa son regard sur le sac en peau verte craquelée à côté d'elle. À l'intérieur se trouvait le butin que son maître lui avait sommé de quérir, un ouvrage dont elle ne connaissait pas le contenu, mais qu'il était impatient d'acquérir. Cela avait été plus facile qu'elle ne l'avait imaginé. Quelqu'un s'était chargé de le trouver à sa place, après quoi, elle s'était débarrassée de cet imbécile grâce aux quelques nouveaux dons qu'elle s'était découverte après avoir été convertie.

La chaloupe se balança d'avant en arrière sous l'effet de quelques vagues. Le vent soufflait de nouveau poussant quelques filets d'air dans la chevelure florale aux pétales suintants et fanés de Myre. Ses yeux noirs pétrole chargés

d’une froideur mortifère s’enfoncèrent sous les capuches des nervis.

- Suivez-les. Ils se rendent sûrement aux Côtes Blanches. N’intervenez sous aucun prétexte. Et tâchez de savoir ce qu’ils trament, aboya-t-elle d’une voix grinçante.
- Bien maîtresse, répondirent-ils en cœur.

Aussitôt, elle souleva son précieux dû par la seule bandoulière existante. Ses ailes s’animèrent de battements véloces pour lui faire prendre de l’altitude. Quand elle sorti enfin de la nappe de brouillard, elle s’orienta rapidement pour filer au-delà du continent Dailes.

Les premières lueurs du crépuscule avaient dissipé la brume juste à temps pour que les rescapés aperçoivent le continent. Par chance, ils n’avaient pas viré de leur trajectoire et ils fonçaient droit sur les Côtes Blanches. Le navire et ses occupants avaient retrouvé leur visibilité quelques instants auparavant. Maha avait été jusqu’au bout de ses forces en maintenant sa magie aussi longtemps que son énergie le lui avait permis. Elle fut soulagée d’apprendre qu’ils étaient maintenant en sécurité. C’était un exploit ! Elle devrait en faire part aux fées, peut-être que cette fois on lui apportera des réponses sur ses véritables capacités magiques !

Son teint avait pâli, ses petites mains tremblaient, elle se sentait complètement exsangue. Elle eut tout juste assez de force pour se laisser glisser le long du mât par quelques

battements d’ailes chétifs. Ses jambes touchèrent le sol trop brutalement la faisant vaciller en arrière. Sa vue se troubla. Elle perdit connaissance.

Quelqu’un semblait s’adresser à elle, mais la voix était étouffée et lointaine. Elle comprit que c’était son prénom qui résonnait : « Maha, Maha ! Est-ce que tu m’entends ? » insistait la douce voix aux sonorités étrangement familières. Malgré tout, la jeune fée lutta pour faire taire cette voix. Là où elle se trouvait, elle se sentait tellement bien, légère, apaisée et reposée. Tout son corps et son esprit semblaient être en parfaite harmonie. *Qu’on me laisse tranquille*, pensa-t-elle. Mais la mélodie de son prénom continuait d’être chantée, et les notes étaient de plus en plus claires et audibles. Doucement, des picotements s’insinuèrent dans sa tête puis, dans son cou, ses épaules et bientôt tous ses membres devinrent pesants. Elle revenait à elle. Ses paupières se soulevèrent péniblement avant de se rétracter aussitôt à cause de l’agressivité de la lumière.

- Elle se réveille, fit une voix masculine.
- Oui, il semblerait, ajouta la voix familière.
- Princesse… murmura Maha dans un petit souffle à peine perceptible.
- Oui, c’est moi Maha. Comment te sens-tu ?

Maha réussit enfin à ouvrir les yeux. Il faisait jour, mais elle devina qu’il était encore très tôt à cause du rayonnement bas de l’astre. Le clapotis des vagues qui entrainait dans un va-et-vient les gravillons se trouvant sur leur passage lui confirma qu’ils étaient à terre. Péniblement, elle s’appuya sur

ses coudes pour relever la tête, les épaules et le haut du dos. Son esprit embrumé tenta de reprendre le cours des évènements. À côté d'elle, était accroupie Acalia qui l'observait avec inquiétude. De l'autre côté, se tenait le capitaine Braxile dont les traits du visage étaient fatigués et préoccupés ; elle remarqua également une entaille au niveau de sa tempe gauche. Elle avait été confortablement installée sur une couverture moelleuse. Maha balaya d'un regard les alentours, il y avait une étendue incroyable de ces petits galets ronds et plats dont la couleur blanche était éblouissante. La plage était surplombée par des falaises d'une hauteur vertigineuse, rocheuses et concassées, colorées également dans ce blanc immaculé. Plus aucun doute, elle se trouvait aux Côtes Blanches.

Au loin, le Zariope avait jeté l'ancre. Deux barques étaient accostées sur la plage, le nez enfoncé dans les galets. Cette immense étendue de blanc était d'une magnificence cauchemardesque pour les yeux. En effet, lorsque les rayons du soleil commençaient à darder durement sur ce décor de blanc, les yeux étaient irrémédiablement enflammés par une lumière aveuglante. Déjà, les premières luminosités du jour se jetaient sur les parois des falaises et sur l'infini tapis de gravillons se réfléchissant dans tous les sens obligeant les visiteurs à plisser les yeux.

Maha continuait de scruter les environs, les membres et les idées encore engourdis, quand elle arrêta son regard sur un petit groupe de personnes qu'elle n'avait pas encore remarqué.

Elle reconnut des membres de l'équipage, six en tout, cela expliquait les deux chaloupes. Il y avait cinq elfes et un terril. À leur côté, reposait une septième personne allongée sur une civière apparemment improvisée, faite d'une toile marron et de rondins de bois.

- Ziz ! se souvint-elle soudainement.

Elle chercha immédiatement à se lever mais malheureusement ses jambes flageolèrent et elle retomba sur son derrière.

- Pour l'instant son état est stable, la rassura aussitôt Acalia en posant le bout de ses doigts sur son épaule. Mais nous devons rapidement trouver un médecin capable d'extraire le poison.

- C'est pourquoi je leur ai demandé de mettre pied à terre, continua le capitaine Braxile en désignant les six gaillards. Ils vont transporter Ziz vers le village le plus proche en espérant qu'ils y trouvent quelqu'un de compétent rapidement.

Le regard impénétrable du marin parut hésiter à propos d'autre chose.

- Quoi ? Que devrais-je savoir d'autre ? s'affola Maha.

- Mais rien du tout, se rembrunit le capitaine. Je voulais juste..., il se racla la gorge, te remercier pour ce que tu as fait. Je dois avouer que je t'avais sous-estimée, pour tout dire je ne pensais pas que les fées étaient capables d'une telle magie.

- Moi non plus, se surprit-elle à dire tout haut.

La sentinelle resta un moment ahurie. *Le capitaine Braxile vient de me remercier ! Je n'en crois pas mes oreilles. Ou bien, je ne me suis pas encore réveillée...oui ça doit être ça, je rêve,* pensa-t-elle.

Elle vit Acalia lui accorder un léger sourire d'approbation avant de poser sa main délicate sur son avant-bras, ce qui parut étonnamment intimider le marin. Maha aurait juré à cet instant que les joues du capitaine Braxile s'étaient empourprées, en tout cas, un peu plus qu'elles ne l'étaient déjà.

De nouveau, les yeux de Maha se posèrent sur le vieil elfe. Elle serra les dents afin de réprimer un sanglot de tristesse et de rage. Il ne pouvait pas les quitter maintenant, pas comme ça.

- Les fées peuvent le sauver, affirma-t-elle l'air résolu. La prêtresse en à les compétences et le pouvoir.
- Dans ce cas il n'y a pas une minute à perdre, nous devons partir maintenant, annonça-t-il en se relevant prestement. Comme tu n'es pas encore remise, je te propose de faire le voyage sur mon épaule, proposa-t-il avec une singulière prévenance.

Maha observa le capitaine les yeux écarquillés mais celui-ci avait le regard littéralement aimanté par la princesse qui s'était tourné vers le groupe de marin leur faisant signe de les rejoindre. Finalement, il revint vers la fée qui opina machinalement tout en se demandant ce qui avait bien pu

arriver au capitaine Braxile pour qu'il change si radicalement de comportement. La main du marin s'offrit à Maha pour l'aider à grimper sur son épaule où elle s'assit le plus solidement possible en s'agrippant d'une main à son col. Elle ne put s'empêcher de respirer l'odeur qu'il dégageait. Un arôme fortement épicé, presque étourdissant, ainsi qu'une fragrance marine rafraîchissante fut ce qu'elle identifia.

Tous se rassemblèrent devant les falaises réfléchissant déjà ardemment la lumière, elles paraissaient parfaitement hermétiques.

- Par ici, indiqua Maha de sa voix fluette en pointant vers le sud.

Le groupe, composé de Maha, juchée sur l'épaule du capitaine Braxile, suivis par Acalia, Mevyre, les quatre elfes Mazere, Phloxk, Trimu, et Cantilez qui transportaient Ziz et enfin du terril Quakorien, se mit en marche vers le royaume des fées. Tous s'étaient tus. Seuls leurs pas appesantis par l'instabilité du sol produisaient des grincements sourds à chaque fois que leurs bottes s'y enfonçaient. Droit devant eux, s'étalait une rivière blanche qui semblait sans fin. Le périple s'annonçait silencieux et long.

Maha observait de temps à autre la princesse, s'assurant de son état. Elle n'avait pas oublié la promesse faite au roi Aratero. Une sueur froide glissa entre ses omoplates quand elle se demanda ce qu'il se serait produit si Ziz ne s'était pas interposé entre la princesse et l'almorve, ou encore si le capitaine Braxile ne l'avait pas sauvé in-extremis de cet

almorve qui avait tenté de la faire basculer par-dessus bord. Cela aurait été un drame sans précédent. Maha déglutit tout en frissonnant, le roi avait peut-être eu tort en lui confiant la sécurité de la princesse, jusqu'à maintenant elle ne s'était pas montrée à la hauteur. Ses épaules s'alourdirent au fur et à mesure que la honte et le déshonneur l'envahissaient.

Elle continua de scruter la princesse Acalia dont l'allure débonnaire n'avait pas été dérogée par les tourments violents de cette nuit. Malgré tout, elle dégageait des sentiments nouveaux, malgré ses tentatives à vouloir les réprimer. Mais Maha n'était pas dupe, derrière ses traits, ses gestes et ses paroles habituelles, il y avait de la crainte, mais aussi une certaine dureté comme de la détermination et peut-être de la colère. La princesse était en train de changer… tout comme elle.

La sentinelle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le pauvre Ziz était balloté sur la civière émettant quelques fois des gémissements plaintifs. Son visage était livide et des gouttelettes de sueur exsudaient de sa peau fiévreuse. La main de Maha se crispa sur le col de Braxile sous l'effet d'une rage noire. Peu importe qui était derrière tout ça, « sans âme » ou pas, il finirait par le payer, elle s'en fit la promesse. Mais le plus urgent maintenant était de le sauver. Si seulement ils avaient tous eux des ailes…

- Dans combien de temps devrions-nous arriver ? résonna la voix du capitaine rompant le silence.

Le cours des pensées de la fée fut interrompu. Elle prit un temps de réflexion.

- Et bien, vu notre allure... peut-être environ deux heures.
- Comment ça « peut-être » ? s'énerva-t-il. Es-tu certaine de savoir où l'on va ? demanda-t-il sur ce ton désagréable qu'il avait perdu une heure plus tôt.
- Oui ! Mais je n'ai pas pour habitude de m'y rendre sur le dos d'un elfe ! J'ai des ailes moi ! rétorqua-t-elle offusquée.

Le marin étouffa un juron. Maha ne releva pas, même si elle avait deviné ses mots. Finalement, le capitaine Braxile du Zariope n'avait pas disparu, il s'était juste offert une sieste avant de ressurgir inopinément, au grand dam de tous. Maha aurait voulu s'échapper de sa monture provisoire, mais elle était encore trop faible. Elle se contenta de serrer la mâchoire et de prendre son mal en patience.

Après une heure interminable de marche, la sentinelle aperçut enfin le sentier qu'ils devaient prendre.

- C'est par là, signala-t-elle. Il y a un passage dans la falaise.

Bientôt, ils furent au pied de la falaise qui avait été comme fendue en deux par une lame. La largeur du passage était beaucoup plus grand qu'il n'y paraissait leur permettant de garder assez d'aisance pour marcher même avec une civière portée par quatre personnes. L'ombre avait remplacé le soleil, soulageant les pupilles mises à vif par la luminosité

flamboyante des Côtes Blanches. Au sommet, certaines racines d'arbres environnants flirtaient avec le vide tandis que d'autres se moulaient dans la roche, apportant une vision lugubre aux lieux. Maha n'eut aucun mal à s'imaginer dans la gueule d'un de ces ignobles monstres à la solde du « sans âme ». Les galets s'émiettaient de plus en plus, leur couche s'amenuisait laissant la roche terreuse prendre le relais rendant la marche encore plus ardue à cause de son irrégularité et de sa surface à la fois tranchante et glissante.

Au bout d'un peu plus d'une demi-heure, leur périple prit fin devant un mur apparemment infranchissable.

- Mais c'est un cul de sac ! s'emporta immédiatement le capitaine Braxile. J'espère que c'est une farce… Aïe ! Non mais, ça ne va vraiment pas bien !

Maha venait de lui tirer l'oreille droite pour le faire taire. Comment pouvait-on être aussi exécrable ?

- Ce n'est pas croyable ! Est-ce qu'il vous arrive d'utiliser ce qu'il y a là-dedans ? s'irrita la fée en lui tapotant sur la boîte crânienne.

Furibond, le capitaine Braxile voulut lui rendre la pareille en lui balançant un revers de main, mais celle-ci fut plus rapide. Ses ailes s'agitèrent et elle s'envola au-dessus de lui.

- Cette fois s'en est trop ! vociféra-t-il. Ce n'est tout de même pas moi qui nous ai amené dans ce…
- Allez-vous donc cesser de piailler de la sorte ! le coupa la princesse en se postant devant lui les mains

posées sur les hanches, son regard solidement accroché à celui du capitaine.

Maha ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire en constatant l'air ahuri du marin qui de toute évidence ne s'attendait pas à une telle répartie de la part de la princesse.

- Mais… voulut-il reprendre de plus belle.
- Ça suffit ! l'avertit la princesse qui n'hésita pas à lui mettre la main sur la bouche l'obligeant à se taire.

Ce geste, qu'il ne vit pas arriver, le fit loucher pendant un bref instant. Maha pouffa de rire devant l'hilarité de la scène.

- N'avez-vous donc rien appris cette nuit capitaine Braxile ? lui demanda plus calmement la princesse.

De toute évidence, il ne comprenait pas où elle voulait en venir.

- Maha, montre-nous.
- Avec joie, Princesse.

La sentinelle s'approcha de la roche blanche qui leur faisait obstacle. Ce fut sous les yeux éberlués des marins que son bras s'enfonça sans difficulté à travers la falaise. Ses lèvres se courbèrent de satisfaction.

- Une illusion, souffla Mevyre.
- Parfaitement. Une illusion, affirma Maha. Les fées ont tendance à s'épanouir dans une certaine tranquillité, de fait, elles créent ce genre de subterfuge.
- Magnifique ! lâcha le capitaine Braxile sur un ton sarcastique. Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ! On a

perdu du temps par ta faute !

- Mais quelle mauvaise foi ! se fâcha la princesse Acalia, déconcertée. Vous êtes tout bonnement impossible !

Maha faillit à son tour répliquer, mais l'état d'agonie de Ziz lui fit ravaler sa salive.

- Allons-y, maintenant, dit-elle en pénétrant la première dans la falaise fantôme.

Après la sensation de picotement due aux traces de magie laissée par l'illusion, la jeune fée redécouvrit un paysage familier et édénique. Il semblait sortir tout droit d'un de ses nombreux rêves. Un à un, ils imitèrent Maha et en quelques instants, ils se retrouvèrent perchés sur une corniche circulaire recouverte d'une mousse verte et luxuriante, parsemée de petites fleurs jaunes. L'illusion ne recouvrait en réalité qu'une petite surface, il s'agissait d'un passage en forme d'arche trouant la pierre blanche de la falaise. Le royaume des fées était délimité par ces falaises qui s'enfonçaient sur le continent sur un périmètre triangulaire dont les arêtes jouxtaient les Côtes Blanches, la Forêt Zestalia au sud et les Plaines du Turive au nord. Au creux de ce triangle, d'un niveau plus bas que la mer Jaya s'offrait une vision de verdure chatoyante, saupoudrée de ci de là de coloris vifs agrémentés par la diversité de la flore, un sol surélevé de temps à autre par quelques collines fleuries ou boisées. L'endroit était sillonné par un réseau de ruisseaux naissants des chutes d'eau qui barraient les falaises, à plusieurs

endroits, et finissaient leur course dans des souterrains creusés à la base de ces murailles.

- Nous t'attendions, dit une voix timide et familière.

Maha fit volte-face. Aux abords du sentier menant jusqu'à la vallée, se tenait un couple de fées.

- Pagda ! Magda ! s'écria-t-elle en se jetant dans leurs bras.

Le cœur de la sentinelle bondit de joie tandis que des larmes vinrent inonder ses yeux. Elle les étreignait avec tendresse lorsqu'elle aperçut, tout à coup, la présence d'une autre fée.

- Bonjour Maha, fit la prêtresse de sa voix résonnante et lointaine.

La jeune fée avait oublié à quel point l'attitude, les gestes et la voix de la prêtresse pouvaient être perturbants tant ils lui donnaient l'apparence d'un spectre. Néanmoins, Maha ne fut qu'à moitié surprise de sa présence. Elle avait dû sentir leur arrivée depuis qu'ils avaient accosté aux Côtes Blanches.

- Soyez tous les bienvenus, dit-elle sur un ton solennel puis, elle s'adressa de nouveau à Maha. Je vais m'occuper de ton ami.

La prêtresse vola jusqu'à Ziz. Sa chevelure florale était d'une longueur impressionnante, composée de fleurs aux pétales rouges rutilants d'éclats dorés. Ses traits harmonieux ne cachaient en rien son âge déjà bien avancé. Elle était drapée d'une robe bordeaux au tissu ténu cintré en dessous de la poitrine par une cordelette or. De ses yeux pépites

flamboyants, elle parcourut le corps du blessé avant de revenir vers Maha en quelques battements d'ailes iridescents.

- Il survivra, se contenta-t-elle de dire. Puis, elle se tourna vers les quatre elfes qui tenaient la civière, suivez-moi.
- Allez-y, ajouta silencieusement le capitaine Braxile.

Étaient restés sur la corniche la princesse Acalia, Mevyre, Braxile et Quakorien. Maha encore submergée par une palette d'émotion se décida à faire les présentations.

- Je vous présente mes parents, Maïale et Urton Iouhi. Pagda, Magda je vous présente la Princesse Acalia Byakouhiel, ainsi que le Capitaine Braxile Irgoyel, et les marins Mevyre Stokriel et Quakorien Woskrelt.
- Enchantés, fit en cœur le groupe qui accompagnait Maha.

Ses parents esquissèrent un sourire en retour. Tous deux se tenaient par le bras comme s'ils s'empêchaient l'un l'autre de s'écrouler sur le sol. Les pétales de Maïale étaient d'un jaune très clair, piqué d'orangé. Elle était habillée simplement d'une robe vert tendre à la coupe droite s'arrêtant à mi-mollet. Son regard noisette trahissait une profonde détresse. Quelque chose alerta Maha. Son père avait le visage décomposé, creusé et ses yeux gris perle exprimaient la même émotion que sa mère. Il pencha un instant sa tête vers le bas et une mèche de ses cheveux courts, faits de feuilles longilignes de couleur verte aux veinures bleutées, lui tomba sur le front. Il était

arrivé quelque chose, la sentinelle en eut l'intime conviction. Malgré tout, elle attendit que l'un d'entre eux prenne la parole.

- Tu as donc reçu notre missive ? demanda Maïale de plus en plus bouleversée.
- Quelle missive ? s'étonna-t-elle.
- Mais, tu n'es pas ici à cause de ta sœur ?

Une boule se forma dans la gorge de Maha. Le désarroi qui se dégageait de ses parents commença à la faire paniquer.

- Non. Mais que se passe-t-il avec Myre ? Où est-elle ?

Maïale et Urton échangèrent un regard de désespoir.

- Myre a disparu, finit par dire Urton.

Les ailes et les jambes de Maha se transformèrent en plomb.

- Elle était très mélancolique depuis ton départ, reprit-il en s'agrippant un peu plus fort à sa femme. Un jour, elle est sortie du royaume avec votre cousin Stref. Quand il est revenu, il était blessé et ne se souvenait de rien. Myre n'est jamais revenue.

Tandis que des larmes perlaient sur les joues de Maïale, Urton, lui, luttait pour les contenir, bien que trahit par sa voix tremblotante. Maha venait de recevoir un choc d'une grande violence. Au fur et à mesure que son père lui expliquait ce qui était arrivé, ce fut comme les brisures d'un miroir qui se mirent à tournoyer dans son esprit, chacune des pièces se cherchèrent avant de se souder les unes aux autres. Quelque

chose d’insidieux la tirait vers les profondeurs, ses genoux plièrent sous l’attraction de cette force. Elle s’écroula, accablée par ce qu’elle venait de comprendre.

Dès la première fois, quand elle l’avait aperçu, elle avait su qui elle était.

- La fée pervertie… hoqueta-t-elle.

OceanofPDF.com

Chapitre 8 : Le tissage d’un lien unique

Tic tac, tic tac, tic tac…

Les yeux or d’Orion suivaient scrupuleusement la plus grande des trois branches, qui tournaient de façon mécanique à l’intérieur du mystérieux cadran en verre. Cela faisait déjà un moment que le félin lorgnait cet étrange objet se trouvant sur l’un des meuble sombre et élimé du logement du passeur d’âmes. Cette curieuse chose ne cessait de produire des cliquetis métalliques dans une cadence parfaitement constante. La truffe noire de la panthère renifla instinctivement l’objet, comme si son odeur pouvait lui donner des informations sur sa fonctionnalité. *À quoi peut donc servir cette drôle de chose ?* se demanda la panthère, le museau encadré entre ses deux puissantes pattes appuyées sur le mobilier.

- C’est une horloge, répondit Stéphane en surgissant de l’autre pièce, une tasse fumante à la main. Elle permet de nous situer dans le temps.

Orion se laissa retomber sur le sol dans le plus grand silence après que le passeur d’âme l’eût dépassé, se dirigeant vers ce qu’il appelait « le salon ». Le félin ne put s’empêcher de humer l’arôme de ce que contenait le récipient de Stéphane en relevant légèrement le museau et dilatant ses narines.

- *Serait-ce, ce que vous appelez du café ?* demanda-t-il en pénétrant dans l'esprit du sexagénaire.
- Exact, répondit laconiquement Stéphane.

C'était la première fois qu'Orion se trouvait dans l'un de ces abris d'interiens, qu'ils nommaient « maison ». Bien qu'il eût quelques connaissances sur leur façon de vivre, leurs habitudes alimentaires, ou encore sur quelques-unes des technologies qu'ils utilisaient, Orion fut surpris de découvrir que leur maison fleurissait d'une multitude d'objets aux fonctionnalités inimaginables. Il n'avait pas pu résister à l'envie d'interroger Stéphane sur ce qu'il possédait.

Le sexagénaire venait de s'assoir sur le vieux canapé tournant le dos aux fenêtres qui filtraient les premières lueurs de l'aube. Il dégagea nerveusement un coin de la table basse encombrée par des monticules de livres et de papiers pour y déposer sa tasse de café. Puis, dans un soupir bruyant, il s'adossa lourdement contre le dossier du canapé tout en balançant sa tête en arrière. Il ferma les yeux. Son visage était marqué par la fatigue et l'inquiétude, ses yeux étaient cernés par deux poches sombres, ses traits tiraillés, sa peau presque grisâtre. Ses cheveux partaient dans tous les sens et ses lèvres avaient beaucoup de peine à s'ouvrir à chaque fois qu'il prenait la parole d'une voix éraillée et presque lointaine. La nuit avait été longue. Après qu'ils furent revenus et qu'ils eurent déposé Marielle dans l'une des pièces qui se situait à l'étage, Orion avait finalement exposé au passeur d'âmes

toutes les informations qu'il avait pu soustraire dans son monde à propos des comportements affolants des animaux.

Le plus incroyable était que tous les teneriens qu'il avait interrogés avaient connaissances de ces agressions mortelles mais qu'aucun d'entre eux n'envisageaient la possibilité qu'il y ait une force malsaine derrière tout cela. L'hypothèse avancée par le passeur d'âmes leur paraissait invraisemblable. Tous s'accordaient sur le fait que ces évènements avaient pour origine la folie humaine et que les seuls vrais victimes étaient les animaux eux-mêmes. « *Encore une de leur sale expérience !* » lui avait-on répondu avant d'enchaîner avec : « *Ce ne serait pas la première fois qu'ils cherchent à transformer les animaux en machines à tuer pour leur propre compte !* ». Orion avait dû admettre que cela était malheureusement plausible, il y avait déjà bien trop de précédents qui allaient dans ce sens. Et les teneriens responsables de la survie des espèces vivant dans le monde des humains étaient, depuis quelques décennies, sur les dents. Les convaincre avec des mots était comme faire tenir un éléphant sur un œuf sans le casser.

Pourtant lui, il flairait quelque chose de différent cette fois. C'était bien plus sournois, plus funeste et beaucoup plus puissant que ce qu'il avait vu jusqu'ici. Sans oublier que les arguments de Stéphane étaient très convaincants.

Orion s'était avancé vers le salon en roulant les épaules à chaque fois qu'il balançait élégamment l'une de ses pattes. Puis, il s'était figé en position assise entre les deux fauteuils

décrépits par le temps tout en s’enlaçant de sa queue qui frôla le sol carrelé.

- Résumons une dernière fois, se lança Stéphane exténué par cette nuit sans sommeil. Si nous ne parvenons pas à prouver la menace qui est derrière ces meurtres, non seulement le fonctionnement des mondes risque de sombrer sous la coupe d’un mal inconnu, mais nous courons également le danger d’une guerre entre les teneriens et les interiens.

Cette fois, la voix du sexagénaire semblait s’être effondrée dans le désespoir. Il était abattu. Ses mains, avec lesquelles il venait de se saisir de la tasse, furent prises d’un léger tressaillement. Orion qui ne savait pas vraiment quoi ajouter à cette conclusion détourna le museau vers la porte d’entrée. Depuis qu’il avait traversé le portail la veille, son esprit ne cessait de faire des va-et-vient entre cette jeune humaine se prénommant Marielle ainsi que les réflexions et inquiétudes qu’ils partageaient avec Stéphane. Quelque chose s’était produit quand il avait croisé le regard de l’humaine. Une chose qu’il avait gardée pour lui. Il avait été saisi d’une vague de chaleur et depuis, de façon tout à fait inconcevable, son instinct de protection, envers elle, l’envahissait crescendo. Ce qu’il ne comprenait pas, ou ne pouvait pas admettre, c’était que ce sentiment dépassait celui qu’il avait envers les animaux. Ses protégés. Depuis le début de sa vie, il savait pourquoi il existait. Pourquoi on l’avait choisi. Pourquoi son âme était figée dans le temps. Son destin était tracé, un chemin

sans détours, sans bifurcations. Une ligne droite indélébile. Mais depuis quelques heures, toutes ces certitudes semblaient erronées. Sa ligne se dissolvait.

Ses pensées l'étourdirent. Il revint sur Stéphane et ses dernières paroles. Il se repassa mentalement toute leur conversation jusqu'à ce qu'il s'arrête sur le mot « guerre ». Ils ne s'étaient peut-être pas posé les bonnes questions.

- *Pourquoi ce « mal » utilise-t-il les animaux pour tuer les humains ?* demanda-t-il à la fois à lui-même et à Stéphane.

Les sourcils de son ami se contractèrent. Il se passa la main sur le visage comme si celle-ci aurait pu effacer la fatigue accumulée.

- Je ne cesse de me poser cette question, avoua-t-il pensivement. Mais aucune réponse ne me vient à l'esprit. Aurais-tu une idée ?
- *Peut-être. Que craignons-nous ?*
- Je viens de le dire, une guerre.
- *Exactement, une guerre. Quel que soit le but de cette chose, il semblerait que tout cela soit calculé. C'est stratégique. En utilisant les animaux pour tuer des humains, elle fait naître chez les interiens une peur qui pourrait se traduire par un massacre sans précédent sur toutes les espèces devenant menaçantes. La réponse des teneriens serait sans équivoque une déclaration de guerre, et cela même s'ils devaient violer les lois des mondes. Ce que je veux dire, c'est*

que cette chose a un plan et provoquer une guerre en fait sûrement partie.

Quelque chose traversa le visage de Stéphane, ses traits s'étaient soudainement rehaussés, un peu comme si des ficelles nouées sur sa peau avaient été tirées vers le haut. Une lumière venait d'éclaircir ses pupilles dilatées.

- Mais oui ! Évidemment ! C'est parfaitement logique. La menace veut déclencher le chaos. Et pendant que les protagonistes seront trop occupés à s'entretuer, elle pourra agir et atteindre son but sans que personne ne s'en préoccupe, débita-t-il en agitant les mains.

Stéphane sembla tout à coup excité par cette prise de conscience.

- *Et comment procède cette menace pour prendre le contrôle des esprits des animaux ?* questionna Orion persuadé qu'ils étaient sur le point de comprendre quelque chose d'essentiel.

Le passeur d'âme se leva prestement, surprenant la panthère. Il se mit à agiter sa main pointée de son index cherchant à faire venir la réponse.

- Les humains ne possèdent pas une telle magie et il est certain qu'il s'agit de magie d'après les analyses que j'ai pu obtenir du sang des oiseaux, se mit-il à réfléchir à haute voix. Les teneriens non plus. Les seuls capables de déployer autant de pouvoirs sont les

sapiensiens… seulement il paraît peu probable qu'ils puissent commettre de tels actes.

- *Pourquoi ?*

- Parce que Sapiensanimas est le dernier voyage des âmes, celles qui ont acquis assez de sagesse et de bienveillance pour y être admises. C'est de cette façon que règne dans ce monde la paix, ainsi que le respect de chaque chose et de chaque espèce.

- *Seulement, ce sont les seuls dotés de tels pouvoirs*, dit Orion en reprenant le premier raisonnement de son ami.

- Très bien, grimaça Stéphane. Considérons qu'ils s'agissent de sapiensiens. Afin qu'ils puissent utiliser leur magie sur les animaux de la sorte il faudrait qu'ils puissent avoir accès à notre…

Orion resta suspendu aux lèvres de Stéphane qui s'était soudainement murer dans un silence de stupéfaction. Le rouage de ses pensées avait dû l'amener à comprendre quelque chose qui semblait l'horrifier.

- *Qui y-a-t-il ?*

- Et si… non, comment une telle chose… souffla-t-il atterré, le regard perdu dans la pièce noyée par la luminosité chaleureuse du début de la matinée.

- *À quoi penses-tu Stéphane ?* interrogea Orion qui subitement avait soulevé son train arrière et s'était positionné de façon à pouvoir attraper, en plein vol, les

mots qui s’apprêtaient à dévaler de la bouche du passeur d’âmes comme s’il s’agissait d’une proie.

- Il leur faut un passeur d’âmes ! Nom de nom ! Il leur faut un passeur d’âmes ! lâcha-t-il en se laissant retomber dans le canapé provoquant au passage des volutes de poussières.

Les yeux pépites d’Orion s’écarquillèrent et sa gueule s’entrouvrit légèrement.

- *Un passeur d’âmes*, répéta-t-il.

Alors que la panthère et Stéphane étaient encore saisis par ce qu’ils venaient de comprendre, un brouhaha sourd fit trembler le luminaire suspendu au plafond. Cela provenait du premier étage.

- *Marielle*, réalisa immédiatement Orion.

Ses paupières étaient pesantes comme du plomb, sa bouche anormalement pâteuse, ses muscles cotonneux, et son esprit embrumé comme si elle cuvait une soirée trop arrosée. Impossible de savoir où elle se trouvait. Du bout des doigts, elle effleura le tissu sur lequel reposait sa tête puis, elle fit glisser sa main devant elle en un arc de cercle, comprenant ainsi qu’elle était enveloppée dans quelque chose de douillé et de familier. Des draps… une couette… un oreiller… un matelas, elle était dans un lit ! Étrange, elle n’avait absolument aucun souvenir de s’être couchée la nuit dernière. Plus étrange encore, il y avait comme des fragrances de terre, de sève, d’écorces et même de champignons qui lui

chatouillaient timidement les narines. Ces arômes agirent comme un appât sur sa mémoire. Celle-ci lui revint sous forme très saccadée tel le son d'un autoradio dont la fréquence est très mauvaise. Elle vit d'abord une forêt puis, elle-même, suivant Stéphane Rouxon.

Péniblement, elle déglutit provoquant une brûlure désagréable. Sa gorge était sèche, elle avait soif. Malheureusement, ses yeux ne semblaient pas consentir à s'ouvrir. En attendant que ses forces lui reviennent, elle continua à faire appel à ses souvenirs en tirant sur une corde blanche imaginaire, au bout de laquelle étaient accrochées des images en mouvement. Peu à peu, les contours se fixèrent, les couleurs devinrent plus nettes et une première image envahit son esprit. Elle tressaillit. Il y avait toujours Stéphane, il tenait une pierre dans sa main. Des lumières fuchsias en forme d'arcs électriques. Et une demi-sphère sortant du sol !

Un gémissement se dégagea de sa gorge. Il manquait encore un autre souvenir, Marielle sentit qu'il était important. Elle tira encore sur la corde. Cette fois, le flou dura un moment avant que des traits ne se dessinent et dévoilent un animal somptueux, élégant, puissant et félin... une panthère noire. Tout-à-coup, celle-ci se mit à feuler et plongea ses yeux or dans les siens. L'image du prédateur lui parut si réelle qu'elle sursauta violement. Ce bond l'emmena au bord du lit, elle perdit l'équilibre et s'effondra sur le parquet en emportant la petite lampe posée sur le meuble de chevet.

Ses paupières cédèrent enfin et s'ouvrirent. Elle était dans la chambre qu'elle avait aménagée avec l'aide du vieil ours quelques jours plus tôt, dans cette maison qu'elle avait reçue en héritage de sa tante inconnue. Elle leva les yeux vers la fenêtre. Il faisait jour. Elle secoua la tête espérant rassembler les dernières brides de mémoire encore éparpillées dans son esprit.

Soudain, une voix grave et douce s'insinua dans son crâne : « *Marielle !* » comprit-elle sur un ton empreint d'inquiétude. *C'est bizarre, cette voix, je crois l'avoir déjà ent…*

- Marielle ? héla une autre voix qu'elle identifia toute suite.
- Stéphane, murmura-t-elle.

Quand les marches se mirent à grincer sous le poids du sexagénaire, la jeune femme fut envahie d'une légère panique et resta figée, assise sur le sol, entre le lit et la fenêtre. Rapidement, Stéphane arriva en haut de l'escalier pour s'élancer vers la porte de la chambre. Marielle scruta la poignée dont il venait de se saisir, elle retint son souffle. Mille et une questions s'accaparèrent son esprit. Qu'allait-il lui faire ? Qui était-il ? Et cette panthère, d'où venait-elle ? Comment était-elle arrivée ici ? Ses mains se crispèrent sur la couette quand la porte pivota dévoilant le sexagénaire. Il franchit le seuil et se précipita vers elle. Son cœur s'emballa d'une décharge d'adrénaline la faisant prestement reculer

contre le mur. Remarquant son comportement d'animal effarouché, Stéphane n'avança plus.

Le regard interrogateur et affolé de la jeune femme détailla l'allure du vieil ours. Ses cheveux hirsutes accompagnaient, sans dénoter, son faciès presque hâve. Il semblait sortir tout droit d'outre-tombe. Elle repéra même un léger tremblement dans ses mains. L'homme qui se tenait devant elle était aux antipodes de celui qui l'avait rudement accueillie. Il semblait si incertain et fébrile. Malgré tout, il soutint son regard attendant probablement une réaction ou une parole de sa part.

Marielle se releva doucement tout en laissant la paume de ses mains en contact avec le mur. Sa peur se dissipa laissant place à l'incrédulité.

- Qui êtes-vous ? lâcha-t-elle d'une voix rugueuse.

Le vieil ours prit un air faussement perplexe.

- Voyons Marielle, dit-il calmement en avançant d'un pas, vous savez qui je…
- N'avancez pas, s'empressa-t-elle de dire sur un ton qu'elle voulut menaçant. Et oui, je sais votre prénom et votre nom. Néanmoins, je réitère ma question, Qui… Êtes…-Vous ? dit-elle en détachant chacune des syllabes.

Les sourcils épais de Stéphane s'abaissèrent légèrement, assombrissant d'avantage son regard déjà noirci par les cernes.

- J'ai peut-être sous-estimé le coup que vous avez pris sur la tête hier quand vous êtes tombée dans

l’escalier, réfléchit-il à voix haute.

- De quoi parlez-vous ? interrogea vivement Marielle. Je ne suis jamais tombée dans l’escalier ! fulmina-t-elle. Nous étions dans la forêt, je vous ai vu faire apparaître ce truc…

- Je vous en prie Marielle, calmez-vous, insista-t-il. Vous n’êtes jamais sortie de cette maison hier, et je n’ai jamais fait apparaître quoi que ce soit.

Stéphane s’exprima en mettant les paumes de main en avant, certainement dans le but d’apaiser la jeune femme qui durant une fraction de seconde eut la sensation d’être la patiente d’un hôpital psychiatrique. Elle se mit à douter. Ses pensées hésitaient entre les faits rationnels, affirmés par le vieil ours et ceux qui transitaient dans sa mémoire, c’est à dire des évènements complètement invraisemblables. Peut-être avait-elle rêvé, finalement. Elle vacilla. Les mains athlétiques de Stéphane l’empêchèrent de s’écrouler sur le sol.

- Accrochez-vous à moi. Vous devriez vous allonger un moment, dit-il sur un ton bienveillant en l’aidant à se remettre sur le lit. Croyez-moi, votre chute était vraiment spectaculaire, si je puis me permettre. Il n’est pas étonnant que vous soyez un peu désorientée. Vous ne vous rappelez de rien ?

- Non, absolument rien, marmonna-t-elle étourdie.

Le sexagénaire plaça des oreillers dans son dos, lui permettant de rester dans une position semi-assise qu’elle apprécia.

- Si je puis me permettre… vous n’avez pas bonne mine non plus.
- Vous m’avez fichu une sacrée frousse, se contenta-t-il de répondre en se raclant la gorge. Avez-vous soif ?
- Oui, très soif, avoua-t-elle.
- Bien, ne bougez pas. Je vais vous chercher un verre d’eau.

Il tourna les talons pour filer vers la salle de bain située à l’autre bout du couloir. Marielle entoura son crâne de ses mains puis, se massa les tempes du bout des doigts. Un profond soupir s’extirpa de ses poumons. Pourquoi ne se souvenait-elle pas de cette chute ? Le choc avait-il été aussi violent que Stéphane le prétendait ? Pourquoi ne pas avoir appelé un médecin ? Et puis, elle était quasiment certaine qu’elle ne portait pas ce pantalon noir et ce pull gris chiné la veille. *Aurait-il osé ?* se demanda-t-elle dérangée pas cette idée. Ses doigts se mirent à fouiller ses cheveux noirs dans l’espoir de trouver une quelconque bosse ou égratignure. Rien. La jeune femme était en pleine confusion. Était-ce elle qui perdait la raison ? Ou était-ce Stéphane qui la manipulait ? Même si sa version semblait la plus plausible, quelque chose clochait.

Le crachat enroué de l’antique robinetterie lui signala qu’il était en train de remplir un verre d’eau. Cette pensée la fit déglutir de nouveau, lui arrachant une grimace. Elle attendait avec impatience le contact frais de l’eau sur sa gorge

en feu. Tout à coup, Marielle eut la curieuse sensation que la chambre recelait un élément crucial. Un élément qui…

Elle soupira, dépitée par sa cervelle ankylosée l'empêchant d'aller au bout de sa réflexion. Elle se redressa et balaya la pièce d'un regard quand elle s'arrêta sur une trace incrustée dans les lattes du plancher, située au milieu de la chambre. Sans attendre, elle bondit du lit pour se placer au-dessus celle-ci.

- Qu'est-ce que… ? chuchota-t-elle.

Elle s'agenouilla et du bout des doigts elle suivit le contour de l'empreinte légèrement terreuse. Elle était presque imperceptible, seule la luminosité provenant du couloir l'avait révélée. Les formes qu'elle dessina ne laissaient aucun doute sur son appartenance. Cette empreinte était celle d'un animal, notoirement d'un félin, et de taille !

- La panthère noire, souffla-t-elle subjuguée.

Surgissant du couloir, une ombre fit tressauter la jeune femme. Ses yeux suivirent l'ombre le long des lattes en remontant jusqu'aux chaussures de randonneur de Stéphane. Il se tenait dans l'encadrement de la porte le verre d'eau à la main. Ses yeux ronds et noirs étaient rivés sur l'empreinte avant de revenir brusquement sur Marielle qui sentit comme un souffle glacé sur sa nuque. Les muscles faciaux du vieil ours tiquèrent à plusieurs endroits comme si un insecte volant cherchait à se poser sur son visage lui provoquant des chatouillements. La réaction sans équivoque du sexagénaire lui confirma qu'il venait de la mener en bateau avec cette histoire

de chute. Ses joues s'enflammèrent, elle était à la fois outrée de constater avec quelle audace il lui avait menti, mais aussi déstabilisée par tous ces évènements qu'elle ne pouvait toujours pas expliquer.

- Je ne suis jamais tombée dans les escaliers, n'est-ce pas ? dit-elle la mâchoire serrée.

D'un pas tendu, Stéphane entra dans la chambre. Il passa devant elle et alla poser le verre d'eau sur la commode en face du lit. Alors qu'il lui tournait le dos, il rumina quelque chose d'inaudible tout en frottant son menton blanchi par sa barbe naissante.

- Peut-être devrais-je appeler un médecin finalement, se décida-t-il à lui répondre.

Marielle eut le souffle coupé par cette réplique. Comment pouvait-il continuer cette mascarade ? Ahurie, elle se leva lentement, fronça les sourcils de colère et serra les poings.

- Ai-je l'air d'une débile ? s'insurgea-t-elle. Comment osez-vous me mentir à ce point ? Maintenant ça suffit ! J'exige la vérité. Qui êtes-vous ? Qu'ai-je vu dans la forêt ? Pourquoi ai-je dormi tout ce temps ? Et qui est cette panthère ? Où est-elle ? débita-t-elle hors d'elle-même.

Stéphane qui avait encore ses deux mains appuyées sur la commode fit volte-face quand Marielle évoqua la panthère. Il lui lança un regard suppliant tout en secouant la tête puis,

pendant une fraction de seconde ses yeux plongèrent vers l'escalier.

- Elle est ici ! comprit immédiatement Marielle.

Derechef, le sexagénaire l'implora tacitement lorsqu'elle lui jeta un air de défi avant de se précipiter hors de la chambre. Le vieil ours fut beaucoup plus rapide qu'elle ne l'aurait cru et il l'empoigna fermement au niveau de l'avant-bras. Elle tenta aussitôt de s'en dégager, en vain.

- Lâchez-moi ! cria-t-elle.

Au même moment, le son de la mystérieuse voix résonna dans sa tête : « *Stéphane, il vaudrait mieux que je m'éloigne. Rejoins-moi dans la forêt, je te retrouverai.* » Interloquée, Marielle cessa de regimber.

- Encore cette voix, dit-elle.

Le sexagénaire lâcha prise. Il afficha un air surpris.

- Vous… vous pouvez l'entendre ? Mais… mais c'est… c'est impossible ! balbutia-t-il.

Cette remarque produisit un déclic dans l'esprit de la jeune femme.

- Cette voix, c'est elle, c'est la panthère, n'est-ce pas ? l'interrogea-t-elle médusée par une telle possibilité.

Mais Stéphane resta muet en l'observant avec incompréhension.

- C'est impossible… répéta-t-il tout bas.

Soudain, Marielle perçut un mouvement par la fenêtre. Elle s'élança par-dessus le lit et alla plaquer son nez contre la

vitre. En contrebas, à quelques dizaines de mètres, le félin à la robe noire soyeuse s'enfonçait dans la forêt en des bonds puissants. Lorsqu'il disparut de son champ de vision, Marielle prit son élan vers la sortie de la chambre. Le vieil ours s'interposa aussitôt entre elle et l'encadrement de la porte.

- Ne faites pas ça Marielle, je vous en conjure. Ce n'est pas contre vous, bien au contraire, je cherche à vous protéger. Vous n'avez aucune idée dans quoi vous risquez de mettre les pieds, ni les conséquences que cela pourrait engendrer.

C'était absolument vrai. Elle ne savait rien du tout. Ni comment, ni pourquoi, ni où cela allait l'emmener. Mais elle était au moins certaine de ce qu'elle ressentait. Il s'agissait d'un besoin inextinguible de rejoindre ce fauve. Une envie qui dépassait tout le reste, l'incompréhension, la peur, la colère. Il fallait qu'elle le fasse. Elle visualisa comme un élastique invisible entre elle et l'animal et plus il s'éloignait, plus le risque que celui-ci se casse, grandissait. Cela ne devait pas arriver, elle en avait l'intime conviction. Poussée par une montée d'adrénaline, elle attrapa furtivement le bougeoir posé sur la commode et d'un revers de main assomma Stéphane qui s'écroula instantanément sur le sol.

Très vite apparut un filet de sang qui perla depuis son cuir chevelu.

- Oups, vraiment désolée, s'entendit-elle dire.

Possédée à cet instant par ce nouvel instinct, elle enjamba le sexagénaire et dévala les escaliers avec une telle

vivacité que le martellement de ses talons se répercuta dans la maison, tel le débit d'une mitraillette. Arrivée au rez-de-chaussée, elle fit un tour sur elle-même avant de trouver ses bottes au pied du portemanteau. Elle les enfila et attrapa au vol son blouson pour s'élancer à toutes jambes dans l'appartement de Stéphane afin de ne pas avoir à faire le tour de la maison par l'extérieur. Elle traversa le salon et la cuisine en un éclair et sortit par la porte de derrière.

Elle courut dans les hautes-herbes jusqu'à l'orée de la forêt et très vite ses jambes et ses genoux furent trempés par la rosée matinale. Son cœur s'emballa et se mit à cogner si fort que son martellement remonta jusqu'à ses tempes. À bout de souffle, elle ralentit puis, s'arrêta. Dans quelle direction devait-elle continuer ? Elle chercha des empreintes, des traces du passage de la panthère en jetant quelques coups d'œil. Ne trouvant aucune piste, elle décida rapidement de continuer droit devant. Retrouvant peu à peu son souffle, elle accéléra le pas.

Sa poursuite à l'aveugle fut parsemée d'obstacles tels que les feuilles humides, glissantes, les racines, les buttes, la boue, les buissons et même les cailloux disséminés dans les endroits les plus improbables. Elle slaloma ainsi entre les arbres, se concentrant comme jamais priant pour ne pas faire un vol plané. Son rythme cardiaque commençait à s'affoler de nouveau, pris entre sa cadence infernale et de cette adrénaline qui se nourrissait insatiablement de son besoin de retrouver la panthère.

Subitement, du coin de l'œil, elle vit une ombre passer. Poussant un cri de surprise, elle freina pour se retourner. Malheureusement, son pied gauche glissa sur un tapis de feuilles mortes qui recouvraient une petite flaque de boue, l'entraînant en arrière. Juste en dessous d'elle, une crevasse au fond de laquelle trônait un jeune arbre qui avait été brisé en deux présentant un palis mortel.

- Non ! hurla-t-elle.

Durant sa chute, pensant qu'elle était sur le point de s'empaler, le diaporama de sa vie se mit à défiler sous ses yeux.

Elle, à 3 ans, assise sur le dos de l'éléphant Dumbo dans un manège, habillée d'une petite robe bleu ciel bouffante, ses parents lui sourient en lui faisant signe de la main à chaque fois qu'elle passe devant eux… Elle, à 6 ans, pédalant sur son premier vélo, fuchsia et blanc, décoré d'une multitude de rubans au bout des poignets, armé de la célèbre petite sonnette ; le regard inquiet de sa mère, la fierté dans celui de son père… Elle, à 10 ans, promenant son chien Bobo lors de leurs vacances sur la côte d'Azur, le soleil, les baignades, les calanques… Elle, à 14 ans, planquée au fond d'un couloir derrière les casiers du collège, embrassant son premier petit ami, l'irrésistible Vincent… Elle, à 17 ans, lors de sa première fois dans un studio minable situé dans les combles d'un vieil immeuble avec le sombre Igor… Elle, à 18 ans. Son baccalauréat, la joie, la fête, ses amis, le début de sa vie d'adulte… Elle, à 20 ans, son premier appartement, sa liberté,

son indépendance… Elle, à 21 ans, employée dans une boutique « Au plaisir des Mots », harcelée par la vieille mégère, Mme Ratigni… Justin, son collègue et ami… La colle dégoulinant sur le derrière proéminant de sa patronne… L'héritage… La petite fille et ses paroles insensées… La maison… Stéphane Rouxon… La mort de la petite fille… La pierre aux filaments fuchsia électrique… La demi-sphère liquide sortant du sol… La panthère noire… Elle, chutant dans un fossé armé d'un pieu…

La fin… Quand tout à coup, elle sentit une pression dans son dos qui la projeta en avant, lui évitant de peu de se faire embrocher. Les mains sur le sol, les genoux à terre, elle était comme assommée. Elle reprit ses esprits. Un souffle brut et profond lui parvint jusqu'aux oreilles. Il était tout proche. Son estomac se noua. Faiblement, elle se tourna se retrouvant assise, les bras tendus en arrière. Sa mâchoire tomba de stupeur et d'émerveillement. Face à elle, dans une posture qui lui parut défensive, les coudes de ses pattes avant repliés, le fauve noir aux yeux pépites l'observait. Ses flans et sa cage thoracique se soulevaient et se rétractaient à chacune de ses respirations. Sa longue queue s'étendait au-dessus de lui finissant en un arc de cercle qui allait dans le sens contraire de sa position légèrement de biais. Sa fourrure enrobait parfaitement ses courbes, et les rayons du soleil qui filtraient entre les arbres allaient s'y refléter dessinant chacun de ses muscles. Ses oreilles rondes pivotaient dans un sens puis dans un autre, captant le moindre son suspect.

Troublée, Marielle discerna plus intensément encore, cet élastique invisible qui les reliait l'un à l'autre.

Sa vie était sur le point de basculer.

Elle ne put s'empêcher de détailler l'animal lorsqu'elle ressentit des picotements sur sa peau. Quelque chose était en train de se produire en elle alors que la panthère continuait de l'observer sans ciller.

- *Qu'ai-je fait...* fit la voix suave en s'insinuant dans l'esprit de la jeune femme.

- C'est bien ta voix que j'entends dans ma tête ? demanda aussitôt Marielle sur un ton prudent.

Le museau de l'animal se redressa le regard stupéfait.

- *Elle ne peut pas m'entendre. C'est impossible*, paniqua la panthère.

- Il semblerait que si.

Cette fois, il rompit sa posture dissuasive, relâchant la contraction de ses muscles.

- *Comment est-ce possible ?*

Le fauve semblait-être tout aussi déroutée qu'elle. Instinctivement, elle voulut s'approcher mais celui-ci reprit immédiatement sa position intimidante en laissant échapper un grognement rauque depuis sa gorge en signe d'avertissement. Elle sursauta.

- As-tu peur de moi ? s'étonna Marielle.

- *De toi ? Comment pourrais-je avoir peur d'une humaine aussi chétive?* dit-il en crachant un souffle d'air par ses narines.

Si la question l'avait contrarié, sa réplique rembrunit Marielle. Bien qu'il fût évident qu'un tel prédateur pourrait faire d'elle de la charpie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle n'aimait pas être comparée à une petite chose fragile sans défense.

- Alors pourquoi cette réaction ? insista-t-elle.

Un corbeau perché sur une branche défraichie d'un vieux hêtre venait de prendre son envol tout en émettant un coassement qui fit frissonner la jeune femme. La panthère abaissa son train arrière pour s'assoir avec une prestance digne des représentations de Bastet, déesse de l'Égypte ancienne.

- *Parce que tu n'as aucune idée des conséquences*, dit-il sur un ton fataliste.

Cela faisait déjà la deuxième fois qu'elle entendait cette mise en garde. Il était peut-être temps qu'on lui explique.

- Quelles conséquences ?

Le fauve souleva légèrement ses pattes avant, l'une après l'autre, soulignant une attitude hésitante.

- *Pour que tu puisses comprendre les conséquences, il faudrait d'abord t'exposer tout ce que tu ne dois savoir. Cela ne m'est pas permis, tout comme le fait de me tenir devant toi.*
- Pourquoi cela ne t'est-il pas permis ?
- *Parce que tu es une humaine.*
- Tout comme Stéphane, se renfrogna-t-elle.

Silence.

- Puis-je au moins connaître ton nom ? Si toutefois tu en as un ? interrogea Marielle qui comprit que sa curiosité ne serait pas comblée par des questions trop directes.

Silence.

- Tu connais le mien, il me semble. Et puis, j'aimerais connaître le nom de celui qui vient de me sauver la vie, argumenta-t-elle.
- *Orion*.
- Orion, se réjouit-elle sur un ton mélodieux.

Elle crut entrevoir un frémissement chez l'animal lorsqu'elle prononça son nom.

Tout ceci était-il vraiment réel ? Marielle commençait à douter sérieusement de son état mental. N'était-elle pas en train d'avoir une conversation avec une panthère noire démesurément grande sortie tout droit d'une sorte de demi-sphère liquide qu'une pierre, détenue par ce Stéphane Rouxon, avait fait apparaître ? Qui croirait à une telle histoire ? Elle même n'était pas sûre d'y croire. Malgré tout, elle se fia à ce qu'elle éprouvait car cela, elle en avait la certitude, était bel et bien réel.

- Est-ce que toi aussi tu as ressenti ce lien ? hasarda-t-elle.

Orion penchant la tête sur le côté, le matérialisant un instant en une grosse peluche attendrissante. Ses pupilles se dilatèrent, son regard en devint encore plus profond et perturbant.

- *Alors toi aussi ? C'est si étrange…*
- C'est pour ça que tu m'as sauvée ?
- *J'ai écouté mon instinct,* se contenta-t-il de répondre.
- Que te dit exactement ton instinct exactement ?

Silence.

Une légère brise humide et froide vint effleurer le cou de Marielle lui hérissant la nuque. Elle scruta l'animal, il n'était plus sur ses gardes. Le picotement qu'elle avait ressenti quelques minutes plus tôt avait ressurgi. Il se transforma en une chaleur qui vint se diluer dans ses veines pour remonter jusque dans son cœur. De nouveau, elle se sentit comme envoûtée par cette envie ardente de réduire la longueur de l'élastique invisible qui les liait l'un à l'autre. Elle fit un pas. Puis un autre. Sous ses bottes, craquèrent quelques brindilles et feuilles mortes. Doucement, elle s'avança jusqu'à ce que la gueule d'Orion ne soit plus qu'à une cinquantaine de centimètres de sa poitrine. Il ne bougea pas. Il ne feula pas. Seul son regard s'enfonça dans le sien comme s'il tentait de suivre le cours de ses pensées. D'un geste hésitant, elle leva une main qu'elle posa tendrement sur son museau. Il était incroyablement doux. Le souffle de sa respiration, chaude et intense, traversait les fibres de son pull.

La chaleur condensée dans sa poitrine se mit à parcourir son épaule avant de s'enrouler autour de son bras en glissant en direction de sa main avec la délicatesse d'un ruban de soie.

Ce ruban progressa enlaçant la mâchoire de l'animal, continuant sa danse jusqu'à atteindre le cœur de l'animal.

Orion ferma les yeux.

Un deuxième ruban s'extirpa du cœur du félin s'agitant sur la même symphonie que le sien remontant dans ses doigts, sa main, son bras, son épaule, puis se lia profondément à son organe palpitant.

Orion ouvrit les yeux.

- *Mon instinct me dit de te protéger, quoiqu'il m'en coûte*.

Douleur et colère firent vibrer les cordes vocales de Stéphane d'un grognement enroué. Allongé sur le sol, cela faisait quelques secondes qu'il avait repris connaissance ruminant contre lui-même et cette impétueuse Marielle. Nom de nom ! Elle ne l'avait pas raté ! Sa bouche était pâteuse et ses narines saturées par des odeurs cuivrées ainsi qu'un mélange de poussière et de vieux bois. Il porta sa main tremblante de fatigue dans ses cheveux, à l'endroit où son crâne avait été cogné par le bougeoir. Au toucher, il sentit un liquide chaud et collant. Du sang. Merde ! Elle avait vraiment eu la main lourde !

Il aurait dû savoir qu'il n'allait pas pouvoir la berner aussi facilement. Elle était trop vive d'esprit et trop curieuse. Malheureusement, il était désormais trop tard pour faire machine arrière. Elle en savait déjà beaucoup trop et il était

prêt à parier tout ce qu'il avait qu'elle ne s'arrêterait pas en si bon chemin. *Alea jacta est !* pensa-t-il dépité.

Péniblement, il se releva sur ses deux jambes qui flageolèrent sous son poids comme si elles n'étaient plus que de simples brindilles. Il sortit finalement de la chambre prenant appui d'une main contre le mur longeant le couloir pour se diriger vers la salle de bains. Tandis que sa tête tambourinait lourdement, vertiges et nausées vinrent s'inviter à la cacophonie des maux qui l'assaillaient de part en part. Les derniers évènements, la fatigue accumulée, les inquiétudes grandissantes, tout cela commençait à le ronger progressivement, l'affaiblissant mentalement et physiquement. Ses paupières pesantes le suppliaient de céder à quelques heures de sommeil…

Je dois d'abord retrouver Marielle, s'encouragea-t-il. Les bras de Morphée allaient devoir attendre. Il fallait qu'il trouve le moyen de la raisonner, de lui faire promettre de garder le secret et de ne pas chercher à en savoir plus. Malgré tout un détail le taraudait. Comment avait-elle pu entendre Orion ? Les humains étaient dépourvus de cette capacité à communiquer avec les teneriens. Il y avait sûrement une raison, bonne ou mauvaise. Sans oublier ce qu'elle lui avait raconté à propos des « divagations » d'une petite fille… « *par toi arrivera la fin* » étaient les paroles qu'elle aurait prononcées. Dans son esprit, une silhouette lointaine tentait de lui faire comprendre quelque chose à propos de Marielle, elle

n’était peut-être pas seulement une humaine ordinaire, il y avait autre chose… mais quoi ?

Ses deux mains se posèrent sur le rebord du lavabo blanc. Il extirpa tout l’air contenu dans ses poumons puis, leva la tête pour faire face à son reflet dans le vieux miroir moucheté de noir. Il était méconnaissable, tout droit sorti d’un film d’épouvante. Le sang avait coagulé dans ses cheveux blancs, les plaquant sur son crâne. Des ruisseaux de sang avaient suivi le chemin des ridules qui sillonnaient sa peau, s’étalant sur sa tempe droite, sa joue, son oreille ainsi que le dessous de son œil avant d’aller se faufiler jusqu’à ses narines et sa bouche. Ces ruissellements lui firent penser à un petit amas de racines qui se seraient accrochées à son visage puisant leurs ressources depuis ses orifices. La vue proéminente du sang lui provoqua soudainement une morsure à l’estomac. Il sentit la bile remonter dans sa gorge l’obligeant à se pencher au-dessus du lavabo. Finalement, rien.

Il ouvrit le placard en dessous du lavabo pour se saisir de l’un des gants de toilette rangés par pile de couleur. Il en prit un, vert bouteille, et le passa sous l’eau faisant tousser grassement le robinet cuivré. En quelques gestes, il essuya son visage sans effacer complètement le dessin laissé par le sang. Pour ses cheveux, seul un shampoing pourra en venir à bout. *Plus tard*, soupira-t-il.

Mais avant de se lancer sur les traces de Marielle, il lui fallait un remontant. Il se souvint que Marguerite cachait un peu partout dans la maison des petites bouteilles d’alcool. Elle

disait qu'à son âge c'était la seule chose qui pouvait encore lui réchauffer le corps et remettre en ordre ses pensées quand celles-ci se dispersaient. Il devait y en avoir une, ici, quelque part. Il n'eut pas à chercher très longtemps. La vieille commode brinquebalante située derrière lui exposait toute une série de bouteilles de parfum. Parmi elle, il y avait une flasque couleur argent enrobée d'un cuir noir.

Il dévissa le bouchon raccordé à la base du goulot par une lamelle de cuir. Aussitôt son odorat fut envahi par les essences étourdissantes et agréables d'un alcool fort. Quelques gorgées suffirent à lui enflammer la langue, la gorge, l'œsophage puis l'estomac avant de se diffuser comme une anesthésie locale apaisante. Du bourbon. Un excellent bourbon. Il sourit. Ragaillardi, réchauffé et étourdi, il mit la flasque dans la poche arrière de son pantalon kaki. *Au cas où…*

La fraîcheur de la matinée, les fragrances si familières de la terre humide, de l'écorce des arbres, de leur feuillage et de leur sève, de la mousse et des champignons finirent par le remettre plus ou moins d'aplomb. Cette fichue plaie continuait de suinter et sans cesse, il s'essuyait le haut du crâne à l'aide d'un mouchoir, qui par chance traînait dans l'une de ses poches. Très vite, il repéra les traces laissées par Marielle. Il secoua la tête, *un troupeau de vaches n'aurait pas fait mieux !*

Cette « traque » fit ressurgir un lointain souvenir d'enfance. Il devait avoir huit ans…

Sa première leçon de chasse. Son professeur, son père. Un homme fier, dur, machiste, pour qui le mot tendresse rimait

avec faiblesse. Son père, mort d'un cancer des poumons à l'âge de 41 ans. Afin de faire de son unique fils un « homme », un vrai, il l'avait initié à l'art de chasse mais d'une façon tout à fait particulière. « Un excellent chasseur doit savoir se mettre dans le la peau de sa proie pour mieux la traquer », lui avait-il expliqué comme si cela était une révélation que lui seul détenait. Il avait tenu à appliquer scrupuleusement les sens de cette phrase lors de sa première leçon. L'animal chassé, Stéphane lui-même ! Et le chasseur, armé d'un fusil et d'un couteau finement aiguisé, son père. Jamais il n'avait ressenti une aussi grande terreur. Il lui avait laissé une quinzaine de minutes d'avance dans les bois, après quoi, il s'était lancé à sa poursuite. Il s'en était sorti avec des ecchymoses, des coupures, des écorchures et une haine profonde pour la chasse.

Son père, le pire prédateur qu'il n'ait jamais connu.

Plus tard, vers l'âge de 15 ans, il avait fini par lui demander s'il avait véritablement eu l'intention de lui tirer dessus. Celui-ci s'était esclaffé dans un rire homérique méprisant avant de lui répondre : « Fistons, sache que lorsque que je sors mon fusil, seul les plus chanceux en réchappent ! Faut croire que tu as eu beaucoup de chance ce jour là ! ».

Stéphane secoua la tête pour évacuer ses souvenirs amers.

Cela faisait une vingtaine de minutes qu'il s'enfonçait dans la forêt de Brotonne au gré des empreintes de Marielle. Le soleil commençait tout doucement à se dissoudre derrière une nouvelle couverture nuageuse étouffant les bois d'un

regain d’humidité et de décors ombreux. Tremblant, il attrapa la flasque contenant ce liquide cuivré rouge qu’il fit pleuvoir dans sa gorge. Il commençait à comprendre le pêcher de Marguerite. Ce Bourbon avait une saveur ancienne, brute et familière, à la fois vivante et regorgeant de souvenirs boisés et ensoleillés. Exactement ce dont il avait besoin. Requinqué, il accéléra le pas. Elle ne devait plus être bien loin.

La forêt grouillait des bruits habituels, notamment le piaillement incessant des volatiles. Moineaux. Pigeons. Et… un corbeau ! Celui-ci le survola de si près que le sexagénaire baissa instinctivement la tête et les épaules. Son croissement lugubre se répercuta dans les alentours suivis par une onde silencieuse. D’un regard circulaire, Stéphane scruta les buissons, les hêtres, les chênes et conifères qui l’encerclaient quand il trouva enfin ce qu’il cherchait.

- Marielle, murmura-t-il soulagé.

Elle n’était qu’à une cinquantaine de mètres devant lui. Il s’avança en un arc de cercle sur sa gauche, évitant un amas de verdure foisonnant de ronces, lorsqu’il réalisa qu’elle n’était pas seule.

- Orion, grogna-t-il.

Son inquiétude s’accrut brutalement lorsqu’il vit qu’elle avait la main posée sur le front de l’animal qui ne cherchait absolument pas à s’en défaire. *Mais qu’est-ce qu’il fabrique ?!* s’insurgea-t-il intérieurement, déconcerté par l’attitude incompréhensible d’Orion. Il les regarda plus attentivement.

Quelque chose était en train de se produire entre ces deux êtres. Marielle… elle n'était pas une simple humaine. De ça, il en était désormais persuadé. Mais qui était-elle ? Et quel rôle avait-elle à jouer dans les évènements à venir ? De quel côté se tenait-elle ? Ils allaient devoir répondre à ces questions au plus vite avant que la violation de la loi entraîne son lot de conséquences.

Il allait s'avancer davantage quand soudain une image se matérialisa dans son esprit. Un appel. Sa pierre de nuit se mit à flamboyer. Il ne s'agissait pas d'âmes appelées à rejoindre un autre monde. Mais une personne.

Étrange, se fit-il la réflexion.

De toute évidence, il ne connaissait pas cette personne ni le décor qui l'entourait. Plus étrange encore, il ressentit que cet être possédait une magie puissante, extraordinairement puissante !

- Un sapiensiens ! lâcha Stéphane, déconcerté.

OceanofPDF.com

Chapitre 9 : Dernières volontés

Le bas de la tunique bleu nuit éthérée d'Acalia frôlait, dans un bruissement soyeux, les fleurs longeant les abords du sentier. Celles-ci le délimitaient, de part et d'autre, par un ruban flamboyant comme s'il s'agissait d'un avertissement qui ne pouvait être franchi. Les fleurs, composées chacune de trois pétales incurvés, étaient peintes de nuances bordeaux et rouges puis, mouchetées d'ambre en leur centre. Elles dégageaient un parfum intense, épais qui restait plaqué au fond de la gorge comme une poudre collante au goût âcre.

Acalia, le capitaine Braxile et Quakorien sillonnaient la piste aux tons sable depuis un moment. La terre poussiéreuse virevoltait sous leurs pas enveloppant leurs souliers d'une couche terreuse. Ce chemin tortueux par endroit, les menait vers l'une des chutes d'eau qui s'écoulait le long des falaises blanches, ces murailles quasi-infranchissables qui délimitaient le royaume des fées. La cascade cristalline disparaissait au loin, engloutit par la cime des arbres fruitiers verdoyants qui l'encerclaient. D'après Urton, le père de Maha, c'était au pied de cet éboulement d'eau rectiligne qu'Acalia pouvait espérer trouver son frère, Gaëlis.

Pauvre Maha, compatit intérieurement la princesse. Non seulement, elle venait d'apprendre la bouleversante

disparition de sa sœur, mais elle avait également fait le rapprochement entre la fée pervertie qu'elle avait surprise à plusieurs reprises à Jezkezialk, et Myre. Comprenant que Maha était sous le choc, accablée, Acalia avait insisté pour qu'elle reste auprès de ses parents pendant qu'elle irait trouver son frère.

La princesse ne put s'empêcher de repenser aux paroles de Ziz : *«...je crains malheureusement que vous soyez confrontés à un avenir dont les évènements seront bien plus tragiques encore.* » Il n'avait sûrement pas imaginé que ses paroles sonneraient si justes, si vite. Instantanément, les images du vieil elfe, les yeux écarquillés, l'abdomen transpercé par cette lame noire qui était venue frôler sa propre poitrine, assaillirent son esprit. Ses mains se mirent à trembler et sa vue se brouilla par une montée de larmes qu'elle réprima avec difficulté. Il lui avait sauvé la vie, au risque de perdre la sienne.

Encore bouleversée par les évènements de la nuit précédente, Acalia inspira profondément, espérant faire disparaître ce poids pesant sur sa poitrine, malheureusement la goulée d'air ne fut qu'une saturation de pollen pâteuse.

En tête de la marche, elle jeta un coup œil par-dessus son épaule. Le capitaine Braxile qui la suivait, lui lança son fameux sourire narquois. Il avait tenu à l'accompagner prétextant de lui servir de garde du corps. Mais elle le soupçonnait de vouloir glaner des informations sur ce qu'elle devait transmettre à Gaëlis. Derrière lui, trottinait, de par sa

petite taille, Quakorien, un terril marin. C'était un personnage pour le moins curieux. En effet, d'un tempérament, jusqu'ici, discret, elle n'avait pas encore eu l'occasion d'entendre le son de sa voix. Peut-être était-il muet ? En revanche, sa tenue était bien plus ostentatoire. Il était fagoté d'une chemise blanche, ample, emmailloté dans un pantalon vert vif, tenu par une épaisse ceinture marron à la boucle dorée. Sur ses épaules, reposait une veste taillée dans le même tissu, lui arrivant à mi-mollet. Les quatre boutons de celle-ci avaient été sculptés dans du bois, arborant chacun la forme d'un gréement. Comme tous les terrils, ses traits étaient anguleux. Son nez rondelet était empâté. Sa bouche étirée était charnue et cisaillée. Ses petits yeux noisette aux éclats d'orange fanée étaient surplombés par des sourcils noirs et rouges tout comme ses cheveux drus.

Le capitaine Braxile avait tant insisté pour l'accompagner qu'Acalia avait fini par passer une sorte de marché. Tous deux pouvaient la suivre, mais ils devraient rester à l'écart lorsqu'elle parlerait à son frère. Bien que le capitaine avait pris un air renfrogné, il avait accepté sa condition.

Ils franchirent enfin la partie boisée. Les payekres, arbres fruitiers, possédaient un tronc de couleur taupe à l'écorce aussi lisse que de la pierre polie. Quant aux branches, elles s'étiraient en une gerbe, formant un dôme sous lequel l'on pouvait s'y glisser. Les branches étaient parsemées de feuilles triangulaires d'un vert éclatant, vif, jeune, et de fruits jaunes de la forme et de la taille d'un doigt, au milieu duquel

se trouvaient deux protubérances bien rondes. Ils dégageaient un parfum pétillant et sucré qui fit saliver la princesse. Elle n'avait, en effet, rien mangé depuis la veille.

Le capitaine Braxile dut remarquer qu'elle lorgnait avec gourmandise ces fruits dont elle ne connaissait pas le nom, puisqu'il en cueillit soudainement quelques-uns au passage.

- Tenez Princesse, fit-il en exagérant une révérence.
- Mer… merci, bredouilla-t-elle.

Ne sachant pas si son attention était sincère, elle hésita à se saisir des fruits qu'il lui tendait.

- J'imagine que la faim est une sensation étrangère aux membres de la famille royale, ajouta-t-il sur un ton condescendant.

Acalia se rembrunit. Pourquoi se montrait-il si serviable pour finalement lui faire ce genre de remarque ? Que cherchait-il ?

A la provoquer ?

A l'humilier ?

Elle préféra ne pas répliquer. Et puis, elle devait admettre qu'il n'avait pas tort. La faim, elle ne connaissait pas. Mais avait-il besoin d'être si arrogant !? Encore une fois, elle se sentit décontenancée par ce marin qu'elle n'arrivait décidément pas à cerner. Elle le regarda droit dans les yeux et croqua à pleines dents dans un des fruits, le mettant au défi d'ajouter quoi que ce soit.

La peau craquante exsuda un pétillement piquant sur sa langue. Quand ses dents arrivèrent au cœur, elle fut surprise

par le moelleux à la fois juteux, frais et doté d'un sucré-acidulé étonnement délicat. Elle ne se fit pas prier pour avaler les suivants, au grand soulagement de son estomac.

- Je crois que nous y sommes, les surprit la voix âpre de Quakorien qui du bout du doigt désignait un arbre abritant un rocher sur lequel était juché Gaëlis.

Derrière lui, venait se fracasser la chute d'eau sur d'énormes rochers dont seule la tête sortait du point d'eau qui s'effilochait en des petits ruissellements avant de s'écouler vers les souterrains creusés dans les falaises. Un spectacle à la fois violent, à cause de la lourde quantité d'eau qui s'effondrait dans un vrombissement impitoyable, et apaisant par le panel de coloris clairs, par la fraîcheur qui s'en dégageait et par tous ces éclats lumineux et scintillants émanant des myriades de gouttelettes.

Pas étonnant que Gaëlis aime cet endroit. Il y avait une certaine similitude en lui et le caractère des lieux.

- Oui, c'est bien lui, confirma-t-elle anxieuse.

Elle ne savait toujours pas comment elle allait convaincre son frère d'accomplir la dernière volonté du Prophète. Mais elle avait fait une promesse. Elle s'y tiendrait. Afin de s'encourager, elle inspira profondément l'air, cette fois, frais et humide.

- Et bien, qu'attendez-vous ? Qu'il se change en pierre ? la pressa le capitaine Braxile sur un ton légèrement agressif.

Elle se retourna vivement pour lui faire face. Derechef, elle se tut, se contentant de le toiser avant d'enjamber un petit renfoncement aux abords du sentier. Elle traversa un parterre d'herbes courtes et fines, saupoudré çà et là de petites fleurs violettes et blanches.

Gaëlis était allongé, un genou pointant vers le ciel, les bras en croix placés sous sa tête. Son air décontracté était un leurre. Son frère avait toujours été particulier. Solitaire, il pouvait se montrer d'humeur taciturne voire même mélancolique. Il y avait comme quelque chose de brisé en lui. Une fissure dont seul le Prophète semblait partager le secret. Au fil du temps, cette personnalité introvertie avait bâti un rempart entre lui et leur père. Il fuyait ses responsabilités la plupart du temps. Les conventions, les traditions de son peuple, reposaient sur lui comme un fardeau. Il n'en voulait pas et à la moindre opportunité, il s'évaporait de la montagne Majesse.

Acalia arriva au pied du rocher mais de toute évidence, Gaëlis ne perçut pas sa présence, probablement à cause du vacarme assourdissant de la chute qui envahissait les environs. Curieusement, à cet instant, elle se fit la remarque que sa tenue sombre aux teintes grises, noires et de quelques borderies bleu nuit était aux antipodes des couleurs pimpantes du royaume des fées. Finalement, elle se pencha au-dessus de lui ombrant son visage. Il ouvrit les yeux. Comme toujours, ses iris auréolés d'un bleu sombre, profond, s'étiolant dans un cyan lui donna la sensation de plonger dans les abysses des

mers et des océans, un monde à la fois mystérieux, calme et dangereux.

- Acalia ? sonna la voix profonde du prince, surpris.

Elle lui offrit un tendre sourire, comme elle seule savait les faire.

- Bonjour Gaëlis.

Il se releva prestement, les sourcils arqués. Il jeta un regard furtif par-dessus l'épaule de sa sœur.

- Qui sont-ils ? demanda-t-il visiblement suspicieux.

Acalia se tourna vers ses accompagnateurs.

- Il s'agit de marins. Braxile Irgoyel, l'elfe, est le capitaine de l'équipage qui nous a fait traverser la mer Jaya cette nuit, et Quakorien, l'un de ses membres.

- Nous ?

Son visage était maintenant empreint d'une certaine tension.

- Oui, moi, Maha et Ziz qui a recruté l'équipage et affrété le navire, répondit-elle mécaniquement.

Il continuait de scruter les deux marins.

- Je ne suis pas sûr de comprendre… il revint vers Acalia. Pourquoi une telle expédition ? Et surtout en pleine nuit ?

- Gaëlis, commença la princesse d'une voix posée, je dois te parler. C'est pour toi que nous sommes ici. J'ai… disons un message à te transmettre…

Les traits de l'elfe se durcirent mais il garda le silence.

- … de la part du Prophète, finit-elle par dire avec une infinie précaution.

Cette fois ce fut un voile ténébreux qui vint assombrir le regard du prince. Acalia savait qu'en prononçant son nom, elle raviverait la douleur du deuil de son frère. Mais c'était également le meilleur moyen de retenir toute son attention. Gaëlis pivota légèrement, se tournant vers la chute. Elle choisit de ne rien dire. Il lui fallait un peu de temps pour ravaler son émotion.

Pendant un instant, la princesse dévisagea son frère. Peut-être n'avait-il jamais eu conscience de sa beauté ? Il avait tant de prétendantes ! Toutes rêvaient d'un mariage avec le prince, mais elle ne l'avait jamais vu y accorder ni la moindre importance, ni le moindre intérêt.

Son visage mêlait délicatesse et force avec subtilité, une ossature à la fois fine et masculine. Il dégageait une prestance naturelle, *un peu comme le capitaine Braxile*, se surprit à penser Acalia. À ses yeux, déjà si troublants, s'ajoutaient des sourcils droits qui selon les expressions, tentaient de se rejoindre à la naissance de son nez en se courbant telles des virgules. Ses lèvres à la fois harmonieuses et provocantes, pouvaient éclairer une âme en peine quand elles offraient la sincérité d'un sourire. Quant à ses longs cheveux noirs au bout argenté, ils étaient, la plupart du temps, libres, reposant sur ses solides épaules et longeant son dos jusqu'à ses reins.

Acalia chercha le regard sombre de son frère avant de poser sa main sur la sienne, un simple geste d'affection, de

soutien et de compassion. Elle craignit pourtant qu'il la repousse. Il n'en fit rien.

- Est-ce père qui t'envoie ? demanda-t-il durement.

La réponse n'allait pas lui plaire. Elle hésita, trop longtemps.

- Évidemment que c'est lui, comprit-il.

Acalia se détourna, plongeant par mégarde son regard dans celui du capitaine Braxile. Il lui lança immédiatement une expression insistante, sévère, la pressant une nouvelle fois. Mais convaincre son frère sans y mettre les formes était une chose risqué. Gaëlis fuyait depuis si longtemps ses responsabilités qu'elle redoutait sa réaction. Comment pouvait-elle s'y prendre pour qu'il accepte d'endosser un rôle majeur contre la menace ?

Elle pinça les lèvres, soucieuse.

- Il est vraiment important que tu écoutes ce que j'ai à te…

Ne lui laissant pas le temps de finir sa phrase, il se leva brusquement et descendit du rocher.

- Comment père a-t-il pu t'envoyer en pleine nuit sur la mer Jaya ?! s'insurgea-t-il.

- Il ne savait sans doute pas… tenta-t-elle de le défendre.

- Évidemment qu'il sait ! Mais son aveuglement sur la réalité de notre monde le pousse à croire que les choses peuvent s'enrayer d'elles-mêmes comme un vulgaire rhume !

- Gaëlis, je t’en prie, le supplia-t-elle.

Les épaules de son frère retombèrent lorsqu’une vive inquiétude s’imprima sur son visage.

- Dis-moi que vous n’avez pas été attaqués ?

Les lèvres de la princesse s’entrouvrirent mais aucun son n’en sortit. Des images de cette nuit effrayante se mirent à défiler dans son esprit comprimant instantanément sa gorge.

- Acalia ? Que s’est-il passé ?

- Je … c’était…, elle soupira. Gaëlis, se ressaisit-elle, il faut que tout cela cesse.

- Tu n’as pas répondu à ma question.

- Oui. La réponse est oui, nous nous sommes fait attaquer, avoua-t-elle.

Acalia baissa la tête, évitant le regard de son frère qui y verrait immédiatement le choc qu’elle avait subi. Elle devait impérativement se montrer brave.

- Des blessés ? questionna-t-il en saisissant les épaules de sa sœur.

Elle déglutit.

- Oui. Principalement Ziz, en me sauvant la vie. Il est en ce moment même avec la Prêtresse des fées. Elle le soigne.

Ses mains glissèrent le long des bras d’Acalia.

- Pourquoi prendre un tel risque… dit-il en secouant la tête, désapprouvant la décision d’Aratero.

- Si tu m’écoutais, peut-être comprendrais-tu.

- J’en doute. Mais, maintenant que le mal est fait, explique-moi, se résigna-t-il en tout en croisant les bras sur sa poitrine.

- Bien. Je dois t’avertir que cela risque de te sembler complètement invraisemblable, commença-t-elle à expliquer timidement.

Gaëlis se tenait devant elle, piqué et tendu comme un bâton. L’expression sur son facies était parfaitement imperméable. En se refermant ainsi, Acalia savait qu’il espérait que ses paroles glisseraient sur lui comme de l’eau sur du verre.

- Il s’agit de ce mal qui rôde dans notre monde et dans les autres, reprit Acalia. Il est impératif d’y mettre fin avant qu’il ne soit trop tard. Il existe un espoir. D’après le Prophète, deux êtres de deux mondes différents porteraient cet espoir en eux. Mais pas seulement eux… toi aussi Gaëlis.

Son frère resta de marbre, en apparence seulement. En effet, elle perçut dans son regard un léger cillement au fil des révélations.

- Ces deux êtres ont violé la première des lois, il y a très peu de temps. Et la dernière volonté du Prophète est que tu les rejoignes dans le monde des interiens, accompagné de Pico.

Elle observa Gaëlis qui cette fois ne put masquer son trouble. Sa mâchoire était descendue de quelques millimètres, suspendue, et inerte. La princesse attendit patiemment une

réaction de son frère. Il pouvait parfois se montrer imprévisible, ce qui fit monter son anxiété d'un cran.

- Il veut que quoi ?! s'indigna-t-il tout à coup. Mais… C'est…

- Je sais Gaëlis, c'est…

- Non, la coupa-t-il, ce n'est pas juste « complètement invraisemblable », c'est tout bonnement de la folie !

Le désarroi l'envahit mais sans surprise. Pourtant, elle avait promis. Elle devait, coûte que coûte, convaincre son frère.

- As-tu saisi ce que je viens de te dire ? dit-elle en haussant la voix. C'est sûrement notre seul espoir. As-tu l'intention de tous nous laisser tomber ?

Elle voulut lui prendre la main mais il se dégagea aussitôt en reculant brusquement.

- J'en ai assez entendu. Tout ça n'a aucun sens. J'aimerais qu'on me laisse seul maintenant.

Désarçonnée par la réaction de Gaëlis, Acalia sentit monter une vague de larmes inonder ses paupières. Elle détourna le visage, submergée par les émotions accumulées ces dernières heures, et honteuse d'être incapable de raisonner son frère qui s'éloignait déjà à grand pas. Mais ce fut sans compter sur l'impétueux capitaine Braxile qui s'était rapproché d'eux en catimini. Il avait certainement entendu toute leur conversation et en quelques enjambées, il barra la route au prince.

- Il semblerait qu'il y ait méprise, siffla le marin en s'adressant à Gaëlis.

- La seule méprise que je constate, c'est que vous vous trouvez sur mon chemin, répliqua son frère agacé.

- Peut-être avez-vous quelques problèmes auditifs cher Prince, lui sourit Braxile avec toute son arrogance.

- Pour qui vous prenez-vous ?

- Et vous ? Pourquoi refusez-vous la dernière volonté du Prophète ? Pourtant les rumeurs vous disaient très proches, non ?

- Je vous interdis de parler de lui, grinça Gaëlis. Tout cela ne vous regarde en rien.

- C'est vraiment ce que vous pensez ? Que ça ne regarde que vous ? Faut-il que l'on vous rappelle le nom de tous ceux qui ont été enlevés, pervertis, tués ?! La vérité, Prince, rugit le capitaine Braxile en pointant son index sur le torse de Gaëlis comme une menace, c'est que cela NOUS regarde TOUS !

Gaëlis dégagea la main de son interlocuteur d'un revers du bras. Instantanément, le marin lui saisit violemment l'autre bras.

- Cessez ! somma la princesse. La véritable folie serait de vous battre ! Dois-je vous rappeler que nous sommes dans du même côté.

Ses paroles eurent l'impact qu'elle désirait. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre, même s'ils restèrent sur le qui-

vive, chacun menaçant l'autre du regard. Quakorien s'était également avancé, restant cependant silencieux.

- C'est vrai, ce serait stupide de notre part, admit le capitaine Braxile en regardant brièvement Acalia avant revenir vers le prince. Dites-moi, Prince Gaëlis, vous qui connaissiez si bien le Prophète, avait-il pour habitude de se fourvoyer dans ses prédictions ?

Gaëlis parut désarmé face à la question du capitaine Braxile, qui, il fallait l'admettre, était tout à fait pertinente. Après un moment de mutisme, son frère finit par répondre :

- Non, jamais. Pas une seule fois.

Dans un soupir résolu, Gaëlis haussa les épaules avant de les relâcher comme deux poids morts. Comment avait-il pu se laisser convaincre aussi facilement ? Il avait fini par se résigner à contre cœur, par respect pour le Prophète. Après quoi, Acalia lui avait exposé tout ce qu'elle savait et donc tout ce qu'il devait savoir pour entreprendre « ce voyage ».

Une folie !

Il y avait au moins une chose dont il pouvait se réjouir, une seule ! Cela allait l'éloigner de ses obligations princières et donc de son père !

Et maintenant, il se trouvait là, devant le Tronostrof dont il lui fallait franchir les portes. Il s'agissait d'une taverne où l'ambiance était similaire à celle de la Taverne des Marins d'Encryle. L'endroit était tenu par des terrils, comme la plupart des tavernes du continent. Ceux-là faisaient partie

d’une famille de la branche des Kilkelt, la plus importante, la plus noble. Celle qui se tenait à la tête de ce peuple, maître en l’art de la fabrication de l’ostref et reconnu pour son savoir sur les vertus des herbes et des plantes.

Le prince se tenait à moins d’une centaine de mètres du Tronostrof et déjà ses tympans bourdonnaient des brouhahas sourds qui tentaient de s’échapper de ces murs de bois et d’écorces. Il suffoquait déjà à l’idée de s’y engouffrer. Ces lieux étaient toujours bondés, trop de monde pour lui qui se satisfaisait de la solitude et du calme. À chaque fois, il avait cette sensation de ne plus s’entendre penser ou respirer, une oppression désagréable qu’il fuyait d’ordinaire comme une maladie contagieuse. Cette fois, il n’allait pas pouvoir s’y soustraire.

Malgré tout, il devait admettre que l’extérieur n’avait rien de repoussant. Au contraire, le décor était attrayant. Situé aux abords d’une route qui commençait son périple depuis les Côtes Blanches, elle traversait le continent Dailes d’est en ouest en se faufilant entre le royaume des Fées et la forêt Zestalia. Puis, elle continuait en ne longeant que la sylve pour rejoindre les côtes de la mer Rocdenpic. Toute l’originalité de cette taverne était qu’elle sortait tout droit de terre, incrustée dans les racines et le tronc d’un arbre extrêmement rare, un spirsuta. Sa fine écorce ondulante flamboyait d’un rouge vermeil entourant le cylindre puissant dont la circonférence avoisinait les quatre-vingts mètres. Les branches s’en extirpaient à la manière des cheveux des terrils, ébouriffés.

Elles se cabraient dans tous les sens, formant des angles impossibles et épineux. Gaëlis se demanda si quelqu'un n'avait pas eu la folie de les casser une à une, afin de leur donner cette allure distordue. Les feuilles spiralées aux couleurs du soleil couchant étaient fixées sur des tiges d'un jaune pâle qui à leur tour s'enroulaient, dans un premier temps, autour des branches avant de se laisser tomber. Toutes ces teintes chaleureuses attiraient inévitablement l'œil, une flamme chatoyante allumant la verdure de la forêt Zestalia située en arrière-plan.

Ce fut d'un pas nonchalant que Gaëlis s'engagea vers le Tronostrof dont l'entrée lui fit penser à une gueule grande ouverte, affamée qui aspirait toute luminosité. Les pieds sur le seuil, une chaleur odorante d'alcool, d'écorce, de terre et de transpiration lui arracha l'esquisse d'une grimace. Décidément, il n'aimait vraiment pas ce genre d'endroit. Un soupir s'expulsa de ses narines.

Ses yeux mirent un temps avant de s'habituer à la pénombre écrasante des lieux. Il n'y avait pas de fenêtre pour réveiller l'endroit, seules des lampes d'huile blanches et rouges disséminées sur les tables, accrochées aux murs et au plafond permettaient d'éclairer la pièce circulaire. Quand enfin il franchit le seuil, personne ne sembla le remarquer. Il y grouillait un grand nombre de têtes faussement joyeuses, dodelinantes, grimaçantes et même chantantes. La plupart des clients était des terrils, mais s'y trouvaient également quelques nymphes, provenant de la forêt Zestalia, et une petite poignée

d’elfes, probablement des négociants qui parcouraient le continent pour faire connaître leur marchandise.

La taverne présentait un étalage de tables, de chaises et de tabourets aux formes brutes et aux teintes sombres. Sur les tables trônaient des cruches débordantes d’ostref, des verres, quelques plats agrémentés de fruits secs et d’autres de petits pains dans lesquels plongeaient les mains gourmandes des clients assoiffés. L’ensemble reposait sur une terre battue et poussiéreuse.

Au fond, allongé sur plusieurs mètres, il y avait un bar divisé en deux parties, l’une étant plus basse que l’autre afin de pouvoir y accueillir toute une palette de clients, des plus petits aux plus grands, avec un certain confort. Derrière le comptoir, Gaëlis compta six terrils qui s’agitaient à satisfaire les commandes. À droite du bar, montait et descendait un escalier en colimaçon. En bas, si ses souvenirs étaient exacts, devait se trouver, entouré par les racines du spirsuta, un espace dansant, une scène, ainsi que des tables de jeux plus ou moins distrayantes. Au premier étage, où l’on pouvait enfin voir la lumière du jour par des petites ouvertures naturelles de forme ovale, il y avait des chambres que l’on pouvait louer. Au deuxième étage, les appartements réservés aux invités des Kilkelt. Et enfin, au dernier étage, les appartements privés.

Les lèvres pincées, les yeux du prince allèrent d’un visage à un autre jusqu’à ce qu’il s’arrête sur celui qu’il était venu chercher, Pico. Celui-ci était assis à l’une des tables jouxtant le bar, sirotant un verre en compagnie de deux

nymphes et d’un terril qui lui étaient parfaitement inconnus. La mine réjouie, il s’esclaffait à chaque fois que l’un de ses interlocuteurs lui soufflait quelques mots. *Sûrement ses habituelles plaisanteries de comptoir*, pensa Gaëlis désabusé. À contre-cœur, il se mit à slalomer entre les tables et les clients dont certains tanguaient dangereusement. Alors qu’il ne se trouvait plus qu’à deux tables de son ami Pico, qui ne l’avait toujours pas aperçu, une jeune elfe se fit bousculer et vint percuter le prince. Il la rattrapa instinctivement puis, rapidement la relâcha tout s’assurant qu’elle avait repris son équilibre. Celle-ci s’empressa de le remercier quand elle leva le regard vers lui.

- Qui dois-je remercier ? demanda-t-elle avant de plisser les yeux pour mieux le scruter. C’est étrange je ne vous ai jamais vu ici, pourtant votre visage m’est familier.
- Sans doute nous sommes nous déjà aperçus, s’empressa-t-il de dire craignant qu’elle ne le reconnaisse. Veuillez m’excuser, mais je suis pressé.

Aussitôt, il la contourna en baissant le visage et priant pour rester anonyme encore un moment. Une fois de plus, il rumina intérieurement contre cette situation complètement rocambolesque. Comment savoir si le Prophète n’avait pas été pris de bouffées délirantes au moment de sa mort ? Il chassa aussitôt cette supposition de son esprit. Comme ce marin l’avait si bien souligné, malgré lui, il ne s’était jamais trompé. C’était un homme d’une grande lucidité, il l’avait toujours été

et il était certain que cela était encore le cas lorsque la mort était venue le prendre.

Sa gorge se rétracta. Sa disparition était une béance douloureuse et désarmante. Il avait toujours été là, à ses côtés, le maintenant en équilibre depuis le Drame. Et aujourd'hui, il l'avait abandonné sur une corde raide avec absolument rien pour se rattraper. Pire encore, cet être qui avait été la quintessence même de la sagesse, celui-là même qui prodiguait le respect de l'ordre de la nature, de l'évolution de la vie, l'invitait, l'incitait, l'encourageait !... à violer la première des lois... Ce mal justifiait-il un tel acte ? Comment être certain qu'il avait fait le bon choix ? Ses réflexions firent ressurgir un vieux souvenir.

C'était une fin de journée d'automne, douce et ensoleillée. Gaëlis était venu s'assoir au pied du soclore dans le hall du palais Jezkezialk, il n'était alors qu'un enfant. Il attendait la tombée de la nuit pour y observer le sempiternel balai dansant des atiets. Ces insectes ailés scintillants d'un vert éclatant qui venaient tournoyer autour de cet arbre toutes les nuits. Le Prophète l'y avait rejoint, comme souvent il le faisait, prenant le temps de discuter et de répondre aux interrogations du jeune prince. Ce jour-là, il l'avait questionné sur le fonctionnement des mondes. Une phrase en particulier était restée gravé dans sa mémoire : « L'évolution des âmes doit être inaltérable. C'est pourquoi il existe des lois que nous ne devons franchir sous aucun prétexte. Prendre un tel risque entraînerait une série d'évènements irréversibles qui

engendreraient le chaos. » Ces mots, il les avait prononcés avec une telle conviction. Alors, pourquoi un tel retournement ?

- Gaëlis !? sonna une voix carillonnante qui l'extirpa de ses pensées.
- Pico…
- Mais que fais-tu donc ici ? s'étonna Pico. Peu importe, enchaîna-t-il sans attendre la réponse. C'est une joie de te voir. Viens donc te joindre à nous. Heurstite était en train de nous conter les meilleures anecdotes sur les veillées des filantes, crois-moi c'est à se torde de rire ! expliqua-t-il joyeusement. Il faut absolument que tu les entendes. Et bien, ne reste pas planté là, assois-toi. Je vais demander que l'on t'apporte la meilleure cuvée d'ostref…

Gaëlis n'écoutait plus, il eut un léger rictus. Il avait presque oublié à quel point Pico pouvait se montrer volubile. Quand son monologue prit fin, l'elfe prit une inspiration puis, se tourna vers celui qui se nommait donc Heurstite, le seul terril à cette table.

- Je suis navré mais je n'ai, en vérité, pas le temps d'écouter ces anecdotes, qui j'en suis certain sont très divertissantes, dit-il en s'inclinant discrètement avant de revenir vers Pico. Je dois te parler. En privé, insista-t-il.

À son grand étonnement, les convives de son ami se retirèrent sans un mot. Pico lui fit signe de s'assoir. Bien qu'il

avait espéré sortir au plus vite du Tronostrof en emmenant son ami à l'extérieur, il s'installa.

- Si je comprends bien, tu n'es pas venu ici pour te divertir. En y réfléchissant, cela aurait été bien curieux de ta part. Ce genre d'endroit te fait fuir d'ordinaire. Alors, dis-moi la raison pour laquelle tu es courageusement entré dans cette taverne ? Tu sais que les gens ne vont pas tarder à te reconnaître ? se moqua-t-il tout bas.
- Alors, peut-être aurais-je le droit à une farandole de révérences, répondit-il sur un ton blasé.

Pico se bidonna de bon cœur entraînant le prince dans sa bonne humeur. Ils se connaissaient si bien tous les deux qu'il lui semblait naturel de rire en sa compagnie. Il faisait partie de ces rares personnes en qui il avait une confiance absolue.

Pico… le seul de son espèce, connu sur des milliers de kilomètres à la ronde et peut-être même dans leur monde. Nourrisson, personne n'avait connaissance de sa race. Seul le Prophète était parvenu à trouver des renseignements. Curieusement, il n'avait révélé que le nom de son espèce, un ikypys et certaines de ses facultés. Mais, concernant son origine et son peuple, il avait prétendu ne rien savoir. Gaëlis l'avait toujours soupçonné d'en être parfaitement informé, mais pour des raisons obscures, il avait gardé le silence. Reconnaissable entre tous par son apparence unique, de petite taille, environ un mètre dix, il possédait une carrure plutôt robuste, ainsi que des mains et des pieds qui finissaient en

seulement trois doigts chacun. Ils étaient ronds, dodus et épinglés de griffes. Il arborait une peau aux teintes roses tirant sur le mauve. Son visage, aux joues marquées et très arrondies, était fendu par une grande bouche aux lèvres charnues pouvant s'étirer d'un bout à l'autre. Un nez large, empâté. Des yeux ronds démesurément grands, brillants d'un vert d'eau hypnotique. Mais, ce qui faisait assurément la singularité de son ami, c'était son apparat d'aiguilles qui recouvraient ses épaules, son torse, sa taille, ses jambes ainsi que le haut de son crâne comme des cheveux. La plupart du temps, elles paraissaient inoffensives à cause de leur apparente souplesse. Elles retombaient le long de son corps en proposant des nuances qui s'étiolaient, depuis leur racine jusqu'à la pointe, du noir au violet, puis mauve, finissant par un rose pâle. Seulement, lorsque Pico était submergé par une émotion proche de la peur, ses aiguilles se tendaient aussi droites que des bâtons et devenaient aussi dures que de la pierre. Seuls les plus téméraires risquaient une approche.

Malgré la bonne humeur de Pico, le prince n'eut guère le cœur de partager plus longtemps les éclats de rire de son ami. La raison de sa présence, cette fameuse folie de se rendre dans un autre monde, et la mort récente du Prophète avalèrent son sourire. Pico le remarqua et prit immédiatement un air plus grave, une expression si rare chez lui.

- Tu as l'air préoccupé. Raconte-moi ce qui t'amène, s'impatienta Pico.

- Pour tout te dire… commença-t-il, hésitant. Je ne suis pas certain de ce que je suis en train de faire, mais il s'agit du Prophète. De la dernière volonté du Prophète.
- Une dernière volonté ? Qu'elle est-elle ?

Gaëlis choisit d'aller droit au but. Il n'aimait pas les longs discours, ni les détours.

- Toi et moi devons-nous rendre dans un autre monde, expliqua-t-il à voix basse en se penchant vers son ami. Chez les interiens, je suppose que tu en as déjà entendu parler ?

Pico resta inerte un instant, scrutant Gaëlis d'un air interdit. À l'évidence, il n'allait pas le prendre au sérieux. Peut-être avait-il été trop direct, mais comment annoncer les choses autrement. Les traits de son interlocuteur se décontractèrent et ses lèvres commencèrent à s'étirer.

- Tu as vraiment failli m'avoir ! pouffa-t-il, tout-à-coup. Je dois avouer… que celle-là… je ne l'avais pas vu venir ! continua-t-il hilare tout en se renversant sur le dossier de sa chaise.

Quelques têtes curieuses se tournèrent vers eux, se questionnant probablement sur la raison de tels éclats ce qui eut pour effet de faire naître une profonde exaspération chez Gaëlis.

- Pico ! Je ne plaisante pas ! se fâcha-t-il en tapant du poing sur la table, faisant valser le verre de Pico qui lâcha aussitôt un hoquet de surprise.

Il regretta aussitôt son geste pour le moins excessif. Depuis la mort de l'omnisciole, il perdait facilement le contrôle de lui-même, trop facilement. Cela faisait deux fois en moins d'une heure s'il comptait son altercation avec ce fameux capitaine Braxile ; même si celui-ci s'était montré particulièrement arrogant, Gaëlis n'aurait, en temps normal, jamais perdu son sang-froid de la sorte. Que lui arrivait-il ? Était-ce le chagrin ? Avait-il été touché par le mal lui aussi ? Ses émotions semblaient de plus en plus incontrôlables. Frustré par son propre comportement, il tenta de se reprendre.

- Excuse-moi Pico, je suis sincèrement désolé. Tout ça me dépasse, avoua-t-il dans un long soupir.

Les yeux verts d'eau interloqués de Pico le sondèrent un moment.

- Navré moi aussi, s'excusa-t-il à son tour d'une voix mal assuré. Cette… cette histoire d'interiens est vraiment sérieuse ?
- Oui, malheureusement.
- Mais pourquoi ? Pourquoi nous rendre dans ce monde ? questionna-t-il à voix basse tout en lançant quelques regards autour d'eux, s'assurant que personne n'épiait leur conversation.
- D'après Acalia, nous devons y rejoindre deux êtres qui ont violé la première des lois. Il semblerait que tout cela ait un lien avec les disparitions, les pervertis, le « Sans Âme »…

À la seule évocation de ce nom, les yeux de Pico s’arrondirent de crainte.

- Et pourquoi nous ? Pourquoi ces deux êtres ?
- Une prophétie ! lâcha-t-il en ouvrant les mains et levant les yeux au ciel. Bien qu’elle soit un véritable mystère, d’après le Prophète nous ferions parti d’un plan élaboré par le Grand Destin lui-même, quelque chose nous relierait les uns aux autres... Gaëlis secoua la tête, nous serions selon lui le seul espoir contre la menace.
- Savons-nous au moins qui sont ces deux êtres ?
- Acalia m’en a fait une description. Un quadrupède avec des crocs, des griffes, une longue queue, un corps puissant et plutôt haut sur patte. La deuxième ressemble à l’une des nôtres, mais plus petite et les cheveux plus courts...

Le prince fut coupé par le fracas d’une cruche sur le sol. Encore une bousculade d’ivrogne. Les gens changeaient. Les rixes étaient de plus en plus courantes, tout comme les abus en tout genre, alcool, jeux, violence verbale et parfois même physique. Il avait également entendu parler de vols. Acalia et ce marin impudent avaient raison, s’il existait véritablement un espoir, cela les concernait tous. Son attention revint sur Pico. Celui-ci se tordait les lèvres, les yeux levés vers le plafond auréolé d’éclats rouges et blancs.

- Et comment comptez-vous vous y rendre ? héla soudain une voix grasse.

Gaëlis fit volte-face. Assis à l'une des tables derrière eux, un terril d'une grande prestance. Le rouge de sa chevelure avait depuis fort longtemps été mangé le noir, et, accroché à elle, une couronne d'écorce blanc crème sculptée comme de la dentelle. D'étranges insectes y étaient incrustés tels des pierres précieuses. Les traits de son visage, taillés au couteau, étaient sillonnés par des ridules qui annonçaient un âge avancé. Ses petits yeux ambre voilés étaient surplombés par des arcs de sourcils épais. Ses mains entrecroisées dépassaient de sa tunique beige au tissu épais sur laquelle reposait des colliers composés d'une myriade de pendentifs.

Curieusement, le vieux terril ne les regardait pas, même si ses paroles s'adressaient sans aucun doute à eux… *Le Terk !* reconnut enfin Gaëlis. Il s'agissait de l'équivalent du roi chez les elfes. La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était lors de la majorité d'Acalia où de grandes festivités avaient été organisées.

- Pardonnez-moi, dit-il calmement tandis que son regard semblait toujours absent. Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter votre conversation. Joignez-vous donc à moi, les invita-t-il d'un geste de la main.

Étrange, pensa Gaëlis. En effet, le Terk n'était pas un habitué des tavernes. Bien au contraire, des rumeurs racontaient qu'il vivait en retrait depuis un certain temps. Les évènements prenaient une tournure de plus en plus troublante. Malgré tout, Gaëlis avait assez vécu pour savoir que le hasard en était rarement un. La présence du Terk à cet instant, dans

cet endroit, avait assurément un lien avec le fait qu'il s'y trouve, lui aussi. Sans plus attendre, il se leva et s'assit en face du vieux terril. Pico fit de même et ce, miraculeusement, en silence. Gaëlis remarqua aussitôt que les petits éclats rouges dans les yeux du terril n'étaient autres que les éclairages qui se moiraient à la surface de ses pupilles vitreuses. Il comprit. Le Terk était aveugle ! *Depuis quand ? Comment était-ce arrivé ?*

- C'est une longue histoire, répondit le Terk aux pensées de Gaëlis. Mais, vous n'êtes pas ici pour écouter le récit d'un vieux terril. Comment comptez-vous vous rendre à Interanimas ? entra-t-il dans le vif du sujet balayant celui de son aveuglement.
- Il semblerait que nous devions trouver une vasque, répondit le prince quelque peu troublé.
- Dites-moi, avez-vous la moindre idée de ce dont il s'agit, et surtout où vous pouvez en trouver une ?

Gaëlis jeta un regard à Pico qui, de façon tout à fait surprenante, resta muet. Aucune hypothèse, ni aucun commentaire, ne dévala de sa bouche. Il semblait tout aussi perplexe que lui.

- Je n'en ai pas la moindre idée, finit par avouer Gaëlis.
- Hum… je vois, sans mauvais jeux de mots, dit-il en souriant. Dans ce cas, vous pourriez avoir besoin de mon aide.

Le Terk était décidément bien informé. Étaient-ils, lui et Pico, bénis du Grand Destin ? Ou devaient-ils au contraire se méfier d'une telle coïncidence ?

- Nous vous écoutons Terk, s'entendit-il dire malgré tout.

- Avant tout, ne se fit pas attendre le vieux terril, vous devez savoir que les trois mondes ne sont pas totalement hermétiques. Si les âmes peuvent évoluer d'un monde à l'autre, elles ne peuvent les franchir sans passage. Et ces passages s'ouvrent et se ferment grâce à des êtres qui ont ce pouvoir, nous les appelons…

Le Terk fut interrompu par une altercation qui venait d'éclater trois tables plus loin. Deux jeunes terrils semblaient se disputer pour une somme d'argent. En quelques secondes, la dispute en vint aux mains et l'un d'eux attrapa un plat posé sur la table, pour l'envoyer violemment sur le visage de l'autre qui l'esquiva d'un mouvement d'épaule. Alors qu'ils s'apprêtaient à se jeter l'un sur l'autre, renversant les chaises et bousculant plusieurs personnes au passage, quelques clients et employés intervinrent rapidement, afin de les séparer avant de les mettre dehors.

Le vieux terril secoua la tête, dépité.

- Cela se produit de plus en plus souvent, dit-il en soupirant. Il s'insinue en chacun de nous progressivement. Il réveille ce que notre âme avait fini par dominer au cours de toutes ses vies. L'envie, l'orgueil, la colère… Ce sont tous ces comportements

violents et haineux qui feront plonger notre monde dans les ténèbres. Voilà la raison pour laquelle vous allez devoir vous battre. Ne l'oubliez jamais, expliqua-t-il avec cette voix qui roulait étrangement les mots, comme le bruit des galets pris dans le va-et-vient des vagues.

Les deux amis opinèrent.

- Quelle sombre époque, commenta Pico. J'ai moi-même été témoin de querelles souvent causées pour de piètres raisons, enchaîna-t-il les yeux perdus dans sa mémoire. L'une d'elles m'est restée gravée là, dit-il en posant l'un de ses doigts sur sa tempe. C'était, il y a moins d'une lune de cela…
- Pico…, siffla Gaëlis pour le faire taire.
- … j'étais à Flanxy pour assister à la grande Parade…
- Pico…, insista le prince.
- … des Récoltes. J'étais en train d'admirer les étalages le long du port quand… Aïe !

Gaëlis venait de lui flanquer un coup de pied dans la jambe tout en le réprimandant d'un regard noir. Pico fit une grimace faussement vexée.

- Tu nous raconteras ton histoire une autre fois Pico. Puis, s'adressant au Terk, je vous en prie continuez.
- Bien. Où en étais-je… ha oui, les passages. Il s'agit de portails que seuls les passeurs d'âmes, c'est ainsi qu'ils se nomment, sont en mesure d'ouvrir. Ils

détiennent un certain pouvoir qui ne peut s'éveiller qu'au contact d'une pierre taillée dans notre monde, la pierre de nuit. Ce sont les araciers qui fabriquent cette pierre si précieuse, dans les montagnes de Nizes.

Le vieux terril fit une brève pause. Pico saisit immédiatement l'occasion pour reprendre la parole.

- C'est étrange, s'étonna-t-il. Comment se fait-il que nous n'en ayons jamais entendu parler ? Je n'ai même jamais croisé quiconque ayant ce don. J'ai pourtant sillonné bien des terres et des mers. De quelle espèce sont-ils ? Et où demeurent-ils ?

Cette fois, Gaëlis ne chercha pas à interrompre son ami, ses questions et ses remarques étaient pertinentes.

- Il est impossible que vous les ayez déjà croisés, reprit-il. À moins que vous n'ayez déjà rompu une certaine loi…

- Donc… se mit à raisonner Gaëlis, ils ne sont pas de notre monde.

Le Terk lui sourit.

- Ce sont des interiens, élucida celui-ci.

- Je croyais pourtant que la magie ne pouvait être libérée que dans notre monde.

- Effectivement. Mais comme toute chose, la réalité est toujours plus complexe que ce qu'on a bien voulu nous faire croire. Les passeurs d'âmes ne peuvent libérer leur magie qu'au travers la pierre de nuit. Sans elle, ils n'auraient aucun pouvoir dans leur monde. Ce

sont des êtres voués à leur mission dans le plus grand secret, c'est une des conditions majeures à leur fonction.

- Je ne comprends pas le rapport avec cette « vasque » ? interrogea Gaëlis, de plus en plus intrigué.
- Il s'agit d'une vasque d'appel. Elle permet d'entrer en contact avec l'un d'eux, afin que celui-ci ouvre un portail.
- Et j'imagine que vous savez où l'on peut en trouver une, devina le prince.
- Leur emplacement est tenu secret. Mais, effectivement je peux vous conduire à l'une d'elle.

- ... si le portail nous démembrait ? Ou qu'il nous transformait en interiens ? Après tout, on ne sait pas à quoi ressemblent ces êtres. Tu crois qu'ils respirent le même oxygène que nous ? Comment allons-nous faire si ce n'est pas le cas ? Non, vraiment tout cela ne me rassure pas Gaëlis. On devrait peut-être se renseigner avant de foncer comme des aveugles. Sans vouloir vous offenser Terk, se reprit Pico de justesse. Et puis cette prophétie, existe-t-elle réellement ? Tu sais, je redoute de finir sur la longue liste des disparus et...
- Pico, s'exaspéra l'elfe, tout cela ne me réjouit pas. Traverser un portail pour rejoindre ces êtres dont nous ne savons rien, dans ce monde inconnu, me semble, à moi aussi, complètement inconsidéré. Mais..., il

soupira, il s’agit du dernier vœu du Prophète et je pense que nous le lui devons.

- Sûrement oui, songea tout haut Pico.

- Maintenant, pourrais-tu, s’il te plait, cesser ce débit de mots et de phrases. Tu vas finir par donner le vertige à tout le continent.

- Désolé, mais il faut bien que je parle pour deux, répliqua-t-il piqué. Tu es si peu loquace que certaines fois, je finis par me demander si je ne suis pas sourd, marmonna l’ikypys d’un air renfrogné.

- Nous ne sommes plus très loin, informa le Terk en tête de la marche.

Gaëlis fut subjugué par l’aisance qu’avait le vieux terril à s’orienter, malgré son handicap. Sans doute connaissait-il le chemin par cœur et que ses autres sens s’étaient développés. Ou peut-être qu’il usait de la magie, supposa l’elfe.

Tous trois longeaient, depuis un moment déjà, les falaises blanches en direction de l’est. La route, faite de terre et de gravillons tamisés, était ombrée par la haute muraille de calcaire sur leur gauche et de l’autre côté par l’orée de la forêt Zestalia dont les premiers arbres atteignaient une hauteur vertigineuse. La cime de cette végétation frôlait, par endroit, le sommet des falaises, tandis que les rayons du soleil peinaient à transpercer cette sylve si drue et compacte. Ces deux murs rectilignes formaient un étrange tunnel jusqu’aux Côtes Blanches. Cette région du continent Dailes était particulièrement humide. Une humidité qui amplifiait toutes

les odeurs de terre, de bois, de végétations, de champignons et de calcaire qui embaumaient les lieux.

Leur expédition fut, jusque-là, saturée par l'incessant monologue de Pico. Le son de sa voix, aux notes élevées et parfois grinçantes, ne s'était pas éteint une seule fois depuis leur départ du Tronostrof. Interrogations, remarques, anecdotes, dernières nouvelles du continent ou de la mer Jaya, rumeurs, tout y passait. Des sujets les plus plombants au plus déroutants. Gaëlis qui avait pris l'habitude de l'entendre soliloquer ainsi depuis qu'il savait parler, ne l'écoutait qu'à demi, ne retenant que le plus important. Quant au Terk, il semblait rester stoïque.

Le silence s'était enfin installé depuis les réprimandes du prince.

Les falaises étaient devenues plus hautes encore, écrasant la route d'une ombre de plus en plus épaisse. Gaëlis, qui était rarement venu par ici, fut surpris par d'étranges sifflements aux différentes tonalités. Interloqué, il suivit les sons jusqu'à ce qu'il trouve d'où ils provenaient. Leur résonnance émettait depuis le sommet des falaises.

- Les gologos, lui indiqua Pico d'une voix boudeuse en les pointant du bout de son bâton qu'il traînait avec lui depuis toujours. Ce n'est pas croyable le boucan qu'ils font à chaque fois que leurs fruits sont mûrs, se plaignit-il.

Gaëlis retint un gloussement. Le plus bavard et donc, le plus bruyant des êtres de ce continent, se plaignait du vacarme

des gologos. Perchés en haut des falaises, ces arbres dont les racines s'enfonçaient et s'agrippaient à la roche, possédaient un tronc difforme à l'écorce crème et grise. Ses feuilles, bordeaux cramoisi, ressemblaient à des boules de la taille d'un gros poing, fendues par un petit interstice soudé. À l'intérieur, poussaient et mûrissaient des grappes de petits fruits ronds à la peau crème et duveteuse, au cœur rouge sang, dont la texture était juteuse et crémeuse. C'était une fois que les fruits étaient mûrs, que le gaz contenu dans les sphères perçait l'interstice à force de pression. De là, naissaient des sifflements que certains aimaient et que d'autres trouvaient insupportables. Gaëlis, lui, restait indécis.

- Nous y sommes, signala la voix grasse du Terk qui venait de stopper sa marche.

Gaëlis lança un regard circulaire dans les alentours en plissant les yeux. Il eut beau insister, aucun objet pouvant ressembler à une vasque n'était dans les environs. Perplexe, ses soupçons s'accentuèrent. Savait-il vraiment où ils se trouvaient ? Connaissait-il seulement l'emplacement exact de cette vasque ?

- Pardonnez-moi, mais je ne vois rien qui…
- C'est bien ici, le coupa-t-il en pivotant vers lui. Regardez au pied de la falaise, il y a un rideau formé par de la lioj.

Effectivement, l'elfe et Pico remarquèrent qu'une bande de lioj, une plante grimpante aux feuilles vertes en forme de cœur, tapissait une partie de la falaise.

- Derrière la lioj, il y a un passage protégé par une illusion. Il vous suffira de la traverser. Ensuite, vous devrez descendre un escalier.

Le Terk n'avait pas fini ses explications que l'ikypys se précipitait déjà vers la falaise. Il tira immédiatement sur la lioj à l'aide de son fidèle bâton et passa la main à travers l'illusion.

- C'est bien ici ! clama-t-il.

L'elfe fit quelques pas avant de remarquer que le vieux terril restait inerte.

- Vous ne venez pas avec nous ?
- Non. Mon chemin s'arrête ici.

Gaëlis ne sut quoi penser. Avait-il eu raison de faire confiance au Terk ? Il savait que beaucoup œuvrait pour celui que l'on nommait le « Sans Âme ». Il lui fallait rester prudent, Terk ou pas, il pouvait être un de ces pervertis.

- Comment actionnons-nous la vasque d'appel ? demanda-t-il, malgré tout.
- C'est assez simple. Plongez votre main à l'intérieur et pensez aux personnes et au monde que vous voulez rejoindre. Le passeur d'âme le plus proche de ces êtres vous ouvrira un portail.
- Bien. Merci pour tout Terk, fit le prince s'obligeant d'une légère révérence.

Le vieux terril se contenta d'opiner. Puis, ajouta.

- L'espoir, prince Gaëlis. Gardez toujours l'espoir en vous.

Sur ses mots l'elfe se détourna rapidement du Terk pour rejoindre son ami qui s'était empressé de traverser l'illusion. Après une sensation de picotement, il se retrouva perché sur une avancée rectangulaire qui, de toute évidence, avait été taillée à même la falaise, il y a fort longtemps.

- Plutôt impressionnant, commenta l'ikypys en se penchant par-dessus le rebord.

Tous deux se trouvaient à l'intérieur de la falaise. Une grotte d'une profondeur indéfinissable et dont la structure avait été, sans aucun doute, creusée et façonnée par des mains. Sur leur gauche, un escalier descendait, comme l'avait expliqué le Terk. Celui-ci était soudé à la paroi de la caverne qui semblait avoir été moulé sur la forme d'un cône. Au-dessus de leur tête, la grotte se terminait en une pointe ouverte sur l'extérieur permettant à quelques rayons lumineux de s'enfoncer dans les ténèbres froides et sèches.

- Et moi qui croyais tout connaître du continent Dailes… pensa tout haut Pico.

Ces paroles rebondirent sur la roche jusqu'à ce qu'elles se dissolvent dans l'immensité. Puis, le silence s'imposa, oppressant Gaëlis. C'était la première fois que le silence lui provoquait un tel sentiment. Pourtant, égal à lui-même, il se contenta de serrer les poings et de prendre sur lui. Il fit quelques pas vers les escaliers, concentré sur son objectif, refoulant ses angoisses. Les marches étaient très ébréchées, et friables. *Depuis quand cet endroit existe-t-il ?* s'interrogea-t-il. Ce fut incertain et tendu qu'il commença à descendre, imité

aussitôt par Pico. Sa veste bleu nuit en fine peau, décorée çà et là de motifs noirs, lui arrivant au niveau des genoux, effleurait, par endroit, la roche blanche dans un bruissement.

L'espace, dans lequel ils évoluèrent, était enveloppé par des volutes de poussière blanche et grisâtre, voltigeant, d'ici de là, au gré des petits appels d'air depuis l'orifice, situé au sommet.

- J'espère que cet escalier à une fin, s'angoissa Pico. Il y fait de plus en plus sombre. Tu es sûr que cette vasque se trouve en bas ? Je n'aime pas beaucoup cet endroit, c'est froid, poussiéreux, austère et vide, désespérément vide… et très, très profond, frissonna ikypys. Pas étonnant que le Terk ne nous ait pas suivis. À bien y penser, j'en aurais fait autant. Qui donc seraient assez zélé pour s'aventurer ici ? Et si c'était un piège ? Tu y as pensé ? Oh non, dit-il d'une voix chevrotante, on va finir dévoré par un ruminant carnivore…

Gaëlis leva les yeux au ciel et soupira, désespéré par l'imagination grotesque et le pessimisme de son ami.

- Des ruminants carnivores, dis-tu ?
- Parfaitement !
- Pico, les ruminants sont herbivores.
- Et bien justement, dans ce trou noir, il pourrait nous confondre avec… avec des herbes géantes !
- Je serais bien curieux de voir… attention ! alerta-t-il tout à coup en s'immobilisant.

Pico, qui se trouvait trop près derrière lui, n’eut pas le temps de freiner sa descente et percuta le prince. Celui-ci perdit l’équilibre et manqua de tomber dans le vide. Heureusement, d’un geste vif, il s’accrocha d’une main à une petite crevasse, dans la paroi de la falaise.

- Regarde un peu devant toi ! se fâcha Gaëlis qui s’était déjà redressé.

Les yeux verts d’eau de Pico étaient écarquillés, sa bouche entrouverte et ses aiguilles frémissantes.

- Je… je suis… dé… désolé, réussit-il à bafouiller.

Devant eux, une partie de l’escalier s’était effondrée sur environ deux bons mètres.

- Nous allons devoir sauter, en conclut Gaëlis. Recule donc un peu que je puisse prendre de l’élan.

Pico s’exécuta immédiatement et silencieusement. L’elfe remonta quelques marches qu’il dévala aussitôt dans le sens contraire pour bondir, avec beaucoup d’agilité, de l’autre côté du vide.

- A toi !

A peine eut-il le temps de terminer sa phrase que son ami se tenait déjà à ses côtés. Sa rapidité était une de ses étonnantes capacités. Ses déplacements étaient parfois si rapides qu’il était impossible de le suivre visuellement. Sans un mot, ils reprirent leur périple s’enfonçant encore plus profondément dans les entrailles de la terre. Quand ils touchèrent enfin le sol de la grotte, les rayons du soleil provenant de la trouée, au sommet, étaient devenus si infimes

qu’ils n’étaient plus qu’une lueur spectrale au milieu du gouffre.

- Pas de ruminant carnivore en vue ? chuchota Gaëlis sur un ton moqueur.
- Cela aurait très bien pu être le cas, répliqua sérieusement l’ikypys. Et ça ne retire en rien que cet endroit est… enfin tu vois.
- Hum… Moi ce que je vois c’est cette chose, dit-il en pointant du doigt un socle sur lequel reposait une colonne surmontée d’une grosse pierre incurvée sur le dessous et sur le dessus.
- La vasque ?
- Tu as une autre supposition ? Peut-être un insecte minéral mangeur d’ikypys ?
- Depuis quand es-tu si drôle Gaëlis ?
- Je suppose que j’ai passé trop de temps à tes côtés.

Tous deux échangèrent un sourire complice. Pico posa ses mains griffues sur ses hanches tout en soupirant.

- Et maintenant ?
- Suivons les instructions du Terk.
- Qui sont ?

Le prince ne lui répondit pas. Il s’avançait déjà vers la vasque d’appel déplaçant la poudre blanchâtre qui reposait sur le sol, certainement présente depuis une éternité, tant sa surface était lisse. Pico lui emboîta le pas. Précautionneusement, il monta sur le socle pour s’approcher de ce mystérieux objet. Il y avait une ouverture dans la pierre

blanche mouchetée d'éclats argent. Elle avait la forme d'un œil, assez grand pour y passer trois bras comme le sien. Il tendit sa main vers l'ouverture mais, durant un instant, il hésita. Une boule s'était formée dans le creux de son estomac. La peur et curieusement l'excitation semblaient en être la cause. Une sueur froide se mit à lui parcourir la colonne vertébrale jusqu'à lui hérisser la nuque. Il déglutit. *Ne pense pas aux conséquences, où tu ne le feras jamais !* s'encouragea intérieurement le prince.

Aussi vite qu'il le pût, il vida son esprit de ses doutes et rassembla ses pensées autour des deux êtres qu'ils devaient retrouver à Interanimas. Les yeux clos, sa main progressa dans la bouche de la vasque. Instinctivement, il la dirigea vers le fond dans lequel stagnait un liquide tiède et plus épais que de l'eau. Une douce chaleur lécha son épiderme puis, lentement, pénétra sa chair, ses muscles, ses veines et ses os. Subitement, un courant le transperça entièrement lui arrachant un cri de surprise.

- Gaëlis ? s'inquiéta Pico.

Mais la magie avait déjà disparu. Ses paupières se soulevèrent en même temps qu'il retira sa main qui lui revint aussi sèche qu'elle était avant d'entrer en contact avec cet étrange liquide. Il se tourna vers Pico qui paraissait déconcerté.

- Alors ?
- Sois patient…

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

À quelques mètres d’eux, le sol se mit en mouvement comme la surface de la mer Jaya. Peu à peu, cette ondulation se souleva sur un diamètre d’environ trois mètres, jusqu’à ce qu’elle prenne l’aspect d’une demi-sphère au milieu de laquelle régnait une lumière blanche compacte.

- Est-ce qu’on doit vraiment… entrer dans cette chose, chevrota l’ikypys, les traits angoissés.

Mais Gaëlis n’écoutait plus. La fascination avait supplanté sa frayeur et son hésitation. Tout cela ne lui apparaissait plus comme une folie, mais comme une évidence. Le Prophète le savait. Il le savait, son destin l’appelait. Et avant que cette certitude le quitte, parce qu’elle allait le quitter, il se précipita vers le portail.

- Allons-y Pico.

OceanofPDF.com

Chapitre 10 : Rencontres, discussions et stratégies

Ses doigts osseux et blanchâtres se faufilèrent hors de la petite alcôve, située en dessous de l'escalier. Ils s'agrippèrent à la roche blanche, l'aidant à hisser discrètement son crâne squelettique dans la direction du prince et du petit être bavard. Aucun d'eux n'avaient soupçonné sa présence, et il s'en félicitait : « *Oui, oui, très facile, très bon travail.* » La maîtresse Myre allait certainement apprécier l'initiative que lui et son frère avaient eue. Ils avaient décidé de se séparer, afin d'épier à la fois la princesse et le prince. Les lèvres imperceptibles du scrilitic fendirent son visage de satisfaction.

Il n'avait presque pas rencontré de difficulté à filer l'elfe. « *Sauf dans l'arbre rouge. Trop de monde. Pas assez d'espace.* » Se plaignit-il intérieurement. Heureusement, sa stature famélique, sa peau imprimant les couleurs et les nuances des lieux, son agilité à se déplacer sans n'être vu ni entendu, étaient des outils imparables pour rester dans l'ombre, presque invisible. La tâche devint beaucoup plus simple et moins risquée dès que le prince, le petit être bavard et l'aveugle furent sortis de cet endroit saturé de ces créatures d'âmes. « *Oui, oui, si facile* », murmura- t-il dans son esprit. Même lorsqu'il dût les suivre dans cette profonde grotte, à l'intérieur de la falaise, le bruit de ses pas se fit coton, tout en

imitant scrupuleusement ceux des deux autres et sa respiration s'harmonisa aux va-et-vient des courants d'air. Ce fut tout son être qui s'ajusta aux sons, à la luminosité et aux teintes extérieurs. Le scrilitic n'avait qu'un regret, être dépourvu de sa tunique. La température de son corps commençait à chuter sérieusement, provoquant des tremblements sporadiques incontrôlables, ce qui aurait pu compromettre sa présence dissimulée. Sa mission ne devait pas se solder par un échec ou la sentence de sa maîtresse serait terrible. « *Non, non, non, pas de punition, trop mal à la tête !* », se ressaisit-il en pensée pour stopper au mieux ses grelottements. Non, il n'aimait pas les coups, même si cela était nécessaire, il le savait. Les coups étaient bien plus amusant sur les autres, plus excitants, un si joli spectacle.

À présent, ses deux orbites noires fixaient cette énigmatique goutte d'eau géante. C'était le prince qui l'avait fait apparaître. Il en était quasiment persuadé parce qu'elle s'était formée peu après qu'il eût plongé sa main dans cette pierre, plate et ronde, posée sur la colonne, au milieu de la grotte. Malheureusement, il n'avait aucune idée de sa fonction et il avait beau jauger du mieux qu'il pouvait la scène qui se déroulait sous ses yeux, la vacuité de son esprit barrait la route à toutes les hypothèses qu'il aurait pu faire. La maîtresse Myre aurait su tout de suite à quoi s'en tenir. Comme il avait hâte de lui rapporter le contenu de sa mission.

Après un bref instant d'hésitation, l'elfe s'avança d'une mine déterminée vers la goutte d'eau géante et s'y

enfonça jusqu'à disparaître totalement. Le cou rachitique du scrilitic s'étira autant qu'il put. Il espérait trouver le prince dans cette masse liquide noyée d'une lumière blanche sans rayonnement, mais il s'était volatilisé, absorbé par cette chose. Non loin, restait le petit être bavard qui n'avait pas l'air aussi assuré que son complice. Néanmoins, il fit quelques pas vers la goutte puis balaya la grotte d'un regard suspicieux et apeuré. Le scrilitic retint son souffle. Avait-il senti sa présence ? « *Non, non, impossible, trop prudent, trop d'ombre pour m'avoir vu* », se rassura-t-il. Enfin, le petit être bavard fut à son tour englouti par la chose liquide.

Sa mission venait de prendre une tournure inattendue et surtout, elle se compliquait considérablement. Devait-il, lui aussi, aller dans cette chose pour continuer d'espionner le prince ? Ou devait-il retourner auprès de sa maîtresse pour lui rapporter ce qu'il avait vu et entendu ?

« Rentrer, tout dire à la maîtresse Myre… non, non, non, pas contente si le scrilitic n'en sait pas plus. Doit aller dans la chose. » Bredouilla la créature en opinant de la tête. Malgré tout, il frémit. Il n'aimait pas cette goutte d'eau géante. Trop blanche. Trop pure. Il vida son écœurement en crachant salement sur le sol poussiéreux avant de se décider. Lentement et sans un bruit, il sortit de sa crevasse et s'avançant tel un animal craintif vers la chose. Quand il fut à seulement quelques centimètres de la membrane onduleuse, sa main toucha celle-ci tandis que son buste se pencha en arrière, aussi loin qu'il le put. Il ne se passa rien. « Pas

douloureux… » constata-t-il. Un rictus apparut sur son visage émacié, étirant sa peau sur le squelette de sa mâchoire. Cette initiative lui sera sûrement récompensée.

Un à un, ses membres décharnés pénétrèrent la goutte d'eau géante.

- *Stéphane !* alerta Orion.

Marielle tressauta. La panthère venait de se relever sur ses quatre pattes, pointant son museau derrière elle.

- Stéphane ? murmura-t-elle soudain prise d'un frisson.

Le vieil ours était certainement dans une colère noire suite au coup violent qu'elle lui avait portée au crâne. Elle grimaça. Qu'allait-il lui faire ? Sa vie était-elle en danger ? Elle ferma les yeux. Non, quelque chose l'incitait, la poussait à lui faire confiance, malgré tout. *Curieux*, se fit-elle la remarque. Était-ce une intuition ? Non, il y avait autre chose, comme si cette sensation était étrangère à elle-même. Mais d'où venait ce sentiment de confiance ? Elle rouvrit les yeux.

Orion lui jeta un bref regard l'intimant à rester où elle se trouvait. Puis, il la dépassa pour rejoindre Stéphane. Marielle pivota tout en suivant la panthère du regard et de nouveau son esprit imagina ce fil la reliant à l'animal. Le lien était si puissant que son cœur semblait s'affoler à chaque pas qui l'éloignait d'elle. Le vieil ours lui parut tout à coup secondaire, à un tel point qu'elle ne leva même pas les yeux vers lui. Elle était hypnotisée par Orion, par sa stature, par

l’énergie qu’il dégageait, par la délicatesse de ses mouvements et par la puissance de ses membres.

Elle avait besoin de lui.

Mais pour quoi ? Y avait-il seulement une explication ?

Tout à coup, la jeune femme hoqueta, surprise par des émotions qui venaient de la submerger. *Encore cette sensation*… s’enquit-elle intérieurement. C’était comme si un fantôme cherchait à s’insinuer en elle. Oui, des émotions étrangères. Elles n’émanaient pas d’elle ! Elles ne lui appartenaient pas…

L’esprit divaguant sur ces sensations venues d’ailleurs, elle continua de scruter Orion dont la robe noire se courbait sous la tension de ses muscles. Elle pouvait sentir sa respiration, son cœur battre… Puis, elle comprit. Le lien qui les unissait allait au-delà de ce qu’elle avait imaginé. Il s’agissait de ses émotions à lui ! Elle pouvait les percevoir, même si elles semblaient encore brumeuses, comme l’écho d’une voix étouffée. Mais aucun doute, elles étaient bien là.

- *Que se passe-t-il ?* résonna la voix grave d’Orion sous son crâne.

Elle s’apprêtait à lui répondre lorsqu’elle percuta qu’il ne s’adressait pas à elle. Aussitôt, elle posa son regard sur le sexagénaire qui se tenait debout, au milieu du tapis de feuilles mortes craquantes et de terre humide. Elle vit ses traits énumérer toute une série d’émotions. La colère. L’incompréhension. L’étonnement. L’inquiétude. La stupéfaction.

Ce défilé d'expressions sur le facies marqué du vieil ours, eut pour effet de provoquer chez Marielle un déferlement de souvenirs. Tous ces évènements qu'elle avait vécus depuis la vieille, déclenchèrent une nouvelle vague de questions qui s'accumulèrent jusque dans sa gorge sans pouvoir s'en extirper.

Elle voulait des explications ! Maintenant !

Déterminée, elle se précipita d'un pas raide vers Stéphane jusqu'au moment où elle prit conscience, au fur et à mesure qu'elle avança, de l'ampleur de la blessure qu'il avait à la tête et perdit tout d'un coup son assurance. Elle ralentit progressivement son pas en déglutissant. Finalement, elle n'était sûrement pas en position d'exiger des réponses. Il avait la mine déconfite et une partie de ses cheveux blancs étaient imbibés de sang. Elle n'y était pas allée de main morte ! Sa gorge se serra de culpabilité.

Contre toute attente, Stéphane l'ignora totalement. Ses yeux étaient obnubilés par cette pierre bleu nuit qu'il tenait dans sa main dont les veinures scintillaient comme jamais. Exactement la même pierre qu'il avait utilisée la veille pour faire apparaître cette demi-sphère d'où était venu Orion.

- Bon sang ! C'est tout sauf normal ! s'exclama-t-il de sa voix rugueuse de fatigue.
- *Quoi donc ?* interrogea Orion qui était maintenant à ses côtés.
- Il s'agit… d'un sapiensien !

Il y eut un long silence.

Plus que jamais, Marielle brûlait intérieurement de toute une myriade de questions, mais elle réussit à se contrôler, ses pieds scellés au sol.

- *En es-tu vraiment certain ?*
- Autant que l'on peut l'être.
- *Ce n'est jamais arrivé ?*
- Jamais. Du moins pas à ma connaissance.
- *Et si cela avait un rapport avec... les derniers évènements.*
- Le seul moyen de le savoir c'est de…

Orion poussa un grognement de protestation. Ce que semblait vouloir suggérer le vieil ours déplaisait à la panthère, Marielle put le ressentir dans toutes les fibres de son corps.

- *N'oublie pas qu'il pourrait s'agir…*
- Non, coupa aussitôt Stéphane. Son énergie est puissante, mais elle n'est en rien malsaine. Si un sapiensien fait appel à un passeur d'âme, c'est qu'il doit y avoir une excellente raison, tu ne crois pas ?

La panthère se mit en position assise avant de souffler par les narines et de lancer son museau dans les airs. La jeune femme comprit qu'il venait de se résigner, à contre cœur.

- Cependant, nous devons à tout prix rester prudents. Ce qui implique que vous, dit-il en s'adressant à Marielle qui sursauta, vous allez vous éloigner.
- Mais… voulut-elle protester, frustrée et les joues en feu.

- Pas de discussion ! aboya-t-il. Ni aucune question d’aucune sorte. Vous êtes assez intelligente pour comprendre que ce n’est pas le moment.

Marielle ne pipa mot, convaincue par la sévérité des traits du sexagénaire. Il lui indiqua aussitôt, du doigt, un petit amas de végétation assez compacte pour la faire disparaître de leur champ de vision. À son propre étonnement, elle s’y faufila docilement, sans broncher. Pourtant, intérieurement elle bouillonnait.

Le ciel s’était alourdi d’un gris plus sombre et s’était chargé d’une humidité qui enroba rapidement la forêt d’une moiteur collante. La jeune femme frissonna sous ses vêtements qui s’en imprégnaient peu à peu. Aux aguets, elle retint son souffle…

Il n’y avait plus que le silence. Tout ce qui se trouvait aux alentours semblait s’être arrêté de vivre, comme suspendu dans le temps.

Étrangement, le scénario de la veille sembla se répéter. Dissimulée derrière une petite muraille d’arbustes et de buissons, Marielle observait à travers une trouée de branches nues le sexagénaire qui exhibait ces curieuses veinures luminescentes parcourant tout son avant-bras. Les arcs se mirent à crépiter et à claquer dans l’atmosphère avant de s’enfoncer dans le sol. En quelques secondes, la demi-sphère se forma. C’était exactement la même que la veille, une énorme goutte d’eau à la surface mouvante, contenant cette lumière blanche fascinante.

Marielle fut si subjuguée et émerveillée par ce spectacle qu'elle ne se rendit même pas compte qu'elle s'était dérobée de la cachette qu'on lui avait imposé. Durant un court instant, toutes ses craintes s'envolèrent, contrairement à la liste de ses questions qui, elle, continuait de s'allonger. Au même moment, Orion s'avança vers elle, rompant l'effet attractif de la goutte d'eau. Elle interrogea aussitôt la panthère d'un regard suppliant. Elle avait désormais besoin de réponses ou son esprit risquait de se perdre. L'animal ne la fit pas attendre davantage.

- *Il s'agit d'un portail*, expliqua-t-il, *il permet d'accéder à un autre monde*.

Elle enregistra mentalement les mots « portail » et « autre monde » qu'elle répéta encore et encore dans son esprit. Elle comprit.

- Ton monde… souffla-t-elle, les yeux rivés sur le portail.
- *Pas cette fois. Stéphane vient de l'ouvrir vers Sapiensanimas, le mien est Tenereanimas.*
- Est-ce vraiment nécessaire ? gronda le sexagénaire, les yeux également fixés sur le portail.
- *Oui, plus que nécessaire en réalité.*

Stéphane émit un raclement de gorge empreint de doute, ce qui n'échappa pas à Marielle. Ayant désormais l'appui d'Orion, elle s'autorisa une question avec la plus grande des satisfactions.

- Combien de monde existe-t-il ?

- *Trois*.

- Trois et demi, autant être précis ! siffla Stéphane visiblement contrarié. Orion vient de vous en citer deux, le troisième est le nôtre.

- Ça, je l'aurais compris toute seule, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine et en balançant son menton. Par contre, comment peut-il y avoir un demi-monde ?

Stéphane se retourna vivement, plus énervé que jamais. Les traits de son visage se contractèrent si fortement qu'elle n'eut aucun mal à imaginer sa peau se fissurer.

- J'ai - dit, les – questions – pas – maintenant ! s'emporta-t-il en détachant chaque mot.

La jeune femme se renfrogna tout en feignant l'indifférence. Le vieil ours reporta aussitôt son attention sur le portail toujours absent de vie.

- *Je répondrai à tes questions plus tard*, promit Orion en lui donnant un petit coup de museau complice au bras.

Ce contact eut le mérite de lui redonner le sourire. Mais soudain, l'animal releva brutalement la tête en direction du portail. Marielle fut immédiatement traversée par la méfiance qui émanait d'Orion.

Tout comme la veille, le portail fut le théâtre d'un jeu d'ombre d'abord indistinct jusqu'à ce que des contours se dessinent, se précisent, comme lorsque l'on ajuste des jumelles. À sa grande surprise, Marielle devina un être dont

l’allure était tout à fait semblable à celui d’un homme. Encore une fois, son imagination s’était emballée et elle avait eu à l’esprit quelque chose d’un peu plus « tentaculaire ». Peut-être que la forme de ses membres était la seule chose qu’il avait en commun avec un humain ? Mais, déjà la main du visiteur mystère s’invita dans l’atmosphère de la forêt et dissipa l’écran imaginaire de Marielle, sur lequel elle avait peint toutes sortes de croquis de celui-ci, tous plus farfelus les uns que les autres.

Doucement, peut-être même de façon hésitante, le visiteur continua d’avancer, traversant la membrane du portail, dévoilant un personnage qui avait finalement toutes les caractéristiques d’un humain, bien qu’en réalité, certains petits détails convainquirent Marielle qu’il n’en était pas un. Tout d’abord, et c’était la raison la plus évidente, il venait d’un autre monde. Sans oser bouger d’un pouce, elle le scruta de la tête au pied en commençant par sa taille. Il était grand, très grand. Il était svelte, et enveloppé d’une peau de porcelaine. Mais ce qui retint son attention, ce fut ses longs cheveux noirs qui lui tombaient jusqu’en bas du dos… leur bout étaient argenté ! Pas seulement la couleur argent mais aussi l’aspect ! Les quelques rayons de lumière qui pouvaient encore transpercer la couverture nuageuse s’y reflétaient dans un scintillement étincelant.

Le vent se mit promptement à gonfler agitant les feuilles des arbres d’un fragile frémissement, tout en soulevant au passage quelques-unes des mèches de l’étrange inconnu. Alors

qu’aucun d’eux n’avaient encore bougé, ni même prononcé un seul mot, le regard pénétrant de l’étranger se posa immédiatement sur Marielle, la déstabilisant. En effet, elle aurait juré percevoir quelque chose d’inquisiteur dans la manière qu’il eut à la sonder. Orion, sûrement alerté par l’empathie qui les liait désormais, s’interposa entre elle et l’étranger d’un seul bond. Étonnamment, celui-ci ne cilla pas face la réaction défensive de l’animal, se contentant, seulement, de durcir ses traits. Plusieurs interminables secondes s’écoulèrent avant que le visage de l’être aux cheveux d’argent retrouve une expression plus neutre. Toujours dans le plus grand silence, il finit par se tourner vers le portail. À cet instant, Stéphane sembla reprendre vie et s’avança vers l’étranger qui le stoppa d’un signe de la main.

- Attendez encore un instant, s’il vous plait, résonna la voix particulièrement séduisante de l’étranger.

Le ton cordial qu’il employa dissipa quelques-uns des doutes de Marielle. Il ne semblait pas avoir de mauvaises intentions mais toutefois, elle décida de rester sur ses gardes… Ou peut-être était-ce le sentiment d’Orion ? Quelque chose d’autre également, lui soufflait qu’il n’était pas ici par hasard. Un hasard de mauvais augure, elle pouvait facilement le deviner. Encore une fois les questions s’entassèrent dans son esprit.

Une deuxième ombre apparut dans le portail. Une ombre bien plus petite cette fois. Un enfant ? Ou un nain peut-être ? Marielle trépignait de connaître l’allure du second arrivant.

Avaient-ils tous cette ressemblance avec les humains ? Elle espérait que non, même si cela était assez futile à l'égard de la situation dans laquelle elle se trouvait. Malgré tout, son souhait fut exaucé puisque la physique de celui-ci était pour le moins hors du commun. Instinctivement, elle eut même un mouvement de recul face à cet être curieux qui vint se tenir au côté de « cheveux d'argent ». *Un rêve, tout cela n'est qu'un rêve*... tenta de se persuader la jeune femme, sans y parvenir réellement. Une sorte d'étrange porc-épic aux teintes mauves et roses ! Il avait un corps piqué d'aiguilles molles, tombantes, de grands yeux verts d'eau, des petites joues rebondies, une grande bouche et ce bâton étrange qu'il tenait dans sa main faite de trois doigts... seulement trois doigts !

Après un long moment durant lequel chacun jaugea l'autre, « porc-épic » se tourna vers « cheveux d'argent ».

- Peut-être attendent-ils que nous nous présentions ? suggéra-t-il d'une voix fine et sifflante comme une flûte.
- Peut-être, oui, répondit Cheveux d'argent en pivotant vers elle et Orion, mon nom est Gaëlis... prince des elfes, finit-il par lâcher comme si cela était une tare.
- Quant-à moi, enchaîna aussitôt Porc-épic, je suis Pico, seul Ikypys connu dans notre monde et fidèle ami du prince... enfin prince quand ça l'arrange, ajouta-t-il plus bas à l'intention de « Cheveux d'argent ».

Marielle, les yeux écarquillés, regardait tour à tour les deux êtres avant de s'adresser au vieil ours avec effarement.

- Un elfe... souffla-t-elle, parce que les elfes existent ?!

- Merci, fit une voix lointaine.
- Pardon ? s'extirpa Braxile de ses pensées.

Assise à ses côtés, la princesse Acalia se pencha délicatement vers lui, le visage éclairé d'un timide sourire.

- Merci, répéta-t-elle calmement.

Le marin l'entendait mais ne l'écoutait pas.

Toute son attention avait été happée par les yeux roses de la jeune elfe dont le visage venait de s'habiller d'une expression interrogatrice. Il détourna rapidement le regard, confus et gêné par son attitude. Que lui arrivait-il ? Pourquoi cette attirance soudaine ? Ridicule. Parfaitement ridicule. Sa gorge grinça avant de ronchonner quelque chose que lui-même n'aurait su traduire puis, il reprit le cours de la conversation :

- Que me vaut tant d'honneur ?

De nouveau, ses lèvres esquissèrent un sourire édénique.

- Vous avez su trouver les mots justes pour convaincre mon frère.
- Hmm..., je vois. Et bien, à votre service, Princesse.

Brièvement, ses yeux croisèrent les siens avant de se dérober pour aller se perdre dans les recoins de la grotte dans

laquelle ils se trouvaient. L'hôte de celle-ci n'était autre que la Prêtresse des fées. Seuls le capitaine, Acalia, et Mevyre attendaient patiemment à l'intérieur de celle-ci des nouvelles de Ziz dont la vie reposait désormais entre les mains de la Prêtresse. Quant-aux autres membres de l'équipage, ils reprenaient leurs forces en savourant les quelques mets que les fées étaient venues leur offrir. Braxile n'avait pas vraiment faim, son estomac s'était certainement replié sur lui-même avant de se dandiner et de s'enrouler pour former un nœud bien solide. Il était dans cet état depuis l'attaque des almorves sur le Zariope. Depuis que son ami Ziz s'était fait transpercer l'abdomen par l'une de ces saloperies.

Ses yeux se fixèrent sur la paroi derrière laquelle se trouvait une autre pièce, là où se jouait la vie de son ami. La niche, bien que trop exigüe pour ceux de son espèce, était à la fois agréable et curieuse. Creusée au pied des falaises, elle s'enfonçait dans la roche blanche en emportant verdure et lumière dans sa profonde bouche. Les parois s'étaient polies au fil des siècles par l'écoulement perpétuel de l'eau qui s'échappait par des petits interstices presque invisibles. Les rayons lumineux qui traversaient la pièce principale venaient se plaquer sur ces parois, les rendant aussi éclatantes que des pierres précieuses. Cette eau translucide poursuivait son chemin dans des rigoles qui à leur tour alimentaient une végétation cultivée dans des parcelles disséminées dans la grotte puis, elle s'enfuyait silencieusement par des petites galeries souterraines. En somme, l'endroit était clair, frais et

naturellement apaisant. Du moins devait-il l'être d'ordinaire, puisqu'à cet instant, Braxile était incapable de se délier de son angoisse.

Il se passa les mains sur le visage, peut-être dans l'espoir d'accélérer le temps qu'il restait avant que la Prêtresse ne vienne leur annoncer une bonne nouvelle, ou peut-être pour effacer cette dernière nuit… et tant d'autres encore.

À sa gauche, Acalia ne cessait de nouer et dénouer ses doigts. A sa droite, Mevyre faisait sautiller nerveusement l'une de ses jambes. L'inquiétude montait un peu plus à chaque minute qui passait, des minutes qui n'en finissaient pas de s'écouler lourdement. Il bascula en arrière, s'adossant à la fraîcheur du mur blanc. Ses paupières se fermèrent durant un instant dans l'espoir de vider son esprit, en vain.

Soudain, une voix familière résonna dans la grotte.

- Comment a évolué l'état de Ziz ?
- Nous sommes encore dans l'attente pour le moment, répondit la voix claire d'Acalia. Et toi, comment te sens-tu ?

Braxile avait ouvert les yeux. En face d'eux, sur un petit muret, se tenait la sentinelle du roi, les yeux rougis, la mine décomposée et le corps raide.

- Sonnée, dit-elle les yeux rivés vers le sol. Mes parents sont tellement…

Sa voix s'étrangla dans un sanglot. Le silence s'installa pendant un long moment, personne ne semblait en mesure de trouver les mots justes pour la réconforter. Parfois, les mots ne

sont d’aucun secours face à la perte d’un proche, rien ne peut atténuer cette souffrance… Braxile connaissait si bien ce sentiment.

- Je comprends ta douleur, s’entendit-il lui dire. Crois-moi, ils paieront pour ce qu’ils lui ont fait !

Sa dernière phrase résonna d’une rage personnelle et incontrôlable. Une colère qui le rongeait jour et nuit depuis la mort de Locaz, son frère. Ces êtres immondes lui avaient enlevé sa seule famille ! Et depuis, lui était resté gravé en mémoire le regard de son frère lorsque les almorves l’avaient emporté dans les eaux de la mer Jaya. Dès lors, hanté par cette nuit cauchemardesque, il s’était juré de le venger.

Maha était restée bouche bée devant sa soudaine compassion. Lui-même s’étonnait des mots qui avaient dévalés de sa bouche, non parce qu’il ne les pensait pas, mais parce que cela n’était pas dans ses habitudes de présenter ce genre de sollicitude.

- Merci… finit-elle par dire.

Deux « mercis » en moins de cinq minutes ! *Quel exploit !* si fit-il la remarque intérieurement.

- Mais, pour tout dire, reprit la jeune fée, ma priorité est avant tout de sauver ma sœur.

L’aveu de Maha fit immédiatement froncer les sourcils du capitaine, assombrissant un peu plus son regard. De toute évidence, elle n’avait aucune idée de ce qu’impliquait la perversion. Cet espoir naïf de ramener sa sœur lui pinça le cœur. Pourtant, quelqu’un devait lui dire la vérité. Il

s’apprêtait à prendre la parole quand Acalia le coupa dans son élan.

- Nous retrouvons Myre, tenta-t-elle de rassurer la fée. Je suis sûre qu’il existe un moyen pour…
- On peut savoir ce que vous faites ? coupa Braxile, estomaqué par la candeur de la princesse.
- Je… je ne comprends pas. Il s’agit de sauver Myre…
- Mais elle ne peut pas être sauvée !

Les mots avaient surgi plus vite et brutalement qu’il ne l’avait voulu. Les yeux de la princesse et de Maha le fixèrent avec horreur, comme s’il venait lui-même de la condamner. Un mutisme pesant s’installa étriquant plus encore la grotte. Ce fut Maha qui rompit ce pénible silence.

- Pourquoi Myre ne peut être sauvée ? demanda-t-elle sur la défensive.
- Elle a été per-ver-tie !
- Je sais déjà cela ! Mais, il doit exister un moyen d’inverser cette magie, s’encouragea-t-elle à croire.

Ses petites mains s’étaient mises à trembler sous le coup de l’émotion. Ses yeux, désormais noirs de colère, défiaient le marin de mettre à mal ses espoirs. Il aurait tant aimé lui donner raison, seulement la réalité était tout autre, et elle était cruelle.

- Si seulement il s’agissait de magie… soupira-t-il.
- … mais la perversion va beaucoup plus loin encore que la magie, continua Mevyre.

Par le Grand Destin, enfin quelqu'un qui résonnait !

- Qu'entendez-vous par « va beaucoup plus loin que la magie » ? s'enquit la princesse.

Braxile laissa volontiers la parole à son second.

- La perversion s'attaque directement à l'âme, à sa « matière » si l'on peut dire. Je ne sais pas exactement comment ils procèdent mais... il est évident que cela est irréversible.

- C'est impossible ! s'obstina Maha. Je refuse de croire à ça ! Avez-vous seulement la moindre preuve de ce que vous avancez ? Je ne pourrais jamais abandonner Myre ! C'est ma sœur ! s'égosilla-t-elle.

- Tu ne comprends pas, répliqua Braxile, tu iras à ta propre perte ! La Myre que tu as connue est morte, définitivement ! Personne ne pourra te la ramener... et crois-moi, j'en suis sincèrement désolé.

Des larmes dévalaient les joues enflammées de la petite fée. Cela le peinait vraiment, mais que pouvait-il y faire ? Elle devait affronter l'évidence maintenant ou elle s'effondrerait inévitablement dans un combat perdu d'avance.

Tout à coup, le marin perçut des murmures provenant de l'extérieur. Instantanément, il se pencha vers l'entrée de la grotte. Dehors, assurément alertés par les éclats de voix, un certain nombre de paires d'oreilles et d'yeux s'étaient avancés, portés par des cous qui s'allongeaient de curiosité et d'inquiétude.

Au moment où Braxile se retourna pour, de nouveau, faire face à la sentinelle, celle-ci venait de prendre son élan dans un frétillement d'ailes qui la fit virevolter jusqu'à sa hauteur. Elle plongea son regard dans le sien, le prenant totalement au dépourvu.

- Et quand serait-il s'il s'agissait de votre frère Locaz, capitaine ?!

Sur cette provocation qui resta en suspens, elle alla se réfugier dans un coin plus sombre de la pièce, se repliant sur elle-même. Quant à Braxile, ses cordes vocales furent scellées un long moment durant lequel le visage de Locaz vint envahir son esprit. Son cœur s'étrangla de douleur et ses poumons refusèrent de se remplir d'oxygène. Ce fut la main gracile d'Acalia qui lui fit reprendre sa respiration, lorsqu'elle effleura la sienne dans un geste de compassion ; il put le lire dans son regard. Comment faisait-elle ?

Une plainte de souffrance le fit sortir définitivement de sa léthargie.

- Ziz… murmura-t-il.

Tous tendirent l'oreille, espérant, craignant, jusqu'à ce que l'attente s'installe de nouveau.

- Mon père doit-être informé au plus tôt des derniers évènements, annonça Acalia, dès que nous saurons Ziz hors de danger.

À la seule pensée du roi, Braxile ne put s'empêcher d'émettre un ricanement tinté de mépris.

- Vous espérez quoi au juste, Princesse ?

- Cela semble évident, non ? se contraria-t-elle, qu'il fasse le nécessaire pour mettre en garde les sapiensiens, et naturellement les protéger.
- Il semble évident que c'est un peu tard, non ? Oh ! mais laissez-moi deviner, maintenant que sa fille chérie a été mise en danger, sa majesté va enfin daigner intervenir pour protéger sa progéniture ! Oh, un autre détail, Prin-cesse, dit-il en pointant l'index, vous omettez que votre père n'a jamais été le souverain de tous les sapiensiens, quoi que vous espériez qu'il fasse… ou pas.

Cette provocation piqua à vif Acalia faisant disparaître la douceur de son visage. Sourcils froncés, lèvres pincées, elle se tourna vers lui.

- Suis-je loin de connaître tous les dangers que vous avez affrontés ? Oui. Ai-je été surprotégée ? Oui. Est-il vrai que le roi n'a pas agi en conséquence quand cela aurait été nécessaire ? Sans doute. Il est aussi vrai qu'il n'est pas le souverain de tous les peuples de ce monde, mais vous omettez, cher capitaine Braxile, qu'il a beaucoup d'influence, assez pour convaincre la nécessité d'ouvrir le Grand Conseil d'Azcrateftula, si au moins vous savez de quoi il s'agit. Oh ! Un autre détail, d'après vous, qui est le mieux placé pour le convaincre ? À moins que vous estimiez qu'il serait plus sage d'attendre que ce « Sans Âme » nous extermine tous ?

- Pourquoi pas ? Personnellement, je pensais sérieusement consacrer mon temps à la pêche nocturne, ironisa-t-il.

- Vos sarcasmes n'amusent que vous capitaine Braxile, rétorqua-t-elle.

Il voulut répliquer, seulement ses lèvres entrouvertes ne trouvèrent aucun mot pour alimenter cette conversation houleuse. Frustré par cette absence de tirade, dont il était habituellement si riche, il opta pour la déstabilisation en se penchant vers elle, à la limite de l'indécence. Il avait remarqué à quel point sa proximité pouvait la mettre mal à l'aise. Sa gêne se lut immédiatement sur son visage, ravissant Braxile de son sourire narquois.

- Soit, Prin-cesse, susurra-t-il, nous lèverons l'ancre dès que possible.

Il était indéniable qu'il avait les mains liées. D'une part, il s'agissait de la fille du roi Aratero et refuser de la ramener auprès de son père serait inévitablement une source d'ennui. D'autre part, il avait fait une promesse à Ziz…

Soudain, Acalia et Mevyre se levèrent. Au fond de la pièce, une petite flamme rouge dansant dans les airs s'avança dans leur direction. La Prêtresse vint jusqu'à eux en arborant une expression si étrange que Braxile sentit son estomac se tordre plus douloureusement encore.

- Prêtresse, dites-nous, qu'en est-il de notre ami ? interrogea la princesse.

- J’aimerais… non, je veux des explications ! s’impatienta Marielle déconcertée.

Personne ne pipa mot. Aucune réponse. Le silence ! Juste le silence pour explication ! C’en était trop, vexée elle croisa les bras sur sa poitrine en jetant un regard insistant d’abord vers le vieil ours qui ne sourcilla pas d’un millimètre puis, vers Orion qui jaugeait l’elfe sans relâche. *Ah oui ! L’elfe, parce que les elfes existent maintenant !* pensa-t-elle rageusement.

- Est-ce que vous avez tous perdu votre langue ?! s’exaspéra-t-elle.

- *Excuse-moi Marielle*, s’infiltra la voix d’Orion dans son esprit, *je pense que nous sommes tous plus ou moins sous le choc. Nous n’avons encore jamais vécu une telle situation.*

- Sans rire ! Parce que moi j’ai pour habitude de parler avec des animaux, de voir des portails qui s’ouvrent sur des mondes parallèles et de rencontrer des elfes et des Iky… je ne sais quoi !

- Ikypys, corrigea Porc-épic.

- Ikypys si tu veux, peu importe. Je veux des réponses ! C’est quoi ce bordel ? explosa-t-elle.

Orion se rapprocha d’elle avant de plonger son regard hypnotisant dans le sien. Tout ça était si déroutant ! D’une part, il y avait cette situation complètement dingue, sortie tout droit d’un livre fantastique. Et d’autre part, il y avait ce lien si fort, si particulier qu’elle partageait avec Orion, quelque chose

de naturel, peut-être même d'essentiel, comme si toutes ses réponses étaient là.

- *Sois patiente*, sollicita-t-il. *Je t'ai promis des réponses et tu en auras.*

À contrecœur, elle se résigna à attendre mais ne put réprimer son air boudeur. Cheveux d'argent et Porc-épic continuaient de les scruter, elle et Orion, avec beaucoup d'insistance, vraiment beaucoup trop selon elle. Ce n'était pourtant pas eux qui venaient de sortir de ce portail dont la surface continuait d'onduler comme celle d'un lac. Ni eux qui avaient l'allure de personnage de science-fiction !

Le vieil ours se déracina enfin pour faire quelques pas timides en direction de ces deux êtres venus d'ailleurs.

- Je me présente, Stéphane Rouxon, je suis passeur d'âmes, dit-il de sa voix fatiguée. Puis-je vous demander la raison de votre présence dans ce monde ?

En voilà une bonne question, se ravit Marielle.

A son tour, Cheveux d'argent s'avança vers lui, ce qui lui fit remarquer à quel point il était grand aux côtés de Stéphane. Ses longs cheveux accentuaient sa taille longiligne.

- Nous avons été envoyés dans votre monde afin de trouver les deux êtres qui ont violé la première des lois, annonça-t-il en pointant du menton Marielle et Orion. Je dois avouer que nous ne pensions pas les trouver aussi rapidement.

Il n'avait pas encore terminé sa phrase qu'Orion s'était placé devant elle, tel un bouclier protecteur, en émettant un

grognement d’avertissement. Cela fit tressaillir Porc-épic dont les aiguilles furent prises d’un léger frémissement.

- Je suppose que vous parlez de nous ? s’élança Marielle dans la conversation. C’est quoi cette histoire de « première des lois » ? Et pourquoi est-ce qu’on nous envoie « un elfe » ?

- On peut savoir ce que cette créature a contre les elfes ? s’irrita visiblement celui-ci tout en la défiant d’un regard hautain.

- Cette « créature » ! fulmina-t-elle. Pour votre gouverne, je suis une femme, et une humaine qui plus est ! Et non une espèce bizarroïde ou un elfe fantastique sorti d’un de ces contes pour enfants !

Elle s’était rapprochée de lui en contournant Orion, les poings serrés, les lèvres pincées et les joues écarlates. Elle soutint son regard avec arrogance lorsqu’elle remarqua qu’il émanait de lui un parfum très agréable. Avaient-ils dans leur monde des parfumeries ? Ou cela venait-il de lui ? Reprenant ses esprits, elle secoua la tête pour éloigner ses divagations. *Totalement hors sujet*, se reprit-elle.

- Gaëlis, j’ai la vague impression que nous ne sommes pas les bienvenues, bredouilla Porc-épic.

Sa mine apeurée calma Marielle, elle n’avait pas eu l’intention de l’effrayer et regretta presque de s’être emportée ainsi.

- Veuillez l’excuser, la devança Stéphane, tout cela est nouveau pour elle. Il y a encore quelques heures,

elle n’avait pas connaissance de l’existence des différents mondes.

- C’est curieux, fit Cheveux d’argent, vous n’avez donc pas tous le même enseignement ?

- Non. Les êtres de ce monde sont dans l’ignorance en ce qui concerne l’évolution des âmes, excepté les passeurs d’âmes, tels que moi.

- Dites, interpella Marielle toujours agacée, désolée d’interrompre cette conversation si instructive, mais vous pourriez peut-être nous mettre au parfum, à propos de cette loi que nous aurions violée moi et Orion. Vous êtes venus pourquoi ? Nous arrêter ?

- Pas exactement…

L’elfe fut coupé dans son élan par la réaction soudaine et brutale de la panthère qui avait bondi à quelques mètres du portail, griffes et crocs dehors, le museau braqué vers la demi-sphère.

- Orion ? s’enquit le vieil ours.

La méfiance de l’animal vint s’infiltrer jusque dans les os de Marielle la faisant pâlir de crainte. Il pressentait quelque chose d’anormal.

- *J’ai ressenti une présence s’échapper du portail…* expliqua-t-il mentalement, … *une présence malsaine.*

Promptement, Stéphane se tourna vers Cheveux d’argent et Porc-épic.

- Y avait-il quelqu’un d’autre avec vous ?

- Non, répondit l’elfe, offensé.

- Peut-être avez-vous été suivis ?

Pour seule réponse, celui-ci afficha un visage empreint de perplexité avant d'interroger d'un seul regard son ami.

- Nous avons été très discrets, commença Porc-épic, je suis certain qu'il n'y avait pers…

Le feulement d'Orion interrompit les justifications des deux étrangers faisant sursauter tout le monde. Puis, d'une poussée puissante, il se jeta dans les buissons où ses deux pattes avant allèrent percuter quelque chose qu'il plaqua vélocement au sol. En l'espace de quelques secondes, une masse pâle et squelettique apparut sous les griffes acérées d'Orion. Un gémissement plaintif et hargneux s'échappa de la bouche distordue de la créature, donnant un haut le cœur à Marielle. Tous, sauf elle, se précipitèrent vers cette chose qui semblait pestiférer des injures dans une langue qui lui était totalement inconnue. Marielle observait béate de terreur ce corps s'agiter dans tous les sens en se cabrant et se débattant.

- Quelle est donc cette chose ? murmura-t-elle les yeux exorbités.

- *Cette créature vient de votre monde*, grogna Orion en s'adressant en particulier à l'elfe.

- Je n'ai jamais vu ce genre d'être à Sapiensanimas. Pico ?

Le Porc-épic se tenait un peu plus en retrait, ses aiguilles tremblotantes.

- Moi non plus, et j'en suis ravi… mais j'ai peut-être une idée de l'origine de cette chose immonde, grimaça-

t-il.

La créature avait haussé le ton, sa voix criarde vociférait et crachait tel un animal enragé. Les deux puits noirs qui lui servaient d'yeux croisèrent ceux de Marielle lui glaçant le sang.

- Alors cette théorie, elle vient, s'impatienta Cheveux d'argent.
- Tu n'en as donc aucune idée ? eut-il l'air étonné.
- On n'est pas en train de jouer aux devinettes Pico !
- C'est pourtant d'une évidence. Cette créature, elle ne peut être que l'œuvre du « Sans Âme ».

À mi-hauteur des falaises, sur la corniche par laquelle ils étaient arrivés, Maha observaient la marche de la princesse Acalia et des marins sur le sentier qui serpentait depuis la plaine. Seul Ziz manquait à l'appel. En effet, bien que sauvé par la Prêtresse d'une mort certaine, il était trop faible pour entreprendre le voyage de retour pour Majesse. Acalia avait promis qu'elle ferait le nécessaire pour qu'il puisse revenir chez lui, dès que son état le lui permettrait. Le capitaine Braxile avait insisté pour le voir, même si celui-ci n'était pas en mesure d'avoir une quelconque conversation. Maha soupçonnait le marin d'avoir voulu s'assurer par lui-même de la guérison de Ziz ; la confiance n'était décidément pas une de ses qualités.

Depuis son arrivée au royaume des fées, la sentinelle n'arrivait pas à se défaire de Myre. Son prénom n'arrêtait pas de résonner dans sa tête, son visage pâle se matérialisait sans cesse devant ses yeux, le souvenir son odeur si écœurante venait narguer ses narines. Cette peine et cette colère qu'elle ressentait se métamorphosait en une douleur oppressante, telle une pointe lourde prête à s'écraser sur sa poitrine. Comment pouvait-elle l'abandonner ? Non, elle ne le pouvait pas ! Et elle ne le ferait pas ! Quoi que puisse en penser ce capitaine Braxile ! Elle avait décidé de se battre, quoi qu'il lui en coûte. Elle la sauverait, tout comme elle continuerait d'assumer son rôle de sentinelle du roi des elfes. Elle n'était pas une lâche.

Dès qu'il fût rassuré, la capitaine Braxile avait annoncé qu'il repartait immédiatement pour le palais Jezkezialk. Il était important qu'il y soit avant la tombée de la nuit, car l'équipage avait trop souffert et ne résisterait pas à une nouvelle attaque. Ainsi, Maha avait pris de l'avance en volant jusqu'à la sortie du royaume des fées où elle les attendait. Cela lui avait au moins permis de se reprendre.

En contrebas, la file d'individus continuait de grimper à l'abri du soleil plombant. Cette chaleur écrasante ne rassurait pas Maha, les Côtes Blanches risquaient d'être une traversée très rude.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques minutes de la corniche, des fragrances familières cheminèrent jusqu'à elle.

- Prêtresse ? l'interpella-t-elle, surprise.

Lentement, celle-ci flotta jusqu'à elle, lui rappelant ces feuilles enflammées de l'automne qu'elle et sa sœur s'amusaient à suivre le long des ruisseaux. Arrivée à sa hauteur, la Prêtresse tendit sa main compatissante vers l'une de ses joues, l'embaumant littéralement d'une aura de douceur et de sagesse.

- L'espoir est une bonne chose Maha, il est assurément le meilleur des guides lorsque les ténèbres dévorent l'avenir, notre avenir. Tu devras faire des choix cruciaux qui auront des conséquences bien plus importantes que tu ne peux le croire.
- Qu'essayez-vous de me dire Prêtresse ? demanda-t-elle intriguée.

Ses lèvres dessinèrent un sourire attendri.

- Seulement qu'il est important d'être toujours sur le chemin qui mène à la lumière.
- C'est exactement ce vers quoi nous allons, lança le capitaine Braxile d'humeur acariâtre, vers cette foutue lumière des Côtes Blanches !

Tous arrivèrent les uns derrières les autres, s'épongeant le visage et reprenant leur souffle. La Prêtresse obliqua vers le marin puis, d'un geste de la main désigna un panier fait de branches et de feuilles.

- C'est pourquoi je vous ai apporté ceci, dit-elle calmement.

Aussitôt, la princesse Acalia s'en approcha pour y plonger l'une de ses mains. Elle en sortit un étrange objet.

Maha en reconnut le minéral noir. On trouvait celui-ci, uniquement dans les profondeurs des galeries, sous les falaises. Les éclats que tenaient Acalia, avaient été taillés en deux rondelles parfaitement plates et polies. Toutes deux, étaient enrobées, sur la tranche, par une matière caoutchouteuse, de couleur sombre. Les rondelles étaient également reliées entre elles par cette matière, les rapprochant de deux ou trois centimètres d'un côté, puis de l'autre, par une lanière suffisamment grande pour être passée autour d'un crâne.

- Qu'est-ce donc ? interrogea Acalia, intriguée.
- Je leur ai donné le nom « d'éclipses ». Elles vous protègeront des rayons aveuglants du soleil, lorsque vous traverserez les Côtes Blanches. Il suffit de les enfiler autour de votre tête de façon à ce que chacun des deux verres noirs soient placés devant vos yeux.
- Ingénieux ! s'exclama Mevyre, de toute évidence impressionné.
- Merci pour tout Prêtresse, s'inclina Maha en signe de respect.

Le capitaine Braxile venait de se saisir d'une paire d'éclipses pour les examiner de plus près, son air sceptique en disait long.

Quel personnage exaspérant, soupira intérieurement Maha.

- Des éclipses ? marmonna-t-il, pourquoi pas... Cantilez, prends donc le panier, ordonna-t-il en y

reposant l’objet, nous les utiliserons quand cela sera nécessaire. Puis, se tournant vers la Prêtresse, merci pour votre aide si précieuse et pour votre accueil, finit-il par dire à la surprise de tous avant d’ajouter, nous vous sommes redevables.

- Je prends note de vos paroles, Capitaine Braxile.
- Cette fois il temps, reprit-il, nous devons atteindre la montagne Majesse avant la tombée de la nuit.

D’un geste du bras, il indiqua le passage sous l’arcade blanche. Un à un, les marins s’y engouffrèrent. Alors que la princesse Acalia s’enfonçait à son tour dans le passage, la Prêtresse fila jusqu’au visage du capitaine Braxile, surprenant autant le marin que Maha.

- Le mal l’a avalé, mais pas encore digéré, lui dit-elle d’un seul souffle avant de disparaître.

- Vous possédez là, des objets vraiment étranges, constata pensivement Pico. Il n’y a rien dans notre monde qui ressemble à toutes ces choses.

Depuis leur arrivée, il n’avait cessé de faire des allées et venues dans toutes les pièces de l’appartement du vieil ours, scrutant le moindre objet qui lui était inhabituel – autant dire tous – pour en demander le nom, le fonctionnement, comment il était fabriqué, ou encore à quelle magie il faisait appel ! Quant à son acolyte, l’elfe, il semblait être indifférent à toutes ces nouveautés. Mais, Marielle avait remarqué une certaine

méfiance vis-à-vis de ce qui l'entourait. À plusieurs reprises, son regard s'était arrêté sur les objets qui ornaient la salle de séjour, comme s'il cherchait à les pénétrer pour en déduire leur utilité. Entre-temps, ses yeux se posaient tour à tour sur elle et Orion, les jaugeant avec perplexité. Cette obstination à vouloir les décortiquer du regard agaça dans un premier temps la jeune femme jusqu'à ce que cela en devienne gênant.

Plus gênant, depuis qu'on lui avait enseigné à quoi faisait référence la première des lois. Elle et Orion l'avait violée et les préjudices étaient extrêmement graves. Orion avait fini par lui expliquer l'essentiel, l'évolution des âmes, leur passage d'un monde à l'autre, ou d'un corps à un autre. Il lui avait également révélé qu'il était une âme figée, une âme destinée à servir le monde de Tenereanimas jusqu'à ce que le destin en décide autrement. Le monde d'Orion était plus complexe que les autres puisqu'il englobait à la fois les animaux vivants parmi les Hommes, les âmes figées habitant à Tenereanimas même, ainsi que les espèces ayant disparu de la planète Terre. Toutes ces informations continuaient de trotter dans sa tête comme les réminiscences d'un rêve. Même si la réalité était sous ses yeux, elle avait encore du mal à l'admettre. C'était tellement irréaliste pour un esprit rationnel ! Depuis, son mental ne cessait de sautiller entre la réalité qu'on lui présentait, telle qu'elle la voyait en cet instant, et le fait de devoir se faire interner.

Malgré toutes ces réponses, beaucoup de ses interrogations restaient en suspens. Comme par exemple, la

présence de cette créature ignoble qu'ils avaient décidée de renvoyer dans l'autre monde. Cheveux d'argent avait voulu l'interroger, sans résultat. Celui-ci avait continué de vociférer des menaces, dans une langue étrangère, sans dévoiler la raison de sa présence, ni qui il était, ni qui l'avait envoyé ici et pourquoi. Marielle qui était une fois de plus dans l'ignorance, n'était pas dupe devant l'acuité de la situation. La peur et l'inquiétude se lisait sur leurs traits. Il y avait bien plus que cette créature, même si indéniablement, celle-ci en était en partie la cause. Et son intuition lui insufflait qu'elle et Orion n'étaient pas responsables de leurs affres. Avaient-ils eux raison de renvoyer la créature ? Marielle n'en était pas certaine, mais Stéphane avait dûment insisté.

Celui-ci s'efforçait, à présent, de dégager un peu d'espace dans le salon afin que chacun puisse y prendre place. Ce fut après un bref instant d'hésitation que Marielle se décida de lui venir en aide. Ses traits tirés, cette fatigue pesant sur ses épaules, eurent tôt fait de lui faire oublier ses mensonges – finalement justifiables – et ses humeurs revêches. Une fois l'endroit déblayé, il se faufila dans la cuisine pour y faire du thé. L'elfe… elle n'avait pas retenu son prénom, et Pico allaient-ils apprécier cette boisson chaude ? Existait-il le principe d'infusion dans leur monde ?

Tu t'éloignes encore une fois du sujet… se reprit-elle en secouant la tête.

Malgré tout, une question la démangeait, aussi futile soit-elle.

- Comment se fait-il que vous parliez notre langue ?

L'elfe, visiblement pris au dépourvu qu'elle s'adresse à lui, n'eut pas le temps de répondre, doublé par son ami.

- Nous les sapiensiens parlons et comprenons toutes les langues, y compris celles des autres mondes. C'est un don inné que nous possédons dès notre naissance. Mais, en y réfléchissant je crois qu'il existe peut-être une langue que nous ne…
- Ça suffira Pico, coupa l'elfe. Je pense que tu as amplement répondu à la question.
- Oui, j'avais déjà oublié à quel point tu aimais les choses succinctes, se contraria Porc-épic. À mon tour de poser une question, qu'est-ce donc que cette boîte ? demanda-t-il en pointant du doigt le téléviseur encastré dans le buffet.
- Cette boîte, répéta Marielle, …est en réalité une télévision.
- À quoi vous sert-elle ?
- À nous divertir, nous informer aussi.
- C'est curieux… comment fait-elle cela ?

Cette situation inimaginable pour un esprit sain, commençait à amuser Marielle qui se projeta dans l'une de ces scènes burlesques du film « Les Visiteurs ». Machinalement, le sourire aux lèvres, elle s'avança jusqu'au vieux poste de télévision, version tube cathodique, pour appuyer sur le bouton de mise en marche.

- Le plus simple c'est de vous le montrer.

L’écran mit quelques secondes avant de faire apparaître les premières images d’un film de guerre. Le son ricocha dans toute la pièce à coups de tirs de mitrailleuses, de cris et de bombes. Affolé par le vacarme et les images violentes, Pico fit un bond en arrière, ses aiguilles se raidirent d’un coup et allèrent se planter dans le flan arrière d’Orion qui rétorqua par un feulement de tous les diables. Marielle, abasourdie par la réaction de Porc-épic, ne vit pas venir le réflexe démesuré de l’elfe qui la saisit par les épaules, la bousculant, afin d’atteindre le téléviseur qu’il envoya au sol. Celui-ci s’écrasa dans un fracas de verre, de plastique et de grésillement électrique avant de laisser échapper quelques volutes de fumée.

Alerté par tout ce raffut, Stéphane se précipita dans la salle de séjour le sucrier à la main.

- Mais… que s’est-il passé ici ? demanda-t-il éberlué par la scène chaotique.
- Je crois que vos invités ne sont pas vraiment « fan » des films de guerre, ironisa Marielle en rentrant la tête dans les épaules.

Sa réplique ne fit pas mouche, du moins pas exactement comme elle avait espéré au vu de l’expression pantois du vieil ours. Cheveux d’argent, de son côté, examinait les fragments du téléviseur avec précaution. Derrière lui, Pico avait retrouvé son calme tandis qu’Orion se léchait rageusement l’endroit de son arrière-train qui avait accueilli les aiguilles du froussard.

- Quelle était donc cette magie ? questionna soudainement l'elfe, je croyais que le monde d'Interanimas en était dépourvue ?

Marielle ne put contenir un rire qu'elle ravala aussitôt en se raclant nerveusement la gorge. Désappointé, l'elfe la toisa durement.

- Mon ignorance vous fait rire ?
- Je… excusez-moi, je n'avais pas l'intention de vous offenser, lança-t-elle sèchement, désormais plus du tout amusée. Pour répondre à votre question, il n'y a aucune magie dans ce que vous venez sauvagement de casser. Enfin, il n'y avait… vu l'état dans lequel il est maintenant.
- Que sous-entendez-vous ? s'offusqua-t-il.

Il s'était relevé brusquement, de toute sa hauteur, les sourcils froncés et ses yeux bleus plantés dans les siens.

- Gaëlis, peut-être serait-il plus sage… commença Pico avant d'être interrompu par le regard glacé de son ami.

Gaëlis… l'elfe se prénomme Gaëlis, mémorisa Marielle.

- Bien, je pense qu'il est temps que nous discutions de la raison de votre venue, proposa calmement Stéphane dans le but d'apaiser les humeurs en effervescence.
- Oui, il est temps, confirma Gaëlis.

Tous prirent place dans le salon. Orion se mit aux côtés de Marielle qui s'installa dans le canapé près de Stéphane,

faisant face aux deux créatures « fantastiques » qui s'assirent dans les fauteuils. La théière fumait dans un coin de la table basse, entourée par ses fidèles tasses que le vieil ours tenta de remplir avec soin malgré les turbulences de ses tremblements liées à la fatigue. Il fut le premier à prendre la parole.

- Commençons par vous, Gaëlis et Pico si je ne me trompe pas ?

Ils opinèrent en silence.

- Pourriez-vous nous expliquer la raison de votre venue ? Nous savons qu'il s'agit de la violation de la première des lois, seulement en venant vous-même dans ce monde, ne violez-vous pas également cette loi ?

Marielle tiqua en redressant la tête. Cette remarque était évidemment pertinente, comment n'y avait-elle pas pensé ?

- Rien n'égale un bon verre d'ostref, grimaça Pico qui venait de goûter au thé, ce qui lui valut un regard désapprobateur de la part de l'elfe.

Après quoi, une longue conversation s'installa durant laquelle, elle se mura à contre-cœur dans le silence. À contre-cœur, en effet, car plus ils échangeaient d'informations, plus elle avait d'interrogations. Avec une certaine béatitude, elle écouta le flot des mots qui emplissaient la pièce d'une atmosphère qui lui était parfaitement étrangère.

Il fut question d'une prophétie, où semblait-il, elle était mystérieusement mentionnée, ainsi qu'Orion, Cheveux d'argent et Porc-épic. Elle annonçait des temps obscurs où chacun d'eux auraient un rôle à jouer. Ils portaient en eux

l’espoir de sauver les différents mondes ! Comment feraient-ils une chose pareille ? Et puis, les sauver de quoi ? De qui ?

Vint le tour de Stéphane et Orion qui exposèrent des évènements tragiques à propos d’animaux meurtriers, de magie ténébreuse, de manipulation, mais aussi de guerre possible entre les mondes.

- Nous en sommes arrivés à la conclusion que ce mal ne pouvait provenir que de Sapiensanimas, lâcha Stéphane d’un air grave.

Gaëlis et Pico échangèrent un regard qui interpella immédiatement Orion.

- *Nous avons vu juste, n’est-ce pas ?*
- Malheureusement, oui. Mais, nous ignorions qu’il s’étendait au-delà de notre monde, avoua l’elfe.

Soudain, celui-ci se leva et avança jusqu’à la fenêtre située derrière le canapé. La lumière éclaira son visage de porcelaine qui à cet instant, dévoila l’ombre d’une profonde tristesse. L’espace d’un éclair, Marielle sentit son cœur se rompre, brisé en une myriade d’éclats et dut étouffer un cri de stupeur. Seul Orion remarqua son malaise.

- *Qu’y a-t-il ?*
- Rien, tout va bien, murmura-t-elle précipitamment pour le rassurer.

Pourtant, ce qu’elle venait de ressentir était si bouleversant. Plus encore, elle fut perturbée de ne pas pouvoir en expliquer la cause.

À son tour, Stéphane se leva.

- J’ai cru comprendre que vous appeliez cette menace, le Sans Âme, lorsque vous avez tenté de faire parler cette créature ?

- Effectivement, c’est ainsi que nous le nommons.

- Que savez-vous d’autre ? Depuis quand cette menace existe-t-elle ? Savez-vous qui est le Sans Âme ? Que veut-il ? Quels sont ses projets ? bombarda-t-il l’elfe de questions.

Celui-ci demeura la bouche parfaitement close. Posté devant la fenêtre, dans une droiture digne d’un soldat au garde-à-vous, les mains jointes dans le dos, le regard perdu à l’extérieur, il sembla totalement absent durant l’espace de quelques secondes. Finalement, il fit un signe du menton à Pico qui ne se fit pas prier pour narrer tout ce qu’il savait.

- On ne sait pas quand exactement cela a commencé, mais je me souviens que les premiers signes sont apparus alors que nous sortions tout de l’enfance. Des gens ont subitement commencé à disparaître, comme ça ! D’un claquement de doigts ! Sans aucune explication, mima-t-il les aiguilles frémissantes. Au début, personne n’a soupçonné l’existence d’une menace, d’un mal… dans notre monde, cela est parfaitement impensable. Mais, le nombre de disparus s’est mis à croître dangereusement. Jusqu’au jour où certains d’entre eux sont réapparus et ont croisé le chemin d’autres sapiensiens qui ont compris à leurs dépens qu’ils étaient différents. Ce n’était plus les

mêmes. Leur bonté, leur sagesse, leur personnalité avait été comme avalée. Il n'y avait plus rien de commun avec ceux qu'ils avaient été. Juste des êtres d'une rare cruauté… le mal incarné, froids, calculateurs, assassins, dit-il en ponctuant ses mots de grimaces. Nous les appelons « les pervertis ». Pour un grand nombre de sapiensiens, ils ne sont que rumeurs, pour les autres… ils ne sont pas seulement réels, le plus souvent, il s'agit d'un parent, d'un ami ! Quelle horreur…

Pris d'un frisson d'angoisse, il se recroquevilla un peu plus dans le fauteuil.

- Alors que certains d'entre nous pensions qu'ils étaient le seul danger, sont apparues ces créatures ignobles. Des espèces que personne n'avait encore jamais vues, exactement comme celle qui nous a suivis, Gaëlis et moi. Et ils prolifèrent à une vitesse effrayante ! On ne sait pas d'où ils viennent, ni s'ils ont un but précis. Ils se contentent de semer la terreur et la mort autour d'eux.

Il fit une brève pause. Du bout des lèvres, il prit une goulée du liquide fumant et parfumé. Cette fois, sa grimace de dégoût fut à peine perceptible.

- Les seules informations dont nous disposons, sont malheureusement basées sur des rumeurs, même si personnellement je crois en leur véracité, chuchota-t-il en jetant un regard vers son ami. Qui il est, ce qu'il

veut, ses projets, je crains que personne ne puisse vraiment répondre à ces questions… La seule chose dont vous pouvez être certain, c'est qu'il n'est pas là pour faire le bien.

Marielle, qui était restée suspendue aux lèvres du Porc-épic tout au long de son récit, ingérait laborieusement toutes ces informations terrifiantes. Était-il possible qu'une menace, sortie tout droit des enfers, puisse engendrer de telles créatures ? Si cela s'avérait exact, ce Sans Âme devait-être extrêmement puissant. À cette pensée, elle frissonna. Toute cette histoire était à glacer le sang ! Machinalement, pour se réchauffer, elle se frotta les bras provoquant un déclic dans son esprit. Son avant-bras, les traces de doigts laissées par cette petite fille…

- Par toi arrivera la fin, il naîtra de tes entrailles… murmura-t-elle.

Les pièces du puzzle tentèrent de s'enchevêtrer les unes dans les autres, elle tenait quelque chose, elle était si proche… il y avait trop de coïncidence. L'héritage l'amenant à Stéphane. La petite fille et sa crise hystérique, ses paroles, son regard. Le bloc-papier, les mots « ombre », « lumière », « par sa naissance arrivera la fin ». Le questionnement insistant du vieil ours sur cette petite fille… Enfin ! Deux pièces s'emboitèrent.

- La petite fille ! s'écria Marielle en faisant claquer le revers de sa main dans la paume de l'autre.

Tous la fixèrent, ahuris.

- Stéphane, vous m’avez plusieurs fois questionnée sur ce que m’avait dit cette petite fille ? Ce n’était pas parce que vous me pensiez dérangée !

- Bien sûr que non ! Vous avez tendance à être agaçante, mais pas folle…

- Agaçante !? s’offusqua-t-elle, les joues écarlates.

- *S’il vous plaît…* supplia Orion, *ce n’est pas le moment.*

Marielle sentit le malaise de l’animal dont l’inquiétude montait crescendo depuis qu’ils s’étaient installés dans le salon. Calmant sa respiration, elle refoula sa fierté par égard pour lui.

- Bien, reprit-elle en croisant les bras. Alors, pourquoi ces questions ?

Il fit grincer sa gorge.

- Tout simplement parce que les paroles que vous m’avez rapportées, m’ont paru curieuses. Elles m’ont rappelé l’extrait d’un ouvrage ancien, une prophétie, je crois. Mais, impossible de remettre la main dessus, exposa le vieil ours, posément.

- Pourrait-il y avoir un lien avec la prophétie rapporté par Gaëlis et Pico ?

- Peut-être. Mais pour en être certain, il faudrait comparer les textes.

Stéphane se tourna vers l’elfe, l’interrogeant du regard.

- Ce sont des affirmations qui nous ont été transmises de bouche en bouche, elles-mêmes prononcées par le

Prophète… sur son lit de mort, répondit-il d'une voix éteinte.

Une ombre traversa son visage.

- Pensez-vous qu'il existe une transcription écrite de celle-ci ? insista Stéphane.
- C'est probable, souffla-t-il en revenant vers eux.

Ses yeux s'agitèrent comme s'il cherchait une réponse dans sa mémoire.

- Le Prophète possède… possédait une bibliothèque personnelle, sans doute s'y trouve-t-elle dans l'un de ses ouvrages.

Son visage s'éclaira.

- Vous pensez que ces écrits pourraient nous aider ?
- Assurément, confirma Stéphane avant de se tourner vers Marielle. Je pense que vous devriez retrouver cette enfant, vous connaissez son nom ?

Les yeux de la jeune femme s'arrondirent et sa gorge s'obstrua. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit.

- *Qui a-t-il ?* voulu savoir Orion.

Elle se sentit blanchir.

- Elle est morte… révéla-t-elle, d'une voix blanche.

Tous braquèrent leur regard sur elle.

- Hier soir, je crois. C'est passé au journal de 13h, je l'ai reconnue d'après une photo. Ils disaient… qu'ils n'avaient jamais vu une telle chose.
- *Une telle chose ?*
- La façon dont elle a été tuée.

- Ils ont dit comment ? demanda la voix rauque du vieil ours.
- Non, mais peut-être que depuis…

Marielle n'avait pas fini sa phrase qu'elle avait déjà sorti son mobile de sa poche pour se connecter sur internet. La connexion était lente et elle dut patienter à chaque ouverture de page, laissant tout le loisir à Pico pour soliloquer à propos d'une boisson qu'il appelait ostref et dont il revendiquait la saveur incomparable.

- J'y suis, les prévint-elle.

Une brève lecture de l'article de dernière minute, lui suffit pour en rapporter le plus important.

- Les premières constatations de l'autopsie révèlent un nombre anormalement élevé de morsures de fourmis rouges…
- C'est bien ce que je craignais, s'enragea le vieil ours en se levant d'un bond. Tout ça, n'est en rien un hasard ! Pauvre enfant…

Les babines de la panthère se retroussèrent dévoilant ses crocs acérés. La colère et la répugnance qui l'habitait tout à coup se propagea jusqu'à Marielle. Discrètement, et instinctivement, elle frôla de sa main son puissant cou. Ce contact l'apaisa aussitôt.

Une autre pièce du puzzle s'emboîta soudainement dans l'esprit de la jeune femme.

- Vous insinuez qu'elle a été tuée par ce Sans Âme, avec des fourmis rouges ? A cause de ce qu'elle m'a

dit ?

- Peut-être pas directement, intervint la voix élégante de l'elfe.

- Plus précisément ? demanda Stéphane qui avait commencé à marcher de long en large, tout en se passant la main dans sa barbe naissante.

- Si nous oublions qu'il s'agit d'une enfant, mais plutôt d'une âme. Celle-ci a été capable, d'après vous, de réciter les paroles d'une prophétie à laquelle elle ne pouvait avoir accès. De plus, elle s'est adressée directement à Marielle. Ce qui me fait penser que cette âme devait être destinée à devenir un omnisciole dans notre monde. Des êtres dotés de dons très convoités, comme ceux de voyances. Si le Sans Âme l'a choisie peut-être était-ce pour ses dons ?

Stéphane s'arrêta brutalement de marcher. Il releva la tête dans la direction de Gaëlis, les yeux exorbités.

- Il s'empare des âmes… comprit-il avec horreur.

Le silence s'imposa dans la pièce dont la luminosité était devenue maladive. Marielle qui s'était enfoncée dans le canapé, prenait peu à peu conscience que sa vie venait d'être happée dans un univers, bien que réel, nimbé de magie et d'êtres fantastiques, mais dont l'existence était menacée par une chose cauchemardesque, tapie dans un trou en attendant son heure.

Elle repensa à la petite Adélaïde quand un éclair vint frapper son esprit. Une autre pièce du puzzle s'emboîta.

- Si je suis votre résonnement, dit-elle en s'adressant à elle-même plus qu'aux autres, notre monde, enfin le mien, ne contient pas de magie, mis à part ces portails que les… le nom ne lui revenait pas.

- *Les passeurs d'âmes*, lui rappela Orion.

- Les passeurs d'âmes, oui. Et, cette menace qui vient voler les âmes dans notre monde, elle se cache dans le vôtre, dit-elle en pointant du regard l'elfe.

Il opina.

- Alors c'est évident, un ou plusieurs passeurs d'âmes sont dans le coup ! lâcha-t-elle en écartant les mains.

Le vieil ours eut une réaction aux antipodes de ce qu'avait redouté Marielle, en affirmant une telle chose. Seuls Gaëlis et Pico semblaient stupéfaits par ce qu'elle venait de comprendre.

- *Nous en étions également arrivés à cette conclusion*, lui avoua l'animal.

- Malheureusement, il n'y a pas d'autre explication, ajouta Stéphane. Et croyez bien que cela me rend malade.

Porc-épic venait de s'empiffrer de plusieurs biscuits secs, ceux posés devant lui. Ses joues déjà bien rondes, lui donnait ainsi l'allure d'un hamster. Alors qu'il s'apprêtait à en enfourner un autre, il fut stoppé net dans son élan quand il prit conscience du regard indigné de l'elfe.

Décidément, on ne doit pas rire tous les jours avec celui-là, pensa la jeune femme.

- Y a-t-il un moyen de connaître l'identité du ou des coupables ? questionna Gaëlis.
- Et bien… réfléchit tout haut Stéphane, il existe peut-être un moyen, mais pour cela je dois me rendre à Portalis.
- Portalis ? C'est quoi encore cet endroit ? interrogea Marielle.

La sentinelle suivait la princesse qui dirigeait le petit groupe vers le palais Jezkezialk. Malgré la fatigue, ils avaient déjà atteint les ponts filandreux du cœur de la montage Majesse qui s'étendaient jusqu'aux entrées des tunnels.

Par chance, le voyage s'était déroulé sans écueils. Le calme et le silence s'étaient imposés sur le navire tout au long de la traversée, étouffant les diverses tensions. Le Zariope, manœuvré, il fallait l'avouer, de main de maître par le capitaine Braxile et son équipage, était arrivé à bon port au coucher du soleil, évitant un nouvel assaut de ces créatures visqueuses qui gangrénaient les fonds marins.

L'ensemble de l'équipage était resté à Encryle, sur ordre du capitaine Braxile. Seuls quatre des membres de l'équipage avaient été désignés pour les accompagner. Le capitaine qui tenait fermement d'une main une sacoche douteuse, était suivi par les marins, Phloxk et Trimu qui transportaient également

quelque chose de mystérieux et de lourd dans une couverture. Ni Maha et ni la princesse n'avaient osé en demander le contenu. Il était évident qu'ils manigançaient quelque chose, mais l'urgence était ailleurs. Enfin, Mevyre et Quakorien fermaient la marche.

La nuit avait déjà enveloppé la montagne Majesse quand ils atteignirent la passerelle permettant de traverser la chute d'eau. Les luflotes faisaient déjà leur travail en éclairant leur chemin. La princesse Acalia les conduisit immédiatement vers l'une des entrées de la Salle de Réception, situé en face de la passerelle, afin d'atteindre plus rapidement la Salle du Trône. En effet, le roi Aratero devait les y attendre puisqu'elle avait fait envoyer un message, par l'intermédiaire d'un Houlj – oiseau messager – exprimant la nécessité d'une audience officielle.

Les deux gigantesques portes en bois blanc, sculptées et incrustées de fusiore, furent ouvertes sur leur passage par deux des quatre gardes en poste.

Quatre gardes ! s'étonna Maha. *Habituellement, à cette heure, il n'y a plus de gardes.*

Leurs pas se mirent à résonner dès qu'ils dévalèrent l'escalier de l'estrade. N'importe qui, entrant pour la première fois dans cette salle, portait un regard extatique devant la majesté et la somptuosité qu'elle dégageait. Évidemment, le capitaine Braxile eut une expression faussement blasée. Les autres marins, quant-à eux ne purent masquer leur émotion devant un tel spectacle. Ébahies, leur tête se renversa en

arrière pour admirer plus amplement les ornements des voûtes et de la coupole lorsqu'ils se bousculèrent soudainement, entraînant Phloxk et Trimu à lâcher la couverture. Le capitaine étouffa alors un juron avant de les foudroyer du regard.

Cette salle était deux fois plus grande que le hall. Ovale, son plafond était monté par des voûtes, elles-mêmes soutenues par des piliers tressés d'écumère et de bois orangé. Les façades semblables à de la dentelle, étaient sertis par des découpes de verres aux teintes multiples. De chaque côté de la salle, se présentait quatre estrades en forme d'arc qui s'étendaient vers l'extérieur. Quant au sol, il était nappé d'un parquet blanc et rutilant qui à chaque fois que le soleil atteignait l'heure du midi, dévoilait la carte du monde Sapiensanimas grâce à un jeu d'ombre et de lumière, émis depuis la coupole située au centre de la salle.

Ils traversèrent la Salle de Réception tel un courant d'air, pressés et contraints par la situation.

La princesse Acalia continua sa marche effrénée dans l'Allée Étoilée et bifurqua après le deuxième virage, vers la Salle du Trône. Les portes en acier bleu pigmenté d'éclats noirs étaient cette fois grandes ouvertes. L'escalier, s'ouvrant sur la salle, était cerné d'un côté comme de l'autre par une ribambelle de gardes. Cette sécurité aussi drastique que soudaine inquiéta Maha. *Quelque chose a dû se produire,* en conclut-elle. Le regard suspicieux du capitaine Braxile n'échappa pas à la sentinelle. Elle n'était donc pas la seule à l'avoir remarqué.

Sans attendre, ils descendirent la volée de marches pour se diriger vers le fond de la salle circulaire, là où trônait Aratero.

Cet endroit, destiné aux différentes cérémonies officielles et aux sempiternels défilements des doléances, n'était pas moins impressionnant que les autres salles du palais. Néanmoins, il était plus sobre et solennel. Pas de mobilier, pas de fioritures, seule dominait la pierre d'écumère, accompagnée çà et là de cet acier dont étaient faits les portes, les différents trônes de la famille royale, ainsi que disséminés un peu partout sur les façades formant quelques rares sculptures, ornements ou encore servant de structure à l'architecture même de la salle.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient du roi, Maha discerna les traits tendus de celui-ci. Assis sur son trône, sa position suivait les traits rectilignes du siège de métal, son visage était fermé et aussi sombre que l'étaient les galeries sous les falaises. Vêtu de rouge, une couleur inhabituelle, il portait dans un étui accroché à sa ceinture, une dague ! Que s'était-il passé ? La sentinelle n'avait pas le souvenir de l'avoir déjà vu porter une arme. La princesse Acalia avait dû également le remarquer puisque son visage se crispa soudainement.

Un pressentiment s'était mis à la tenailler depuis quelque temps, gonflant peu à peu, prenant place dans ses entrailles, la persuadant que les vies de ce monde étaient sur le point de connaître un terrible bouleversement, peut-être

irréversible. Sa poitrine brûlait de peur, de colère et d'excitation. L'enjeu était grand, grave et désormais personnel. Elle détruirait ce mal qui avait pris en otage l'âme de Myre. Elle lutterait sans borgne contre le Sans Âme et servirait le roi même jusqu'à son dernier souffle si cela s'avérait nécessaire. Que le Grand Destin lui en soit témoin !

À peine furent-ils arrivés à hauteur du roi que celui-ci se précipita vers sa fille pour l'examiner. Rassurer, il se recula légèrement tandis que sa fille se présenta d'une légère révérence, imitée aussitôt par Maha, Mevyre, Trimu, Quakorien et Phloxk. Sans aucune surprise, seul le capitaine Braxile demeura inerte, le regard noir. Trop préoccupé, le roi Aratero ne releva pas son attitude désobligeante.

- Je suis heureux de constater que tu te portes bien…

Le capitaine émit un ricanement.

- … As-tu mené à bien ce que je t'avais confié ? s'enquit-il.

- Le prince accomplit en ce moment même ce qui lui a été demandé…

- Supplié, serait plus approprié, coupa d'un ton rogue le capitaine Braxile.

Cette fois, le roi lui lança un regard interrogateur avant de se racler la gorge et de reprendre la discussion.

- Je savais que tu trouverais les mots justes pour convaincre ton frère, lui dit-il non sans tendresse et fierté.

- Pour aveux, je ne suis pas celle qui l'ait convaincu, confia-t-elle en pivotant vers le marin, mais le capitaine Braxile, ici présent. De même, si nous avons pu arriver jusqu'à Gaëlis, nous lui devons à lui et son équipage, ainsi qu'à Maha bien entendu. Mais plus encore… elle déglutit, je dois ma vie à Ziz.

Le roi avait blêmi, visiblement bouleversé par les révélations de sa fille. Il chercha vivement du regard une confirmation de celles-ci auprès de Maha qui se contenta, navrée, d'un hochement de la tête. Lentement, il remonta les trois marches de l'estrade où se trouvait son trône pour y reprendre place. Ses épaules abattues en témoignèrent de son malaise.

- Peux-tu me faire un récit de ce qu'il vous est arrivé ? Je suppose que c'est là l'objet de cette audience ?

- Oui, père. C'est ce pourquoi je suis ici, officiellement.

Pendant de longues minutes, la princesse s'évertua à narrer dans les moindres détails, leur périple. L'attaque des almorves, leur description, comment les tuer, le geste salvateur de Ziz, comment ils avaient procédé pour leur échapper, le courage des marins, celui de Maha, sans oublier Myre.

- … Ziz a pu être sauvé à temps, grâce aux soins de la Prêtresse des fées. J'ai promis que dès son rétablissement, nous lui enverrons un navire pour le rapatrier, finit-elle d'expliquer.

Le visage du roi était désormais livide. Maha devina ses pensées torturées. Il marqua une longue pause avant de reprendre la parole.

- Si j'avais eu connaissance d'une telle chose…

- Comment osez-vous ! le coupa violement le capitaine Braxile, les yeux vibrants de colère. Avec tout le respect que je vous dois Sire, vous saviez et vous n'avez rien fait !

Les yeux du roi s'écarquillèrent d'incompréhension face au ton véhément du marin.

- Mes connaissances se bornaient à des rumeurs mais il n'y avait rien eu d'assez probant, jusqu'à ce jour, pour déclencher les mesures nécessaires, se défendit le roi.

Alors que le capitaine Braxile s'apprêtait à répliquer, le roi se leva prestement, surprenant tout le monde. Quelqu'un venait d'entrer dans la Salle du Trône. Tous se retournèrent. Au loin, d'un pas affolé, arrivait la reine Azla. Plus personne n'osa dire un mot, attendant la raison de sa venue inattendue.

- Peut-on m'expliquer ce qu'il se passe ? exigea-t-elle, la voix bouleversée. Aratero, je t'en prie, dis-moi qu'il ne s'agit pas encore là de cette menace aussi farfelue qu'inexistante ! Tu as déjà complètement retourné l'esprit de ce pauvre Vilo !

Elle détailla brièvement les marins sans comprendre le mépris qu'ils semblaient lui vouer. Puis, faisant fi du malaise

montant, elle les ignora comme on ignore la présence d'insectes en se précipitant vers sa fille.

- Mon enfant ! Où étais tu donc ? Il est arrivé un horrible accident à Vilo, grâce au Grand Destin, il est vivant, débita-t-elle sans laisser le temps à la princesse de placer un mot. Je t'en conjure ma fille, surtout n'écoute pas les calomnies de ton père, je crois que la mort du Prophète lui a fait perdre pied…
- Azla ! tonna soudain la voix du roi.

La main devant la bouche, le roi était visiblement déconcerté et désolé par l'attitude de la reine. Celle-ci resta piquée au sol, troublée, elle apparut soudainement si frêle dans sa robe de chambre soyeuse que Maha crut qu'elle allait se briser en mille morceaux.

Le capitaine Braxile qui s'était tu jusqu'à présent, s'avança tout à coup vers la reine en quelques pas, la mâchoire serrée.

- Majesté, siffla-t-il entre ses dents ne s'embarrassant d'aucune révérence, ce n'est pas là notre première rencontre, n'est-ce pas ?

Assurément désorientée, celle-ci fit un petit non indécis de la tête.

- Capitaine Braxile, le moment est mal choisi… voulut intervenir Acalia d'une voix mal assurée.
- Mal choisi ! s'offusqua-t-il. Je pense au contraire que le moment est parfait ! Vous Sire, enchaîna-t-il en le désignant du doigt, qui ne pouvez pas vous baser sur

des rumeurs, et vous, ma Reine, qui lors de notre dernière rencontre avait refusé de croire mon frère Locaz quant à l'existence des créatures semant la terreur en mer Jaya. Ouvrez grand les yeux, puisque je vous apporte cette fois, une preuve irréfutable !

Aussitôt, Phloxk et Trimu déroulèrent la couverture qui en rejeta une masse noire et gluante.

- Voici un almorve… Oh ! Pardonnez-moi, il en manque une partie, s'amusa-t-il ironiquement comme s'il s'agissait d'un divertissement.

Et il retourna la sacoche qu'il tenait, laissant tomber la tête de la créature qui rebondit sur le sol avant de rouler jusqu'aux pieds de la reine. Celle-ci émit un hurlement d'horreur avant de reculer précipitamment et de plonger son visage dans ses mains tremblantes.

Alertés par le cri de la reine, plusieurs gardes se précipitèrent jusqu'à eux. Promptement, le roi Aratero se leva pour leur signaler d'un geste vague de la main qu'il n'y avait pas de danger.

- Je vais m'occuper de mère, signala la princesse Acalia à son père qui acquiesça avec soulagement.

Celle-ci s'en alla poser délicatement ses mains sur les épaules de sa mère qui était encore sous le choc. Elle lui souffla quelques mots à l'oreille puis, elles se dirigèrent vers la sortie.

Maha se sentit impuissante devant cette scène.

La reine s’était toujours obstinée à croire qu’il était impossible qu’une menace, un mal aussi sombre, puisse exister en ce monde. Et malgré les signes visibles qui s’accumulaient depuis plusieurs décennies, celle-ci préférait accuser le roi de folie, plutôt que d’admettre l’évidence. Cette fois, la violence avec laquelle elle devait affronter la réalité, risquait véritablement de lui faire perdre l’esprit. Une profonde compassion emplit le cœur de la jeune fée en réalisant à quel point le roi Aratero était seul.

Il avait repris place sur son trône, la main portée au menton, ses yeux n’avaient pas encore quittés le cadavre de la créature. Il obliqua la tête vers les gardes qui n’avaient pas bougé. D’un signe de main, il fit venir deux d’entre eux.

- Emportez ce corps auprès de Fackl, ordonna-t-il. Peut-être que l’un d’entre vous pourrait les accompagner ? suggéra-t-il aux marins. Il pourrait ainsi transmettre tout ce que vous avez appris sur ces créatures.

Les quatre marins se tournèrent vers le capitaine Braxile, attendant sa décision. Il ne se fit pas attendre.

- Phloxk, accompagne-les.

Celui-ci acquiesça, fit une brève révérence et emboîta le pas aux deux gardes.

- Est-ce tout ce que vous comptez faire, Sire ? demanda sèchement le marin.

Le roi Aratero se tourna vers Maha qui n’avait presque pas dit un mot depuis son arrivée.

- Merci Maha, pour avoir protégé la princesse Acalia. Sache que je suis profondément désolée pour ce qui est arrivé à ta sœur, Myre. J'aimerais que nous nous entretenions tous deux, dès que possible.
- Bien Sire, accepta-t-elle d'une petite voix.

Il revint vers le marin.

- Pour répondre à votre question capitaine Braxile, commença-t-il la voix étonnamment claire, je viens de prendre deux décisions.

Il se leva puis descendit les quelques marches pour s'approcher au plus près du marin qui parut déstabilisé par l'attitude du roi.

- La première, continua-t-il en le fixant droit dans les yeux, va consister à rassembler les différents représentant de chaque peuple, afin d'ouvrir le Grand Conseil d'Azcrateftula. La deuxième, qui n'est pas moins importante à mes yeux, sera de mettre en place une flotte capable de protéger le trafic maritime. C'est là que vous intervenez, lui annonça-t-il en le pointant du doigt à son tour.
- Comment… En quoi devrais-je intervenir ? questionna-t-il, dérouté.
- Vous et votre équipage avaient bravé à plusieurs reprises ces créatures, n'est-ce pas ?
- Effectivement… bredouilla-t-il, de plus en plus intrigué.

- Alors soit, qui serait mieux placé que vous pour être à la tête de cette flotte ?

La scène était si appétissante ! Le scrilitic se délectait du cadavre de l'almorve, ainsi que de toute cette colère et cette peine qui exultaient de cette vaste salle ; bien trop lumineuse et propre à son goût.

Accolé à l'un des piliers les plus proches du petit groupe de créatures - si convenables que de la bile lui remontait jusque dans la gorge - le sbire squelettique de Myre scrutait avec attention tout ce qui se déroulait sous ses yeux.

La simple vue de la princesse réconfortant la reine, fit grimacer le sycophante avec un écœurement si caricatural que les plis de sa peau creusèrent des ombres profondes dévoilant sa présence. Heureusement, ils étaient si préoccupés par leurs affaires, qu'ils ne décelèrent absolument rien.

Sa mémoire commençait à saturer d'informations récoltées depuis la veille. Il n'en comprenait pas véritablement le sens mais ne doutait pas de leur importance.

Maîtresse doit savoir pour flotte armée et Assemblée d'Azcrateftula…

Son visage fut vicié par une pulsion sadique, celle de faire mal. Il regrettait tant que Myre ne l'ait pas autorisé à agir, il aurait pu lui ramener la fée…

Oui, oui, sûr, la maîtresse aimerait la faire souffrir, la décortiquer pour entendre ses cris d'agonies… et le scrilitic aussi, aimerait ça ! se perdit un instant la créature ténébreuse

dans ses pensées. Se pourléchant avec avidité, il commença à s’éloigner en longeant, tel un sépulcre, la Salle du Trône.

Déjà intérieurement, il piétinait d’impatience à l’idée du sang qui allait couler…

OceanofPDF.com

Chapitre 11 : Portalis

Coincé entre l'index et le majeur, le crayon ne cessait de valser de haut en bas percutant de sa mine la surface du bureau élimé. La cadence de ce métronome manuel jouait sur le même tempo que celui des secondes qui s'écoulaient. Ces éternelles secondes de ce temps si parfaitement découpé. Un rythme impitoyablement trop lent, ou impitoyablement trop rapide, et qui pourtant s'avérait, au grand dam de tous, inviolable. Voilà de quoi il s'agissait : d'une ironie. Le temps se mordant la queue, se dévorant lui-même…

Assis sur sa chaise, Stéphane se fondait parmi les ombres de sa chambre depuis un long moment, attendant nerveusement que l'aube fasse son apparition. Son regard était perdu par-delà sa fenêtre qui encadrait un paysage dépouillé par la pluie et le vent. Ce temps sale s'infiltrait discrètement par les jointures, plus tout à fait étanches, répandant humidité et froid dans la pièce. Les bourrasques s'acharnaient à vouloir déloger le volet, mal tenu par le loquet, à coup de claques violentes. Sans nul doute, l'hiver voulait faire son entrée en scène plus tôt que de coutume, volant sans culpabilité, la vedette à l'automne.

Malgré son besoin indéniable de sommeil, celui-ci n'étant pas venu le chercher de façon réparatrice, Stéphane avait donc décidé de se lever et de patienter jusqu'à ce que la nuit s'échappe. Les cauchemars l'avaient submergé, le

réveillant brutalement à plusieurs reprises. Des angoisses tenantes l'avaient étreint, s'enroulant autour de sa poitrine tel un boa. Et puis, il y avait son crâne qui le harcelait de douleurs lancinantes à l'endroit où Marielle lui avait asséné ce coup de massue injustifié. Les antidouleurs qu'il avait volontiers boudés la veille en les substituant au bourbon, le hélaient désormais avec ardeur.

Une heure. Une heure qu'il attendait en ressassant les évènements de la veille. Marielle, cette tête de bois, n'avait pas lâché le morceau et fini par découvrir ce qu'elle n'aurait pas dû. *Bon sang ! Elle peut entendre les pensées d'Orion ! Comment une telle chose a-t-elle pu arriver ?* grogna-t-il intérieurement. Orion, et ce lien qu'il ne pouvait expliquer. L'arrivée des deux sapiensiens. La mystérieuse prophétie. Tout cela était si déroutant, même pour lui qui n'avait cessé d'alerter à propos de l'arrivée, d'un mal, d'une menace… Cette menace qui avait probablement perverti l'un des siens, un passeur d'âmes.

Un long soupir s'échappa de ses narines. Ses épaules se ratatinèrent. Il lâcha le crayon, qui roula sur le bureau avant de s'arrêter, à quelques millimètres du gouffre. C'était si accablant de savoir qu'un passeur d'âmes – en priant pour qu'il n'y en ait qu'un – était devenu un vulgaire pantin au service du mal. Selon lui, l'une des failles du système, était que les passeurs d'âmes ne soient que de simples humains. Ils étaient trop vulnérables, trop influençables, il suffisait qu'ils viennent à frôler le pouvoir pour que celui-ci les consume dans

les plus abjects agissements. Même si les passeurs d'âmes étaient choisis en fonction de leur qualité d'âme, ils n'en restaient pas moins des humains.

Quoi qu'il en soit, il devait rapidement mettre la main sur celui qui leur avait tourné le dos. Pour cela, il n'y avait qu'un seul endroit où il trouverait des réponses : Portalis. Portalis était un quatrième monde, dont la taille se réduisait à celle d'une ville. C'était une sorte de carrefour entre les trois autres mondes. Y vivait, un certain nombre de passeurs d'âmes, quelques sapiensiens, qui pour des raisons plus moins mystérieuses avaient décidé de s'y installer, et pour finir, il y avait les « hors-la-loi », condamnés dans cette ville jusqu'à la fin de leur jour.

Voilà ce qui avait été décidé la veille : il se rendrait à Portalis afin de trouver le ou les traîtres qui avaient blasphémé le sermon de fidélité et de dévouement des passeurs d'âmes. Pour ce, il lui suffisait de se rendre à la bibliothèque des Origines, où il trouverait un ouvrage particulièrement précieux qu'ils appelaient le Livre de Charon. C'était un livre doté d'un certain nombre de pouvoirs mais qui depuis des siècles, avait pour seule fonction de répertorier tous les passeurs d'âmes, ainsi que leurs successeurs. Si un ou plusieurs passeurs d'âmes avaient basculé du côté du mal, il était fort plausible que ce livre lui révèle une anomalie lui permettant une identification.

Plus officieusement, il avait également pour projet de se rendre au Cône du Styx, lieu où siégeait chaque jour

l’Assemblée des Portaliens. Cette assemblée réunissait, rarement en totalité, les passeurs d’âmes de tout horizon. Destinée en premier lieu, aux échanges d’informations et aux prises de décisions en cas de problèmes ou disfonctionnements du passage des âmes, elle était devenue une source de pouvoir et de politique. Stéphane la voyait comme une farce dans laquelle mijotait un petit nombre de mégalomanes, qui au fil des siècles avait fait de Portalis leur propriété, et du monde Animas leur empire. Du moins le pensaient-ils. Des têtes et des chevilles gonflées d’orgueil et de prétentions, qui se galvanisaient d’être les piliers de ce monde qu’ils croyaient contrôler. Une farce. Honteuse au-delà de la décence, mais une farce tout de même.

C’était donc devant cette assemblée qui l’avait courtoisement baptisé « l’illuminé », qu’il devait exposer – une fois de plus – le danger qui les menaçait tous. L’enjeu était de taille et les convaincre allait nécessiter un grand nombre de preuves irréfutables. Il n’en manquait pas, mais ironie du sort, ces preuves ne pouvaient être dévoilées dans leur ensemble, ou il risquait de compromettre leur seule chance d’annihiler ce mal. Comment expliquer aux passeurs que la rencontre entre Marielle, une interienne, et Orion, un tenerien, découlait d’une prophétie, elle-même rapportée par deux sapiensiens ! Assurément, ils se borneraient aux multiples violations commises. Lui-même serait accusé de complicité ! Malgré tout, il devait essayer… une dernière fois.

L’amas de nuages noirs avait enfin fini de se tordre, se retirant peu à peu, laissant derrière lui une trouée dans laquelle la toile de fond se teintait des premières lueurs du crépuscule.

- Il est temps, s’encouragea le passeur d’âme.

Aussitôt, il prit appui sur le bord du bureau pour se redresser. Puis, il grommela quelque chose à propos de la vieillesse quand ses os se mirent à protester en une série de craquements.

L’air saisissant remédia rapidement à la lourdeur de son esprit, tout comme les premières minutes de marches pallièrent ses raideurs. Promptement, il s’enfonça dans la forêt, priant pour que cette fois, plus personne ne le surprenne à ouvrir un portail.

L’ombre, au loin, se fondit parmi les premiers arbres de la forêt lorsque sa vision fut tout à coup brouillée par une opacité argentée. Orion recula de la fenêtre, où le souffle chaud de ses narines venait d’embuer l’un des carreaux.

Perturbé, il n’avait sommeillé que d’un œil et entendu le départ du passeur d’âmes pour Portalis. Il n’avait pas perdu de temps, la nuit ne s’était pourtant pas encore entièrement retirée. Malgré tout, il comprenait son empressement, il fallait agir et vite car quelle que soit la chose qui était derrière cette menace et ces massacres, elle n’allait certainement pas attendre patiemment qu’ils soient prêts pour frapper. Il avait cette sensation qu’ils n’étaient que des pions, avançant ou

reculant au bon vouloir stratégique de ce Sans Âme. À cette pensée, l'animal fut saisi par une vague de colère noire qui fit vibrer, inconsciemment, le fond de sa gorge d'un grognement caverneux. Réalisant le bruit qu'il venait d'émettre, il se tourna vers Marielle afin de s'assurer qu'il ne l'avait pas réveillé.

Elle était emmitouflée dans une épaisse couverture, sous laquelle, il put percevoir sa respiration lente et profonde. Elle dormait désormais à poings fermés. Elle s'était montrée très agitée, se retournant dans un sens puis, dans l'autre, entrecoupé de temps à autre par de longs souffles exaspérés. Orion, dorénavant empathique à cette jeune interienne, avait ressenti son esprit saturé par toutes ces informations qu'elle avait dû engloutir, ainsi que par tous les évènements de ces derniers jours. Lui-même avait cette sensation de fusion sous son crâne… *à moins qu'elle ne provienne de Marielle ?* Ce lien indescriptible était incroyablement perturbant, discerner ses propres émotions des siennes était comme tenter de différencier deux abeilles de la même espèce. Tout cela le dépassait pour l'instant, les dépassait tous les deux mais néanmoins, il avait une certitude : ils ne pouvaient plus revenir en arrière.

Soudain, le grincement des lattes du parquet de la pièce d'à côté retentit jusqu'à lui, interrompant le cours de ses pensées. Se trouvant entre le lit et la fenêtre, il obliqua son museau vers le mur qui supportait la tête de lit. Derrière, il y

avait la chambre contigüe à celle de Marielle, où dormait les deux sapiensiens.

Intrigué, Orion se concentra sur son ouïe aiguisée afin de suivre avec précision les pas qui se voulaient feutrés. Quand ils arrivèrent à hauteur de la porte de la chambre, légèrement entrouverte, il fit appel à l'un de ses autres sens de prédateur, son odorat. Rapidement, il put identifier l'empreinte olfactive de l'explorateur nocturne. Aucun doute, il s'agissait de l'elfe Gaëlis.

Une irritation latente lui remonta l'échine lorsqu'il se remémora le regard si accusateur qu'il avait eu à son égard, ainsi qu'à Marielle. Cette condamnation était bien présomptueuse de sa part, lui qui avait volontairement franchi les frontières imposées par les lois d'Animas. Se croyait-il au-dessus des lois de par son rang ? *Quelle arrogance !* rugit intérieurement la panthère. Ses yeux se posèrent une nouvelle fois sur la jeune femme et son cœur se gonfla d'un sentiment puissant. Si puissant qu'il le déstabilisa durant un court instant. Chacune de ses respirations, chacun de ses battements de cœur, chacune de ses pensées, lui étaient désormais voués. Ce sentiment pouvait être pris pour de la dévotion, mais il n'en était rien. À dire vrai, c'était un lien simple, direct, sans nœuds ni détours, juste une corde incroyablement solide les reliant l'un à autre.

Les yeux clos, il recentra son attention sur l'elfe. Aussi machinalement que discrètement, il décida de le filer. D'un geste souple, sa patte fit glisser la porte sur ses gonds avant

d’emboîter le pas à Gaëlis qui avait déjà descendu la moitié des escaliers. Seules les premières lueurs du jour, transperçant les fenêtres, permettaient de distinguer la silhouette longiligne de l’elfe. La panthère usa de ses talents de félin pour ne devenir plus qu’une ombre. Alors que Gaëlis venait d’arriver dans l’entrée, il parut tout à coup hésitant, la main posée sur la clenche de la porte menant chez Stéphane. Orion retint sa respiration, avait-il senti sa présence ? Curieusement, l’elfe se contenta de tourner les talons pour se diriger vers la porte située en face. Non, il ne pouvait pas l’avoir vu, ni même perçu, n’était-il pas un redoutable prédateur ? Seulement, à l’instant où l’elfe s’apprêtait à refermer la porte derrière lui, il la bascula de façon à laisser assez d’espace pour que l’animal s’y glisse.

Orion plissa les yeux tout en étouffant un son guttural de reproche envers lui-même. Il avait sous-estimé le sapiensien qui de toute évidence avait bel et bien senti sa présence. Même si cela n’avait pas de véritable importance, il ressentit tout de même une certaine humiliation. Malgré tout, il ravala sa fierté éprouvée et entra en frappant volontairement la porte avec son arrière train. Le bruit sourd n’eut pas l’effet escompté puisque l’elfe feignit de n’avoir rien entendu en restant totalement de marbre. Nonchalamment, Orion s’avança jusqu’à lui. Il venait de se servir de l’un des livres, dans ce que Stéphane lui avait expliqué être une bibliothèque. Évidemment, chez les teneriens comme lui, cela semblait étrange de mettre par écrit leur savoir, ou encore leur mémoire, puisque dans son monde, tout

était transmis par voie orale, et plus exceptionnellement par assimilation. Cette méthode était utilisée quand l'un des leur arrivait au terme de sa vie. Durant ses dernières heures, il choisissait l'un d'eux pour lui faire assimiler, par un procédé magique, tout son savoir.

- Peu d'entre nous ont réussi à trouver le sommeil, semble-t-il… murmura l'elfe, sans se retourner.

Assis à sa gauche, Orion le fixa intensément. La pièce se gorgeait, petit à petit, des premières lueurs de l'aube. De toute évidence, Gaëlis faisait mine de s'intéresser au contenu du livre qu'il tenait entre ses mains. Orion devina que ses pensées étaient ailleurs. Puis, il ferma sèchement le livre dont l'onde sonore se répercuta contre les murs, avant de le remettre en place.

- Je remarque que tu es aussi bavard que moi, ironisa le prince.
- *Il semblerait*, confirma l'animal en s'insinuant dans son esprit.
- Tu te méfis de moi ?
- *Je suis de nature prudent. Étant donné les circonstances, cela me semble plutôt raisonnable, non ?*

Gaëlis pivota pour lui faire face, mais le contre-jour empêcha Orion de discerner ses traits.

- Effectivement, ça l'est.

Un long silence s'imposa durant lequel une certaine tension rendit l'atmosphère un peu plus lourde. D'un pas

vaporeux, l'elfe se dirigea vers la fenêtre, exposant sa peau blanche à la luminosité de l'aurore dont la timidité des rayons dévoilait enfin son visage, visiblement préoccupé. Ses mains se joignirent dans son dos.

Une question n'avait cessé de tarauder la panthère depuis leur arrivée.

- *Comment avez-vous su que la première des lois avait été violée par moi et Marielle ?*

Sa tête se tourna d'un quart vers Orion.

- La magie, bien entendu.

Après une brève pause, son regard replongea derrière les carreaux marbrés par les traces des dernières pluies.

- Plus précisément, reprit-il, c'est une pierre de loi qui a décelé la violation.
- *Combien de temps avons-nous avant que cette information ne devienne officielle ?* s'enquit-il.

Gaëlis haussa les épaules.

- À Sapiensanimas ? Mon père fera tout son possible pour qu'elle le devienne le plus tardivement possible, du moins je le suppose. Quant aux autres mondes, je n'en ai aucune idée.

Cette réponse ne réconforta guère Orion. S'ils étaient dénoncés, ils devraient répondre de leurs actes devant un tribunal, qu'il soit sapiensien, tenerien, ou portalien. Et leurs chances de se défendre étaient maigres, même avec la menace qui planait au-dessus de leur tête, surtout avec la menace ! Quant aux sentences, elles seraient exemplaires, comme elles

l’ont sûrement déjà été. Lui et les deux sapiensiens seraient vraisemblablement condamnés à errer dans les rues de Portalis et traités comme des parias. Stéphane serait déchu de ses fonctions. Mais concernant Marielle… Il avait entendu dire qu’un interien coupable de violation de la première des lois, se voyait « inviter» dans un autre corps. Autrement dit, elle renaîtrait sans se souvenir ni de qui elle avait été, ni de sa vie précédente.

Cette idée opprima Orion qui cessa, un instant, de respirer. Cela ne devait pas arriver. Pas seulement à cause de ce lien qu’il avait avec elle, mais aussi parce que s’il y avait la moindre chance que cette prophétie dise vrai, alors leur espoir disparaîtrait avec elle. Ils devaient à tout prix empêcher qu’une telle chose se produise…

Gaëlis rompit le silence.

- Pourquoi avoir pris un tel risque avec cette interienne ?

Le regard d’Orion se perdit dans la pénombre encore présente.

- *Je dois avouer être moi-même dans l’interrogation. C’est un sentiment que je ne peux véritablement expliquer…*

Il marqua un temps, cherchant les bons mots.

- *… quelque chose d’extrêmement fort me lie à elle, aussi fort que cet instinct primaire que nous possédons tous. Et cela ne peut être brisé, ni par moi, ni par elle, ni probablement par personne… sauf si cela relevait de*

la magie, expliqua-t-il sincèrement en dévoilant ce petit grain de doute à propos de la nature de ce lien.

L'elfe en savait plus que lui sur la magie, peut-être pourrait-il l'éclairer à ce sujet. Celui-ci obliqua de quelques degrés vers lui, sa tête se pencha et ses sourcils se froncèrent, perplexe.

- Quel en serait l'intérêt ?

Oui, quel en serait l'intérêt ? Cette question, il se l'était également posée, mais toute réponse restait hors de sa portée, que ce soit par manque de savoir autant que par manque d'objectivité.

Soudain, l'elfe parut aux aguets et se tourna brusquement vers la fenêtre.

- C'est étrange… voir inquiétant, souffla-t-il si bas que même Orion eut peine à comprendre ces mots.
- *Que se passe-t-il ?* s'inquiéta la panthère.
- Tu ne le sens donc pas ?
- *Quoi donc ?*

Il revint vers Orion, la crainte submergeait son regard.

- Cette magie, pas très loin d'ici… elle est si sombre, si froide.

Il frissonna.

- La même essence que celle des pervertis.

Cookie dormait profondément dans son panier lorsque soudain, l'atmosphère changea. Aussitôt, il redressa ses oreilles chocolat et ouvrit ses yeux noirs. Aux aguets, il renifla

l’air tout autour de lui en lançant sa truffe dans tous les sens mais, curieusement, il ne perçut aucune odeur inhabituelle. Pourtant, son sixième sens semblait l’alerter d’un danger. Un danger qui le guettait, pas loin… Une peur s’insinua sous sa fourrure lui provoquant quelques petits tremblements.

Ça s’approchait…

Son cœur commença à s’emballer, le faisant se redresser d’un bon sur ses quatre pattes. Un grognement émergea de sa gueule soulevant graduellement ses babines en guise d’avertissement.

Son maître ! Il devait alerter son maître ! Mais le danger semblait désormais foncer sur lui tel un éclair. Alors qu’il s’apprêtait à se jeter dans les escaliers, une force invisible lui paralysa tous les muscles lui arrachant un couinement de terreur. Cloué au sol, il fut incapable de s’en délivrer. Cette chose, froide, se mit, peu à peu, à se frayer un chemin dans son esprit. Impuissant, le labrador tenta tout de même de se débattre avec toute la volonté et la force qu’il possédait, en vain.

La chose se distilla en lui comme un millier de serpents venimeux, mordant son âme de part en part. Le venin se répandit à une allure terrifiante, incrustant des ténèbres glaciaires dans les moindres recoins de son esprit. En l’espace de quelques secondes, là où il y avait eu de la bonté, de l’amour, du dévouement, il y avait maintenant de la rage, du vice, du sadisme et une soif indéfectible de sang. L’abomination avait réduit Cookie à l’état d’esclave, même si

dans les tréfonds de son âme, l’animal était toujours là, conscient, recroquevillé tel un chiot apeuré. Lorsqu’il comprit enfin les intentions de la noirceur qui l’enveloppait, il se releva une dernière fois, jappant aussi fort qu’il le pût pour avertir son maître. À son grand désespoir, aucun son ne s’échappa de sa mâchoire.

Ses muscles commencèrent à se mouvoir, soulevant chacune de ses pattes vers l’escalier qui conduisait directement à la chambre de son maître. Seulement, ce n’était pas lui qui contrôlait son corps et il ne pouvait absolument rien faire. Sa terreur montait crescendo au fur et à mesure qu’il approchait de son maître. Il ne voulait pas assister à ce qui allait arriver, c’était insupportable. Il essaya de fermer les yeux, mais même cela lui était impossible car la noirceur ne le permettait pas ; elle, elle se pourléchait déjà les babines.

Sur le pas de la porte, elle s’arrêta un moment pour observer sa proie qui dormait à poings fermés. Elle s’imprégna de son empreinte olfactive avant de prendre appui sur ses quatre pattes… pas de doute, elle allait se régaler.

D’un bond, elle se retrouva sur le lit, les babines retroussées et dégoulinantes de bave. L’homme n’eut pas le temps de réagir, à peine eut-il soulevé ses paupières que les ténèbres se jetèrent à son cou. Elles se déchaînèrent avec une telle rage que la gorge du pauvre homme se retrouva en lambeaux en quelques secondes. Elles s’acharnèrent encore un moment jusqu’à ce que le pauvre homme lâche son dernier soupir dans un gargouillis de sang abominable.

Le cœur de Cookie fut tout aussi déchiqueté que la gorge de son maître, la douleur le dévasta totalement. Son maître était mort en pensant que c'était lui qui l'avait tué. Peu à peu, le traumatisme et le chagrin l'enveloppèrent et l'emmenèrent dans ses propres ténèbres. Quant à celles qui le possédaient, elles s'échappèrent de la chambre et s'installèrent patiemment.

Tout à coup, la noirceur se retira de son âme avant de prendre le chemin de son cœur qu'elle comprima aussitôt avec une force incroyable. Quand un froid étrangement apaisant s'empara de lui, Cookie comprit que c'était la fin pour lui aussi … Une mort qu'il ne put accueillir qu'avec délivrance.

Portalis était encore nappé par les ombres noires de la nuit, des ombres qui commençaient tout juste à s'effriter devant l'aube.

Stéphane venait de traverser le portail qu'il avait volontairement fait apparaître sur la place Oblex où se trouvait la bibliothèque des Origines. Il savait qu'à cette heure très matinale, la plupart des rues alentour seraient désertes. En particulier dans cette partie de la ville, dite Haute-Nord, où vivaient un grand nombre de passeurs d'âmes possédant une certaine influence sur celle-ci, et par conséquent sur l'Assemblée des Portaliens.

Cette place était la plus vaste de la ville. Sa forme circulaire était pavée de pierres polis, aux formes géométriques diverses et dont la couleur ivoire tirait, par endroit, vers des teintes bleutées. Au sud de la place Oblex se

trouvaient six points d'eau, chacun d'eux était délimité par une margelle grise anthracite. Au nord, courbé en arc, jaillissait l'Hôtel des Aubessames à l'architecture crème qui possédait un étrange mélange d'ère gothique et d'art nouveau, comme celui d'Antoni Gaudi avec sa Casa Batlló. Enfin, au centre trônait la bibliothèque des Origines. D'une structure complexe et élégante, elle était composée de plusieurs spires s'emboîtant les unes dans les autres. La toiture, faite de tuiles blanches, accentuait l'effet de spirale en s'enroulant et grimpant jusqu'au sommet. Cette coiffe blanche était parsemée d'arrêtes qui s'allongeaient hors de la toiture en incurvant celle-ci, tels les temples japonais. Chaque étage était enrobé de surfaces en vitres teintées, marbrées par de fines branches blanches noueuses qui venaient s'y incruster, apportant un aspect de vieille peinture craquelée.

Devant ce tableau qui s'offrait à lui, quelques souvenirs du passé revinrent à lui. Il y avait celui où pour la première fois, il était venu à Portalis, accompagné du passeur d'âmes auquel il devait succéder, Lucien Marchand. Jamais il ne s'était senti aussi émerveillé, aussi en émoi que devant tous ces tableaux qu'offraient cette si mystérieuse et improbable ville de Portalis. Ce fut particulièrement le cas pour la place Oblex. Il l'avait observée, jaugée tel un chef d'œuvre inestimable. Il était encore si jeune à l'époque, si innocent, si naïf… Le souffle littéralement coupé, c'était la tape dans le dos de Lucien qui lui avait fait reprendre sa respiration. Aussitôt, celui-ci l'avait mis en garde : « Ne sois pas si

extatique jeune homme. Tu découvriras bien assez vite l'envers du décor. Il ne s'agit là que d'une ville gouvernée par un petit nombre d'hommes dont l'égo est si grand qu'ils sont persuadés d'être des dieux. N'oublie pas que là où il y a des hommes, il y a bien souvent de la corruption… ». Aujourd'hui encore, ses paroles raisonnaient avec tant de bon sens et de véracité.

Le sexagénaire était maintenant devant la double porte blanche de la bibliothèque des Origines. En guise de clenche, celle-ci possédait une plaque ovale taillée dans la pierre de nuit. Sans réfléchir, il posa sa main dessus pour en déclencher le mécanisme magique qui finit par ouvrir la porte docilement. Stéphane s'engouffra dans la mâchoire de structure de verre sans plus attendre.

L'intérieur présentait un ameublement si épuré que personne n'aurait pu imaginer qu'il s'agissait d'une bibliothèque, à moins d'en avoir été averti. Il n'y avait presque rien, mis à part un immense espace blanc. Mais, si on y regardait de plus près, il y avait ces étranges pupitres piqués ici et là, sur lesquels reposaient des liasses de feuilles reliées entre elles par une ficelle, au bout de laquelle se balançait une plume. Les plumes et les ficelles chatoyaient d'une multitude de couleurs chacune. Enfin, au centre de la pièce, s'enroulait un escalier au milieu duquel se dissimulait un ascenseur en verre et bois blanc.

Une fois dans cette cage de verre, Stéphane appuya sur le numéro deux. Sans un bruit, l'ascenseur le conduisit à l'étage des ouvrages magiques. Les premières lueurs du jour se

dispersaient déjà dans la salle blanche immaculée, lui apportant une chaleur tout aussi visuelle que thermique. Aussitôt, le passeur d'âmes se précipita vers l'un des pupitres les plus proches tout en sortant sa pierre de nuit de sa petite sacoche. Contrairement à son habitude, il la plaça sur le dessus de sa main. Et goulûment, les filaments incandescents s'enfoncèrent dans ses veines. S'il utilisait ce procédé, c'était pour subtiliser l'empreinte d'un autre passeur d'âmes ayant comme statut celui de patriarche. Il ne s'agissait ni plus ni moins d'un titre - héréditaire - que s'était octroyé quelques passeurs d'âmes, s'allouant le droit de décision ultime en cas de « crise », et leur donnant, exclusivement, accès à un certain nombre d'ouvrages, ce qui par conséquent lui étaient hors de portée. Fort heureusement, l'empreinte volée appartenait à Cédric Bicharet, l'un des rares passeurs d'âmes, et patriarche, qu'il pouvait compter comme ami. Malgré tout, Stéphane rechignait intérieurement à utiliser ce subterfuge. Mais avait-il le choix ?

Ainsi, sa main se posa sur la feuille blanche où l'empreinte s'imprima avant de disparaître, absorbée. Puis, sur cette feuille apparut une phrase: « Quel ouvrage désirez-vous aujourd'hui, Mr Bicharet Cédric ? ». Aussitôt, il se saisit de la plume bleu cyan dont la pointe glissa sur le papier comme sur de la glace, pour y inscrire, non sans une certaine assiduité, les mots suivant : Livre de Charon. L'encre, bleu cyan également, se mit à suinter, dégoulinant vers le bas de la page pour finir par ne former qu'une seule et même goutte. Calmement, elle

s’échappa de son support et roula le long du pupitre, tout en laissant dans son sillage son empreinte colorée, avant de filer tel un éclair sur le sol. Stéphane la talonna à grandes enjambées jusqu’à ce qu’elle stoppe sa course. Puis, elle s’étira en étoile dont les branches commencèrent rapidement à s’élever dans les airs, formant des entrelacs de plus en plus denses, enrobant quelque chose d’invisible à l’œil nu. Peu à peu, apparut tout un rayonnage en bois blanc, aux contours finement sculptés, sur lequel reposait un grand nombre d’ouvrages. Le bleu cyan se rétracta subrepticement pour revenir à son état originel de goutte, avant de sillonner les étagères du meuble. Enfin, elle s’arrêta en face de la tranche d’un livre en cuir noir.

- Te voilà, chuchota avec satisfaction le sexagénaire.

Sans attendre une seconde de plus, il s’empara de l’ouvrage et bifurqua vers les bureaux accolés aux vitres. Il s’installa à la hâte et ouvrit le précieux livre dont le cuir vieilli poussa un gémissement plaintif. Comme tous les ouvrages issus de la magie, il n’avait pas de titre, mais un symbole en dorure. Il s’agissait d’un demi-cercle au centre duquel un point émettait des rayons. Aucun mystère n’entourait ce symbole simpliste qui schématisait la matérialisation d’un portail. En revanche, le véritable mystère qui résidait dans ce livre, c’étaient ses pouvoirs et son origine légendaires. Selon les rumeurs, il aurait été écrit par Charon lui-même, le tout premier, mais aussi le plus puissant des passeurs d’âmes n’ayant jamais existé. Sa légende était telle,

qu’elle avait dépassé les frontières du secret, pour s’immiscer chez les humains. Ils en avaient fait le passeur d’âme du plus grand fleuve des enfers, le Styx, au royaume d’Hadès. Concernant ses pouvoirs, l’on racontait que seul l’héritier de Charon pourrait en user.

Mais à ce jour, l’ouvrage n’offrait qu’un registre de tous les noms des passeurs d’âmes et de leurs successeurs. Ceux qui étaient en activité, apparaissaient en vert. Un vert qui devenait rouge lorsque celui-ci était sur le point de passer la main à son successeur inscrit, quant à lui, en bleu.

Du bout de l’index, Stéphane suivit les noms un à un afin de découvrir une éventuelle anomalie. Patiemment, les pages défilèrent ne révélant aucune étrangeté, ce qui eut pour effet d’annihiler, peu à peu, l’espoir de Stéphane d’y trouver le nom du traître. Pourtant, il ne pouvait en être autrement, l’un d’eux avait basculé vers les ténèbres, c’était la seule explication plausible. Bien sûr, il avait également fait l’hypothèse qu’une pierre de nuit ait été dérobée à leur insu, seulement seuls les passeurs d’âmes étaient en mesure d’utiliser leur magie pour ouvrir des portails. Presque dépité par l’absence de résultat, il ferma les yeux et se passa la main sur le visage. Cet exercice minutieux lui fatigua la vue qui se troubla de plus en plus. Durant un instant, il releva la tête vers la vitre qui filtrait la lumière du jour. En contrebas, déambulaient déjà les premiers portaliens, lui rappelant que la bibliothèque ne tarderait pas à accueillir ses premiers

visiteurs. La ville se réveillait. Il devait accélérer le mouvement.

Rapidement, il se replongea dans l'interminable liste de noms, survolant de plus en plus sa lecture. Le bruissement des pages qu'il tournait devint plus rythmé, jusqu'à ce que soudain, l'une d'elles l'interpelle. Au milieu de la colonne verte, l'encre d'un nom semblait différente, comme pourrie. Une pourriture qui semblait avoir contaminé le papier dans la périphérie de ce nom. Intrigué, Stéphane se pencha de plus près. Ses narines inhalèrent une odeur infime, mais si écœurante qu'elle faillit lui soulever l'estomac. Plus de doute, il était là, sous ses yeux, le nom du passeur d'âmes perverti par le mal : Michel Falcote.

La nuit noire chargée d'humidité étouffait les lumières de la ville, réduisant considérablement le panorama depuis le sommet de la falaise. En effet, Michel se trouvait non loin du château-fort de Dieppe, où ses deux orbes ébène contemplaient une dernière fois le lieu où venait d'être commis d'abominables, mais néanmoins délicieux, crimes.

Cette nuit avait été fructueuse et éreintante. Et pour cause, les plans se précipitaient ; la nécessité de formater des âmes, en masse, devenait urgente. En conséquence, cela l'obligeait à agir plus vite que d'ordinaire, rendant la tâche plus délicate et ardue. Toutefois, il se félicitait d'avoir répondu aux attentes du maître en si peu de temps. Lui et ses deux acolytes, Chrisiantelle la nymphe et Herko le mélyodare

avaient puisé dans toutes leurs ressources pour effectuer une trentaine de conversions, et ce en quelques heures. Ils avaient opéré dans trois petites villes, environ dix âmes dans chacune d'entre elles. Ces mises à mort, n'avait pas pour unique but de s'emparer des âmes, mais elles devaient également créer une déferlante de panique chez les humains. Leur réaction, si prévisible, devait aller au-delà de la simple frayeur, ils devaient y répondre par une folie meurtrière. Michel ne doutait pas un instant que cet objectif serait atteint.

Ils avaient pris soin de choisir leurs armes et leur choix s'était arrêté sur « le plus fidèle ami de l'homme » : le chien. Cette ironie, ignoble, allongea les lèvres du passeur d'âmes perverti en un rictus sadique, barrant instantanément son faciès au teint décharné. Avec une délectation perverse, il se remémora comment chacun d'eux avaient déchiqueté leur maître bien aimé les broyant avec rage jusqu'à l'os. Quel dommage qu'ils aient dû y mettre un terme si vite à chaque fois, mais le temps leur était compté. Et puis, le Clépsiocre – cet organisme fait de racines transparentes parcouru de ses veines noirâtres – devait finir le travail en se sustentant de chacune de ces âmes, les emportant en son cœur où inexorablement, elles finissaient en charpie.

Ainsi, le jeu allait commencer. Dès l'aube, les radios, télévisions et sites internet jetteraient l'information dans l'arène : « une trentaine de chiens massacrent leur maître ». Elle se diffusera comme un virus, répandant la peur, réveillant les esprits les plus dérangés, distillant une violence au cœur

des âmes les plus sereines… C'était là, le véritable mécanisme de la terreur et de l'ignorance chez l'espèce humaine, ils engendraient toujours une folie sans précédent…

Le cours de ses pensées fut interrompu.

- Notre travail est terminé, sonna la voix brisée de Chrisiantelle, peut-être devrions-nous rentrer.

Assis sur la volée de marche qui menait vers le château, Michel leva la tête. Elle se tenait à tout juste quelques centimètres de lui. Sa noirceur était si profonde qu'elle avait le don de la happer entièrement dans ses ténèbres. Il aimait tant ça. En avait-elle conscience ? Il lorgna, tel un animal affamé, ses courbes, sa peau aux tâches mouvantes et sa gorge qu'il avait envie de serrer d'une main. Pouvoir lui arracher un cri de douleur était si fantasmatique qu'il en eût une érection incontrôlable.

Doucement, il s'appuya sur ses jambes et déplia son corps rachitique pour s'approcher de la créature de si près qu'il pût sentir son souffle délétère sur sa peau poisseuse d'humidité.

- Rentrons, lui susurra-t-il à l'oreille.

- Stéphane ?! Mais oui, je ne me trompe pas, c'est bien toi ! Ce vieux Stéphane Rouxon ! héla la voix grasse de l'homme rondouillard depuis l'autre bout du rez-de-chaussée de la bibliothèque.

Impossible de lui échapper parmi ce vide, ni même de l'ignorer tant son costume trois pièces, rouge bordeaux,

détonnait dans cet espace blanc. Maximilien Champètre, directeur des lieux, s'avançait péniblement dans sa direction, claudiquant à chacun de ses pas à cause de cette fameuse jambe trop courte. Instinctivement, Stéphane jeta un œil furtif vers son sac à dos, posé sur l'un des bureaux les plus proches. À l'intérieur, se trouvait le livre de Charon qu'il avait spontanément « emprunté ». Se tenant devant un rayon d'ouvrages, son doigt continua de suivre machinalement les tranches des livres. Il lui était soudainement revenu à l'esprit qu'il avait déjà lu, quelque part, une prophétie qui semblait assez proche de celle rapportée par les deux sapiensiens. Le problème était qu'il ne se souvenait plus du titre de l'ouvrage, seulement qu'il devait se trouver ici, au rez-de-chaussée, là où sont classés les livres auxquels les patriarches n'accordent que peu d'importance et que sa couverture était bleu-marine et vert kaki.

Alors que ses yeux suivaient le trajet linéaire de son doigt, son esprit complotait déjà pour fuir ce fouineur de Maximilien. Quand celui-ci arriva à sa hauteur, sa bouche se tordit dans une grimace d'écœurement tant il empestait un après-rasage musqué. Ses effluves vinrent lui piquer le fond de la gorge, l'obligeant à faire grincer celle-ci avant qu'il ne soit pris d'une quinte de toux.

- Et bien mon ami ! Que viens-tu donc chercher cette fois ? le questionna Maximilien tout en sortant un petit mouchoir de sa poche qu'il passa sur les plis de son front suintant. Je suis toujours surpris de te voir

emprunter des livres. Ne les as-tu donc pas tous lus depuis ce temps ?

Stéphane l'épia du coin de l'œil, tout en faisant mine de rester concentré sur l'étagère de livres.

- Tu sais mieux que moi qu'une vie ne suffirait pas pour engloutir tout ce qui se trouve dans cette bibliothèque, répondit-il sur un ton égal, éludant la première question.

- Hmm… certainement, fit-il évasivement tout en se penchant de plus près vers le rayonnage que consultait Stéphane. Tiens donc, les prophéties ?

Le sexagénaire opina.

- Une en particulier ?

Il s'apprêtait à lui répondre que non quand il se souvint que Maximilien n'avait pas été promu directeur de la bibliothèque des Origines par hasard. En effet, celui-ci possédait une mémoire extraordinaire et faisait figure de base de données sur tous les ouvrages et documents que comprenait la bibliothèque. Mieux encore, sa mémoire était photographique, il était donc en mesure de retrouver n'importe quel livre à partir d'une description. À contre-cœur, il dut admettre qu'il était l'homme de la situation.

- Pour tout te dire, se lança Stéphane, je cherche un livre dont le titre m'échappe.

- Intéressant, eut-il l'air de se réjouir. On dirait que tu vas avoir besoin de mon aide. Peux-tu me le décrire ?

Stéphane s'exécuta nonchalamment. Il n'appréciait pas vraiment cet homme et la manie qu'il avait de fourrer son nez partout. La satisfaction qu'il avait à lui venir en aide était loin d'être désintéressée, ni même saine. Il y avait comme un vice caché derrière ses manières de bon samaritain et Stéphane ressentait ce vice comme une crampe d'estomac.

À peine eut-il fini sa description que le directeur se mit à chercher dans sa mémoire. Quand il leva l'index en signe de victoire, il se faufila lourdement de l'autre côté du rayonnage, pour pointer de son doigt, resté levé, un emplacement vide.

- De toute évidence, tu n'es pas le seul à t'y intéresser, constata-t-il en affichant un sourire sournois du coin des lèvres.

Stéphane lut dans ses petits yeux noisette l'éclat d'une curiosité attisée, ainsi qu'un certain plaisir, comme s'il s'agissait d'un jeu dont il était certain de remporter la partie. Décidément, cet homme ne lui inspirait pas confiance, pourtant, il avait encore besoin de lui.

- Peut-on savoir qui l'a emprunté ? demanda, un peu trop rudement, le sexagénaire.
- Bien entendu, fit le directeur dont les traits étaient nettement plus suspicieux, tout-à-coup.

Maximilien attendait sûrement une explication puisqu'il le fixa un moment, donnant l'impression qu'on l'avait mis en arrêt sur image. Constatant rapidement le mutisme de Stéphane, il se dirigea finalement, bon gré mal gré, vers le pupitre le plus proche. Une fois son empreinte identifiée, il

demanda, à l’aide de la plume rouge, le nom de celui qui avait emprunté le livre « Les derniers temps ». L’encre disparut, puis revint instantanément en dessinant les lettres des mots suivant : « l’ouvrage n’a pas été emprunté ».

- Voilà qui est bien étrange, marmonna le directeur, dont toute l’exultation venait d’être avalée.

D’un geste véloce, prenant par surprise le sexagénaire, il se saisit derechef de la plume qui glissa à vive allure sur le papier blanc. Il y inscrivit uniquement le titre de l’ouvrage. L’encre rouge chemina jusqu’à l’endroit exact où Maximilien avait arrêté son index, quelques minutes auparavant.

- De toute évidence, quelqu’un l’a volé, en conclut Stéphane d’un ton rustre.

Le faciès du directeur venait de s’enrober d’une teinte cramoisie, dévoilant sans équivoque sa grande contrariété.

- Cette bibliothèque n’a encore jamais connu de vol, siffla-t-il entre ses dents, c’est impossible !

De toute évidence son désappointement était lié au fait que ce vol se soit produit sous sa direction. Il n’avait probablement pas pour habitude de se retrouver en position de victime ou même de perdant. Toutefois, Stéphane observa celui-ci se reprendre, ravalant littéralement son orgueil, qui soit dit en passant devait peser une tonne, en déglutissant bruyamment. Puis, tout en réajustant le col de sa veste, il pivota vers lui.

- Pourquoi donc voudrait-on voler cet ouvrage ? l’interrogea-t-il d’une rage tout juste réprimée.

Le sexagénaire se contenta de soulever les épaules, affichant un air aussi innocent que ses talents de comédien pouvaient le lui permettre. Il n'avait aucune envie de gaspiller plus de temps en explications face à cet être trop infatué. En revanche, ce vol indiquait que quelqu'un cherchait à brouiller les pistes. Et cette personne, ou cette chose, semblait craindre le contenu de cette prophétie.

L'agitation commençait à émerger dans les rues de Portalis. Stéphane, qui avait coupé court aux interrogations douteuses de Maximilien en prétextant un rendez-vous important, longeait la rue Mesloque, vers l'est de la ville. La plupart des rues de cette ville étaient pavées de grandes pierres poreuses, dans un composite de tons gris et beiges. Toute la singularité de Portalis, hormis son essence magique, résidait dans l'architecture des habitations. En effet, cette originalité se manifestait par un enchevêtrement de troncs et de branches dépourvus de végétation qui venaient s'incruster dans les murs et les toits. Cet emboîtement servait, la plupart du temps, de pilier porteur aux habitacles. C'était comme si l'on s'était contenté de boucher les espaces entre ces entrelacs de bois avec du plâtre, du ciment, des briques ou tout autre matériel de maçonnerie. Par conséquent, chaque habitation possédait des murs parsemés d'ondulations, d'irrégularités et de légères alcôves. Plus surprenant encore, chaque étage devenait plus large en surface présentant une sorte de construction en encorbellement. Et plus il y avait d'étages, plus les rues

devenaient sombres. Ces bâtiments allaient parfois jusqu'à former des tunnels tant ils se joignaient les uns aux autres.

En bout de rue, Stéphane obliqua dans la rue Patrifdo en direction de l'une des artères principales de la ville, l'avenue Zess. Cette immense avenue s'ouvrait sur la place Iryss dont le périmètre, bordé de commerces, avait la forme d'un œil. Quant à sa surface, elle était nappée du même type de pavés que celui de la place Oblex. Si l'on ne levait pas les yeux, cet endroit n'avait rien d'extraordinaire. En effet, seul un arbre trônait au milieu de la place, appelé le bogayaq, dont la forme tortueuse du tronc arrosé d'un rose fatigué, possédait une circonférence impressionnante. Mais, si l'on suivait l'évolution de celui-ci vers le ciel, l'on comprenait d'où provenait cette ombre qui s'étalait comme une tache d'huile sur toute la place.

Prenant appui au sommet du tronc, jaillissait une structure aux dimensions, à la forme, et à la position surréalistes. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'un cône taillé à même la pierre de nuit, dont la pointe s'enfonçait dans le tronc du bogayaq. Celui-ci avait été baptisé le Cône du Styx. Les branches distordues du bogayaq grimpaient jusqu'au premier quart du cône, apportant cette vision qu'il était habillé d'une dentelle invraisemblablement solide et qui laissait supposer, à tort, que cette structure était aussi légère que du polystyrène. Celle-ci possédait six étages, d'environ quatre mètres de hauteur chacun et d'un ultime étage, au sommet, qui lui, devait atteindre une trentaine de mètres de haut. Chaque niveau était enlacé d'un couloir ouvert vers l'extérieur, lui-même arpenté

de voûtes et de piliers taillés brutalement. Seuls les trois premiers paliers étaient assombris par le réseau de branchages, noyant tout panorama sur Portalis. Stéphane lui, devait se rendre au dernier étage, là où se tenait précisément l'Assemblée des Portaliens.

Malgré l'heure matinale, la place Iryss grouillait déjà de monde, presque exclusivement des passeurs d'âmes qui encerclaient le bogayaq dans un murmure sourd d'échanges cordiaux. Un des effets bénéfiques de la magie environnante de Portalis était que chacun pouvait parler dans sa langue natale tout en étant compris des autres. Stéphane venait de se faufiler discrètement parmi la foule quand les premières volières – ascenseurs – de la journée descendirent. C'était le bogayaq lui-même, en puisant dans l'essence magique du cône, qui fabriquait ces cages, à l'aide de ses branches, et permettait ainsi d'assurer le transport des passagers tout au long de la journée. C'était dans les craquements secs et les gémissements plaintifs du bois qui se tordait que les bras articulés s'arrêtaient à chaque étage devant l'une des nombreuses passerelles.

Vingt minutes furent nécessaires avant que Stéphane atteigne enfin le dernier étage. Mais là encore, il dut patienter dans l'une des files d'attente, au bout desquelles, chacun devait être identifié de même façon qu'à la bibliothèque des Origines. Le processus ne prenait que quelques secondes mais suffisait à engorger les six entrées de la Salle des Cieux, tout en alimentant de nouvelles discussions sur le système de

sécurité jugé un peu trop excessif. Ce bain de foule eut l'effet d'étouffer les pensées et réflexions du sexagénaire qui sentit la tension monter d'un cran lorsqu'il franchit, finalement, l'entrée de la Salle des Cieux.

Cette salle, dont le nom sonnait de manière bien arrogante aux oreilles de Stéphane, était un calque des assemblées politiques du monde des humains, à la seule différence que l'escalier de sièges et de bureaux blanc crème, parcouraient l'intégralité de la circonférence de la salle, sciée par endroit par une montée de marches. Au sommet, se déployait un dôme aussi fin qu'une membrane et laissant filtrer les rayons du soleil qui donnaient un aspect plutôt lunaire. Au centre surmonté d'une estrade, se trouvait la « place du parleur » ; ni plus ni moins l'endroit où chacun avait le droit de parole.

Stéphane louvoya entre les allées et les passeurs d'âmes, avant de trouver une place aussi proche que possible de l'une des plaques de pierre de nuit disséminées un peu partout dans la salle. Celles-ci permettaient d'être, instantanément, téléporté à la place du parleur.

Stéphane se détendit vaguement. Tandis qu'il jetait de brefs coups d'œil sur les différentes têtes qui l'entouraient, il nota l'absence de ceux qui le contraient catégoriquement sur ses mises en garde d'une menace imminente. Malheureusement, ce soulagement fut de courte durée, puisqu'à l'autre bout de la salle, venait d'émerger de la foule, le visage altier du Maître Patriarche, Auguste Breiztsheim,

celui-là même qui l'avait surnommé « l'illuminé ». Aussitôt, une tension électrique lui parcourut tout le corps, lui faisant serrer les poings si fort que ses jointures blanchirent. Il jura intérieurement sur son manque de chance. Malgré tout, il se ressaisit immédiatement, refoulant sa colère et sa frustration, et se recadrant sur son objectif. La difficulté allait, sans nul doute, être plus grande en la présence de cet Auguste Breiztsheim, mais pas impossible. Il lui fallait juste redoubler d'habileté pour les convaincre.

Les derniers arrivants se dispersèrent dans la salle. Le raffut qui fut promptement absorbé se contracta en un murmure de chuchotis. Les trois premières rangées offraient une sorte présentoir où s'accumulait une série de brochettes de patriarches. L'un d'eux, le plus âgé, se leva pour annoncer l'ouverture de l'assemblée.

- Je déclare en ce jour, l'Assemblée des Portaliens ouverte, annonça le vieillard rabougri d'une voix nasillarde. Que ceux qui souhaitent prendre la parole se présentent à la place du parleur.

Subrepticement, Stéphane se positionna sur la plaque de pierre de nuit à proximité. En un clin d'œil, des crépitements sous formes d'éclairs fuchsias l'avalèrent, avant de le faire réapparaître sur le lieu-dit.

La gorge sèche, la nuque raidie, son cœur se mit à tambouriner face à ces centaines de paires d'yeux qui l'entouraient et le fixaient dans un silence des plus stupéfiants. Au moins, il avait leur attention. L'ennui était qu'il ne savait

toujours pas comment il allait présenter les choses et ce manque d'assurance le frustra, faisant ressortir son caractère revêche au moment où il dut prendre la parole.

- Stéphane Rouxon, du secteur 445D6A… se présenta-t-il sur ce ton dur qu'il aurait aimé éviter.
- Stéphane ! Quelle surprise ! s'éleva la voix mielleuse d'Auguste, situé juste derrière lui.

Pivotant sur son buste, Stéphane lui lança un regard noir qui lui fut rendu par un rictus méprisant de ravissement. Il remarqua immédiatement son embonpoint récent, ainsi que sa calvitie avancée laissant désormais apparent un haut de crâne rutilant, entouré d'une couronne de cheveux filasses aux longues boucles huileuses. Son sourire d'une largeur caricaturale était souligné par deux rangées de dents parfaitement droites. Quant à sa peau, d'une tendance cireuse, elle se relâchait de plus en plus, lui donnant cette apparence de tête de cire fondante.

Le mutisme de Stéphane n'eut pour effet que de l'enhardir effrontément.

- Laisse-moi deviner la raison de ta présence, s'amusa-t-il. Un monstre assoiffé de sang est sur le point de tous nous dévorer ! Brrrr, j'en tremble de peur ! s'esclaffa-t-il ouvertement. Mais heureusement que notre héros est là pour nous avertir, pauvres idiots que nous sommes !

Sa voix explosa en un rire homérique, entraînant derrière lui ses fidèles moutons qui l'imitèrent allègrement.

S’étant préparé mentalement à ce genre d’attaques, ceux-ci ne firent que glisser sur lui comme l’aurait fait une légère brise éphémère. Ses yeux se fermèrent quelques secondes, le temps de remettre ces idées en place et de peaufiner le semblant de stratagème qui lui était venu à l’esprit quelques instants plus tôt. Il inspira profondément.

- Avant d’expliquer la raison de ma venue ici, reprit-il le verbe plus assuré, j’aimerais retenir votre attention…

- Mais nous sommes tout ouïs ! coupa le Maître Patriarche sur ce ton sarcastique qu’il maîtrisait si bien.

- Je disais donc, j’aimerais retenir votre attention sur certains événements, expliqua le sexagénaire, faisant fi de ces diatribes.

Il fit une brève pause, formulant mentalement la suite, avant de reprendre.

- Est-ce que certains d’entre vous, auraient constaté dans leur secteur des morts d’interiens causées par des attaques d’animaux inexpliquées ?

- J’ai l’impression que cette fois tu vas te surpasser, mon cher Stéphane ! continua la tête cireuse.

Mais cette fois, seul l’entourage de Breiztsheim sembla s’amuser de ces moqueries mesquines. En effet, la Salle des Cieux fut tout à coup réduite au silence. Tous les regards étaient braqués sur Stéphane jusqu’à ce que des bruissements de voix se dégagent du silence. Très vite, des discussions

semblèrent s’animer entre certains passeurs d’âmes. En percevant quelques brides des remarques qui montaient d’ici de là, Stéphane se sentit ragaillardi. Sa tactique semblait fonctionner. S’il ne pouvait par leur exposer de but en blanc les faits, peut-être pouvait-il les y amener d’eux-mêmes.

Subitement, une voix de femme transperça le bouillon de murmures.

- J’ai effectivement constaté plusieurs morts étranges dans mon secteur, lâcha-t-elle.

- Qu’entendez-vous par étranges ? demanda une voix masculine.

- Et bien… je dirais qu’elles sortent de l’ordinaire, et restent énigmatiques. Par exemple, il y eut cette pauvre femme qui s’est fait piétiner à mort par ses propres chevaux. Ou encore, cet homme en prison qui s’est fait littéralement manger par une armée de souris…

La roue fut lancée, et bientôt tour à tour, des passeurs d’âmes évoquèrent des attaques mortelles d’animaux, chacun dans leur secteur respectif. Les visages changèrent, devinrent de plus en plus inquiets par cette prise de conscience subite, ce qui n’échappa pas au Maître Patriarche.

- Allons, allons, chers collègues ! Reprenez-vous ! interrompit-il brusquement. Ne voyez-vous pas que notre « illuminé » tente de vous entraîner dans ses théories fumeuses. Je suis certain que ces morts, bien que malheureuses, je l’accorde, ont des explications tout ce qu’il y a de plus rationnel aux yeux des

interiens, tenta-t-il de saborder la stratégie de Stéphane.

- Et comment peut-on expliquer rationnellement la disparition ou la mort systématique de ces animaux meurtriers, Maître Patriarche ? coupa impulsivement le son d'une voix qui vint résonner jusqu'aux oreilles de Stéphane, de façon tout à fait familière.

Il pivota sur ses talons pour faire face à cette voix emplie de pertinence. Aucun doute, c'était bel et bien Cédric Bicharet, l'une des rares personnes à approuver ses théories « fumeuses ». Il avait dû arriver après l'ouverture de l'Assemblée, ce pourquoi Stéphane ne l'avait pas vu jusque-là. Son visage se fendit d'un discret sourire d'approbation qu'il lui rendit par un léger hochement de tête.

Derechef, la Salle des Cieux fut assaillie par un bourdonnement d'inquiétudes et de questionnements face à la remarque du Patriarche Bicharet. Visiblement désappointé, les traits d'Auguste Breiztsheim devinrent tout à coup plus durs et son regard s'assombrit. Il se racla la gorge bruyamment.

- Bien, lança-t-il la voix chargée d'agacement, je suppose que notre cher Stéphane va nous expliquer de quoi il retourne ! Fais vite, que nous puissions poursuivre cette assemblée sur des sujets plus sérieux.

Le sexagénaire retint les prémices d'un sourire narquois avant d'opiner du chef. Maintenant que la majorité des passeurs d'âmes avait été interpelée sur ces évènements, assurément douteux, il pouvait entrer dans le vif du sujet.

- Il y a quelques jours de cela, dans mon secteur, un jeune couple d'interiens a été sauvagement assassiné par une horde d'oiseaux de plusieurs espèces…

- Assassiné ?! s'insurgea le Maître Patriarche, mais où allons-nous donc ! Il s'agit d'animaux, comment peut-on parler d'assassinat ?

- … j'ai pu, par chance, poursuivit Stéphane sans se préoccuper de ce pseudo despote de Breiztsheim, récupérer quelques-uns de ces spécimens afin de les faire analyser par l'un de nos confrères - que beaucoup d'entre vous connaissent - spécialisé en biologie magique, le Dr Creunot. Après maintes analyses, celui-ci en est arrivé à la conclusion que ses animaux ont été manipulés par une magie extrêmement sombre.

Il stoppa son laïus et balaya la salle du regard. Les mines stupéfaites, graves, voir suspicieuses, lui confirmèrent que tous le suivaient avec attention et sérieux.

- Je sais que beaucoup d'entre vous adhèrent à cet adjectif « d'illuminé » dont Mr Breiztsheim me qualifie allègrement et que par conséquent, il vous est difficile d'accorder de la crédibilité à mes avertissements sur cette menace dont j'ai si souvent parlé. Mais, ce que je vous demande aujourd'hui, c'est de prendre en compte les faits et les preuves et de bien réfléchir à ce que cela signifie. Une magie noire et puissante utilise des animaux pour assassiner, oui, je dis bien « assassiner », des interiens ! Cela ne vous interpelle-t-il pas ? Est-ce

que ces faits ne vous inquiètent pas ? Parce que moi, oui. Je dois même vous avouer que cela est bien pire que ce dont je m'évertue à vous convaincre depuis tant d'années. Cette menace ne nous guette pas, elle est déjà là !

Personne ne pipa mot. La salle était, une nouvelle fois, tombée dans le mutisme le plus total. Stéphane sentit émaner une peur grandissante, tout autour de lui. Même si tous n'étaient pas convaincus, une majorité lui accordait enfin le bénéfice du doute. Malheureusement, il lui était difficile d'aller plus loin en explications. Le risque qu'ils se braquent définitivement était trop grand, surtout sans preuves tangibles. Ils devaient, en premier lieu, digérer les informations qu'il venait de leur fournir. Mais c'était sans compter sur Auguste Breiztsheim dont la contrariété avait englouti l'inquiétude qui aurait dû, à cet instant, se peindre sur son visage.

- Très bien, grinça-t-il, alors dis-nous, étant données tes nombreuses années de recherche, d'où nous vient-elle, cette menace ? Ou encore, qui est-elle ? Je suis certain que tu dois savoir cela, après tout ce temps.

C'était de la provocation, ni plus ni moins. Même si Breiztsheim était un être abject, il n'en restait pas moins intelligent et il allait de soi qu'il avait des soupçons sur l'origine de la menace. Stéphane comprit sa manœuvre de vouloir compromettre ce qu'il venait, pour la première fois, de réussir. Et c'était pourquoi, il l'avait mis au pied du mur. *Juste par orgueil*, cracha intérieurement le sexagénaire. Il se

trouvait donc devant un dilemme de taille. Dévoiler l'origine de la menace, qui elle était, comportait des risques. Toutefois, là où Breiztsheim avait tord, c'était qu'il n'avait aucune idée sur l'identité de cette menace, seulement que les sapiensiens la nommait Sans Âme et quant à sa provenance, cette information se réduisait à un monde entier, Sapiensanimas.

Inutile de se torturer d'avantage l'esprit, il n'avait pas le choix, dans un sens, comme dans l'autre, il y perdrait toute crédibilité. *A moins que…*

- Effectivement, je sais où se réfugie cette menace…

Son regard croisa celui de Cédric dans lequel il put y deviner cette question : « Tu en es sûr ? ». Stéphane affirma d'un hochement discret de la tête.

- Alors ? On s'impatiente Stéphane, insista le Maître Patriarche.
- La menace provient du monde Sapiensanimas, finit-il par lâcher d'un seul souffle.

Les réactions, si prévisibles, ne se firent pas attendre, tirant graduellement le coin des lèvres de Breiztsheim vers le haut. Un flot de voix s'était élevée, dans des « Quoi ?! », « C'est impossible ! », « Mensonge !! », « Ces accusations sont un outrage ! ». Stéphane patienta quelques instants, le temps que l'onde de choc ne devienne plus qu'un faible écho. Il avait une dernière carte à jouer et il était temps de l'abattre.

- S'il vous plaît, je vous demande une dernière fois votre attention.

- Les meilleures sont les plus courtes Stéphane ! s'emporta Breiztsheim. Tout cela commence à friser l'impudence vis-à-vis de cette Assemblée !
- Si ce que je viens de dire est faux, alors personne ne verra d'objection à ce que l'on envoie un éclaireur à Sapiensanimas ?

Le goût amer du café lui extirpa une petite grimace qu'il accompagna d'un grognement caverneux. La serveuse, une humaine défraîchie au teint rugueux, lui jeta un regard empreint de mépris. Non parce qu'elle s'était sentie vexée qu'il ne sache pas apprécier le café qu'elle venait de lui servir, mais parce qu'il était un passeur d'âme. Stéphane avait déjà entendu l'histoire de cette femme dont le mari, lui-même un passeur d'âme, l'avait contraint à vivre définitivement à Portalis en lui révélant son identité. Après quoi, lassé, il l'avait abandonnée à son propre sort. Il n'était donc pas surprenant qu'elle voue une telle aversion à tous ceux qui se vouaient à cette vocation.

Stéphane avait fini par se dérober de son regard pour plonger le sien vers l'extérieur. Dehors, le soleil avait presque atteint son zénith, inondant la ville d'une lumière franche. À propos de ce « soleil », il s'était souvent interrogé sur son existence réelle ou non. Étant donné que Portalis n'était pas une planète, mais une ville, il avait supposé que non. Il y avait cet autre phénomène également, celui qui empêchait quiconque de sortir de Portalis autrement que par un portail. En effet,

tout autour de la ville reposait en permanence cette brume épaisse à couper au couteau dans laquelle se perdaient les rues frontalières. Si l'on tentait d'avancer dans cette mélasse, inexorablement l'on finissait par se retrouver à l'extrémité d'une autre de ces rues, comme si Portalis était une sphère. Et pourtant, il avait été prouvé plus d'une fois que cette ville était tout ce qu'il y a de plus horizontal, mis à part cette falaise qui séparait la ville haute de la ville basse.

Sous ses yeux, s'étalait la place Centieu qui était bordé par le fleuve Zrêle. Après s'être échappé de l'Assemblée des Portaliens, il avait longé ce flux d'eau improbable puis, perdu dans son amas de pensées, il s'était machinalement assis dans cette auberge « Le Bon Temps ». L'espace était assez réduit, maquillé de bois sombres et de briques rouges mais les lieux possédaient un caractère rustique dans laquelle il s'était senti tout de suite plus à l'aise.

Malgré tout, il continuait de ruminer intérieurement sur l'incapacité de ses « collègues » à voir l'évidence et l'urgence de la situation. Il leur fallait plus de preuves, plus de temps pour décortiquer celles-ci, toujours plus de temps pour en discuter, et encore plus de temps pour prendre des mesures. D'ici là, ces mesures ne serviront plus à rien puisqu'ils auront laissé tout le temps nécessaire à ce Sans Âme pour abattre toutes ses cartes et remporter la partie sans effort. Comment tout cela allait-il finir ? Stéphane souffla bruyamment par les narines tout en se prenant la tête entre les mains.

- Et bien, tu as provoqué une sacrée pagaille à l'Assemblée aujourd'hui ! s'égailla une voix grave au-dessus de lui.

Immédiatement, Stéphane dégagea son visage de ses mains pour se tourner vers son interlocuteur. Le surplombant, un sourire d'un blanc éclatant - sûrement dut au contraste de sa peau sombre - lui redonna instantanément du baume au cœur.

- Cédric ? lâcha-t-il, surpris.

Cédric Bicharet, la quarantaine, paraissait plus que jamais débonnaire avec ce regard noir de cocker qui contrariait sa carrure de rugbyman. Son visage aux formes rondes avec ses lèvres pulpeuses, son nez large et aplati, ses arcades bombées dépourvues de sourcils et son crâne noir luisant, venait d'apparaître à point nommé pour la deuxième fois de la journée.

- Pas vraiment la pagaille que j'aurais souhaité, tu t'en doutes, finit par répondre Stéphane à sa remarque.

- Hmm, souffla son ami.

Calmement, il se défit de sa veste grise qu'il plia soigneusement avant de la poser sur le dossier du fauteuil sur lequel il s'assit enfin. Il joignit ses mains sur la table, entremêlant ses larges doigts puis, releva son regard vers celui de Stéphane, soulevant ces arcades. Son front se fendit de plusieurs plis.

- Mais tu leur as donné matière à réfléchir et je pense que même les plus sceptiques vont finir par capituler

devant l’évidence. Tout ça n’est plus qu’une question de temps.

- C’est là tout le problème Cédric. Du temps, on n’en a pas.

La robe droite, rouge vif, de la serveuse venait de se figer en bout de table. Elle tenait un bloc-notes à la main et un crayon dans l’autre, comme si elle s’apprêtait à prendre la commande d’une dizaine de clients. Ils étaient les seuls.

- Que désirez-vous, Monsieur ? demanda-t-elle de sa voix âpre de fumeuse.

- La même chose, s’il vous plait, répondit Cédric en désignant discrètement de sa main épaisse, la tasse de café de Stéphane.

- Bien, répondit-elle sans noter quoi que ce soit et pinçant ses fines lèvres barbouillées de rouge.

Elle disparut derrière le comptoir.

- Tu as l’air fatigué mon ami, lui fit remarquer le patriarche avec une onde d’inquiétude dans l’intonation de sa voix.

- C’est peu dire, soupira le sexagénaire.

Il marqua une pause.

- Je crois que je suis las de me battre. Je commence même à me demander si je peux vraiment faire quelque chose.

- Et si tu commençais par me raconter tout ce que tu sais, lui proposa-t-il chaleureusement.

La serveuse revint avec une tasse fumante qu'elle déposa sèchement sur la table sans un sourire, ni un mot, ni même un regard avant de filer.

Stéphane se laissa volontiers convaincre par l'offre de son ami et lui exposa tout ce qu'il savait, jusqu'à sa découverte du nom du passeur d'âmes perverti, ainsi que l'ouvrage vraisemblablement volé à la bibliothèque des Origines. Cédric l'écouta attentivement sans l'interrompre, laissant refroidir son café. Son air grave souligna le sérieux avec lequel il prit en compte ces informations. Quand il eut fini de lui expliquer tout ce qu'il savait, le patriarche garda ses lèvres closes un moment, baladant ses doigts sur celles-ci, le regard perdu par-delà la vitre.

Non loin, la serveuse les observait. Cela n'avait pas échappé à Stéphane qui la soupçonnait d'avoir tendu l'oreille sur quelques brides de leur conversation, mais son intuition lui disait qu'elle ne dirait rien, elle avait déjà trop perdu en s'unissant à un passeur d'âme, alors se mêler de leurs affaires…

- Peut-être devrait-on s'intéresser de plus près… commença Cédric avant d'être soudain interrompu par l'entrée presque théâtrale de ce cher Auguste Breiztsheim.

La mâchoire et le cou de Stéphane se crispèrent instantanément, dévoilant sa panoplie de tendons. Se retrouver, par deux fois, dans la même pièce que cet être détestable en l'espace d'une matinée était plus que de la malchance, c'était

une malédiction. Toute sa personne laissait échapper un dédain si naturel que l'imaginer en étant dépourvu, c'était comme lui amputer un membre. L'accompagnait accroché à son bras de sa plus fidèle adepte, la Señorita Braccíon dont le chignon toujours impeccable trônait sur le haut du crâne comme l'aurait fait l'arrogance d'une couronne. Plus jeune que son mentor, elle le suivait comme son ombre et semblait lui vouer une dévotion aussi véritable qu'écœurante. Tous deux s'imposèrent à leur table sans attendre d'invitation. Breiztsheim se posa aux côtés de Cédric, se tenant ainsi en face de Stéphane. Quant à Braccíon, elle vint s'assoir à côté de lui avec tant de répugnance qu'il crut un instant qu'elle allait en avoir un haut le cœur. La scène parut presque surréaliste. Stéphane et Cédric ne bronchèrent pas un mot attendant que le Maître Patriarche fasse jouer ses cordes vocales.

La gorge de celui-ci ébruita quelques borborygmes avant de se déployer.

- Mon cher, cher Stéphane, as-tu conscience du foutoir que tu viens de me laisser ?
- Et si vous en veniez aux faits, Maître Patriarche, siffla le sexagénaire qui tentait de résorber sa colère.

Ses lèvres firent une lippe faussement boudeuse.

- Quelle déception tu fais pour notre vocation, mon cher Stéphane. Mais puisque tu sembles si impatient, venons-en à la raison de notre présence ici. Vois-tu, bien que je ne partage en rien tes théories, certains

évènements récents ont quelque peu mis l'accent sur tes propos de ce matin.

À sa grande stupéfaction, Stéphane perçut un certain malaise dans sa voix.

- Quels évènements ? s'enquit Cédric, plus rapide que son ami.

La bouche du Maître Patriarche se tortilla légèrement avant de répondre prudemment.

- Une trentaine d'humains ont été sauvagement tués cette nuit par leur propre chien qui à leur tour ont trouvé la mort, de manière tout à fait douteuse.

Stéphane se sentit tout-à-coup exsangue.

- Ou ? s'étrangla-t-il.

Les petits yeux arrogants de Breiztsheim se plissèrent tandis qu'un coin de ses lèvres se souleva.

- C'est là que ça devient… étrange. Cette horreur a été commise dans ton propre secteur, mon cher Stéphane.

- Êtes-vous en train de m'accuser d'avoir un quelconque rapport avec ces crimes ? réagit-il au quart de tour.

- Avoue tout de même que cela tombe à pic. Tout d'abord, tu viens affoler l'Assemblée, après quoi nous apprenons cette horreur, commise dans ton propre secteur. Il y a là matière à se poser des questions, non ?

Désarçonné, Stéphane chercha une réponse dans le regard de Cédric mais celui-ci était tout aussi estomaqué que

lui. Les arguments de Breiztsheim tenaient la route, mais comment pouvait-il imaginer qu'il ait pu commettre un tel acte, et pourquoi ? Comment ?

- Toutefois, reprit la voix suave de Braccíon, nous avons décidé d'accorder plus de crédit à vos propos de ce matin. Et après un vote quasi unanime, nous avons envoyé un éclaireur à Sapiensanimas, expliqua-t-elle comme si elle essayait d'avaler quelque chose d'infecte.

Son visage ovale se tourna d'un quart vers Stéphane pour lui lancer, de ses grands yeux noisette, un regard entaché d'une sévérité inique. Ce retournement de situation était totalement bancal, ça n'avait aucun sens. Où était le piège ?

- Pourriez-vous être plus explicite, grogna le sexagénaire. Vous m'accusez d'être à l'origine de cette monstruosité pour finalement « m'accorder plus de crédit » ! C'est totalement incohérent !

Breiztsheim se pencha au-dessus de la table pour y poser ses coudes. Le bout de ses doigts se joignirent, formant la pointe d'un triangle. Puis, ses deux index vinrent se coller à ses lèvres réunies en cul de poule.

- Voyons mon cher Stéphane, crois-tu que je me déplacerais jusqu'à toi, accompagné seulement d'une seule personne, si je te croyais coupable ? C'est une offense à mon intelligence !
- Alors pourquoi ces sous-entendus ?

- Connais-tu l’histoire du déclin des mérovingiens ? Les « major domus » mon cher Stéphane ! Charles Martel ! Pépin ! Les grands gagnants de ce déclin. Dans un contexte de crise, le dirigeant d’un royaume, d’un pays, ou d’un empire, se doit d’être omnipotent, et même omniscient, au risque de se voir expulser de son propre trône et oublié de tous, comme le fut ce cher Childéric III au profit de la fameuse lignée des Pippinides. Vois-tu, mon cher Stéphane, en cas de menace, les gens – qu’ils soient des hautes ou basses sphères – ont besoin de confier leur avenir et leur vie entre les mains de quelqu’un de confiance, de solide, quelqu’un qui a un savoir-faire sans pareil ! Une sorte de héros en somme !

Breiztsheim se mit à glousser sur sa dernière phrase, entraînant un ricanement de Braccíon. Au fil de son laïus, Stéphane comprit aisément là où voulait en venir cet ignoble Breiztsheim. Il avait sous-estimé sa soif de pouvoir. Ces sous-entendus quant à son implication dans les massacres de la dernière nuit étaient en réalité des menaces. De misérables menaces ! Tout ce qui l’intéressait, c’était de s’octroyer les mérites d’avoir lui-même découvert la menace. Il voulait les éloges ! Quel être répugnant…

- Je vois que tu commences à comprendre, mon cher Stéphane, dit-il avec une satisfaction dégoulinante.

Il s’adossa de nouveau confortablement dans son siège.

- Effectivement, c’est très clair, répliqua le sexagénaire en le fusillant du regard.

Sous la table, les mains de Stéphane s’étaient comprimées en des poings solides. Il baissa un bref instant le visage. Les yeux clos, il se résigna.

- Que voulez savoir ?
- Mais tout ! Mon cher Stéphane ! Tout ! s’esclaffa-t-il avant de s’arrêter net et de reprendre. Que veut cette menace ? Pourquoi tuer des interiens en utilisant des animaux ?
- Ça paraît évident, claqua sèchement la serveuse perchée au-dessus d’eux, son carnet en main. Vous désirez ? enchaîna-t-elle comme si de rien n’était.

Cette remarque inopinée faillit provoquer un fou rire chez Stéphane. Voilà qui était tout à fait inattendue, une simple interienne venait de mettre en doute l’intelligence dont se targuait tant le Maître Patriarche. Cédric eut plus de mal à se contenir et il dut se racler la gorge en maintenant son poing devant la bouche pour éviter le pire. La tête cireuse de Breiztsheim quant à elle se figea dans une expression presque indescriptible d’irritation.

- Je serais curieux d’entendre ce qui est si « évident », dit-il sur un ton acerbe.

De marbre, la serveuse ne se découragea pas.

- Il est évident, Mr Breiztsheim, que cette menace a pour but de déclencher une guerre.

Là où d'autres seraient devenu livides en comprenant la gravité de la situation, Breiztsheim, lui, vira dans un rouge de contrariété, du moins autant que son teint pouvait le lui permettre. Il n'accorda pas un seul regard à la serveuse qui judicieusement, s'éclipsa.

- Une guerre ? cracha-t-il.

Stéphane se contenta d'écarter ses paumes de main au-dessus de la table et de hausser les épaules, en signe de confirmation plus ou moins hypothétique.

- Je vois, reprit Braccíon, une guerre entre les interiens et les teneriens, je présume ?
- C'est la conclusion à laquelle je suis parvenu, opina le sexagénaire.
- Quoi d'autre ? pressa le Maître Patriarche.

Derechef, Stéphane étala ce qu'il savait. Mais cette fois, il omit volontairement la violation de la première des lois, la prophétie mystérieuse et la présence des deux sapiensiens chez lui. Pour le moment, il lui semblait plus avisé que seul Cédric en soit informé. En revanche, il fut contraint de révéler que l'un des leur avait trahi le sermon des passeurs d'âmes quand la Señorita Braccíon le questionna sur la façon dont la magie noire avait pu être introduite chez les interiens.

- Qu'entendez-vous pas « trahi » ? s'enquit pour la première fois Breiztsheim.
- Qu'il a été perverti par ce mal et qu'il utilise la magie de la pierre de nuit pour introduire ceux qui commettent ces meurtres.

- Qui donc ? interrogea-t-il plus pâle encore qu'il ne l'était.
- Michel Falcote.

OceanofPDF.com

Chapitre 12 : Arrestation, Nomination et Rassemblement

Ses doigts s’enfoncèrent à travers la membrane ondulante avec crainte, mais aussi avec une certaine excitation. La sensation fut inattendue. Une douceur tiède aussi agréable qu’énigmatiquement protectrice enveloppa sa peau, exactement comme l’aurait fait des nuages dans son imagination. Convaincu par cette première sensation, Marielle s’engagea entièrement à l’intérieur du portail. Néanmoins, elle ne put s’empêcher de garder les yeux clos et de retenir sa respiration.

Les sons s’étaient évanouis pour ne laisser place qu’aux battements de son cœur. Très vite, sa poitrine fut martelée par une montée d’adrénaline incontrôlable provoquée par la peur de ne pas pouvoir reprendre son souffle. Pouvait-elle respirer normalement dans cette goutte d’eau géante ? À cet instant, elle regretta amèrement de ne pas avoir eu la présence d’esprit de poser la question, avant d’y pénétrer. Puis, finalement à court d’oxygène, elle se résolue à se fier à son intuition. En effet, contrairement aux déductions qu’avaient pu faire ses yeux, sa peau, elle, lui soufflait que cette chose qui exhalait tout autour d’elle, n’évoluait pas sous une forme liquide. C’était tout autre chose. Peut-être était-ce un élément qui

n’existait pas sur Terre ? Vertigineuse par le manque d’oxygène, elle entrouvrit enfin les lèvres.

Il n’y eut ni eau, ni même rien. Absolument rien ne vint s’engouffrer dans sa bouche, mis à part une délectable douceur. Elle inspira profondément cet élément insaisissable jusqu’au plus profond de ses poumons, qui s’ouvrirent volontiers sans aucunes protestations. Soulagée, elle prit le temps de reprendre son souffle. Ses yeux toujours fermés, elle appréhendait maintenant, la lumière qu’abritait cet endroit. En effet, depuis son cauchemar, elle redoutait tout autant le noir absolu que les rayons ardents. Mais de nouveau, elle se laissa guider par son intuition qui lui murmurait que là où elle se trouvait, elle ne risquait absolument rien.

Ses paupières frétillèrent. D’abord hésitante, elles n’offrirent qu’un infime interstice à la lumière. Ses rétines semblèrent s’accommoder sans aucune souffrance au blanc éclatant qui nappait l’environnement intérieur du portail. Elle ouvrit finalement les yeux et tomba littéralement en pamoison. Cette atmosphère, cette luminosité, ce bien-être, cette impression d’apesanteur… *Se pouvait-il que les gens ayant fait l’expérience de la mort imminente, étaient en réalité témoin de cela ?* se perdit-elle dans ses pensées.

Marielle voulut tendre les bras devant-elle afin d’observer ses mains, mais seuls des contours brouillés lui parvinrent. Elle tenta de scruter l’horizon en plissant les yeux, mais il n’y avait que cette lumière édénique. Depuis combien de temps était-elle ici ? Elle commençait à perdre la notion du

temps et s’encouragea à continuer d’avancer… ou plutôt de descendre ce qui semblait-être être un escalier, lorsque tout à coup, la tendance s’inversa et qu’elle eût la sensation de monter des marches.

Peu à peu la luminosité s’amoindrit laissant l’opportunité à quelques nuances de couleurs se peindre devant elle. Sa vision fut comme déformée, exactement comme le faisait ces miroirs difformes, dans les fêtes foraines. Par instinct, elle avança l’une de ses mains, lorsqu’elle devina être sur le point d’entrer dans le monde de Tenereanimas. La chaleur disparue au profit d’un air frais, beaucoup plus vif. Alors qu’elle posait son deuxième pied sur les terres de cet autre monde, elle se sentit prise au dépourvue de retrouver toute la lourdeur de son propre corps. Elle fut comme scellée au sol durant quelques secondes avant de relever la tête pour promener son regard tout autour d’elle. Confuse par le brusque changement d’atmosphère et part la découverte du décor qui se déroulait en dessous et au-dessus d’elle, elle se passa les mains sur la figure comme pour être certaine de ne pas rêver.

- Marielle ? la héla une voix soucieuse, qu’elle identifia sans mal.
- Orion ? fit-elle volte-face, la mine étonnée.

En effet, sa voix n’avait pas résonné à l’intérieur de son crâne, comme elle avait eu l’habitude de le faire jusqu’ici. Ahurit, elle se souvint qu’il lui avait expliqué que son mode de communication par télépathie, n’était valable que dans son monde à elle. Ici, à Tenereanimas, ses cordes vocales vibraient

de la même manière que les êtres dotés « normalement » de la parole.

À côté de lui, Gaëlis se tenait droit comme un piqué, les bras croisés et les lèvres soudées. Elles l'étaient depuis qu'il avait été décidé qu'ils se rendraient à Tenereanimas tous ensemble, sans Stéphane. Elle savait qu'elle n'était pas innocente à ce mutisme de contrariété et redoutait d'affronter son regard. En effet, lorsqu'Orion avait exprimé le besoin de retourner dans son monde, afin d'informer les siens des derniers évènements rapportés par le vieil ours, Marielle avait immédiatement décrété qu'elle le suivrait. Alors qu'Orion n'avait émis aucune protestation, partageant son sentiment à cause de leur lien, Cheveux d'argent et Stéphane eux, s'étaient montrés plus que frileux à cette idée. Elle avait dû faire des pieds et des mains pour qu'ils acceptent et était, finalement, arrivée à ces fins lorsqu'elle avait évoqué la prophétie, ainsi que le risque que cela encourait s'ils ne restaient pas ensemble. Même si elle n'était pas certaine de croire elle-même en cet argument, ce fut tout de même celui-ci qui les poussa à lui donner raison. Ce fut à partir de cet instant que l'elfe était devenu stérile de parole et Marielle n'avait toujours pas su déterminée s'il s'agissait d'inquiétudes ou d'irritations.

Quoiqu'il en soit, Stéphane leur avait ouvert un portail dans la forêt, sans toutefois les suivre dans leur « excursion », car il devait retourner au plus vite à Portalis. Et à présent, elle se retrouvait planté là, dans ce monde « parallèle », avec pour compagnon de route, une panthère qui parle, un elfe boudeur,

et un ikypys volubile, alors que dix jours auparavant, elle rangeait la devanture d'une librairie dans un monde - son monde - qui lui avait toujours semblé entier.

- Est-ce que tout va bien ? voulu savoir Orion.

Elle l'observa, stupéfaite d'entendre une nouvelle fois cette voix surprenante sortir de sa gueule puissante.

- Oui, je crois que oui, marmonna-t-elle.

Ses yeux ahuris balayèrent les lieux où le portail les avait amenés. Jamais, elle n'aurait pu imaginer une telle flore. C'était bien au-delà du concevable pour une simple humaine.

- Non d'une aiguille ! retentit la voix fluette de Pico derrière elle. Voilà donc à quoi ressemble Tenereanimas ! Une grotte ?!

- Plus ou moins, intervint la panthère. Tenereanimas est en réalité un monde souterrain fait d'une multitude d'endroit comme celui-ci. Des cavernes et des galeries par milliers.

- Ce n'est donc pas une planète ? s'interloqua la jeune femme, ses yeux verts écarquillés.

Son cou se dévissa dans un sens puis, dans l'autre, au fur et à mesure qu'elle s'extasia devant ce tableau de couleurs, de formes, de sons et d'odeurs tous inconnus à ses sens. S'étendait devant eux une vaste grotte parcourue de vallonnement, sciée par un court d'eau dont l'une des rives était jouxtée par une forêt de stalagmites aux teintes peu ordinaire de crème et de turquoise. L'ensemble de la roche qui tapissait l'endroit avait des variantes de bordeaux et de roses,

marbré ici et là par ce qui semblait être de l'argent et du cuivre. De façon tout à fait invraisemblable, une grande partie de la végétation était comme dépourvu de couleur, leur donnant un aspect quasiment transparent. Les brindilles d'herbes lui firent penser à des lamelles que l'on aurait découpé dans du calque trempé. Vu du dessus, elles s'appropriaient les nuances colorées sur lesquels elles reposaient, mais si on les observait en portant son regard vers l'horizon, elles apparaissaient comme un manteau blanc aux reflets d'argent. Lorsqu'elle leva la tête, elle ne put s'empêcher de lâcher un soupir d'extase. En effet, l'impression de voir comme en plein jour dans ces vastes souterrains, provenait d'une myriade « d'ampoules » géantes dont la forme lui fit penser à celle d'œufs d'autruches. Chacune d'elles étaient maintenues par trois bras vert végétale qui l'entouraient depuis le dessous pour remonter jusqu'à leur sommet et se joindre en une seule tige. Ces tiges maintenaient ces énormes œufs de pâques depuis la voute à différentes hauteurs.

Toute cette flore dégageait des senteurs à la fois humides, métalliques et minérales. Ces effluves frais et piquants lui titillèrent les narines sans qu'elle puisse les identifier, tant elles se mélangeaient les unes aux autres. Où peut-être était-ce parce qu'elle ne les connaissait pas ? Quant aux sonorités, elles rebondissaient discrètement sur les différentes surfaces de manière presque musicale. Elles étaient peu nombreuses, puisque le vent ne faisait pas partie de la

partition dans ce monde souterrain mais elles étaient clinquantes, discernables et résonnantes.

Marielle sentit le souffle chaud d'Orion près d'elle. Surprise, elle se tourna vivement vers lui, attendant toujours la réponse à sa question.

- Tenereanimas est belle et bien une planète, lui révéla-t-il. Il s'agit ni plus ni moins de la planète Terre, mais dans une autre dimension. Là où la vie s'est développée sous sa surface.

Pico, accroupi près de la rive du court d'eau, doubla la jeune femme en s'empressant de prendre la parole.

- Comment pouvez-vous savoir qu'il s'agit de la planète Terre si vous vivez sous sa surface ?
- Nous n'avons effectivement jamais pu vérifier par nous-mêmes, mais cette information nous a été rapportée par les passeurs d'âmes. Nous n'avons aucune raison de ne pas les croire.
- Aucune raison, vraiment ? lança Gaëlis sur un ton suspicieux. Pourtant l'un d'eux utilise ses pouvoirs pour faire entrer les créatures du Sans Âme dans d'autres mondes pour y commettre des meurtres…
- Créatures qui gangrènent dans votre monde, coupa Orion en soulignant particulièrement les deux derniers mots de sa phrase.

Les lèvres de l'elfe tiquèrent une légère lippe après quoi ses bras retombèrent le long de son buste. Alors que Marielle s'attendait à une réplique piquante de sa part, il se contenta

d’un petit souffle d’exaspération avant de reprendre sur un ton égal.

- Cet endroit ne semble pas particulièrement habité, fit-il remarquer en questionnant du regard la panthère.
- En effet, c’est pourquoi j’ai précisément choisi cet endroit. Dois-je vraiment en expliquer les raisons ?
- Non, évidemment, répondit Gaëlis en scrutant méticuleusement les environs.

Cela allait de soi, même pour Marielle. Dans ce monde vivait un grand nombre d’âmes dites figées comme Orion et par conséquent, ils avaient parfaitement connaissance des lois qui régissaient le monde d’Animas. Un savoir qui rendait leur « escapade » très risquée. La discrétion était donc de mise.

- Suivez-moi, indiqua Orion qui se dirigeait déjà vers la forêt de stalagmites avant de s’arrêter quelques secondes, lançant son museau dans leur direction. Soyez discret…
- Est-ce qu’il y a des choses comestibles ici ? se répercuta la voix de Porc-épic sur les toutes parois rocheuses les plus proches.
- Par discret, j’entends silencieux ! grogna entre ses crocs Orion.

Aussitôt Marielle jeta un œil vers Pico dont les aiguilles s’agitèrent d’un léger tremblement. L’air satisfait de l’elfe, suite à la réprimande d’Orion, la rendit perplexe. En effet, ses deux êtres étaient aux antipodes l’un de l’autre et malgré tout, ils partageaient une amitié, de toute évidence sincère.

Contrairement à Pico, Gaëlis était véritablement difficile à cerner. Il était si… hermétique. Ses pensées, ses émotions étaient comme barricadées derrière une muraille impénétrable, rien ne semblait pouvoir en sortir ni y entrer. Pourtant, il y avait ce petit détail dans son regard qui incitait la jeune femme à lui faire confiance.

Tous marchèrent dans les pas de la panthère qui slaloma entre les immenses piques montant dont la taille devait avoisiner une vingtaine de mètre, estima grossièrement Marielle. À leurs pieds poussaient une mousse blanche glissante et si épaisse qu'on n'en distinguait plus le sol. Un sol que les yeux de la jeune femme suivaient avec beaucoup de sérieux, tant elle craignait de glisser sur ce tapis gluant. Non loin, les bruissements de l'eau victime de l'apesanteur, lui indiquèrent qu'ils ne s'étaient pas vraiment éloignés du court d'eau. Sans doute le longeaient-ils ? Elle n'osa pas demander, ni même prononcer un mot d'ailleurs. Ses mains se posaient tour à tour sur les piliers de roche humides et lisses, cherchant un équilibre à chacun de ses pas. Devant elle, l'elfe se frayait un chemin sans encombre avec une habilité et une légèreté déconcertante, à tel point que Marielle l'imagina traverser cet endroit chaotique au pas de course. Derrière elle, trottinait Pico qui jusqu'ici avait sur gardé le silence. Mais son quota de temps sans prononcer une seule parole venait d'expirer.

- Est-ce que cet endroit à un nom ? transperça sa voix fluette.

- Nous sommes dans la Vallée d'Arr, lui répondit Orion dont les oreilles s'étaient rabattues.

La jeune femme sentit l'agacement de la panthère.

- Et pourquoi personne ne vit dans cette Vallée d'Arr ? Elle semble pourtant…

Porc-épic ne put finir l'énoncé de son questionnement puisqu'il fut interrompu par le cri de Marielle qui venait, malgré toute sa prudence, de déraper sur cette maudite mousse. Alors qu'elle tenta vainement de reprendre son équilibre, elle bascula en avant pour terminer sa chute dans les bras de l'elfe qui s'était retourné. Immédiatement, elle se fustigea intérieurement pour sa maladresse, tout en se maudissant de s'être encastrer la tête la première sur la poitrine de l'elfe plutôt que sur l'un de ces stalagmites. Le sang lui monta aux joues. Les yeux clos, le nez plongé dans sa chemise soyeuse et les mains agrippées à sa veste, elle n'osa pas relever son visage, ni même bouger d'un seul pouce. Pourquoi cette soudaine gêne ? C'était ridicule, elle n'avait fait que déraper et ce rattraper… de justesse.

- Vos parents ne vous ont-ils jamais appris à mettre un pied devant l'autre ? lui parvint la voix de Gaëlis avec cette petite note de sarcasme.

Elle se dégagea aussitôt avec célérité afin de le fixer droit dans les yeux, les bras raidis et les poings fermés. Son indignation attisa ses joues littéralement en flammes.

- Navré qu'une simple humaine ait osé se rattraper sur sa personne le Prince ! rugit-elle. Mais pour

information, on lui a appris à marcher sur un sol tout ce qu'il y a de plus normal…

- Marielle… voulu intervenir la panthère.
- …pas sur une patinoire ! Et puis, ça aurait très bien pu vous arriver à vous aussi ! cracha-t-elle avec toute fois moins de conviction sur sa dernière réplique.
- Vraiment ? la défia-t-il apparemment amusé. De toute évidence…
- S'il vous plaît… insista Orion qui se trouvait maintenant à leur hauteur, une expression inquiète dans son regard.
- … les humains semblent dénués du sens de l'humour, ajouta-t-il en penchant légèrement la tête, faisant fi des propos de l'animal.
- Hé !! Regardez ce que j'ai trouvé ! s'enjoua Pico un crapaud immonde dans ses gros doigts mauves.

À la vue de l'amphibien, Marielle sursauta avant de faire instinctivement un pas en arrière l'entraînant malgré elle, dans une nouvelle chute. Cette fois ce fut son fessier et ses mains qui servirent d'amorce parmi cette végétation gluante qui au touché lui rappela celui des algues. Elle fut si excédée par cette nouvelle maladresse, qu'elle ne put contenir un cri enragé provoquant, à sa grande surprise, l'hilarité de l'elfe. Son rire, qu'elle croyait inexistant, résonna de façon surprenante, presque cristalline. Son visage désormais sertit d'un sourire presque contagieux, lui happa sa contrariété. Prise au dépourvue, elle sentit monter en elle un éclat de rire qui

promptement retomba dans le fond de sa gorge, lorsque Orion se propulsa d'un bon derrière elle, crocs et griffes dehors.

Le souffle coupé, son cœur se mit à battre violement dans sa poitrine.

- Orion ! tonna une voix chargée de testostérone. Que font ces interiens dans notre monde ?

Marielle pivota sur elle-même.

Scellé entre deux stalagmites, une masse de muscles sombre recouverts d'un pelage argent par endroit les scrutait outrageusement depuis ses petits yeux noirs. Sa carrure et sa taille démesurément grandes à côté de celle de ces congénères qui n'étaient autre que les gorilles, les plongea dans l'abîme de son ombre. Malgré le choc et la peur grandissante, Marielle percuta qu'il s'agissait d'une âme figée. Elle ne vit pas la réaction de Gaëlis et Pico qui se trouvaient dans son dos mais imagina sans mal celle de Porc-épic dont les aiguilles devaient fortement s'agiter.

- Toldro, attends, avertit Orion, tu n'as aucune idée de quoi il s'agit.

La crainte et la frustration haletante de l'animal traversa la jeune femme de part en part, amplifiant sa propre peur. Subitement, elle perçut plusieurs ombres en mouvement entre les piliers, lui hérissant littéralement l'échine. Orion, sensible aux émotions de Marielle banda un peu plus ses muscles et enfonça ses griffes dans le sol. Sa gorge s'inonda d'une vibration défensive.

- C’est pourtant clair comme de l’eau de roche, gronda le gorille. Toi et ces trois êtres venez de transgresser la première des lois, siffla-t-il avant de faire pivoté d’un quart son torse vers l’arrière. Arrêtez-les ! ordonna-t-il.

Impossible de se défaire de la vision de ces deux phénix aux ailes déployées, sculptés dans cette pierre poreuse et rouge qu’était le fusiore, s’incrustant dans les deux immenses portes blanches de la Salle de Réception, derrière lesquelles bourdonnait une masse impressionnante de voix. Ces voix appartenaient, en grande majorité, aux marins de la flotte royale elfique. Ils attendaient avec impatience, que le visage de celui qui allait être nommé commandant suprême, soit enfin dévoilé.

C’était lui, Braxile Irgoyel, qui allait contre toute attente recevoir ce titre, dont-il n’avait d’ailleurs jamais soupçonné l’existence. Ce qu’avait en tête le roi, n’était autre que de constituer une armée maritime. Celle-ci annonçait le glas d’une paix de plusieurs millénaires et le commencement d’une guerre sans merci, d’une extermination pure et simple de ce mal viral qui se répandait à leur insu. Mais ce titre, cette fonction, était de façon bien plus personnelle pour Braxile, une justice et une vengeance. Cette nomination n’allait pas apaiser pas sa colère, ni même remplir ce vide douloureux dans son cœur mais elle lui permettrait, tout au mieux, de canaliser son esprit contre les créatures du Sans Âme.

Ses pensées se focalisèrent un moment sur son frère. Locaz lui manquait terriblement. Il aurait dû être là. Il aurait dû être à sa place. Tout à coup, le fil de ses réflexions glissa sur cette phrase énigmatique que lui avait soufflé la Prêtresse des fées : « Elle l'a avalé, mais pas encore digéré ». Où avait-elle voulu en venir ? Existait-il un lien avec Locaz ? Était-il possible qu'il ne soit pas… non ! Pas de faux espoir ! Ce qu'il détestait ses phrases sans queue ni tête et dont la signification restait aussi obscure que l'étaient les yeux de ces saloperies d'almorves.

- J'espère que cet apparat vous convient tout autant que vos prochaines fonctions ? s'assura le roi qui se tenait à ses côtés.

Il était, en effet, affublé d'un costume que seul les plus nobles pouvaient prétendre posséder dans leurs armoires. D'une teinte vert canard et cousu de fil d'or, il était parsemé de fioritures. La veste trois quart était sertie d'une ceinture en broderie, et le pantalon s'enfonçait élégamment dans des bottes saillantes. Pour finir, sous sa veste reposait une chemise soyeuse, d'un vert beaucoup plus pâle.

Machinalement, il se passa les doigts sur sa tempe gauche, là où se dessinait sa récente cicatrice.

- Je crains que les fonctions me conviennent bien mieux que l'apparat, avoua-t-il sans se cacher de sa contrariété. Est-ce vraiment nécessaire toutes ces mondanités ?

Braxile avait accepté à contre cœur le cérémonial. Le convaincre n'avait pas été une mince à faire, et c'était la princesse Acalia qui en était venu à bout. Pourquoi avait-il fallu qu'il lui cède ? Après tout, il ne lui devait rien. Au contraire ! Il lui avait sauvé la vie et en prime, il l'avait ramené à son père.

Le roi Aratero, visiblement tendu, réussit tout de même à dégager son visage d'un sourire.

- Votre franc-parler est une vraie bouffée d'air frais, capitaine Braxile.
- Heureux de vous rafraichir, Sire, ironisa-t-il.

Autour d'eux, s'agitait le personnel qui se préoccupait, avec un peu trop d'enthousiasme au goût de Braxile, des dernières retouches de leur costume, à lui et au roi. Un peu plus en avant, posté devant les portes de la Salle de Réception, quatre gardes vérifiaient assidument les allers et venues des différentes personnes présentes.

- Pour répondre à votre question, oui « ces mondanités » sont nécessaires. Vous devez savoir que ce titre de commandant suprême fut jusqu'à aujourd'hui, selon les traditions et différents protocoles, héréditaire. Vous l'accordez est une dérogation sans précédent dans notre histoire. Et c'est pourquoi, il est important de faire les choses officiellement, afin de vous garantir toute crédibilité, non seulement aux yeux de la flotte royale, mais aussi aux yeux de tout un peuple.

- Héréditaire ? rebondit aussitôt le futur récipiendaire, abasourdi par cette révélation.

- Vous avez bien entendu, capitaine Braxile, lui sourit le roi. Ce titre est héréditaire.

Braxile fixa le roi, déconcerté.

- Mais… à qui donc vais-je prendre ce titre ? chuchota-t-il.

La mine du roi Aratero parut amusée.

- À moi-même, capitaine Braxile.

Cet aveu eut pour effet de lui clouer les lèvres. Son facies se figea en une expression confondue que le roi ne put surprendre, puisqu'il avait déjà porté toute son attention sur les portes colossales de la Salle de Réception. En effet, les gardes avaient commencé à les faire pivoter sur leurs gonds, les faisant gémirent dans un grincement retentissant. Dérouté par ce que venait de lui dire le roi Aratero, Braxile mit un moment avant de sortir de sa léthargie et de saisir ce qu'on lui demandait.

- Capitaine Braxile ? l'interpella le roi qui avait déjà avancé de quelques pas. C'est à nous.

- Heu… Oui, Sire, se secoua-t-il la tête.

Pour la première fois, ce qu'il lut sur le visage du roi l'apaisa. Son regard aux éclats métalliques débordait sincèrement de bienveillance et il crut durant un court instant y voir la même intensité, le même sentiment que lui avait toujours porté son frère, cet instinct protecteur. Il observa cet elfe quelques secondes, qui vêtu de blanc et d'argent, lui

apparut soudain comme un être profondément bon. Malheureusement, la douleur dut à la disparition de Locaz et le mépris que leur avait infligé la reine, ne lui permettait pas d'accorder son entière confiance au roi. Peut-être fallait-il laisser cet ouvrage au temps.

Bien qu'honorer par la décision du roi de lui léguer ce titre, une question le taraudait. Pourquoi lui ? Pourquoi pas l'un de ses meilleurs commandants, ou même capitaines ? Lorsque l'on connaissait un tant soit peu le roi Aratero, il était évident que cette décision était toute aussi impulsive que réfléchit. Alors que Braxile avançait tel un spectre, perdu dans les rouages de son esprit, il en vint à supputer qu'il avait été l'opportunité qu'attendait le roi. Un être touché personnellement par les actes meurtriers des créatures du Sans Âme, un être qui s'était déjà montré capable de les affronter, un être qui n'hésiterait pas verser son propre sang pour y mettre fin. Un être comme lui. Cette hypothèse lui sembla la plus évidente, toute fois, il ne manquerait pas de l'interroger à ce sujet.

Il était maintenant à quelques mètres de l'encadrement des portes, désormais, grandes ouvertes. Devant lui, se déroulait un horizon surchargé de tête. La salle était engorgée de marins aux regards solennels et soucieux. Un trac inattendu s'enroula autour de son estomac. Son regard se voilà d'une ombre éphémère. *Si seulement Locaz avait pu être témoin de cet évènement,* se laissa-t-il penser en esquissant aussitôt sa probable réaction. Au vu de son accoutrement, il aurait ri à

gorge déployé sans pour autant altérer ce pétillement de fierté dans ses yeux, qu'il avait si souvent eut à son égard. Cette même fierté qu'il avait pu observer, lorsque pour la première fois, il avait fait naviguer ce vieux rafiot sans sa permission, pour en ramener un sceau débordant de poisson. Des poissons qui à sa grande déception s'étaient révélés non comestible provoquant chez son frère un interminable fou rire. Là où d'autre l'aurait sermonné pour son initiative irréfléchie et pour la fâcheuse conséquence d'un maigre dîner, Locaz, lui, avait pris le temps de lui montrer, depuis un manuel, les différentes espèces qu'abritait la mer Jaya tout au long de leur soirée. Et puis, ils avaient ri tout en imaginant leur avenir à bord d'un magnifique navire, comme ceux de la flotte royale… et aujourd'hui Braxile, s'apprêtait à voir leur rêve prendre vie, mais sans son frère.

Le dos arqué, la mâchoire tendue, son avancé sous le regard scrupuleux de l'audience lui sembla durer une éternité. Combien étaient-ils ? Le roi ne lui avait-il pas assuré qu'ils ne pouvaient pas être tous présents à cette cérémonie ? Un grand nombre de navires avaient reçu l'ordre de rester déployés sur la mer Jaya. De plus, on lui avait expliqué qu'un rassemblement total était impossible en si peu de temps. Seuls les plus proches navires avaient fait le déplacement. Pourtant leur nombre lui parut vertigineux.

Le trac devint pesant et une pointe quasi paralysante s'insinua dans sa nuque. Ce fut uniquement à cet instant précis qu'il mesura toute l'étendue et l'importance du titre qu'on

s’apprêtait à lui remettre. Il déglutit. Sa gorge asséchée par l’angoisse se mit à le brûler. Autour de lui, la famille royale était représentée par les princesses Fénicié, l’aînée dont l’allure sévère mesurait tout le sérieux qu’elle accordait à cette nomination, Acalia, dont il savait désormais que la grâce et la douceur cachait une personnalité solide, et enfin Siusla dont les goûts vestimentaires et les yeux fournis de malice laissaient présager un caractère flamboyant. Seuls manquaient la reine Azla et le prince Gaëlis.

Alors que la voix du roi se diffusa dans toute la Salle de Réception ouvrant la cérémonie, une autre bien plus tenue se glissa jusqu’à son oreille.

- Le déroulement est assez bref, le rassura la princesse Acalia qui s’était discrètement approchée de lui.

Ses yeux roses s’étaient posés sur lui avec un brin de tendresse. Il lui fallut un moment avant de pouvoir s’en détacher et de détendre ses muscles autant que possible.

- Il serait préférable que cela le soit, murmura-t-il la mâchoire grinçante.

Elle se pencha un peu plus vers lui, laissant planer son délicat parfum jusqu’aux narines de Braxile.

- N’oubliez pas de respirer et tout se passera bien, tenta-t-elle de la tranquilliser de nouveau.

Visiblement, sa nervosité devait exsuder par tous les pores de sa peau au grand dam de son orgueil et de sa fierté. Brièvement, il lui lança un regard interrogatif. En effet, il se

sentait dérouté par cet intérêt sympathique que semblait lui porter la princesse. Lui qui avait jusque-là fait figure d'arrogance, dupliqué d'une humeur exécrable, fut tout-à-coup déconcerté par cette attention qui insinuait, sans aucune réserve, qu'elle ne lui vouait nulle rancœur. Il ne sut dire ce qui l'excédait le plus, le trac que lui provoquait cette foutue cérémonie, où cette prévenance dont faisait preuve la princesse Acalia. Le plus embarrassant, fut d'admettre que sa présence à ses côtés l'apaisa quelque peu, lui permettant enfin d'appréhender du regard la foule de marin.

Son anxiété lui ayant volé toute son attention depuis son entrée, il n'avait pas réalisé que tous les membres de son équipage étaient présents, juste devant lui, au premier rang. Ils étaient comme fondus dans la masse à cause de ces uniformes, aux teintes bleues, les désignant officiellement marins de la flotte royale. Rapidement, il repéra Mevyre et son regard de braise notoirement amusé par sa tenue inhabituelle tirée à quatre épingles, ainsi que son évident malaise. À ses côtés, se tortillait Mazere ce qui visiblement agaçait Phloxk dont la mine renfrognée redonna les prémices d'un sourire à Braxile. Aucun d'eux n'avaient regimbé, ni même sourcillé lorsqu'il leur avait expliqué que l'équipage devait être disloqué et que chacun d'eux se verraient obtenir la charge de co-capitaine, sur autant de navire que possible. En effet, un accord avait été passé avec le roi, afin que tous les membres puissent occuper un poste stratégique pour transmettre rapidement et efficacement leurs savoirs sur les almorves.

Les échos de la voix du roi Aratero cessèrent. Avec noblesse, Fénicié s'avança jusqu'à son père, tenant entre ses mains un coussin aux reflets métalliques sur lequel reposait l'objet qui symboliquement, le pensait-il à cet instant, allait faire de lui le commandant suprême de la flotte royale. Le roi pivota vers lui, le visage solidement solennel.

- Capitaine Braxile Irgoyel, prêtez-vous serment devant ce rassemblement de vous plier à toutes les obligations et conséquences qu'implique le titre de commandant suprême ?

Une vague de panique l'inonda d'un vertige mais déterminé à ne pas faillir, il reprit le contrôle promptement.

- Je fais le serment… l'aridité de sa gorge rouilla sa voix sur ses premiers mots, et il dut déglutir avant de reprendre. Je fais le serment, ici et maintenant, d'assurer les fonctions qu'incombe le titre de commandant suprême dans un dévouement le plus total.

Le roi approuva d'un hochement de tête puis, s'empara de ses deux mains de l'objet du titre en question. D'un geste élégant, il invita Braxile à s'avancer, après quoi celui-ci posa un genou à terre, suivant contentieusement le protocole que lui avait exposé la princesse Acalia.

- Moi, Aratero Byakouhiel, roi des elfes, vous accorde à titre exceptionnel, à vous Capitaine Braxile Irgoyel, le titre de commandant suprême.

Et de ses doigts graciles, le roi enfila sur la main gauche que lui tendit Braxile, le gant noir qui, constata-t-il, avait été

cousu dans une peau d'une incroyable finesse. Autour de celui-ci était fixé un entortillement de métal blanc extrêmement précieux, composant plusieurs symboles dont il ignorait la signification, mais qui étrangement ne lui étaient pas inconnus. Au contact de ce gant, sa respiration se coupa. Une sensation indicible se distilla immédiatement dans ses veines à une allure folle. Il ne put contenir un hoquet de stupéfaction sous cette décharge inattendue dont il identifia rapidement la nature. Cet objet recelait d'une grande source de magie. Troublé, il leva les yeux vers le roi avec l'intention de l'interroger, mais seuls ses lèvres bougèrent, aucun son ne s'évada de sa bouche. Le roi Aratero dut comprendre aussitôt son désarroi et se pencha discrètement.

- N'ayez crainte, je vous expliquerai de quoi il retourne, lui souffla-t-il tout bas.

Et dans un geste subreptice, celui-ci fit pivoter une des petites pièces en métal sur le dessus du gant, celle qui formait trois petits cercles enroulés les uns dans les autres. Un mécanisme se déclencha, le fourmillement redoubla au point d'en devenir brûlant, obligeant Braxile à se mordre l'intérieur de la joue afin d'étouffer sa douleur. La peau noire se moula littéralement sur sa peau jusqu'à se confondre avec celle-ci, avant que le métal ne fasse de même. Puis, la douleur disparut comme elle était venue.

Doucement, le roi incita le récipiendaire à se lever pour faire face à la foule qui semblait avoir retenu son souffle en même temps que lui. Graduellement, des mains commencèrent

à claquer, pour finir dans un tonnerre d'applaudissement, scellant la cérémonie du nouveau commandant suprême.

Jamais, il n'aurait pu envisager qu'un jour il mettrait les pieds dans le monde de Tenereanimas. De même que jamais, il n'aurait pu imaginer qu'il s'y ferait arrêter par les ténériens eux-mêmes. Pire encore, jamais il n'aurait cru possible que l'on puisse l'escorter les mains liées, jusqu'à une cellule qui n'était autre qu'une fleur géante, dont la tige pliée en deux amenaient les pétales à toucher le sol, formant ainsi l'enclave dans lequel on l'avait enfermé. Et par-dessus tout, jamais ils n'auraient dû céder au caprice de cette interienne qui n'avait pas voulu en démorde quant à l'idée de suivre Orion.

Gaëlis, les bras fermement croisés, le visage taciturne, tournait le dos à sa colocataire de prison, Marielle. Perdu depuis un moment dans ses réflexions, ses yeux étaient rivés sur le mur de pétales veineux, dont la surface suintait une substance empoisonnée, rendant toute tentative d'évasion impossible. Derrière ces pétales, il pouvait percevoir l'autre fleur géante qui emmurait Orion et Pico, à seulement quelques mètres. Soupirant, il ne put s'empêcher pour la énième fois de lever la tête vers les pistils, probablement empoisonné eux aussi, qui le pointaient dangereusement. L'endroit était exigu. Vraiment, bien trop exigu pour lui qui avait eu quelques difficultés à se faire à monde sans ciel. Refouler son sentiment d'oppression, lui était de plus en plus difficile.

Il savait l’interienne assise en tailleur, derrière lui, sur ce sol tapis de cette verdure incolore. Cette végétation dépourvue de couleur devait être la conséquence d’un monde sans soleil, même s’il y avait cet éclairage mystérieux diffusé par ce qu’Orion avait nommé des éclaireuses. Alors que leur périple de plusieurs heures en tant que prisonnier aurait dû les réduire au silence, Pico lui s’était senti d’humeur à poser tout un tas de questions, assénant en particulier le tenerien. Sans oublier Marielle qui n’avait pas cessé de gindre à propos de ses pieds douloureux. Ce fut seulement à mi-chemin que les mastodontes de muscles, des gorilles semblait-il, avaient réclamé le silence. Dès lors, Pico et Marielle n’avaient plus émis une seule note.

Durant une partie de cette « escorte » accablante, Gaëlis s’était mis à envisager une évasion. Ses pouvoirs, combinés à ceux de Pico auraient pu être plus que suffisant pour s’enfuir. Seulement après mure réflexion, s’échapper de cette situation par la force n’aurait peut-être pas été la meilleure des solutions. Très vite, ils auraient été traqués par une armée de teneriens qui aurait été extrêmement difficile à semer, et ce même avec la magie qu’ils possédaient. De plus, la probabilité pour qu’ils soient dénoncés dans les autres mondes étaient bien trop grande, rendant leur éventuelle cavale tout simplement utopique. Finalement, s’évader aurait sonné comme une condamnation sans même un procès et les conséquences auraient été bien plus lourdes que d’obtempérer à leur arrestation. De toute évidence, ils allaient devoir se montrer

très habile pour trouver une autre issue. Étrangement, ses inquiétudes quant à la suite des évènements n'avaient pas véritablement égratignée cette assurance qui sommeillait discrètement en lui depuis qu'il avait quitté son propre monde.

Les murs, bien que ténues, de leur geôle, l'empêchait de voir avec précision Orion et Pico. En revanche, tout le monde profitait clairement de la voix fluette de l'ikypys qui soliloquait sur tout un panel d'hypothèse sur ce qui pouvait leur arriver de pire. Même si le tenerien restait silencieux, Gaëlis cru percevoir ses oreilles rondes s'aplatir, un mouvement dont il supposa être la traduction d'un agacement. Il hésitait à intervenir.

- … je ne donne pas cher de nos aiguilles, enfin « peau » pour vous autres, débita-t-il d'une voix frémissante. Bien que te concernant, songea-t-il tout haut, le coude dans une main et l'autre enrobant son menton, il est plus avisé de parler de fourrure, une magnifique fourrure, il faut l'avoué. Vont-ils nous laisser dépérir ici jusqu'à ce que l'on meure de faim ? changea-t-il de sujet le plus naturellement du monde. Rassure-moi, tu n'es pas carnivore ?
- Ai-je l'air de brouter de l'herbe ? grogna la panthère, en guise de réponse.

Gaëlis devina le tremblement léger des aiguilles de Pico quand il le vit faire un pas en arrière. Si Orion pensait l'avoir réduit enfin au silence, c'était peine perdue.

- Tout de même, reprit-il, cette détention n’est vraiment pas commode, ni même appropriée. Nous n’avons tué personne, du moins pas à ma connaissance, lança-t-il sans laisser le temps à Orion de répliquer à son sous-entendu. C’est abominable, si l’on a le malheur de trébucher et d’entrer en contact avec ces pétales empoisonneuses, nous sommes… condamnés, dit-il sur un ton fataliste avant de se tortiller le cou, inspectant probablement d’un peu plus près les murs de pétales. Sont-elles carnivores ? Non, parce que si je dois finir dévoré par une fleur géante, j’aimerais autant le savoir… ou peut-être pas, à la réflexion. Sais-tu que dans notre monde nous avons également des spécimens de plantes tout à fait extraordinaires, voir même effrayantes selon les espèces. Cela me rappelle la fois où j’étais à la recherche du meilleur fabricant d’ostref de tout le continent Dailes. J’avais pu glaner quelques informations ici et là, conduisant directement près des montagnes de Nizes, la où le climat et la richesse de la terre sont idéal pour obtenir un nectar proche de la perfection. Je n’étais plus qu’à une heure… l’ikypys stoppa net, remarquant la réaction de son compagnon de cellule. Tu ne te sens pas bien ? s’enquit-il.

Orion venait, probablement désespérer par ce monologue interminable, de s’allonger, posant dans un grand soupir, son museau à terre entre ses deux pattes. Cette fois Gaëlis eut pitié.

- Pico ! Tu vas finir par tous nous noyer, si tu ne cesses pas tes déferlantes de mots, l'avertit-il.

L'elfe n'eut aucun mal à deviner l'air renfrogné de son ami lorsqu'il entendit celui-ci ronchonner quelques plaintes inaudibles.

- C'est pas trop tôt, s'élava soudain la voix de Marielle, derrière lui. Je commençais à redouter l'arrivée d'un sérieux mal de tête.

L'elfe pivota. Elle n'avait pas bougé depuis leur arrivé. Toujours assise sur le sol, les jambes croisées en tailleur. Le visage baissé, elle faisait mine de s'intéresser à ses ongles. Gaëlis remarqua que ses joues s'étaient finalement décolorées de ce rouge dont elles s'étaient teintes, au moment de sa contrariété dans la Vallée d'Arr. Un feu qui s'était permis de flamboyer tout au long de leur marche, sûrement parce que celle-ci avait été particulièrement intensive. Alors qu'il allait se contenter de se retourner sans un mot, il l'a vit poser ses mains sur ses jambes et relever la tête. Son regard d'un vert intense, souligné par ces pommettes rehaussées, le scruta non sans une pointe de défi. Décidément, cette interienne possédait certaines similitudes avec sa sœur Siusla, son impulsivité entre autre.

- On peut savoir ce qui vous amuse ? lâcha-t-elle, soudain sur la défensive.

L'elfe ne s'était pas rendu compte que ses lèvres s'étaient étirées en un sourire, probablement apparu au

moment où ses pensées c'étaient tournées vers sa sœur. Pris de court, aucune réplique valable se forma dans son esprit.

- Rien, fut tout ce qui s'échappa de sa bouche.
- Rien ? Vraiment ? Alors votre visage est tout-à-coup épinglé d'un sourire au moment où vous me fixez, sans aucune raison ?
- Est-ce que tous les interiens sont aussi susceptibles que vous ? la piqua-t-il au vif. Où est-ce une de vos spécificités ? En plus, de votre manque d'humour, ajouta-t-il sur un ton provocateur dont-il s'amusa.

Il n'avait pas encore fini sa dernière phrase qu'il fût saisi de constater, à quel point, il avait fait mouche. En effet, ses joues s'étaient empourprées en moins de temps qu'il n'aurait fallu pour le dire, dévoilant son sentiment de vexation. Ce fut lorsque ses yeux le dardèrent avec cette intensité de reproche, qu'il se rassura d'être face à un être dépourvu de tout pouvoir, car dans le cas contraire, il aurait certainement été réduit en cendre. Nonobstant sa réaction démesurée, une fois de plus, il ne put retenir un nouveau sourire.

- Vous vous moquez de moi ! explosa-t-elle. Pour qui vous prenez vous avec vos réflexions ? Vous ne me connaissez pas ! Et en plus vous avez l'audace de recommencer ! fulmina-t-elle.
- Recommencer quoi ? demanda-t-il l'air faussement innocent, tout en essayant de contenir son hilarité.

- Ce « rien » de foutu sourire ! C’est quoi votre problème avec moi ?

- Mais aucun. Absolument aucun. Vous, en revanche, je n’en dirais pas autant, ajouta-t-il sur un ton à la fois pausé et un brin espiègle.

- Comment… Vous… s’enragea-t-elle à court de mot, avant de laisser échapper un grognement de frustration.

Elle semblait véritablement sur le point d’exploser, ce qui convainquit l’elfe de ne pas la contrarié d’avantage et se résigna donc à apaiser l’atmosphère.

- Peut-être ne devriez-vous pas prendre au premier degré tout ce que l’on vous dit, s’exprima-t-il avec douceur tout en s’accroupissant. Si vous tenez tellement à connaître la raison de mon sourire, il s’agit tout simplement de vos réactions, qui sont disons quelques peu excessives.

Les traits du visage de la jeune interienne se décontractèrent légèrement.

- Et bien, peut-être devriez-vous envisager à vous amuser sur des choses, disons quelques peu plus « normales », bougonna-t-elle.

Cette dernière réplique eut l’effet d’assombrir Gaëlis quelques instants. Non qu’il se reprochait son propre comportement, ou encore qu’il se soit sentit vexé par cette remarque, mais parce qu’il s’agissait plutôt d’un rappel sur son humeur habituelle. En effet d’ordinaire, il n’était pas enclin à s’amuser ou à rire, en particulier lorsqu’il se trouvait dans une

situation critique. Et celle-ci était de loin la plus critique ! Pourtant, cela lui était venu aussi naturellement que de remplir ses poumons d'oxygène. Était-ce parce qu'il avait quitté son monde ? Un monde dans lequel pesait sur lui son passé, ses responsabilités en tant que prince ? Ou était-ce ces êtres qui ne savaient rien de lui et qui, malgré lui, l'évadaient de ses habituels tourments ? Néanmoins, il se souvint qu'il fût un temps où cette tendance à la moquerie était l'un de ses traits de caractère, au grand dam de ses sœurs.

Alors qu'il s'apprêtait à terminer son laïus par des excuses pour avoir froissé Marielle, il se ravisa. Elle s'était levée d'un bon pour s'approcher dangereusement du mur de pétales. À son tour, intrigué, il se releva avant de se pencher et d'observer ce qui avait accaparé l'attention de la jeune interienne. Au loin, il distingua une silhouette avançant dans leur direction. Marielle continua de progresser lentement vers le rideau empoisonné et se fut lorsqu'elle s'apprêta à prendre appuis de ses mains sur les pétales que Gaëlis, instinctivement, la saisit par la taille pour la ramener brusquement vers lui.

- Eh ! Mais ça ne va pas ! regimba-t-elle. Lâchez-moi !
- Êtes-vous suicidaire ? la sermonna-t-il sèchement, tout en lui désignant d'une main les parois veineuses de la fleur.

Percutant le risque qu'elle venait de prendre, ses traits se décomposèrent, son visage blêmit. L'elfe craignit un instant

qu’elle perde connaissance et resserra sa main autour de sa taille. La mâchoire détachée, elle leva les yeux vers lui.

- Je… je suis désolée, balbutia-t-elle.
- Vous devriez être plus attentive à ce que vous faites. Un jour viendra où il n’y aura personne pour vous rattraper, la mit-il en garde sévèrement.

Aussitôt, elle se rembrunit rappelant toutes les couleurs qui l’avaient fui.

- J’imagine que je dois vous remercier, dit-elle comme si on lui avait arraché les mots depuis le fond de sa gorge.
- Mais de rien, siffla-t-il, désenchanté par le ton qu’elle venait d’employer.
- Vous pourriez me lâcher maintenant… s’il vous plaît ? fit-elle les lèvres pincées.

Promptement, il détacha sa main de sa hanche et pivota en direction de la créature qui continuait de se diriger vers eux tout en ruminant intérieurement sur la mauvaise foi de l’interienne. Curieux de pourvoir détailler plus amplement le visiteur, Gaëlis se mit en quête de trouver un endroit où l’épaisseur de pétales était aussi réduite que possible. Quelques rapides coups d’œil lui suffirent pour en trouver un qui par chance fut à sa hauteur. Précautionneusement, il plaça ses yeux devant cette surface infime, lui permettant enfin de visualiser l’individu en question. À sa droite, il perçut Marielle qui venait de l’imiter en trouvant un autre point d’observation. Malheureusement, celui-ci se situait quelques

centimètres au-dessus de son champ de vision, l'obligeant à se mettre sur la pointe des pieds. Il voulut lui faire une remarque à ce propos, mais se reteint de justesse afin d'éviter une nouvelle réaction explosive de sa part.

La créature, d'une masse trapue, marchait lentement sur ses deux pattes jaunes pourvues chacune de quatre ongles noirs. Sa morphologie était, de toute évidence, extrêmement proche de celle des volatiles. Elle possédait un plumage gris bleu, excepté sur le bout de ses ailes qui étaient maculées d'un blanc et qui semblaient comme atrophiées. Sa tête teinte d'un gris plus foncé, était prolongée d'un bec crochu taché de rouge à son extrémité ainsi que de plusieurs plis à sa base. Alors qu'elle arrivait enfin à leur hauteur, Gaëlis pu jauger sa taille comme étant équivalente à celle de Pico.

Dans l'autre cellule, l'elfe vit Orion se redresser prestement. Gaëlis devait admettre que dans cette posture droite et fière, le tenerien paraissait impressionnant. Ce n'était pas seulement cette indéniable allure de prédateur mais ce qui émanait de lui, comme s'il était à lui seul la définition même du paradoxe d'un état primaire et d'une intelligence redoutable. Un être à la fois brut et noble.

L'imposant volatile venait d'arriver devant la geôle de la panthère.

- Calaho ! souffla Orion qui ne chercha pas à masquer son étonnement. Toi ? Ici ?

Le visiteur pencha légèrement la tête tout en faisant cligner ses deux petits yeux noirs.

- Et bien mon ami, il semblerait que tu te sois mis dans une salle posture ? claqua-t-il du bec d'une voix grinçante.

- Les apparences sont trompeuses… voulu se justifier le tenerien avant de se replier sur la défensive. À dire vrai, je ne vois pas pourquoi je perdrai mon temps à t'expliquer quoique ce soit ?

- Peut-être parce que je suis l'un des seuls qui puisse t'aider, toi et… il balaya chacun d'eux du bout d'une de ses ailes, tes « amis ».

- Vraiment ? douta ouvertement Orion. Pourtant lors de ma dernière visite, c'est bien toi qui a rejeté en bloc l'avertissement dont j'étais venu vous informer ?

- Dubitatif ! affirma-t-il en pointant le bout de son aile vers le haut. J'étais dubitatif. Comprend tout de même que ton histoire était… à dormir debout, si je puis dire. Mais, tu as attisé ma curiosité et j'ai donc fait quelques investigations personnelles.

Calaho fit une pause durant laquelle il étira son cou afin de couler son regard sur les alentours, comme pour s'assurer que personne ne les épiait.

- Qu'ont-elles donné, ces investigations ? s'impatienta Orion.

- De dubitatif, j'en suis venu à être inquiet. Très inquiet. Il se trame quelque chose de très mauvais. Oui, très mauvais.

- Et je suis certain que tu es encore bien loin du compte, Calaho.

- Dans ce cas, explique-moi ! À moins que croupir ici, soit votre seul plan de sortie.

À cet instant Orion eut une réaction surprenante. En effet, il interrogea l'elfe du regard, attendant son aval pour parler à l'oiseau. Gaëlis, surpris d'une telle considération de la part de la panthère, se contenta de hocher la tête. S'il y avait la moindre chance pour que ce Calaho les sauve d'un procès, ils devaient la tenter.

Orion relata tout ce qu'il savait. Personne n'osa l'interrompre, pas même Pico qui resta en retrait, appuyé de ses deux mains et de son menton sur son fidèle bâton. Quand à Marielle, elle n'avait pas cessé d'observer le volatile, le regard presque éberlué. *Elle a parfois des réactions vraiment étranges*, se laissa penser Gaëlis. Ce fut lorsque le silence tomba, que tous se redressèrent et se tournèrent vers Calaho afin d'attendre son verdict.

- Je vois... pensa-t-il tout haut, perdu dans ses réflexions. J'étais bien loin de la vérité, tremblota-t-il. La situation est extrêmement grave. Il y a peut-être quelque chose à faire, mais pour l'instant je ne peux rien vous dire. Vous allez devoir me faire confiance.

- Merci Calaho… commença Orion.

- Excusez-moi, le coupa Marielle en s'adressant au volatile. Vous ne seriez pas un dodo ?

Les deux mèches blanches qui lui descendaient depuis le haut de ses tempes se soulevèrent, poussées par une brise sensible en cette nuit claire.

- Non Azla, s'évertua la voix à employer un ton calme. Je te l'ai déjà expliqué, personne ne doit soupçonner ma présence ici, lui rappela avec fermeté Arcane.

La reine Azla l'observa un moment sans dire un mot. Elle avait oublié. Oui, elle avait oublié à quel point chacun de ses traits, de ses courbes, de ses teintes étaient l'exacte réplique des siens. Elle avait oublié que la regarder, c'était comme se voir dans un miroir. Un miroir vivant qui avait disparu durant plus d'un demi-siècle, déclaré morte. Une mort qui venait s'ajouter aux diverses illusions qu'on lui chantait à longueur de journée. Un mensonge de plus sur cette liste qui ne cessait de s'allonger. Mais, le plus important était qu'aujourd'hui, elle pouvait la voir, la toucher, la sentir et par-dessus tout, lui parler. Arcane, sa sœur jumelle était vivante.

Elle se souvint de leur première retrouvaille, ici au palais Jezkezialk. Ce jour-là, elle avait cru avoir perdu l'esprit. Arcane avait dû se montrer patiente et particulièrement persuasive pour la convaincre du contraire. Quand enfin, elle avait réalisé qu'il s'agissait bel et bien de sa sœur, qu'elle se tenait là, en chair et en os, elle avait cru son cœur sur le point d'imploser littéralement de joie. Elles avaient échangé durant un long moment leurs souvenirs, mais aussi la douleur de s'être perdues toutes ses années sans espoir

de se revoir un jour. Une discussion qui s'était entremêlée d'éclats de rires et de pleures.

Arcane avait fini par lui révélé la raison de sa disparition. Dans un premier temps, Azla avait eu quelques difficultés à croire son histoire mais rapidement, au fil de son récit, certains détails et évènements finir de la convaincre. Et puis, elle n'avait aucune raison de lui mentir.

C'était un virus qui était à l'origine de son drame. D'après elle, il avait pour origine une terre très lointaine, là où seuls quelques commerçants y risquaient leur vie pour aller y puiser des ressources d'une grande rareté. L'un d'eux avait vraisemblablement véhiculé ce virus depuis ces terres jusqu'au continent Dailes où il avait pris racine et s'était propagé. Arcane se trouvait à Suretone lorsqu'elle l'avait contracté. Après quoi, sa mémoire avait été totalement anéantit par les ténèbres de la fièvre et des hallucinations. Elle ne se souvenait plus de quelle façon, mais elle s'était retrouvée sur un navire qui l'avait emporté bien loin des montagnes d'écumère et du continent Dailes. Par chance, elle avait été recueillie dans un petit village de kiokrefdu - des petits êtres à l'organisme de pierre - sur une île nommée Ujna au milieu de l'Océan des Fosses. Elle avait été, durant une très longue période, affaiblie par la fièvre et les tourments. Son organisme n'avait eu de cesse de lutter l'obligeant à s'accoutumer à une vie majoritairement alitée. C'était finalement, grâce aux savoirs des kiokrefdus mais aussi à leur bienveillance qu'elle avait fini par se rétablir, retrouvant ainsi peu à peu sa mémoire.

Après le récit de son épouvantable aventure, Arcane lui fit une seconde révélation à propos de ce virus. Une révélation sur les symptômes que celui-ci engendrait selon les individus qui y étaient exposés. En premier lieu, il y avait ceux qui comme Arcane avait perdu la mémoire et dont le système immunitaire avait été très diminué. Cette première catégorie concernait l'ensemble de ceux qui disparaissaient mystérieusement. En deuxième lieu, il y avait ceux qui comme Azla étaient immunisés. Et enfin, il y avait ceux dont l'organisme ingérait totalement le virus, le laissant se développer à une vitesse fulgurante jusqu'à atteindre le cerveau pour prendre le contrôle de leur esprit, développant ainsi des hallucinations et des crises paranoïaques. Parmi cette dernière catégorie d'individu, il y avait les porteurs qui propageaient le virus en contaminant les personnes les plus faibles de leur entourage.

Le Prophète avait été l'un d'eux.

Par conséquent, dévoiler qu'Arcane était vivante était bien trop risqué puisque tout son entourage avait été infecté, y compris son propre époux, Aratero. Mijotant dans cette frénésie paranoïaque collective, ils l'auraient accusé d'être une pervertie ou pire encore, une créature du Sans Âme. Et cela, Azla ne pouvait pas le permettre.

- Bien entendu Arcane, je sais à quel point cela est nécessaire, se résigna la reine. Mais c'est si difficile parfois de les voir sombrer dans cette folie... je me sens si seule, souffla-t-elle de désespoir. Pendant un

instant, je me suis laissée convaincre que de dévoiler la vérité à Aratero lui permettrait de lutter contre le virus, avoua-t-elle honteuse d'avoir songé à cette idée.

Émotionnellement à bout, le visage tourné vers le sol, Azla était au bord des larmes. Doucement, la main affective d'Arcane vint caresser avec tendresse l'une de ses joues.

- Azla, ma sœur, murmura-t-elle, tu sais à quel point je t'aime, n'est-ce pas ?

Azla acquiesça tout en fermant les paupières. Quelques larmes s'échappèrent, perlant le long de son visage pour aller se réfugier dans son cou. La crainte de rouvrir les yeux lui pris la poitrine en tenaille. Arcane sera-t-elle toujours à ses côtés lorsqu'elle soulèvera ses paupières ? Ou se sera-t-elle évanouie comme un fantôme ?

- Azla ? s'inquiéta la voix de sa sœur.

Rassurer d'entendre cette douce voix, si familière, elle ouvrit les yeux. Arcane se tenait toujours face à elle, sur le balcon qui longeait les appartements royaux. Debout dans sa robe grise scintillante de pierres précieuses, elle tourna la tête vers la chute d'eau dont le vrombissement, à cette distance, résonnait comme une onde sourde. Le visage d'Arcane apparut scindé par d'un côté, la luminosité chaleureuse des appartements et de l'autre, par la lumière blafarde de la lune. Elle était désormais la seule personne sur laquelle elle pouvait s'épancher, la seule personne auprès de laquelle elle pouvait obtenir un soutien réel, la seule personne en laquelle elle

pouvait puiser la force de continuer à se battre… encore, et encore.

Elle se ressaisit en prenant une profonde inspiration.

- Que dois-je faire Arcane ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Aratero perd totalement le sens des réalités. Il a… je ne peux pas croire qu'il en soit arrivé là, te rends tu comptes qu'il vient de transmettre son titre de commandant suprême à ce marin qui est lui-même atteint par le virus ?

Déboussolé d'entendre ses propres paroles à voix hautes, rendant la réalité plus accablante encore, Azla porta sa main tremblante devant sa bouche. Arcane réagit immédiatement en la saisissant par les épaules et en plongeant ses yeux lilas dans les siens.

- Azla, ce n'est pas le moment de baisser les bras, tu m'entends ? On n'a jamais été aussi proche de trouver un remède, lui rappela-t-elle en se mordant la lèvre inférieure. En attendant nous devons nous prémunir de ce mal d'une autre façon et tu sais lequel Azla. Tu sais ce que tu dois faire, n'est-ce pas ?

La reine détourna le regard. Ce à quoi faisait allusion Arcane était si radical, si abominable, si… Azla fut pris d'un vertige à cette seule pensée. Des brûlures acides lui lacérèrent l'estomac.

- Je ne sais pas si je p… lâcha-t-elle sur le point d'éclater en sanglot.

- Reprends-toi Azla ! la secoua légèrement sa sœur en serrant un plus fort ses mains autour de ses bras. L'avenir de notre monde repose sur tes épaules. Je sais à quel point cela est une torture pour toi, que cela est si loin de la personne que tu es, mais crois-moi, le Grand Destin te pardonnera, parce que tu le fais dans l'unique but de sauver notre monde, nos âmes, Azla !

Elle avait raison. Elle devait se montrer plus combative et plus déterminée que jamais si elle voulait avoir la moindre chance de retrouver sa vie d'avant. Elle alla quérir au fond d'elle la force nécessaire pour réprimer ses angoisses et releva la tête et les épaules.

- Bien, voilà ce que je voir, l'encouragea Arcane. Tu connais la démarche à suivre ?
- Oui, bien entendu, opina-t-elle un peu plus sûre d'elle-même.
- Ce n'était pas si difficile, la dernière fois ?
- Non, c'est vrai.
- Tu sais que si je pouvais le faire à ta place je le ferai ? Mais avec cette vilaine cicatrice, dit-elle en passant le bout de ses doigts en dessous de son cou, longeant une diagonale qui plongeait vers sa poitrine, sans oublié que je suis très amaigri, lui sourit-elle le regard empreint d'une certaine tristesse.
- Je sais Arcane. Je sais que tu le ferais, si tu pouvais, la rassura Azla.
- Tu dois t'occuper des porteurs, d'accord ?

La reine opina, le regard noir.

- Tu sais de qui il s’agit cette fois ?
- Oui, il s’agit du marin Brax…
- Azla ?! la coupa soudainement une voix familière derrière elle.

Son sang se glaça.

- Aratero ? répondit-elle d’une voix blanche.

Lentement, elle se retourna.

- Sans vouloir paraître obstinant, allez-vous enfin me donner une explication à propos de ceci ? tonna la voix de Braxile par-dessus le ronflement de la chute d’eau, en désignant le gant scellé à sa main gauche. Pourquoi ne m’avoir rien dit ?

Le roi Aratero jeta un coup d’œil oblique au commandant suprême, fraichement titré. Tous deux longeaient, depuis quelques minutes, le mur d’eau en direction des appartements royaux. Après la nomination officielle, le roi avait désigné chacun des membres de l’ancien équipage du capitaine Braxile Irgoyel en tant que co-capitaine en leur assignant un vaisseau respectif. Ce fut une fois la cérémonie achevée qu’il invita tous les invités à festoyer en l’honneur des nouveaux membres de la flotte royale. Puis, devant le regard noir et insistant de Braxile qui de toute évidence brulait d’impatience d’obtenir des explications quant au gant, Aratero lui proposa de s’éclipser discrètement.

- Je vous ai laissé dans l'ignorance pour des raisons évidentes, non ? lança-t-il à son tour à pleine voix.

Son interlocuteur freina net sa marche, l'obligeant à en faire de même.

- Dans ce cas, peut-être suis-je plus stupide que j'en ai l'air !

Il était agacé mais de façon bien plus mesuré qu'il ne l'avait redouté. Aratero masqua son étonnement sur cette incompréhension, quand il se souvint que ce que recelait ce gant n'était pas complètement lisible si l'on ne le laissa pas se déployer pleinement.

- Sentez-vous son pouvoir ?
- Évidemment, et ? fronça-t-il les sourcils.
- Non, concentrez-vous véritablement sur son pouvoir, insista-t-il en le fixant droit dans les yeux.

Même si le haut du visage contracté de Braxile en disant long sur son scepticisme, il était visiblement décidé à lui accorder le bénéfice du doute et il s'exécuta en fermant les yeux afin de se focaliser sur l'énergie magique du gant. Ce qui s'en suivi, fut tout juste perceptible à l'œil nu. Tout autour du jeune commandant suprême, se mit à claquer des petites étincelles, tels les reflets subreptices des pierres précieuses lorsqu'un bref rayon lumineux vint flirter avec elles en pleine obscurité. Les traits de Braxile se métamorphosèrent en un effarement.

Il rouvrit subitement les yeux. Aratero pouvait réitérer sa question.

- Alors dites-moi cette fois, avez-vous senti son pouvoir ?

- C’est stupéfiant ! lâcha l’elfe qui ne put contenir son émotion. Comment une telle quantité de magie peut-elle être concentrée en une si petite chose qui n’est même pas un organisme ?

- J’en conclu donc que ce gant vous est totalement étranger ?

Braxile hocha vigoureusement la tête pour signifier que oui, le regard assurément intrigué. Voilà qui allait faciliter les choses pour le roi. En effet, d’une part son ignorance était l’assurance supplémentaire que celui-ci n’était pas une âme corrompue, d’autre part, cela lui permettait de ne lui dévoiler que ce qu’il jugeait nécessaire. Du moins, pour le moment.

- Le gant d’Oriuzum, c’est ainsi qu’il se nomme, commença Aratero, a été conçu par les omniscioles eux-mêmes, et cela en des temps immémoriaux. Par conséquent, nous ne possédons aucune information sur sa conception. Comment ? Pourquoi ? Tout cela reste obscur. Nous ne connaissons même pas ses premiers détenteurs. En revanche, nous savons que le gant d’Oriuzum fut mis entre les mains de la famille royale des elfes, lorsque vint vivre parmi nous le premier omnisciole.

Il fit une brève pause, proposant à Braxile de continuer leur marche d’un signe de la main.

- Cet omnisciole, reprit-il, le premier prophète connu, avait donné des consignes particulières aux nouveaux propriétaires de ce gant. L'une d'elles disait qu'il ne pouvait être utilisé qu'en cas de véritable danger. Une autre encore disait qu'il devait toujours être transmis, sans exception, à la tête couronnée suivante, lui conférant le titre de commandant suprême.

Il interrompit les explications lorsqu'ils bifurquèrent dans le couloir qui courait le long des appartements royaux d'un côté et la Salle de Réception séparée par un jardin fructueux de végétation de l'autre. Aratero décela immédiatement un certain malaise chez son interlocuteur lorsqu'il mit le pied dans cette partie du palais. Il tenta de l'en défaire.

- Étant donné vos nouvelles fonctions et leurs natures, vous serez accueilli ici comme l'un des membres à part entière de la famille royale. Vous pouvez aller où bon vous semble…

- Vraiment ? Où bon me semble ? l'interrompit-il, dubitatif. Sans vouloir vous offensez Sire, toutes ces flagorneries sont bien inutiles avec moi.

Cette fois, ce fut Aratero qui se figea sur place, stoppant Braxile dans son élan.

- Selon vous, Commandant Braxile, pourquoi vous-ai-je choisi vous et pas un autre ?

Bien qu'ayant retenu son attention avec sérieux, sa réponse fut inattendue.

- Pour mon sens de la diplomatie ! ironisa-t-il, le sourire en coin.

Le roi eut quelques difficultés à résorber son amusement et se laissa aller à rire de bon cœur. Son interlocuteur accueillit ses éclats sans aucune indignation, au contraire, celui-ci sembla tout-à-coup plus à l'aise. Néanmoins, Aratero qui fut pris de court par sa propre réaction, hoqueta en s'efforçant de s'abstenir. Gêné, il se racla la gorge avant de poursuivre.

- Malheureusement, nous savons vous et moi, que la diplomatie ne fait pas véritablement partie de vos traits disons dominants. Sans vouloir vous manquez de respect, ajouta-t-il précipitamment.

- Non, bien entendu. Mais si ce n'est pas pour mes qualités de diplomate, vous allez devoir, une fois de plus, éclairer ma lanterne.

- Hm, dans ce cas, commença-t-il en amenant l'un de ses coudes dans une main et l'autre sous son menton. Mon premier argument est somme toute ordinaire, il s'agit de votre jeunesse, contrairement à moi…

- Quel sens de l'observation vous avez là, Sire, le taquina-t-il.

- Merci, lui sourit-il en faisant mine d'être flatté. La deuxième raison, continua-t-il, est votre savoir-faire en tant que capitaine. La troisième raison, vous avez déjà affronté à plusieurs reprises ces créatures et vous semblez être un bon stratège.

Il fit une pause pour reprendre sur un ton plus grave.

- La quatrième raison est que vous avez un intérêt personnel dans cette bataille, vous rendant bien plus redoutable contre l'ennemi.

Le facies du commandant suprême se solidifia en une expression dure et sombre, comme si ses muscles s'étaient contractés d'un bloc, se figeant telle une statue de pierre. Aratero savait qu'en dévoilant cette raison, il touchait une corde extrêmement sensible du jeune elfe mais il savait également que celui-ci ne lui en tiendrait pas rigueur. Bien au contraire, puisque le roi lui offrait sur un plateau serti, le pouvoir et les moyens de venger la mort de son frère. En des temps moins sombre, Aratero n'aurait jamais cautionné ce genre de ressentiment violent et encore moins participé et encouragé dans cette voix qu'était la vengeance. Mais leurs ennemis étaient sans pitié, gouvernés par la haine, la violence et la perversité du mal, semant la mort et la douleur par pure plaisir. Il leur fallait donc un adversaire de taille.

- Y aurait-il d'autres raisons, Sire ? voulut savoir Braxile qui tenta de réprimer sa tristesse et sa colère.
- Une dernière effectivement, et pas des moindre. Ma fille Acalia semble vous vouer une confiance absolue et j'ai pour habitude de me fier aveuglément à son jugement.

Cette fois, ses paroles eurent pour effet de faire réapparaître, sur le visage de Braxile, son habituel rictus au coin des lèvres avec en prime un air un brin provocateur.

Celui-ci inspira une goulée d'air puis, se redressa tout en croisant les bras.

- Tout cela est très instructif, voir même flatteur mais cela ne m'explique toujours pas pourquoi tous ces privilèges, souligna-t-il en écartant les bras et pivotant sur son buste pour désigner les lieux.
- Mais simplement parce que j'ai besoin de vous, plus que vous ne le soupçonnez. Tout ceci, expliqua-t-il en imitant le geste de Braxile, n'a pas pour but de vous acheter mais de vous intégrer à mes côtés. Vous seriez surpris de tout ce que vous pourriez y apprendre.
- Oh, je vois. Vous voulez revoir toute mon éducation de simple fils de pêcheur, histoire que je ne commette pas d'impair devant vos « amis » ! s'indigna-t-il.
- Est-ce là votre opinion de moi ? Que je suis de ceux qui se préoccupent des apparences plus que notre propre sécurité ? N'avez-vous donc pas appris à mieux me connaître ces derniers temps ? demanda-t-il attristé par un tel jugement.

Pour la première fois, Braxile parut embarrassé de s'être ainsi emporté.

- Veuillez m'excuser Sire, il est évident que vous n'êtes pas de ce genre, se reprit-il.
- Bien, en conclut le roi. Ce dont je faisais allusion, il y a quelques instants, concernait nos ennemis. Ce sont les informations dont nous disposons à leur sujet qui pourraient vous surprendre.

- Dans ce cas, il me tarde d’en savoir d’avantage, mais pourrions-nous tout d’abord en revenir au Gant d’Oriuzum. Quels sont ses pouvoirs précisément ?

Pensivement, Aratero reprit leur marche d’un pas plus calme. Sur leur droite, le couloir s’ouvrait sur de grandes voutes, leur offrant une vue imprenable sur les balcons de la Salle de Réception depuis lesquels bourdonnaient les voix des marins. La nuit était calme et limpide, seules quelques brises d’air tiède venaient se faufiler ici et là, chargées de leurs effluves marines.

- Son premier pouvoir, se lança Aratero, consiste à canaliser votre propre source de magie afin d’en amplifier au quintuple sa quantité et sa puissance. Toutefois, il faut être extrêmement prudent, si vous l’utilisez sans avoir appris à le contrôler, il pourrait se retourner contre vous. De plus, sachez que si vous déployer toute sa magie en une seule fois, il faudra patienter un quart de lune avant de pouvoir en faire de nouveau usage, ou les conséquences s’avéreraient désastreuses.

Le commandant suprême fixa attentivement sa main gauche désormais apparié à ce gant qui n’était autre qu’une arme dont la puissance était tout aussi attirante qu’effrayante, ce dont il était en train de prendre pleinement conscience.

Ils n’étaient plus très loin des appartements où devaient les attendre la reine Azla. Le seul effleurement de cette pensée où il se devait de faire les présentations officielles entre

Braxile et sa femme, lui raidit instantanément la nuque. En effet, Azla avait catégoriquement refusé d'assister à la nomination du nouveau commandant suprême qu'elle avait qualifié de grotesque. Malgré les révélations, les faits et les preuves qui ne cessaient d'affluer jusqu'à elle, elle s'entêtait à ignorer l'existence du Sans Âme et de tout ce qu'il engrangeait. Malgré tout, il avait réussi à la convaincre d'une rencontre avec Braxile Irgoyel, même si cela devait-être fait en privé. Maintenant qu'il était sur le point de faire les présentations, il s'interrogea sur la nécessité réelle de celles-ci. Cela en valait-il la peine ?

- Quand n'est-il de son deuxième pouvoir ? le tira Braxile de ses pensées.

Il lui fallut quelques instants pour reprendre le fil de la conversation.

- Son deuxième pouvoir n'est autre que l'exercice de la télépathie. Une télépathie valable sur tous les marins se trouvant sous votre commandement.
- Formidable ! Je n'aurais plus à me plaindre d'extinction voix !

Leur visage se fendit d'un sourire lorsqu'ils arrivèrent devant la porte qui menait aux appartements du couple royal. Alors que le roi attendait une autre question sur le Gant d'Oriuzum et ses pouvoirs, Braxile bifurqua sur un autre sujet.

- Maintenant que je suis officiellement titré, puis-je en savoir d'avantage sur ce conseil... il sembla

chercher le nom l’index sur ses lèvres, d’Azcrateftula ! lâcha-t-il presque triomphalement.

- Un sujet que nous devons aborder dès cette nuit, avoua-t-il tout en soulevant le loquet ovale en métal noir.

Le jeune elfe afficha une expression intriguée.

- Savez-vous où se situe Azcrateftula ? l’interrogea Aratero.

- La première fois que j’ai entendu ce nom, c’était de la bouche de la princesse Acalia, Sire.

- Le contraire aurait été étonnant, sourit-il tout en invitant Braxile à pénétrer dans les appartements. Tout d’abord, vous devez savoir que le Grand Conseil est un rassemblement extraordinaire de tous les dirigeants de Sapiensanimas. Azcrateftula est le lieu de ce rassemblement, lui révéla-t-il.

- En quoi cela me concerne-t-il ? Je veux dire, directement ?

Ils étaient dans le vestibule d’où Aratero pu constater que les veilleurs étaient allumés mais ne vit aucun signe d’Azla.

- J’y viens, annonça-t-il à son interlocuteur en lui faisant signe d’avancer dans la pièce principale. La partie disons alambiquée de ce Conseil, c’est qu’il ne peut être convoqué qu’à la seule condition que le danger soit avéré…

- Parce que vous jugez qu'il ne l'est pas encore assez ! s'estomaqua soudain le commandant suprême.
- Selon moi oui, bien entendu, le rassura Aratero quelque peu agacé par son manque de confiance et son impulsivité. Mais selon notre monde, quand n'est-il ? Le véritable problème auquel nous sommes confrontés, est que ce Conseil n'a jamais été convoqué de mémoire et nous disposons uniquement des démarches théoriques.
- Qui sont ?
- L'île d'Azcrateftula se situe quelque part dans l'Océan des Mirages. Toujours théoriquement, si le monde de Sapiensanimas sent son équilibre menacé, alors l'île apparaît à qui veut convoquer le Grand Conseil.
- Et vous comptez sur moi pour vous y escorter, comprit immédiatement Braxile.

Aratero s'apprêtait à lui répondre affirmativement, quand il perçut la voix de son épouse depuis le balcon. Elle était, semblait-il, en pleine discussion. Intrigué, il fit quelques pas dans sa direction jusqu'à ce qu'il l'aperçoive, derrière le drapé de rideau voilé. Elle lui tournait le dos. Il continua de s'avancer. Elle poursuivait son dialogue. Les traits du visage du roi imprimèrent, tout à coup, une totale incompréhension. Déconcerté par ce dont il était témoin, il interrogea du regard Braxile qui était tout aussi effaré que lui, probablement même inquiet.

Terriblement gêné par ce spectacle, il intervint.

- Azla ?

Elle cessa de parler.

- Aratero ? répondit-elle d'une voix blanche, comme s'il venait de la surprendre en flagrant délit.

Elle pivota vers lui, le visage blême.

- À qui parles-tu ? demanda-t-il la gorge noué.

Aussitôt, il regretta sa question. Et plus que tout il redoutait sa réponse, car assurément, elle était seule.

OceanofPDF.com

Chapitre 13 : A la recherche du successeur

Trois flammes blanches, nimbées d'un vert blafard, se courbaient depuis leur base pour se joindre en une sphère de la taille d'un melon. La boule de lumière inondait une grande partie de la pièce où reposait dans un coin, un miroir cuivré qui renvoyait les rayons maladifs. Dans ce même miroir, s'y scrutait depuis un bon moment, Michel Falcote.Non qu'il eût pour habitude de s'idolâtrer comme un adolescent narcissique mais depuis sa conversion, peu à peu, son corps n'avait cessé de se délabrer tant la magie qui l'habitait puisait dans toutes ses ressources d'énergie. Cette condition était humiliante et par conséquent inacceptable.

Une grimace de dégout s'imprima sur son visage blafard à la vue de ce spectacle affligeant. Le seul constat qui lui vint à l'esprit fut que cette allure décharnée semblait être destinée à un mauvais film de zombies. Définitivement affligeant. D'autant que cette apparence mortifère engendrait un certain nombre de restrictions, comme lorsqu'il avait pour projet d'alpaguer des informations en territoire ennemi. En effet, là où il aurait pu s'infiltrer incognito, il devait user de stratagèmes alambiqués et surtout bien trop risqués. Et même si Portalis lui était désormais proscrit, puisque que cet « illuminé » de Stéphane avait mis la main sur le livre de

Charon, et découvert qui il était, il avait tout de même en tête de remédier cette contrariante détérioration. Pour cela, il lui fallait une source de pouvoir supplémentaire. Une source non perverti…

Il retrouva son abominable rictus lorsqu'un cri déchirant de torturé remonta le long des parois du château d'Ertank. Il détourna un instant la tête vers la porte d'entrée de ses appartements mais aucun autre de ces exquis hurlements ne voulut se frayer un chemin jusqu'à lui. Il soupira et se dirigea vers la fenêtre.

Le château d'Ertank était perdu au milieu du désert d'Itqoirch, au nord du continent des Terrbres. Ces terres situées au-delà de la mer Rocdenpic, étaient - selon les sapiensiens de ce monde - annihilées de toutes ressources, ce pourquoi aucune civilisation ne s'y était implantée. En somme, un territoire où personne n'osait s'aventurer. Un territoire dont personne n'avait osé imaginer qu'il puisse être habité et exploité par tout un peuple. Un peuple constitué des créatures du Sans Âme et des pervertis. Un peuple qui prospérait grâce à des ressources que seul le Sans Âme avait été en mesure d'extraire de ces terres arides. Un peuple qui chaque jour grossissait en nombre et gagnait en pouvoir, le transformant peu à peu d'une simple menace fantôme en une véritable et redoutable armée.

Cet endroit n'avait pas encore atteint ses deux siècles d'existences mais ses origines n'en étaient pas moins obscures. En effet, des rumeurs racontaient que les premières créatures

du Sans Âme avaient été conçues dans le seul but de bâtir la ville de Zlörn et d'ériger le château d'Ertank. Ces créatures auraient été comparable à une véritable fourmilière œuvrant nuit et jour, jusqu'à en mourir d'épuisement. Ainsi, en plein milieu de ce désert de roches gris anthracite, jalonné par des pics montagneux incisifs, était naquis Zlörn. Ses fondations avaient pris vie au plus profond d'un de ces innombrables cratères avant de s'étendre sur ces parois en formant des spires jusqu'au sommet. Au milieu de cette béance, s'élevait une colonne à la structure concassée dans un minérale unique, l'ertankrisme. Sa matière polis possédait des nuances de verts-bouteilles, et variait de l'opacité à des nappes translucides, au travers desquelles l'on observait un réseau de toiles noires.

L'aiguille d'ertankrisme, piquée au centre du volcan, finissait son ascension dans un magma de nuages aussi sombre que l'étaient les terres d'Itqoirch. C'était au-delà de ce plafond ténébreux que trônait, d'une manière qui défiait toutes les lois de la physique, le château d'Ertank dont toute l'architecture avait été taillée dans ce même minéral. Cette immense forteresse possédait des courbes qui narguaient toutes logiques puisque l'on trouvait en son centre une masse de plusieurs tours soudées les unes aux autres qui s'entortillaient sur elles-mêmes. L'une d'elles, plus imposante, grimpait à n'en plus finir jusqu'à ce que son sommet relâche une gerbe de dentelle brute, comparable à un dôme couvrant une circonférence plus large que celles des tours. À la base de cette masse, s'étendait une douzaine de bras tentaculaires dont

certaines s’élevaient dans les airs, quand d’autres plongeaient vers le tapis de nuages. Leur surface parfaitement lisse était parfois interrompue par cette structure mosaïque dont était pourvu le dôme. Enfin, au bout de chaque bras se tenait un disque à la surface bombée, sur laquelle était parsemée une myriade de tête d’épingle qui n’était autre que des habitats pouvant comprendre plusieurs logis. Michel demeurait dans l’un d’eux.

De nouveaux cris stridents se firent entendre avant de s’évanouir, avalés par les sifflements du vent qui s’infiltrait à travers les murs du château emplissant les lieux de grincements épouvantables.

Michel ne possédait plus aucun bien de sa vie antérieure, excepté un bureau, faisant office d’un passé auquel sa mémoire n’y avait plus tout à fait accès. C’était étrange cette affection qu’il éprouvait pour cet objet. Il ne s’agissait pourtant que de vulgaires planches de bois vernis. Plus étrange encore lorsqu’il n’arrivait pas à contrôler cette envie, ce besoin de s’y installer et d’y laisser promener les paumes de ses mains. Parfois, ce simple geste lui permettait d’accéder à quelques réminiscences, de très vagues souvenirs venant effleurer son esprit vicié mais sans jamais se dévoiler, juste des ombres, des murmures.

Un frisson lui remonta le long de la colonne vertébrale, lui hérissant la nuque. Le seul inconvénient de cette forteresse était cette fraicheur ambiante impossible à réchauffer. Instinctivement, il se dirigea vers la sphère lumineuse. Celle-

ci prenait sa source dans trois petits récipients de verre blanc dans lesquels mijotait une substance liquide, dont l'ensemble avait communément pour nom, qual. Alors qu'il s'apprêtait à en approcher ses mains, il se rétracta soudainement, se souvenant que celui-ci ne dégageait aucune chaleur. En effet, contrairement aux flammes classiques, le qual ne produisait pas ce feu qu'il avait toujours connu en tant qu'être humain, mais des flammes dont les caractéristiques étaient de réduire au pourrissement tout ce qu'elles touchaient. Le qual était une arme redoutable mais aussi un objet de torture parfaitement convainquant. Michel avait, de nombreuses fois, assisté à son utilisation dans ce domaine et sa fascination face aux résultats obtenus n'avait pas failli une seule fois.

Deux semaines. Deux longues semaines qu'il n'était pas revenu ici et il devait y rester quelques heures seulement, jusqu'à l'appel de son informateur. Celui-ci avait pour mission de connaître la prochaine destination de Stéphane Rouxon. En effet, celui-ci avait reçu l'ordre du Maître Patriarche en personne de retrouver son successeur, Aaron Stott. Quelle veine ! Lui qui avait également reçu ce même ordre de son maître et lui qui avait comme manigance de trouver une source de magie pure… bien qu'en réalité Aaron était destiné à une conversion. Cette simple idée lui fit retrousser les lèvres de dédain, avant de cracher littéralement son fiel sur le sol. D'après lui, il était le seul passeur d'âmes à avoir été perverti et cela lui conférait certains privilèges. Des privilèges qu'il n'avait pas l'intention de partager et encore moins avec un

passeur d’âmes qui s’avérait être son propre successeur ! Toutefois, cet ordre le laissait perplexe… pourquoi voulaient-ils un second passeur d’âmes ? Et pourquoi son successeur ? D’autant que des rumeurs circulaient à propos du mépris particulier qu’avait le Sans Âme pour cette vocation. Il allait devoir rester sur ses gardes car ce « petit nouveau » n’augurait rien de bon pour lui. Mis à part peut-être, l’utilité personnelle qu’il pourrait en avoir.

Les démangeaisons et tiraillements des balafres qui lui barraient le torse, s’étaient réveillés au contact de l’eau chaude de la douche qu’il avait prise quelques minutes auparavant. Son corps se bornait décidément à bien trop de faiblesse, contrairement à ses deux acolytes, Chrisiantelle et Herko. Seule la noirceur de leurs pouvoirs s’extasiait de leur apparence et ce uniquement parce qu’ils le voulaient. Un état de fait qui le rongeait de frustration et de rancœur. Quoiqu’il en soit et pour l’heure, il devait soigner cette blessure et pour cela, il avait pu se procurer un petit flacon dont le contenu était tout aussi rare que coûteux. Il s’agissait ni plus ni moins du sang de fibrin, des petits êtres vivant au plus profond de la forêt Zestalia. Ses vertus exceptionnelles faisaient de ce sang une marchandise extrêmement prisée à Zlörn.

Alors que Michel faisait le tour de son lit, dont l’ossature de bois noir semblait avoir été taillée à la hache, quelqu’un frappa à sa porte. Aussitôt, un son guttural d’agacement émergea du fond de sa gorge. Il avait pourtant ordonné à ce qu’on ne le dérange pas. On toqua à nouveau, le

décidant nonchalamment à aller ouvrir. Machinalement, il posa sa main sur la poignée verticale, incrustée sur une plaque ronde, qu'il tourna d'un quart déclenchant le mécanisme d'ouverture de la porte, faite dans un métal noir. Celle-ci se mit à coulisser jusqu'à être avalée de ses trois-quarts dans le mur.

Se tenait, sur le pas de sa porte, une créature ténébreuse au regard d'une noirceur si profonde qu'il en était tout aussi impénétrable qu'hypnotisant. Un désir indicible s'empara de lui aussi prestement qu'un éclair.

- Chrisiantelle, se ravit-il.
- Puis-je ? demanda-t-elle avec langueur tout en s'avançant d'un pas.

Epinglé d'un sourire amusé, Michel se décala légèrement pour qu'elle puisse entrer mais pas assez pour qu'elle ne puisse le faire sans le frôler. La nymphe se faufila dans son logis avec l'allure d'une féline. Il ne put s'empêcher de lorgner ses formes pulpeuses, ainsi que sa peau et sa pigmentation particulière faite de taches noires, grises et blanches qui maintenaient cette surprenante mouvance. Lorsqu'elle arriva à hauteur du lit, elle pivota sur elle-même et s'adossa contre l'un des piliers. Devant sa prestation, sans équivoque, provocatrice, Michel devina qu'il ne s'agissait pas d'une simple visite de courtoisie, elle manigançait sûrement quelque chose.

- Que me vaut cette visite impromptue ? l'interrogea-t-il tandis que la porte se refermait dans un cliquetis de

ferraille.

- L’ennuie, la curiosité et peut-être autre chose… laissa-t-elle en suspend tout en se dandinant et scrutant la pièce avec avidité.

Soudain, ses deux orbes se fixèrent sur la table de nuit, démasquant la raison de sa venue.

- Serais-ce de la sève de fibrin ? ne put-elle résister à demander tout en se mordillant la lèvre inférieure.

Michel laissa échapper un petit ricanement devant l’incapacité qu’elle eût à contrôler son envie. Toutefois, il fit mine de ne pas avoir compris ces intentions.

- Cette petite fiole, dit-il en se saisissant de celle-ci, contient effectivement du sang de fibrin, ou sève, si tu préfères. J’ai réussi tant bien que mal à m’en procurer.

- Pour quel usage ? voulu-t-elle savoir, le regard absorbé par la fiole.

- Un usage d’ordre personnel…

- Personnel ? releva-t-elle enfin le visage vers lui, étonnée.

Cette sève était plus particulièrement connue des sapiensiens pervertis à cause de ses effets amplificateur de pouvoir. En effet, les sapiensiens possédaient un métabolisme prédisposé à absorber toute source de magie et la sève de fibrin qui en était une, après avoir été ingéré pouvait décupler leur pouvoir, bien que de façon temporaire. En revanche, ce que la plupart d’entre eux omettaient, c’était ses effets curatifs exceptionnels sur tous les êtres vivants, sapiensiens ou non.

Voilà pourquoi, la nymphe affichait une telle surprise quand à l'usage que Michel voulait en faire.

- Tu as bien entendu, personnel, confirma le passeur d'âmes perverti.
- Tu sais pourtant qu'elle n'a aucun effet sur toi…
- Sur mes pouvoirs, non, la coupa-t-il soudain agacé, mais sur mes blessures en revanche…
- Tes blessures ? sembla-t-elle intéressée.
- Hum, hum, opina Michel.
- Montre-les-moi… susurra-t-elle.

Finalement et après une brève réflexion, le passeur d'âmes céda à son petit jeu et enleva son t-shirt noir, dévoilant les quatre sillons qui partaient depuis son épaule pour s'étendre jusqu'à son abdomen. La nymphe se mordilla les lèvres d'excitation. Elle se délecta littéralement de toute la souffrance que signifiait cette blessure, au point que ses gestes se firent de plus en plus concupiscents. L'une de ses mains passa entre ses seins pour remonter jusqu'à son cou qu'elle étreignit, tandis que l'autre main descendit avec impatience le long de son ventre pour se faufiler, sans aucune gêne, sous ses habits. Un désir inextinguible s'empara de lui avec une telle violence qu'il dût faire un effort surhumain pour se contenir et ne pas se jeter sur elle pour l'étrangler. Ce n'était pas qu'il tenait à sa vie, mais il aurait dû rendre des comptes au maître dont le courroux lui aurait sûrement coûté très cher. Les créatures pervertis étaient des denrées rares, il fallait donc les rationner et éviter tout gâchis inutile.

Sa pulsion contrôlée, il savoura à son tour le spectacle auquel elle s'adonnait. Elle était à lui, entièrement à lui. Une poupée qui allait assouvir ses fantasmes ardents de violence sexuelle. Une poupée dont le corps allait se réduire à une forme de terrain de jeu où il y infligera tout un panel de douleurs. Une poupée avec laquelle ses désirs s'immoleraient de sadisme.

- À la réflexion, cette fiole en contient sûrement assez pour d'eux… dit-il tout bas, avant de reposer celle-ci sur la table de nuit.

Tac, tac, tac, tac… Le claquement impitoyable des talons de la Señorita Braccíon résonnait telle une onde dans cette brume épaisse qui engloutissait le marais du Gworm. Stéphane imagina sans mal cette mélasse ténébreuse se fissurer invraisemblablement à chacun de ces coups de talons.

Ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé un seul mot depuis qu'ils avaient quitté l'auberge « Le Bon Temps », afin de se rendre dans cette partie sud-ouest de la ville. L'idée - ou plutôt l'ordre – d'une telle expédition, à une heure aussi tardive, émanait du Maître Patriarche lui-même. Ordre qu'il avait reçu lors de son retour à Portalis, juste après être retourné chez lui à Saint Croix-sur-Aizier sous un faux prétexte pour y informer Orion et les autres des derniers évènements. Après quoi, il leur avait ouvert un portail sur Tenereanimas puis, il avait rejoint Braccíon et Breiztsheim qui l'attendaient de pied ferme.

Malheureusement, son ami Cédric n'avait pu patienter jusqu'à son retour.

Voilà comment, il n'avait pu échapper à la compagnie - une compagnie qui selon lui, à défaut d'autre chose, avait bien plus l'allure d'un chaperonnage - de cette adepte sans concession de ce despote de Breiztsheim. Celui-ci avait sommé le sexagénaire de retrouver le successeur de Michel Falcote, avant que celui-ci ne les devance. Stéphane devait avouer que pour une fois le Maître Patriarche fut bien avisé. Toutefois, il émit une réserve quant au génie de cette idée, car seul un esprit corrompu par la soif de pouvoir pouvait à ce point anticiper les agissements d'un perverti. Et pour couronner le tout, il lui avait imposé la présence de la Señorita Braccíon avec une telle arrogance qu'il se garda finalement toutes remarques qui auraient pu, de près ou de loin, être interpréter comme un éloge.

La ville basse, située en contrebas de la falaise qui sciait en une diagonale Portalis, n'avait pas la réputation d'être la partie la plus attractive. À dire vrai, les termes « repoussant » et « inquiétant » étaient bels et bien plus appropriés. C'était ici que venait s'entasser, dans cet amoncellement de baraques étroites, sombres, parfois crasseuses, cheminant tout un dédale de ruelles labyrinthiques, les hors la loi. Il s'agissait ni plus, ni moins des êtres n'ayant pas respectés les préceptes d'Animas, les condamnant à errer jusqu'à leur mort dans Portalis. À l'extrémité ouest de la ville, s'enracinait le Bois des Ettenèbres et comme son nom

l’indiquait, ces bois n’avaient rien d’un enchantement. Les arbres noirs, distordus et épineux semblaient avoir fait l’impasse sur les saisons du printemps, été et automne. Seule la brume faisait office d’un habillement autour des branches misérablement nues. Les nappes blanches engloutissaient également toute la partie sud de la ville basse, là où sommeillait, par son calme et son silence plombant, le marais du Gworm, lui-même bordé par la rue Usstet, sur laquelle la patriarche Braccíon battait le pavé.

La nuit tombait sur Portalis, rendant l’atmosphère de ce quartier plus étouffante encore. À cette heure tardive, les rues étaient désertées par la majorité de ses habitants. Ils craignaient à la fois les autorités portaliennes, qui soupçonnaient depuis peu un trafic illégale de magie noire et ceux qui faisaient régner leurs propres lois « mafieuses » sur toute la ville basse, sans qu’on ne puisse jamais les identifier. En somme, Portalis finissait par n’être qu’une vulgaire réplique des villes du monde des humains.

Sur leur gauche, s’étendait les eaux noires du marais dont l’horizon se noyait dans les ténèbres. Sur cette surface inerte, jaillissait des habitations portées par des amas de racines, qui à la lumière du jour dévoilaient un enrobage velours d’un pâle vert d’eau. Mais en cette heure de la journée plus obscure, l’ensemble rappela à Stéphane les contours de champignons.

La mine plus renfrognée que jamais et les poings dans les poches de son pantalon, le passeur d’âmes se triturait

les méninges afin de trouver n’importe quel stratagème qui lui aurait permis de convaincre la Señorita Braccíon de ne pas le suivre au-delà du Tunnel de Sève. Alors qu’ils n’étaient plus très loin du ponton qui y menait, une idée germa insidieusement dans son esprit.

- Normalement, nous sommes censés nous y rendre qu’une seule fois dans notre vie... feinta-t-il de réfléchir à voix haute, le ton inquiet.
- Vous dites ? s’intéressa-t-elle, visiblement étonnée qu’il lui adresse la parole.
- La Goutte du Gworm, nous devons la consulter qu’une seule fois dans notre vie. Enfin, j’imagine que vous savez ce que l’on raconte à ce sujet ?

Elle parut perplexe.

- Soyez plus explicite, je vous prie, pinça-t-elle les lèvres.

Le sexagénaire savait qu’elle faisait mine de ne pas comprendre. Tous les passeurs d’âmes connaissaient parfaitement les rumeurs qui circulaient sur la Goutte du Gworm mais il joua le jeu et ne fit aucune remarque qui aurait pu compromettre son plan.

- Le seul moment, dans la vie d’un passeur d’âmes où il doit se rendre en ces lieux, c’est lorsqu’il lui faut retrouver son successeur pour lui transmettre son savoir, ainsi que la pierre de nuit.
- Je sais ça, siffla-t-elle agacée, où voulez-vous en venir ?

- Et bien, il y a cette rumeur à propos de la Goutte du Gworm, sur les conséquences que cela engendre si elle est consultée pour une autre raison que celle-ci…

- Vous ne croyez tout de même pas à ces balivernes de pseudo « folie du Gworm » ? le coupa-t-elle offusquée qu'il puisse lui soumettre une telle éventualité. Seul un idiot irait croire que la folie puisse être transmise par la Goutte du Gworm, et quoiqu'il en soit, nous nous y rendons pour trouver un successeur. Il n'y a donc aucune crainte à avoir.

- Sans doute avez-vous raison Señorita, fit-il semblant de se résigner, c'est seulement qu'il ne s'agit pas de « notre » successeur, ajouta-t-il habilement.

Même dans cette obscurité, il l'a surpris à déglutir d'angoisse. Cette femme possédait des gênes où les superstitions et les croyances y étaient irrémédiablement inscrites, et même si ses connaissances sur le monde en tant que passeur d'âmes lui avait permis de les enfouir au plus profond d'elle-même, celles-ci remontaient implacablement à la surface.

- Mais après tout, nous allons rapidement être fixé, lui sourit-il avant de lui désigner de la main le ponton qui sillonnait le marais entre les « maisons champignons ». Après-vous, insista-t-il avec révérence.

Décontenancée par la soudaine attitude de Stéphane, elle parut hésiter l'espace d'une ou deux seconde, avant de

s’élancer prudemment sur le fameux ponton. Celui-ci était fait du même entrelacs de bois qui surélevait les habitations, à l’exception près de cette sève durcie, blanchâtre et étrangement parsemé de petites bulles qui nappait de façon parfaitement plane le chemin flottant. Sa largeur pouvait amplement permettre d’y marcher côte à côte, mais le passeur d’âmes trouva plus opportun de rester quelques mètres derrière la patriarche afin de la laisser mijoter seule avec cet petit germe qu’il avait planté dans son esprit.

À cause de la visibilité terriblement contrariée par l’épaisseur de brume, ainsi que par la couverture noire du ciel, ils progressèrent lentement dans ce lieu lugubre et saturé d’effluves marécageux, ne se fiant qu’aux points lumineux qui délimitaient les rebords du ponton afin de ne pas se faire engloutir par le marais du Gworm.

« Gworm » signifiait en réalité « bâtisseur » en sapiensien, c’est ainsi qu’avait été nommé celui qui avait créé et bâtit Portalis. Si le marais avait hérité de ce nom, c’était bel et bien à cause de ce mystérieux personnage. En effet, l’on racontait que celui-ci avait dû faire appel à tant de magie pour ériger ce micro monde qu’il en avait perdu l’esprit. Pris dans une tourmente de folie, il se serait reclus dans cette partie de la ville basse, où plus personne ne le revit jamais. Quelques langues bien pendues colportaient, à qui voulait l’entendre, que l’âme du Gworm n’avait jamais pu trouver de repos, rejeté par le Grand Destin. Celle-ci, perdue, errante, se serait scellée à sa dernière création et ce pour l’éternité. Certains allaient

même jusqu'à dire, que si l'on tendait l'oreille en plein milieu de la nuit, l'on pouvait entendre son cœur battre sous les eaux noires du marais.

Aux yeux de Stéphane, cette histoire n'avait que peu de crédibilité. Elle ne faisait qu'alimenter des peurs inséminées dans les esprits dans le seul but de contrôler ceux qui détenaient la magie. Et cela avait eu son effet, du moins jusqu'à un certain point.

Ils arrivèrent enfin devant l'entrée du Tunnel de Sève qui les accueillit de sa bouche béante dont la noirceur opaque, il devait l'admettre, était à faire pâlir de peur. À chaque extrémité de cette entrée, crochée depuis leur anse tenant un cercle tressé de fer forgé, deux sphères lumineuses en guise de lanterne. Le visage de la Señorita, désormais éclairé, dévoila une anxiété certaine qu'elle tentait de réprimer maladroitement en se tenant plus droite que jamais. Elle émit un discret raclement de gorge. Stéphane sourit intérieurement, elle était sur le point de capituler.

- Nous y voilà, souffla-t-il, les yeux aimantés par l'obscurité qui l'attendait.

Alors qu'il commençait à douter de sa volonté à vouloir s'y rendre seul, la patriarche céda enfin à sa manipulation.

- Peut-être… s'enrailla la voix de celle-ci avant de se reprendre illico, peut-être serait-il plus prudent que je reste ici afin de surveiller l'entrée, proposa-t-elle le plus humblement possible.

Le faciès du passeur d'âmes singea la surprise puis, rapidement il passa à la réflexion, sous le regard soucieux de la Señorita.

- Et bien… oui, bien entendu, oui, se lança-t-il, finalement résolu à faire le reste du chemin en solo. Cela me semble être, effectivement, une idée judicieuse. Nous ne sommes jamais assez prudents.

Les lèvres de la Señorita s'étirent de satisfaction, se félicitant sûrement intérieurement d'avoir pris la bonne décision.

- Très bien, fit Stéphane en se saisissant de la lanterne sur sa gauche, dans ce cas, il serait préférable que je ne traîne pas plus longtemps. Je compte sur votre vigilance Señorita, cru-t-il bon de rajouter.
- Comptez-y Stéphane, acquiesça-t-elle tel un soldat.
- Gracias, lui répondit-il tout bas sans réelle conviction.

Et il s'enfonça dans les boyaux du marais sans véritablement savoir où cela le mènerait. Le trajet fut plus long et plus scabreux qu'il ne se l'était imaginé. La profondeur de ces eaux étaient aussi impressionnantes qu'étouffantes car plus il descendait, plus l'atmosphère lui parut lourde et moite comme si elle cherchait à se solidifier en quelque chose de poisseux. Peut-être était-ce le résultat de l'éternel contact du bois et de la sève avec l'eau ? Ou peut-être y avait-il une source de chaleur sous le marais… Stéphane se perdit dans ses pensées quand soudain les parois du tunnel se rétrécirent,

diminuant la largeur du passage à une longueur de bras. Plus inquiétant encore, la lanterne perdit tellement d'amplitude lumineuse, qu'il se demanda si cela n'était pas dû à l'excessive pesanteur de l'air.

Ce fut seulement après un dédale étroit et succinct qu'il déboucha enfin dans une vaste salle, dont la fraicheur contrasta étonnamment de la touffeur du tunnel. La lanterne se réanima de plus belle, projetant généreusement ses rayons sur les parois lisses et onduleuses de cette « caverne » en forme de dôme. Même s'il ne l'avait jamais vu de ses propres yeux, Stéphane reconnu instantanément ce que les portaliens nommaient la Goutte du Gworm. Elle avait bien entendu cette forme de goutte, bien qu'également comparable à celle d'une glotte, descendant depuis le plafond au centre de la grotte de sève. Elle dégageait quelque chose, une énergie presque palpable, électrisante. Il l'a ressenti jusque dans sa chair. Cette magie ancestrale le fit, durant un instant, tomber en pamoison, allant jusqu'à lui faire oublier la raison de sa venue. Mais rapidement, il arracha son esprit de cette béatitude en secouant la tête puis, se résonna et reprit le cours de ce qu'il était venu y faire.

Bruyamment, il inspira avant d'expirer ses craintes. Des craintes qu'il aurait aimé balayer d'un geste de la main mais pour être honnête, seul un insouciant en aurait été dénué. Se confortant dans l'idée qu'il agissait pour le bien des âmes, il alla accrocher la lanterne sur l'un des crochets vissés dans la paroi et s'avança jusqu'à la goutte. Elle lui arrivait au niveau

du visage et son volume devait faire pas moins de trois fois celle d'une pastèque. Contrairement au reste de la sève, elle n'était pas incrustée par des multitudes de bulles, elle était quasiment opaque mais aussi incroyablement luisante.

Stéphane se mit à réciter mentalement cette phrase que tous passeurs d'âmes se devaient de connaître : « Dans ses veines coulent une magie qui prend sa source dans celles dotées d'une âme. » Une simple phrase transmise de passeur d'âmes en successeur, afin qu'à leur tour, il puisse consulter la Goutte du Gworm. Tout à coup, il fronça les sourcils. Il venait de remarquer un minuscule appendice situé en dessous de la goutte. Une petite pointe aussi fine qu'une aiguille à coudre.

- …qui prend sa source dans celles dotées d'une âme, récita-t-il dans un murmure.

Il fixa l'aiguille avec insistance quand il eut enfin le déclic. Sitôt, il vint placer son index sous celle-ci appuyant juste assez pour que s'échappe une goutte de sang. L'aiguille ne tarda pas à absorber cette petite perle vermeille qui se diffusa avec célérité à l'intérieur de la Goutte du Gworm, dévoilant tout un réseau veineux rappelant celui des poumons. La goutte se mit à se distorde, surprenant Stéphane qui fit un pas en arrière, avant de commencer à s'étirer vers le bas de par son poids et sa matière qui semblait se métamorphoser à l'état de liquide. Pour finir, elle se détacha de la voûte et s'étala tel un disque à une hauteur de hanche d'homme, se stabilisant dans les airs en état d'apesanteur.

Fasciné, Stéphane s'approcha de ce disque dont l'épaisseur ne devait pas dépasser celle d'une feuille en papier. Alors c'était donc cela qui détenait un tel pouvoir omniscient ? Durant quelques secondes, il se demanda si cet instrument magique avait la capacité de le renseigner sur le mal qui rongeait Animas, sur la prophétie, sur le Sans Âme… La tentation était grande, presque irrésistible mais la sagesse de son âge, où tout autre bon sens qui se rappela à lui, l'incita à s'en tenir à la raison de sa présence ici car même s'il ne croyait pas aux histoires fantasques à propos du Gworm, il n'en soupçonnait pas moins quelques brides de vérités déformées. Comme toute chose, la magie avait ses limites, ses règles, et ne pas les respecter pouvait engendrer des conséquences désastreuses.

Maintenant que la Goutte du Gworm avait été actionnée, il lui fallait encore poser la question et théoriquement, il lui suffisait de le demander.

- Puis-je connaître l'endroit où vit Aaron Stott, le successeur de Michel Falcote ? s'adressa-t-il solennellement au disque.

Malheureusement, il n'y eut aucune réaction. Frustré, le sexagénaire ronchonna quelques mots avant de méditer sur l'erreur qu'il supposa avoir commis. Machinalement, il posa sa main sur la petite sacoche renfermant sa pierre de nuit. Et s'il ne s'agissait pas d'une erreur, mais d'un oubli ? La Goutte de Gworm ne fonctionne-t-elle pas comme une machine motorisée ? La clef avait été substituée par du sang mais il lui

fallait encore un substitut au carburant et la pierre de nuit était une source pure d'énergie. Convaincu, il l'a sorti et l'a porta au-dessus du disque qui eut une réaction surprenante. Des bras de sèves jaillirent du disque, se saisirent de la pierre et l'avalèrent aussi sec, arrachant un hoquet de stupéfaction à Stéphane. Inquiet, il chercha sa pierre en inspectant au-dessus et en-dessous du disque, en vain. Elle avait disparu.

C'est alors qu'émergea des limbes de la sève, une ombre qui peu à peu s'imbiba de nuances jusqu'à ce que Stéphane en identifie la planète Terre. Sans attendre, le disque devenu écran, zooma sur l'image ciblant tout d'abord le continent américain puis, le nord de celui-ci, le Canada, Montréal, un de ses quartiers, une rue, et enfin une maison, celle, à n'en pas douter, d'Aaron Stott. Subitement, l'image se disloqua pour se faire supplanter par celle du visage du successeur. Du « jeune » successeur, il devait avoir aux alentours de quinze ans. Un adolescent ! Voilà qui allait compliquer les choses. Comment l'aborder ? Et surtout, comment le faire sans éveiller les soupçons de ses parents ? De toutes évidences, il allait devoir creuser un peu plus dans la vie de cet Aaron Stott, avant de le mettre face à son destin de passeur d'âmes. Heureusement, Stéphane connaissait une personne qui allait pouvoir le renseigner rapidement.

Las, il se passa la main sur le visage. Malgré tous les enjeux, devait-il vraiment intervenir dans la vie de cet adolescent ? L'arracher à sa vie, à sa famille ? Et si finalement, Breiztsheim se trompait et que Falcote n'avait pas

l’intention d’en faire un perverti ? Devoir confronter ce gosse à tant de responsabilité, en ces temps obscurs et dangereux, était-il nécessaire ?

Alors que son esprit continuait de bondir de question en question, à examiner la complexité de la situation, le disque se mit à se mouvoir, à s’épaissir, à s’arrondir, pour au final reprendre sa forme originale en se fixant à la voûte telle une goutte. Lorsqu’elle fût stabilisée, une légère ondulation fit son apparition. Interpellé, le sexagénaire pencha la tête sur le côté, afin d’observer avec plus de précision le phénomène, quand tout-à-coup, une chose sombre et ronde coula à l’intérieur de la masse de sève, jusqu’à s’en extraire par le dessous.

- Ma pierre de nuit ! se souvint Stéphane en tendant la paume de sa main.

Fin prêt à reprendre le chemin du retour, il regarda une dernière fois la Goutte du Gworm. Il aurait tant aimé en demander plus… Il soupira, fatigué, s’apprêtant à tourner le dos à cet « œil omniscient » quand une ombre subreptice la traversa. Il s’avança alors rapidement de quelques pas, sans lâcher la goutte du regard. Il fallut un temps avant que cela ne recommence mais cette fois, il vit clairement l’image. Une onde glaçante lui lécha l’échine.

- La Señorita Braccíon ! s’étrangla-t-il.

Planqué derrière un amas de végétations marécageuses tout en maintenant au mieux son équilibre précaire sur la barque qu’il avait subtilisé, l’informateur de Falcote ne

percevait que les deux vagues silhouettes de Stéphane Rouxon et de la patriarche, masqués par le brouillard. En contrepartie, cette brume se révéla être une véritable bénédiction. En effet, il avait pu les filer d'assez près pour qu'absolument rien de leurs conversations ne lui échappe.

Cela devait faire presqu'une demi-heure que le vieux avait disparu dans le Tunnel de Sève quand brusquement, il en sortit en trombe hors d'haleine et visiblement affolé.

- Señorita Braccíon !? s'égosilla-t-il à bout de souffle en la saisissant par les bras, vous êtes-là !?
- Et bien oui ! siffla-t-elle avec suffisance, on peut savoir ce qui vous prend ?
- Vous êtes sûr que tout va bien ? insista-t-il visiblement soucieux.

Silence. L'informateur devina la patriarche en train d'examiner le passeur d'âmes de la tête au pied, armé de ses yeux altiers qui le fusillaient.

- C'est à vous qu'il faut poser cette question, mon pauvre Stéphane. De toute évidence vous semblez perturber, lui répondit-elle enfin. Avez-vous au moins obtenu l'information ? demanda-t-elle sans se préoccuper de la raison de l'état de son interlocuteur.

Stéphane eut l'air de se reprendre. L'informateur cru le voir se redresser légèrement puis, il l'entendit se racler la gorge. Il était probablement offusqué par les répliques sanglantes de la patriarche. *À quoi s'attendait-il ?* ricana intérieurement l'informateur.

- Oui, j’ai l’information, finit-il par lui répondre sur un ton bourru. Mais vous ne devriez pas traîner dans le coin, ajouta-t-il en agitant la tête tout autour de lui, alertant l’informateur.
- Ce n’est pas mon intention, rétorqua la Señorita. Allez-vous oui ou non me donner cette information ? Où allons-nous y passer la nuit ?
- Montréal, lâcha Stéphane.

Enfin ! Soupira mentalement l’informateur, voilà ce qu’il était venu chercher. Mieux encore, le vieux dévoila sous la pression de cette aigri de patriarche, qu’Aaron Stott n’était qu’un adolescent et qu’il avait l’intention d’aller quérir un peu plus de renseignements sur l’entourage du gosse avant de s’y rendre. Du bout des dents, la Señorita approuva son initiative avant d’indiquer qu’elle s’apprêtait à faire un rapport immédiat au Maître Patriarche. *La belle affaire !* Ainsi, une fois qu’il aurait rapporté toutes les données à Falcote, celui-ci aurait une marge de manœuvre plus large que prévu pour s’emparer de son successeur. *Que ce vieux Stéphane prenne tout son temps…* se réjouit-il pensivement.

Après que le passeur d’âmes eût disparu dans un portail, l’informateur s’évertua à dégager la chaloupe de l’amoncellement de racines et d’herbes à l’aide d’une rame. Celle-ci s’arracha de la planque dans un gargouillis de clapotis quand subitement le fond de la barque grinça bruyamment au contact de branchages submergés. Alarmé, il fit volte-face en

direction du Pont de Sève, là où se trouvait encore la patriarche. *Trop tard !*

Sa présence était découverte.

- Qui êtes-vous ? s'éleva la voix angoissée de la patriarche. Que faite vous ici ?

L'informateur cracha un juron étouffé. *Quelle merde !* Il devait rapidement réfléchir à la situation et prendre une décision. Fuir sans un mot, semblait la solution la plus sensée, puisque d'ici elle ne pouvait pas percevoir ses traits. Subsisterait, seul, le doute qu'ils avaient été épiés mais sans preuves réelles. Probablement que les passeurs d'âmes se montreraient plus vigilent, sans que cela ait de véritables répercutions sur leurs plans à venir.

- En tant que patriarche, je vous somme de décliner votre identité ! réitéra-t-elle sa demande, s'évertuant à masquer son trouble.

C'était décidé, il allait s'éclipser. Mais lorsque qu'il tendit le bras pour enfoncer la rame dans les eaux épaisses du marais, la manche de sa veste se retroussa, dévoilant le bracelet accroché à son poignet, incrusté de pierres rouges luminescentes.

- Vous !? s'écria la patriarche, ostensiblement déconcerter.

Cette fois, il était découvert. *Putain de bracelet !* La fuite n'était désormais plus une option, cela compromettrait inévitablement sa couverture. Il devait reconsidérer son plan et la seule alternative qui lui restait ne lui plaisait guère, même

s’il avait toujours abhorré cette femme. Quoiqu’il tente comme manipulation ou intimidation, ce serait peine perdue. Elle était le bras droit du Maître Patriarche et il l’avait si bien formaté à ses idéaux archaïques de passeurs d’âmes qu’une conversion n’aurait pu en venir à bout. Il n’avait pas d’autre choix.

Son bras avait pris la décision avant même que son esprit s’y soit résolu puisque déjà, la proue de la barque cognait contre le ponton. La Señorita Braccíon, plus que jamais méfiante, fit un pas en arrière.

- Vous ! Je savais que vous n’étiez pas digne de confiance ! Je l’avais pourtant mis en garde contre vous ! cracha-t-elle sur un ton acerbe.

Calmement, il avait bondi sur le plateau de bois et de sève. Il se trouvait maintenant nez à nez avec la patriarche dont les traits imprimaient un mélange de mépris et d’effroi.

- Alors c’est ça ! vociféra-t-elle, vous aussi avez été perverti ?

L’informateur explosa de rire, interloquant de plus belle la patriarche.

- Ils n’ont pas eu besoin de se donner cette peine, susurra-t-il.

- Espèce de…

Il ne lui laissa pas le temps de répliquer et agrippa violemment sa gorge de ses deux mains. Malheureusement pour lui, elle se débattit férocement lui envoyant un coup de genou dans l’aine qui le déstabilisa assez pour qu’elle se dégage de son étreinte et lui morde dans la foulée la main. Contraint de

la lâcher, il réussit tout de même à la bousculer avec assez de force pour qu'elle s'effondre sur le sol. Elle poussa un râle plaintif lui indiquant qu'elle venait de se blesser. Mais elle se releva hâtivement avant de lui balancer un second coup de genou sous le menton, lui arrachant un grognement de douleur et de frustration.

Sans perdre un instant, elle prit ses jambes à son coup, remontant le ponton vers la rue Usstet. Aussitôt, l'informateur l'a pris en chasse faisant fi de sa douleur, tout en se fustigeant intérieurement d'avoir été aussi imprudent. Elle avait déjà plusieurs dizaines de mètre d'avance sur lui. Par chance le battage de ses talons la trahissait sur la direction qu'elle prenait. Elle devait être sur l'Avenue du Boisalo, celle qui traversait le fleuve Zrêle pour ensuite border les Bois des Ettenèbres, lorsque le talonnement de ses pas cessa brutalement au beau milieu du pont. L'informateur stoppa net sa course, paniqué à l'idée qu'elle lui échappe, ou pire encore qu'elle utilise sa pierre de nuit contre lui. Contrairement à elle, il n'en possédait pas, ni même aucun pouvoir, c'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il avait été choisi. Il était bel et bien la dernière personne que ces arrogants de passeurs d'âmes iraient soupçonner, excepté la Señorita de toute évidence !

Durant l'espace de quelques secondes, la brume se dispersa sur le pont et les faibles lumières blanches des réverbères lui permirent de constater qu'il était indiscutablement désert. Peut-être s'était-elle contentée

d’enlever ces chaussures ? Quoiqu’il en soit, elle ne devait pas lui échapper. Il reprit sa course jusqu’à la lisière des Bois des Ettenèbres. Rapidement, il repéra des empreintes de pieds nus sur le sol terreux. Pourquoi se contentait-elle de fuir ? N’avait-elle pas d’autres moyens de lui échapper ? À moins qu’elle suive à la lettre les règles enseignées aux passeurs d’âmes. Même s’il n’avait pas suivi leur enseignement, certains passages s’étaient encrés dans sa mémoire : « Faire usage de la magie que ce pourquoi elle nous a été confiée, […] ouvrir des portails aux âmes qui doivent passer d’un monde à l’autre, […] la pierre de nuit ne peut pas être utilisée comme une arme. » À bien y réfléchir, la Señorita Braccíon était de ceux qui ne sortait jamais du droit chemin, une chance pour lui, une grossière erreur pour elle. Et voilà qu’en prime elle commettait une deuxième erreur en entrant dans les Bois des Ettenèbres ! Il les connaissait par cœur ! Par conséquent, il savait déjà dans quelle direction elle s’enfonçait. Il n’avait qu’à contourner une partie des bois avant d’y pénétrer à son tour pour la prendre à revers.

Les bois étaient sombres, plongés dans un magma noir de brouillard où s’enchevêtraient des arbres tortueux, rachitiques comme dépourvus de vie. Il dut galoper un moment avant d’arriver à cette intersection inévitable pour la patriarche. Il se posta derrière l’un des plus gros troncs et attendit sa proie.

Alors que les battements de son cœur avait déjà ralentit et que le silence opaque submergeait les bois, un vague souffle

haletant lui parvint jusqu'aux oreilles. C'était-elle ! Il ferma les yeux, serra les poings et prit une longue inspiration. Il le fallait, il n'avait pas d'autre alternative. Plus que quelques mètres. Elle était à bout de souffle…

Dix mètres…

Cinq mètres…

Quatre…

Trois…

Deux…

Un…

Tel un fauve, il bondit hors de sa planque pour se jeter sur sa proie qui poussa un cri de terreur. Il étouffa vivement celui-ci en enlaçant de ses bras son crâne pour le faire pivoter violemment sur lui-même d'un coup net. Les vertèbres cédèrent aussitôt dans un craquement abominable puis, le corps soudain telle une poupée de chiffon, s'effondra sur le sol détrempé des bois.

Le silence reprit sa place.

Il ne sut dire combien de temps il observa le corps de la Señorita Braccíon, l'angle impossible de son cou, sa bouche béante qui semblait vouloir continuer de hurler et ses yeux écarquillés de cette frayeur que l'on éprouvait avant de mourir. Ce fut seulement lorsqu'il se passa les mains sur le visage qu'il prit conscience des larmes qui avaient insidieusement lacéré ses joues. Honteux de cette faiblesse, il s'essuya rageusement le visage avec ses manches quand un détail dans le déroulement des évènements le frappa. Même si la

patriarche n’avait pas voulu utiliser sa pierre de nuit comme arme, pourquoi ne l’avait-elle pas utilisé pour ouvrir un portail et s’enfuir ? Instinctivement et subitement affolé, il se pencha sur le corps et chercha la pierre de nuit. Rien ! Il ne trouva rien ! Ni pierre de nuit, ni sacoche !

- Qu’est-ce que…

Il n’eut pas le temps de finir sa réflexion puisque déjà ses craintes se matérialisèrent. Le corps était en train de se dissoudre en une poussière de cendre jusqu’à disparaître totalement.

- Un hologramme ! souffla-t-il avec effroi.

La vibrante lumière fuchsia de la pierre de nuit fut étouffée lorsque la main de Stéphane la remit à sa place, dans sa petite sacoche. Malgré le décalage horaire, la nuit était déjà tombée sur Montréal et la fraicheur automnale avec. Stéphane se trouvait dans les bois de l’Ile-Bizard, à quelques dizaines de mètres d’un quartier de résidences, là où vivait le successeur de Michel Falcote. Un successeur qui n’avait que tout juste seize ans !

Stéphane avait pu glaner quelques informations sur l’adolescent et ses proches, grâce à un vieil ami retraité, anciennement actif des renseignements – du moins c’était ce qu’il prétendait. Ainsi, il avait appris que le garçon vivait avec ses grands-parents depuis l’âge de douze ans, ses parents ayant disparus dans un tragique accident d’avion. Son père était de nationalité française et sa mère canadienne. Les grands-parents

paternels avaient rejoint leur fils au Québec et n'en étaient plus jamais repartis. Après la perte de leur fils, ils étaient devenus les tuteurs du jeune Aaron. Celui-ci avait tout d'un adolescent perturbé, voir même turbulent puisqu'il avait écopé à plusieurs reprises d'ennuis avec la justice, ce qui faisait inévitablement de lui une proie idéale pour Michel Falcote. Rien de rassurant.

Après plusieurs enjambés dans la broussaille, Stéphane réussit enfin à mettre les pieds sur le bitume qui serpentait les rangées de maisons. La présence des bois fut une véritable aubaine pour le passeur d'âmes qui avait pu arriver en toute discrétion, sans compter qu'Aaron vivait dans l'une des résidences qui bordait ces bois. La rue s'étalait devant lui sous les yeux lumineux des réverbères, totalement déserte à cette heure du soir où les habitants devaient probablement être en train de finir de dîner, où de s'installer devant le feuilleton de la chaîne locale.

Bien que le passeur d'âmes s'était préparé au mieux à cette rencontre, il n'avait absolument aucune idée de la façon dont il allait aborder les grands-parents, et encore moins le jeune Aaron.

Subitement, il remarqua une présence sur le trottoir. *Etrange*, pensa-t-il. Il semblait s'agir d'un homme qui très curieusement dévisageait la maison devant laquelle il se trouvait. *Cette maison…* songea Stéphane dont la colonne vertébrale fut traversée par un frisson, *c'est celle du jeune Aaron !* Judicieusement, Stéphane se glissa dans la pénombre

de la végétation d'un jardin et observa la personne qui se tenait là, debout, sans bouger. Ce fut seulement lorsque celle-ci commença à s'avancer vers l'allée de la maison que le sexagénaire perçut son bras droit. Il était marbré d'une luminescence familière ! Il percuta avec horreur :

- Michel Falcote !

Seules deux pièces de la maison étaient allumées.

Depuis le seuil de la porte d'entrée, Michel avait entrevu quelques ombres derrière la baie vitrée sur sa gauche, là d'où provenait les sons étouffés d'une télévision ; il crut d'ailleurs en reconnaître la voix de la célèbre chanteuse Céline Dion. Les ombres devaient vraisemblablement appartenir aux grands-parents d'Aaron Stott, certainement en train de siroter une tisane devant une émission musicale. Cette probable scène lui donna un haut le cœur, tant il dédaignait cette niaiserie qu'étaient la tendresse et la complicité qui avaient cette fâcheuse tendance à perdurer chez certains vieux couples.

La deuxième pièce se trouvait à l'étage, assurément la chambre de l'adolescent en conclut le perverti qui avait échafaudé un plan cruel pour arriver à ses fins. Un rictus se dessina sur son visage émacié quand enfin il posa la main sur la clenche et que celle-ci n'émit aucune protestation à son intrusion.

À peine eut-il mis les pieds dans l'entrée chargée de meubles eux-mêmes saturés de photos et toutes sortes de babioles, que le vieux couple, en réalité en train de danser, se

figea à la vue de l'être ténébreux et décharné qui venait de s'introduire dans leur nid douillet. Leurs yeux ronds exprimèrent tout d'abord l'incrédulité avant d'être supplanté par une peur naissante, somme toute justifiable. Leurs mâchoires tombèrent laissant échapper quelques exclamations significatives. Tous deux avaient traduit sans mal les intentions de l'intrus puisque leur crainte se gonfla en un effroi pitoyable, les poussant à se cramponner l'un à l'autre comme si cet acte instinctif allait les protéger !

Michel ne leur laissa pas le temps de réagir et leva son bras droit possédé par la pierre de nuit. Bien que la démonstration de magie qui se déroula sous ses yeux lui était parfaitement inconnue, le grand-père en devina spontanément le danger et s'empressa de faire reculer sa femme derrière lui.

- Va-t-en ! lui exhorta-t-il.

Le vieux veut donc mourir en premier, se délecta intérieurement Michel.

- Soit, susurra vicieusement le perverti, si cela est ton dernier souhait !

En un éclair, une corde lumineuse jaillit de sa main droite et se mit à fouetter l'atmosphère avant de foncer vers le cou du vieux. Elle s'y enroula tel un serpent vivace avant de se contracter lentement autour de sa proie jusqu'à ce que la strangulation le fasse suffoquer dans un gargouillis d'agonies. Son visage devint écarlate, ses lèvres se violacèrent et les lobes de ses yeux s'extirpèrent littéralement de ses orbites. Savourant le regard du vieil homme dont la vie s'échappait,

ainsi que des supplications hystériques de sa femme impuissante, Michel tira violement sur la corde pour le coup de grâce. Celle-ci comprima alors la gorge du mourant avec une telle violence que les vertèbres se brisèrent comme des biscottes, arrachant un dernier cri de désespoir à la, désormais, veuve Mme Stott.

La carcasse vide du grand-père s'écroula sur le parquet de la salle de séjour où le téléviseur était passé à la diffusion du titre suivant, *Rolling in the Deep* d'Adèle. La grand-mère ayant voulu rattraper son défunt mari dans ses bras s'était rendue prisonnière de son poids, à la total merci du perverti qui prit un plaisir infini à faire claquer son fouet scintillant comme pour sonner le glas de sa misérable vie d'humaine. Sans plus attendre Michel réitéra sa sentence mortelle et le cou de la veuve céda avant que son corps ne s'effondre tel du plomb.

Excité, fier, le perverti observa avec délice son œuvre. Tout y était. Un tableau où immergeait une souffrance immortalisée par la mort elle-même. Un tableau dont il était le maître. Alors qu'il se congratulait de cette magnificence mortelle, un léger grincement lui fit quitter du regard sa contemplation. Sur sa droite, au milieu de l'escalier, se tenait horrifié, vêtu d'un jean dépouillé ainsi que d'un t-shirt arborant le sigle d'un groupe de rock métal, Aaron son successeur.

Amusé, Michel s'adressa à lui affublé d'un sourire perfide.

- N’aie crainte, je ne te veux aucun mal, dit-il où chacun de ses mots s’exsudèrent de venin, je suis venu pour toi mon garçon. Nous avons de grands projets concernant ton avenir !

Sa tirade sarcastique fut à peine terminée que l’adolescent se désossa de la marche sur laquelle il était resté soudé jusque-là et se jeta à toutes jambes vers le haut des escaliers.

- L’ingratitude des ados ! éructa le perverti tout en se jetant aux trousses du gamin.

Seulement quelques malheureuses minutes lui furent nécessaires pour mettre la main sur ce stupide gosse. Il avait été trahi par ses halètements frénétiques dont même une vieille carne sourde comme un pot aurait été capable d’entendre. Aucun doute sur le manque de bon sens de l’adolescent qui n’avait pas eu d’autre idée que de se réfugier dans sa propre chambre, planqué dans le fond du placard entrebâillé.

Alors que Michel s’en approchait à pas de loup tout en s’armant de son fouet, l’un des battants claqua brusquement l’acculant contre le lit. Aaron, les cheveux blonds hirsutes, jaillit de se son refuge une batte de baseball solidement cramponné entre ses mains dont le revers violent ne fut évité que de justesse par le perverti qui le para de son bras. Une douleur aigüe et diffuse lui fit lâcher un cri de rage. Sonné, il lui fallut quelques secondes avant de comprendre que le gamin ragaillardit par son premier coup, s’apprêtait à l’asséner d’un second. Cette fois, Michel réagit à temps et déploya son fouet

qui s’empara de la batte qu’il projeta dans la pièce. Puis, son fouet se scinda en quatre longs et fins appendices. Promptement, il les fit filer en arrière pour prendre de l’élan puis, les lança dans un sifflement percutant vers son successeur dont les couleurs de la colère venaient d’être engloutis par la pâleur de la terreur. Le garçon fut saisi aux poignets et aux chevilles avant d’être plaqué férocement contre le mur au-dessus du lit.

- Bien ! Voilà qui est mieux, nous allons…

Michel ne put finir sa phrase s’effondrant à genoux, une douleur virulente à l’arrière du crâne. Étourdi, il se passa mollement la main sur la nuque qui suintait un liquide chaud. Du sang. Son sang. Dérouté, la vue brouillée et la tête dodelinant, il chercha une explication à son état lorsqu’il perçut une silhouette familière près d’Aaron. Elle semblait vouloir rassurer le garçon et l’inciter à la suivre. Aaron eut l’air d’hésiter puis, regarda dans sa direction. Son champ de vision s’obscurcissait, il sentait qu’il était sur le point de perdre connaissance mais il trouva tout de même la force de siffler entre ses dents :

- Stéphane ! Tu vas me le payer !

OceanofPDF.com

Chapitre 14 : Procès et Départs

Les entrailles fumantes de la terre crachaient par intermittence des jets de vapeur qui empoisonnaient l'atmosphère d'effluves de souffre et embrasaient l'air d'une chaleur torride. Trempée par l'humidité et la sueur, Marielle avançait tant bien que mal dans ce dédale de geysers les conduisant, elle et les autres, vers ce que Toldro, cet espèce de mastodonte de gorille, avait appelé la Salle des Larmes Noires, l'endroit où allait se dérouler leur procès.

Dix jours… dix interminables jours s'étaient écoulés depuis leur arrestation ; Marielle avait pris soin de les compter afin de ne pas perdre la notion du temps. Dix jours enfermés dans des cellules à cogiter sur leur sort et celui du monde d'Animas. Dix jours à ressasser les évènements qui s'étaient enchaînés depuis le fameux coup de téléphone du cabinet juridique Helmont lui apprenant son héritage. Dix jours durant lesquels Marielle se rongea les ongles, se demandant s'il y avait le moindre espoir qu'elle puisse revoir un jour ses proches et s'ils s'inquiétaient de son absence. La pensaient-ils disparue ? Morte ? Et finalement, dix jours sans que Calaho, le raphidé emplumé, qui leur avait promis de l'aide, ne leur donne signe de vie.

Leur détention qui avait débuté sous la coupe de ces singulières fleurs géantes aux pétales suintantes d'un poison

mortel, s’était rapidement poursuivie dans des cellules bien plus similaires à celles des prisons de son monde. Ils avaient dû traverser des galeries écrasantes dont le sol était parsemé de curieux trous qui s’étaient avérés être les entrées des cellules, chose qu’elle avait compris lorsque l’on lui avait sommé d’y descendre.

Ces geôles n’étaient, de toute évidence, pas des cavités creusées naturellement. Elles étaient en partie suspendues au-dessus d’un gouffre si profond que même les rayons des lumineuses ne pouvaient en atteindre le fond. Les parois, composées d’un granite ivoire nappées par endroit de couches métalliques, ruisselaient de filés d’eau qui se déversaient dans des petits bassins d’un côté et de l’autre de la pièce qui ne devait pas dépasser une quinzaine de mètres carrés. Enfin, près de l’ouverture où l’on pouvait y observer la béance sans fond et d’où s’engouffraient les quelques rayons de lumières, se trouvait une sorte de tapis laineux tout juste assez confortable et chaud pour y dormir.

Quelques heures après qu’ils eurent été ainsi « jetés » dans leur cellule respective, Marielle avait remarqué que l’une des quatre parois qui l’emprisonnaient se creusait en un renfoncement. Elle avait rapidement supposé que celui-ci s’était formé par l’écoulement perpétuel de l’eau, dont l’épaisseur était si ténue qu’il était perceptible uniquement si l’on s’en approchait de très près. À peine avait elle eût posé sa main contre cette cavité qu’elle s’était effritée comme du sel cristallisé, ouvrant un passage entre sa geôle et celle de

Gaëlis. Bien qu'une certaine déception l'avait submergé – elle aurait souhaité à cet instant que se fut celle d'Orion et non celle de l'elfe si taciturne et mélancolique – au moins fut elle sensiblement soulagée de ne pas se retrouver totalement seule. Et puis, elle avait pu aisément communiquer avec la panthère puisque les cellules n'étaient pas isolées phonétiquement.

Alors qu'Orion se trouvait dans la cellule à gauche de la sienne, Pico lui avait été enfermé dans celle à droite de l'elfe. Le Porc-épic fut totalement impossible à oublier tant il avait usé, chaque jour passé dans ces trous humides et frais, de sa salive. À croire que sa couche d'aiguille abritait en réalité une dizaine de personne. Leurs seuls moments de répits furent lorsqu'il finissait, après un dernier long monologue, par s'endormir.

Leur escorte, notamment composé de Toldro le gorille et de Cox un loup à crinière doté d'une abondante toison noire sur son encolure et sur ses épaules, ainsi que d'une fourrure rousse, rappelant celle du renard, les commanda de s'arrêter un instant. En effet, devant eux se dressait une série de cheminées très actives qu'ils ne pouvaient traverser qu'à un moment précis, ce dont les deux âmes figées semblaient savoir avec exactitude. Malgré tout, Marielle se sentit que peu rassurée car le mépris avec lequel ils les dévisageaient, lui assurait qu'ils resteraient de marbre si l'un d'entre eux se faisait griller en court de chemin. Peut-être même en tireraient-ils une certaine satisfaction…

Cheveux d’argent venait d’arriver à sa hauteur où il lui lança le premier regard depuis le départ de leur geôle. La jeune femme sentit ses joues s’enflammer de honte lorsqu’elle releva à quel point ce regard était dépourvu de toute la bienveillance dont il avait fait preuve la nuit précédente. Évidemment, elle n’était pas étrangère à cette hostilité.

Durant la nuit, un cauchemar était de nouveau venu briser son sommeil. Un cauchemar désormais récurent : ce fond obscure et opaque, ses murmures lacérant, cette main tendue, et pour finir cette lumière brulante. Elle s’était réveillée dans un cri d’angoisse dont une partie se fracassa sur les parois de sa cellule et l’autre se perdit dans le gouffre noir. Haletante, effrayée et perdue, Gaëlis avait accouru à son chevet. Ce fut à cet instant qu’elle désira plus que jamais l’impossible : se blottir dans les bras de sa mère, exactement comme elle le faisait enfant. Elle s’était souvenue des mots qu’elle lui soufflait à l’oreille, de son parfum vanillé, de ses doigts qu’elle passait délicatement sur son front et sa joue pour la calmer. Cette pensée fut si cruelle en cet instant, qu’elle s’était effondrée en larmes dans les bras de l’elfe, le suppliant de ne pas la laisser seule. C’était ainsi qu’elle avait terminé la nuit, la tête enfouie dans le creux de son épaule. Une proximité qui l’avait rendu si confuse lorsqu’elle s’était réveillée au petit matin, qu’elle avait paré sa gêne dans une humeur exécrable. Celle-ci s’était amorcée inévitablement une énième prise de bec qui fut coupée par l’arrivé de Toldro et

Cox. Depuis ils ne s'étaient ni adressés la parole, ni même échangés un regard.

Étant envahie pour la deuxième fois de la journée par ce même malaise, Marielle se contenta de baisser les yeux comme une enfant que l'on réprimande et pria pour qu'il ne lui fasse aucune réflexion.

À sa gauche, se tenait Orion dont le silence renfermait une colère bouillonnante à l'encontre de ses congénères qui ne voulaient rien entendre sur les raisons de leur présence ici, ainsi que celles qui les avaient poussées à violer la première des lois. Un entêtement qui ne présageait rien de bon quant au procès à venir. La jeune femme tenta de l'apaiser en posant sa main entre ses omoplates pour lui transmettre sa compassion et sa tendresse. Il tourna son museau vers elle et plongea ses yeux pépites dans les siens resserrant, durant un instant, leur lien déjà très solide. Se lisant l'un l'autre sans aucune barrière, la panthère comprit également sa détresse et chercha à la rassurer.

- Tant que le verdict n'est pas prononcé, il y a encore de l'espoir pour nous et nos mondes respectifs, vibra discrètement sa voix suave.

Marielle voulait, du plus profond de son cœur, croire en ses paroles mais elles raisonnaient comme un espoir perdu.

- Sommes-nous encore loin de la Salle des Larmes Noires ? détourna-t-elle la conversation.
- Regarde devant toi, lui indiqua-t-il d'un mouvement du museau, plus en hauteur, précisa-t-il.

La jeune femme, qui se savait imitée par l'elfe et Pico, scruta avec une curiosité craintive, à cause du son guttural qu'avait émis le gorille dont elle devina les narines se dilater, l'horizon. Plusieurs dizaines de mètres devant eux, bien après le parterre de tuyauterie dont les dégagements erratiques de vapeur lui faisaient penser au jeu de notes d'un orgue, grimpait une falaise abrupte dont la roche ivoire sur laquelle ils marchaient depuis des heures s'enfonçait dans une teinte pourpre. Longeant le précipice, une vague de nuage blanchâtre s'écoulait depuis la surface, sûrement la conséquence du rideau d'eau qui s'effondrait depuis des hauteurs qu'elle ne pouvait pas percevoir de là où elle se situait. Tout autour, se dressait une végétation singulière qui lui rappela grossièrement l'idée d'une dépouille de plomberie blanchâtre, habillée ici et là d'entonnoirs, desquels pendaient d'interminables langues bleues.

- L'entrée de la Salle des Larmes Noires se situe derrière cette chute, finit par lui expliquer Orion.

Soudain, le mur brulant de vapeur qui se dressait devant eux depuis plusieurs minutes tomba brusquement, les laissant dans un silence inattendu.

- Suivez-moi ! gronda soudain Toldro tout en s'engageant sur le champ de mine.

Orion l'imita, suivit par Marielle qui dût réfréner son envie de courir. Sur ses talons Gaëlis ne put s'empêcher de la mettre en garde contre sa maladresse.

- Oublie pas de regarder où tu mets les pieds, glissa-t-il subtilement sans qu'elle puisse en définir l'humeur.

Elle avait choisi de ne pas répondre, se concentrant davantage sur sa marche et croisant les doigts pour que les geysers ne reprennent pas leur partition avant qu'ils n'atteignent l'autre côté.

Miraculeusement et malgré son taux de stress dangereusement élevé, Marielle parvint à ne trébucher aucune fois tout au long du chemin qu'il leur restait à parcourir. L'entrée de la Salle des Larmes Noires se trouvait belle et bien derrière l'immense vitre d'eau, où débouchait un passage dont l'immensité ne laissait paradoxalement que peu de place à la lumière.

Comme ce fut le cas à chacune de ces découvertes, la jeune femme tomba en extase devant le décor de la salle dite, tant il lui sembla irréaliste. Le minérale flamboyant qui structurait cet endroit était incrusté parce qu'elle aurait juré être des rubis bruts. La salle circulaire, au plafond très haut qui s'étirait en un goulot sans lumière, devait représenter une surface proche de celle d'un stade de football. Le sol étrangement lisse et plat, était jonché de façon éparse par des roches de la taille et de la forme d'œufs d'autruches à la teinte noir charbon. Peut-être s'agissait-il véritablement d'œufs ? Des œufs fossilisés ? Mais personne n'osa poser la question en cet endroit si solennel, même Pico dont les lèvres étaient scellées depuis l'avertissement de Toldro, lors de leurs premières minutes de marche.

En s’enfonçant vers le fond de la grotte, aux environs des trois-quarts, s’étendait une nappe sombre comme du pétrole au centre duquel s’élevait un îlot qui devait être accessible parce qu’elle devina être un radeau. Au-delà de cette étendue d’eau noire, s’étirait un enchevêtrement impressionnant de racines épaisses de couleur taupe qui au cours de leur ascension – aux environs d’une quinzaine de mètre estima Marielle – s’allongeaient horizontalement formant une avancée, sur laquelle se trouvait quelque chose de comparable à un trône.

Obnubilée par cette vision sortie tout droit d’un livre de science-fiction, ce ne fut que lorsqu’elle atteignit la rive de l’étendue d’eau noire qu’elle remarqua l’innombrable paire d’yeux qui les suivaient avidement depuis les corniches en hauteur, parcourant toute la salle. Il était évidemment question d’âmes figées qui semblaient s’impatienter de pouvoir se divertir du spectacle.

La jeune femme déglutit.

La tension qui s’était plaquée sur leurs nerfs depuis leur départ, venait encore d’augmenter d’un cran. Le pire était à redouter puisque de toute évidence, leur culpabilité était indéfendable. Malgré tout, les raisons ou plutôt le « destin » qui les avait poussés à cet extrême n’était-il pas plus important que tout le reste ?

Un profond sentiment d’injustice enserra la gorge de Marielle, avant même que le procès ne débute. Ce sentiment fit remonter en elle un vieux souvenir d’enfance…

Elle devait avoir aux alentours de huit ans. Comme tous les jours d'école à 15h, sonnait la cloche annonçant la récréation tant attendue. Ce jour-là, en juin lui sembla-t-il, se souvenant d'un soleil plombant, faisant fondre par endroit le bitume, Marielle observait depuis la grille de la cour d'école, un petit garçon qui ne devait pas avoir plus de trois ans. La maman de celui-ci était si absorbée par sa conversation avec son interlocutrice qu'elle ne vit pas son fils s'aventurer sur la route, alors qu'au même instant un camion déboulait droit sur lui. Sans réfléchir, Marielle avait ouvert la grille et s'était précipitée sur le garçon sous le bruit strident des freins du camion, le sauvant juste à temps. Seulement, dans l'action elle avait trébuché sur le trottoir et s'était effondrée avec l'enfant dans les bras qui s'était mis à hurler tout ce qu'il savait.

Les yeux effarés de la maman constatant les écorchures de son enfant aux jambes, aux bras et aux lèvres, avaient fini par s'extirper de leur orbite sous le coup d'une colère noire et parfaitement inique envers Marielle. Terrassée et désemparée par les cris hystériques de la femme, Marielle avait été emportée par un flot de larmes qu'elle avait été incapable de contrôler jusqu'à ce que son maître, heureusement témoin de la scène, vînt la secourir.

Ce sentiment d'injustice… Un sentiment qui vous brûle la gorge, quelque chose de violent qui se met à gronder au plus profond de vos entrailles, l'envie irrépressible de hurler qu'elle avait tort… Qu'ils avaient tort !

La jeune femme tressauta légèrement. Orion venait de lui effleurer le bras du bout de son museau. Elle ne l'avait pas senti s'approcher. Son regard de braise souligna toute la compassion qu'il eût à l'égard de sa frustration. Il déversa au travers leur lien toute sa tendresse et son soutient lui permettant de relâcher un peu de pression. Seigneur ! Dans quelle galère s'était-elle embourbée ? Comment tout cela allait-il se terminer ?

Et comme pour mettre la patience de Marielle à mal, avant que le procès ne se termine, celui-ci devait tout d'abord commencer et cela ne se faisait pas sans quelques protocoles cérémonieux. Orion leur avait exposé ce qu'il savait sur le déroulement d'un procès, et en premier lieu, il devait y avoir un juge. La jeune femme n'eut aucun mal à deviner d'où il présiderait : sur l'avancée d'embranchements où trônait cette immense esquisse de siège. Si la panthère avait su se souvenir de son nom, Tauxaure, en revanche, il en ignorait totalement l'espèce.

- Monter sur le radeau, tonna tout-à-coup la voix ombrageuse de Toldro.

Marielle, Orion, et Pico s'exécutèrent sans sourciller, contrairement à l'elfe qui resta piqué sur la rive, ses yeux d'un bleu, plus déroutant que jamais, plantés dans ceux de la double armoire à glace comme pour le défier de l'y obliger. Le gorille, agacé par l'affront du sapiensiens, ne put contrôler le dilatement de ses narines qui éjectèrent un souffle semblable à celui d'un taureau dans une arène prêt à en découdre avec le

toréador. Il crut bon d'y ajouter un grognement avant de prendre la parole.

- Que croit pouvoir faire un être aussi frêle que toi contre moi ? avertit Toldro en paradant de toute sa masse en guise d'intimidation.

Alors que Cheveux d'argent avait l'allure d'une petite brindille à côté du gorille, et que n'importe lequel d'entre eux aurait baissé les yeux et obéit sans plus attendre, lui ne cilla pas d'un pouce. Au contraire, à son tour il s'avança un léger sourire aux lèvres.

- Visiblement, vous ignorez tous des êtres de mon monde, lança-t-il avec une pointe de satisfaction.

Puis, sous la perplexité et la colère du mastodonte, Gaëlis monta finalement sur le radeau. Marielle perçut aussitôt le regard complice que lui jeta Pico. Était-il possible qu'il soit véritablement plus fort, plus puissant que ne l'était Toldro ? Bien entendu, la jeune savait que les deux sapiensiens possédaient des pouvoirs mais sans en connaître ni l'étendus, ni même à quoi ils ressemblaient.

Enfin le radeau se mit en mouvement, tracté par un système de cordes végétales et de poulies reliant la rive à l'îlot se trouvant au centre de l'étendue d'eau noire. Ce fut lorsque le grincement végétal eut fini sa cacophonie au terme du craquement du radeau rentrant en contact avec la butée, qu'ils descendirent, toujours sans un mot, et grimpèrent au sommet pour faire face à l'entrelacs interminable de racines. Quand soudain, un vrombissement sourd et incroyablement puissant

les écrasa depuis les ténèbres des cieux de la salle, faisant trembler les murs et le sol, et onduler les eaux qui les encerclaient.

- Le juge Tauxaure va faire son entrée, expliqua calmement Orion les yeux rivés sur la structure de bois qui les surplombait.

Le vrombissement se mit à cogner sur la régularité des secondes. Marielle s'imagina un titan qui à coup de poing ou de pied cherchait à entrer dans la salle par le sommet. Son sang se glaça et son corps se raidit sous la vibration assommante qui sonnait comme un glas impitoyable. Puis, apparu sur toute la paroi qui leur faisait face, celle ou s'accrochait les racines, un écoulement de larmes noires…

Si cette mise en scène était destinée à effrayer les accusés, pour sa part c'était chose faite.

Le visage terriblement anxieux, la jeune femme chercha du regard l'arrivée du juge. Par où allait-il faire son entrée ? Et surtout de quelle espèce animale était-il ? Elle croyait naïvement, ou non, que cela pouvait avoir une quelconque incidence sur son jugement. Un lapin par exemple, lui semblait tout de même plus commode qu'un crocodile. Malheureusement, le bout des deux rassurantes grandes oreilles de Mr Lapin ne firent jamais leur apparition. En revanche, elle distingua quelque chose de long et de souple qui évoluait sans mal dans l'enchevêtrement de bois, se faufilant avec une patience qu'elle pressentit être celle d'un prédateur. Alors que ses oreilles commençaient à percevoir le suintement

et les quelques craquements de bois tout juste audible qu'il provoquait sur son passage, Marielle se sentit littéralement blanchir comprenant de quoi il s'agissait, ainsi que de son envergure. Une envergure bien plus démesurée encore que celle d'Orion ou de Toldro par rapport à ceux de leur espèce.

Boom ! Boom ! Boom !

Les derniers battements martelèrent toute la Salle des Larmes Noires, s'accordant parfaitement avec l'apparition titanesque du juge Tauxaure dont la tête continuait de s'élever sous son corps imposant, aux teintes blanche et orange, qui n'en finissait pas de s'allonger.

Marielle n'aurait pu imaginer pire comme animal…

Un serpent !

La carte usée par le temps et les usages, avait été déroulée sur l'épaisse table de la bibliothèque – désertée par ordre du roi Aratero – du palais Jezkezialk. Elle dégageait une légère odeur de moisie et de sciure, typique à ce genre d'endroit. Malgré le jaunissement du papier et l'encre estompée par endroit, l'on y distinguait encore parfaitement le dessin d'une carte représentant une partie du monde de Sapiensanimas.

- C'est ici, pointa avec assurance l'index du roi Aratero, le continent des Terrbres.

À cette simple lecture, Maha sentit sa nuque s'hérisser.

- Vous en êtes certain Sire ? demanda gravement Ziz, penché au-dessus de la carte, le regard inquiet.

Le célèbre gardien des embarcations de la montagne Majesse avait été rapatriée par les soins du roi, il y avait de cela quelques jours. Sauvé in-extremis par la Prêtresse des fées, il avait retrouvé une forme incontestable. Sa blessure n'était plus qu'une cicatrice blanchâtre de part et d'autre de son torse et le poison s'était totalement dissipé de son organisme.

Son retour avait été perçu par Maha comme l'étincelle d'un espoir que l'on s'était évertué à réduire au néant. Elle avait presque fini par céder à la fatalité d'avoir perdu à jamais sa sœur, jusqu'au retour de Ziz… jusqu'à ce que le roi annonce officiellement son intention de convoquer le conseil d'Azcrateftula, jusqu'à ce qu'il lui confie cette nouvelle mission.

Il s'agissait, selon les dires du roi, d'une mission dangereuse, pénible et éreintante. Malgré l'insistance qu'avait eue le roi Aratero à ce qu'elle prenne le temps de la réflexion, celle-ci s'était précipitée dans les préparatifs de l'expédition et du recrutement de l'équipage. Leur mission : trouver l'endroit où se terraient les créatures du Sans Âme et les pervertis, afin d'évaluer le danger.

Les pervertis.

Myre.

La tentation de s'approcher d'elle était trop forte. Cette mission lui offrait assurément sa seule chance de sauver sa sœur. Elle se devait d'essayer, même si aux yeux de tous cela semblait utopique. Qui n'essaierait pas, à sa place ?

- Pour être honnête, répondit Aratero le menton entouré de ses doigts, ce ne sont là que des rumeurs. Mais ces derniers temps, elles ont la fâcheuse tendance à s'avérer juste.

Un ricanement s'éleva depuis le rayonnage de volumens qui longeait la table dont la longueur impressionnante s'étendait sur environ soixante pieds. Braxile Irgoyel, le nouveau commandant suprême, était adossé contre l'étagère quelques pas en retrait du groupe formé par le roi lui-même, Ziz, Maha ainsi que Quakorien le terril et Xurlam l'elfe. Les bras solidement croisés, il avait passé son temps à les toiser du coin de l'œil, attendant impatiemment que cette réunion se termine. Maha hésitait encore quant à la raison de son humeur acariâtre. Était-ce cette réunion qui l'exaspérait ? Ou était-ce parce qu'il ne pouvait pas participer à cette excursion et devait se contenter d'escorter le roi sur l'île d'Azcrateftula ?

- J'imagine que ces rumeurs vous ont été rapportées par la lilliputienne, lança-t-il un soupçon dubitatif.

- Doutez-vous des capacités de la sentinelle, Commandant ? s'enquit faussement le roi, dont le ton assurait au marin un mauvais quart d'heure s'il continuait d'insinuer de telles méprises.

Le commandant Braxile tiqua en se redressant légèrement. Sa mine semblait indiquer qu'il allait capituler.

- De toute évidence, non, Sire. Mais que vous confiez une telle expédition à… il hésita à continuer,

probablement freiné par les regards noirs du groupe agglutiné autour du parchemin.

- À quoi ? voulu savoir Maha, prête à lui fondre dessus.

Tous deux se défièrent en silence. Maha ne résista pas.

- Si vous nous disiez le véritable fond de votre pensée, Braxile Irgoyel ? le provoqua-t-elle, en omettant délibérément son titre.

Des longs soupires d'exaspération se firent entendre autour de la fée. Personne n'avait envie d'être mêlé à une énième altercation entre ces deux-là.

- Peut-être serait-il plus sage de remettre votre chamaillerie à un moment plus opportun, s'interposa Ziz dont les yeux verts s'étaient arrondis en guise d'avertissement.

Quakorien et Xurlam approuvèrent d'un hochement de tête. En revanche, le roi Aratero était déjà loin de leur conversation, plongé entre ses lectures et prises de notes à propos du continent des Terrbres, dans le but d'établir l'itinéraire le plus judicieux et le moins risqué.

- Et pourquoi devrions-nous reporter à demain ce qui peut être fait le jour même ? rétorqua le commandant suprême tout en s'approchant d'eux, faisant face à Maha qui se tenait debout sur la table.

- Voilà au moins une chose sur laquelle nous sommes d'accord, encouragea la fée, je vous écoute, ajouta-t-

elle avant de croiser les bras et de relever le menton tout en bombant sa poitrine.

- Puisque tu insistes, osa-t-il la tutoyer. Voilà le fond de ma pensée : tu es trop impliquée émotionnellement pour cette mission.

Maha cru s'étrangler avec sa propre salive en entendant cette remarque déplacée et injuste.

- Moi, je suis trop impliquée émotionnellement !? Et quand n'est-il de TON implication émotionnelle ? répliqua-t-elle avec aplomb, plaçant ses mains sur les hanches, les yeux flamboyant de colère.

Au même instant, le roi pivota sur lui-même, un rouleau déplié entre les mains. Il était si absorbé par ce parchemin qu'il ne vit pas la plume qu'il bouscula de son encrier. Dans un geste véloce et instinctif, Maha rattrapa celle-ci juste à temps.

Sûrement lasse de leurs désaccords, Ziz et les deux autres se joignirent au roi qui semblait véritablement perdu entre les masses d'informations qu'il tentait de récolter.

- La situation n'est pas comparable, reprit un peu plus calmement l'elfe marin, dont les yeux bruns s'assombrirent plus encore qu'ils ne l'étaient naturellement.

- Vraiment ? Tu ne tenais pourtant pas ce genre de discours lorsque nous étions aux royaumes des fées.

Maha n'avait toujours pas digéré les paroles qu'il avait prononcé à l'égard de Myre. Lui affirmer qu'elle était comme

morte, qu'elle se devait de la considérer comme telle ! Ne pas se faire d'illusion, qu'elle ne pourrait pas la sauver ! Jamais il n'aurait tenu de tels propos si cela avait été son frère. Jamais ! Elle en était certaine.

- Alors souviens-toi que vous partez en reconnaissance, et non en mission de sauvetage avorté, revint-il à la charge. Et ne me dis pas que tu n'y as pas songé !

La mise en garde de l'elfe la désarçonna au point qu'elle sentit ses jambes s'enfoncer dans le bois de la table. Était-ce parce qu'il avait prononcé les mots « sauvetage avorté » ou parce que finalement, il lisait en elle avec une facilité déconcertante ?

- C'est vrai, j'y ai songé. Comme n'importe qui à ma place y aurait songé, se défendit-elle. Mais étant la sentinelle du roi, mon devoir est d'accomplir la volonté de sa majesté. C'est le choix que j'ai fait en m'engageant et je tiens m'en tenir au rôle qui m'incombe, mentit-elle.

Le visage du commandant se fendit d'un sourire narquois. Doucement, jetant un vif coup d'œil vers le roi et les deux marins pour s'assurer qu'ils n'écoutaient plus leur échange houleux, il se pencha vers la fée, perçant son âme de ses yeux noirs comme pour la sonder.

- Je n'en crois pas un traitre mot, murmura-t-il avec cette petite pointe d'arrogance qui lui était propre.

Derechef mise à nue par cet elfe impertinent, Maha ne parvint pas à réprimer totalement sa rage et d'un coup sec, elle fouetta l'air avec la plume qu'elle tenait toujours fermement en main, projetant une multitude de gouttelettes sur le facies du commandant suprême.

- Non mais qu'est… allait s'emporter l'elfe lorsqu'il fût brusquement interrompu par une entrée fracassante dans la bibliothèque.

Tous se mirent aussitôt à guetter en direction des bruits de pas dévalant l'escalier.

- Père ? héla une voix que Maha identifia immédiatement. Père ? Je vous sais ici, inutile de m'ignorer !

Là où ils se situaient, la princesse Siusla ne pouvait pas les voir. La bibliothèque qui formait un « U » était particulièrement labyrinthique, envahit de rayonnage sur différentes hauteurs, entrecoupé par des espaces où s'allongeaient ces interminables tables en bois orangés, exactement comme celle où ils s'étaient réunis, à droite de l'entrée. Cet espace colossal était un véritable vestige de papier sous autant de forme de codex que de volumens que vomissaient les étagères, abritant un nombre incalculable d'histoires et d'informations, des plus rudimentaires au plus excentriques. Toute la salle était traversée par des rayons de lumières provenant des ouvertures vitrées, perdues dans les hauteurs à l'intérieur du « U ». À l'opposé de cette baie de lumière, toujours dans les hauteurs de la salle, se trouvaient

des arcs voutés au cœur desquelles l'écumère tissait une délicate broderie. Derrière celle-ci courait un long couloir rejoignant l'allée des Arts.

- Siusla ?! interpella à son tour le roi Aratero dont l'écho de la voix indiqua leur emplacement à la princesse.

Maha traduisit aussitôt l'expression qui s'imprima sur le visage du roi. La présence de sa fille, bien qu'il l'aimait infiniment, l'irrita. Assurément, l'avait-il déjà averti de ne pas les déranger.

Ces derniers jours, la sentinelle avait pu observer le roi et son changement notable. Celui-ci semblait être pris d'une nouvelle détermination, balayant son chagrin, ses craintes, s'agrippant plus que jamais à son devoir de roi. Sa propre personne, ses propres malheurs s'étaient effacés pour laisser l'entière place à un personnage qui n'était dévoué qu'à ses obligations. Maha ne savait pas encore si cela était encourageant ou inquiétant. Jusqu'où cela le mènerait-il ?

Le petit groupe avait les yeux rivés vers l'allée par laquelle la princesse Siusla avait le plus de probabilité d'arriver. Ils attendaient silencieusement mais non sans une certaine appréhension, la réaction du roi Aratero car tous savaient le caractère très enflammé de la princesse et tous avaient déjà entendu parler des célèbres heurtes que cela provoquait avec son père. Elle fit enfin son apparition affublée, comme à son habitude, d'un pantalon, en ce jour crème et de bottes vertes saillantes rappelant son chemisier

largement plongeant. Mais cette fois, il y avait une petite note d'originalité supplémentaire : une dague accrochée à sa ceinture.

- Vous voilà enfin, dit-elle en s'avançant vers eux.

Puis, en apercevant le visage du commandant suprême, elle fut prise d'un rire espiègle qu'elle essaya avec maladresse de contenir.

- Original !

Maha s'enquilla d'un sourire généreux et sincère devant le culot de la jeune princesse et la réaction du marin bariolé d'encre. Il fulminait littéralement !

- Des essais pour un nouveau concept de camouflage en mer, serra-t-il les dents.
- Pas très concluant, grimaça la princesse.
- Siusla, puis-je connaître la raison de ta présence ici ? coupa court le roi sur un ton de reproche.
- J'y viens père.

Elle se racla la gorge, signe avant-coureur qu'elle avait une requête à faire qui avait toute les chances de déplaire au roi.

- Voilà, comme vous le savez père, de par votre demande Acalia nous a informé moi et Fénicié de la réelle menace qui pèse sur les âmes de notre monde, ainsi que des évènements liés à celui que l'on nomme le Sans Âme. Tout cela m'a amplement fait réfléchir sur mes responsabilités en tant que princesse des elfes,

dit-elle en s’assurant dans léger regard que son père approuvait sa réflexion.

- Cela va de soi Siusla, lui accorda-t-il non sans une certaine tension dans la voix, mais tu les connais déjà, il me semble.

- Certes oui, hésita-t-elle tout en se tordant la bouche, seulement ne serait-il pas plus honnête, plus encourageant et plus juste envers le peuple, si j’avais la possibilité de m’engager physiquement dans mes responsabilités ?

L’impatience du roi, face au laïus plus que prémédité de sa fille, se lisait dans chacun de ses membres raidis au point que même sa peau paraissait s’être durcie comme de la pierre.

- Qu’entends-tu donc par « physiquement » ?

Les yeux de la princesse glissèrent malgré elle sur les cartes étalées sur la table, dénonçant ainsi ce qu’elle avait en tête et ce qu’au fond tout le monde avait saisi depuis le début.

Un ricanement non dissimulé du commandant Braxile émergea du silence.

- Décidément Sire, je dois avouer que votre entourage a un sens des réalités des plus surprenantes, s’en est presque risible, osa-t-il.

- Quoiqu’il en soit, je vous prierais de ne pas leur manquer de respect Commandant Suprême, lui rappela sèchement le roi. Quant à toi Siusla, reprit-il en se retournant vers elle, il hors de question que l’on te compte parmi cette expédition…

- Mais… voulu-t-elle regimber, réduite au silence par le simple geste du doigt levé de son père.
- Tes responsabilités ont été définies ! Elles sont de rester auprès de Fénicié et de ta mère, la reine. C'est là, ton unique devoir. Cette décision est irrévocable, fin de la discussion. Suis-je clair Siusla ?
- Plus que vous ne l'imaginez père, bougonna-t-elle avant de tourner rageusement les talons vers la sortie.

Maha resta sans voix devant la capitulation si rapide de la princesse. Seul le premier acte avait été joué, aurait dû suivre après les arguments, les supplications, les pleurnicheries et pour finir un ouragan de colère que son caprice ne lui soit pas cédé. Pourquoi cette fois, s'était-elle montrée si « docile » ? La sentinelle avait un mauvais pressentiment face à son comportement plus que suspicieux mais le roi ne parut pas plus intrigué et se plongea de nouveau dans ses lectures, bientôt imité par tous.

- Votre périple devra se poursuivre à pieds à partir d'ici, expliquait le roi, jusqu'au désert d'Itqoirch. Vous devrez vous montrer extrêmement prudent. N'oubliez pas que votre mission se cantonne à trouver le lieu exact où se terre nos ennemis, ainsi que l'ampleur de leur nombre, rien de plus.

Sur cette remarque le commandant suprême fusilla la jeune fée du regard qui se précipita de répondre :

- Vous pouvez compter sur nous, Sire.

- Votre défense n’est qu’absurdité ! persifla le juge Tauxaure.

Toute la Salle des Larmes Noires s’inonda des cris méprisant des teneriens, juchés depuis leur balcon, à l’encontre des quatre accusés. Des cris désapprouvant les arguments qu’Orion s’épuisaient à leur faire entendre. Aucun d’eux et encore moins le juge ne semblaient en mesure d’accorder le moindre crédit à la menace du Sans Âme. Le fait qu’une telle menace soit à l’origine des massacres perpétués dans le monde d’Interanimas sonnait à leurs oreilles comme une chose grotesque.

Pourtant…

Gaëlis sentait peu à peu une colère gronder en lui. L’ignorance et l’entêtement des teneriens lui provoquèrent un bouillonnement de rage et de frustration qui s’engouffra dans ses veines, avant de chercher à s’en exsuder par tous les pores de sa peau. Les poings serrés, il ferma les yeux quelques instants afin de réprimer ses émotions. S’il devait exploser cela ne ferait qu’envenimer plus encore la situation. Les teneriens étaient manifestement hostile aux êtres des autres mondes. Une façon d’être que l’elfe jugea primitive.

À quoi ais-je pensé en traversant le portail depuis Sapiensanimas ?

- Gaëlis ! l’interpella discrètement Pico.

Le prince eut un sursaut au son de la voix de son ami, rompant le cours de ses pensées.

- Oui, que se passe-t-il ? chuchota à son tour l'elfe, la mâchoire tendue, ne quittant pas des yeux la langue fourchue et sifflante du juge.
- Ta peau, lui signala-t-il.
- Ma peau ? Qu'a-t-elle ma peau ? s'agaça-t-il, ne comprenant pas pourquoi ce soudain intérêt pour son épiderme à un tel moment.
- Regarde donc tes mains, insista l'ikypys.

Finalement intrigué, il décrocha son regard du juge pour jeter un œil sur ses mains.

Pico avait raison. Sa peau semblait avoir comme roussi sous le soleil de la saison chaude. Mais surtout, le plus inquiétant était ces légères volutes de fumé qui s'en dégageait. Déconcerté par ce phénomène inexplicable, Gaëlis n'osa plus faire un seul mouvement, ni même reprendre sa respiration.

- Gaëlis ? s'alarma Marielle, le détachant de ses mains cramoisies. Que t'arrive-t-il ?

Question pertinente. Que lui arrivait-il ? Aucun son ne put sortir de sa bouche, il n'avait pas la réponse. Cela avait-il un lien avec l'atmosphère de Tenereanimas ? Un virus ?

Alors que son esprit explorait toutes les possibilités qui expliqueraient son état, quelque chose d'infime mais d'indéniablement familier se fit ressentir en lui.

Un fourmillement.

Son regard plongea de nouveau sur ses mains dont il retourna les paumes vers lui.

- C’est impossible, souffla-t-il tout bas, totalement décontenancé par ce qu’il commença à soupçonner.

Un vague d’angoisse lui comprima peu à peu la poitrine. Cela ne pouvait pas être. Cela ne devait pas être. Pourtant, il ne pouvait renier la manifestation qui se produisait en lui. Il savait. Il le refusait, mais il savait. Pourquoi lui ? Pourquoi maintenant ?

Il secoua la tête. La peur fut balayée par un regain de colère. Cette colère qui s’agglutinait en lui depuis des décennies, immergée par sa seule volonté de la fuir, de la cacher pour mieux la honnir encore. Très vite, il crut perdre complètement le contrôle sur cette chose qui se frayait un chemin à son insu jusque dans ses artères, quand un grondement sourd secoua toute la Salle des Larmes Noires, dissipant promptement le phénomène.

- Non d’une aiguille ! s’écria Pico, les aiguilles frémissantes. C’est quoi encore se raffut ?

Ce « raffut » résonnait depuis l’autre bout de la salle, derrière eux. Tous pivotèrent dans sa direction pour en identifier l’origine. Tous, sauf l’elfe qui revint un bref instant sur ses mains qui avaient retrouvé leur pâleur habituelle. Rassuré, il expira discrètement son soulagement avant d’imiter les autres. Peut-être s’était-il trompé, après tout.

Comme précédent un orage, le silence s’était lourdement imposé. Au loin, l’immense trou noir par lequel ils étaient entrés semblait comme obstrué par une ombre mouvante, telle une masse puissante venant vers eux. Alors qu’ils attendaient

tous de découvrir cet être si imposant, ce fut un être bien plus petit qui fit son apparition en premier. Sa démarche dandinante et son allure pataude lui rappela immédiatement celle du fameux volatile qui leur avait promis de l'aide avant qu'ils ne soient jetés dans leur geôle.

- Calaho ! confirma Orion.

La présence de ce tenerien qu'ils n'attendaient plus, leur insuffla un nouvel espoir qui se lu sur les visages de chacun d'eux. Allait-il finalement tenir sa promesse ? Pouvait-il seulement les sauver de cette situation ? Quoiqu'il en soit, si cela devait échouer, Gaëlis n'aurait plus d'autre choix que d'utiliser ses pouvoirs. Du moins c'était le plan qu'il avait échafaudé avant que cet étrange phénomène ne se produise en lui…

Derrière le volatile, la gigantesque masse continuait de fissurer le mutisme de la salle à chacun de ses pas. À peine les lumières suspendues l'eurent-elles dévoilée que les voix estomaquées de Marielle et Orion s'exprimèrent tour à tour : « Un mammouth ! », « Un ancien ! ». L'elfe n'avait pas la moindre idée de ce que cela signifiait, seulement que la réaction d'Orion était celle qu'il devait retenir.

- Un ancien ? questionna-t-il.

L'animal pivota son museau vers lui.

- Pour simplifier, expliqua Orion, « ancien » est la plus haute distinction dans notre monde.
- Plus que ne l'est le juge ?

Le tenerien opina.

- Je vois. Il y a donc de grande chance que sa présence joue en notre faveur, en conclu l'elfe.
- S'il croit à notre version des faits, oui, mesura Orion.
- S'il s'agit d'un des plus hauts gradés de ton monde, intervint Marielle, j'imagine qu'il ne se déplace jamais sans une excellente raison ? Peut-être que Calaho l'a déjà convaincu ? Non ?
- Peut-être… approuva timidement le tenerien.
- Je n'ai jamais vu des dents pareilles ! s'exclama soudainement Pico. Et cette chose qui lui pend au milieu du visage, est-ce un nez ? Mais à quoi peut bien lui servir de tels membres aussi démesurément grands ? s'enquit-il avec sérieux.

L'intérêt inapproprié que portait l'ikypys à ce genre de détails dans une situation aussi grave était habituel. En revanche, qu'une autre personne y porte la même attention, tout au moins assez pour répondre à ses questions, était du jamais vu.

- Ses dents sont en réalités ce que nous appelons des défenses, se lança Marielle avec l'acuité d'un professeur, quand à son nez, il s'agit d'une trompe. Ses défenses, entre autres, peuvent s'avérer être une arme redoutable. Sa trompe, elle, peut lui servir de bras pour attraper des choses, ou même aspirer de l'eau.

La jeune intérienne fit une pause durant laquelle Gaëlis perçut un émerveillement enfantin dans ses yeux verts.

- Jamais, je n’aurai pu imaginer qu’un jour, je rencontrerai un mammouth vivant, marmonna-t-elle plus pour elle-même que pour son auditoire.

La lente progression de l’ancien, toujours devancé par Calaho, permit à l’elfe de jauger plus amplement Marielle. Elle semblait plutôt calme à cet instant indéniablement critique de leur vie, une humeur aux antipodes de celui qui l’avait accueilli au réveil. En effet, elle avait fait preuve d’une agressivité injustifiée à son égard, prétextant qu’elle en avait assez d’être dans la même pièce qu’un elfe à l’allure hautaine et aux manières bien trop princières. N’était-ce pas ses manières « princières » qui s’étaient précipitées à son chevet en pleine nuit pour la réconforter ? N’était-ce pas également ses manières « princières » qui lui avaient soufflées la galanterie de ne pas la laisser seule pour le restant de la nuit ? À peine s’était-elle levée qu’elle lui avait sèchement demandé de la laisser seule. Encore l’esprit embrumé par son réveil brutal et son manque de sommeil, il lui avait seulement fait la remarque qu’elle aurait tout de même pu le laisser dormir un peu plus longuement et que si elle tenait vraiment à être seule qu’elle pouvait aller dans l’autre cellule, puisqu’elle était déjà debout, elle. Cette remarque anodine et justifiée, selon lui, avait embrasé la jeune femme qui s’était mis à vociférer à propos de son comportement.

Malgré tout, Gaëlis n’était pas dupe. Il soupçonnait que sa réaction excessive n’ait un lien avec l’embarra qu’elle avait eu en se réveillant dans ses bras. Une gêne partagée, il devait

l’avouer même si ces deniers jours ils s’étaient indéniablement rapprochés. Toutefois cela n’excusait pas son comportement impulsif et mordant à son égard. Marielle était décidément une créature bien étrange.

- Qu’y a-t-il ? l’interrompit-elle dans ses pensées. Pourquoi me fixes-tu de cette façon ?

L’elfe ne s’était pas rendu compte de son regard insistant et eut la fâcheuse sensation d’être pris en flagrant d’élis. Mal à l’aise, il contourna au plus vite cette émotion.

- Je me demandais seulement… Quelle était la véritable origine de ton humeur exécrable de ce matin ? admit-il en toute honnêteté, l’esquisse d’un sourire aux lèvres sachant à l’avance le trouble qu’allait provoquer cette question chez l’interienne.

Ni une ni deux ses yeux s’assombrirent et ses joues se colorèrent. Elle ouvrit la bouche, sûrement dans l’intention de lui envoyer une réplique cinglante, mais aucun son ne s’en extirpa.

Un silence absolu régnait de nouveau dans la Salle des Larmes Noires. En effet, Calaho et l’ancien avaient enfin atteint la rive du lac noir et tous attendaient d’entendre la raison de leur intrusion en plein milieu de ce procès.

Gaëlis remarqua que les teneriens adoptèrent un comportement révérencieux envers l’ancien, signe qu’il était respecté. Mais aussi qu’aucun d’eux n’osaient le regarder dans les yeux, ni même Orion, il était donc craint.

- Ancien, siffla le juge Tauxaure avec beaucoup de précaution, que nous vaut l'honneur de votre visite ?

- Mais le procès, bien entendu, tonna la voix grave et vibrante de l'imposant tenerien, quoi d'autre juge Tauxaure ?

- Oui, quoi d'autre sinon le procès, admit le reptile dont l'agacement suintait dans l'intonation de sa voix.

- Qu'en est-il de la défense des accusés ? entra dans le vif du sujet l'ancien.

- Leur défense est irrecevable, cracha-t-il.

- Irrecevable ? Pourriez-vous développer, juge Tauxaure.

- Ils ont violé la première des lois ! s'offusqua le juge. Et ils n'ont rien trouvé d'autre que des explications mensongères et calomnieuses pour justifier leurs actes. Une prophétie ! Et de je ne sais quelle menace portant le nom de Sans Âme !

Le flegme de l'ancien, face à l'emportement dédaigneux du juge semblait être à toute épreuve. Celui-ci resta muet un moment, scrutant tour à tour les accusés puis, revint patiemment vers le reptile dont le long corps blanchâtre s'était subtilement élevé, surplombant, plus encore, la salle de sa domination.

- Avez-vous seulement pris la peine de vérifier les faits qu'ils vous ont rapportés, juge Tauxaure ?

Indigné, le reptile eut un mouvement de recul puis, d'un geste précipité sa tête fondit vers eux, descendant de plusieurs

mètres en dessous de l'avancée d'embranchement. Marielle qui s'était rapprochée de l'elfe quelques minutes auparavant, fit un bon et s'agrippa spontanément à sa manche. Quand à Pico, ses aiguilles se mirent à s'agiter dangereusement. Orion, lui, resta de marbre, à l'exception de ses yeux enflammés qui dardaient le juge.

- Perte de temps inutile, pesta-t-il pour toute réponse.
- Voilà qui est bien désolant, dit pensivement l'ancien. Je vous croyais plus à même, en tant que juge, de rester impartial et surtout de vous montrer plus assidu dans votre fonction. Oui, cela est vraiment désolant.

Les yeux fendus du juge Tauxaure s'exorbitèrent. Sa fierté et son orgueil venaient d'être littéralement hachés par l'ancien et ce devant toute une assemblée de teneriens. Gaëlis comprit qu'il venait de perdre, non seulement, toute crédibilité en tant que juge mais aussi le respect que lui devait ses congénères.

Désarçonné par les paroles tranchantes de l'ancien, le reptile resta totalement muet, les traits comme décomposés. Il parut tout-à-coup beaucoup moins impressionnant, presque ratatiné.

- Pour ma part, reprit enfin l'ancien mettant fin au supplice du juge écrasé par le silence, je n'ai pas jugé que cela était « une perte de temps inutile » que de m'assurer si le monde d'Animas était réellement ou non menacé. Calaho ? interpella-t-il de sa voix de

contrebasse, pourrais-tu exposer ce que nous avons découvert, au juge Tauxaure et à cette assemblée de teneriens, à ce sujet ?

- Mais bien entendu, claqua le bec du volatile dont le torse venait de se bomber.

Toldro qui jusqu'ici était resté piqué en retrait s'avança de quelques pas. Son front plissé ombrait ses petits yeux noirs dont l'expression était assez trouble. L'elfe ne sut dire s'il était tout aussi indigné que le juge ou simplement inquiet des révélations que Calaho s'apprêtait à faire.

Quoiqu'il en soit, il était indéniable que le vent venait de tourner en faveur des quatre accusés, restait à savoir jusqu'où cela allait les mener. La tension qui jusqu'ici émanait uniquement des craintes qu'ils avaient, venait d'embrancher celle de l'impatience.

Le volatile ne perdit pas de temps et s'exécuta. Il dévoila les informations qu'il avait d'abord lui-même récoltées dans le monde des interiens à propos des attaques mortelles d'animaux. Ce sujet très houleux trouva l'écho d'un grondement qui se répercuta dans toute la salle. Cependant, le talent orateur de Calaho eut tôt fait de réduire au silence les plus sceptiques car c'était absolument indiscutable, cette fois les interiens n'étaient pas responsables de ces abominations. Enfin, il expliqua comment lui et l'ancien avait contacté un passeur d'âmes afin d'obtenir la confirmation de l'existence de la menace.

- … bien que cela ne soit pas encore officiel à Portalis, il a été catégorique sur ce point. La menace est réelle ! affirma clairement Calaho.

Plusieurs centaines de paires d'yeux se virent promptement habités par une peur nouvelle, annihilant toute l'hostilité qui s'y était inscrite dès leur arrivée. À cet instant, le juge glissa jusqu'au bord de son avancée pour s'adresser directement à l'ancien.

- Cette menace est réelle, certes, admit-il comme si cela n'était qu'un détail de peu d'importance, mais en quoi cela interfère-t-il dans ce procès ?

Gaëlis sentit son sang se glacer. Évidemment… menace ou pas, ils avaient violé la première des lois et aucun d'eux n'étaient en mesure d'apporter la preuve qu'ils avaient un rôle à jouer dans le fait de mettre un terme à cette menace. Même lui n'en était pas absolument convaincu.

Calmement, l'ancien releva la tête vers le juge, le perçant, pour la première fois, d'un regard hostile bien qu'avec une certaine retenue.

- Pour être honnête, commença celui-ci, si je n'avais pas vu de mes propres yeux les quatre accusés ici présents, cela n'aurait eu, effectivement, aucune interférence dans ce procès. Mais désormais, je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que si vous condamnez ses quatre personnes, alors, juge Tauxaure, vous serez celui qui condamnerai à tout jamais le monde d'Animas aux ténèbres.

- Que voulez-vous dire ?
- Que part mon autorité en tant qu'ancien, je suspends ce procès jusqu'à nouvel ordre.

Ce fut une véritable fourmilière de pétillement qui explosa dans sa bouche, arrosé d'une couleur épicée qui réveilla ses papilles avec délice, avant de chuter dans le fond de sa gorge. Braxile Irgoyel savourait pleinement son pichet d'ostref en compagnie de quelques marins de son, désormais, ancien équipage. Équipage dissous après qu'il fut nommé commandant suprême et que chacun d'eux eurent reçu la fonction de co-capitaine à bord de quelques-uns des navires de la flotte royale.

C'était donc à la Taverne des Marins que l'elfe avait trouvé refuge avant le départ pour l'île d'Azcrateftula. Tous les navires étaient près à lever l'encre, seul manquait à l'appel le roi Aratero qui semblait-il, avait une affaire d'ordre familial à régler. Braxile soupçonna que cela eût un lien avec la reine Azla. De toute évidence celle-ci perdait l'esprit. Lorsqu'ils l'avaient surpris en pleine crise d'hallucination, le marin avait, durant un court moment, ravalé sa rancœur vis-à-vis du couple royal. Le désarroi qui s'était emparé du roi avait même réussit à le peiner. Celui-ci avait été contraint de prendre la décision de donner l'illusion à son peuple que la reine assurerait leur sécurité durant son absence. Mais en réalité, c'était sa fille aînée, Fénicié, qui avait reçu secrètement cette tâche.

- Et bien, Commandant Suprême ! fit Cantilez en appuyant avec exagération sur son titre, vous ne nous avez toujours pas parlé de votre nouvelle « monture » ?

Sur cette question, qui faisait allusion au navire de tête de la flotte royale, tous ses compagnons firent silence, suspendus à ses lèvres. Fort de toute cette attention, Braxile se redressa afin de répondre avec une prestance caricaturée.

- Il est… hésita-t-il, blanc ! Il est très blanc ! Vraiment très blanc ! répéta-t-il avant d'imploser dans un rire sincère devant les mines pantoises de ses compagnons qui finirent par l'imiter.

En effet, le navire de tête avait été façonné dans un bois blanc luisant extrêmement rare, dont même Braxile ne connaissait pas la provenance. Ce vaisseau était également le plus imposant de la flotte royale mais a contrario, il était plus léger et par conséquent plus rapide. Une autre de ses particularités, était ses voiles aussi transparentes et rutilantes que l'étaient les ailes de fées.

Bien que ce navire possédait des attraits digne de sa nouvelle fonction, être au commande de ce navire, pour une telle expédition, ne convenait pas au commandant suprême. Sa magnificence faisait de lui une cible sans équivoque pour l'ennemi. Autant inscrire sur des banderoles « Le roi des elfes est sur ce navire » ! Mais celui-ci avait insisté pour qu'ils embarquent sur le Yellezom – tel était son nom – tout en avertissant Braxile de cette petite phrase : « Cessez de me sous-estimer, Commandant Suprême ». L'elfe en avait conclu

que ce navire n’était pas uniquement un sublime joyau avec le lequel l’on pouvait parader mais qu’il devait, assurément, cacher des atouts en cas d’assauts. Du moins l’espérait-il. Il ne manquerait pas de l’interroger à ce sujet dès qu’ils embarqueraient sur le Yellezom.

La Taverne des Marins était particulièrement déserte en ce milieu de journée. Ils étaient les seuls à s’être installés au premier étage, plus le terril, aux cheveux rouges hirsutes, planqué derrière son bar. Le rez-de-chaussée accueillait quelques marchands et visiteurs des montagnes d’écumère voisines venus se restaurer ou se rafraichir avant de repartir sans tarder. Le roi Aratero avait fait suivre l’ordre de ne plus prendre la mer après le coucher du soleil. Seule la flotte royale y était autorisée afin d’assurer la sécurité en effectuant des rondes autour des montagnes d’écumère et près des ports.

Alors que Braxile s’était de nouveau avachit sur les innombrables coussins de l’alcôve formée par les voilages, scrutant pour la centième fois ce gant d’Oriuzum fondu à sa peau, une silhouette fit son apparition depuis l’escalier en colimaçon. Le marin reconnut immédiatement les courbes et les mouvements éthérés de cette apparition.

- Princesse Acalia ! la héla-t-il à pleine voix afin d’être entendu de tous. Je vous croyais en plein essayage d’une nouvelle toilette pour votre prochaine apparition en public ! railla-t-il avec sarcasme, plus par fierté que son trouble soit mis à jour que par envie.

Elle arriva à leur hauteur, le teint parfaitement affable, vêtue d'une tenue masculine vert d'eau – probablement emprunté dans la garde-robe de sa sœur Siusla – mais portée avec une telle grâce, qu'elle semblait avoir été cousue pour une princesse.

- Et vous, Commandant Suprême, riposta-t-elle avec une contrariété sensiblement contenue, ne devriez-vous pas vous atteler à préparer votre départ au lieu de vous noyez d'ostref ? Ce n'est pas là un comportement digne de votre fonction.

Sa réplique incisive remporta quelques sifflements silencieux de la part des marins qui savaient à quel point elle venait de faire mouche. Calmement, Braxile posa son pichet et se leva pour se tenir à une proximité de son visage qui, l'espérait-il, la mettrait mal à l'aise. Ne montrant aucun signe de malaise, il se pencha encore un peu vers elle. Mais rien n'y fit.

- Peu importe le titre que l'on me donne Prin-cesse, mon sang restera toujours celui d'un simple marin pêcheur, rétorqua-t-il.

Ses yeux perlés de plusieurs tons de roses se mirent à le scruter avec insistance, comme s'ils cherchaient à pénétrer son âme. À sa grande surprise, ce fut elle qui cette fois se rapprocha de lui.

- La noblesse d'une personne ne se lit pas dans ses gènes ou dans son sang, mais dans ses actes et son cœur, Commandant Suprême.

Ses paroles, son souffle sur son visage, son regard dont il n'arrivait plus à se décrocher et son doux parfum qu'il huma subtilement, le déstabilisèrent au point qu'il en oublia tout le reste, durant un infime moment. Reprenant promptement ses esprits, il écarta cette émotion qui était montée en lui telle une vague de chaleur, submergeant sa poitrine et remontant jusqu'au sommet de son crâne. Rapidement, il contourna la princesse pour s'accouder sur la rambarde noueuse, évitant le regard de ses compagnons. S'ils percutaient que leur ancien capitaine était troublé par un des membres de la famille royale, à qui ils imputaient la responsabilité de la mort de Locaz, il n'était pas certain qu'ils comprendraient et encore moins s'ils l'accepteraient.

- Que venez-vous faire dans cet endroit Princesse ? Et dans un tel accoutrement ? changea-t-il de conversation.
- Je suis ici, dans cet « accoutrement » parce que je vous accompagne, affirma-t-elle avec assurance.

Braxile dut mettre son poing devant la bouche et se racler bruyamment la gorge pour ne pas pouffer de rire.

- Pardon, fit-il en essayant de garder son sérieux, je ne suis pas certain d'avoir bien compris.

Elle pivota vers lui, le regard droit.

- Je pars avec vous sur le Yellezom pour l'île d'Azcrateftula, est-ce plus clair ainsi ? demanda-t-elle en y ajoutant un sourire angélique.

L’elfe guetta pendant un bref instant, une expression dans ses traits ou dans son regard qui trahirait son sérieux. Mais rien ne vint. De toute évidence, ces paroles étaient tout ce qu’il y a de plus réfléchies.

- Pensez-vous vraiment, que qui ce soi ici ait le temps de jouer les « gouvernantes » ou les gardes du corps pour une princesse en mal d’aventure ? la questionna-t-il, sidéré par une telle naïveté. Est-ce que toutes les filles du roi sont persuadées d’être en mesure d’affronter des créatures tels que les almorves, en ayant vécu recluses derrière les murs d’un palais ?
- Est-ce que tous les marins, tels que vous, sont si gonflés d’orgueil qu’ils se persuadent être les seuls à savoir se battre ? répliqua la princesse Acalia dont le sourire venait d’être remplacé par une expression indignée.
- Vous... commença-t-il en plissant les yeux, vous savez vous battre ? Vous ? Vous à qui on a dû sauver la vie plusieurs fois en l’espace de quelques battements cœurs lorsque nous nous sommes fait attaquer sur le Zariope ?

Cette fois le marin ne put contenir son hilarité qui contamina tous les autres marins présents, témoins de leur conversation.

- Défiez-moi, exigea-t-elle avec sérieux.

Braxile ravala ses éclats.

- Quoi ?

- Défiez-moi à l’épée, ici, maintenant !
- Mais…
- Faites-le !

Les rires s’étaient tus. Tous attendaient la réaction du commandant suprême dont le visage semblait s’être paré d’un ahurissement total.

- Si je gagne, je viens avec vous. Si je perds, je reste ici, ajouta fièrement la princesse.

L’elfe se ressaisit. Sa proposition laissait entendre qu’elle maniait bel et bien l’épée, même s’il doutait qu’elle puisse être dotée de véritables talents d’escrimeuses.

- Pourquoi pas, finit-il par accepter. Cantilez ! Deux belles lames, je te prie ! s’adressa-t-il au marin flanqué d’une cicatrice lui barrant l’œil gauche dissimulé derrière un bandeau sombre et dont les cheveux noirs étaient attachés en une demi-tresse de ce même côté.

Celui-ci s’exécuta et s’en alla jusqu’au bar, où chacun y déposait ce genre d’arme trop encombrante pour s’installer confortablement dans les alcôves. Braxile, d’un signe de tête, indiqua à la princesse de le suivre. L’endroit était exigu mais près des escaliers, se trouvait un semblant d’espace, estima-t-il, assez large pour un duel à l’épée.

Alors qu’il s’imaginait observer une princesse de plus en plus tendue, se démunissant de son aplomb, ce fut une princesse dont les doigts graciles attrapèrent la lame qui le lui lança Cantilez avec vivacité et même avec un amusement que jamais il n’aurait cru voir sur son visage à cet instant. À quel

point savait-elle se battre ? Le marin commença à douter. Quoiqu'il en soit une défaite était inenvisageable. *Impossible !*

La petite dizaine de marin s'était agglutinée autour de la piste où ils s'apprêtaient à se défier.

- Êtes-vous toujours certaine de savoir dans quoi vous vous embarquez Princesse ? s'enquit-il le sourire en coin.
- Plus que jamais, répondit-elle avec audace tout en soupesant la lame avant de la faire tournoyer avec aisance.

Elle sait donc véritablement manier l'épée, en conclut-il finalement réjoui que le défi prenne cette tournure inattendue.

Instinctivement, tous deux se mirent en garde avant de faire glisser leurs pieds sur le parquet.

- Et bien Prin-cesse ! Qu'attendez-vous ? la provoqua-t-il. Honneur aux dames ! ajouta-t-il d'un geste de la main.

À peine eut-il le temps de finir sa phrase que la princesse Acalia fit un bond vers lui, avant de feinter d'un pas sur la droite et de filer sa lame vers son bras gauche qu'il para de justesse, acculé au mur. Alors qu'il allait répliquer avec force, elle recula avec la souplesse d'une acrobate et se remit en garde aussi sec.

Devant cette première démonstration étonnante, les voix des marins s'élevèrent pour encourager Braxile, mais également, et ce à son grand dam, la princesse.

Le duel s’intensifia sans qu’aucun des deux ne prennent le dessus sur l’autre, chaque assaut étant paré ou esquivé in-extremis. Une danse rythmée sous les percutions métalliques des épées, à laquelle l’elfe prenait un plaisir certain. La princesse s’avéra être une adversaire agile, aux mouvements rapides et fluides mais non dénuée de force comme il l’avait cru. Elle était douée. Trop douée. En tant qu’escrimeur invaincu, il ne pouvait se permettre une déconfiture, en particulier face à l’un des membres de la famille royale.

Décidé de mettre un terme à leur duel, il s’engagea soudainement dans ce combat avec tout son savoir et son talent. Pour cela, il devait la désarmer. Mais celle-ci anticipa le coup et pivota sur elle-même avec une telle vélocité qu’il fut incapable de stopper son élan, enfonçant l’aiguille de son épée dans le bois du mur.

- J’ai bien cru que vous n’oseriez jamais ! le taquina-t-elle, toujours sur ses gardes.
- Je ne voulais surtout pas vous brusquez ! rétorqua le commandant suprême dont la fierté venait d’être ébranlée.

Il désossa sa lame du bois.

La danse dualistique reprit dans une cadence plus passionnée encore. Les fers se croisèrent avec plus d’ardeur, leur jeu de jambe s’emballa sans jamais faillir, et les attaques furent plus franches. Les supporteurs qui les encerclaient s’enjouèrent bruyamment ameutant les clients du rez-de-chaussée.

Bientôt, les deux protagonistes quittèrent le carré de piste, bousculant la foule de plus en plus nombreuse, se faufilant entre la rambarde et les alcôves. Braxile avançait tout en filant sa lame à la moindre ouverture, obligeant sans cesse la princesse à parer les coups et ne lui laissant pas le temps de répliquer.

Elle sautilla en arrière puis, prestement s'élança sur la table la plus proche, contraignant le marin à s'engager sur le parterre de coussins lui faisant perdre momentanément l'équilibre. Ni une ni deux, la princesse profita de sa confusion pour fendre l'air au-dessus de lui, coupant net les voilages qui lui retombèrent dessus, l'empêtrant dans un piège improvisé et judicieux. Le temps qu'il s'en libère, elle avait repris son souffle, prêtre à en découdre une bonne fois pour toute.

Cette dernière esbroufe persuada Braxile qu'il était temps de mettre un terme à leur combat, avant qu'elle ne le ridiculise définitivement. Déterminé, il se précipita vers elle dans l'intention de la distraire avant de glisser au sol et d'un coup sec lui faire sauter l'épée de la main. Seulement, au même instant le silence de la foule, suivit d'une ribambelle de « Votre Majesté » sur un ton très solennel, le déstabilisa juste assez pour laisser une nouvelle ouverture à la princesse qui s'en empara. Elle glissa sa lame sous la sienne pour prendre appuis sur sa garde et lui arracher celle-ci. Promptement, elle rattrapa l'épée qu'elle croisa avec la sienne, emprisonnant sa gorge dans un étau aiguisé.

Ses yeux roses pétillèrent de satisfaction tandis que ses lèvres délicates s'étirèrent fièrement, amoindrissant, à sa grande surprise, l'innocence d'ordinaire présente sur ce si beau visage.

- Vous avez eu de la chance Princesse, voilà tout ! grogna-t-il blessé dans son orgueil.
- Quelle mauvaise fois !

D'un geste, elle lui rendit son épée.

Derrière eux, le roi Aratero était en train de monter l'escalier en colimaçon, salué tour à tour par les clients de la taverne.

- Quelle métamorphose ! revint l'elfe sur la princesse. À croire que vous êtes la jumelle cachée de la si raffinée Princesse Acalia.
- Les derniers évènements mon convaincu de mettre au placard ce « raffinement » dont tout le monde semble vouloir m'en définir. Je ne suis pourtant pas que cela.
- Non, vous ne l'êtes pas, admit-il. Depuis quand les princesses apprennent-elles à manier l'épée ?
- C'est une longue… elle s'arrêta tout-à-coup, son regard se fixant derrière son épaule. Père ?

Braxile fit volte-face. Le roi Aratero se tenait à côté de lui, affublé d'une tenue d'un bleu très clair, brodé d'argent. Sa couronne étincelait sous la myriade de point lumineux qui les entouraient, le rendant plus majestueux que jamais. Malgré tout, son visage renfermait une tension que le marin devina

être à mi-chemin entre l'inquiétude et l'irritation. Pensant que cela avait un quelconque rapport avec le duel qu'il venait de faire avec sa fille, Braxile ravala sa salive attendant un éventuel sermon.

- Siusla vient de faire un énième caprice, avoua-t-il en s'adressant à sa fille, certaines de ses affaires ont disparu et elle avec.
- Par le Grand Destin, soupira avec agacement la princesse, où a-t-elle bien pu aller ?
- Et bien… s'insinua, d'un air espiègle, Braxile en levant l'index pour s'autoriser à prendre la parole, je crois que je suis prêt à parier sur l'endroit où se trouve votre fille majesté. Pas vous ?

L'escalier abrupt du Zariope qui menait à la cale du navire craqua sous le poids tanguant du vieux gardien Ziz. L'équipage en partance pour le continent des Terrbres avait fait escale pour la nuit dans le port de Suretone, par sécurité.

La majorité d'entre eux s'étaient réfugiés dans les cabines de couchage, espérant y trouver le sommeil, tandis que quelques-uns s'étaient empressés d'aller fureter les tavernes de la ville. Quant à Ziz, lui, le sommeil semblait l'avoir lâchement abandonné depuis qu'il avait côtoyé la mort. Le seul remède qu'il avait trouvé était de siroter quelques bonnes bouteilles jusqu'à ce que ses paupières se ferment d'elles-mêmes pour le noyer dans un sommeil sans rêve et surtout sans cauchemar.

Cette fois, il avait choisi de s'enivrer de nieze, un alcool fort aux saveurs de la saison des fanés jusqu'à ce que la flasque en soit asséchée. Prévoyant, il en avait discrètement fait monter à bord du navire et entreposé dans les réserves.

Tout en posant son pied sur la dernière marche, il chercha à tâtons la lanterne qui devait normalement être suspendue en bas des escaliers. Il lui fallut un bon moment avant de mettre la main dessus et d'enclencher l'étincelle qui alluma la mèche. Malheureusement, les faibles rayons lumineux furent étouffés par l'obscurité surchargée d'ombres à cause de l'étroitesse des lieux et du fourbi qui y régnait, ne lui laissant qu'un modeste champ de vision.

Alors qu'il prenait la direction de l'endroit où il avait dissimulé ses précieuses bouteilles, une ombre furtive passa un peu plus loin devant lui, derrière l'enchevêtrement de caisse en bois. Aussitôt, il allongea le bras tenant la lanterne afin de voir ce qui avait produit cette ombre.

- Montrez-vous ! aboya-t-il, pensant qu'il s'agissait des petits chenapans qui s'introduisaient en catimini sur les bateaux pour dérober quelques bricoles vendables sur les marchés.

Aux aguets, il tendit les oreilles et plissa les yeux pour ajuster sa vue.

Rien.

Peut-être avait-il confondu avec l'ombre de la caisse ?

Dubitatif, il haussa les épaules s'apprêtant à rebrousser chemin lorsqu'une tête se hissa doucement de derrière la

caisse. Comprenant, de par sa taille, que la présence n'était pas un enfant, ses membres se raidirent tandis qu'un frisson lui glaça l'échine.

Mais dès que l'intrus ouvrit la bouche, sa tension se dissipa aussi promptement qu'elle l'avait submergé.

- Ziz ? Est-ce vous ?

Il leva un peu plus la lanterne vers l'intruse.

- Princesse Siusla ?

OceanofPDF.com

Chapitre 15 : Apprenti passeur d’âmes

Scintillant tels des fils dorés par les éclats de soleil qui transperçaient les carreaux douteux de la fenêtre entrouverte, la mèche de cheveux qui recouvrait une partie du visage juvénile de l’adolescent, se souleva délicatement, léchée par une brise qui venait de s’engouffrer.

Stéphane, debout depuis l’aurore, était posté à cette fenêtre où s’offrait une vue plongeante sur une partie du parc Edenate de la ville basse de Portalis. Incapable de se rendormir à cause des tourments qui ne cessaient de s’accaparer son esprit, il observait silencieusement le jeune Aaron. Celui-ci dormait profondément, recroquevillé en position de fœtus sous la couverture, au vert épuisé, d’un des deux lits de la chambre que le passeur d’âmes avait loué à l’auberge Titanier. Comme tous les commerces de la ville basse, celui-ci ne présentait rien d’attrayant si ce n’étaient le prix et la discrétion, deux critères de choix que s’étaient fixés Stéphane lorsqu’il était arrivé en catastrophe à Portalis, une dizaine de jours plus tôt.

Après avoir sauvé in-extremis le jeune Aaron des griffes de Michel Falcote, Stéphane avait immédiatement choisi d’ouvrir un portail sur Portalis. En effet, cela lui avait semblé l’endroit le plus sûr pour l’adolescent qui était alors en état de

choc. Mais dès leur arrivée, l'agitation inhabituelle dans les rues en plein milieu de la nuit, ainsi que les regards soudainement suspicieux et craintifs des portaliens, n'avaient absolument pas rassuré Stéphane sur leur supposée sécurité. Ne voulant pas attirer l'attention sur l'adolescent, il avait décidé de se rendre directement chez le patriarche Cédric, afin d'y trouver une aide, mais aussi une explication à toute cette agitation. C'était ainsi qu'il avait appris la mort de la Señorita Braccíon. Elle avait été découverte à l'agonie sur la place Irysse, s'égosillant à prononcer les mots « traître » et « assassin » à l'oreille du vieux patriarche Flynn Lloyd avant de rendre l'âme. La nouvelle s'était répandue comme une trainée de poudre dans les rues de la ville, s'ajoutant aux grains semés par Stéphane lors de l'Assemblée le matin même. Cette addition avait obtenu une somme de méfiance palpable entre les portaliens, entraînant une pluie de dénonciation où s'en suivit un bon nombre de rixes, même dans les plus hauts rangs et le tout en moins de vingt-quatre heures.

Face à cette épidémie de peur et de violence qui faisaient trembler toute la ville, ainsi qu'à l'état inquiétant d'Aaron, traumatisé et plongé dans un quasi mutisme, les deux passeurs d'âmes s'étaient mis d'accord pour cacher le jeune homme, le temps que les choses se résorbent. De plus, ils soupçonnaient fortement que le meurtre de la Señorita Braccíon soit directement lié à Michel Falcote. De toute évidence quelqu'un à Portalis était à sa botte.

Stéphane détourna la tête du gamin pour se perdre dans la végétation burlesque du Jardin Printanier. L'herbe mauve, bien que peu ordinaire, était assurément le moins déroutant de cette espace. Il était composé, entre autres, d'arbres dont poussaient au bout des branches des œufs aux teintes de pâques et qui tous les mois écloraient d'une myriade d'oiseau. Il y avait aussi ce qui semblaient être des fleurs, tapissant ici et là quelques étendues du parc, mais qui une à deux fois par jours s'envolaient sous les battements vivaces des pétales pour aller se poser quelques mètres plus loin. Un véritable spectacle édénique pour tous les adeptes de romance.

La lumière naissante du jour vint enrober le visage du sexagénaire d'une douce chaleur, telle une caresse pleine de tendresse. Pourtant, ses os, ses veines, son cœur et son esprit restèrent imperméable à cette chaleur, comme anesthésiés.

À son insu, des images saccadées encombrèrent sa vision des derniers instants où il avait vu la Señorita Braccíon vivante. Il était vrai qu'il ne l'avait jamais apprécié, sans doute même l'avait-il méprisé mais de là à lui souhaiter un destin si funeste…

La frustration et la culpabilité s'embourbèrent jusque dans sa gorge, bloquant sa respiration. Ses mains s'étaient comprimées en deux poids lourd. La goutte du Gworm l'avait bel et bien averti ! Il y avait vu sa mort ! Mais lorsqu'il s'était précipité jusqu'à elle, celle-ci s'était montrée exécrable, encourageant Stéphane à penser qu'il s'était probablement trompé. Et il était parti, la laissant seule face à son sort.

Si seulement…

Non !

Cela ne servait à rien de ressasser ce drame. Au Maître Patriarche de s'évertuer à trouver le meurtrier, lui ne pouvait plus rien y faire et il avait désormais d'autres préoccupations.

Machinalement, il ferma les yeux et secoua la tête comme pour éjecter de son crâne ces tortures mentales inutiles.

Derechef, il revint sur l'adolescent dont la respiration lente et profonde le rassura. C'était la première nuit qu'il passait sans une onde de cauchemar. Il avait tous justes seize ans. Ses traits possédaient encore un soupçon d'air poupin, ronds, lisses et un brin candide accentué par quelques tâches de rousseurs sur le nez et les joues, l'ensemble reposant sur une peau claire. Son visage était harmonieux mais souvent dans l'ombre de ses cheveux blond doré. Et bien qu'il eût une corpulence assez sportive, le seul qualificatif qui lui vint à l'esprit pour le décrire, fut « chétif ».

Le gamin ne parlait et ne mangeait qu'au compte-goutte depuis dix jours. Plusieurs fois, Stéphane avait tenté d'ouvrir un dialogue avec lui sur ce qui s'était passé, mais la conversation s'avortait à chaque fois face à l'adolescent déchiré, qui se murait derrière ces seules paroles : « Je veux rentrer chez moi ! ». À court d'idée, et résolu à n'être décidément pas fait pour ce genre de chose, il avait fini par demander à Cédric, sûrement plus psychologue que lui, de tenter sa chance, la veille au soir. Celui-ci devait donc les rejoindre à l'auberge Titanier au petit matin.

Le temps pressait. L'atmosphère de la ville avait, depuis deux trois jours, relâchée un peu de pression, en particulier depuis que le Maître Patriarche avait imposé un couvre-feu afin d'atténuer l'envenimement de violence. Bien que la suspicion demeurait, les portaliens furent plus emprunts à reprendre le cours de leur vie.

Désormais, il allait sans dire que Breiztsheim ne tarderait pas à se préoccuper de nouveau du cas de Stéphane. Peut-être l'avait-il déjà en ligne de mire ? S'il ne trouvait pas le meurtrier de la Señorita Braccíon, il se tournerait vers le coupable idéal, c'est-à-dire lui. Leur dernière conversation avait été limpide sur ses intentions, et plus révélateur que jamais sur son indéfectible soif de pouvoir. Autrement dit, il était prêt à tout pour être celui qu'on révérerait tel un héros, si ce n'était tel un dieu.

Voilà pourquoi, il était impératif de sortir le jeune Aaron de sa léthargie avant que Breiztsheim ne mette la main dessus. Il allait devoir s'armer solidement pour affronter ce qui l'attendait. Et pour cela, il fallait qu'il comprenne ce qu'il faisait ici, ce qu'était Portalis et le monde d'Animas, mais aussi qui il était afin de réveiller ses pouvoirs de passeur d'âmes au contact de la pierre de nuit…

La pierre de nuit ! réalisa-t-il soudain.

Les sourcils épais de Stéphane se contractèrent. Normalement, la pierre aurait dû lui être léguée par Michel Falcote. Pierre que celui-ci détenait toujours et dont il n'était certainement pas prêt à se défaire, à moins de

l’y obliger, ce qui n’était finalement pas envisageable sans un affrontement mortel.

Las, il se passa la main sur le visage avant de se frotter les yeux avec le pouce et l’index. À quel point la situation était-elle décourageante ? Et toujours cette sensation que son âme ne tenait plus qu’à un fil, qu’il ne s’agissait que d’une question de temps avant qu’il ne se fasse happer par le néant.

Pourtant, il continuait de s’agripper comme si ces derniers mouvements risquaient d’être les plus déterminant, comme pouvait l’être le final d’un spectacle, ou l’épilogue d’un polar. Et puis, il y avait cette intuition qui le titillait à propos de l’adolescent, cette chose inexplicable qui le persuadait qu’il était important, tout comme il l’avait pressenti pour Marielle. Des destins orchestrés dans une gigantesque symphonie où chacun devait y chanter ses notes sur le bon tempo et seulement lorsque la partition s’ouvrait sur leur rôle.

Ses pensées s’enroulèrent autour de Marielle, d’Orion et des deux sapiensiens dont il n’avait eu aucune nouvelle depuis qu’il leur avait ouvert un portail sur Tenereanimas. Cela n’augurait rien de bon…

Ses yeux se fixèrent, tout à coup, sur une silhouette imposante en contre bas qui se dirigeait vers la sortie du Jardin Printanier. Le patriarche Cédric Bicharet était là, comme promis. À peine eut-il traversé la rue Marjoie que Stéphane se décida à aller l’accueillir au rez-de-chaussée, lorsque la main posée sur la clenche de la porte, il stoppa son hélant. Croyant avoir réveiller le jeune homme par les grincements des lattes

de bois sous ses pas, il jeta un œil par-dessus son épaule pour constater qu'il s'était simplement allongé sur le dos dans son sommeil, la mine visiblement et pour la première fois, sereine.

Cette scène, aussi simple et futile fut-elle, étendit les lèvres de Stéphane en un sourire d'apaisement. Un apaisement qui se propagea jusque dans sa poitrine, réanimant son cœur qu'il avait cru, jusqu'ici, scellé par la pesanteur de ses tourments.

Trois coups retentirent à la porte faisant sursauter Stéphane qui une fois encore, s'était perdu dans ses pensées.

Sur le pas de la porte se tenait un Cédric au sourire fatigué.

- Comment va-t-il ? demanda-t-il en désignant Aaron du menton.

Stéphane pinça des lèvres, tout en invitant silencieusement le patriarche à entrer avant de répondre à sa question.

- Je ne sais pas trop, admit-il. C'est la première nuit où il semble ne pas avoir fait de cauchemars, seulement je…

Les yeux grands ouverts de l'adolescent éteignirent le son de sa voix. Celui-ci se releva en position assise maintenant un regard sondeur piqué d'inquiétude envers les deux passeurs d'âmes. Instinctivement, il croisa les bras sur son torse, ce que Stéphane traduisit une nouvelle fois par un refus de communiquer.

- Aaron, tenta-t-il tout de même, j'imagine que tu te souviens de Cédric ?

Il opina vaguement de la tête avant de détourner les yeux.

- Je vois, intervint la voix résonnante du patriarche qui d'un pas lourd vint s'assoir sur le lit à côté du siens, tout en se défaisant avec une certaine lenteur de sa veste grise et de son chapeau anthracite. Tu te méfis de nous, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, ses mains se contractèrent un peu plus fortement sur ses bras et sa tête se pencha en avant, assombrissant une fois de plus, le haut de son visage derrière ses mèches tombantes.

À cet instant, Stéphane compris son erreur. Si le gosse avait refusé tout dialogue, c'était par peur. Peur de lui, de Cédric et même de Portalis et de tous ceux qui y vivaient. Son comportement n'était pas seulement lié au traumatisme qu'il avait vécu. Ne l'avait-il pas arraché à sa vie, à son monde, à ses amis ? Il l'avait sauvé, certes mais pour le conduire dans un endroit dont-il ne connaissait rien ni personne, et dont il devait y vivre cacher depuis son arrivé. Pire, il se pensait probablement prisonnier. Prisonnier de cette auberge, prisonnier de Stéphane et il n'avait aucun recourt, aucun appui auquel se raccrocher dans cet endroit. Pourquoi ne l'avait-il pas compris plus tôt ?

Stéphane se serra brièvement le front d'une main, se fustigeant intérieurement par son manque de psychologie.

- Je vais te dire Aaron, continua le patriarche, ta méfiance n’est autre qu’un signe de ton intelligence. C’est vrai, après tout, tu ne nous connais pas et tu n’as, pour le moment, aucune raison de nous faire confiance.

Les paroles réfléchies de Cédric semblèrent opérées une vague d’attention de la part de l’adolescent. Celui-ci avait discrètement relevé le visage vers son interlocuteur.

La scène était si contrastante.

Aaron était jeune, dégageant – depuis son arrivé – une personnalité frêle. Ses cheveux étaient d’une blondeur riche de dorure, sa peau était pâle et ses yeux étincelaient d’un bleu métallique. Et à cet instant, il était entièrement illuminé par la lumière franche du soleil qui s’arrêtait aux extrémités de son lit. À contrario, il avait Cédric dont la vie était à mi-parcours, sa carrure colossale n’avait que pour équivalent son charisme imposant et sa peau qui était des plus sombres retrouvait un écho dans ses yeux noirs. Cet homme qui incarnait tout à la fois la force et la confiance était, quant à lui, plongé dans les ténèbres ombreuses de la chambre.

Ils se jaugèrent l’un l’autre, durant quelques secondes.

- Je souhaiterai te poser une question, se pencha le patriarche posant ses avant-bras sur les cuisses et entrecroisant ses doigts, mais avant ça, j’aimerai que tu penses à ce que tu désires le plus actuellement.

Aaron approuva d’un signe de tête.

Stéphane n’eut aucun mal à deviner ce qu’il en était, tant il s’était évertué à le lui répéter chaque jour. Ce qu’il

voulait plus que tout, c'était rentrer chez lui.

- Bien. Maintenant réfléchis avec soin à la question que je vais te poser. Crois-tu, sincèrement, que ton souhait soit réalisable sans même comprendre qui, pourquoi et comment toutes ses choses te sont arrivées à toi et tes grands-parents ?

Les bras de l'adolescent descendirent sur la couverture du lit, tandis que ses yeux s'agitèrent discrètement, s'immergeant minutieusement dans la réflexion. Après plus d'une minute, ses mains s'agrippèrent à la couverture et pour la première fois les traits de son visage dessinèrent une expression de dureté.

De la colère.

Il inspira profondément, soulevant son torse puis, fit face au patriarche.

- J'imagine que vous avez les réponses à ces questions ? se fit entendre cette voix encore à mi-chemin entre celle d'un garçon et celle d'un homme.
- Oui, nous avons un certain nombre de réponses, confirma Cédric dont la satisfaction se lu au coin de ses lèvres.
- Comment puis-je savoir que vous n'allez pas me mentir ?

Le patriarche avait raison, il était intelligent.

- Nous pouvons t'apporter quelques preuves. Pour le reste, cela dépendra si tu décides à nous accorder ta confiance, ou pas.

Derechef, Aaron sembla soupeser les paroles de Cédric avant de déstabiliser quelques peu Stéphane en se tournant vers lui. Ce fut, non sans une certaine assurance, qu'il l'interpella d'un regard débordant d'une multitude d'émotion que le passeur n'eut le temps de décrypter.

- Dans ce cas, je vous écoute, lança-t-il clairement.

Cela dura plus de deux heures. Tour à tour, les passeurs d'âmes exposèrent tout ce qu'il y avait à savoir sur le fonctionnement des différents mondes, y compris Portalis. Puis, vint le sujet de la menace, des pervertis, de Michel Falcote et de son lien avec Aaron, ce qui fut le plus délicat. Ses questions affluèrent au fur et à mesure qu'il en apprenait davantage, passant de l'incrédulité à la crainte, de l'incompréhension à l'horreur, mais aussi de l'émerveillement à toujours plus d'interrogations.

- Mais comment pouvez-vous être certain que je suis comme vous, un passeur d'âmes ? s'inquiéta-t-il, la mine suspicieuse.

L'adolescent avait pris de la hardiesse et ne paraissait plus aussi « chétif » qu'il ne l'avait été ces dix derniers jours. Sa posture parlait pour lui, assis contre la tête du lit, les genoux légèrement remontés sur lesquels reposaient ses coudes lui donnaient une allure plus masculine que ne l'avait imaginé Stéphane. Ce comportement le rassura. Lui-même avait pris le temps de s'installer plus confortablement, en rapprochant une chaise entre les deux lits dont l'armature en bois noueux était d'une teinte curieusement rouille.

- Et puis, vous ne m’avez toujours pas expliqué pourquoi je ne devais pas sortir de cette auberge ? poursuivit-il sans attendre la réponse à la précédente question. Vous venez de me dire que ce Michel quelque chose ne pouvait pas venir ici, alors pourquoi ?
- Si nous sommes certains que tu es un passeur d’âmes, s’engagea Stéphane sur la première question, c’est parce qu’il existe un endroit dans les marais - que tu as pu apercevoir à ton arrivé – où se trouve un « instrument magique » que nous appelons la goutte du Gworm. Celle-ci t’a officiellement reconnu comme le successeur de Michel Falcote. C’est de cette façon que nous avons pu te retrouver aussi vite.
- Et la raison pour laquelle tu dois rester ici, continua Cédric, c’est parce que nous soupçonnons la présence d’un traître dans cette ville, quelqu’un d’enrôlé par Michel. Cet individu a tué la seule autre personne qui savait où te trouver, dévoila-t-il d’un air grave.

L’atmosphère s’était alourdie.

Un silence s’installa pendant de longues secondes où chacun semblait prendre toute la mesure des deniers mots qui s’étaient répercutés dans cette petite pièce, aux murs kakis, striée par ces fameuses branches qui servaient de structure aux maisons de Portalis. Stéphane eut soudainement la sensation d’être dans une cellule, emprisonné, il manqua d’oxygène.

Promptement, surprenant les deux autres, il se leva pour ouvrir la fenêtre en grand, permettant à une brise tiède de s'immiscer subrepticement dans cet espace tout à coup trop exiguë.

Aaron rompu le silence.

- Vous avez une idée sur l'identité du traitre ?
- Malheureusement, non, soupira Cédric. Et pour l'heure, je crains que Stéphane soit le suspect numéro un, puisqu'il est le dernier à avoir vu la victime vivante.
- Ça n'aurait aucun sens, réagit aussitôt Aaron. Pourquoi me sauver de ce perverti, s'il en est le complice ? fronça-t-il le haut du crâne.
- Effectivement, ça n'aurait aucun sens, approuva le patriarche. Malheureusement, cette information n'est sue que de nous seuls et on ne peut pas la divulguer sans prendre le risque qu'il s'en prenne à toi.
- Hum, fit pensivement l'adolescent.

Une nouvelle réflexion collective muette s'empara d'eux quand Aaron s'extirpa du lit et se dirigea vers la petite commode brinquebalante, de l'autre côté de la pièce, pour se servir un verre d'eau. Ce fut alors que Stéphane aperçut son sac à dos, il était toujours au même endroit où il l'avait laissé en arrivant, au pied de la commode, barricadé derrière un énorme vase dont la peinture, que l'on soupçonnait jaune, était si écaillée qu'il donnait la sensation d'avoir été brisé puis recollé. À l'intérieur de ce sac, il y avait le livre de Charon

qu’il avait plus ou moins emprunté à la bibliothèque des Origines. Si le gosse exigeait qu’ils leur donnent des preuves concrètes, le livre allait peut-être être utile, bien qu’il existait un autre moyen, plus radical, réveiller ces pouvoirs de passeur d’âmes.

- As-tu d’autres questions Aaron ? demanda le patriarche qui n’avait pas bougé du lit de Stéphane.

- Oui, j’en ai, dit-il avec distance, les yeux rivés dans son verre d’eau qu’il tenait entre ses mains. Puis, relevant la tête, que va-t-il se passer pour Michel Falcote ? Allez-vous le faire arrêter ? Existe-t-il une police, ou une justice pour ce genre de cas dans ce monde ?

À cette question, plus que légitime pour quelqu’un dont les proches venaient d’être assassinés sous ses propres yeux, seule une réponse était en mesure d’être entendue. La réalité allait le décevoir.

Stéphane se passa la main sur le visage avant de prendre la parole.

- L’arrestation de Michel Falcote doit-être votée à l’Assemblée des Portaliens, c’est-à-dire par les passeurs d’âmes. Et pour que celle-ci soit votée, comme il s’agit d’un cas extraordinaire, c’est une personne spécifique qui doit non seulement l’amener au vote mais aussi le valider.

Le passeur d’âmes fit une brève pause pour observer la réaction de l’adolescent. Celui-ci paraissait focalisé sur son

verre d’eau. La tension évidente dans ses mains et son coup traduisait sa douleur, sa peur et sa colère, peut-être même une haine semeuse de vengeance.

Stéphane sentit qu’il devait continuer.

- La personne spécifique en question n’est autre que le Maître Patriarche, du nom d’Auguste Breiztsheim, dit-il en grimaçant de dégout à l’énonciation de ce nom, la plus haute fonction chez les passeurs d’âmes. À ce jour, aucun vote de ce genre n’a encore été proposé. Il est possible qu’il veuille avant tout mettre la main sur le meurtrier de la Señorita Braccíon avant de prendre une telle décision. Enfin, soupira-t-il tout en s’adossant contre le chambranle de la fenêtre, si ce vote devait avoir lieu, il faudrait convaincre l’assemblée, obtenir la majorité ainsi que la validation du Maître Patriarche. Mais tout cela n’est sûrement que la partie la plus facile, puisqu’ensuite, il s’agit de le trouver.

Il marqua une pause frottant son menton râpeux du bout des doigts.

- Nous pensons qu’il a trouvé refuge dans le monde de Sapiensanimas, seulement ce monde est vaste, aussi vaste que la Terre. Et si par chance nous le trouvions, jamais il ne se laissera arrêter. C’est un être perverti au mal, son âme a été broyée et conditionnée au mal, il n’y a aucun retour en arrière possible. Du moins c’est

ce qu'il m'en a été rapporté. Il est fort possible que la seule solution pour le stopper, soit de le tuer.

Cette dernière phrase lui parut totalement irréelle, c'était pourtant bel et bien lui qui venait de la prononcer, comme si quelqu'un d'autre avait prononcé ces mots à sa place. Il n'osa pas regarder ses interlocuteurs et pencha la tête vers le parc. Qui était-il pour se permettre de juger qui devait vivre ou mourir ? Il s'était pourtant fait cette promesse de ne jamais suivre le même chemin que son père. Ne jamais lui ressembler. Ce père qui décidait de donner la mort du bout de son fusil ou de la lame de son couteau. Certes ses victimes étaient des animaux, mais il avait toujours su qu'il n'aurait eu aucun remord à faire subir le même sort aux êtres humains. Cette catégorie d'humain qu'il méprisait, les plus faibles, les inutiles, les encombrants.

- Cet enfoiré doit payer pour ce qu'il a fait, s'enrailla la voix d'Aaron. Il faut qu'il paye, peu importe comment, il le faut ! insista-t-il les yeux larmoyant, meurtris de douleur. S'il le faut, j'irai à cette assemblée moi-même !

Cédric se leva, dépliant toute sa carrure et s'avança jusqu'à l'adolescent dont les membres tremblaient pour poser sa main sur son épaule. Cela sembla l'apaiser.

- Nous comprenons, vibra la voix grave du patriarche. Mais pour cela tu dois d'abord devenir officiellement un passeur d'âmes.

Aaron inspira profondément.

- Comment ?

- En réveillant tes pouvoirs. Le processus est assez simple, il te suffit d'être en contact avec ce que nous appelons une pierre de nuit, lui apprit-il. En temps normal tu aurais dû recevoir celle de ton prédécesseur, mais la situation étant ce qu'elle est, l'une des notre devraient suffire. Nous trouverons bien le moyen de t'en procurer une en attendant de mettre la main sur celle qui te revient de droit.

- D'accord, faisons-le maintenant, dit-il en posant le verre qu'il tenait encore, sur la commode.

Il avait peur, Stéphane pouvait le voir mais il était également déterminé.

Sans dire un mot, il sortit la pierre de nuit de sa sacoche avant de se rapprocher de quelques pas. Cédric s'écarta laissant Stéphane prendre sa place.

L'adolescent ne lâcha pas du regard la pierre qui reposait dans le creux de la main du passeur d'âmes, à la fois émerveillé et terrifié.

- On dirait… commença-t-il hésitant sur ses mots, elle semble comme… vivante !

- Parce qu'elle l'est, lui confirma Stéphane.

Il déglutit.

- Je vais la placer dans la paume de ta main, tu vas sentir des picotements, une chaleur courir le long de tes veines. C'est un processus normal. C'est sa magie,

son pouvoir que tu vas ressentir, et il sera aussi intense à chaque fois que tu y feras appel.

Docilement, il tendit sa main, paume vers le haut. La pierre enfin posée dans sa main, Stéphane le guida.

- Concentre-toi sur elle, sur sa vie, vois et sens cette énergie qui coule en elle, dans ses propres veines. Accepte-la, invite la à s'unir à toi.

Aaron se canalisa sur la pierre avec beaucoup de volonté. Plusieurs minutes s'écoulèrent et rien ne se passa.

Stéphane commença à avoir des sués. S'était-il trompé ?

- Ce n'est pas normal, s'enquit tout haut Cédric.

Les deux passeurs se regardèrent, incrédules.

- Quoi ? Comment ça ce n'est pas normal ? s'alarma Aaron, la mâchoire tendue.

Ils ne surent quoi répondre, ni l'un, ni l'autre. Quelque chose clochait mais ils étaient incapables de l'expliquer.

La respiration de l'adolescent s'intensifia et ses muscles se contractèrent.

- Vous m'avez menti ! en conclut-il au bord de l'explosion, vous m'avez menti !

Et d'un geste véloce grondant de colère et de frustration, il fracassa la pierre contre le mur de la chambre avant de se précipiter vers la porte, s'emparant avec une vivacité saisissante de la clé pour claquer la porte et enfermer les deux passeurs d'âmes, complètement pris au dépourvu.

- Aaron ! hurla Stéphane.

Mais il était trop tard, il s'enfuyait déjà.

Le souffle court et les tempes tambourinant, Aaron avait couru à toutes jambes, maudissant furieusement ces deux hommes - ou passeurs d'âmes - peu importe ce qu'ils étaient, pour lui avoir fait croire qu'il y avait une raison à tout ce qui lui était arrivé. Que tous ces évènements n'étaient pas juste un enchaînement dû au hasard. Une série d'accidents à laquelle on associait cette expression qui le révulsait : « Être au mauvais endroit, au mauvais moment ». Ces mots, il les avait entendus dire mainte et mainte fois lorsque ses parents étaient morts, comme si, ils étaient l'explication la plus sensée, comme si l'on pouvait y trouver du réconfort face à une perte tragique.

Accident. Ce mot, pour Aaron rimait avec frustration, inconcevable et impuissance.

Quel con ! se fustigea-t-il intérieurement. Comment avait-il pu être assez naïf pour croire qu'il avait un quelconque pouvoir, ou une quelconque destinée expliquant pourquoi, lui un simple adolescent se retrouvait ici, dans cette ville étrange, prisonnier et victime d'un meurtrier fou furieux qui avez tué ses grands-parents sous ses yeux.

Pourtant, il devait y avoir une explication. Cette fois, il fallait qu'il y en une !

Il avait couru droit devant lui, sans se retourner puis, il s'était élancé sur cette route abrupte qui serpentait la falaise, grimpant sans arrêter malgré la douleur cuisante de ses muscles endormis par le manque d'exercice de ces derniers jours. Il n'avait eu qu'une idée en tête, mettre le plus de

distance possible entre lui et cette auberge sinistre. Entre lui et ceux contre qui, il avait retourné toute sa colère et son chagrin, même si au fond de lui, il savait que cela n'était pas vraiment juste. Il avait simplement eu besoin de projeter la responsabilité de sa situation dramatique sur quelqu'un. Bien sûr, le vrai responsable n'était autre que cet enfoiré de Michel Falcote, mais lui n'était pas là, contrairement à Stéphane et Cédric.

Tentant de reprendre ses repères, il devina être dans la ville haute de Portalis. Il s'aventura au fil des croisements, dans une rue puis, dans une autre, rasant les murs et évitant les quelques regards qu'il croisait. Éprouvé par ses pensées et ses émotions, des larmes menaçaient de chuter sur ses joues. Tant que bien que mal, il les ravala, tenu par cette rage qui bouillonnait dans sa poitrine et l'empêchait de respirer correctement.

Malgré tout, peu à peu, ses yeux guidèrent son esprit sur ce qui l'entourait, l'éloignant un moment de ses tourments. Il put constater que dans l'ensemble, les rues de Portalis étaient sombres, englouties par les ombres que formaient l'agencement des habitations qui à chaque étage s'avançaient, tel un escalier, mangeant la vue du ciel. Toutes étaient incrustées de branches dont l'épaisseur s'amenuisait au fur et à mesure qu'elles prenaient de la hauteur. À se demander si ces logements n'étaient pas tels des fruits, grossissant et mûrissant à la limite de l'envergure de ces arbres.

Sa fugue, lui confirma qu'il n'y avait pas de véhicule motorisé dans cette ville, on y circulait presque exclusivement à pied. Presque, puisqu'il croisa quelques vélos, ou du moins ce qui s'en approchait le plus, certains à trois roues, d'autres tractant un charriot ou une calèche. Les gens semblaient normaux. Humains. Stéphane lui avait appris que cette ville était comme une plateforme entre les trois mondes. Beaucoup ne faisait qu'y passer, tels que ceux du premier monde, dont Aaron n'avait pas retenu le nom, des animaux hors normes contrôlant les espèces vivant avec les humains. Il lui avait aussi parlé des êtres du dernier monde, là où les âmes terminaient leur chemin de vie. Puis, il y avait ceux qui y vivaient parmi lesquels on comptait un bon nombre de passeurs d'âmes, parfois accompagné des membres de leur famille, contraint ou non. D'autres étaient juste des humains qui s'étaient montrés trop curieux et avaient mis le nez là où ils n'auraient jamais dû, les condamnant à vivre ici jusqu'à la fin de leur vie.

L'adolescent n'était pas certain d'avoir véritablement compris le fonctionnement et les lois qui régissaient ces différents mondes. À dire vrai, il ne savait pas encore quoi penser de tout ça. Était-ce juste ? Était-ce logique ? Toutes ses informations commençaient à lui donner le vertige. Sa boîte crânienne était saturée, non loin de l'explosion. Pour autant, et de façon étonnante, toutes ces choses telles que cette ville, ces mondes, cette magie et même cette menace dont lui avait parlé

les deux passeurs d’âmes, ne lui avait jamais semblé aussi réel, aussi…

Normal.

Il n’avait pas de doute sur cette réalité. Elle existait. En fait, elle avait toujours existé comme un dossier sans nom, perdu dans les méandres d’un disque dur qui stockait capricieusement un nombre incalculable de fichiers et de dossiers que ne l’on pouvait ouvrir qu’avec un mot de passe. Et à cet instant, il venait d’accéder à son premier fichier. Son premier mot de passe.

Portalis.

Lesté par ses pensées, il ne s’était pas rendu compte de l’endroit où il avait atterri. Ce fut seulement lorsqu’il prit conscience du brouhaha dans lequel il s’était perdu, qu’il s’en inquiéta en balayant du regard les alentours. Devant lui, s’étalait un abri sur une longueur ondulante, dont on ne pouvait déterminer le début de la fin tant il était immense. Il devina rapidement qu’il s’agissait d’un marché couvert où s’agglutinait une foule grouillante, hélée par les voix criardes des commerçants installés derrière leurs étalages.

Aaron fut sans voix, la mâchoire pendante et les yeux écarquillés, et pas seulement à cause de cet abri qui s’allongeait à perte de vue. Mais aussi, parce qu’il se maintenait en apesanteur, sans un seul pilier pour le soutenir. Ensuite, parce toute sa surface était recouverte d’une matière qu’il prit pour de la fourrure. Une fourrure aux nuances chocolat sous laquelle se gonflait tout un tas de symboles

circulaires changeant, qu'Aaron était incapable de déchiffrer. Et enfin, parce qu'au moment où il leva ses yeux ébahis pour contempler l'intérieur du toit, à l'endroit même où aurait dû apparaître une charpente se trouvait en réalité de l'eau. De l'eau formant un bassin gigantesque mis à l'envers. *Voilà de quoi retourner Newton dans sa tombe !* se fit-il la remarque. Mais le plus ahurissant, était qu'au travers cette eau limpide, l'on pouvait y observer des champs, des cultures et même des pâturages, comme si cette surface ondoyante était une sorte de fenêtre sur un autre monde. Soudain, cet écran flottant se dissipa laissant apparaître un nouveau décor qui lui était totalement inconnu lorsque, juste au-dessus de l'étalage d'un des commerçants, se forma une goute énorme qui descendit lentement pour y déposer dans un des compartiments quasiment vides, une flopée, de ce qu'Aaron supposa être des fruits.

Ne prêtant pas vraiment attention aux gens qui circulaient tout autour de lui, Aaron fut à deux doigts de se faire percuter par un engin sur roues, sur lequel s'entrechoquait une multitude de fiole rangée dans des compartiments en bois, selon leur couleur. Une voix grinçante, surgissant de nulle part, le fit sursauter.

- Hé ! Regarde donc où tu vas ! cracha la voix.

Ne voyant rien d'autre que le chariot, Aaron se tortilla à la recherche de la voix. Ses yeux s'arrêtèrent sur la barre qui permettait de pousser l'engin, y était agrippé deux pinces

molles et blanchâtres, au-dessus desquels des petits yeux noirs globuleux le sondaient avec impatience.

- Par… pardon, bredouilla l'adolescent complètement éberlué par l'allure de cette petite créature qu'il compara à une racine à laquelle on aurait donné vie.
- Et bien ! Il compte s'enraciner ici l'interien ? s'énerva celle-ci prise en étau par la foule et Aaron.

Aucun doute, la créature – pas très sympathique – était belle et bien un de ces êtres qui provenait du dernier monde, Sap… Sapi… quelque chose. Le nom ne lui revint pas.

Sans oser le lâcher du regard, Aaron se tassa contre les clients qui faisaient la queue devant un stand de fromage dont les fragrances lui remontèrent jusqu'en des narines, et laissa place libre au petit être qui se noya rapidement dans la foule. À cet instant, Aaron prit conscience à quel point, il était seul et perdu. Il resta planté là, incapable de se défaire de ces émotions contradictoires qui se bousculaient en lui. Il se vit soudain comme une veine tentative d'un plat sucré salé. Une peur généreuse qu'on avait farcie d'un émerveillement candide, ainsi qu'une impatience trépidante d'en savoir d'avantage pimentée d'une pointe de paralysie. Ses yeux s'agitaient telles des balles de flippers, passant d'une personne à une autre, d'un endroit à un autre, scrutant cette fourmilière avec appréhension, curiosité, et excitation.

Sous l'emprise de ce nouvel environnement fascinant, l'adolescent n'entendit pas immédiatement la voix qui

s’adressait à lui. Ce ne fut que lorsque le visage de celle-ci s’imposa dans son champ de vision qu’Aaron sembla atterrir.

- Est-ce que tout va bien ? s’enquit la voix à qui appartenait ce visage qui le fixait curieusement.
- Oui, murmura Aaron. Oui, je crois que oui, répéta-t-il tout haut, plus pour se convaincre lui-même que pour son interlocuteur.

Celui-ci arbora un demi-sourire compatissant.

- Toi, t’es nouveau ici !
- Comment… voulu demander Aaron les sourcils arqués, avant de se rétracter devant l’évidence de sa situation.
- Comment je le sais ? poursuivit le jeune homme, visiblement amusé. C’est écrit sur ton front, expliqua-t-il en posant son index sur le front d’Aaron.

Puis, il retira vivement son doigt et présenta sa main pour le saluer.

- Moi c’est Alban, enchanté !

Aaron hésita, laissant en suspend la main tendue du jeune homme à l’allure assez particulière. Particulière en effet, tout d’abord à cause de cette chemise blanche aux poignets bouffant ainsi que ses cheveux bruns, mi-longs et légèrement ondulants qui étaient attachés par un ruban noir soyeux, rappelant tous deux l’époque d’un autre siècle. Ensuite parce qu’à l’inverse, son jean noir à l’aspect ciré, et ses boots aux lacets défaits, semblaient eux sortir tout droit d’un de ces magasins à la pointe de la mode du 21ème siècle. Cet

accoutrement, lui donnait un quelque chose de désinvolte mais non dépourvue d'élégance. L'adolescent se demanda de quoi lui, il avait l'air avec son t-shirt rouge tagué d'un « Metallica », de son jean gris délavé et de ses baskets qui commençaient à avoir du vécu. À dire vrai, il avait un contraste flagrant entre eux. Lui de type nordique, et cet Alban, à la peau mate et aux yeux noirs, représentant parfaitement le type méditerranéen.

Il se décida enfin à lui empoigner la main.

- En… enchanté, bafouilla-t-il. Moi c'est Aaron.

Aussitôt, les traits d'Alban s'illuminèrent d'un sourire satisfait et chaleureux. Une vision que l'adolescent accueillit maladroitement d'un regard fuyant, tant il se sentit pris au dépourvu.

- Alors dis-moi Aaron, dit-il en insistant sur son prénom, depuis combien de temps es-tu ici, exactement ?

Cette simple question, fraya un chemin aux mots « traitre » et « meurtrier » dans l'esprit d'Aaron. Il avait presque oublié la raison pour laquelle les deux passeurs d'âmes l'avaient bouclé à double tour dans cette auberge. Son pou s'accéléra. Devait-il se méfier de cet Alban ? Après tout, le traitre pouvait être n'importe qui. Il eut envie de déglutir quand il percuta à quel point il était comparable à une brebis égarée dans cette ville dont il ne connaissait rien. Une proie au milieu d'une gueule béante prête, à tout moment, à se refermer sur lui. Malgré tout, l'adolescent réussit, tant bien que mal, à

faire fi de sa méfiance, car plus que tout, il voulait s'assurer par lui-même de la véracité des propos de Stéphane et Cédric. Et finalement, cet Alban se présentait comme une opportunité qu'il ne pouvait pas laisser filer, même si cela signifiait prendre des risques. Il allait peut-être pouvoir l'aider, sciemment, ou pas.

- Une dizaine de jour, répondit honnêtement Aaron.

Trop honnêtement ! Il se rendit compte de son erreur lorsque les sourcils d'Alban se contractèrent d'un visible scepticisme. En effet, dix jours qu'il était à Portalis et il affichait une mine de quelqu'un qui venait seulement de découvrir cet endroit.

- Mais je n'ai pas pu mettre les pieds dehors depuis, à cause d'une sale grippe, mentit-il à moitié, rattrapant sa bourde.

- Oh, je vois. Pas de bol, grimaça Alban, apparemment convaincu par cette explication. Au moins, tu as évité tout le bordel qu'il y a eu suite au… il se pencha discrètement et lui souffla plus bas, …au meurtre.

Aaron le vit jeter quelques coups d'œil aux alentours, afin de s'assurer que personne n'épiait leur conversation. L'adolescent en conclut que le sujet était encore très sensible, mais qu'au moins sur ce point, on ne lui avait pas menti. Malheureusement, cela signifiait également que le « meurtrier » en question, en avait très probablement après lui.

- Donc, si je comprends bien, reprit Alban en bombant joyeusement le torse, tu ne connais rien de Portalis ?

Aaron secoua la tête pour signifier que non.

- Que dirais-tu d'une visite guidée ? lui proposa-t-il en déployant ses bras désignant l'ensemble de la ville.

Pour la première fois, depuis ce qui lui semblait une éternité, l'adolescent sentit son visage se fendre d'un sourire sincère.

- Avec plaisir, s'entendit-il accepter.

La visite s'étendit jusqu'à la mi-journée. Aaron n'eut aucun mal à se laisser porter par l'engouement et la voix passionnée de son guide. Ils commencèrent par longer le marché couvert, communément appelé le marché Croizec, au bout duquel s'arrondissait la place des Brumes dont le nom était à propos, puisque plongée dans une mélasse blanche et humide. Sa mâchoire faillit se décrocher lorsqu'il découvrit la place Irysse où trônait, majestueusement, le Cône du Styx, l'endroit même où se tenait les fameuses assemblées. Et alors qu'il pensait avoir atteint son quota d'ébahissement, il tomba littéralement en pamoison devant les architectures rocambolesques de la place Oblex avec son hôtel Aubessames plus qu'atypique, et de sa bibliothèque des Origines qui de par sa forme en spirale lui fit penser à une sorte de vortex aspirant mémoires et connaissances pour les garder capricieusement en son sein.

Les rues se succédèrent au fil des exposés d'Alban qui se plaisait à lui raconter tout ce qu'il savait sur cette ville, son histoire, son fonctionnement, son environnement, ses habitants, et même les ragots qui se susurraient dans tous les recoins de la ville. Il répondit également aux questions d'Aaron qui dévalèrent de sa bouche avec une certaine avidité, en particulier quand ils croisaient ces êtres venus d'autres mondes. Ainsi, l'adolescent en apprit davantage sur les teneriens et les sapiensiens – il avait, cette fois, scrupuleusement retenu leur nom. Désormais, il se sentait capable de les différencier, du moins en parti, et même de mettre un nom sur certaines espèces de sapiensiens.

Quand l'heure du déjeuner approcha, l'estomac d'Aaron se manifesta sous forme de protestations de gargouillis et de grognements, lui rappelant qu'il n'avait rien avalé depuis la veille au soir. Alban décida donc de l'emmener dans une petite brasserie qui, à première vue, ne payait de mine, au nord de la place Oblex, mais dont il venta les plats qui selon lui étaient les meilleurs de Portalis. Et bien que l'adolescent n'avait pas de réel point de comparaison, mis à part le menu à la diversité rachitique de l'Auberge Titanier, il crut bien volontiers son guide lorsque ses papilles s'éveillèrent comme jamais auparavant, et ce dès la première bouchée du plat qu'il lui avait choisi. Aaron se goinfra avec gourmandise, à la fois absorbé et déconcerté par ces nouvelles saveurs qu'il découvrait, mais dont curieusement, il n'eut aucune envie d'en demander l'origine. Il savoura tout simplement les mets qui se

présentèrent à lui, tout comme le moment agréable et déjà complice qu'il passait avec Alban.

Pour finir, ils continuèrent leur excursion vers les falaises, marchant sur un sentier qui s'étendait vers le sud. De temps à autre, Alban agita les bras pour lui signaler au loin les bois des Ettenèbres, en contrebas l'autre moitié du Parc Edenate qu'Aaron connaissait, et enfin tout au sud, le marais du Gworm.

Ils s'étaient arrêtés depuis un moment, à quelques mètres du parc qui bordait la falaise, du côté du Jardin d'Été. Aaron comprit que son guide avait des réticences concernant la ville basse, ils n'iraient pas plus loin.

- Tu n'y vas jamais, dans la ville basse ? l'interrogea-t-il, intrigué.

Alban secoua la tête tout en tirant une petite lippe.

- Les gens comme moi n'y sont pas vraiment la bienvenue, expliqua-t-il.

Aaron devina une pointe de regret dans sa voix, ce qui eût le souci d'amplifier sa curiosité.

- Pour quelles raisons ?

Il haussa les épaules.

- Parce que je suis un portalien de la ville haute, je suppose.

L'adolescent ne pouvait résister à le contempler. Ce jeune homme portait en lui quelque chose d'irrémédiablement attractif. Une chose qu'Aaron n'arrivait pas à identifier et cela

le laissait perplexe. Devait-il en avoir peur ou au contraire s'y accrocher ?

Depuis leur rencontre, une question à son propos le taraudait et jusqu'ici il n'avait pas osé la lui poser.

- Es-tu un passeur d'âmes ?

La réaction d'Alban ébranla quelque peu l'adolescent. En effet, à peine eut-il posé la question que son visage s'éteignit. Toute l'effervescence qui l'avait animé jusqu'ici semblait avoir été éclipsée par cette simple question. Aaron eut la sensation désagréable d'avoir soudainement une ombre en face de lui. Après un bref silence, Alban pointa ses yeux noirs vers l'horizon, tout en glissant les mains dans ses poches.

- Non, finit-il par répondre. Mais ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en manque, avoua-t-il un sourire amer suspendu aux lèvres.
- Alors, pourquoi es-tu à Portalis ? demanda prudemment Aaron.

De toute évidence, il avait mis la main sur un sujet épineux.

- En fait… hésita Alban, je suis né à Portalis.

Aaron s'immobilisa en un point d'interrogation.

- Un classique, s'élança Alban pour répondre à son attente. Deux passeurs d'âmes, un homme, une femme, tous deux mariés, qui se rencontrent lors d'une assemblée. Rapidement, ils deviennent amant, du moins pendant un temps, jusqu'au jour où elle tombe

enceinte. Ils se rendent compte de leur erreur, et décide de tout mettre en œuvre pour préserver leur couple respectif. Ils se mettent donc d'accord, et cachent la grossesse jusqu'à ce qu'elle soit obligée de prétexter un long déplacement pour son « travail ». Elle met au monde l'enfant ici, à Portalis, là où leurs époux n'auront aucune chance de croiser la route de l'enfant. Autrement dit, moi.

Le son de sa voix s'était peu à peu amenuisée, jusqu'à se faire emporter par la brise. Aaron perçut la blessure encore vive de son abandon. Pas seulement cette béance causée par l'absence d'une mère et d'un père, mais un trou noir auquel était venu s'aimanter incompréhension, rancœur, et colère.

Alban soupira avant de lui jeter un regard oblique.

- Ne crois pas que je te révèle un lourd secret. Ici, tout le monde sait qui je suis et d'où je viens. À dire vrai, avoir un secret dans cette ville serait un peu comme vouloir faire gros câlin à un requin affamé, s'esclaffa-t-il amèrement. Pour résumer ma vie, reprit-il, j'ai été élevé par un patriarche jusqu'à l'âge de mes 10 ans, jusqu'à ce que l'épouse de mon père biologique décède et qu'il décide de s'installer à Portalis. Dès lors, et sans préavis, on m'a extirpé du foyer dans lequel j'avais toujours vécu, en me sommant d'avoir l'air heureux de faire, désormais, partie des trophées personnels de mon père, aux côtés de ses deux fils, et de celle qui lui succédera. La parfaite

progéniture paradant des liens idylliques avec leur géniteur. Une mascarade que lui seul veut bien croire.

L'animosité d'Alban envers son père était sans équivoque. Aaron n'osa pas en demander davantage à son sujet. En revanche, il ne lui avait rien dit sur sa mère.

- Et pour ta mère biologique ?
- Je ne l'ai jamais connu, dit-il avec détachement. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a disparu quelques mois après ma naissance.
- À quel point tu leur en veux, de t'avoir abandonné ? voulu savoir Aaron.
- Je ne sais pas trop…

Tandis que ses yeux glissèrent vers le rebord de la falaise, une expression douloureuse s'empara de son visage.

- … je crois… il chercha ses mots, je crois qu'une partie de moi est comme indifférente. Sûrement à cause de mes premières années passées aux côtés du patriarche qui m'a élevé et aimé comme son propre fils. Et c'est encore le cas aujourd'hui, sourit-il. Je n'ai pas été un enfant malheureux, tu sais ? Bien au contraire ! D'ailleurs, je me serais bien passé du retour fracassant de mon paternel dans ma vie. Ça, je pense que tu l'avais déjà saisi, rit-il faussement avant de ravaler sombrement ses éclats. Mais c'est vrai, il y a aussi une autre partie de moi qui se sent terriblement frustrée, peut-être même en colère, qu'ils m'aient précisément abandonné ici, à Portalis.

Il fallut quelques instants à Aaron pour comprendre où voulait en venir le jeune homme. En effet, cet homme et cette femme, dans leur grande lâcheté, l'avaient condamné à une vie totalement recluse à l'intérieur de ce micro monde, sans jamais avoir l'espoir d'en sortir un jour. Une prison en somme, de la taille d'une ville certes, mais une prison tout de même. Un ressentiment sévère, à l'encontre de ces parents indignes, se fraya un chemin jusque dans la gorge de l'adolescent qui ne put empêcher son esprit à imaginer ce qu'avait éprouvé Alban durant toutes ses années.

- Comment ont-ils pu… s'écœura Aaron sans arriver à finir sa phrase.
- La peur, l'égoïsme, va savoir ! De toute façon, ce qui est fait, est fait, affirma-t-il sur un ton résigné.
- Mais, c'est si injuste ! s'indigna l'adolescent, incapable de contrôler les mots qui sortaient de sa bouche.

Cette réplique incita Alban à lui faire face. Des éclats de vie venaient de retrouver leur place dans le noir de ses irises, tandis que son visage s'éclaira d'un sourire qui semblait dire à Aaron : « merci pour ta sincérité ». Ils ne se connaissaient que depuis quelques heures, mais déjà Aaron avait l'intime conviction qu'entre eux se tissaient des liens authentiques.

- Le passé est une source inviolable avec laquelle on doit apprendre à vivre, dit-il avec conviction. Et bien, voilà pour mon quart d'heure « confession » et « philosophie ». Maintenant à ton tour ! le désigna-t-il

du doigt tout en se dirigeant vers le banc en bois et en fer noir forgé, situé sur leur gauche. C’est quoi, ton histoire ?

Aaron lui emboîta le pas pénétrant dans les ombres de la végétation verdoyante du Jardin d’Été qui s’étiraient jusqu’au banc et apportaient une note rafraichissante à l’atmosphère. Sans tarder Alban s’installa et lui fit signe dans faire autant. Au loin s’entassaient les maisons de la ville basse, au-delà desquelles était tapie cette forêt anorexique bordée par la brume. Cette vision désolante rembrunit d’avantage l’humeur d’Aaron, dont le coude reposait sur le dossier du banc, la main pendante dans le vide. Soudain, les doigts d’Alban vinrent tapoter les siens.

- Alors, vas-tu m’en dire plus à ton sujet ? insista celui-ci.

Gêné, ou peut-être même troublé, Aaron retira sa main avec une célérité qu’il regretta aussitôt. Il tenta de masquer sa réaction par une attitude pensive, et des traits qu’il s’essaya d’endurcir, tout en portant son regard vers l’horizon. Mais, il se sut trahi par le sang qui afflua jusque dans ses joues. Il sentit les yeux d’Alban le scruter avec curiosité, l’influençant à prendre la parole avant qu’il ne le fasse. Finalement, il lui raconta toute sa vie, ou presque, depuis le décès de ses parents, de sa vie chez ses grands-parents à Montréal, leur assassina, Michel Falcote, Stéphane, Cédric, l’auberge Titanier, et comment il avait atterri au marché Croizecs.

Au début de son récit, Aaron n'avait pas osé jeter un seul regard vers Alban. Puis, peu à peu, oubliant son trouble, il s'était retourné vers lui, remarquant avec soulagement qu'il lui accordait toute son attention. Une attention qui très vite s'était transformée en un malaise évidant, provoquant une suspicion grandissante chez l'adolescent, le rendant de moins en moins sûr à chaque phrase qu'il déballait. Quand il eut fini, un grand silence s'installa entre eux.

Quelque chose n'allait pas. Aaron déglutit. Avait-il eu tort de lui faire confiance ? Ses pensées fusèrent à une allure folle, quand durant une fraction de seconde, il réalisa qu'Alban pouvait être le traitre. À cette idée, son sang se glaça.

Il fixa avec crainte son interlocuteur qui se pencha soudainement vers lui, les lèvres entrouvertes, prêtent à laisser s'enfuir le son de sa voix. Mais il fut coupé net dans son élan par une voix féminine au ton notoirement venimeux.

- Voilà qui est intéressant ! siffla-t-elle.

Les deux garçons firent volte-face. Derrière eux, se tenait une jeune femme dont les origines métisses qui d'ordinaires étaient souvent porteur d'un charme ensoleillé, fut réduit à néant par ce rictus méprisable collé sur son visage.

- J'ai bien cru mourir d'ennui, soupira-t-elle. Devoir me coltiner toute cette conversation pompeuse et mélodramatique, continua-t-elle avec dédain, à bien faillit m'achever. Mais finalement... je dois admettre que ça en valait la peine, se congratula-t-elle tout en

dévisageant avec avidité Aaron puis, s'adressant à Alban, voilà qui devrait grandement ravir ton paternel !

- Aaron, résonna soudainement la voix d'Alban sur un ton d'urgence, va-t-en !

Pour la deuxième fois de la journée, le visage du jeune homme semblait s'être revêtit d'un masque terriblement sombre. Ses yeux ne quittèrent pas un instant cette femme aux mots méprisables.

- Quoi ? hoqueta l'adolescent envahit par une totale incompréhension.

- Va-t-en ! insista-t-il plus violement.

Aaron sursauta, ses yeux furent comme prisonniers par la vision du jeune homme dont l'aura exsudait littéralement de la haine. Lui et la femme métisse se dardaient comme deux chiens de chasses prêts à se jeter l'un sur l'autre.

- Tu es décidément si pathétique, cracha la femme. Je ne comprends vraiment pas pourquoi ton père s'encombre d'un bâtard tel que toi !

Tout à coup, Alban se tourna vers Aaron, ignorant la réplique acerbe qu'on venait de lui jeter en pleine figure.

- Dans quelle langue faut-il que je te le dise ? Dégage d'ici ! aboya-t-il.

Dérouté, l'adolescent se leva du banc avec raideur. La femme métisse lâcha alors un petit rire mesquin.

- Si tu crois vraiment qu'en le faisant fuir, il pourra nous échapper…

Aaron n’entendit pas la fin de la phrase. Il courrait. Ses jambes, une fois de plus, pensèrent à sa place, se pliant et se dépliant, prenant appuis sur le sol, le propulsant droit devant. Combien de temps dura sa course ? Il ne sut le dire, mais celle-ci l’avait conduit, probablement par instinct, à l’endroit qui lui était le plus familier : l’auberge Titanier.

Peu à peu, le flux de ses pensées refit surface, le laissant dans une perplexité et une déception totales. C’était incompréhensible ! Qui était donc cette femme ? Que lui voulait-elle ? Et pourquoi avait-elle provoquée une réaction si violente chez Alban ? Aaron serra sa tête entre ses mains, laissant ses doigts s’agripper à ses cheveux. S’en était trop ! Une fois encore, il se retrouvait seul, désemparé et ayant plus de questions que de réponses. Et maintenant, que devait-il faire ? Vers qui se tourner ? Quelles options lui restait-il ?

Il se redressa et pivota sur lui-même, cherchant désespérément un signe pour le guider, mais tout ce qu’il perçut ne fut que des regards intrigués par son comportement. Assurément, rester ainsi, à s’agiter dans tous les sens et à se tenir la tête, était en train de le faire passer pour quelqu’un de déranger. Ni une ni deux, il emprunta une petite coursive, situé à l’extrémité droite de l’auberge et grimpa l’escalier extérieur afin de regagner l’auberge sans être remarqué. Ainsi, il évita de passer devant la salle du restaurant et le hall où lambinait, toute la journée, le propriétaire. Il était soudainement convaincu qu’il devait se montrer discret, chose que Stéphane le lui avait asséné depuis leur arrivé.

Quand il arriva enfin devant la porte, il occulta, autant que possible, les craintes de se retrouver de nouveau face aux deux passeurs d'âmes. Mais lorsqu'il enclencha la porte et entra avec pudeur dans la chambre, celle-ci ne se distingua pas l'absence évidente de vie.

Personne. Pas de Stéphane. Pas de Cédric. Juste les meubles, leurs maigres affaires, et le silence.

Aaron percuta en se plaquant la main sur le front qu'ils étaient sûrement en train de sillonner Portalis à sa recherche. Tout bien considéré, cela ne pouvait pas mieux tomber. Il avait emmagasiné trop d'émotions, trop d'épreuves. Il avait besoin de réfléchir et de remettre un peu d'ordre dans son esprit au bord de l'indigestion.

Les épaules alourdies, la mine tendue, il alla s'assoir sur le bord du lit, lorsqu'au bout de quelques minutes, une chose attira son attention. Dix jours plus tôt, à leur arrivé, Stéphane avait glissé un sac entre l'énorme vase défraichit et la commode, et n'y avait pas touché depuis. D'un geste impulsif, il se leva et alla dénicher le fameux sac pour le poser sur le meuble. Rapidement, sans même penser à l'indiscrétion de son attitude, il l'ouvrit. Il y trouva une lampe, une bouteille d'eau, quelques barres de céréales et un livre qui l'intrigua immédiatement.

Sans réfléchir, il s'en empara et l'examina de plus près. Sa couverture en cuir usé, était orné par un symbole doré qui lui fit penser à la schématisation d'un coucher de soleil fermé par un arc, c'était d'ailleurs la seule indication que portait

l’ouvrage. Machinalement, il le soupesa entre ses mains quand tout à coup un phénomène anormal se produisit. Un phénomène qui se réveilla d’une manière très infime, presque imperceptible mais juste assez pour l’alerter.

Ce fut d’abord la pulpe de ses doigts qui le distingua. Il s’agissait d’une chaleur ondoyante accompagnée par des picotements, dont il ne sut déterminer l’origine. Cela venait-il de lui ? Peu à peu, ces sensations s’infiltrèrent le long de ses doigts puis, gagna ses mains, ses poignets, ses avant-bras et finirent par se propager dans tout son être. Pris d’une crainte lui hérissant la nuque, ses mains se crispèrent sur l’ouvrage, blanchissant les jointures de ses doigts. Il était incapable de s’en défaire, malgré cette chose inconnue qui s’afférait désormais à atteindre son esprit.

- *Aaron*, grésilla une voix sous son crâne.

L’adolescent se tétanisa.

- *Aaron*, réitéra-t-elle son appel.

Était-il en train d’imaginer cette voix ?

Non ! C’est dans ma tête, mais ce n’est pas moi, ça vient du livre ! réalisa-t-il.

Des rires éclatèrent depuis le parc Edenate en contrebas de l’auberge, arrachant l’adolescent de sa torpeur qui laissa tomber le livre sur la surface du meuble. Il reprit sa respiration, déboussolé, ne décrochant pas son regard de l’ouvrage. Sur sa gauche, la fenêtre restée grande ouverte permit à quelques bourrasques d’air frais de venir discrètement

lui lécher la peau encore humide par son dernier sprint. Il frissonna.

Puis, avant même qu'il cherche à comprendre, il fut frappé par la similitude des sensations qu'il venait de ressentir, et les mots qu'avait prononcés Stéphane quand il avait déposé cette pierre magique dans sa main, quelques heures plus tôt.

Chaleur. Picotement. Le processus normal de la magie.

C'était donc de la magie ! Il l'avait ressenti ! Cette magie qui aurait dû se réveiller au contact de la pierre, venait de le faire au contact du bouquin. Mais pourquoi ? Pourquoi ce livre et pas la pierre ? Et d'où venait cette voix ?

Pris par l'excitation, sa tête se mit à bouillonner de questions. Il fallait qu'il découvre où cela pouvait le mener, qu'il aille jusqu'au bout du processus. Mais pas ici, Stéphane et Cédric risquaient de débarquer à tout moment. Il chercha mentalement un endroit où il pourrait agir en toute tranquillité et opta rapidement pour le toit de l'auberge. Il s'y était réfugié à quelques reprises, lors des escapades du passeur d'âme. Par chance, il était toujours revenu dans leur chambre avant lui, et n'avait donc pas eu à lui dire où il se trouvait. Il y avait donc peu de chance qu'il y vienne le chercher.

Il attrapa l'ouvrage à la hâte pour filer au bout du couloir et s'engouffra dans la cage d'escalier étroite, décrépie et sombre. Il vint à bout des marches grinçantes en l'espace de quelques foulées, fit pivoter la vieille porte, à la peinture rouge écaillée, sur ses gonds et accéda à la surface grisâtre du

toit. La soudaine lumière lui fit plisser les yeux durant quelques secondes et il dut utiliser l'une de ses mains en visière pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre. L'endroit était désert, barricadé par une muraille de pentes de tuiles noires, idéal pour quiconque cherchait de la tranquillité.

Du regard, il balayait l'endroit, cherchant un endroit où s'installer. Finalement, il se dirigea à gauche de la sortie des escaliers, un des seuls endroits où il y avait un peu d'ombre. D'ici, si une personne venait à monter, elle ne le verrait pas immédiatement, contrairement à lui. Les membres toujours parcourus par ces grésillements de chaleur, dû au contact du livre, il s'assit contre le mur de pierres grises en prenant soin d'éviter les embranchements de bois qui le serpentaient.

À peine fut-il installé que la voix se glissa à nouveau dans sa tête. Cette fois, il ne se laissa pas déstabilisé et prit le temps de se concentrer sur ce qu'il ressentait, exactement comme Stéphane le lui avait indiqué.

- *Aaron*, l'interpellait-elle, plus électrisante encore.

Concentré, l'adolescent ferma les yeux et expérimenta une réponse mentale.

- *Je vous entends. Qui êtes-vous ?*

Il y eut un silence au court duquel Aaron sentit comme des interférences.

- *Ce n'est... pas... la bonne question*, grésilla faiblement la voix.

De toute évidence, la connexion entre lui et cette personne, ou cette chose, était fragile. Malgré tout,

l’adolescent se sentit plus galvanisé que jamais par cet échange, pour le moins mystérieux.

- *Quelle est la bonne question ?* demanda-t-il.
- *Toi Aar…, sais-tu… qui tu es ?*

La question le laissa perplexe.

- *Je ne comprends pas, pourquoi devrais-je vous demander qui je suis ?* voulu-t-il savoir.
- *Parce que… je sais qui… tu es.*
- *Dans ce cas, dites-le-moi.*
- *Je ne peux… le faire, sans… avoir eu… ton sang,* l’informa la voix.
- *Mon sang ?* s’interloqua-t-il.

Son imagination s’emballa. Il fut pris d’un tressaillement à la seule pensée de devoir s’ouvrir les veines.

- *Oui, ton sang… est la clé… pour me… réveiller.*

Aaron inspira profondément et s’arma de sa volonté, de sa détermination. Il devait aller jusqu’au bout. Après tout, il n’avait plus rien à perdre, ni personne d’ailleurs. Il réprima ses craintes et se laissa guider par son intuition afin de poursuivre cette conversation atypique.

- *Comment dois-je procéder ?*
- *À… la page 498 du… livre, tu dois… y déposer une… goutte de… ton sang.*
- *Et c’est tout ?*
- *C’est tout,* confirma la voix crépitante.

Un bref soupir de soulagement filtra entre ses lèvres. *Seulement une goutte !*

Les paumes de ses mains vers lui, il chercha en quelques coups d'œil un objet assez pointu pour se piquer un doigt. Il passa en revu le sol et les pans de tuiles, en vain. Alors qu'il était sur le point de se résigner à devoir faire un aller-retour jusqu'à la chambre, il remarqua une petite branche, dans le coin de son champ de vision, qui dépassait du mur contre lequel sa tête reposait. Ne perdant pas une minute, il la pinça entre son pouce et son index et la plia délicatement afin qu'elle se casse en diagonal pour que le bois forme une pointe. *Clac !* La branche céda sous la pression inspirant un demi-sourire de satisfaction à Aaron.

Aussitôt, l'adolescent emplit sa cage thoracique d'une goulée de courage et enfonça la pointe obtenue dans la peau de son pouce gauche. La piqure lui arracha une petite grimace quand enfin une goutte vermeille fit son apparition. Puis, de l'autre main, il fit glisser les pages du livre entre ses doigts jusqu'à celle indiquée par la voix : la 498. Elle était déserte du moindre mot, seul y était inscrit le numéro de la page. Enfin, dans un léger tremblement d'excitation et de crainte, il fit rouler la goutte de sang sur la page.

Il n'eut pas à attendre longtemps, le papier jaunit de la page vide se mit à onduler telle une surface liquide scintillant d'éclats dorés. Rapidement, une forme se souleva de cette surface. Elle s'allongea puis, se modela en un petit être d'une hauteur avoisinant les trente centimètres. Aaron reconnu immédiatement la morphologie de la créature qu'il avait rencontré au marché Croizec. Un fibrin, lui avait appris Alban.

Il eut le souffle coupé devant cette magie qui s'agitait devant lui, le momifiant malgré lui en une expression ahurie dont il ne put se défaire qu'au moment où le petit être prit la parole.

- Enchanté Aaron, crépita clairement celui-ci.

L'adolescent scruta la créature au liquide étincelant avec un émerveillement enfantin.

- En… Enchanté, euh… hésita-t-il.
- Appel moi Tipa.
- … Tipa, répéta-t-il.
- Fort bien, annonça la créature en posant ses mains, aux allures de moufles, sur ses hanches, maintenant que les présentations sont faites, revenons sur ce qui nous préoccupe, veux-tu ?

Aaron remarqua que chacun de ces mots grésillant étaient ponctués par des étincelles.

- Euh, oui, répondit-il ne percutant pas immédiatement à quelles préoccupations, il faisait référence.
- Tu n'as donc aucune idée de qui tu es ?
- Ah oui, cette préoccupation, se souvint-il tout haut. Si, bien entendu, je sais qui je suis, répliqua-t-il ne comprenant décidément pas le sens de cette question.
- Je t'écoute dans ce cas.

Sceptique, Aaron fronça les sourcils avant de s'exécuter.

- Et bien, je suis Aaron Stott, j'ai 16 ans, je vis à Montréal au Canada depuis…

Tipa le stoppa d’un geste de la main.

- Je ne te demande pas qui tu es en tant qu’humain, mais en tant que passeur d’âmes ?
- Passeur d’âmes ? Moi ? fit Aaron en pointant son torse de son index, les yeux étonnés.

Tipa croisa les bras et releva le menton.

- Bien entendu toi ! Qui d’autre ?
- Crois-moi, tu fais erreur, voulu lui expliquer Aaron se souvenant de la pierre restée inerte dans sa main. Je ne suis pas un passeur d’âmes.

Tout-à-coup, la créature explosa dans un rire plus électrique que jamais, envoyant des gerbes d’étincelles tout autour de lui.

- Toi, pas un passeur d’âmes ! s’esclaffa-t-il avant de ravaler son hilarité. Qui a bien pu te mettre une idée pareille en tête ?

Il affichait maintenant une mine des plus sérieuses.

- Á dire vrai, une pierre de nuit. Elle n’a eu aucune réaction à mon contact.
- Peu emporte, balaya-t-il d’un geste cette explication. Si tel était le cas, jamais ton sang n’aurait pu réveiller les pouvoirs du livre de Charon.
- Le livre de Charon ?
- Celui-là même posé sur tes genoux et dont je fais partie… comme tu peux le constater, dit-il en désignant ses pieds fondus dans la page.
- Pourquoi mon sang ?

- Tu ne sais donc vraiment rien ?

L'adolescent ne répondit pas, pure question rhétorique comprit-il.

- Si ton sang a réveillé la magie de ce livre, c'est parce que tu en es l'héritier. L'héritier de Charon ! Le plus puissant des passeurs d'âmes qui n'ait jamais existé.

Aaron enregistra les paroles de Tipa sans pleinement réaliser leur signification. Toutefois, quelque chose se déclencha en lui comme une deuxième évidence. Un deuxième fichier. Un deuxième mot de passe : Livre de Charon.

- Alors… réfléchit-il tout haut, est-ce toi qui dois réveiller mes pouvoirs de passeur d'âmes ?

Derechef, des étincelles s'extirpèrent de la bouche rieuse de la créature.

- Par le grand Destin, non. Les pouvoirs du livre se limitent aux savoirs de Charon. Il s'agit de sa mémoire, un peu comme des résidus de son âme. Bien sûr le livre contient en lui un peu de magie, mais rien de comparable à celle dont tu as hérité.

- Je ne comprends pas, comment suis-je censé réveiller mes pou…

- Aaron ? surgit soudainement une voix qu'il reconnut sans mal.

- Stéphane ? hoqueta-t-il tout en refermant violement le livre.

Le sac !

Quand Stéphane entra dans la chambre de l'auberge, ce fut la première chose qui l'interpella. Le sac posé sur la commode, grand ouvert et dépossédé de son contenu le plus précieux : le livre de Charon.

Foutu journée ! fulmina-t-il intérieurement.

D'abord Aaron ! Et maintenant le livre !

Il venait de sillonner Portalis pendant plusieurs heures sans aucun résultat. Néant ! Même chose du côté de Cédric. Le gosse était introuvable comme s'il s'était évaporé au moment même où il avait franchi le seuil de la porte.

Un grognement de frustration s'échappa de sa gorge lorsqu'il abattit son poing sur le meuble qui lui répondit par un gémissement. C'était incompréhensible ! Pourquoi la pierre de nuit n'avait-elle pas réagit à son contact ? Il s'agissait pourtant bel et bien du garçon que lui avait décrit la goutte du Gworm. Jamais il n'y avait eu de tel précédent. Ce pouvait-il que la goutte lui ait indiqué la mauvaise personne parce qu'il n'était pas le passeur d'âmes auquel l'adolescent devait succéder ?

Stéphane secoua désespérément la tête, se convaincant une fois encore qu'Aaron était la bonne personne. Il n'avait pas pu se tromper. Et puis, il y avait se pressentiment qui s'accrochait à ses entrailles et lui hurlait que le gosse était important.

Face à la béance du sac qui le narguait, le sexagénaire se sentit plus lasse que jamais. Le nœud semblait s'enrouler sur

lui-même, de plus en plus gros, de plus en plus serré. Du pouce et de l'index, il se frotta les yeux, le coude adossé à la commode. *Réfléchi !* s'ordonna-t-il. Ses pensées ne cessaient de faire un va et vient entre Aaron et le livre.

Aaron... le livre... Aaron...

Soudain, une idée lui traversa l'esprit. Celle-ci agit comme un électro-choque et le précipita, telle une bourrasque de vent, hors de la pièce. Il claqua la porte et dévala les escaliers pour se rendre au rez-de-chaussée, là où il espérait trouver le propriétaire de l'auberge qui depuis leur arrivé, ne semblait pas avoir quitté le siège situé derrière le comptoir de l'accueil. Ce fut donc, sans surprise qu'il y retrouva le nez plongé dans un vieil ouvrage, le même depuis dix jours, les traits austères et totalement hermétique à ce qui l'entourait.

Accolé au comptoir, le passeur d'âmes se gratta bruyamment la gorge pour attirer son attention, sans résultat.

- Excusez-moi, lança-t-il finalement sur un ton plus brusque qu'il ne l'avait envisagé.

L'autre se contenta, avec une grande lenteur, de lever ses yeux globuleux vers Stéphane.

- Avez-vous vu passer l'adolescent qui partage ma chambre, récemment ?
- Non, répondit-il d'une voix monocorde avant de replonger dans les lignes de son livre.

Au moins, la réponse était claire. Néanmoins cela ne collait pas avec la suggestion que c'était fait Stéphane.

Pourtant...

Il resta un moment dans le vague, la main entourant le bas de son visage se triturant les méninges à trouver une autre explication. Perdu dans sa réflexion, il ne se rendit pas compte que sa main posée sur le comptoir faisait rouler ses doigts et le que le propriétaire les dardait avec agacement.

- Je ne l'ai pas vu, mais je sais qu'il est à nouveau dans cette auberge, révéla-t-il sans détacher son regard de l'objet de son irritation.

Les doigts de Stéphane s'arrêtèrent et le propriétaire baissa de nouveau la tête vers son précieux livre.

- Depuis combien de temps ? insista Stéphane.

L'étrange bonhomme eut un haussement d'épaule d'une incroyable lenteur mettant à rude épreuve l'impatience du passeur d'âmes.

- Moins d'une demi-heure, finit-il par dire.

Voilà qui confirmait sa théorie. C'était Aaron qui avait pris le livre de Charon et il était encore ici. Mais où ? Avant qu'il n'ait eu le temps d'envisager tous les endroits probables, le propriétaire sembla enclin à lui faire une dernière faveur.

- Vous devriez aller jeter un œil sur le toit, lui conseilla-t-il sans lui prêter réellement attention.

Durant quelques secondes, Stéphane observa l'homme maigrichon soudé derrière son comptoir. Il avait l'air de l'un de ces mannequins qu'abritait le musée Grévin, quoique lui ne possédait même pas se semblant d'éclat de vie que les artisans s'évertuaient à leur donner. *Étrange personnage,* songea-t-il, *comment peut-il savoir où se trouve Aaron, s'il ne l'a pas vu et*

qu'il n'a pas bougé d'ici ? Intrigué, Stéphane reprit le chemin des escaliers pour grimper les cinq étages. Arrivé sur le palier qui s'ouvrait sur le toit, ses préoccupations avaient de nouveau bifurqués vers l'adolescent, mettant de côté l'étrangeté inquiétante du propriétaire.

La porte était entrebâillée. Étonnamment, malgré sa vétusté, elle n'émit aucune plainte lorsque, prudemment, il la poussa. Debout, dans l'encadrement de la porte, Stéphane perçut aussitôt la voix d'Aaron qui de toute évidence était en pleine conversation. Saisit par ce fait, les sourcils épais et blancs du passeur d'âmes se crispèrent. *Avec qui discute-t-il ?* s'inquiéta-t-il. Silencieusement, il fit un pas en avant afin de mieux distinguer le contenu de la discussion. Il entendit alors l'autre voix dont la particularité de ses vibrations le consterna. Elle n'était pas humaine ! Il n'était même pas certain d'avoir déjà entendu ce genre de voix. Elle semblait comme parcourue d'électricité ! Et cela s'avéra, très vite, être le moins surprenant. En effet, ce sont les paroles qu'elle prononça, leur signification, qui l'assomma littéralement. Aaron était l'héritier de Charon ! Était-ce possible ?

Avec précaution, il se pencha à gauche du mur afin d'identifier cet être aux sonorités crépitantes. Et ce qu'il vit à cet instant, le sonna une deuxième fois. Posé sur les genoux d'Aaron, le livre de Charon exhibait une sorte de mini fibrin, composé intégralement d'une matière liquide, elle-même piquée par endroit de scintillements dorés. Ce pouvait-il que ce phénomène aux essences magiques ait un lien avec les

fameuses légendes du livre en question ? À dire vrai, même s'il se devait de rester sur ses gardes, Stéphane en était déjà persuadé. Son intuition ne l'avait pas trompé.

- Aaron ? le héla-t-il instinctivement.

Celui-ci fit volte-face, claquant le livre qui se referma dans un « sploc ! » sur la créature magique.

- Stéphane ?

Tous deux se jaugèrent avec interrogation durant quelques secondes au bout desquelles Aaron finit par se lever.

- Vous saviez ? demanda la gosse, l'air suspicieux.
- Que tu étais l'héritier de Charon ? Non, absolument pas, répondit-il avec franchise.
- Et pour le livre ? Pourquoi l'avez-vous en votre possession ?

Stéphane comprit qu'Aaron en était arrivé à la conclusion qu'il possédait l'ouvrage précisément parce qu'il savait qui il était. Tous ces faits et évènements étaient arrivés, vraisemblablement, dans un but précis, mais il n'en était pas l'auteur.

- Le livre est l'un des outils qu'utilisent les passeurs d'âmes pour connaître le nom de leur successeur, lui expliqua-t-il en désignant l'ouvrage du menton. Et la raison pour laquelle je l'avais en ma possession était pour trouver le nom du passeur d'âmes perverti... et son successeur, toi Aaron.

Sa réponse ne lui fit pas décrocher cet air dubitatif.

- Je t’assure que je n’en savais rien Aaron, tenta-t-il de le convaincre. Quel intérêt aurai-je eu à te mentir ?

Les yeux clairs de l’adolescent glissèrent vers le sol. Ne sachant clairement plus ce qu’il devait croire, il haussa les épaules comme dépité avant de relever légèrement la tête.

- Et maintenant ? l’interrogea-t-il.

Le passeur d’âmes soupira tout en fourrant les mains dans ses poches.

- Maintenant, je pense que nous devrions changer d’auberge, pour commencer. Ensuite, nous pourrons nous pencher sur ton cas, si cela te convient ?

Aaron opina.

Calmement, tous deux obliquèrent vers les escaliers pour regagner leur chambre afin de récupérer leurs affaires. Durant le trajet, Stéphane reconsidéra la situation. Si Aaron était véritablement l’héritier de Charon, qu’en était-il de ses pouvoirs ? Il était primordial qu’ils élucident ce mystère et au plus vite. Sans doute que la personnification magique du livre pourra répondre à cette question, du moins l’espérait-il. D’autre part, toujours concernant ses hypothétiques pouvoirs, il était important de savoir en quelle mesure il en était l’héritier ? En effet, s’il s’avérait qu’il possédait la totalité des pouvoirs de Charon, alors ceux-ci devaient-être incommensurablement puissants. Si puissant, qu’il risquait d’attirer les plus vils manipulateurs…

Alors qu’ils arrivaient sur le pas de leur chambre, la porte entrouverte mit Stéphane immédiatement en alerte. D’un

geste, il stoppa Aaron et lui somma de garder le silence en posant son index sur ses lèvres. Le gosse obéit docilement, devinant que quelque chose clochait. Le passeur tendit l'oreille, à l'affut du moindre bruit suspect provenant de la chambre lorsque qu'un grincement, son typique des lattes du planché, confirma ses doutes. Bien décidé à prendre en flagrant délit le visiteur impromptu, du plat de la main, il poussa violement la porte qui alla s'aplatir contre le mur.

À cet instant, il ne sut dire qu'elle émotion le traversa exactement. Stupéfaction ? Animosité ? Crainte ? Colère ? Ou toutes à fois !

- Mon cher Stéphane ! se déploya la voix et les bras d'Auguste Breiztsheim dont la satisfaction méprisable de son effet de surprise se lut sur son visage cireux.

À gauche du Maître Patriarche se tenait droitement la jeune, mais néanmoins, perfide Julia Baliandra, son successeur. À sa droite, les bras croisés et notoirement mécontent d'être ici, se tenait l'un de ses fils dont la présence était plus que déconcertante, étant donné la relation houleuse qu'il entretenait avec son père.

Soudain, Stéphane perçut la présence d'Aaron du coin de l'œil dont les traits se décomposèrent d'incrédulité.

- Alban ? lâcha-t-il.

OceanofPDF.com

Chapitre 16 : En Sursis

Microparticules de terres échantillonnées d'une humidité à peine iodée. Un soupçon d'amertume métallique mélangé au parfum ténu mais ocre du souffre, le tout enrobé par une atmosphère aux teintes minérales. Ce fut ce qu'identifia l'odorat d'Orion.

Impossible... s'interloqua-t-il.

Ses narines ne cessèrent de se dilater discrètement afin de s'engorger des effluves suspendus dans l'atmosphère. Il eut beau répété ses inspirations avec minuties, rien n'y fit, l'endroit resta inconnu à sa mémoire.

Chaque lieu, chaque être, chaque chose, chaque matière, possédaient sa propre combinaison d'odeurs, rendant chacun d'eux unique. Autrement dit, une emprunte olfactive imparable pour Orion, bien plus sûr encore que ce que lui laissait voir ses yeux. Et jusqu'alors, la panthère avait pensé connaître toutes celles qu'offrait le monde de Tenereanimas.

En effet, dès son plus jeune âge, porté par sa fougue insatiable, à la recherche d'aventures et de découvertes, il avait parcouru en long et en large les territoires de son monde, des plus époustouflants aux plus dangereux. Ainsi, très tôt Tenereanimas n'avait plus eu de secret, ni pour lui, ni pour... Ni pour celui qui avait partagé ses nombreuses escapades. Celui dont le regard, la voix, l'odeur et même le nom,

tentèrent violement de se frayer un chemin dans son esprit. Orion s'ébroua la tête, expulsant au plus vite ses fragments de souvenirs. Malgré tout, une douleur s'insinua sournoisement dans sa poitrine, lui arracha un petit grognement étouffé. Avant que Marielle ne puisse percevoir quoique ce soit, il refoula au plus profond de lui-même, ses pénibles souvenirs.

Revenant instantanément à ses préoccupations présentes, il dut admettre avec la plus grande perplexité, être dans l'impossibilité d'identifier la galerie dans laquelle ils évoluaient, lui, Marielle, les deux sapiensiens, ainsi que l'ancien et Calaho.

Leur nouvelle expédition, à la destination et au caractère mystérieux, avait été décidée par l'ancien dès la suspension de leur procès. Ils étaient donc, officiellement, en sursis. Sur le moment, leur soulagement avait été si grand qu'aucun d'eux n'avait pensé, ni même osé, questionner l'ancien ou Calaho sur le lieu de leur destination, et encore moins en demander la raison. Puis, au fil des souterrains et des quelques plaines qu'ils traversèrent, leurs regards piqués de curiosités et de suspicions, se croisèrent dans une interrogation pensive. Mais personne n'osa rompre le silence de cette interminable marche. Pas même Pico, trop occupé à scruter tout ce qui l'entourait et probablement trop impressionner par le colossal mammouth. Mais, gare à celui qui l'inviterait à prendre la parole ! Et la panthère avait bien l'intention de s'en abstenir.

Ses reniflements obstinés finirent par alerter l'elfe qui le questionna d'un regard insistant. Hormis ses airs princiers

agaçants, Orion devait admettre que celui-ci n'était pas dépourvu d'une certaine vivacité d'esprit. En effet, sans que la panthère n'eût le temps de lui expliquer quoique soit, il lui fit un signe de tête, l'incitant à aller solliciter l'ancien. Il était vrai que les questions commençaient à lui brûler la langue, sans compter que son ignorance concernant cet endroit l'ébranlait. Finalement, il se détacha du petit groupe dont les regards le poursuivirent jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'ombre du mammouth.

En quelques bonds maîtrisés et discrets, il arriva à sa hauteur. Ses pas s'écrasaient lourdement sur un sol jonché de sombres gravillons polis. Les parois de cette vaste galerie parcourues de sinuosités, étaient composées d'un minéral grisâtre sillonné de nuances bleu métal. Elles étaient également vêtues d'une couche de résine translucide, particulièrement rutilante sous l'effet dense et inhabituel des éclaireuses suspendues dans les hauteurs. L'ensemble de ce boyau lui fit penser au sillon d'un serpent zigzagant et s'enfonçant toujours plus profondément sous les couches terrestres.

Malgré la soudaine présence de la panthère, le mammouth continua sa marche. Une cadence lourde qui se répercutait dans les mouvements de sa trompe, tel un balancier.

- Puis-je vous demandez où vous nous conduisez, Ancien ? demanda respectueusement Orion.

Son immense crâne recouvert de sa fourrure noisette, s'inclina lentement vers la panthère.

- Là où il y a des réponses, vibra-t-il de son timbre caverneux.

De toute évidence, l'ancien n'avait pas l'intention de leur révéler quoique soit avant qu'ils n'atteignent cette fameuse destination.

- Je ne connais pas cet endroit, fit-il tout de même remarquer.

- Certains chemins ne se dévoilent que lorsqu'ils nous sont nécessaires, lui révéla-t-il de façon, une fois de plus, énigmatique.

Perplexe, le front de la panthère se fronça. Il répéta intérieurement ce que venait de lui dire l'ancien, cherchant à comprendre. Cela signifiait-il que Tenereanimas était plus vaste encore qu'il ne le pensait ? Combien de lieux s'étaient masqués de son odorat ? Pourquoi ? Comment ?

- Les différents mondes d'Animas, surprit l'ancien à répondre à ses questions silencieuses dans un débit aussi flegmatique que ses pas, sont comme un seul organisme, dont l'essence de vie et d'énergie puisent dans une source de magie extrêmement puissante et complexe. Cette magie, que tu sais en sommeil pour nous teneriens, ainsi que pour les interiens, n'exclut en rien que nos mondes respectifs puissent en user, à notre insu, afin de maintenir leur équilibre et leur sécurité.

Les explications inattendues de l'ancien firent entièrement lumière sur cette énigme de « chemins » non dévoilés, dans l'esprit d'Orion. S'il ne connaissait pas cet

endroit, c'était parce que Tenereanimas l'avait dissimulé à l'aide de la magie. Le fait qu'ils pouvaient désormais y pénétrer, lui et les autres, avait probablement un lien avec la menace et peut-être même avec cette fameuse prophétie.

- Merci pour ses explications, ainsi que pour votre précieuse aide Ancien, s'inclina avec révérence la panthère.

Il décida de ne pas insister, trop respectueux envers la volonté de cette âme figée ancestrale.

S'écartant de la masse imposante de l'ancien afin de se mettre un peu en retrait, il attendit Marielle et les deux sapiensiens. Ils suivaient laborieusement les empruntes du mammouth, quelques dizaines de mètres derrière lui, alors que Calaho fermait la marche. Laborieusement, en effet, puisque les graviers avaient la stabilité d'un sol mouvant, mangeant leurs pieds jusqu'aux chevilles. Gaëlis, lui, marchait en tête, aussi taciturne qu'à son habitude, tandis que Marielle et Pico avançaient côte à côte, animés par une discussion qui semblait avoir le mérite d'apporter à la jeune intérienne, un visage plus serein qu'il ne l'avait été quelques heures plus tôt. L'angoisse qui s'était emparée d'elle lors du procès, était venue s'enroulée autour de sa propre gorge, le prenant au dépourvu. Il n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi un tel lien était né entre eux. Et surtout, pourquoi spécifiquement eux ?

Orion n'était pas d'humeur à s'intégrer à une quelconque discussion et encore moins par celles qui s'évadaient de la bouche de Pico. Bien qu'il ressentait se besoin constant de

rester proche de Marielle depuis leur rencontre, il contrecarra son nouvel instinct et s'éloigna pour se faufiler discrètement dans la marche. Toutefois, il ne put échapper à l'elfe qui lui jeta un regard par-dessus son épaule, l'interrogeant d'un hochement de tête. Pour toute réponse, la panthère se contenta d'un mouvement du museau, lui signifiant qu'il ne savait rien de plus. La mâchoire de Gaëlis se contracta immédiatement, trahissant sa contrariété ce qui irrita, un peu plus, Orion.

Heureusement, leur voyage « mystère » sembla prendre fin, lorsqu'ils furent stoppés, dans ce qui avait tout l'air d'être un cul de sac.

- Nous y sommes, décréta pourtant l'ancien.

Tous se mirent à examiner curieusement les environs, sans parvenir à comprendre ce que cet endroit avait de si spécial, pour que le mammouth les y escorte.

- Calaho ? commanda-t-il.
- Oui, s'exécuta l'oiseau, se dandinant en direction de la paroi luisante.

Des regards s'échangèrent dans le plus grand silence, attendant non sans une pointe d'appréhension, ce que Calaho s'apprêtait à leur dévoiler.

- Quoiqu'il se passe, n'ayez crainte et surtout, soyez attentif, résonna la voix de ténor du mammouth.

Sur ces mots qui se voulaient pourtant rassurant, Orion vit Marielle légèrement saisie, ainsi que les aiguilles de Pico s'agiter d'un frisson. Même lui, qui avait une confiance aveugle en l'ancien, ne put refreiner une certaine inquiétude à

propos de cette chose que Calaho s’apprêtait à faire. Ses sens en alertes, la panthère pressentait un phénomène magique peu ordinaire.

L’endroit, aussi vaste fut-il, lui parut soudainement écrasant. Il s’agissait d’une sorte de dôme dont les hauteurs ne pouvaient être atteintes que si l’on possédait des ailes. D’une part parce qu’elles étaient vertigineuses et d’autre part à cause de ces parois résineuses qui semblaient être aussi glissantes que de la glace exposée au soleil. Le regard concentré, Calaho se tenait maintenant à côté de cette paroi où les couleurs grises de son plumage se distinguèrent dans un reflet totalement difforme. D’un geste vif, il s’empara à l’aide de son bec, de l’un de ces petits cailloux sombres qui tapissaient les lieux, avant de l’enfoncer d’un coup sec dans la résine. Puis, de sa voix grinçante, il prononça, dans une langue totalement étrangère à Orion, ces mots : « Gsaoss nopt »[1].

Les sens de la panthère ne l’avaient pas trompé, puisqu’aussitôt l’endroit se chargea d’une magie pure, comme jamais il n’avait ressenti. Rapidement, le phénomène se répercuta tout autour d’eux, s’immisçant d’abord dans le parterre de gravillons, leur donnant vie dans un tressaillement chantant d’entrechoques. Les vibrations percutantes se changèrent promptement, en une multitude de tourbillons, emportant un à un, les cailloux, au fond de ces petits puits, roulant au passage sur leurs membres. Orion ressentit la panique de Marielle et se hissa tant bien que mal à ses côtés.

- Tout va bien, aie confiance, cria-t-il par-dessus le vacarme cherchant à la tranquilliser.

Mais à peine eut il terminé sa phrase que les graviers qui venaient de se faire manger jusqu'au dernier, les laissèrent, totalement et incontestablement, suspendus… dans le vide ! Le sol s'était évanouit dévoilant le vrai visage du dôme qui de toute évidence n'en était pas un. Il s'agissait, en réalité, d'une sphère, ni plus ni moins. Et alors que tous observaient, ébahis, ce vide sous leurs pieds, la résine se mit à fondre, dégoulinant depuis le plafond, coulant le long de la roche pour s'agglutiner, dans un premier temps, en une flaque au fond de la sphère. Rapidement, celle-ci enfla, se sustentant goulument de ce liquide translucide. Ce fut quand le niveau monta dangereusement qu'Orion remarqua que la sortie n'existait plus. Elle s'était volatilisée, elle aussi. Se fraya alors, durant un bref instant, un infime doute dans son esprit… Était-ce un piège ? Puis, il réalisa que si cela avait été le cas, l'ancien et Calaho ne seraient sûrement pas piégés eux-mêmes. Sans compter leur incroyable impassibilité face au phénomène.

- Orion ? l'interpella Marielle, je commence à douter de mes capacités à rester confiante là…

- Je sais, dit-il en cherchant à capter son regard. Notre lien ! Accroches-toi à notre lien, l'invita-t-il à se connecter à lui.

- Ok, expira-t-elle longuement tout en fermant les yeux.

Ni une, ni deux, leurs émotions s’entremêlèrent jusqu’à ce que la jeune femme s’accorde sur les sentiments d’Orion. Ses traits s’apaisèrent enfin tandis que ses paupières se soulevèrent. Le magma de résine était maintenant à quelques centimètres d’eux. Encore quelques secondes de plus et ils seraient engloutis.

À peine ses coussinets furent-ils en contact avec la matière liquide, qu’il reconnut immédiatement la sensation. Exactement la même que celle contenu à l’intérieur de ces portails qu’il avait traversé mainte fois. Elle continua son ascension et atteignit ses pattes, ses membres inférieurs, son abdomen, son cou, son museau, ses oreilles… Enfin, ils furent tous submergés par cette essence de magie pure.

Sa vue mit quelques secondes avant de s’ajuster à leur nouvel environnement, tandis que son ouïe ne perçut plus que des ondes sourdes et lointaines. Quant à son odorat, il crut en avoir perdu l’usage tant l’absence d’odeur fut totale. Marielle, elle, se tenait toujours à ces côtés. La façon dont elle flottait, ces gestes tranquilles, ou lents – il ne sut dire – semblaient curieusement oniriques. La magie semblait influer sur leurs sens.

Subitement, Orion remarqua des petits mouvements au fond de la sphère. Quelque chose de bleu, à l’aspect filandreux, tels des cheveux, évoluait gracieusement avant d’effectuer d’étonnantes pirouettes. La danse se répéta, encore et encore, entraînant ces « cheveux » à dessiner trois sphères, dont la panthère en reconnu, immédiatement, le symbolisme

des trois mondes d’Animas. Des petits points lumineux se mirent à voyager d’un monde à l’autre, mettant en évidence l’évolution des âmes et désignant ainsi le premier des mondes, le deuxième et le troisième. Ce spectacle de nuances bleutées et de lumière exsudait littéralement de vies dont le voyage semblait inaltérable. Puis, subrepticement, un sentiment plus obscur se distilla, prenant racines dans le monde de Sapiensanimas sous forme d’une tache sombre, ténébreuse et terriblement menaçante. Rapidement, se poison se propagea aux représentations des deux autres mondes. Une vision qui glaça les veines de la panthère jusqu’au cœur.

Avec vivacité, les « cheveux » bleus se rétractèrent, démantelant les trois sphères avant de reprendre forme sous les traits d’un arbre, dont certaines racines semblaient être à leur tour empoisonnées par les ténèbres. Autour de cet arbre, se manifestèrent cinq silhouettes. Ce fut sans équivoque qu’Orion reconnu la sienne, de loin la plus discernable de toutes. À cet instant, il comprit. Il s’agissait de la prophétie, celle qui les liait à la menace.

Un sentiment pesant l’enveloppa face à cette réalité qui le frappa de plein fouet. Son destin avait-il été scellé avant même sa naissance ? Bien sûr, il avait toujours su que le Grand Destin déterminait si les âmes étaient destinées à être en évolution ou figées. Il était aussi celui qui permettait aux âmes de passer d’un monde à l’autre, tout comme il était celui qui choisissait l’intégration de celles-ci à telle espèce animale, à tel genre humain, et à telle créature magique. Mais chacune de

ces précieuses âmes possédaient un libre arbitre, celui de faire des choix au cours de leurs différentes vies. Des choix qui les amenaient à façonner leur personnalité dont-ils étaient les seuls détenteurs. Alors qu'en était-il, si une prophétie insufflée par la magie même d'Animas, lui prédisait qu'il était destiné à jouer un rôle contre la menace qui empoisonnait les différents mondes ? Ou se trouvait son libre arbitre dans cette prédiction ?

Ses doutes n'eurent le temps de s'ancrer dans son esprit, puisque aussitôt l'arbre se scinda en deux où l'un s'ombra dans les ténèbres, tandis que les racines de l'autre en furent purifiées. Les cinq silhouettes symbolisant, de manière reconnaissable, Marielle, Gaëlis, Pico, lui-même, ainsi qu'un cinquième inconnu, se dédoublèrent à leur tour. L'un des deux groupes se matérialisa autour des ténèbres où chacun d'eux fut transpercé en plein cœur par celles-ci, les pervertissant jusqu'au tréfonds de leur âme. Quant à leur double, ils restèrent aussi sein que l'était l'arbre à côté duquel, ils se tenaient.

- Le libre arbitre, murmura la panthère mortifiée par cette vision de leur propre silhouette choisissant l'obscurité.

- Ne devrions-nous pas rechercher cette cinquième personne ? interrogea Marielle, tandis qu'elle tendait le bras vers le plateau débordant de mets aussi singuliers que colorés.

- Et comment comptes-tu faire pour trouver une personne dont tu ne connais que la silhouette ? fit remarquer l'elfe, non sans une pointe de suffisance, assis en tailleur, face à elle. Je ne connais, certes, pas ton monde, mais ai-je tors en supposant que cette silhouette pourrait appartenir à plusieurs centaines de millions de personnes ? Et ce, seulement si l'on garde pour hypothèse qu'il s'agisse d'un interien, la défia-t-il du regard.

La jeune femme fulmina. Alors que depuis leur friction du matin même, il n'avait daigné lui adresser la parole que deux malheureuses fois, se murant dans cet habituel silence, si agaçant, ne lui accordant quasiment pas un regard de cette foutue journée, il s'était, soudainement, mis à contester toutes ses remarques.

- Si tu as un problème avec moi, peut-être devrais-tu cracher le morceau, s'empourpra-t-elle, au lieu d'émettre tes « saintes critiques » qui ne nous avancent à rien. Moi au moins, je me creuse la cervelle à chercher une direction que nous pourrions suivre.
- Je crains que ce soit là tout le problème, répliqua-t-il sur un ton égal, avant de mordre à pleine dent dans un de ces étranges fruits que leur avaient servi leurs hôtes.

Outragée, Marielle s'apprêtait à riposter, lorsqu'elle fut coupée dans son élan par la voix grave de l'ancien, annonçant son départ. Orion, assis à sa gauche, se redressa aussi sec,

exprimant leur infinie gratitude pour son secours aussi inespéré qu'inestimable. Tous approuvèrent respectueusement d'un hochement de tête, sur lequel l'animal titanesque s'éloigna d'un pas faisant trembler le sol de secousses, avant de disparaître dans l'une des galeries qui tapissaient la vallée dans laquelle, ils avaient été reçus.

La vallée des Huit Chutes. C'est ainsi qu'Orion l'avait nommé. Et tout comme son nom l'indiquait, elle était ornée de huit chutes d'eau venant se déverser dans un bassin colossal, que Marielle compara à un lavabo, culminant à une centaine de mètre. L'eau, contenue dans ce « lavabo » démesuré et dépourvu de siphon, finissait par s'en échapper en une multitude de cascades pour se jeter dans une rivière au débit torrentiel, barrant toute possibilité d'accès. À l'est des chutes, se dressait, sur la plus grande partie du territoire de cette vallée, une toison de bois étrange. D'un orange magmatique, presque hypnotisant, les branches étaient pourvues d'un stupéfiant feuillage violet. Stupéfiant, en effet, puisque les feuilles n'étaient autre que des papillons qui se sustentaient de la sève de leur hôte. Alors que des nuages de « feuilles » battantes dénudaient un arbre pour en habiller un autre, les arbres, eux, se mouvaient lentement grâce à leurs étonnants pieds ventouses, donnant à cette forêt une animation perpétuelle. Enfin, à l'ouest des chutes, s'étendait une plaine vallonnée, tapie de cette herbe translucide aux éclats argentés, piquée çà et là de végétation foisonnante aux teintes toujours aussi improbables.

Situé sur le flan de la paroi aux variantes saumon, à l'orée de la forêt, s'encastrait un certain nombre de grottes, dans lesquels s'étaient « sédentarisées » plusieurs familles de félin, formant ainsi un village qui n'était autre que celui d'Orion.

Leur accueil fut des plus déconcertants.

D'abord leur regard glacé de suspicions, aux éclats brulant de sévérités, les avaient sondés un à un. Puis, l'apparition d'un tigre imposant, au sommet d'un sentier qui menait au village encastré, les avaient détournés d'eux. Ce ne fut qu'après une longue et mystérieuse conversation entre ce tigre, répondant au nom de Crivel, et l'ancien que des museaux avaient commencé à s'agiter autour d'eux. Les plus curieux avaient fini par les aborder, les assommant de questions – plus particulièrement Orion – tandis que d'autres s'étaient contentés de les accueillir en leur proposant de quoi se sustenter. « Des fruits ? » s'était étonnée Marielle auprès d'Orion qui avait eu pour toute réponse : « Manges, ils sont délicieux ». *Curieux*, avait-elle pensée, bien qu'emballée par cette nourriture sucrée et rafraichissante. Bien plus, que si on lui avait présenté une carcasse d'animal fraichement tuer.

Crivel, assurément le chef de ce village, avait fini par leur souhaiter la bienvenue et les avait invités à rester pour la nuit. Après quoi, il avait sommé ses congénères à se retirer afin, que leurs convives puissent se reposer.

Calaho les ayant également quittés peu de temps avant qu'ils n'arrivent dans cette vallée, ils se retrouvaient de

nouveau tous les quatre, face à leur destin. Très vite, ils reprirent le cours de leurs conversations qui s'anima autour du procès « suspendu », avant de poursuivre sur la menace du Sans Âme et de cette guerre entre les interiens et teneriens qu'il cherchait à déclencher. Celle-ci semblait inévitable puisque même l'ancien avait avoué leur impuissance face à cette situation. Toutefois, il avait promis d'avertir l'ensemble des anciens afin de prendre des mesures qui espérait-il, maintiendraient la paix le plus longtemps possible. Puis, revint sur les bouches de chacun, la prophétie que cette immense « boule de cristal » magique leur avait dévoilée, d'une manière bien trop floue au gout de Marielle.

- Pourquoi les prophéties sont-elles toujours aussi énigmatiques ? marmonna la jeune femme.
- Il est vrai qu'elles le sont toujours, soupira Pico les bras croisés et ses grands yeux vert d'eau assombris par la réflexion.
- Elles le sont parce qu'aucun destin ne peut être scellé à l'avance, intervint Orion.
- Pourtant, celle-ci affirme que nous jouerons un rôle primordial dans le destin d'Animas, se renfrogna Cheveux d'argent dont la conversation n'avait fait qu'accroître sa mauvaise humeur.

Et nous sommes tous dans le même bateau ! pesta intérieurement Marielle, exaspérée par ses répliques fatalistes et ses changements d'humeur constant. Elle le toisa un moment, sans que celui-ci ne la remarque. Le visage fermé,

tendu, son regard était perdu quelque part dans la végétation du sol. Cet elfe était une équation impossible à résoudre. Que pensait-il ? Que ressentait-il ? Elle avait beau tenté tous les angles d'approches inimaginables pour le comprendre, le décryptage semblait sous scellé. Seule la nuit dernière, lorsqu'il l'avait rassuré après ce cauchemar épouvantable – devenu récurrent – elle avait pu desceller une compassion et inquiétude sincère à son égard.

- Et pour cette cinquième personne ? risqua-t-elle.

Immédiatement, Gaëlis releva la tête vers elle. Avant qu'il ne puisse dire quoi que soit, celle-ci le stoppa d'un mouvement de la main.

- Je sais ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! Pas besoin de me le rappeler.

L'elfe plissa les yeux, visiblement incrédule.

- Oh, réalisa la jeune femme, il s'agit d'une expression pour désigner une chose presque impossible à trouver, tant les possibilités sont grandes, balaya-t-elle d'un geste.

- Merci pour la leçon, dit-il avec ce demi-sourire qui n'atteignit pas ses yeux, mais ce que je m'apprêtais à dire, était que nous pourrions trouver une aide auprès de ce passeur d'âmes, Stéphane ? proposa-t-il en s'adressant à Orion.

- C'est aussi ce que je pensais, admit la panthère tout en consentant d'un mouvement du museau. Nous allons passer la nuit ici. Nous prendrons contact avec

Stéphane demain pour qu'il nous ouvre un portail, si tout le monde est d'accord ?

Personne ne protesta.

- Très bien. Il est tard, constata-t-il en levant la gueule vers la voute rocheuse de la vallée, depuis laquelle les éclaireuses suspendues perdaient en intensité annonçant le coucher du soleil, nous devrions aller dormir.

Sur ces paroles, Orion se leva, dépliant ses quatre puissantes pattes et s'orienta vers le sentier.

- Suivez-moi, les invita-t-il d'une brève impulsion de la tête.

Alors que Pico, vif comme l'éclair, talonnait déjà Orion et que Cheveux d'argent s'apprêtait à l'imiter, Marielle, elle, les muscles endoloris par leurs heures de marche, se releva avec une telle difficulté, qu'elle manqua de perdre l'équilibre. À son grand soulagement, une main salvatrice lui évita de justesse une terrible chute sur le monticule de roche qui l'avait déjà nargué à son arrivé. Ses yeux remontèrent le long du bras qui la tenait solidement, pour aller se plonger dans le regard océanique de l'elfe. Le sang afflua aussitôt jusque dans ses joues. Pourquoi lui faisait-il cet effet-là ? Et pourquoi fallait-il que ce soit toujours lui qui la rattrape au vol ? Et surtout pourquoi ses jambes n'avaient de cesse de se dérober ?

- Merci, arracha-t-elle à sa propre gorge.

Encore une fois, ses traits furent impossibles à pénétrer, frustrant un peu plus la jeune femme. Il se contenta de lâcher

son bras et de lui faire signe de passer devant lui. Elle s'exécuta, avançant avec raideur, les poings serrés de colère contre elle-même. Ils rejoignirent rapidement Orion et Pico qui venaient de bifurquer vers un chemin beaucoup plus étroit et escarpé, menant à l'une des innombrables grottes du village.

- C'est tout de même impensable que nous nous tournions vers les ténèbres, pensa tout haut Porc-épic.

Aucun d'eux n'avaient osé aborder le sujet et visiblement aucun d'eux n'étaient prédisposés à le faire. Pico n'insista pas. Cette journée avait été éreintante, et tous avaient grand besoin de repos. Pourtant, à peine eurent-ils franchi le seuil de l'habitation qu'Orion les abandonna, expliquant qu'il devait s'entretenir avec Crivel. Dommage, Marielle aurait tant aimé lui poser des questions à propos de ce village. Des questions sur lui, son passé, sa famille, ses amis... Elle avait trouvé étrange qu'aucun des félins ne se soient présentés comme tel, et surtout qu'Orion n'en fasse aucune allusion.

- Où préfères-tu dormir ? l'extirpa la voix de l'elfe de ses pensées.

Elle tressaillit. Il se tenait juste derrière elle, si près, qu'elle sentit son souffle sur son épaule.

- Quoi ? sauta sa voix dans les aigües.
- Où veux-tu dormir ? As-tu une préférence ? répéta-t-il en balayant la pièce de la main.

Pourquoi me demande-t-il où je veux dormir ? Il n'a quand même pas l'intention de dormir avec moi ? s'empourpra-t-elle de plus belle.

- Et bien ? s’impatienta-t-il.

La grotte, d’une hauteur raisonnable, se creusait en cinq alvéoles où étaient tapis à même le sol, une matière semblable à du coton, bien que de couleur pourpre, en guise de matelas. Au centre de la pièce, s’épanouissait une plante composée de trois énormes fleurs, dont les pétales aussi transparents que du papier de riz étaient clos, formant des sphères de la taille de ballons de basket. À l’intérieur virevoltaient une multitude de petits points lumineux, que Marielle imagina être des lucioles et dont la luminosité tamisée venait lécher les parois accessibles de la grotte.

- Euh, celle-ci, finit par désigner maladroitement Marielle de la main, celle du milieu.
- Bien, fit l’elfe n’attendant pas plus longtemps pour se glisser dans l’alvéole à droite de celle qu’elle venait de choisir.

Pico s’empressa de s’installer dans celle jouxtant celle de son ami, laissant la jeune femme piquée au milieu de l’habitacle, confuse d’avoir cru que Gaëlis voulait dormir avec elle. *Ma pauvre fille, t’as vraiment l’air ridicule !* s’admonesta-t-elle. Que lui arrivait-elle au juste ? Durant un bref instant, elle se décomposa. *Oh bon sang, ne me dites pas que je suis train de tomber amoureuse d’un elfe ! Oh non ! Non, non, non, tout sauf ça !* paniqua-t-elle.

- Marielle, la héla soudainement celui-ci, sans vouloir te commander, va te coucher. Tu as une mine

épouvantable, ajouta-t-il un brin moqueur dans l'intonation de sa voix.

La jeune femme se précipita d'un pas fulminant de contrariété, vers sa couchette, refoulant sa furieuse envie de répliquer à cet elfe irrévérencieux. *J'aurais deux mots à dire à ses parents !* se convainquit-elle de faire à la première occasion. Allongée sur le dos, fixant le plafond irrégulier de sa niche aux ombres plus ou moins sombres, elle se souvenu, toutefois, ne pas s'être vu dans un miroir depuis presque deux semaines. Elle n'avait donc aucune idée de l'impact qu'avait eu les derniers évènements, très franchement stressant et éprouvant, sur son visage. Quoiqu'il en soit, il n'y avait rien de « princier » à lui faire remarquer qu'elle avait une mine épouvantable ! Et même si cela était susceptible d'être vrai ! Sur cette pensée, elle croisa vivement les bras sur sa poitrine et tapa du pied dans le nid de coton douillé et agréablement chaleureux. Prenant soudainement conscience, à quel point, elle était délicieusement et confortablement installée dans ce lit de fortune, elle fut envahie par une irrésistible envie de plonger dans les bras de Morphée. Malheureusement, c'était sans compter sur le talent qu'avaient ses pensées à virer de bord, pour se mettre à vriller autour de ses angoisses et en particulier à propos de ce cauchemar qui venait, dernièrement, la prendre sournoisement à la gorge dans son sommeil. À la naissance de cette réminiscence, une peur glaçante la fit tressauter, la ramenant instamment de son demi-sommeil, dans lequel elle venait de sombrer.

Les yeux grands ouverts, prise de sueurs froides, elle se recroquevilla contre la paroi fraiche de l'alvéole, lorsque tout à coup, une ombre furtive se déploya sur sa gauche. Elle réprima aussitôt un cri de frayeur en plaquant sa main contre sa bouche, avant de réaliser avec soulagement, que l'ombre appartenait en réalité à l'elfe.

A l'évidence, elle n'était pas la seule à être tenue éveillée par des tourments nocturnes.

Cette forêt était une aubaine.

Les fines lèvres de Myre esquissèrent un sourire empli de malice perfide. Les incessants mouvements des arbres et fourmillements des insectes volant, étaient la planque rêvée pour qui souhaitait camoufler une armée et observer l'ennemi sans éveiller de soupçon.

Avide de voir le sang couler, se mordillant la lèvre inférieure, elle trépignait d'impatience à l'idée de donner cet assaut qu'on lui avait commandé. Quelle veine ! C'était à elle que le maître avait confié cette mission, et non à cet exécrable Michel, qui se croyait être le seul passeur d'âmes à être au service du Sans Âme. Comment pouvait-on être aussi stupide ? Croire que sa seule personne suffisait pour pervertir trois vastes mondes…

Le Sans Âme n'était évidemment pas friand de ces êtres puisque leur nombre était très restreint. Myre grimaça en se rappelant que ce Michel possédait, malgré tout, une singularité qui le différenciait de ces semblables. Lui seul avait été

perverti. À cette pensée, une bile acide remonta dans son œsophage qu'elle aurait volontiers craché sur le faciès de cette abjection arrogante. Il ignorait probablement l'alliance des autres passeurs d'âmes, simplement parce qu'ils gardaient leur identité secrète pour des raisons évidentes. Même les pervertis, telle que elle, n'avaient jamais vu leur visage. Ils se contentaient d'ouvrir des portails dans l'ombre, permettant au Sans Âme d'étendre sa toile, si finement tissée, dans les différents mondes. C'était comme un goutte-à-goutte au parfum délétère qui pénétrait les esprits, même les plus pures, se propageant avec une vivacité aussi vicieuse qu'invisible. Myre ne put résister à se pourlécher littéralement de cette noirceur. Le chaos, la violence, le sang, la mort, le mal, étaient bien plus que des substances alimentant une faim insatiable, il s'agissait un besoin vital, une pulsion irrésistible, jouissive.

La respiration rauque des créatures qu'elle avait recrutées pour cette attaque, la tira brusquement de ses pensées. Elle avait choisi une cinquantaine d'ürklys, une espèce spécialement conçue par le Sans Âme pour les champs de bataille. Leur taille était l'équivalent de celle d'un elfe, bien que leur carrure était plus épaisse, cousu de muscles puissants, se bandant naturellement sous une peau grise épaisse et striée de rainures profondes. Myre les avait déjà vus pulvériser des murs de pierre et plier du métal avec leurs seuls poings. Leurs gestes étaient précis et d'une grande vivacité, leur capacité à maîtriser les combats au corps à corps ne semblait pas avoir d'égal. Mais ce qui la faisait frémir

d’excitation, c’était leur mâchoire où s’incrustait solidement plusieurs rangés de dents noires luisantes, aussi fines et affutées que des lames, prêtes à déchirer la chair et broyer les os.

Ces créatures avaient été conçues pour tuer.

Toutefois, leur présence n’était en réalité qu’un moyen de diversion. En effet, les directives étaient qu’elle devait s’emparer de l’interienne… vivante. Le fait de devoir épargnée une vie, lui fit retrousser son nez de mépris. Malgré tout, la fée était assez intelligente pour comprendre que cette créature avait, sans nul doute, une importance dans les manigances du maître et par conséquent du Sans Âme. Elle s’abstiendra donc de toute bévue.

L’assaut était imminent.

Son plan était assez simple. Les ürklys allaient commencer par se mettre à découvert afin d’attirer toute l’intention des teneriens du village. Il allait sans dire, qu’ils percuteraient rapidement qu’il s’agissait d’une attaque, ne leur laissant aucun autre choix que se défendre. Et bien entendu, l’interienne sera mise en retrait de la bataille. Aucun d’eux n’ira soupçonner que c’était elle la cible. Puis, lorsque la bataille s’engagera, il suffira à Myre d’user de ses pouvoirs d’invisibilités sur son armée. Ainsi, les teneriens se feraient massacrer jusqu’aux derniers, assurant à la fée tout le loisir de s’emparer de l’interienne, avec en prime un spectacle d’une violence à se damner.

Une seule chose la faisait tiquer désagréablement dans l'exécution de toute cette manœuvre… l'elfe ! Ou plutôt, les pouvoirs de cet elfe. Elle savait qu'il maîtrisait le vent, et cela allait peut-être être un problème. Son seul avantage était qu'il ne possédait pas une source de pouvoir inépuisable.

Elle allait devoir compter sur l'effet de surprise et sur la stratégie d'invisibilité.

Son regard s'aiguisa soudainement, lorsque l'elfe en question apparut sur l'une des corniches, suivit quelques instants après, par l'interienne.

La pénombre venait de s'épaissir, noyant la vallée d'ombres ténébreuses.

Parfait ! se réjouit d'un sourire malveillant, la fée pervertie.

Une sale intuition.

Gaëlis fut incapable de fermer l'œil. Ses sens semblaient l'avertir que quelque chose clochait, provoquant une tension dans tous ses membres. Il ressentit un vif besoin de s'extirper de cette grotte trop écrasante. L'intégralité de ce monde était écrasante ! Pas de ciel, pas d'ouverture, pas d'horizon sur l'univers, juste ces galeries, ces vallées plafonnées et ces habitations troglodytiques à n'en plus finir. Pas étonnant que l'esprit des teneriens fut si étriqué, du moins l'était-il pour la plupart.

Tenereanimas était un monde clos, désespérément clos.

À peine eut-il franchit le seuil de la grotte, qu'une brise, tout juste perceptible, lécha sa peau brulante, le surprenant par sa sensation apaisante. Il inspira longuement cet air frais, soulageant quelque peu cette perpétuelle oppression qui le tenaillait depuis son arrivé dans ce monde. Il renversa la tête en arrière et se perdit dans cette voute piquée de petits points lumineux, une illusion presque parfaite d'une nuit étoilée. Cette vision eut au moins l'effet d'atténuer ce sentiment d'être enterré sous terre.

Malgré tout, quelque chose continuait de le perturber, un sentiment de mauvais augure qui n'avait, de toute évidence, aucunement l'intention de lui laisser, ne serait-ce qu'un peu, de répit. Il soupira avant de faire quelques pas vers le rebord de la corniche qui jouxtait la grotte, avant de s'assoir pensivement sur l'un des rochers. Peut-être était-ce, tout simplement, la signification de cette prophétie qui le remuait tant ? Lui qui n'avait jamais accepté le poids de ses obligations en tant que prince des elfes, se voyait désormais sous le poids incommensurable de sauver les différents mondes des ténèbres… ou de les y plonger définitivement. Ce devait-être cela, ce qu'on appelait l'ironie du sort !

Tout-à-coup, il perçut une présence derrière lui. Il fit d'abord mine de ne pas l'avoir entendu, gardant les yeux rivés vers cet horizon sombre et illusoire. Sans dire un mot, Marielle vint s'installer à ses côtés, sous le regard anxieux de Gaëlis qui scruta, du coin de l'œil, le moindre de ses gestes maladroits. Finalement, elle réussit à se hisser sur l'un des

rochers sans heurts. Il se détendit légèrement. Elle semblait angoissée, presque blême.

- Ça ne va pas ? s'enquit-il.

Elle releva son visage vers lui plongeant, sans préavis, son regard dans le sien. Malgré la pénombre, il put observer les éclats de vert qui encerclaient ses pupilles envahis, à cet instant, par la peur. Cette même peur qui les avait habités la nuit précédente.

- Un cauchemar ?

Elle secoua la tête, décrochant ses yeux des siens.

- Mais, finit-elle par avouer timidement, j'ai peur de fermer les yeux. Il semble si réel à chaque fois…
- À chaque fois ? la coupa-t-il, intrigué.

Son visage revint vers lui. D'une main, elle plaça une mèche de ses cheveux noirs derrière son oreille, cherchant visiblement ses mots.

- La nuit dernière, hésita-t-elle comme si ces mots opéraient chez elle une gêne honteuse, ce n'était pas la première fois que je faisais ce cauchemar.
- La nuit dernière, répéta l'elfe dans un murmure, fasciné par l'effet qu'eurent ces trois mots.

Les joues de Marielle venaient de se colorer, ce qui fit sourire intérieurement l'elfe. Il lui était décidément amusant de voir à quel point, elle ne maîtrisait pas ses émotions, et à quel point son corps la trahissait. Sa personnalité impulsive avait finalement quelque chose de vulnérable, ce qui le poussait tout autant à la faire sortir de ses gonds qu'à la

protéger. C'était étrange, voir même surprenant, ce qu'il éprouvait lorsqu'elle était à ses côtés. Un peu comme si le poids qui l'accablait depuis tant d'années s'évaporait face à un brasier de pensées et sentiments totalement nouveaux et inattendus. Il devait avouer que ces derniers jours passé ensemble avaient eu raison sur sa volonté de ne tisser aucun lien. Il s'était curieusement attaché à elle et s'évertuait, tant bien que mal, à ne pas le laisser paraître, au grand dam de l'interienne, il le savait. Mais la situation, étant ce qu'elle était, créer un quelconque lien, tel qu'il fut, avec un être d'un autre monde, semblait utopique, et surtout irrémédiablement interdit par les lois d'Animas.

Pourtant…

Il se refusa d'y penser davantage.

- Ce cauchemar, qu'en est-il exactement ?

Les traits de Marielle se crispèrent. De toute évidence ce songe la tourmentait, plus qu'il ne l'avait imaginé.

- Au début, commença-t-elle la voix tendue, je suis comme plongée dans un trou noir, opaque. Il n'y a pas de sol, ni d'horizon, ni de bruit, juste les ténèbres. Je cherche désespérément à m'accrocher à quelque chose mais, il n'y a rien, absolument rien. Je crie, j'appelle à l'aide, mais ma voix est… comme inexistante, comme avalée par le néant qui m'entoure. J'existe, je suis vivante, mais je suis au milieu de nulle part, et privée de tous mes sens.

Elle fit une brève pause, ramenant ses jambes contre elle, les entourant de ses bras comme pour se protéger de son propre récit.

- Pourtant, dans ce gouffre, je sais, je sens, que je ne suis pas seule. Il y a cette chose tapis quelque part qui m'attire, malgré moi. Viens ensuite les voix qui au début me rassurent. Elles sont comme des susurrements tout autour de moi qui vont et viennent. Mais très vite, elles me transpercent les tympans. Je suis si terrifiée… je tente de me boucher les oreilles mais je suis assaillie de piqûres sur les bras, les jambes… la voix de l'interienne s'éteignit.

Elle venait de fermer les yeux. Gaëlis perçut à quel point s'en souvenir lui était pénible. Elle déglutit d'appréhension avant de reprendre.

- Les piqûres se transforment en coups de lames cinglants auxquels je ne peux pas échapper, lâcha-t-elle véritablement affectée.

Elle tourna la tête vers lui pour capter son regard. Un vague de compassion se déversa en lui, et il dut résister à l'envie de la prendre dans ses bras.

- Le plus terrifiant, c'est que ce n'est pas seulement mon corps qu'on lacère, mais tout ce qui me représente moi. Mais souvenirs, ma personnalité, mes émotions, ma vie… mon âme est comme déchiquetée par cette chose. À cet instant, je suis comme immergée dans une folie pure, dit-elle frémissante d'effroi. Alors que je

pense être définitivement perdu, une main agrippe soudainement mon bras pour me hisser hors de ce gouffre. Apparaît alors une lumière qui me permet distinguer la silhouette de cette personne qui semble vouloir me sauver. Seulement, la lumière devient si aveuglante qu'elle me brûle littéralement les yeux… Et c'est à ce moment précis que je me réveille à chaque fois, soupira-t-elle comme épuisée d'avoir dû vivre une nouvelle fois ce cauchemar.

Le silence s'imposa. L'elfe continuait de l'observer, absorbé par le récit qu'elle venait de lui faire. Cette phrase qu'elle avait prononcée, de manière tout à fait innocente, à propos de son âme déchiquetée, s'entêtait à résonner aux creux de ses oreilles, lui glaçant l'échine. Il avait déjà entendu cette expression, de la bouche même du Prophète, lorsqu'il lui avait expliqué ce qu'il en était des âmes pervertis. À cette pensée, un mécanisme s'enclencha dans son esprit sur l'enchevêtrement des derniers évènements. Était-il possible que ce mauvais songe fut en réalité une vision ? Marielle, pourtant interienne, avait-elle un quelconque don de voyance ? Et si cela était le cas, cela signifiait-il qu'ils allaient se tourner vers ténèbres ? Qu'elle serait pervertie ?

Gaëlis sentit sa nuque perlée de sueur froide.

- Qu'y a-t-il ? s'alerta Marielle qui avait dû percevoir son malaise. Est-ce que… hésita-t-elle, mon cauchemar a-t-il une signification ?
- Je… je ne sais pas, bredouilla-t-il, mal à l'aise.

Il se mit à réfléchir à toute allure, sur la réponse la plus appropriée. Il savait qu'en lui racontant ce songe, ce qu'elle cherchait avant tout, c'était du réconfort et non une hypothèse qui l'empêcherait définitivement de dormir.

- Je ne pense pas qu'il y ait de quoi s'inquiéter, mentit-il, avant de tout de même lui demander un dernier détail, depuis quand fais-tu ce cauchemar ?
- Et bien, il a commencé le lendemain de mon héritage, se souvint-elle un doigt posé sur les lèvres. Le jour où j'ai rencontré Stéphane, le passeur d'âmes.
- Dans ce cas, il semble évident qu'il ne fait que traduire ton état d'anxiété, la rassura-t-il.

Elle plissa les yeux, visiblement perplexe.

- Je n'en suis pas sûre, c'est tout de même étrange, dit-elle songeusement avant de hausser les épaules, mais… peut-être as-tu raison, l'anxiété est probablement la seule coupable.

Gaëlis ressentit un certain soulagement face à sa résignation. Après tout, son état d'angoisse pouvait très bien en être la cause… Pourtant, une grimace furtive tordit sa bouche, tant il eut des difficultés à s'en persuader lui-même.

- Parle-moi de toi, le surprit-elle.

L'elfe tiqua en fronçant les sourcils puis, se redressa légèrement.

- De moi ? fut tout ce que sa bouche fut en mesure de prononcer, tant la spontanéité de sa demande le prit au dépourvu.

- Oui, de toi, insista-t-elle en écartant les mains comme une évidence. Mis à part le fait que tu sois un elfe, et un prince, je ne sais rien de toi. Oh si, leva-t-elle l'index accompagné d'un sourire amusé, je sais que tu n'es pas particulièrement bavard, et qu'il est presque toujours impossible de savoir à quoi tu penses.

Cette remarque, supportée par des yeux faussement inquisiteurs, lui extirpa un gloussement qu'il ne put contenir.

- Tu trouves donc ça amusant ? mima-t-elle l'offusquée, les points sur les hanches. Sais-tu à quel point cela peut-être agaçant ?

- Navré de ne pas être aussi lisible que toi Marielle, se moqua-t-il ouvertement.

L'effet de sa réplique se traduisit aussitôt par une coloration flamboyante de ses joues, agrémenté d'un hoquet déconcerté.

- Aussi lisible qu'un livre ouvert, s'esclaffa-t-il de plus belle.

Cette fois, ses traits dessinèrent la contrariété. Sa fierté notoirement ébranlée, la fit se rembrunir en un croisement de jambes et de bras, la mine boudeuse. Cette allure enfantine accrut son hilarité qu'il ravala aussi sec, ne voulant pas la vexer davantage. Elle se mit à le regarder du coin de l'œil.

- Pourquoi fais-tu ça ? lui demanda-t-elle.

Il pencha la tête, ne comprenant pas sa demande.

- Et que fais-je exactement ?

- Ça ! Cette façon que tu as d'être attentionné pour l'instant d'après rire de moi, et même, le plus souvent, te montrer aussi glacial qu'une porte de prison, lança-t-elle exaspérée.

Derechef, il se sentit dérouté. Répondre à cette question n'était pas envisageable, parce qu'il savait exactement où ce genre de conversation les emmènerait. Un lieu où il devrait lui dévoiler des sentiments qu'il n'était pas en mesure d'assumer, ni même de s'avouer en toute honnêteté, au risque d'outre passer des frontières qui leur était totalement et définitivement proscrit.

Ne pas créer de lien, tel qu'il soit... se répéta-t-il assidûment cette litanie dans l'espoir d'ancrer celle-ci dans sa conscience de manière permanente. Malgré lui, son regard coula sur elle. Les éclats « étoilés » esquissaient une ligne lumineuse sur chacune des courbes harmonieuses de son visage, de son cou, de ses bras nus dont, la peau gorgée de soleil avait un doux parfum épicé qu'il humait, à chaque fois qu'une brise le lui permettait. Ses yeux d'une profonde intensité, le transpercèrent jusque dans la poitrine, où se mit à irradier une chaleur grandissante.

Ne pas créer de lien... Ne pas...

Impossible de terminer mentalement cette phrase insensée. N'était-il pas déjà trop tard ? Plusieurs sentiments se bousculèrent en lui, enserrant sa poitrine comme dans un étau. Pourquoi lui ? Pourquoi cette prophétie ? Pourquoi le mettre ainsi à l'épreuve ? Quel en était l'intérêt ? Parce qu'un seul

dénouement semblait probable. Un dénouement qui se ferait, indéniablement, dans la douleur et la peine.

Maudit destin ! ragea-t-il intérieurement avant de reprendre, discrètement, une inspiration.

- Que veux-tu savoir de moi ? détourna-t-il le sujet.

L'expression qui se dégagea du visage de Marielle, laissait paraître à quel point elle n'était pas dupe. Malgré tout, elle s'inclina à ne pas insister.

- Tout ce qu'il y a à savoir… ou ce qui est possible de savoir, se rattrapa-t-elle. Je ne sais pas… Qui sont tes parents ? Mis-à-part qu'ils soient, je présume, roi et reine. As-tu des frères ? Des sœurs ? Un animal de compagnie ? L'endroit où tu vis, à quoi ressemble-t-il ? le bombarda-t-elle de questions.

Gaëlis concéda à répondre à toutes ses questions, ce qui à son grand étonnement fut bien plus plaisant qu'il ne l'avait envisagé. Peut-être était-ce dû à cet éclat de fascination, ainsi que ce brin de candeur qui illuminaient son regard quand il lui décrivit son monde, la mer Jaya, les montagnes d'écumères, ou encore le palais Jezkezialk. Elle l'écouta avec tant de ferveur et d'empathie, qu'il ne ressentit aucun malaise à lui parler de ses proches et des relations qu'il entretenait avec chacun d'eux. Son récit fut ponctué par ses quelques exclamations et nombreuses interrogations qui affluaient sans cesse. Elle semblait plus désireuse que jamais de le connaître lui, son monde, ainsi que l'ensemble de sa vie. Ce pourquoi, il fut surpris lorsqu'elle se mit à piétiner autour d'une question.

- Est-ce que… elle se gratta nerveusement la gorge, est-ce que tu as quelqu'un dans ta vie, comme une promise, ou une fiancée…, une petite amie ? demanda-t-elle les yeux rivés sur ses mains qu'elle dandinait.
- Non, je n'en ai plus, s'entendit-il dire.

Il réalisa avec stupeur les mots qu'il venait de prononcer, ce qu'ils sous-entendaient et les questions que cela risquait de susciter. Des questions qui ne feraient que raviver des souvenirs et leurs lots de peines auxquelles, il se refusait de faire face. Sa mâchoire se contracta. Marielle continua de l'observer quelques instants, les lèvres entrouvertes mais à son grand soulagement, elle se tut, ravalant sa curiosité.

Tous deux restèrent silencieux un moment, égaré dans leurs pensées respectives lorsqu'un papillon, provenant de la forêt, vint les surprendre. Il virevolta autour de Marielle avant de venir se poser délicatement sur l'épaule de l'elfe. Intriguée, curieuse, l'interienne tandis sa main vers lui, tout en se penchant dangereusement en avant.

- Il est magni…

Évidemment, sa phrase se perdit dans un cri, lorsque le pied sur lequel elle avait pris appuis, fatalement, dérapa, la faisant basculer dans les bras de Gaëlis qui la reteint juste à temps, en lui agrippant les poignets. Ils demeurèrent ainsi durant quelques secondes avant qu'elle ne tente de se redresser et ne frôle son visage. Sans un mot, ils se scrutèrent l'un l'autre, cherchant mutuellement une réponse à cette émotion qui les étreignit tous les deux. Gaëlis sentit la peau de

l’interienne s’enflammer sous ses mains brulantes et son pou s’accélérer, à l’instar du sien.

Que lui arrivait-il ?

Certes, il s’était attaché à elle mais cette attirance si soudaine qui prit possession de lui, faisant fi de sa volonté, le désarma totalement. Tout s’effondrait. Tout ce qu’il s’était évertué à construire dans son monde intérieur. Le contrôle de ce qu’il éprouvait, l’entérinement de ses sentiments, ses murs derrières lesquels il s’était barricadé, tout cela s’émiettait à son insu. Ses colères ne semblaient finalement plus les seules à lui échapper puisque de toute évidence, ses désirs venaient de prendre part à cette bataille entre sa volonté et ses instincts.

Irrésistiblement, ses yeux glissèrent sur les lèvres de cette créature dont l’aura le secouait jusqu’au tréfonds de son être, réveillant une émotion brulante et un désir charnel, dont la combinaison lui avait été volé, il y avait de cela si longtemps déjà. Une partie de lui souhaitait y succomber, tandis que l’autre, armée de chaines, s’acharnait à le tirer en arrière.

Son corps s’apprêtait à le trahir.

Les chaines cédèrent laissant leurs lèvres s’effleurer timidement lorsque pris d’un élan, l’elfe passa sa main derrière la nuque de Marielle l’attirant à lui, plaquant sa bouche contre la sienne…

Lorsque subitement un nuage sombre s’abatis sur eux. Des ombres par centaine, par millier filèrent dans des battements d’ailes vivaces qui claquèrent sourdement à leurs

tympans. Gaëlis fut arraché vivement à ce sentiment ardant qui s'était emparé de lui, se transformant en une sensation aussi éloignée qu'irréelle. Tous deux se redressèrent, pressentant que le phénomène était anormal. Le nuage de papillon affolé obstruait complètement la vue sur la vallée. Mué par un sentiment d'urgence, l'elfe saisit Marielle par le bras.

- Descend ! lui ordonna-t-il en s'exécutant lui-même. Rejoins Pico et ne bouge pas de la grotte.
- Mais… voulu-t-elle regimbée lorsque subitement les teneriens se mirent à bondir un à un de leurs habitions.

La visibilité était toujours bouchée par la nuée de papillon mais instinctivement les prédateurs avaient retroussé leurs babines. Leur réaction confirma à Gaëlis qu'un danger les guettait.

Marielle était toujours plantée à côté de lui, cherchant probablement Orion du regard.

- Rentre te mettre à l'abri, dépêche-toi !

Elle tressaillit. Les yeux emprunts d'incompréhension et de crainte, elle opina mécaniquement avant de se diriger à l'intérieur de la grotte.

La densité du nuage s'était dissoute sans toutefois leur permettre de distinguer ce qu'il masquait. Les teneriens arrivaient en nombre, une véritable horde se positionnant stratégiquement sur les flancs de la paroi, telle une armée prête à donner l'assaut. Gaëlis avait sous-estimé leur nombre, ainsi que leur instinct à percevoir un danger. Car de toute

évidence, la présence qui se trouvait au-delà du mur de papillon était des plus malveillantes, nocives même.

Tous scrutaient en contrebas, attendant, non sans appréhension, que se dévoile la menace.

- Tu devrais rejoindre Marielle et Pico, résonna soudainement la voix profonde d'Orion.

Il se tenait à ses côtés. Sa robe noire luisait, malgré le peu de luminosité, recouvrant l'ensemble de ses muscles qu'il contracta, se préparant déjà à une confrontation.

- Vous pourriez avoir besoin de moi, rétorqua l'elfe.
- Nous sommes de redoutable prédateurs et nous sommes nombreux, quiconque est notre ennemi, nous le laminerons, se targua-t-il fièrement.
- Redoutables vous l'êtes sûrement pour les teneriens et les interiens, répliqua-t-il, mais… il pourrait s'agir d'un tout autre ennemi. Un genre d'ennemi qui ne requiert pas seulement que l'on possède une grande force physique.

Un grondement sourd résonna dans la gorge du tenerien. Son museau se tourna vers lui et durant un bref moment, l'elfe crut percevoir un infime doute dans son regard de flamme. Il n'avait donc pas envisagé cette possibilité.

- Je sais qu'il y a de la magie en toi mais, en as-tu déjà fait usage pour te battre ? T'en es-tu déjà servit pour tuer, Gaëlis ?

Questions purement rhétoriques. Bien entendu qu'il n'avait jamais eu recours à de telles extrêmes, mais au vu de la

tournure dramatique où s’enlisait la situation…

La vue venait de s’être dégagée sur plusieurs dizaines de créatures à l’allure imposante. Malgré la pauvreté de la lumière, il put discerner leurs traits, leur peau sombre balafrée par de longues et épaisses crevasses noires et leurs dents s’extirpant abominablement de leur mâchoire. Toutefois, ce qui reteint véritablement son intention, ce fut le symbole qu’il vit tatoué sur le haut de leur crâne. Une étoile de six branches tordues s’échappant en spirale.

- Des créatures du Sans Âme, murmura-t-il d’une voix blanche.
- Tu en es sûr ? réagit immédiatement le tenerien sur ses gardes.

L’elfe approuva d’un hochement, les yeux écarquillés.

- Mais c’est la première fois que tu les vois, souligna Orion qui n’était pas dupe.
- En effet, se reprit-il. L’étoile sur leur crâne… Il s’agit de la marque du Sans Âme, finit-il par expliquer.

Le front du tenerien se plissa.

- Leur présence n’est pas une coïncidence, grogna-t-il.
- C’est aussi ce que je pense, confia l’elfe. Mais comment ont-ils su ?
- Orion ! intervint brusquement Crivel, le prédateur à la fourrure rousse strié de lignes noires, situé à quelques mètres sur leur gauche. Que se passe-t-il ?

- Ce sont des créatures du Sans Âme, révéla Orion, mais je crains que nous n'en sachions pas plus.
- Ce ne sera pas nécessaire, gronda-t-il la tête basse, rabattant ses oreilles tout en prenant appuis sur ses solides membres agrafés de griffes.

Tous les prédateurs l'imitèrent, y compris Orion.

Gaëlis jeta un œil par-dessus son épaule, s'assurant que Marielle et Pico étaient en sécurité. Tous deux se tenaient sur le seuil de la caverne aussi désemparés que terrorisés. Il baissa les yeux, impuissant. Il n'y avait rien qu'il puisse dire pour les rassurer. Lui aussi avait peur. Peur d'échouer, peur de ne pas être à la hauteur de ce rôle qui lui incombait. Et si l'un d'eux devait… Non ! Une telle chose ne devait pas se produire, il s'y refusait. Lentement, une rage latente se mit à bouillonner dans ses veines lorsqu'au même instant, les teneriens commencèrent leur descente vers la harde de créatures ténébreuses.

Le compte-à-rebours de la bataille était lancé.

L'elfe resta en retrait, étudiant avec minutie la scène. Tandis qu'une vague de prédateurs se déroulaient sur les reliefs de la paroi, les créatures restaient absolument statiques. Elles attendaient patiemment. *Curieux*, pensa Gaëlis, plus méfiant que jamais sur cette tactique qui ne ressemblait pas aux histoires que l'on racontait à propos des créatures du Sans Âme. Meurtrières, assoiffées de sang et sans aucune pitié, les récits faisaient souvent part de leurs attaques soudaines et désordonnées. Alors qu'attendaient-elles ?

- Un ordre… devina-t-il.

Orion l’avait lui-même souligné, il ne s’agissait pas d’une coïncidence ! Tout cela avait été pensé, orchestré. *Un piège !* réalisa-t-il avec horreur, alors que les teneriens n’étaient plus très loin des créatures. Une quarantaine de pas les séparaient maintenant de l’assaut lorsqu’ils se stoppèrent en ligne frontale face à l’ennemi.

Il devait agir, et vite !

Il puisa dans sa magie, l’incitant à remonter jusqu’à la lisière sa peau. Les premiers picotements firent leur chemin, se répandant à une vitesse fulgurante dans toutes les particules de son corps. Elles bouillaient littéralement. Quelque chose n’allait pas. Il y avait bien cette sensation familière mais pas uniquement. Il y avait un phénomène nouveau.

Ce feu, en lui.

Tout-à-coup, il se souvint de l’incident du matin même, lors du procès. Avec une crainte qui lui coupa le souffle, ses yeux allèrent se poser sur ses mains. Elles irradiaient ! Brûlantes, fumantes, sillonnées par des fils de lave qui n’étaient autre que ses veines.

- Comment… hoqueta-t-il, épouvanté par cette magie qu’il ne reconnaissait pas.

Le vent ! Sa magie était celle du vent ! Les elfes contrôlant le feu n’étaient que pure légende ! C’était impossible, un tel phénomène ne pouvait pas exister !

Mais Gaëlis n’eut pas le luxe d’encaisser cette aberrance puisqu’un rugissement terrible s’étendit en une onde

tonitruante, en contrebas de la vallée. Crivel venait de donner l'ordre à ses congénères d'attaquer.

Sa nuque se raidit.

Aussitôt, les teneriens bondirent avec célérité vers les créatures qui, cette fois, réagirent en se positionnant de façon à recevoir le choc de la collision. Leurs membres inférieurs s'étaient enracinés fermement dans le sol, tandis que leurs bras s'étendirent en un arc de cercle parfaitement maîtrisé au bout desquels trônaient leurs mains prêtent à écorcher l'assaillant.

Sa gorge s'assécha.

Orion fut l'un des premiers à se jeter au cou de l'une des créatures qui évita le tenerien avec une vivacité effrayante avant, d'allonger son poing en un geste circulaire, percutant le prédateur en plein vol sur le flanc droit. Orion fut projeté au sol avec une telle violence que ses griffes plantées dans la chair du sol, ne lui suffirent pas à éviter le rocher sur lequel, il alla se heurter de plein fouet.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la paume de ses mains.

Toutefois, Orion était robuste et il se redressa prestement afin de réitérer son assaut en feintant une impulsion sur le côté, trompant momentanément la créature. Mais celle-ci répliqua rageusement, la gueule expulsant un râle assoiffé de sang, elle se propulsa sur ses jambes, les mains aiguillées de ses griffes noires menaçant dangereusement le dos d'Orion qui l'anticipa et l'esquiva en un bon spectaculaire. Le tenerien passa par-dessus la créature et profita de son cour avantage pour enfoncer ses griffes dans sa peau sombre qu'il

déchira depuis le haut du dos jusqu'aux reins. La créature poussa un cri de plainte abominable qu'Orion fit taire, en se jetant une ultime fois sur elle, plantant ses crocs autour de sa gorge qu'il arracha en un mouvement sec et brutal.

Ses poumons suffoquaient, se refusant à toute couler d'air.

Le déchainement de violence qui se jouait en contrebas ébranla l'elfe de son tout son être, le terrassant intérieurement de spasmes émotionnels. L'apesanteur parut subitement intenable, le sol sembla se fendre sous lui, l'attirant irrépressiblement, de tout son poids, vers les profondeurs de la terre. Malgré la multitude de récit qu'il avait pu entendre sur la cruauté des combats contre les créatures du Sans Âme, il avait été à mille lieux de la réalité. Une réalité qui, à l'instant, s'était effondrée, tel un éboulement de pierre, sur lui.

Mais derechef, il lui fallut réprimer son lot de troubles et d'angoisses. En effet, alors que les teneriens semblaient prendre un léger avantage sur ces abominations, un évènement aussi inattendu que catastrophique se produisit. Sous les yeux effarés de Gaëlis, l'ennemi se dissout, disparaissant entièrement à la vue du tous. Il fit, immédiatement, le lien avec le pouvoir d'invisibilité.

- Une fée ! s'étrangla-t-il.

Évidemment, il ne pouvait s'agir que d'une fée pervertie. Il connaissait que trop bien l'efficacité de cette magie et il était inutile de perdre son temps à essayer de la débusquer. Les teneriens n'avaient plus aucune chance, aussi

redoutables étaient-ils. Ils avaient, d'ailleurs, l'air complètement déroutés, ne comprenant pas ce qu'il venait de se produire. Ayant baissé leur garde, ils cherchaient les créatures en s'agitant dans tous les sens.

Cette fois je n'ai plus le choix, réalisa Gaëlis qui enclencha de plus bel le mécanisme de ce nouveau pouvoir brulant en lui.

- Repliez-vous ! hurla-t-il.

Trop tard.

Plusieurs prédateurs furent attaqués en traître, alertant les autres du danger, les acculant, impuissant, à se retirer de plusieurs bonds en arrière du front. Le corps des teneriens pris pour cibles, se convulsa sous les coups assommant des créatures invisibles. Certains furent littéralement soulevés du sol, pris à la gorge. Les vertèbres de deux d'entre eux cédèrent en un craquement mortel avant de s'effondrer à terre, tandis que d'autres furent plaqués au sol avant de se faire sauvagement broyer au garrot.

- Repliez-vous ! cria-t-il de nouveau, exacerbé par la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Cette fois, Orion pivota vers l'elfe en fusion et comprit immédiatement ses intentions. Il sembla convaincre les autres de se replier.

À partir de ce moment, tout alla très vite. L'elfe, se laissant guider par ces instincts, canalisa son essence magique d'abord dans sa poitrine, où mûrissait une colère proche de la haine, à laquelle elle se sustenta avidement. Puis, il l'infiltra

le long de ses bras afin qu'elle jaillisse en des flammes incandescentes depuis ses mains qu'il joignit avant de les faire trôner au-dessus de lui. Ce fut alors, une véritable tornade de flammes crépitant qui s'éleva vers la voute de la vallée.

Les teneriens, remontant à vive allure, avaient presque atteins les premières cavernes du village. Malheureusement, il était impossible de savoir si les créatures les talonnaient de prêt ou pas et l'attaque de l'elfe ne pouvait être qu'ultime, tant il venait de puiser dans toutes ses réserves d'énergie.

- Maintenant ! lui exhorta Crivel depuis l'une des corniches situées un peu plus bas.

Sans perdre un instant de plus, il s'exécuta. Le tourbillon infernal de feu se gonfla par un regain de volonté qu'il le surprit lui-même, avant d'imploser ardemment en une vague hurlante qu'il dirigea sur le flan de la paroi, juste à l'extrémité du village. Le mur flamboyant déferla sur les rochers, dévorant les créatures sur leur passage qui s'allumèrent comme des torches, avant de se mettre à hurler d'agonie sous la morsure vorace des flammes.

Au même instant, alors que la déferlante allait atteindre la pleine, Gaëlis discerna une ombre en contrebas. Cette silhouette. Ces cheveux noirs…

- Marielle ! s'horrifia-t-il.

Il n'eut pas le temps de réagir, l'interienne avait déjà disparu, noyée dans les bras des flammes.

- Ils sont nombreux, affirma la voix tremblotante de Pico, et ils sont là pour tuer, cru-t-il bon d'ajouter.

Marielle, l'épaule appuyée contre la roche rugueuse de la grotte, située à l'entrée, détourna son regard des silhouettes de Gaëlis et Orion pour faire face à Porc-épic.

- Qui ça, ils ? Et comment peux-tu le savoir, on ne voit rien d'ici ? demanda-t-elle, une pointe d'angoisse dans la voix.

Il haussa les épaules.

- Je n'ai pas nécessairement besoin de voir les choses de mes propres yeux pour savoir quelles sont là. Je peux les ressentir et même les décrypter, en quelque sorte, expliqua-t-il la mine plus apeurée que jamais.

- Est-ce l'un de tes pouvoirs ? détourna-t-elle la conversation.

Elle n'était pas certaine de vouloir faire face à ce qui se tramait en contrebas du village. Ces entrailles pressentaient pourtant un danger aussi imminent que terrifiant.

- Oui, c'est l'un d'eux, mais j'en ai qu'une maîtrise partielle.

- Et Gaëlis ? brûlait-elle de savoir, s'entêtant à faire fi du danger auquel, les autres, faisait face.

Les grands yeux verts d'eau de Pico obliquèrent instantanément vers son ami, et traduisirent, à eux seuls, toute l'amitié et le respect qu'il éprouvait pour lui. Un sentiment qui toucha profondément Marielle.

- Les elfes possèdent une magie puissante, finit-il par lui répondre, une magie directement liée à la nature puisqu'ils sont en mesure de contrôler la terre, l'eau ou encore le vent. Gaëlis lui possède la maîtrise du vent, tout comme son père, le roi Aratero, lui dévoila-t-il.
- Le vent, répéta-t-elle tout bas, émerveillée.

D'ailleurs, comment pouvait-elle ressentir de l'émerveillement dans un moment pareil ! Pire encore, ses yeux ne pouvaient réprimer l'envie de contempler cet être si mystérieux qui leur tournait le dos, planté à l'extrémité de la corniche. Elle soupira. Ne l'avait-il pas embrassé, quelques minutes plus tôt ? À ce souvenir récent, et plus que troublant, ses joues rosirent. Durant un cours moment, les grilles de sa forteresse s'étaient déverrouillées, lui permettant d'entrevoir ce qu'il s'essayant tant à cacher, les couleurs de son âme. Elle était si belle, si nuancée, si magnétique, si mélodieuse et bouleversante à la fois qu'elle crut fondre entre ses mains. Ses mains si douces, si solides, enlacées autour de ses poignées lorsque leur regard s'était épris l'un de l'autre.

Il ressentait quelque chose pour elle. Devant cette certitude, son cœur avait fait un bon magistral suivi d'un roulement de percussions. Son pou en fut au bord de la rupture. Les sentiments de la jeune femme étaient d'une telle évidence, qu'elle eut pitié de son propre entêtement à les rejeter. En effet, elle était, bel et bien, en train de tomber amoureuse de lui. Aussi surréaliste que cela pouvait l'être et

malgré cette manie qu'il avait à la mettre hors d'elle-même, un lien profond et sincère se tissait solidement à leur insu.

Tout son être s'était mis à vibrer lorsque ses yeux, aux profondeurs marines, avaient glissés sur sa bouche pour s'y attarder, exultant ardemment de l'envie d'y goûter. Cette tension naissante dans le bas de son ventre lorsque le bout de ses lèvres tièdes et humides avait frôlé les siennes. La sensation physique était encore présente, tel un spectre d'une volupté délicieuse.

Puis… les ténèbres les avaient enveloppés, la propulsant violement loin de lui, loin de cette impression de plénitude. Les grilles étaient tombées les unes derrière les autres, le barricadant une fois de plus dans cette prison imprenable. Son humeur avait fait volte-face, se cristallisant en une ère glaciaire cinglante, ce qui l'avait bien plus déstabilisé que ce soudain nuage de papillon annonciateur d'un danger.

Elle sursauta. Une voix grondante venait de rompre brutalement le cours de ses pensées.

- C'est Crivel, indiqua Pico. Je crois qu'ils ont l'intention de se battre.
- Quoi ? s'affola Marielle, faisant, cette fois, pleinement face à la gravité de la situation.

Pour toute réponse, les aiguilles de Porc-épic s'agitèrent. Au même instant, la jeune femme releva la tête et croisa le regard de Gaëlis qu'il dévia aussitôt. Pour la première fois, elle perçut une fissure se craqueler dans cette muraille qu'il s'évertuait à ériger entre lui et les autres. Elle

crut y lire une émotion fragile sans toutefois l'identifier avec exactitude.

En revanche, elle n'eut aucun doute sur les émotions et sentiments qui s'agitaient dans le cœur de la panthère. Il était plus déterminé que jamais à se confronter à l'ennemi. Marielle sentit ses propres muscles se tendre, contaminé par ce lien invisible qui la reliait à l'animal dont l'adrénaline grimpait crescendo à l'instar de son inquiétude pour lui. S'il devait être blessé ou, pire… Cette prise de conscience terrifiante la priva d'oxygène.

Sous ses yeux noyés d'angoisses, Orion ainsi que tous les félins disparurent de son champ de vision, avalés par la pente rocheuse de la paroi.

- Non, héla-t-elle dans un murmure tout juste audible, tout en s'avançant d'un pas.

Une main dodue agrippa son poignet, l'immobilisant dans son élan.

- Tu ne peux rien y faire Marielle, fit la voix navrée de Pico.
- Mais…
- Je sais, compatit celui-ci.

La poitrine serrée, elle resta prostrée devant l'entrée de cette grotte, condamnée à n'être qu'une simple spectatrice.

- Ça, ce n'est pas normal, souffla tout-à-coup Porc-épic, déconcerté.
- Quoi donc ?
- Gaëlis, dit-il en le pointant du menton.

Immédiatement, la jeune femme se tourna vers l'elfe qui se tenait toujours de dos. Le bout de ses cheveux d'ordinaire argentés, ainsi que ses mains irradiaient comme s'ils étaient en fusion.

- Exactement le même phénomène que ce matin, lors du procès, fit-il remarquer.
- Et ce n'est pas normal ?
- Non… répondit-il la bouche entrouverte, les yeux ronds.
- Non quoi ? insista Marielle anxieuse.
- Son pouvoir… Oh non d'une aiguille ! claqua-t-il la langue. Par le Grand Destin, comment une telle chose a-t-elle pu se produire ?

Il pivota prestement vers elle, la regardant droit dans les yeux, aussi stupéfait qu'excité par ce qu'il venait, notoirement, de comprendre.

- Je crois… Oui, je crois que son pouvoir c'est modifié. Cette manifestation, ça ne peut-être que celle du feu ! Ce qui semble totalement improbable puisque…

Sa phrase resta en suspens, brutalement interrompue par une ombre sifflante qui alla le percuter violemment à l'estomac. Plié en deux, il fut incapable de reprendre son souffle. Avant que Marielle n'ait pu faire et comprendre quoique ce soit, un deuxième coup sournois s'abattit à l'arrière de la tête du pauvre Porc-épic qui perdit, instantanément, connaissance.

Confuse, Marielle secoua la tête, cherchant dans tous les recoins de la grotte, l'être ou la chose, à l'origine de cette agression.

Rien. Seulement des ombres. Tellement d'ombres. Beaucoup trop d'ombres ayant le potentiel d'être cette chose. Et Pico qui était toujours jonché sur le sol, inerte. La panique s'immisça en elle comme un poison paralysant. Respirait-il encore ?

Ce fut alors qu'un rire cristallin et sordide se mit à rebondir sur les murs.

- Qui êtes-vous ? s'enrailla la voix de Marielle dont le rythme cardiaque s'affolait.

Derrière la plante aux trois globes lumineux, elle crut percevoir un mouvement furtif qui se déplaça vivement d'un coin à l'autre de la grotte, s'accompagnant d'un tintement hilare cruelle.

- Pathétique ! lui cracha au nez la petite créature ailée qui s'était subitement plantée devant elle.

Elle se tenait là, à seulement quelques centimètres de son visage, les ailes frétillantes. Elle ne devait pas faire plus d'une trentaine de centimètre, la peau d'une pâleur maladive, les yeux comme deux orbes possédés par les ténèbres et des fleurs au seuil du pourrissement en guise de chevelure. Ses vêtements sombres et très ajustés accentuaient ses courbes presque anorexiques. En somme, elle exhalait d'une aura terriblement noire.

Des rugissements terribles s’éveillèrent soudainement du creux de la vallée.

- Mes ürklys semblent s’amuser plus que moi, se mordit-elle la lèvre inférieure avant d’humer l’air avec délice. Hmm, tu sens ça l’interienne ? l’a prit-elle à parti, tout en se penchant en avant, réduisant la distance entre elles. L’odeur du sang, c’est si enivrant ! Mais sais-tu ce qui l’ait plus encore ?

L’esprit de Marielle se figea. *Le sang… Orion !*

- Et bien ? Ta langue a-t-elle été arrachée ? Répond ! pesta la créature à demi amusée par l’effet qu’elle produisait.

- N… Non, bredouilla Marielle au bord des larmes, terrassée à l’idée qu’il arrive quoique soit à la panthère.

- Vraiment ? sautilla sa voix. Quelle déception…

Ses lèvres se fendirent en un sourire vicié.

- Allons, il est temps de satisfaire pleinement l’appétit de mon escouade !

La jeune femme n’avait évidemment aucune idée où voulait en venir la créature, seulement qu’Orion et les autres couraient un très grand danger. Elle déterra alors tout le courage qu’elle put puiser en elle et brisa la terreur qui l’avait jusque-là tétanisé, tentant d’échapper à la créature pour avertir les autres.

Malheureusement, sa tentative fut immédiatement avortée. Quelque chose de froid s’agrippa à ses chevilles, les

enlaçant à une vitesse fulgurante, la faisant basculer en avant. Elle percuta violement le sol. Étendue sur le ventre, la chose qui enserrait vivement ses chevilles la tira brutalement en arrière. Elle tenta de se débattre en vain, se griffant au passage les mains et les bras. Sous une poussée d'adrénaline, Marielle fit volte-face, attrapant au passage une pierre qu'elle projeta de toutes ses forces sur la créature ailée. Malheureusement celle-ci l'esquiva avec adresse. Prise de cours, la jeune femme chercha à hurler mais un deuxième lasso noir s'extirpa des mains de la créature, scellant le bas de son visage, en s'y étalant telle une ventouse. Puis, ce fut au tour de ses poignets d'être ainsi immobilisé. La matière qui lancerait ses articulations semblait vivante. Plusieurs appendices s'étaient étirés de l'organisme caoutchouteux pour s'insinuer sous sa peau, neutralisant tous les muscles de ses avant-bras. Alors que ses chevilles furent libérées, un autre lasso s'enroula autour de sa gorge.

Ses oreilles bourdonnaient. Ses tempes cognaient tel un marteau piqueur tandis que des larmes lacéraient, contre son gré, ses joues. Elle était donc incapable de se sauver elle-même, ni même d'alerter Orion ou Gaëlis.

Mourir ainsi était insensé ! C'était totalement insensé ! Pourquoi existait-il cette prophétie, s'ils s'étaient voués à perdre aussi facilement face au Sans Âme ?

- Essaye encore de m'échapper, persiffla entre ses dents la créature, et je laisse cette chose enroulée

autour de ton cou se faufiler jusqu'à ta maudite petite cervelle ! Est-ce claire ?

Marielle hocha mécaniquement de la tête. Elle n'allait donc pas la tuer ? Que lui voulait-elle, dans ce cas ?

- Lève-toi ! vociféra-t-elle.

Avec difficulté, elle s'exécuta. Un liquide chaud s'évadait depuis la lisière de son cuir chevelu. *Du sang*, percuta-t-elle. Sonnée, elle dut prendre appuis contre la paroi de la grotte lorsque la voix acerbe de la créature siffla, une fois de plus, sur ses tympans.

- Avance l'interienne ! lui ordonna-t-elle. Prend sur ta droite ! Et garde bien à l'esprit qu'au moindre écart…

Sur cet avertissement aussi coupant qu'une lame trempée dans de l'acide, l'organisme tenaillant sa gorge s'enfonça sournoisement dans sa peau. Le message était très clair ! Un déclic s'enclencha chez Marielle. Dominée jusqu'alors par l'angoisse, celle-ci fut soufflée par un grondement de colère et de rage. Fulminant, elle longea la grotte, à seulement quelques mètres de Gaëlis lorsque son cou subit une nouvelle compression.

- Plus vite ! aboya la créature qui la tenait en laisse.

Les yeux de Marielle lancèrent des éclairs sous les mèches de cheveux lui retombant sur le visage ensanglanté. Elle s'imagina, sans mal, étrangler de ses propres mains cette abomination… peut-être même de l'écraser sous son pied ! Seulement, à cet instant, la créature avait l'avantage. Elle

s’enfonça donc sur le sentier sombre et labyrinthique, s’éloignant de tout espoir de salut. Pourtant, au fond d’elle, crépitait une petite étincelle lui rappelant qu’elle devait être confiante. Rien n’était encore perdu…

Subitement, alors qu’elle et la créature venaient d’atteindre la plaine de la vallée, une lumière flamboyante apparut derrière elles. Toutes deux se retournèrent, découvrant une tornade de feu incandescent s’élevant au-dessus de Gaëlis.

- L’elfe ! grinça la voix de la créature, visiblement contrariée et déstabilisée.

Non loin de celui-ci, la jeune femme remarqua le tigre Crivel rugissant des mots qu’elle ne comprit pas. Aussitôt, la tornade ardente augmenta de volume avant de s’arrondir et de se déverser en une vague titanesque sur la paroi rocheuse, fonçant droit sur elles ! Ni une ni deux, ne se préoccupant plus de la créature, ni des liens qui l’emprisonnaient, ses jambes s’allongèrent, l’éloignant aussi vite que possible du tsunami de flammes. Mais, celles-ci déferlèrent à une telle vitesse qu’il fut impossible pour la jeune femme de les distancer. Alors que son tortionnaire avait disparu de sa vision, la vague s’abattit sur elle, la submergeant entièrement de ses flammes ardentes tandis que sa gorge déploya un hurlement strident de désespoir.

Une odeur légèrement musquée. Une respiration profonde. Un souffle chaud sur sa peau. Quelque chose de doux reposant contre elle, se soulevant au rythme d’une respiration. Lentement, l’esprit embrumé, Marielle souleva ses

paupières. Une fourrure noire. Orion ! se souvint-elle. Oui, elle s'était endormie contre lui.

Des d'images saccadées se matérialisèrent dans son esprit. Les papillons. Pico sur le sol. La créature ailée. Gaëlis en fusion. Le danger. Le mur de flammes. Sa mort… Non, se reprit-elle, pas la mort, un miracle ! D'une façon tout à fait inexplicable, la vague de feu avait tout brûlée sur son passage, tout, sauf elle. D'autres scènes s'imposèrent à elle. Funestes. Les cadavres cramoisis des créatures du Sans Âme mais aussi ceux des félins massacrés par celles-ci. Un carnage. Le désarroi. La douleur. La peine. La colère. La désolation d'une partie de la vallée, réduite en cendre. La confusion de l'elfe, horrifié par son pouvoir, par le fait qu'il avait failli la tuer…

Bien qu'elle n'en fût pas témoin, Orion, la croyant morte, s'était jeté sur Gaëlis qui d'un geste défensif s'était barricadé derrière ses mains enflammées, causant une brûlure sous le cou de la panthère. Son feulement qui était parvenu jusqu'à elle encore en état de choc, l'avait fait se relever brusquement, prouvant qu'elle était belle et bien vivante.

Sa veste. Elle portait sur elle la veste bleu nuit de l'elfe, brodée d'entrelacs et de boucles noirs. En effet, bien que les flammes ne l'avait pas atteinte, elle ne pouvait pas en dire autant pour ses vêtements.

Précautionneusement, elle se dégagea de la fourrure d'Orion et s'éclipsa de l'alcôve. Ses blessures se réveillèrent. Plus particulièrement la douleur sournoise au sommet de son front, lui arrachant une grimace. Ses doigts frôlèrent la plaie

de sang qui s'était coagulée. *Purée, c'est douloureux !* geint-elle intérieurement.

Les trois sphères végétales éclairaient encore la grotte alors que, dehors, la lumière semblait renaître en une aube improbable. Un rapide coup d'œil dans les autres niches lui permit de constater l'absence de Gaëlis. Sans doute n'était-il pas venu se coucher de toute la nuit. En revanche, Pico dormait profondément. Il était sonné, mais en vie.

Discrètement, elle sortit de la grotte et s'avança jusqu'à la corniche. Où était-il ? Elle balaya du regard tout le village, les sentiers, et finit par l'apercevoir en contrebas, non loin de l'endroit où ils avaient dégustés ces étranges fruits, la veille, au soir.

Dans un silence irréaliste, où flottaient des fragrances de mort carbonisé, Marielle sillonna l'un des chemins escarpés pour rejoindre l'elfe. Il était adossé contre un rocher, les traits attristés par de sombres pensées. Elle eut envie de le serrer dans ses bras, de soulager sa détresse, mais elle pressentait qu'elle n'arriverait pas à l'atteindre. Il était trop loin. Malgré tout, elle s'avança d'un pas décidé. Le miracle… elle voulait savoir, être certaine. Elle se planta face à lui cherchant à capter son regard qu'il se refusa à lui donner, fixant un point à l'horizon.

- Gaëlis, l'interpella-t-elle.

Avec difficulté, il finit par concéder à la regarder. Derrière son regard de glace, elle entrevit une souffrance qui lui serra la gorge.

- Peux-tu le refaire apparaître ? demanda-t-elle avec douceur.

Il fronça les sourcils.

- Faire apparaître… quoi ?
- Le feu.

Ses yeux s'arrondirent comme si sa requête était inconcevable.

- S'il te plait, insista-t-elle. J'aimerai comprendre ce qu'il s'est passé quand…

Elle n'osa pas finir sa phrase.

- Fais-moi confiance, dit-elle en attrapa sa main, le prenant par surprise. Fais-le apparaître.

Il se raidit.

- Très bien, comme tu voudras, céda-t-il.

En quelques secondes, sa peau se mit à rayonner comme la surface d'une étoile tandis que ses veines se métamorphosèrent en des coulées de lave.

- C'est magnifique, laissa-t-elle échapper dans un murmure.

Il grimaça. De toute évidence, il ne partageait pas son point de vue. Sa main levée s'alluma alors d'une poignée de flammes denses qui, elle l'aurait jurée, chantaient. Ses yeux pétillèrent d'admiration devant la beauté de cette magie, devant cet être qui n'avait absolument pas conscience de cet éclat qui émanait de lui, tout entier. Après cette nuit cauchemardesque, elle avait besoin, plus que jamais, de s'accrocher à ce qu'elle éprouvait pour lui.

Avec prudence, elle tendit sa main vers la sienne. Dans un premier temps, il recula ne comprenant pas ce qu'elle cherchait à faire.

- Aie confiance, répéta-t-elle.

À contre cœur, il l'a laissa faire. Quand la pulpe de ses doigts effleura les siens, elle ressentit une chaleur agréable, attirante, mais étrangement dénuée de toutes sensations de brûlures. Enhardie, elle continua son exploration et plongea sa main dans la sienne. Les flammes l'enrobaient, dansaient sans qu'elle ne ressente aucune douleur. Ébahit, elle releva la tête vers l'elfe dont le visage imprimait la même expression qu'elle.

- Tu vois, je vais bien, le rassura-t-elle.

Pris d'un élan, elle voulut tendre son autre main vers son torse, un geste qu'il stoppa immédiatement, en la saisissant au poignet. Cette fois, ce fut elle qui ne saisit pas sa réaction. Elle le jaugea, interrogative. Plusieurs muscles du visage de l'elfe venaient de se contracter comme affligés d'une douleur soudaine. Qu'avait-il ?

- Je suis navré, finit-il pas dire.
- Navré ? répéta-elle dans l'incompréhension.

Où voulait-il en venir ? Parlait-il encore du fait qu'elle avait failli mourir ?

Ce regard qui lui lança, la figea des pieds à la tête. Plusieurs dizaines d'aiguilles givrées se pointèrent à la surface de son cœur, prêtent à s'y enfoncer. Elle redoutait les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer. Pourtant, elle resta prostrée

devant lui, priant pour que sa petite goutte d’espoir n’aille pas s’effacer au milieu de l’océan.

- Je suis navré mais…, les mots semblèrent s’extirper comme des lames depuis la gorge de l’elfe. Ce moment que nous avons partagé, avant que… Cela n’aurait jamais dû se produire, et cela ne se reproduira plus jamais.

Les aiguilles glaçantes s’empalèrent dans la chair battante de son cœur.

Les flammes s’éteignirent.

OceanofPDF.com

EPILOGUE

Le silence.

Non, pas tout à fait. Il y avait le bruissement de ses pas discrets, chaussés de petites ballerines violettes ornées d'une fioriture luxueuse ainsi que, le chuintement de sa tunique en toile mauve brodée de dorure d'un raffinement qui frisait l'excellence. Ces effleurements sur les pavés usés du passage souterrain - oublié de tous depuis fort longtemps - étaient le seul fond sonore perceptible. Même le vrombissement perpétuel des chutes parant la montagne Majesse, ne pouvait pénétrer ces lieux.

Le reine Alza avait découvert ce cheminement de tunnels et de caves, situées sous la salle des Stèles du palais, peu de temps après la réapparition de sa sœur Arcane. Bien entendu, elle s'était gardée de dévoiler cette trouvaille à Aratero.

Il l'a croyait folle. Une corde, vile, enserra sa gorge.

Ce regard qu'il avait posé sur elle, lorsqu'il l'avait surprise à discuter, croyait-il, seule, lui avait déchiré le cœur. Ce maudit virus lui avait tout pris. Sa vie avait été lapidée par l'enlèvement, un à un, des êtres qu'elle chérissait. Quoique, le doute subsistait concernant Fénicié, sa fille aînée dont elle n'avait pu déterminer avec exactitude de l'état de santé. Une chose qu'elle se devrait de vérifier rapidement. *Aujourd'hui même*, se promit-elle. Mais avant cela, elle devait s'assurer des derniers préparatifs concernant le plan qu'elle et Arcane

avaient mises au point, dans le but de sauver les personnes encore saines, vivant sur la montagne Majesse.

Acculée face à l'expansion fulgurante du virus, le temps des apitoiements était désormais révolu dans l'esprit de la reine. Elle s'était fait violence, avec l'aide de sa bien-aimée sœur jumelle et agit en conséquence depuis le départ de son époux pour l'île d'Azcrateftula. Évidemment, il avait pris cette décision aberrante sous l'influence de cette paranoïa maladive, tout comme ce titre qu'il avait octroyé à ce marin, Braxile. Elle avait tenté de le raisonner. Mais rien n'y fit, ce n'était plus l'elfe qu'elle avait épousé. Au bord du désespoir, elle avait sombré un moment, dérivant et se sentant plus seule que jamais. Puis, elle avait fini par réaliser que tout ceci était une épreuve qu'elle se devait de surmonter parce que le Grand Destin l'avait choisi, elle. Elle serait celle qui les sauverait. Sinon, pourquoi était-elle, probablement, la seule à être immunisée contre le virus ?

Elle hocha la tête, approuvant et se confortant dans cette pensée.

Le halo flottant de la luflote qui la suivait, éclairait avec peine l'obscurité du couloir dans lequel, elle s'enfonçait avec assurance. Elle avait appris, en peu de temps, à s'orienter dans ce vaste dédale à l'atmosphère quelque peu glauque. Étrangement, elle s'y était rapidement faite, au point de ressentir une certaine familiarité parmi ces murs décharnés de vie. Contrairement au reste du palais, taillé dans de l'écumère - cette pierre blanche poreuse miroitant la lumière – murs et

sol étaient tapis d’un enchevêtrement sinueux de bois sombres, de silex gris, tirant sur un vert de fin d’été, et de métal noir, le tout irrémédiablement usé par le temps et l’environnement salin qui y régnait. Plusieurs étages existaient, reliés par des escaliers en colimaçon, eux-mêmes maçonnés dans du verre blanc opaque. Ces différents niveaux distribuaient une palanquée de pièces vides, flanquées de portes battantes boisées ou encore verrouillées derrière des grilles sinistres. Azla n’avait pas pris la peine d’explorer l’ensemble de ces mystérieux souterrains, si bien qu’elle était incapable de dire combien d’étages et de pièces existaient véritablement.

Ce fut lors de sa deuxième visite, qu’elle s’était finalement contentée de s’approprier l’une des salles pour y entreposer le matériel nécessaire à la conception d’un remède contre le virus. Cela non plus, ne pouvait pas être une simple coïncidence ! Elle et Arcane avait suivi un haut cursus en recherche de cures et remèdes, spécialisé sur les maladies infectieuses et virales. Azla avait été reçu première à l’examen avec les félicitations. Un honneur qui lui avait valu d’être présentée très officiellement à la famille royale et, par conséquent à Aratero qui se chargeait de remettre aux jeunes récipiendaires, le pétale du savoir et de l’accomplissement. Mais cette vocation avait pris fin à l’annonce même de son mariage. Une décision qu’elle n’eut jamais à regretter jusqu’à l’apparition du virus.

Phyla, c’était ainsi qu’elle et Arcane avaient baptisé ce virus. Elles s’étaient inspirées de la langue des kiokrefdus, ces

petits êtres rocheux qui avaient recueilli Arcane sur l'île d'Ujna lorsqu'elle avait dû lutter contre le virus. Cela signifiait simplement « folie ».

Perdu dans ses pensées, Azla faillit manquer l'escalier qu'elle devait emprunter pour se rendre dans son laboratoire improvisé. Dès qu'elle s'engagea dans le long couloir, elle compta scrupuleusement les portes sur sa droite. Elle s'était installée dans la cinquième salle.

Deux…

Celle-ci était l'une des plus spacieuses qu'elle avait pu observer.

Trois…

Et son atout, c'était sa surface en forme de « L ». De ce fait, elle s'était arrangée pour aménager la salle de façon à ce que la deuxième partie ne soit pas visible lorsque l'on entrait.

Quatre…

Discrètement, son nez se retroussa par l'odeur qui embaumait les lieux.

Cinq.

- Bonjour Vilo, lança-t-elle en passant devant l'elfe, assit à l'entrée.

La salle était plongée dans la pénombre.

- Vous ne devriez pas rester ainsi, avec si peu de lumière, c'est mauvais pour votre rétablissement, le sermonna-t-elle dans un long soupir cherchant à actionner les chandeliers. Ah, voilà qui est mieux ! Vous ne trouvez pas ?

N’attendant pas de réponse, elle s’avança vers cette immense table qui s’allongeait jusqu’au fond de la pièce. Y grouillait tout un tas de notes, de livres de science ouvert ainsi qu’une panoplie de matériaux d’expérimentions, fonctionnant pour la plupart à l’aide d’essence magique. Pour ce, elle avait subtilisé quelques pierres de nuit, gardé secrètement par le soigneur du palais, Fackl. Celles-ci lui avaient été d’une grande aide pour déplacer tous ces meubles et matériaux jusqu’ici. Chose qu’elle aurait été incapable de faire à bout de bras ; elle était bien trop frêle pour ce genre d’exercice physique.

Était encastré dans le mur de droite, une bibliothèque sur laquelle elle avait entassé une multitude d’ouvrage ainsi que d’étranges objets qu’elle s’était procurée dans la plus grande discrétion. Agilement, ses doigts graciles glissèrent le long d’une des étagères jusqu’à s’arrêter devant une boîte en métal blanc, sur laquelle était gravée des symboles iconiques datant de l’ère des premières civilisations elfiques.

Cette précieuse boîte était la clé de leur plan. Elle l’ouvrit, vérifiant que son contenu inestimable s’y trouvait toujours.

Parfait, se rassura-t-elle.

D’ici peu, la montagne Majesse serait en sécurité.

Malgré tout, il restait le problème majeur des porteurs. Ceux dont l’organisme avait été totalement infecté par Phyla, les transformant en contaminateurs virulents. Elle aurait d’ailleurs dû s’occuper de Braxile Irgoyel, mais ses tourments

l’avaient paralysé. Et puis, elle avait été sans cesse bridée par la surveillance acharnée d’Aratero, Acalia et un certain nombre du personnel choisit par leur soin. Leur départ à tous, excepté Fénicié, avait été l’élément déclencheur. Ceci étant, elle avait auparavant, agit sur l’un des porteurs du palais, l’un des plus dangereux puisqu’il était en contact perpétuel avec le peuple.

Le prophète lui-même.

Cette épreuve l’avait brisé et ce même si elle l’avait fait pour le bien de tous. Ce n’était pas temps le geste par lui-même qui avait été difficile, mais cette culpabilité de provoquer la mort d’un être cher. Bien sûr, maintenant elle était pleinement consciente que le virus l’avait dévoré et qu’elle l’en avait, en réalité, délivré. Elle s’était contentée d’accélérer l’infection pulmonaire qui le rongeait depuis plusieurs lunes. Seules quelques gouttes d’un poison qu’elle avait elle-même confectionné, avait suffi pour l’emporté en quelques jours.

Cette odeur, grimaça-t-elle. Peut-être devrait-elle envisager de s’en débarrasser. Mais d’un geste de la main, elle remit cela à plus tard.

Elle venait de contourner la table et se plaça devant le large pan de tissu suspendu, pourpre et épais qui séparait la pièce en deux. L’une de ses mains se faufila entre l’extrémité du mur et le tissu qu’elle poussa afin de pénétrer dans l’autre partie de son laboratoire. Aux quatre coins de la pièce, les chandeliers éclairaient parfaitement les trois tables qu’elle

avait positionnées en parallèle. Au fond à gauche, s'encastrait un petit bureau surmonté de quelques étagères sur lesquelles trônaient des instruments très spécifiques.

Un gémissement accompagné de borborygmes résonna sourdement dans la pièce.

- Oh, bonjour soigneur Fackl, s'adressa la reine à la silhouette près du bureau. Comment vous portez-vous aujourd'hui ?

D'un pas vif, elle s'avança vers lui s'emparant des notes étalées sur le bureau. Ses yeux parcoururent rapidement les quelques lignes qu'elle avait elle-même rédigée à propos des conclusions des dernières expérimentations. Elle reposa finalement celles-ci et pivota vers la table la plus proche.

Des yeux exorbités la fixaient.

- Votre… ma… jesté, pourquoi ? fit la voix rauque du sujet ligoté à la table.

Azla resta de glace. Cet elfe était déjà mort, contaminé par Phyla. Les deux autres ne semblaient plus respirer. Elle allait devoir se trouver d'autres sujets porteurs. Toutefois, celui-ci avait peut-être la réponse qu'elle recherchait si assidûment. En effet, afin de trouver un remède, elle devait, en premier lieu, extraire le virus afin de l'analyser. Cette étape était la plus cruciale mais aussi la plus fastidieuse et ce virus semblait plus évolué que la norme puisqu'une simple prise de sang ne permettait pas de le dépister. Elle en avait conclu qu'il se logeait quelque part dans l'organisme. Finalement, grâce à Arcane, elle avait découvert dans quelle zone elle devait aller

le quérir, dans la région du lobe frontal du cerveau. Malheureusement, toutes les précédentes extractions avaient échoué. Elle en était venue à penser que Phyla réagissait en cas d'injection de molécules étrangères. Elle avait donc cessé d'endormir les sujets lors de l'opération rendant celle-ci très éprouvante, à cause des cris.

Prestement, elle enfila une blouse bleu ciel de soigneur puis, d'un geste élégant en dégagea ses cheveux blancs aux pointes scintillantes d'argent. Le textile épais n'avait rien d'élégant mais évitait, tout au moins, qu'elle ne soit éclaboussée par les éventuels projectiles de sang. Elle vint se mettre derrière le crâne du sujet tout en rapprochant le plateau monté sur roues sur lequel étaient posés plusieurs objets, dont un étrange engin circulaire en métal rouge. D'un geste parfaitement maîtrisé, elle glissa l'anneau de métal, piqué de tiges, autour de la tête du sujet dont les gémissements affolés s'amplifiaient péniblement. Par un mécanisme précis et sous l'agilité de ses doigts, l'engin, portant dans le jargon de soigneurs le nom de couronne d'épines, pris le crâne en étau tandis que plusieurs tiges se déployèrent afin d'immobiliser totalement le sujet, de la tête jusqu'aux épaules.

Concentrée, la reine passa à la deuxième étape et se saisit du second instrument posé sur le plateau, une perçante d'os. De la forme d'un cylindre, fait du même métal que l'anneau, il se finissait en une pointe striée. Le tenant fermement dans sa main, elle le plaça du côté droit du front du sujet dont les yeux semblaient être sur le point de s'éjecter de

leur orbite. Malgré les plaintes et supplications hurlantes du sujet, de son pouce, elle imposa une pression au sommet de la perçante d'os, là où était incrusté un petit caillou qui n'était autre qu'un fragment de pierre de nuit. Immédiatement, l'instrument répondit en actionnant la pointe qui se mit à tourner à grande vitesse et perça en un clin d'œil l'os du crâne.

Le sujet, prit de convulsions et, dont les veines et artères se gonflèrent par la douleur fulgurante, poussa des hurlements stridents qui lui déchirèrent les tympans. Le sang qui avait d'abord giclé, s'était mis à couler abondamment, ruisselant entre les courbes du visage tordu de l'elfe, pour finir par s'égoutter sur le sol.

Pour autant, y étant, émotionnellement, totalement hermétique, Azla continua l'opération et prit le dernier instrument, un extracteur. Pointé d'une fine aiguille, celui-ci était fait d'un petit récipient sphérique, coulé dans du verre translucide. Sans perdre un instant de plus, sentant la naissance de maux de têtes dut aux cris du sujet, elle planta l'aiguille dans le trou qu'avait fait la perçante d'os et l'enfonça dans le cerveau frontal du sujet. Du bout des doigts, elle pinça sur le petit appendice caoutchouteux au sommet de l'extracteur qui expulsa l'air du récipient, provoquant une aspiration du liquide contenu dans le cerveau.

- Bien, voilà qui fait, se félicita-t-elle à voix haute.

Satisfaite, elle se précipita vers le bureau et y attrapa une fiole dans laquelle, elle y déversa le précieux contenu de l'extracteur. Aussitôt, elle étiqueta la fiole d'un « extraction

n°12 » et la rangea précautionneusement dans une boîte en bois, se trouvant sur l'étagère. Elle reviendrait plus tard dans la nuit, afin de l'analyser.

- Espérons que cette extraction soit la bonne, n'est-ce pas soigneur Fackl ? fit-elle en posant son regard de lilas sur le terril aux cheveux hirsutes, assis dans une posture distordue.

Elle soupira. Il était évident qu'il ne lui répondrait pas. Après tout, les cadavres ne parlaient pas. Mais, sans qu'elle puisse en expliquer la raison, sa présence la rassurait, elle lui était familière. Elle l'observa un moment. Sa peau rocailleuse pourrissait. Tous ses orifices grouillaient d'insectes volants et de larves. Bizarrement, cette décomposition ne le lui faisait ni chaud ni froid. À dire vrai, ces derniers temps, plus rien ne semblait l'atteindre. Seul son objectif comptait.

Après tout, lui aussi était un porteur. Elle n'avait pas eu le choix. Il l'avait surpris à dérober les pierres de nuit qu'il gardait dans un coffre verrouillé. Elle avait alors agi par pure réflexe et avait utilisé son pouvoir, le noyant dans les eaux de ses propres remèdes de soigneur.

Débarrassée de sa blouse, elle sortit de la pièce et jeta un bref coup d'œil à Vilo, près de l'entrée.

Un autre porteur qu'elle avait dû éliminer. Non que cela fût prémédité mais, celui-ci se trouvait alité dans les appartements du soigneur Fackl. Il l'avait découvert en train de tuer le soigneur et l'avait accusé d'être une pervertie. Mal en point depuis l'accident dans la bibliothèque du prophète,

dont il prétendait être une agression, elle n'avait eu aucune difficulté à l'étouffer. N'avait-elle pas également poignardé l'un des apprentis du soigneur ? Certains évènements semblaient se perdre dans les méandres de son esprit. Peut-être était-ce mieux ainsi.

- J'allais oublier, se rappela soudainement Azla. Je t'ai ramené quelque chose ma Milu, dit-elle en contournant la table pour se diriger vers la silhouette installée dans un nid de coussins chatoyants.

Milu était sa dame de compagnie et de loin sa plus vieille amie. Lorsque celle-ci s'était mise à fabuler à propos de créatures du Sans Âme et de pervertis qu'elle aurait vu de ses propres yeux, la reine s'était effondrée intérieurement, comprenant que Phyla venait de la lui voler. La cruauté de ce virus l'avait fait éclater dans une rage de douleur. Elle s'était, alors, jeté sur Milu – ou du moins la carcasse vide de Milu – l'étranglant violement jusqu'à ce que celle-ci rendit l'âme.

Azla s'agenouilla près du cadavre putréfié de Milu et sortit de son décolletée, une minuscule broche représentant un phénix blanc et bleu. Tendrement, elle l'accrocha près de l'encolure, tissée de fines cordes, de la robe, jaune nuancé de tons orange, de son amie.

- Il te sied à merveille mon amie, lui sourit-elle.

D'un geste maternel, elle déposa sur son front glacé, noirci par la décomposition, un baiser.

Prestement, elle se redressa avant d'épousseter vivement sa robe. Elle devait se presser car elle était attendue par sa

fille Fénicié. Elle éteignit les chandeliers magiques et sortit dans le couloir. Face à son laboratoire, se trouvait une autre salle. Une salle d'où l'odeur étouffante de la mort affluait abondamment. Malgré la pénombre, l'on pouvait y percevoir un monticule d'où s'échappait, des mains pendantes, des pieds déchaussés, des têtes aux expressions figées d'horreur…

C'était l'abominable visage de Phyla. Un virus qu'elle était décidée à exterminer à tout prix.

Elle sauverait les âmes de Phyla.

Elle sauverait les âmes de cette folie.

---

[1] « Gsaoss nopt » signifie « Montre-nous » dans l'une des langues les plus courantes du monde de Sapiensanimas.

OceanofPDF.com